

Les intégrales

# ÉTREINTE

June Moore

June Moore

**Étreinte**

L'intégral

# Volume 1

# 1. Sleepy Princess

## **Lundi 8 septembre, Manhattan, USA.**

Il y a des gens à qui tout sourit et d'autres qui, malgré un QI honorable et un thème astral prometteur, ont le chic pour se mettre dans des situations compliquées. J'ai beau mener une existence bien ordonnée, faire sonner mon réveil deux heures avant le départ, traverser dans les clous et suivre les recettes de cuisine à la lettre (je suis une spécialiste du bavarois kumquat-pistache), il semblerait que j'appartienne à cette catégorie de personnes dont la vie est toujours chamboulée par des imprévus.

Pourtant, mon horoscope est formel :

*Poissons : cette semaine tout vous réussit, profitez-en ! Travail : promotion en vue, sautez sur l'occasion ! Amour : Vénus vous offre le couplé gagnant : passion + sentiments, ne laissez pas passer votre chance ! Forme : vous êtes resplendissante !*

J'ai envie de déchirer le journal, ce ramassis de mensonges, et de l'éparpiller aux quatre coins de la pièce, mais je m'attirerais probablement les foudres du directeur de l'hôtel, alors je me contente de le jeter sur un coin du bar, le plus loin possible. S'il y avait eu une once de vérité dans ce torchon, j'y aurais lu : *Poissons : tout vous a réussi la semaine dernière, j'espère que vous en avez profité parce que c'est fini ! Travail : vous avez décroché un stage en or massif mais votre incompetence va vous valoir la porte. Préparez-vous à retourner chez papa et maman par le premier avion pour la France. Amour : Vénus vous a offert l'homme de vos rêves sur un plateau mais vous l'avez laissé filer, tant pis pour vous. Forme : les trois kilos que vous aviez perdus sont en train de faire des petits et de s'installer sur vos hanches.*

Anthony, le serveur, s'est retourné en m'entendant pousser un soupir à fendre l'âme. C'est un gros homme à l'attitude paternelle et, d'un air plein de compassion, il me ressert une tasse de café. L'estomac noué par la contrariété, je n'ai rien commandé à manger ce matin. Malgré mes protestations, Anthony pose devant moi une corbeille de croissants chauds, ainsi qu'une miche de pain aux céréales, un assortiment de confitures, du miel de lavande, du jus d'orange et du fromage blanc. Le Sleepy Princess, situé dans une ruelle peu fréquentée de Manhattan, n'est qu'un hôtel deux étoiles, mais on y est servi comme si on appartenait à la famille royale. Et Anthony, que mon accent enchante, met un point d'honneur à me préparer chaque matin un délicieux petit déjeuner à la française.

– Rien de tel qu'un bon repas pour chasser les chagrins d'amour, me dit-il avec un clin d'œil.

– Ça n'a rien à voir avec un chagrin d'amour, dis-je sur la défensive. Je fais attention à ma ligne, c'est tout.

– Votre ligne, elle est magnifique, répond-il en rajoutant devant moi une coupelle de fruits secs. Et depuis quatre jours que vous êtes ici, vous n'aviez jamais boudé votre assiette jusqu'à ce que cet homme sorte de votre chambre, tout à l'heure. J'en conclus donc qu'il vous a brisé le cœur.

Je pique un fard et manque m'étrangler avec mon croissant. Le petit couloir qui dessert ma chambre (et uniquement ma chambre) débouche directement sur le salon. Pendant ses heures de service, depuis le bar, Anthony est donc le témoin privilégié de toutes mes allées et venues, ainsi, à mon grand embarras, que de celles de mes visiteurs...

Par fierté, par pudeur, j'hésite à lui répondre. Que pourrais-je bien lui dire, de toute façon ? Comment expliquer ?

*Vous avez probablement raison, Anthony : c'est peut-être bien un chagrin d'amour. Mais peut-on vraiment parler d'amour quand on vient de coucher avec un inconnu ? Oui, c'est ce que j'ai fait, Anthony : j'ai passé la nuit dans les bras d'un homme rencontré trois heures auparavant. Pourtant je vous jure, Anthony, que ce n'est pas dans mes habitudes. À vingt-quatre ans, je n'ai eu que deux petits amis dans ma vie ; je suis tellement sage que parfois je me fais peur. Mais cet homme, Anthony, cet homme... Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui lui ressemble. Être dans ses bras me semblait la chose la plus naturelle au monde. Il était tellement tendre, tellement beau ! Il a promené ses lèvres*

*douces et chaudes sur chaque centimètre carré de ma peau. Il n'a eu qu'à glisser sa main entre mes cuisses pour que je m'ouvre à lui comme une fleur. Je l'ai embrassé, caressé, j'ai murmuré son nom... puis je l'ai crié quand il m'a fait jouir. J'ai passé la nuit la plus merveilleuse de ma vie et lui il a filé à l'aube pendant que je dormais.*

Non, vraiment, je ne peux pas répondre à Anthony. Je suis tellement chamboulée par ces souvenirs que si je commence à parler, j'ai peur de laisser échapper malgré moi des mots trop intimes. Mais Anthony connaît bien la vie, il sait interpréter ce moment de flottement. Il en a vu défiler, des couples plus ou moins légitimes, des femmes amoureuses, des femmes délaissées :

– Ne vous en faites pas, mademoiselle Lenoir, vous le reverrez, votre prince charmant.

– Vous croyez ? demandé-je d'une petite voix misérable.

– J'en suis certain. Et votre article, ça avance ? Vous avez obtenu toutes vos entrevues ?

Et voilà. On aborde l'autre point critique et mensonger de cet horoscope : le travail. Je soupire en secouant la tête, dépitée :

– Non... C'est la catastrophe. Je dois rentrer ce midi à Boston et je n'ai rien à donner à ma chef de rubrique. Il me manque toujours l'interview de Roman Parker. J'ai retourné toute la ville à sa recherche, mais il reste introuvable. Mon dernier espoir de le rencontrer s'est évanoui ce matin. D'après un de ses proches, j'avais une chance de le croiser sur la jetée n° 17, dans le port de South Street ; je suis sortie dans le froid, mal réveillée, uniquement pour ça... mais rien ! Ce type est plus insaisissable que l'homme invisible. Et sans lui, pas d'article.

– Beaucoup de rumeurs circulent à son sujet... commence Anthony avant de s'éclipser pour servir un couple d'amoureux qui l'interpelle depuis une table dans un coin du salon.

Intriguée, j'attends son retour avec impatience. Je sors mon calepin et mon stylo, prête à noter tout ce qu'il pourra me dire sur le fameux Roman Parker, l'homme après lequel je cours en vain depuis quatre jours. Ce type est le plus jeune multimilliardaire des États-Unis, il a bâti un empire colossal en partant de presque rien, il devrait faire la Une de tous les magazines et pourtant personne ne sait rien à son sujet, personne ne semble jamais l'avoir rencontré. Ce ne sont pourtant pas les infos sur ses entreprises qui manquent : dès qu'on parle de biotechnologies, son nom est sur toutes les lèvres. Mais est-il brun, roux, chauve ? Moche ou beau ? Marié ? Homosexuel ? Maigrichon, athlétique ou bossu ? Aucune idée. Mes seules certitudes, c'est qu'il est jeune, riche, audacieux, puissant. Et mystérieux.

Tout en observant les amoureux avec une pointe d'envie, je réfléchis à ce qui m'a amenée ici aujourd'hui. Je me revois, ma licence d'économie en poche, quand j'ai annoncé à mes parents ma décision de m'orienter vers le journalisme. Je me souviens des discussions orageuses avec ma mère, qui ne conçoit pas que sa fille soit journaliste. Médecin, avocate, oui, ça ce sont des vrais métiers, selon elle. Voire broker ou mannequin chez Christian Dior, à l'extrême rigueur. Mais journaliste ? Jamais de la vie ! Le journaliste n'est qu'un roturier et se situe donc logiquement, sur l'échelle des valeurs d'Évelyne Lenoir, entre le plant de tomate et le lapin de garenne.

– C'est hors de question, Amandine ! s'était-elle écriée, indignée. Je ne veux plus t'entendre évoquer de telles stupidités !

Mais elle a eu beau faire, beau dire, j'ai persévéré et, grâce à mon maître de stage qui m'a recommandée à leur directeur de publication, j'ai fini par décrocher un super stage chez *Undertake*, le plus gros magazine financier de la côte Est. Deux jours plus tard, j'ai sauté dans un avion, poursuivie jusqu'à l'aéroport de Roissy par la désapprobation maternelle...

***Une semaine plus tôt...***

– Amandine, dit ma mère en trotinant pour me rattraper tandis que je pilote ma valise à roulettes dans le hall de l'aéroport Charles-de-Gaulle. Amandine, tu ne peux pas t'en aller comme ça !

– En tout cas, elle a l'air bien partie pour le faire, commente Sibylle, ma petite sœur.

Ma mère la fusille du regard et s'apprête à la remettre à sa place, comme d'habitude, mais elle choisit

finallement d'économiser son souffle pour rester à ma hauteur. Ses talons aiguilles claquent sur le sol. Toute ma petite famille, parents, frère, sœurs, se hâte à mes côtés tandis que je cherche le guichet d'enregistrement. Mon avion pour Boston décolle dans une heure trente, je suis en retard (je déteste être en retard) et je leur impose un rythme effréné.

– Là ! s'écrie soudain mon père sur un ton triomphant en désignant une colonne de voyageurs avançant à petits pas comptés, sous l'œil attentif d'une hôtesse d'Air France.

Ma mère le regarde comme s'il s'était rendu coupable de la pire des trahisons et nous obliquons tous avec un bel ensemble dans cette direction.

– Tu vois, souffle Sibylle tandis que je prends place dans la file. Pas besoin de nous faire cavalier comme des pur-sang, on avait le temps.

– J'ai horreur de ne pas être à l'heure, réponds-je dignement.

– Mais tu es à l'heure, réplique Sibylle en râlant. Regarde, il y a encore au moins soixante personnes avant toi.

– Sur ma réservation, il était précisé d'arriver deux heures avant le décollage, insisté-je en vérifiant que j'ai bien tous mes papiers.

– Cessez de vous chamailler, toutes les deux, dit ma mère.

Elle retape sa coiffure, que notre course à travers le terminal a légèrement mise à mal, interdisant d'un geste élégant toute rébellion à ses courtes mèches rousses. D'un coup d'œil vers les baies vitrées, elle vérifie que son tailleur est impeccable. Ma mère est une femme sophistiquée qui accorde autant d'importance à l'apparence que j'en accorde à la ponctualité et à l'organisation. C'est aussi une femme têtue, habituée à mener son monde à la baguette et que mes rebuffades contre son autorité exaspèrent :

– Amandine, reprend-elle sur un ton qu'elle veut patient et raisonnable, tu ne peux pas partir habiter aux États-Unis, où tu ne connais personne et sans aucune garantie d'emploi. De quoi vas-tu vivre ? Il est hors de question que nous financions cette folie. Nous ne t'enverrons pas le moindre centime.

Mon père me lance un regard impuissant et je devine que, cette fois encore, il ne s'opposera pas à sa femme. Il est d'un tempérament doux et refuse toute forme de conflit, même quand il s'agit de me soutenir. Mais c'est mon père et je l'aime et j'ai depuis longtemps appris à ne compter que sur moi-même.

– Pas de soucis, maman, dis-je un peu lasse (ma mère sait être épuisante !). Je peux m'en sortir seule. J'ai négocié avec *Undertake* une rémunération de stage et j'ai de l'argent de côté. J'avais placé sur un compte tous mes salaires de jobs d'été depuis quatre ans.

– Un vrai petit écureuil modèle, notre Amy, s'amuse mon frère aîné.

La plaisanterie ne fait pas rire ma mère. À court d'arguments, elle le rabroue vertement :

– Adrien, j'ai donné à ta sœur un prénom tout à fait charmant et distingué, ce n'est pas pour que vous le déformiez sans cesse avec ce diminutif ridicule.

– Mais maman, plaide Sibylle alors qu'Adrien baisse le nez, c'est *cool* Amy. C'est comme la chanteuse de *rhythm and blues*. En plus, ça passera mieux, aux *States*. Ça fait moins petite *Frenchie* qui débarque juste.

– Non mais tu t'entends parler ? intervient Marianne, ma sœur aînée, qui est une copie conforme de ma mère, version blond vénitien. Tu es incapable de construire une phrase sans y glisser un anglicisme. C'est d'un vulgaire...

– Parce que se maquiller à la truelle pour camoufler son acné, à 26 ans, c'est pas vulgaire, peut-être, *baby* ? rétorque Sibylle en insistant sur le dernier mot.

Marianne vire au rouge brique sous son fond de teint et je sens venir le règlement de comptes. Même si je ne supporte pas qu'on me dicte ma conduite, j'ai hérité du caractère pacifiste de mon père et les éternels conflits à la maison m'épuisent. J'ai encore plus hâte de partir même si j'apprécie les efforts de chacun pour s'être réunis le jour de mon départ. Heureusement, c'est à mon tour de m'enregistrer.

Puis j'embarque enfin, après les embrassades et les dernières recommandations d'usage :

– Fais un bon voyage (Adrien, follement original)

– T’as trop de la chance, *sister*. Moi aussi je vais mettre des sous de côté et je viendrai te voir

(Sibylle, excitée comme une puce)

– Au revoir, Amandine (Marianne, encore plus protocolaire que la reine d’Angleterre)

– Tu fais une grosse bêtise, jeune fille. Mais enfin, Jacques, dis-lui qu’elle fait une grosse bêtise !

(maman, qui luttera jusqu’au bout pour avoir gain de cause)

– Prends bien soin de toi, ma chérie, et écris-nous souvent (papa, la larme à l’œil)

Cinquante minutes plus tard, mon avion décolle...

Quand j’atterris à Boston, il fait un temps maussade d’été finissant, lourd et nuageux. Le taxi me dépose à l’appartement meublé que j’ai loué pour le mois, dans le quartier de Downtown. Ce n’est pas le grand luxe, mais c’est propre et douillet. La propriétaire est une petite dame aux cheveux blancs toute frêle et toute ratatinée, avec un beau visage fripé, éclairé par des yeux d’un bleu très clair.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, me dit-elle, n’hésitez pas à venir toquer chez moi. J’habite l’appartement juste à côté. C’est très pratique.

– Merci beaucoup, madame Butler.

– Évidemment, c’est aussi un moyen pour moi de garder mes locataires à l’œil, continue-t-elle en souriant. Mais je vous fais confiance et je ne suis pas trop casse-pieds, vous verrez. Je vous demande seulement de ne pas transformer le couloir en œuvre conceptuelle ni cultiver d’herbe à chat sur le balcon.

– Je n’ai pas de chat.

– Parfait. Mais sachez que la culture de toute autre herbacée de type *Cannabaceae* est également proscrite.

– Euh... oui madame, bien sûr, pas de problème madame Butler, bafouillé-je, un peu déstabilisée et pas certaine d’avoir bien compris ce qu’elle a voulu dire, l’accent bostonien ne m’étant pas familier.

*Cannabinaquoi ? Je rêve ou elle me parle de cannabis ?*

– Je plaisante. Vous ne ressemblez pas à un trafiquant de drogue.

– Ah, tant mieux... merci... ?

*Ah non, je ne rêvais pas !*

– Je vous en prie, répond-elle. C’est votre premier séjour à Boston ?

– Oui, mais je suis déjà venue plusieurs fois aux États-Unis avec mes parents pour les vacances et deux fois via le programme Camp America pour travailler.

– Cela s’entend : vous parlez admirablement bien et votre accent est très discret. Soyez la bienvenue.

Le lendemain, je rencontre Edith Brown, ma chef de rubrique à *Undertake*. Jusqu’à présent, nous n’avions échangé que par mails et le face à face est tendu : Edith s’habille en Prada et aurait pu s’appeler Miranda. Jeune quadra dynamique, cheveux courts blond platine, maquillage impeccable, tailleur chic, air hautain et collier de perles : Edith est professionnelle jusqu’au bout de ses ongles impeccablement manucurés et elle me fait vite comprendre qu’on n’est pas là pour rigoler. Après m’avoir présentée au reste de l’équipe, elle m’assigne un bureau de la taille d’un cagibi, près de l’ascenseur, et me donne les consignes, qui se résument en trois mots : travail, travail et travail.

– Comme convenu avec le directeur de publication, qui a été très impressionné par votre bagage universitaire et vos références, je vais vous confier la rédaction d’un article pour l’une des rubriques phares d’*Undertake*... Nous apprécions que vous soyez sortie major de votre promotion de la prestigieuse université Paris-Dauphine et votre mention « très bien » à votre licence d’économie n’est pas pour nous déplaire... vous ne manquez pas d’atouts. Mais pour devenir une bonne journaliste, il faut être plus que la première de la classe. Considérez cela comme un test. Si vous réussissez, toutes les portes vous seront ouvertes. Si vous échouez...

Elle laisse sa phrase en suspens, avec un petit geste désinvolte de la main, mais son ton cassant et son regard glacial ne me laissent aucun doute quant au sort qui m’attend si je me plante : le bannissement sur

Mars ou la fosse aux lions, minimum.

– Voici les noms des cinq personnes que vous devrez interviewer à l’occasion de la prochaine vente aux enchères de Sotheby’s New York, dit-elle en me remettant un bristol. Ces milliardaires sont les cinq plus grosses fortunes récentes des États-Unis, ce sont les outsiders, ceux qu’on n’attendait pas et qui occupent soudain le devant de la scène. Tous ont été informés de votre démarche, mais leur temps est précieux et aucun rendez-vous formel n’a été pris : à vous de les convaincre de vous accorder quelques miettes de ce fameux temps pour répondre à vos questions. Soignez votre approche, n’oubliez jamais qu’ils vivent dans une autre dimension que la nôtre.

– Oui, madame Brown.

– Mademoiselle. De plus, ici, tout le monde s’appelle par son prénom. Rappelez-moi le vôtre... ?

– Amy, dis-je en pensant à Sibylle.

– Bien, Amy. Vous ferez équipe avec Simon, notre photographe, poursuit-elle en me désignant un jeune blondinet avec des lunettes qui lui mangent la moitié du visage, dans un box face à mon cagibi. Un garçon très compétent, qui nous vient du Bronx. Je vous revois demain soir, pour faire le point avant que vous ne partiez pour New York.

Puis elle disparaît, me laissant avec un bon millier de questions au bord des lèvres. Je décide de commencer par faire l’inventaire de mon nouveau domaine, ce qui est vite fait : deux étagères, un ficus desséché, une table, une chaise, un ordinateur qui date du paléolithique. Pas de fenêtre mais au mur un poster représentant un couple en train de s’embrasser au sommet d’une colline verdoyante.

*Ils ont bien de la chance, ces deux-là.*

Je commence par arroser le ficus, en lui sacrifiant ma bouteille d’eau, sans grand espoir de le voir ressusciter mais avec la satisfaction d’une bonne action. Puis je remise l’ordinateur hors d’âge sur une étagère, j’époussette la table et j’installe mon PC portable. Ce n’est pas non plus un engin dernier cri mais il est performant et je le connais bien. Je suis en train de créer un nouveau dossier intitulé « Top 5 milliardaires » dans lequel je m’apprête à rentrer la liste que m’a fournie Edith quand Simon toque au chambranle de ma porte :

– Salut, dit-il en souriant timidement. Il paraît qu’on va faire équipe ce week-end, alors...

– Salut, dis-je, ravie d’avoir un peu de compagnie. Tu es Simon, c’est ça ? Moi, c’est Amy.

– Enchanté, Amy. J’ai commencé à regrouper quelques infos sur nos milliardaires, si ça t’intéresse. Ça pourrait t’aider à te lancer.

– Super, dis-je, étonnée mais heureuse de cette aide inattendue. C’est vraiment sympa à toi.

– Comme c’est ton premier jour, tout ça, je me suis dit, voilà... poursuit-il en posant devant moi une demi-douzaine de feuilles manuscrites et quelques photos de journal.

– Merci beaucoup, Simon, c’est génial. Je m’y mets tout de suite.

– De rien. Si tu as des questions, je suis là toute la journée, n’hésite pas, ajoute-t-il en rougissant avant de regagner son box.

Je me plonge immédiatement dans ses notes, un peu brouillonnes mais néanmoins lisibles, bourrées d’infos pertinentes et de liens vers des sites Internet. Je commence par enregistrer dans mon ordinateur mes cinq candidats par ordre croissant de fortune :

**N° 5** : Nom : John Baldwin. Âge : 53 ans. Domaine : immobilier. Fortune estimée à : 24 milliards de dollars

**N° 4** : Nom : Taylor DeWitt. Âge : 36 ans. Domaine : héritier de l’armateur Armand DeWitt. Fortune estimée à : 26 milliards de dollars

**N° 3** : Nom : Frida Pereira. Âge : 47 ans. Domaine : mines de diamants. Fortune estimée à : 33 milliards de dollars

**N° 2** : Nom : Alexander Bogaert. Âge : 31 ans. Domaine : informatique et mode. Fortune estimée à : 41 milliards de dollars

Et enfin, le plus fortuné :

N<sup>o</sup> 1 : Roman Parker. Âge : 31 ans. Domaine : biotechnologies. Fortune estimée à : 47 milliards de dollars

Je suis pourtant rodée à manier les chiffres, mais ceux-là me donnent le vertige. Je me souviens d'une remarque de ma prof de maths, en sixième, qui essayait de nous faire mesurer la portée de ce que peut représenter un milliard.

– Si vous voulez compter jusqu'à un milliard, avait-elle dit, cela vous prendra 95 ans.

– 95 ans sans dormir ? avait demandé Karim, mon voisin de classe.

– 95 ans sans dormir, avait confirmé la prof. Sans pause déjeuner ni pause pipi non plus.

Wahou... ! avait dit Karim, résumant parfaitement le fond de notre pensée à tous.

Wahou... ! pensé-je encore aujourd'hui, en essayant de me représenter quarante-sept milliards de dollars.

Tu m'étonnes qu'ils vivent dans une autre dimension que la nôtre ces gens-là. Il faudrait 4 465 ans pour énumérer la fortune de Roman Parker alors qu'il suffit de douze petites minutes pour faire le tour de mon compte en banque. Et sans se presser...

Je m'apprête à essayer de localiser le photocopieur pour scanner les portraits des « Big Five », lorsque je m'aperçois que je n'ai que quatre photos. Je fais un crochet par le bureau de Simon :

– Tu as fait du super boulot, Simon ! Tu viens de m'épargner des heures de tâtonnements dans les archives. Grâce à toi, je sais déjà dans quelles directions orienter mes recherches.

– Ça me fait plaisir que ça te soit utile, Amy. J'ai pensé que ça te ferait gagner du temps. Les archives, on a vite fait de s'y perdre, surtout quand on vient de débarquer.

– Tout à fait. Merci encore. Mais dis-moi, il n'y a que quatre portraits dans ton dossier. Le cinquième est un grand timide ou quoi ? plaisanté-je.

– Plus ou moins, répond-il sérieusement. Je n'ai trouvé aucun portrait de Roman Parker.

– Nulle part ? m'étonné-je.

– Nulle part. À ma connaissance, il n'en existe pas.

– Tu plaisantes ? !

– Pas du tout.

– Mais... c'est impossible. Un homme aussi en vue attire forcément l'attention des journalistes et encore plus des paparazzis. À moins qu'il ne vive dans un igloo au Groenland. Et encore.

Simon hausse les épaules :

– Ce type est réputé pour protéger farouchement sa vie privée.

– Ok...

*Ça confine au défi, ce papier...*

Je continue :

– Et il ressemble à quoi ? Je veux dire : comment on va le reconnaître à la vente ?

– Aucune idée. Je suppose qu'il va falloir trouver quelqu'un pour t'introduire auprès de lui.

*Je sens que ça ne va pas être simple, cette affaire...*

Je passe le reste de la journée et tout mon jeudi à me renseigner sur les cinq milliardaires et à rédiger une fiche pour chacun d'entre eux. Internet et les archives numériques d'*Undertake*, ainsi que quelques coups de téléphone, me permettent de me faire une idée assez précise de leur personnalité et de leur parcours. L'histoire de John Baldwin et Frida Pereira, les plus âgés, commence bien avant l'ère du numérique et il faudrait que je descende aux archives papier, fouiller dans les piles de cartons, pour compléter leur fiche. Mais je manque de temps et ce que je sais d'eux est déjà largement suffisant. Quant à Roman Parker, il me donne du fil à retordre, avec son goût du secret, et je dois lui consacrer trois fois plus de temps qu'aux autres. Mais je finis, à force d'acharnement, par cerner approximativement le personnage. Je relis mes notes à son propos : [Né le 6 juillet 1983 à Seattle, USA. Homme d'affaires et

principal actionnaire de la Parker Company, entreprise de biotechnologies, avec une prédilection pour le domaine de la santé, qu'il a fondée en 2007. Inconnu jusque 2004 puis considéré comme un petit génie de l'investissement depuis lors, quand il a soutenu et financé des projets auxquels personne ne croyait et qui n'obtenaient pas de budget. Ces projets, tous en lien avec la médecine et des traitements expérimentaux audacieux, se sont révélés avoir un potentiel énorme qu'il a su faire développer et fructifier. Parker a plus récemment monté une clinique et un centre de recherches en biotechnologies à Buffalo. Il est le propriétaire des Parker Towers, trois tours cylindriques qui dominent le centre de Manhattan, d'une résidence en Louisiane, d'une en Europe et d'au moins trois autres dont je n'ai trouvé les adresses nulle part, de seize hôtels dispersés aux quatre coins du globe, d'un hélicoptère, d'un jet privé et d'un yacht dont personne ne sait jamais où il mouille. Bref, ce type est un courant d'air qui pèse quarante-sept milliards de dollars, ce qui en fait probablement le courant d'air le plus lourd au monde et le plus cher au kilo.

Détail intéressant : Parker est associé de longue date avec Malik Hamani, biologiste génial d'une trentaine d'années, dont les récentes découvertes en génomique ont bouleversé le monde scientifique. J'ai réussi à dénicher une photo d'Hamani, c'est un homme trapu, aux cheveux noirs et bouclés, au visage doux. Il sera présent aux enchères, je pourrai toujours m'adresser à lui pour atteindre Parker.

Pour finir, je n'ai trouvé aucune trace d'une épouse, fiancée, petit(e) ami(e) ou même simple liaison amoureuse. Parker pourrait tout aussi bien avoir fait vœu de chasteté. Pas de frère et sœur, pas de descendance connue non plus. Une mère actrice décédée il y a vingt-quatre ans et un père acteur, Jack Parker, dont je n'ai vu aucun film. Je m'empresse de lancer une requête d'images « Jack Parker » sur Internet : les portraits qui s'affichent sont ceux d'un grand blond au sourire éblouissant quoique quelque peu forcé, ses cheveux sont méchés, sa peau bronzée, ses yeux bleus. Il porte une chaîne en or et un anneau à l'oreille. Je me demande si son fils lui ressemble...]

*Roman Parker m'intrigue et j'ai hâte de le rencontrer.*

## **2. La chasse au milliardaire**

Le jeudi après-midi, après avoir fait le point avec Edith et obtenu son feu vert quant à la façon dont je compte mener les interviews, Simon et moi prenons la route pour New York, dans la voiture de Simon, une Mustang Shelby GT 500 de 1968, un coupé noir rutilant traversé de deux larges bandes blanches, dont il me vante les mérites pendant tout le trajet. Simon est timide et souvent dans la lune, mais quand il s'agit de sa voiture, dans laquelle il a mis toutes ses économies (et même plus...), il est intarissable. Nous arrivons au Sleepy Princess à vingt heures. Kathy, la secrétaire d'*Undertake*, nous y a réservé des chambres jusqu'à lundi matin. C'est un petit hôtel discret et chaleureux, aux murs enduits de plâtre teinté. Chaque chambre est d'une couleur différente et la mienne est d'un beau bleu océan. Je remarque avec un certain amusement qu'elle est parfaitement équipée en produits de première nécessité : petite pharmacie d'urgence, anti-cafards, éclairage d'appoint, bible, préservatifs...

*Quel paradoxe : « Tu ne forniqueras point... mais, au cas où, voici de quoi te protéger ! » Le gérant de l'hôtel doit avoir le sens de l'humour.*

Je déballe rapidement mes affaires, mets mon iPad en charge et installe ma petite figurine fétiche sur ma table de chevet. C'est une résine de Batman, avec ses étoiles de ninja et son filin d'acier.

Simon ronchonne parce que sa chambre est rose et il essaie de négocier un échange :

– Allez, quoi, Amy. Rose, c'est pour les filles et t'es une fille, non ?

– Oui, mais je suis une fille moderne.

– Et les filles modernes n'ont pas le droit d'aimer le rose ?

– Si, bien sûr. Mais il se trouve que moi je n'aime pas.

Il tente encore un moment de me faire fléchir, mais je campe sur mes positions et il est obligé d'admettre qu'il a perdu la bataille.

– Mais je n'ai pas perdu la guerre, me dit-il en faisant mine de se draper dans sa dignité et de claquer sa porte.

Sa voix étouffée me parvient à travers la cloison et me fait rire :

– Je n'ai pas dit mon dernier mot !

Après avoir commandé un sandwich poulet-tomates au room service, je préviens Simon que je pars manger à Central Park. Après ces journées chargées, j'ai besoin de me poser au calme, seule, en tête-à-tête avec moi-même. Simon comprend parfaitement : – D'accord. Mais reste dans les zones éclairées, tout de même.

– Pourquoi ? C'est un lieu sûr, maintenant, non ?

– Oui, mais après vingt et une heures, il n'y a plus de patrouilles qui sillonnent le parc, alors, pour une fille seule, autant éviter de tenter le diable. Surtout pour une fille aussi belle que toi, ajoute-t-il en regardant ses pieds.

– Entendu, dis-je flattée quoiqu'un peu gênée par le compliment. Je ne m'éloignerai pas des zones fréquentées.

– Bonne balade, alors. Tu vas voir, c'est super sympa.

Simon a raison : Central Park est un endroit très agréable. Après avoir fait le tour de sa grande pelouse (la fameuse Great Lawn), je m'assieds sur un banc pas loin du zoo pour manger mon sandwich. La nuit est étoilée, l'air est doux, j'entends parfois rugir un animal. Je m'imagine qu'il s'agit d'Alex, le lion vedette du film d'animation *Madagascar*. Pour la première fois depuis mon arrivée aux États-Unis, je peux me détendre complètement. Je n'ai ni valises à ranger, ni interview à préparer, ni rien d'urgent à régler. J'observe les promeneurs, les couples d'amoureux qui roucoulent au clair de lune, les bandes d'adolescents qui chahutent et les joggeurs qui transpirent tant et plus. L'un d'eux attire mon attention, un homme à la silhouette mince et sportive, aux épaules larges. Sa foulée est souple, il enchaîne les tours de piste sans effort apparent. Il porte un jogging gris foncé et, malgré son rythme soutenu, son dos ne présente pas la moindre trace de sueur. C'est visiblement un habitué, il donne l'impression de pouvoir courir des

heures sans fatigue. Je ne parviens pas à distinguer son visage, dissimulé par la capuche de son sweat, mais il me plaît. Il est rapide, aérien. Quand je décide de regagner l'hôtel, une heure plus tard, il est toujours en train de courir.

Le lendemain matin, Simon et moi nous rendons à la salle des ventes. Les enchères ne commenceront que vers quinze heures mais cela nous permet de repérer les lieux et de nous informer du programme. Aujourd'hui, j'ai prévu d'interviewer en priorité Frida Pereira ; je sais qu'elle doit partir pour le Mexique demain matin et si je la loupe je n'aurai pas de seconde chance. Je relis sa fiche ; elle a la réputation d'être toujours pressée et irascible. Simon, qui l'a déjà croisée, n'est pas follement enthousiaste à l'idée de s'y frotter à nouveau. Je suis nerveuse, j'aurais préféré commencer par John Baldwin, qui semble avoir un caractère beaucoup plus commode. En ressortant du bâtiment, nous assistons à un esclandre entre une quinquagénaire habillée d'un tailleur pantalon magnifiquement coupé et un voiturier complètement confus et paniqué. La femme est grande, solide, et sa chevelure, d'un noir de jais ramenée en un élégant chignon sur sa nuque, est striée de mèches blanches. Elle s'appuie sur une canne au pommeau d'or à tête de chien. Je la reconnais, il s'agit de Frida Pereira. Sa réputation n'a pas l'air usurpée : en colère, elle est terrifiante. Visiblement, le jeune voiturier a égaré les clefs de sa voiture et elle s'apprête à le couper en cubes.

– Je dois être dans une demi-heure à l'hôtel Guardia. Vous avez deux minutes trente pour retrouver mes clefs, dit-elle en consultant sa montre. Passé ce délai, vous pouvez commencer à réfléchir à votre lettre de motivation pour votre prochain emploi. Loin de New York. Voire loin des États-Unis.

Pétrifié, le jeune garçon, visiblement novice, se creuse les méninges pour trouver une solution, à défaut des clefs :

– Je vous prie instamment de bien vouloir m'excuser, madame Pereira, je vais les retrouver, je vous le promets ; mais en attendant, je peux vous appeler un taxi, au cas où... ?

– Un taxi qui arriverait en moins de... (elle consulte sa montre) deux minutes et cinq secondes ?

– Ou bien vous déposer moi-même à l'hôtel Guardia... ? tente-t-il, avec un vague espoir.

– Sans en référer à votre supérieur ? Et vous laisseriez votre poste vacant ? Que faites-vous les prochains clients qui comptent sur vous pour récupérer leur véhicule ?

– Je dois pouvoir m'arranger, madame Pereira, je...

– Une minute quinze secondes, le coupe-t-elle, glaciale.

– Je... je vous prête ma voiture, madame, bégaie-t-il, tout à fait désespéré maintenant.

– Le tacot jaune citron dans lequel je vous ai vu arriver ? Vous avez un sens de l'humour assez navrant. Quarante secondes.

Le garçon se tord les mains, visiblement au bord des larmes.

– Si vous le permettez, madame, nous pouvons vous conduire, dis-je.

Je m'étais avancée d'un pas et les mots sont sortis de ma bouche avant même que je réalise que j'avais parlé. Ce qui n'est pas plus mal : si j'avais pris le temps de réfléchir, jamais je n'aurais risqué de m'attirer les foudres de cette femme.

– Et avec quelle voiture, mademoiselle ? Mademoiselle... ?

– Je m'appelle Amy Lenoir, madame Pereira. Et la voiture en question est une Mustang Shelby GT 500.

– Vraiment ? Continuez, je vous prie.

Je ne suis pas une spécialiste en matière de voitures, mais j'ai une excellente mémoire. Je récite tout ce dont Simon m'a rebattu les oreilles pendant notre voyage, en priant pour ne pas faire de bourdes. Moteur, puissance maximale, performances, tout y passe. Il m'a assuré que sa voiture était un collector, j'espère que ce n'était pas des fanfaronnades et que Frida Pereira trouvera le carrosse digne de sa personne.

– Le modèle de 1967 ou celui de 1968 ? demande-t-elle radoucie, avec une pointe d'intérêt dans la

voix.

– De 1968, celui qui monte de 0 à 100 km/h en 4,85 secondes, affirmé-je fièrement, en essayant de ne pas tenir compte des regards outrés de Simon, qui doit se demander quelle mouche m’a piquée de convertir son petit bijou en vulgaire taxi pour dame acariâtre.

– Eh bien, mademoiselle Lenoir, vous maîtrisez votre sujet. C’est agréable de rencontrer une femme aussi pointue dans un domaine qui est généralement l’apanage des hommes. Je pourrais me laisser tenter par votre proposition. Jeune homme, poursuit-elle en se retournant vers le voiturier qui retient son souffle, cette ravissante personne vous sauve la mise. Je vous accorde jusqu’à midi pour déposer ma voiture à mon hôtel. Soyez ponctuel.

Le voiturier, soulagé, retrouve quelques couleurs et se répand en excuses tandis que Simon, résigné mais professionnel, va chercher sa Mustang. J’en profite pour exposer à Frida Pereira les raisons de ma présence ici.

– C’est ce qui s’appelle savoir saisir l’occasion au vol, me dit-elle quand je lui demande si elle accepte de répondre à mes questions. Vous irez loin.

C’est ainsi que j’obtiens un entretien exclusif avec Frida Pereira, femme de fer et propriétaire d’une mine de diamants qui en fait la quatrième fortune récente des États-Unis. J’utilise en effet les trente minutes de trajet pour boucler mon interview.

Lorsque nous nous garons devant l’hôtel, elle se prête à une séance photo improvisée près de la Mustang. Sa chevelure bicolore, sa pose sculpturale et son profil altier sont parfaitement soutenus par l’éclat métallique noir de la voiture, ses bandes blanches qui ornent son capot et ses lignes agressives. Puis elle me gratifie d’une énergique poignée de main :

– Ce monde est encore un monde d’hommes, Amy. Mais les femmes comme vous et moi contribuent à le faire changer. Ne lâchez jamais rien.

Quand elle franchit les portes vitrées de l’hôtel, je pousse un soupir de soulagement qui doit s’entendre jusque Long Island. Je m’appuie contre la Mustang, comme sonnée, et j’essaie de reposer les pieds sur terre. J’ai réussi ma première interview capitale, celle que je redoutais le plus, à l’arrachée, sans avoir le moins du monde suivi de plan ! Juste au culot. Je ne me reconnais pas. J’en ai les jambes toutes flageolantes. Simon me regarde avec une certaine perplexité :

– Wahou... Ça, c’était fort. Tu as littéralement envoûté Frida Pereira. Elle t’apprécie. Elle t’appelle par ton prénom.

Il secoue la tête en répétant tout bas :

– Wahou...

– Pour fêter ça, je t’invite à manger, lui dis-je, tandis que l’adrénaline cède à l’euphorie. Le prochain sur ma liste est Alexander Bogaert. Tu le connais ?

– Non, mais j’ai entendu dire que depuis son mariage le lion s’était changé en agneau. Enfin, presque...

À quinze heures tapantes, nous sommes de nouveau dans le hall de la salle des ventes, à la recherche de Bogaert. Un grand brun aux yeux verts, beau de surcroît, ça ne doit pas passer inaperçu. Mais la foule est dense et je m’use les yeux en vain. J’interroge Simon du regard, mais il me fait signe que lui non plus ne l’a pas repéré.

*Sans doute a-t-il prévu d’arriver plus tard, pour les ventes de la soirée. Ce sont les plus intéressantes.*

Résignée à devoir patienter, je me dirige vers le buffet et tente de commander un jus de fruits au serveur débordé qui m’ignore superbement pour se concentrer sur ses clients les plus prestigieux. À mes côtés, une jeune femme blonde, très jolie et très enceinte, me sourit et demande timidement : – Si vous parvenez à capter suffisamment son attention pour le faire s’intéresser à vous deux secondes, je vous serais reconnaissante de bien vouloir me commander une eau minérale.

– Pas de problème. Mais je ne vous promets rien. Je me sens aussi transparente que le fantôme de l'Opéra, pour l'instant. Au fait, je m'appelle Amy.

– Enchantée, moi c'est Lou. Et j'ai abandonné l'idée d'être servie il y a déjà bien cinq minutes.

Tout en continuant à m'agiter en vain sous le nez du serveur, je lui demande :

– Vous êtes Française, vous aussi ? Votre accent ressemble beaucoup au mien.

– En effet. Je suis de Paris. Mon mari et moi partageons notre temps entre la France et les États-Unis. Là ! Ne le loupez pas ! s'écrit-elle tout à coup en désignant le serveur qui s'est immobilisé à ma gauche pour décapsuler une bouteille.

Je bondis vers lui et lui réclame dans un souffle :

– Un-jus-d'ananas-et-une-eau-minérale-s'il-vous-plaît-merci.

Il hoche la tête et disparaît promptement.

– Bien joué, me dit Lou en riant. Vous avez de bons réflexes.

Nous engageons naturellement la conversation ; Lou est volubile et, comme toutes bonnes Parisiennes qui se respectent, nous évoquons notre capitale et ses merveilles. Lorsque le serveur réapparaît avec nos consommations, nous allons nous asseoir ensemble près des baies vitrées du hall, d'où je peux guetter l'arrivée de Bogaert. Lou, quant à elle, attend son mari, retenu sur un green de golf par un rendez-vous d'affaires qui s'éternise. Je cherche Simon du regard et je l'aperçois qui rôde à l'entrée de la salle des ventes, le nez au vent, son appareil photo prêt à parer à toute éventualité. Il paraît déplacé et gauche, au milieu de tous ces gens fortunés, chics jusqu'au bout de leurs Gucci. Mais je lui fais entièrement confiance pour tirer le meilleur parti de l'ambiance ; ses clichés de Frida Pereira sont tout simplement superbes.

Vers seize heures trente, le mari de Lou apparaît :

– Chéri ! dit-elle, joyeuse, tandis qu'il la prend dans ses bras pour l'embrasser tendrement.

Le baiser se prolonge, se prolonge, se prolonge... et je finirais presque par me sentir gênée si je n'étais pas tellement occupée à détailler le nouvel arrivant : grand, brun aux yeux verts, d'une beauté époustouflante, il a tout du prince charmant. Mais surtout, il ressemble à s'y méprendre à Alexander Bogaert.

*Ça alors ! Ce serait un vrai coup de chance !*

Quand enfin il s'écarte de Lou, je suis toujours en train de le dévisager.

– Ça vous plaît ? me demande-t-il abruptement.

– Pa...pardon ?

– Vous aimez regarder ?

– Arrête de la taquiner, Alex, dit Lou en lui mettant un petit coup dans les côtes. Elle m'a sauvée de la déshydratation.

– Alex ? répété-je, confuse. Vous êtes Alexander Bogaert ?

– Je suis monsieur Bogaert et je ne pense pas vous connaître, dit-il pas plus aimable.

*Un lion transformé en agneau, tu parles ! Il a encore des griffes et des crocs, ton agneau, Simon !*

– Alex ! le réprimande Lou.

Le regard de pure tendresse qu'il coule vers elle me sort de ma paralysie et me donne le courage de me lancer :

– Monsieur Bogaert, veuillez m'excuser si j'ai paru impolie, mais en fait je vous attendais... Je suis Amy Lenoir d'*Undertake*.

– Bien, répond-il sans aucune chaleur tandis que Lou lève les yeux au ciel et me fait signe de continuer.

– Et... euh... j'aurais souhaité, si vous le permettiez, vous poser certaines questions. Si ça ne vous ennuie pas. Enfin... si vous avez le temps, aussi. Voilà...

Il m'intimide tellement que je ne suis plus capable de construire une phrase. Il me laisse encore un

peu m'empêtrer dans quelques « euh... » et « si... » avant de s'asseoir près de Lou et d'accepter l'interview. Je me détends alors et la suite se déroule plus sereinement. Quand Simon nous rejoint, je suis tout à fait décontractée. Alexander Bogaert a l'air déçu de constater que son petit numéro de grand méchant lion est percé à jour, mais il est beau joueur et je découvre un homme charmant, éperdument épris de sa femme. J'ai rarement vu un couple aussi amoureux et je ressens un petit pincement au cœur. Quand Lou regarde Alexander, ses yeux brillent d'un tel éclat, son visage rayonne à un tel point, qu'elle en est transfigurée. De belle, elle devient splendide.

Comme j'aimerais un jour ressembler à Lou ! Poser sur un homme le regard qu'elle pose sur Alexander. Être à mon tour regardée comme il la regarde, avec une passion qu'on devine presque douloureuse tellement elle est intense. Ces deux-là s'aiment comme personne. Ils sont deux étoiles qui ne brillent que l'une pour l'autre, et tous ceux qui les approchent ne peuvent qu'être éblouis par leur rayonnement.

Vers dix-sept heures trente, nous en avons terminé et Simon a pris de belles photos du couple. Lou et Alexander prennent congé et se lèvent pour rejoindre la salle des ventes. Il est avec elle d'une prévenance qui, encore une fois, me bouleverse. Je les vois s'éloigner à regret, j'aurais aimé me réchauffer encore un moment à la flamme de leur amour. Le fond de l'air me semble tout à coup bien froid.

– Roméo et Juliette feraient pâle figure à côté de ces deux-là, murmure Simon.

Je découvre avec étonnement et soulagement que je ne suis pas la seule à envier le couple. Je n'arrive pas à déterminer si Simon est nostalgique, déprimé ou seulement mélancolique. Dans le doute, je propose : – Allez viens, on va essayer d'attraper le serveur pour se faire apporter un petit remontant. On l'a bien mérité, après cette journée riche en émotions et c'est fini pour aujourd'hui : les enchères vraiment intéressantes ne vont pas tarder à débiter. Nos dernières "cibles" doivent être dans la salle principale maintenant ; pas question de les déranger.

Mais, malgré quelques belles tentatives de Simon, nous ne réussissons pas à nous faire servir et nous rentrons, bredouilles et assoiffés, au Sleepy Princess. Nous regagnons l'hôtel à pied, chacun perdu dans ses pensées. Comme la veille, je commande un sandwich au room service. Puis je prends le chemin de Central Park, tandis que Simon sort se changer les idées.

Il est plus tôt qu'hier lorsque je retrouve mon banc, il fait encore jour. Je fais le point sur cette journée, chargée mais productive, et je suis satisfaite. Ma collaboration avec Simon se passe bien. Il est compétent, serviable, vraiment adorable. J'ai appelé Edith pour lui faire un compte-rendu et lui dire que mes deux interviews se sont très bien déroulées :

– Parfait, Amy, a-t-elle répondu. Avez-vous trouvé un moyen d'approcher Roman Parker ?

– Pas encore mais j'y réfléchis.

– Ne réfléchissez pas trop longtemps. Agissez. Si vous ne lui mettez pas la main dessus, votre article ne vaut rien.

Fin de la communication. Je suis restée un peu bête avec mon téléphone encore à l'oreille, à me demander si nous avons été coupées. Mais son ton laissait peu de place au doute : elle m'avait bel et bien raccroché au nez.

*Ok... Oui, merci pour vos encouragements, Edith. Je vous souhaite une bonne soirée à vous aussi. J'ai été ravie de vous parler.*

Tout en grignotant mon sandwich, je récapitule ce que je sais de Parker. Il y a forcément un moyen de l'approcher. Je dois réfléchir. Je sais qu'il est à New York ce week-end avec son associé Malik Hamani, je sais qu'il est intéressé par une des pièces de collection mises en vente (même si j'ignore de laquelle il s'agit) et je sais qu'il a des bureaux, ici, à Manhattan...

Je décide donc de me rendre aux Parker Towers demain matin. J'ai bien essayé tout à l'heure de me renseigner auprès de Bogaert, des fois qu'ils se connaissent, mais sans succès : ils ne se sont encore

jamais rencontrés. J'ai bien évidemment essayé d'obtenir un rendez-vous par sa secrétaire, mais, sans surprise, Roman Parker n'accepte pas de recevoir de journalistes... Je ne vois pas d'autre solution que d'y aller au culot, en toquant directement à son bureau.

Rassérénée par cette décision, je me cale plus confortablement sur mon banc et laisse mon esprit vagabonder tout en observant les promeneurs. Des images de Lou et Alexander me reviennent régulièrement et je me surprends à chercher du regard mon joggeur de la veille. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'il apparaît enfin. Je reconnais sa silhouette élancée, son survêtement gris anthracite. Il commence par quelques échauffements sur le gazon : étirements, flexions, extensions, squats... me permettent d'admirer à loisir l'élasticité de son corps, sa force, son équilibre. Il s'est installé dans un coin reculé de la grande pelouse, à l'abri de la plupart des regards, mais pas du mien... Au bout de quelques minutes, il commence à courir, à petites foulées qu'il allonge progressivement. Un enfant lance un ballon dans sa direction ; il le lui renvoie avec un joli effet de pied qui fait rire le petit garçon.

Au cours de la soirée, j'ai pris quelques photos du Parc au clair de lune et je décide d'en envoyer par mail à mes parents, avec un mot pour leur dire que tout va bien. Puis je quitte mon banc et me dirige vers la sortie. Je croise mon joggeur ; tête baissée sous sa capuche, il ne m'accorde pas la moindre attention. Dommage, j'aurais aimé voir son visage...

Le lendemain matin, je me rends aux Parker Towers. Leur architecture est bluffante : trois tours cylindriques, immenses, aux parois de verre coloré, l'une émeraude, l'autre sanguine et la dernière ivoire. Mises à part leurs couleurs chatoyantes, elles sont identiques jusque dans les moindres détails. Halls d'accueil immenses et sobres, mobilier aux lignes épurées, personnel souriant. Je suis accueillie avec une grande courtoisie et éconduite avec la même politesse : – M. Parker n'est pas disponible, mademoiselle (Red Tower)

– Je crains de ne pouvoir vous obtenir un rendez-vous, mademoiselle Lenoir (Green Tower)

– Non, ni son téléphone ni son mail, mademoiselle, je suis navrée (White Tower)

Après un bon quart d'heure de négociations diverses (et vaines) avec chacune des secrétaires, je finis, dépitée, par leur laisser ma carte de visite. Elles la glissent dans un dossier épais comme un annuaire et m'informent gentiment que M. Parker donne rarement suite.

– Pour ne pas dire jamais, ajoute même celle de la Red Tower, une femme belle et ronde dont les boutons de chemisier menacent de sauter à chacune de ses inspirations.

À quinze heures, je rejoins Simon à la salle des ventes, bien déterminée à traquer le fameux Parker. J'y croise à nouveau Lou Bogaert, avec laquelle je discute un long moment. Elle est vraiment sympa ; nous nous quittons sur la promesse de garder le contact et échangeons nos mails.

Après avoir mené à bien mon entretien avec Taylor DeWitt, le jeune héritier de l'armateur, qui m'a draguée éhontément pendant toute l'interview, la chance me sourit enfin. Je repère dans la foule un homme trapu au visage aimable, réservé, que je parie être Malik Hamani, l'associé de Parker. Je décline une énième proposition à dîner aux chandelles avec DeWitt pour foncer droit sur Hamani :

– Bonjour, Amy Lenoir d'*Undertake*. Vous êtes Malik Hamani ? lui demandé-je, bille en tête, trop inquiète à l'idée de le voir m'échapper pour y mettre les formes.

– C'est exact, que puis-je pour vous ? répond-il avec douceur.

– Eh bien, vous pourriez me sauver la vie, par exemple.

– À ce point ? s'étonne-t-il, charmé.

– Ou du moins, sauver ma carrière, avant qu'elle ne soit tuée dans l'œuf.

– Si je peux faire quoi que ce soit en ce sens, ce sera avec plaisir, affirme-t-il en souriant. Je vous écoute.

– Vous êtes l'associé de Roman Parker, c'est bien cela ?

– Exact, répond-il avec soudain une certaine réserve.

– J'aimerais le rencontrer. Pour un entretien. Pour mon article. Pour *Undertake*.

– Hum...

– Pour ne pas rentrer les mains vides à Boston. Ma chef de rubrique veut cette interview.

Malik Hamani secoue la tête en soupirant. Je continue sur ma lancée :

– Qu’il m’accorde juste dix minutes.

– ...

– Cinq minutes ? Cinq minuscules minutes et il n’entendra plus jamais parler de moi.

– Je suis navré, mademoiselle, mais je suppose que vous savez que Roman n’accorde jamais d’interview ?

– Je sais seulement qu’il n’en a jamais accordé jusqu’à présent. Cela ne signifie pas qu’il ne le fera pas si une occasion formidablement enrichissante se présentait.

– Une occasion formidablement enrichissante ? Enrichissante pour qui ? demande-t-il amusé.

– Pour lui, pour moi, pour les lecteurs.

– Eh bien... je lui ferai part de votre proposition. S’il accepte de l’entendre, ce qui n’est pas gagné.

– Merci. Merci, vraiment.

*Est-ce que je peux lui demander à quoi il ressemble ? Ça ne serait pas abuser ? Ça ne paraîtrait pas étrange ?*

– Mais je ne vous promets rien. Roman peut être un peu dur d’oreille, quand on lui parle de choses qu’il ne veut pas écouter...

*Non, je ne peux pas lui demander. Ça fait vraiment trop groupie psychotique et Parker est un milliardaire, un homme d’affaires, pas une pop star.*

Je le remercie encore avant de mettre le cap, suivie de Simon, sur un quinquagénaire à l’air affable qui doit être John Baldwin.

Ma rencontre avec Baldwin me fait oublier l’angoisse de ne pas avoir réussi à approcher Parker. Il est charmant, simple, enjoué. Je n’ai absolument pas l’impression de parler à un homme dont la fortune dépasse les vingt milliards de dollars. Quand je lui demande d’où lui vient cette modestie, il répond :

– Je n’ai pas toujours été riche, mademoiselle, et je me souviens parfaitement du temps où je travaillais comme maçon sur les chantiers de construction d’immeubles.

– Comment un ouvrier de maçonnerie peut-il devenir multimilliardaire ? demandé-je, fascinée.

– Avec un peu de chance, beaucoup d’acharnement, de l’audace, et après pas mal de galères. Les journées sur les chantiers étaient interminables, je regagnais mon petit appartement épuisé, les mains crevassées par le ciment. Quand mon meilleur ami, Pablo, est mort après avoir chuté d’un échafaudage, j’ai fait le serment de me sortir de la galère. Pablo avait dix-neuf ans. L’échafaudage était instable, on le répétait au contremaître chaque matin : « Ça tient pas, boss. On va se casser la gueule. » Et chaque matin, le contremaître nous répondait, imperturbable : « Vos gueules, les mêmes. Si vous voulez toucher votre paie, grimpez là-dessus. Sinon, tirez-vous. » Quand Pablo est tombé, j’ai pensé qu’il y aurait une enquête, que le matériel serait reconnu défectueux et que le contremaître irait au trou, avec M. Delmare, le propriétaire du chantier. Mais non. Il ne s’est tout simplement rien passé. On a enterré Pablo et on est retournés sur l’échafaudage, toujours aussi branlant. Delmare avait su glisser suffisamment de billets dans les bonnes poches. J’ai compris que l’argent pouvait tout acheter, même une bonne conscience, et j’ai décidé que je ferais tout pour me tirer de là.

– Vous y croyez encore aujourd’hui ? Que l’argent peut tout acheter ?

John Baldwin me répond en riant :

– Non, bien sûr que non. Mais qu’est-ce que ça facilite la vie !

### **3. Un soir à Central Park**

Le soir, selon un rituel désormais bien rodé, je pars me promener au Parc. Cette fois, le cuisinier du Sleepy Princess m'a préparé une quiche aux légumes pour remplacer l'habituel sandwich. Il fait déjà nuit quand j'atteins mon banc pour la déguster ; elle est délicieuse. J'ai reçu une réponse de papa, qui se réjouit pour moi. Pas un mot de maman, elle doit encore m'en vouloir de lui avoir désobéi. Demain est le dernier jour des enchères, ma dernière chance de trouver Roman Parker. J'espère que Malik Hamani aura réussi à le convaincre de m'accorder un peu de temps. Sinon... sinon, je ne sais pas. Je ne sais plus quoi faire. Je suis à court d'idées, au bord du découragement. Peut-être qu'avec un peu plus de temps, j'aurais réussi à le contacter, mais là... c'est trop court. Pourtant, je ne veux pas rentrer à Boston sans mon article !

Quand je quitte le parc, vers vingt-deux heures, il est presque désert. Seule une silhouette grise et encapuchonnée arpente encore les allées en courant silencieusement. Je lui adresse un signe de la main.

*Au revoir, mon bel inconnu, à demain, peut-être.*

À ma grande surprise, il me répond en levant la main à son tour. J'en suis toute chose. J'envisage un instant de me mettre au sport et je me moque de moi-même.

*Pff... Toute une adolescence sans lever le nez de mes bouquins, à rembarquer tous les mecs, et voilà tout à coup, à vingt-quatre ans, que je me mets à mater les inconnus dans les jardins publics. N'importe quoi.*

Dimanche sept septembre, dix-neuf heures trente. Dernières enchères. Dernière soirée à Manhattan. Cette fois, je suis tout à fait désespérée.

– Je suis vraiment désolé, mademoiselle Lenoir, me répète Malik Hamani, alors que je le supplie d'essayer encore une fois d'intercéder en ma faveur auprès de Parker. Roman refuse de vous rencontrer. On ne peut pas prononcer le mot « journaliste » devant lui sans qu'il se referme comme une huître.

N'ayant plus rien à perdre, je fais une dernière tentative :

– Compris. Je vous remercie, monsieur Hamani. De tout cœur. Mais est ce que vous accepteriez de me faire une dernière faveur ?

– Dites toujours, soupire-t-il.

*Je ne fais qu'appliquer à la lettre le meilleur conseil qu'on m'ait donné, monsieur Hamani : « Ne lâchez jamais rien » m'a dit Frida Pereira.*

– Pourriez-vous remettre ce mot à M. Parker ?

Hamani prend l'enveloppe que je lui tends ; elle contient quelques lignes que j'ai rédigées hier sur le banc du parc. Je les espère suffisamment intrigantes ou persuasives pour inciter Parker à accepter de me rencontrer. Mon dernier espoir. Surpris, il me promet néanmoins de la donner à son très têtu associé et ami.

Je le remercie une dernière fois et prends congé quand il dit doucement, alors que je m'éloigne :

– Quand il vient à Manhattan, Roman repart rarement sans faire le tour de l'île en bateau. Si vous aimez vous promener sur les pontons, peut-être croiserez-vous demain un homme qui lui ressemble. On a une jolie vue sur le Pont de Brooklyn depuis le Pier 17.

– Mais je n'ai absolument aucune idée de ce à quoi il ressemble, justement...

– Peu importe. Lui sait qui vous êtes. S'il vous voit, peut-être décidera-t-il de vous parler... Qui sait ? Bonne soirée, mademoiselle Lenoir.

Cette remarque me laisse songeuse...

*Ainsi, Roman Parker sait qui je suis ? Il sait à quoi je ressemble ? J'ai suffisamment piqué sa curiosité pour qu'il se renseigne sur moi ou bien Malik lui a-t-il juste donné une description précise de moi ? Peut-être même l'ai-je déjà croisé sans le savoir... ?*

Quand j'arrive au parc, ce soir-là, il fait déjà nuit depuis longtemps, une nuit noire et profonde. Pas de lune ni d'étoiles, juste d'énormes nuages qui obscurcissent tout. Je n'ai rien pris à manger, je n'ai pas

faim. J'essaie de me remonter le moral en me disant que rien n'est encore perdu, mais j'ai du mal à y croire.

*Pourvu que je puisse parler à Parker demain matin, s'il vous plaît, faites qu'il se soit levé du bon pied et qu'il accepte l'interview et que tout se passe bien, s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît... !*

Assise sur mon banc, sous une flaque de lumière dispensée par un réverbère, j'écoute rugir les animaux du zoo. Le reste du parc est plongé dans l'obscurité et je distingue mal les rares promeneurs.

*Salut Alex, salut Marty, salut Melman. Salut Gloria. Vous allez me manquer, les p'tits gars.*

Je me suis bien habituée à la vie à Manhattan. De retour à Boston, je vais regretter cette promenade du soir. Soudain, dans mon dos, un bruit comme un craquement me fait sursauter. Je me retourne vivement mais je ne vois rien, il fait trop noir. Je réalise soudain qu'il est très tard, que les patrouilles de sécurité ne sillonnent plus le parc depuis bien longtemps, et que je suis seule dans une ville quasi inconnue, dans un endroit isolé et très obscur. Un vrai scénario de film de *serial killer*. Des voix se font entendre sur ma droite. Des voix d'hommes qui parlent fort. Puis, tout à coup, un bruit de course sur ma gauche me fait bondir du banc. Je m'apprête à détalier quand une silhouette familière se dessine dans la flaque de lumière : mon joggeur. Ouf ! Soulagée, j'essaie de calmer les battements erratiques de mon cœur.

*C'est la première fois qu'il est aussi proche de moi. D'habitude, il emprunte l'autre allée, plus au nord.*

En arrivant à ma hauteur, il me fait un signe de la main que je suis heureuse de lui rendre. Mais j'ai quand même eu une belle trouille. Je décide de regagner l'hôtel avant de faire une mauvaise rencontre et je lui emboîte vivement le pas. En marchant, quand même. Je ne vais pas me mettre à courir avec mes bottines. Il me sème rapidement et de le voir s'éloigner jusqu'à disparaître dans la nuit noire m'opprime. Je me sens tout à coup très seule, vulnérable. J'accélère le pas. Ce faisant, je m'aperçois que je me rapproche des voix d'hommes, mais je n'ai pas vraiment le choix, je ne connais pas suffisamment bien le parc pour prendre des itinéraires *bis* en pleine nuit. Les hommes sont trois, ils avancent de front vers moi, mais s'écartent pour me laisser passer. Je pousse un soupir de soulagement.

*Re-ouf ! Ce n'est pas encore demain que je finirai dans la rubrique des faits divers, merci mon dieu.*

Pourtant, soudain, je sens une grosse main sur mon épaule :

– Eh, bonsoir, mignonne. Où tu cours comme ça ?

– Bonsoir, dis-je.

Tandis que je me retourne vers l'homme en essayant de ne pas paniquer, je suis soudain inspirée :

– Je dois rejoindre mon fiancé, au prochain banc.

– Ah. Super. Eh bien, hâte-toi, dit-il d'une voix plate sans me lâcher. On ne sait jamais, les mauvaises rencontres qu'on peut faire, par ici.

Les deux autres hommes se sont approchés. Ils ont une quarantaine d'années et je comprends à leur démarche hésitante qu'ils ont trop bu. J'essaie de me dégager de la poigne de l'homme mais il est plus fort qu'il n'y paraît.

– Ma foi, il en a de la chance, le fiancé, dit le plus grand. Une belle fille comme ça.

– Lâchez-moi, dis-je en essayant de maîtriser ma voix, pour qu'elle ne tremble pas.

– Pour sûr, rétorque le troisième. Moi, j'aime bien les rouquines. Et celle-là, elle a un cul d'enfer.

– Lâchez-moi ! crié-je cette fois. Laissez-moi partir !

– Sans parler des nichons, dit celui qui me retient, en lorgnant vers mon décolleté, pourtant très sage.

*Ok, là, je crois que je suis en train de paniquer.*

Je parviens presque à me dégager, mais l'homme est vraiment costaud et il raffermi sa prise. Il a les yeux dans le vague et ne semble même pas s'apercevoir de mes efforts pour lui échapper.

– Il est un peu con, le fiancé, de laisser une beauté pareille se balader toute seule. Il ne sait pas

profiter des belles choses, c'est sûr. Alors que nous...

– Foutez-moi la paix ! Au secours !

Quand le grand se poste derrière moi et pose ses mains sur ma taille, puis les fait glisser entre mes jambes, je me cabre violemment et lui envoie un coup de talon dans le tibia. La peur cède la place à la colère et, dans la foulée, je flanque un coup de coude à celui qui me tient encore. Je réussis presque à lui échapper, quand le troisième larron m'attrape les poignets et me tord le bras droit dans le dos, déchirant mon chemisier. La douleur qui fuse dans mon épaule est telle que je me retrouve à terre avant même d'avoir compris ce qui se passe.

– Là ! À genoux, c'est bien. Garde la pose, mignonne. C'est ici qu'est ta place.

C'est à ce moment précis que je me mets à hurler.

La suite est assez confuse parce que j'ai le visage au ras du sol, mais j'aperçois soudain une paire de baskets noires et un bas de survêtement gris sombre qui se rapprochent à une vitesse ahurissante. Puis j'entends le bruit sourd de deux corps qui entrent en collision et le grand type à qui j'avais écorché le tibia s'écroule à côté de moi, les mains serrées sur son ventre et la bouche béante. Sans un mot. Il gigote sur le gravier comme un poisson qui aurait sauté de son bocal. Il y a un bruit de craquement au-dessus de ma tête et celui qui me tenait me lâche enfin. J'en profite pour ramper rapidement vers la pelouse, pour m'éloigner de la zone de combat, pour me mettre à l'abri... Je m'assieds dans l'herbe, choquée, les jambes comme deux guimauves fondues.

*Il faut que je me bouge ! Que je me sauve ! Ils sont trois, il est seul. Il ne va pas tenir longtemps. Je dois filer ! Sortir de ce parc ! Appeler la police !*

Mais je demeure tétanisée, le souffle court. Je n'arrive pas à détacher mon regard des trois hommes qui luttent encore. L'un se prend un méchant coup de genou dans l'entrejambe et part en titubant, tandis que l'autre, le nez déjà explosé, revient à la charge et fonce sur le joggeur. Mon joggeur. Qui encaisse une violente manchette en plein sur la pommette. Le sang gicle, je ferme les yeux. Je sais que ce n'est pas le moment, mais je crois pourtant que je suis en train de tomber dans les pommes...

Quand je reviens à moi, je n'ai d'abord pas le réflexe d'ouvrir les yeux. Je suis... bien. Je me sens cotonneuse, la tête légère. bercée par un mouvement régulier et agréable. Je suis blottie contre quelque chose de chaud et doux, qui sent divinement bon, je ne veux rien savoir de plus.

Mais soudain, tout me revient : les trois hommes, leur haleine alcoolisée, leurs mains sur moi, l'agression. Ma bulle de bien être vole en éclats et j'essaie de fuir, mais mes pieds ne touchent pas le sol. Je m'agite follement, je m'apprête à hurler de nouveau, mais les cris restent coincés dans ma gorge. Puis je prends conscience d'une voix douce qui me rassure, d'une présence réconfortante qui m'enveloppe et j'ouvre enfin les yeux. Il fait noir, il fait froid, je suis encore dans le parc. Malgré ma peur, je reconnais la forme encapuchonnée qui se penche sur moi et me parle doucement :

– Calmez-vous. Vous êtes en sécurité. Je suis là. Calmez-vous. Je vous protège. Vous ne risquez plus rien.

Il répète ces mots en boucle, d'une voix apaisante. Je suis encore perdue, mais j'arrête de me débattre. Je mets un moment à réaliser que je suis dans ses bras. C'est le rythme de ses pas qui me berce.

Quand nous atteignons la Cinquième Avenue, ses lumières, ses trottoirs bondés, il me dépose au sol.

*J'étais pourtant tellement bien dans tes bras...*

Je ne suis pas très solide sur mes jambes, je m'accroche à lui. Il me fait asseoir sur un muret :

– Ça va aller, dit-il. C'est normal de se sentir groggy après ce genre d'incident. Vous n'êtes pas blessée. Votre épaule n'est pas luxée.

Je ne veux pas qu'il s'éloigne, pas qu'il s'en aille. Mais je ne sais pas comment lui dire.

*Reste, s'il te plaît.*

– Vous habitez loin ?

– Non. Juste à côté. Au Sleepy Princess.

– Vous souhaitez prévenir quelqu’un ? Aller voir la police ?

Je secoue la tête. Je n’ose pas le regarder, je me sens nauséuse. Il poursuit, toujours avec la même douceur :

– Que préférez-vous ? Que je vous raccompagne ? Ou que j’appelle un taxi ?

– Ne me laissez pas.

Les mots sont sortis tout seuls. Mais je m’aperçois que c’est tout ce qui m’importe : sa présence.

– Je ne vous laisserai pas. Comment vous appelez-vous ?

– Amy...

– Enchanté, Amy. Moi, c’est Jacob.

J’arrête de fixer mes pieds et je lève les yeux pour le regarder. Il a gardé sa capuche rabattue sur son visage mais les néons de la ville l’éclairent. Je le trouve plus jeune que sa voix de basse me l’avait laissée penser. À peine plus âgé que moi, peut-être. Sa pommette est ouverte et commence à enfler, du sang a coulé sur sa joue et goutté sur son sweat. Malgré ça, il est d’une beauté qui me laisse bouche bée : des yeux d’un noir profond, la peau cuivrée, le visage anguleux, les traits durs qui contrastent avec la douceur de ses gestes et la chaleur de sa voix.

– On y va ? demande-t-il en me prenant délicatement par le bras.

Je ne me fais pas prier.

Quand on arrive devant le Sleepy Princess, il lâche mon bras pour m’ouvrir la porte et me laisser passer. Quand il rompt le contact, je sens soudain comme un grand vide, j’ai l’impression de perdre l’équilibre. La même sensation que si une marche se dérobaît sous mon pied au beau milieu d’un escalier. Je traverse le hall d’un pas mal assuré. Il n’y a personne à la réception, le veilleur de nuit doit être aux cuisines ou au petit coin. Mes mains tremblent tellement quand j’essaie d’introduire ma carte dans la serrure de ma chambre que je n’arrive à rien. Jacob s’approche derrière moi et tend un bras par-dessus mon épaule. Sa main reprend la mienne et la guide tranquillement. J’ai soudain une conscience aiguë de sa proximité, de son corps chaud qui m’effleure, de sa joue près de la mienne quand il se penche vers la porte et la déverrouille. J’entre dans la chambre, troublée, frissonnante, avec l’impression d’avoir été droguée.

*Qu’est-ce que ça signifie ? C’est le contrecoup ? Le choc ? Ou bien est ce que je suis tout bêtement en train de perdre la tête pour un illustre inconnu ?*

Quand je me retourne, Jacob n’a pas fait un pas, il est toujours sur le seuil. Sa haute silhouette aux épaules larges se découpe dans l’encadrement de la porte. Il se tient comme un boxeur, les bras le long du corps, jambes légèrement écartées, tête penchée toujours encapuchonnée. Il serait presque inquiétant.

– Merci, Jacob. Merci pour tout.

– Je vous en prie, dit-il, prêt à s’en aller.

– Vous pouvez entrer, l’invité-je pas vraiment certaine que ce soit la chose la plus raisonnable à faire mais terrifiée à l’idée de rester seule.

– Non, il ne vaut mieux pas, je crois. Si vous vous sentez mieux, je vais vous laisser.

Je réponds du tac au tac :

– Je ne me sens pas mieux.

C’est un mensonge énorme : je ne me suis jamais senti aussi bien que dans ses bras. Il hésite. Je n’ai pas envie d’essayer de comprendre pourquoi je tiens tant à ce qu’il reste. Tout ce que je sais, c’est que la nausée revient rien qu’à l’idée de le laisser partir.

*Est-ce de la peur ? La peur peut-elle rendre malade ? Est ce que je vais faire des cauchemars ? Revivre cette agression, encore et encore, dans mes rêves ? Raser les murs dans la rue ? Ne plus sortir le soir ?*

– Entrez au moins cinq minutes ; j’ai de la glace au freezer. Pour votre pommette.

Il acquiesce et la chambre se remplit tout à coup de sa présence. Il semble occuper tout l’espace, il

n'y a plus de place pour la peur...

*Je me suis trompée : il n'a pas mon âge. C'est un homme, pas un garçon.*

Je ne suis pas encore bien assurée sur mes jambes, mais je vais prudemment chercher quelques glaçons que je glisse dans un gant de toilette humide. J'attrape au passage une lingette désinfectante et des Steri-strip dans la pharmacie.

Je l'invite à s'asseoir sur le canapé et je m'approche de lui. Je rabats sa capuche pour découvrir son visage et je suis une fois de plus frappée par sa beauté. Une beauté peu conventionnelle, bien loin des canons des magazines. Ses cheveux d'un noir absolu retombent en courtes mèches raides sur son front ; je dois me faire violence pour ne pas y passer la main. Tout en lui est fait de lignes dures, du nez aux pommettes, en passant par l'angle abrupt de sa mâchoire.

*Est-ce que son corps est taillé pareillement ?*

Je m'ébroue mentalement et je me concentre sur sa pommette tuméfiée. Je la nettoie avec la lingette, j'essaie d'y aller doucement, mais le sang a déjà séché et je suis obligée d'insister. Il ne bronche pas, même quand je dois frotter les bords de la plaie pour les débarrasser des fibres de coton qui se sont collées dessus (probablement des peluches du pull de son agresseur).

– Je ne vous fais pas mal ?

– Si.

– Pardon ?

– Vous avez la délicatesse d'un adjudant-chef.

Il demeure pourtant parfaitement impassible. Alors, comme il ne me demande pas d'arrêter, je continue.

*Goujat !*

Je m'autorise même un peu plus de vigueur.

– Je ne suis pas spécialiste, mais j'ai l'impression que vous auriez besoin de points de suture. En attendant, je peux vous poser ces Steri-strip.

Il lève les yeux vers moi et je m'aperçois que je me suis beaucoup rapprochée de lui. Nos genoux se touchent, ma jambe gauche s'est glissée (quand ? comment ?) entre les siennes.

– Va pour les Steri-strip. Tant que vous ne proposez pas de me recoudre à coups d'étoiles de ninja et de filin d'acier, dit-il en jetant un œil à ma figurine Batman qui trône sur la table de chevet.

– Promis, dis-je. D'autant que je suis incapable de recoudre un simple bouton...

Je pose les *strips* sur l'entaille, rapprochant au maximum les bords de la plaie. Je ne parviens pas à empêcher mes mains de trembler et je m'y prends comme un pied. Dire que je suis troublée relève de l'euphémisme. Je ne pense plus qu'à sa peau sous mes doigts, à son genou entre mes jambes, à la chaleur de son souffle qui traverse le coton léger de mon chemisier. Le troisième *strip* me donne du fil à retordre, la plaie n'est pas nette à cet endroit et, suite à un geste maladroit, le sang perle à nouveau. Je me confonds en excuses, persuadée de le faire souffrir atrocement, mais il reste stoïque :

– Finalement, je ne sais pas si je n'aurais pas préféré les filins d'acier, dit-il simplement.

Il est tellement sérieux que je ne sais pas comment le prendre. Je me hâte de poser le dernier *strip* et d'appliquer sur l'hématome le gant rempli de glace. Mais, est-ce la vue du sang ? Le contrecoup ? Ou la proximité de Jacob ? Toujours est-il que je commence à flageoler sur mes jambes.

*Histoire de finir en beauté, après lui avoir charcuté la pommette, je vais lui écraser les pieds et lui tomber dessus. Bravo !*

Je me sens partir, quand deux mains, douces et chaudes, m'enserrent la taille.

– Holà ! Restez avec moi, dit-il en me soutenant. Ça va aller ?

– Oui, oui... Je crois... Un étourdissement... Je...

Ses mains sur mes hanches finissent de me troubler tout à fait et je lâche les glaçons pour me rattraper à ses épaules. Il sursaute en étouffant un juron et je pense qu'en me pressant ainsi contre lui, j'ai dépassé

les bornes. Il m'assied promptement à côté de lui : – Permettez ? dit-il en récupérant vivement les glaçons qui ont dégringolé sur son entrejambe. Je pourrais jouer le Joker ou l'Homme Mystère, mais Mister Freeze, non, vraiment pas. Vous m'en demandez trop.

Sa remarque et son air toujours grave me font rire.

*J'adore son humour à froid...*

Je me cale confortablement dans le canapé, tandis qu'il se débat avec les glaçons. Je me sens incroyablement bien.

Une demi-heure plus tard, sous l'effet de la glace, sa pommette a désenflé. Nous continuons à discuter tranquillement, de tout, de rien, de nous. Il est calme et drôle, sa voix grave m'hypnotise. Il habite la Nouvelle-Orléans, il est de passage à Manhattan pour voir un ami et régler quelques affaires. Je lui avoue que je débarque tout juste de France et que je risque d'y retourner illico si je ne trouve pas de solution pour mon article d'ici demain. On discute course à pied ; je n'y connais rien, mais sa passion est communicative et quand il en parle, ça donne envie de chausser des baskets, de se mettre à courir. L'heure tourne, mais ni l'un ni l'autre n'envisageons de mettre un terme à cette soirée. J'ai l'impression de ne jamais avoir été aussi proche de quiconque.

*Je ne veux pas que ça finisse. Je ne veux pas que le jour se lève et qu'il parte.*

Pourtant, je sens la fatigue me gagner. J'étouffe un bâillement, je m'enfonce plus confortablement dans le canapé, je me laisse bercer par sa voix posée... mes yeux se ferment...

Quand je les rouvre, le plafonnier est éteint, la chambre n'est plus éclairée que par le réverbère de la rue dont la lumière se répand sur le couvre-lit. Je suis de nouveau dans les bras de Jacob. Je n'ai plus mes bottines. Il n'a plus son sweat à capuche. Sa peau sent le savon, ses cheveux sont humides.

*Il a pris une douche. Pendant que je dormais.*

Quand il se penche pour me déposer sur le lit, son visage est si proche du mien que je ne peux pas m'empêcher de passer mes bras autour de son cou pour l'attirer à moi.

Jacob semble surpris par mon geste, je le sens se tendre et résister. Pendant une fraction de seconde, je suis perdue, malheureuse comme jamais je ne pensais l'être. Un sentiment d'abandon, d'incompréhensible trahison, m'envahit tout entière. J'avais l'impression, dans ses bras, qu'aucune blessure ne pourrait jamais m'atteindre, et voilà que la douleur, c'est lui-même qui me l'inflige en se dérochant. Pendant une fraction de seconde, le temps s'arrête puis s'étire comme un interminable lacet de caoutchouc. Pendant une fraction de seconde : l'éternité, en somme. Mais pas plus, car ensuite les lèvres de Jacob, légères comme un mirage, douces comme une rêverie, viennent effleurer les miennes. Il m'allonge sur le lit et se redresse, se libérant de mes bras. Il m'observe en silence. Sa main vient effleurer ma tempe, ma joue, descend lentement vers ma gorge. J'ai très chaud, tout à coup ; je retiens ma respiration mais il ne s'aventure pas vers mes seins, (frustration !), il remonte vers mon épaule, j'inspire, il suit le galbe de mon bras, passe par le creux du coude, où la peau est si fine. Quand sa main remonte vers ma nuque, pour jouer avec une boucle de mes cheveux, elle frôle, par inadvertance semble-t-il, l'extrémité d'un sein, et mon souffle se bloque dans ma gorge, ma peau frissonne. Je me cambre légèrement, c'est plus fort que moi. Il ne me quitte pas des yeux.

– Tu veux que je reste...

C'est peut-être une question mais elle sonne comme une affirmation alors je me contente de confirmer de la tête. Je ne suis déjà plus vraiment en état de parler.

– Tu es sûre ? me demande-t-il.

Nouveau hochement de tête. Mais il attend plus, visiblement. Alors je murmure :

– Oui. Sûre.

Il fait passer son t-shirt par-dessus sa tête, et le mouvement dévoile d'abord son ventre plat, ses abdos sculptés, puis son torse lisse qui s'élargit jusqu'aux épaules puissantes. Son corps est à la fois délié et solide. Il se débarrasse du t-shirt en le lançant sur le canapé, ses muscles fins roulent sous sa

peau cuivrée. Il n'a rien d'un bodybuilder, pas de biceps proéminents, de veines saillantes ni de pectoraux à la Schwarzy. Il est élancé, ses gestes sont fluides. « Racé » est le mot qui convient le mieux pour le décrire. Il passe une main dans ses cheveux ébouriffés. La température dans la pièce a augmenté de vingt bons degrés en moins de dix secondes...

– Pourquoi ? demande-t-il.

– Parce que j'ai peur.

Puis, je réalise que ce n'est pas vrai. Pas entièrement vrai, en tout cas. Alors, avec un gros effort pour ne pas me laisser distraire par son torse nu ou par la bosse conséquente apparue sous la ceinture de son jogging, j'ajoute :

– Parce que je ne veux pas que tu partes.

– Si je reste, je ne vais pas me contenter de t'embrasser et de te border. Je ne vais pas dormir sur le canapé comme un ami fidèle et asexué, ou devant ta porte comme un gentil chien de garde.

– D'accord. Oui.

*Ça me va comme ça. Tout ce que tu veux. Je n'ai pas besoin d'un copain ni d'un animal de compagnie. Juste de toi, de tes bras, de ta bouche... et de tout le reste. J'ai envie de toi...*

Sa main redescend vers moi et emprunte le même chemin que tout à l'heure, exactement : tempe, gorge, bras, coude. Puis, alors que je retiens mon souffle, dans l'attente de la suite, dans l'espoir presque douloureux qu'il effleure mon sein qui se tend vers lui, sa main bifurque vers mon genou. Je lâche un soupir de frustration, qui se transforme rapidement en respiration saccadée quand elle remonte, en lentes arabesques, entre mes jambes.

– Si je passe la nuit ici, Amy, c'est dans ton lit. Avec toi. Et je n'ai pas l'esprit assez chevaleresque pour te laisser dormir dans mes bras sans te toucher. Pas ce soir. Plus maintenant. Tu comprends ?

J'essaie de me concentrer sur ses paroles, mais plus sa main remonte entre mes cuisses, qui s'ouvrent en corolle sur son passage, plus cela m'est difficile.

– Non. Je veux dire. Oui. Je comp... ! Oh !

Sa main, en passant du creux de l'aîne à mon ventre, a glissé, comme par mégarde encore, sur la fine et délicate boutonnière de mon pantalon en lin. Sa main, pour dire les choses autrement, a gentiment bousculé mon clitoris, qui n'attendait que ça et en redemande encore ; et le demi-sourire que Jacob essaie de dissimuler me convainc que ce n'est certainement pas une maladresse de sa part.

– Si je reste, Amy, c'est pour te faire l'amour, dit-il en se levant. C'est pour te caresser et t'embrasser partout où il te plaira. C'est ce que tu veux ?

– Oui, dis-je d'une toute petite voix. Oui, je veux que tu restes.

Il envoie son pantalon rejoindre son t-shirt. Ses jambes sont longues et musculeuses, ses fesses pommées. Quant à la bosse qui tend le tissu de son boxer, je voudrais pouvoir dire que je ne me focalise pas du tout dessus, que je n'ai d'yeux que pour son regard envoûtant ou son noble front, mais... je ne vais pas commencer à me mentir. Même si tout respire la sensualité chez lui, si chaque parcelle de sa peau appelle la tendresse, mes yeux régulièrement reviennent se perdre sur cette bosse, qu'ils admirent, qu'ils évaluent, qu'ils caressent...

*Voilà, je sens que je rougis jusqu'à la racine des cheveux.* Heureusement qu'il fait sombre. Cet homme donnerait des palpitations à la plus sage des nonnes.

Il pose un genou sur le lit et se penche pour m'embrasser, sa main gauche glissée sous ma nuque. Cette fois, son baiser est plus appuyé, ses lèvres sont brûlantes et quand elles s'entr'ouvrent, les miennes les imitent, naturellement. Sa langue est douce, elle a un goût de sucre et d'épices ; elle vient chercher la mienne, elle l'invite, elle la provoque. Elle exige une réponse. Quand enfin elle l'obtient, quand nos deux langues se trouvent et se lancent dans un ballet langoureux, une étrange petite décharge me traverse tout le corps. De plaisir, oui, c'est indéniable mais il y a aussi autre chose. Embrasser Jacob, c'est faire table rase du passé, c'est recommencer de zéro. Maintenant, je peux répartir les baisers en deux catégories :

celui de Jacob et ceux du reste du monde. Je l’embrasse et tout mon être s’ouvre à lui, corps et âme. La vie me paraît merveilleuse, gonflée de promesses. Des promesses qu’il est capable de tenir, j’en suis persuadée. Un instant, je me demande si cette sensation n’est pas due uniquement à l’effet aphrodisiaque du sauvetage de la demoiselle en détresse (moi) par le prince en armure sur son blanc destrier (lui).

*On s’en fout ! Il faut que j’arrête de vouloir tout analyser, tout contrôler. Carpe diem !*

La main de Jacob sur ma hanche m’aide à tenir cette excellente résolution. Je perds tout à coup le fil de mes idées et je ne peux plus penser à rien d’autre qu’à cette main qui, implacablement, se fraie un chemin sous la toile de mon pantalon. Elle vient caresser le satin de ma culotte en un lent va-et-vient de plus en plus appuyé qui met au supplice mon clitoris. Puis Jacob se redresse, il abandonne ma bouche et avant que j’aie pu protester il déboutonne mon pantalon qui se volatilise en quelques secondes. Il s’installe à califourchon sur mes jambes et me donne les mains, pour me redresser. Nous voilà assis face à face. Je sens le poids de ses fesses sur mes chevilles. J’admire son corps, je suis intimidée, je n’ai jamais rien vu d’aussi beau, d’aussi parfait. Je tends la main pour le toucher du bout des doigts, il se laisse faire, il me regarde. Je n’ose pas m’aventurer au-dessous du nombril.

– Tu peux aller où tu veux, Amy, dit-il comme s’il avait lu mes pensées.

*Ce qui ne doit pas être bien difficile, je ne vois pas comment n’importe quelle fille normalement constituée pourrait ne pas y penser...*

Toujours hésitante, je laisse néanmoins courir mes doigts sur son ventre, de plus en plus bas. J’atteins l’élastique de son boxer, je joue avec, puis je descends sur ses cuisses. Et je remonte. Je pose mes mains sur ses hanches, je l’incite à se rapprocher.

– Je veux te toucher à pleines mains.

*Oh ! C’est moi qui ai dit ça ?*

J’ai une soudaine bouffée de chaleur, je pique probablement un fard (encore un !) et du coup je bénis la bienveillante complicité de l’obscurité. Jacob ne fait pas de commentaire, il m’obéit, il se rapproche. De cette manière, j’atteins ses fesses, je peux enfin les prendre dans mes mains, les englober, les caresser. Il passe ses mains sous mon chemisier à l’encolure déchirée, découvre que je ne porte rien dessous, que mes seins sont nus, libres, offerts. Il en profite, il prend ce qu’on lui donne. Il les pétrit avec douceur.

– Tu as des seins sublimes, Amy. Ronds et doux, à la fois lourds et fermes. C’est un délice. J’ai envie de les goûter...

Du pouce, il effleure leur mamelon, qui se durcit et qui pointe, c’en est presque douloureux. Puis il apaise la tension en les pinçant doucement. Une violente décharge de plaisir me traverse et je me cabre en projetant mes seins vers lui. C’est une sensation nouvelle, puissante, impérieuse. J’ai besoin de ses mains, je veux qu’il me caresse plus fort. Il le comprend instantanément et m’offre ce que je demande : Il malaxe mes seins, titille leur mamelon, le fait rouler sous ses doigts, de plus en plus fort. Je renverse la tête et les épaules en arrière, je prends appui sur mes coudes, j’essaie d’ouvrir mes cuisses, immobilisées entre les siennes, car l’éclair de plaisir m’a transpercée tout entière, des seins jusqu’au clitoris. Je voudrais ses mains là aussi. Je voudrais ses mains partout. Il se soulève un peu, pour me laisser dégager mes jambes : – Enlève ta culotte, Amy, dit-il d’une voix tendue en déboutonnant mon chemisier.

En deux temps, trois mouvements, je m’exécute. Dans le même élan, il a envoyé valser son boxer.

– Mets-toi à genoux, face à moi, continue-t-il. Voilà. Approche. Retire tes mains, dit-il alors que je les ai posées en coupe sur mon sexe.

Il a beau faire sombre, la lueur du réverbère est suffisamment vive pour qu’on distingue très bien les détails, à défaut des couleurs. Et cela me gêne, malgré l’excitation, malgré le désir qui m’enflamme les reins.

– Retire tes mains, Amy, répète-t-il.

J’hésite. Un reste de pudeur. La crainte soudaine de ce qui va suivre.

*Je suis une oie blanche, Jacob. Je n'ai sûrement pas ton expérience. Tu es incroyablement beau, tu es sûr de toi : tu as dû emmener des dizaines de femmes dans ton lit et au septième ciel. Mais moi ? Moi, j'ai la trouille !*

Je n'ose plus le regarder en face. Je baisse les yeux et c'est pire : je ne peux plus les détourner de son sexe dressé, magnifique. Je sens sous mes doigts ma toison s'humidifier. Mon corps appelle celui de Jacob, il est prêt à le recevoir. Jacob le sait. Il m'attrape par les fesses, comme je l'avais fait avec lui et me rapproche de lui pour m'embrasser. C'est un baiser plus exigeant que celui de tout à l'heure, moins tendre, plus sexuel que sensuel. Mais ça me va, je m'aperçois que j'aime ça. Je me perds dans le tourbillon de sensations que sa bouche me fait découvrir. Je me rapproche encore de lui, je veux nous sentir peau à peau. Je pose une main sur sa nuque ; l'autre sur son torse, près du cœur. Ses doigts se glissent alors entre mes cuisses, dans ma fente maintenant offerte, et je suis tellement trempée qu'ils s'y enfoncent d'un seul mouvement, sans peine. Jacob gémit contre ma bouche. Il s'écarte légèrement :

– Écarte les cuisses. Oui. Encore un peu. (Il a repris mes fesses à pleines mains) Voilà. Et maintenant...

... Et maintenant il me soulève sans effort pour m'asseoir à califourchon sur lui. Les poils de mon pubis effleurent son sexe et ce simple frôlement suffit à m'électriser. Soudain, Jacob se penche vers la table de chevet et son sexe vient se frotter au mien. Je m'ouvre un peu plus.

*Oh... ça, ce n'était pas prémédité mais qu'est ce que c'est bon... !*

Tandis que Jacob traficote je ne sais quoi, à farfouiller dans le tiroir, je prends appui sur ses épaules et commence à onduler contre son sexe, de bas en haut. C'est bon, c'est même délicieux. Il renverse le tiroir sur le lit et je le vois attraper, parmi tout le fatras, un préservatif. Il pousse un soupir de soulagement assez comique et s'équipe en un temps record. Son érection n'a rien perdu de sa vigueur et quelques secondes plus tard, il me soulève pour me laisser descendre lentement, centimètre par centimètre, sur son sexe dressé. Je suis d'abord un peu crispée mais sa voix apaisante me rassure, me détend :

– Laisse-toi aller, Amy. Ne pense à rien. À rien sauf au désir, là, qui brûle entre tes cuisses. Laisse-moi faire. Ouvre-toi.

Je passe les avant-bras sur ses épaules et j'enfouis mon visage dans son cou. Il sent bon. Il sent délicieusement bon ! Je m'empale doucement sur lui. Il m'emplit petit à petit. Je le laisse me guider, doser la profondeur de chaque pénétration, je m'en remets entièrement à lui. Il continue à me parler, sa voix grave amplifie chaque sensation que me donnent son sexe et ses mains. Je m'ouvre à lui, au maximum !

– Oui, Amy, oui... Oh... Tu es tellement étroite. Laisse-toi aller, complètement. Écarte encore les cuisses. Voilà... Je vais te faire jouir. Je suis sûr que tu es très belle, quand tu jouis.

*J'aime que tu me parles ; je pourrais presque avoir un orgasme rien qu'en t'écoutant répéter que tu vas me faire jouir...*

Le plaisir monte par vagues régulières et puissantes ; je ne parviens plus à rester simple spectatrice, je commence à onduler, à trouver la cadence qui s'accorde à la sienne. Je me redresse, et dans cette position, mes seins sont à hauteur de sa bouche. Il les happe tour à tour, suçant et mordillant mes mamelons, tant et si bien que mes terminaisons nerveuses sont toutes mises à rude épreuve. Je commence à ne plus savoir d'où me vient mon plaisir, qui n'est plus qu'une énorme pelote, de mon sexe à mes seins. Jacob lève les yeux vers moi, je m'accroche à ses pupilles qui se dilatent. Son visage taillé à la serpe est superbe, ses yeux en amandes s'étrécissent encore. Je ne me lasse pas du murmure de mon nom sur ses lèvres.

Il raffermit sa prise sur mes fesses et s'enfonce plus profondément en moi, m'arrachant un cri de jouissance. Je voudrais qu'il recommence, tout de suite, et c'est ce qu'il fait, encore et encore. Et encore. Je m'agrippe à ses épaules aux muscles durcis et j'accompagne chacun de ses coups de rein. Il est à la

fois incroyablement tendre et incroyablement puissant, le cocktail des deux agit sur moi comme un fabuleux aphrodisiaque.

Je découvre un état inconnu dans lequel je ne sens plus mes extrémités, ni mes bras, ni mes jambes. Je ne suis pas sûre non plus que ma tête soit encore sur mes épaules parce que toutes mes sensations se concentrent désormais autour du sexe de Jacob, tous mes muscles se contractent autour de lui. Il est le centre de mon univers. Je ne suis plus qu'un météore de plaisir qui s'enflamme et grossit et grossit au rythme de plus en plus rapide de son va-et-vient. Et soudain... tout explose : mon sexe, mon ventre, mon cœur... Je jouis avec une violence que je ne savais pas possible. Je jouis sans même savoir si Jacob me suit, mais en m'accrochant à lui, et je pense que j'ai crié. Oui, j'ai forcément crié son nom.

## 4. Roman Parker

Certains diraient que coucher avec un inconnu rencontré une nuit dans un parc, c'est jouer avec le feu. Pourtant, les coups d'un soir à la sortie des boîtes, ça ne choque personne. À la rigueur, on passe pour une fille facile, mais pas pour une inconsciente. Enfin, pas trop...

*Oh, et puis je m'en fous ! De toute façon, Jacob n'est pas un inconnu. C'est... Jacob.*

Il est trois heures trente du matin, Jacob dort à mes côtés et je me débats avec ma conscience. Je culpabilise, sans savoir vraiment pourquoi. Peut-être parce que j'ai pris dans ses bras un plaisir insoupçonné. « Un pied inhumain », comme dirait Sibylle. Je m'agite entre les draps. Je vérifie pour la énième fois que j'ai bien mis mon iPhone à sonner pour sept heures. Pas question de laisser passer ma dernière chance d'alpaguer Roman Parker. Jacob pose sa main sur mon ventre :

– Si tu as besoin de te dépenser, je peux te prêter mes baskets, marmonne-t-il. Dix tours de parc devraient te calmer.

Sa paume vient emprisonner mon sein. Ce simple contact m'électrise. Mon corps me rappelle les deux orgasmes explosifs dont le propriétaire de cette main m'a gratifiée plus tôt dans la nuit. Je réponds dans un souffle, en commençant déjà à onduler sous sa caresse : – Pas la bonne pointure.

– Hmm... dommage. Je vais devoir te trouver une autre occupation alors, dit-il en me tirant à lui.

Il m'emprisonne dans ses bras, enfouit son visage dans mon cou, me couvre de tout son corps. Il m'enveloppe. Il devient ma carapace, ma coquille. Je me sens invulnérable, à l'abri de tout. Je fais le dos rond et son corps s'enroule autour du mien comme une liane. Je range cet instant dans mon top dix des meilleurs moments de ma vie.

Puis je sens entre mes fesses toute l'expression de son désir revenu et je m'apprête, ravie, à reprendre le chemin du septième ciel...

Quatre heures plus tard, Jacob a disparu, Roman Parker m'a posé un lapin et Edith doit être en train de me réserver un billet retour pour Paris-Charles-de-Gaulle.

Comme prévu, je me suis réveillée à sept heures tapantes. Ce qui était moins prévu, par contre, c'est ce vide immense dans le lit à côté de moi. Un vide grand comme l'océan Atlantique et au moins aussi glacé que l'Alaska. J'ai bien cru me réveiller au Groenland. Jacob, visiblement matinal, avait mis les voiles sur la pointe des pieds. J'ai cherché dans la chambre un mot, une explication, un signe qu'il était simplement parti acheter des croissants ou que sais-je. Rien. J'eus beau retourner chaque centimètre carré de mon petit univers, je ne dénichai aucun indice. Il avait juste disparu. Perdu corps et biens. Je n'avais finalement même aucune preuve de sa présence cette nuit, si ce n'est le délicieux engourdissement entre mes cuisses, la langueur inhabituelle de mes membres et, plus largement, de tout mon corps. Néanmoins, il me restait encore une chance de ne pas complètement rater ma journée et cette chance s'appelait Roman Parker et se promenait peut-être à l'heure actuelle en bateau autour de l'île. Je sautai dans la douche, trois minutes et quinze secondes chrono, puis dans un jean, mes bottines, un pull angora. Je n'avais pas le temps de m'apitoyer sur mon sort ou de fondre en larmes ; ce n'était pourtant pas l'envie qui manquait.

Après avoir erré sur la jetée n° 17, j'ai arpenté tous les pontons du port de South Street. Mais j'ai finalement dû me rendre à l'évidence : il n'y avait pas ici plus de Roman Parker que de vitamine C dans le Nutella. Ou alors il ne voulait pas me parler, ce qui revenait strictement au même.

Je regagnai le Sleepy Princess abattue et démoralisée.

À neuf heures dix, me voici de nouveau au bar de l'hôtel, devant un petit déjeuner trop copieux, le cœur en miettes et le moral au fond des chaussettes. Anthony est en train de servir le couple d'amoureux qui l'a interpellé depuis une table dans un coin du salon. J'attends son retour avec impatience : il s'est éclipsé à l'instant même où il s'apprêtait à me livrer des infos sur Parker. Je ne lâche rien. Tant que je ne serai pas rentrée à Boston, je considère qu'il restera toujours une chance infime de tomber sur une piste intéressante. Je sors mon calepin et mon stylo, prête à noter tout ce qu'il pourra me dire sur l'homme après lequel je cours en vain depuis quatre jours.

*Et l'autre homme ? Celui qui est parti ce matin.*

*Est-ce que j'y pense ?*

*Oui, bien sûr. Comment faire autrement ?*

*Mais pas trop fort parce que j'ai peur d'avoir mal.*

*Jacob, merde, t'es passé où ? Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu prennes la fuite ? Ou qu'est-ce que je n'ai pas fait ? Tu cherchais quoi ? Moi, j'ai cru que c'était bien, nous deux. Je veux dire : pas seulement au lit. Ça paraissait magique. Les confidences sur le canapé, la discussion qui s'étire sans jamais se rompre. Les regards. Je les ai imaginés, tes regards ? Et tes mots doux ? C'était pas obligé. Tu aurais pu te contenter d'un plan cul, pas besoin de me sortir le grand jeu, j'étais déjà conquise. Alors pourquoi ? Est-ce que tu t'es réveillé ce matin et tu as pris peur ? Non, mais sérieusement : Jacob, pourquoi t'es parti ?*

J'en suis là de mes sombres ruminations quand Anthony me rejoint, suivi d'un homme d'une quarantaine d'années, en tenue de chauffeur, casquette à la main, qui se plante devant moi. Il ressemble à un militaire, trapu et posé, crâne tondu, jambes légèrement écartées, mains nouées devant lui. Il a la pose typique du soldat au repos :

– Mademoiselle Lenoir ? me demande-t-il.

– Oui.

– Je m'appelle Joshua, mademoiselle. Je travaille pour M. Parker. Il m'a chargé de vous conduire à lui.

Je reste un instant interdite, incapable de dire un mot. Je m'attendais à peu près à tout, sauf à ça.

*Roman Parker ! Roman PARKER ! ROMAN PARKER !*

Enfin, je réagis :

– Enchantée ! Je vous suis. Je passe récupérer mon photographe et j'arrive. J'en ai pour trois secondes. À peine. Ne vous sauvez pas. Je reviens.

Mon sac en bandoulière, j'ai sauté de mon tabouret et je m'élançais vers la chambre de Simon quand la voix douce de Joshua me stoppe net :

– Mes instructions ne concernent que vous, mademoiselle.

– Mais... je ne peux pas faire d'interview sans photographe. Ça n'aurait pas de sens.

– Je ne me mêle pas de journalisme, mademoiselle. Mais une chose est certaine : M. Parker serait contrarié si je prenais l'initiative de lui imposer la présence d'une personne qu'il n'a pas expressément demandée.

– Ok, acquiescé-je à contrecœur. Pas de photographe, donc.

– Je vous remercie, mademoiselle. Si vous voulez bien me suivre.

Après avoir demandé à Anthony de transmettre l'info à Simon, qui s'offre une grâce matinée, je lui emboîte le pas. J'ai encore du mal à réaliser que je touche au but. Peu importe ce qui ressortira de cette interview, je serai celle qui a approché Roman Parker !

Dans la Bentley qui me conduit à travers les rues de Manhattan, j'essaie d'imaginer ma rencontre avec lui. Depuis le temps qu'il occupe mes pensées, je m'en suis fait une certaine représentation, que je vais enfin pouvoir vérifier. Je le vois châtain blond, comme son père, le célèbre Jack Parker, mais moins beau, moins charismatique. Le fils qui n'est jamais parvenu à sortir de l'ombre de son père. L'enfant sérieux et besogneux qui a gravi les échelons à force de travail acharné, qui a tout sacrifié pour sa carrière. Le vilain petit canard qui se tapit à l'abri de ses milliards. Le génie mortellement ennuyeux qui attrape un rhume dès qu'il sort sans son cache-col. Mais peu importe : enfin, je vais le rencontrer ! L'excitation me fait presque oublier Jacob.

*Presque.*

La Bentley me dépose devant le jardin zen triangulaire autour duquel sont groupées les Parker Towers. Joshua me guide à travers les graviers et les galets ; j'admire les motifs dessinés dans les sables

colorés verts, blancs, rouges, assortis aux vitraux des tours. Nous suivons un sentier de pierre de lave. Nous contournons des rochers. J'aime le purisme et la sobriété de cet endroit, où tout est à sa place et d'où rien ne déborde. Je me retrouve dans cette rigueur.

*Un jardin à mon image... du moins jusqu'à cette nuit folle.*

Pour finir, des pas japonais nous amènent au pied d'un pont de pierre qui enjambe une rivière de gravillons noirs. Joshua m'accompagne jusqu'à une entrée privée à l'arrière de la Red Tower et qui donne directement dans un immense ascenseur.

– M. Parker vous attend au dernier étage, mademoiselle.

– Merci beaucoup, dis-je un peu nerveuse maintenant que je me retrouve au pied du mur.

Je m'engouffre dans l'ascenseur, suffisamment vaste pour accueillir un troupeau de zèbres. Il démarre en douceur, sans à-coups. La vue de Manhattan qui s'offre à moi à travers les vitraux rougeoyants me met mal à l'aise. C'est superbe, certes, mais cela me donne le sentiment que ma vie ne tient qu'à un fil.

Quand j'atteins le sommet, je n'ose déjà plus regarder vers le sol depuis longtemps. Ces tours sont gigantesques, elles flirtent avec les nuages, pas étonnant que les hommes qui y travaillent se prennent pour des dieux.

Les portes s'ouvrent et c'est avec soulagement que je prends pied dans le bureau de Roman Parker. Il est debout derrière un immense bureau, à l'autre bout de la pièce. J'avance directement vers lui, comme un automate, indifférente à tout ce qui m'entoure et qui n'est pas lui. Roman Parker ! Enfin. Il est plongé dans la lecture d'un dossier épais comme un code civil et ne m'accorde pas la moindre attention. De loin, il ressemble assez à l'idée que je me faisais de lui, mais plus je m'approche et plus je constate qu'il est bien plus intéressant que ce que j'imaginai. De taille moyenne, châtain, ses cheveux retombent en boucles souples autour de son visage aux traits réguliers. Il a de belles mains aux ongles manucurés. Les yeux qu'il lève vers moi quand il prend conscience de ma présence sont d'un extraordinaire vert pailleté frangé de noir.

– Bonjour Amy, dit une voix grave et familière sur ma gauche, me stoppant net dans mon élan. Bien dormi ?

Comme je le disais en lisant mon horoscope, il y a des gens qui ont le chic pour se mettre dans des situations compliquées. Et, malgré tous mes efforts pour garder ma vie sous contrôle et ne pas m'écarter des sentiers balisés, je fais partie de ces gens-là.

Tirillée entre la joie de le revoir et la consternation d'avoir une fois de plus sauté à pieds joints dans une de ces situations improbables dont j'ai le secret, je me retourne vers Jacob.

*Qu'est-ce qu'il fait là ? Dans quoi est-ce que je me suis encore fourrée, moi ?*

J'ai comme un choc.

Il a troqué sa tenue de sport pour un complet noir impeccablement coupé et une chemise crème qui le rendent presque méconnaissable. Incroyablement beau, toujours, mais froid comme le vent du nord. Ses cheveux sont coiffés sans une mèche qui dépasse, sa pommette porte un discret pansement. Je ne parviens pas à croire que l'homme devant moi est celui qui m'a prise dans ses bras cette nuit, qui a embrassé mes seins avec passion, qui a joui entre mes reins. Ce n'est pas possible. Même sa posture est différente. Cet homme en costume est une gravure de mode, échappée des pages en papier glacé d'un magazine *hype*. C'est probablement à cause de cette impression d'irréalité que je lui réponds du tac au tac :

– Bonjour Jacob. Très classe, ton costume. Pas comme ta fuite, ce matin.

Il marque un temps d'arrêt.

*Touché.*

– Je suis heureux de constater que vous êtes parfaitement remise de vos mésaventures au parc, mademoiselle. Cette combativité vous sied à merveille.

Ce n'est qu'en l'entendant employer ce ton protocolaire que je me rappelle la présence de Roman Parker dans le bureau. Roman Parker, mon saint Graal que, tellement obnubilée par Jacob, je n'ai même

pas eu la courtoisie de saluer.

*Je mérite des baffes...*

– Je vous prie d’accepter toutes mes excuses, monsieur Parker, dis-je en me tournant vers l’homme derrière le bureau, qui n’a pas encore dit un mot mais nous observe d’un air intrigué et vaguement gêné. Je vous remercie infiniment d’avoir bien voulu m’accorder cet entretien exceptionnel. Je mettrai tout en œuvre pour que vous ne puissiez que vous féliciter de cette décision.

– Je vais être beau joueur, mademoiselle Lenoir, et accepter vos excuses, pour cette fois, me répond Jacob.

Je me fige. Il y a tout à coup une belle bousculade dans mon crâne, c’est même la grande panique : un million de questions-réponses se télescopent et mon cerveau refuse catégoriquement d’accepter ce que sous-entend cette réponse.

*Non. Non ! Non, non, non ! Non-non-non-non-non ! C’est impossible ! Il me fait marcher ! Jacob ne peut pas être Roman Parker. Ou alors je suis en plein cauchemar. C’est ça : mon réveil n’a pas sonné ce matin. Je suis encore au Sleepy Princess, en train de me débattre dans les draps. Saleté de technologie.*

Je ferme les yeux.

Je rouvre les yeux.

Rien n’a changé.

Je me tourne vers Jacob. Ou devrais-je dire : Roman Parker ? Il passe une main dans ses cheveux, détruisant leur belle mise en forme, et me sourit. Un sourire à la Jacob, mi-figue mi-raisin. Mon cœur, qui se moque complètement de cet embrouillamini d’identités, fait un bond dans ma poitrine. Cette interview va être difficile...

– Je peux vous accorder une demi-heure, mademoiselle. Mais guère plus. Un imprévu, un imprévu délicieux, m’a retardé ce matin et m’a déjà fait manquer deux rendez-vous.

Je farfouille dans mon sac, pour me donner une contenance, et lui réponds en marmonnant :

– Une demi-heure suffira. Merci.

Entre-temps, l’autre homme a contourné le bureau pour me rejoindre, son dossier sous le bras ; il me tend la main, embarrassé :

– Enchanté, mademoiselle, dit-il d’une voix trop forte. Je vous prie de m’excuser d’avoir empiété sur votre temps de rendez-vous. Je suis Maxime Weber, un associé de Roman.

– Amy Lenoir. Ravie de faire votre connaissance.

Il me salue courtoisement et adresse un signe de main à Jacob (non : Roman !), pour prendre congé :

– Désolé de m’être imposé à l’improviste, Roman. Je te remercie de m’avoir reçu si vite, c’était vraiment important.

– Pas de souci, Maxime. On se voit plus longuement tout à l’heure.

C’est donc une certitude : j’ai couché avec Roman Parker, le multimilliardaire le plus en vue des États-Unis, et je dois maintenant l’interviewer comme si de rien n’était.

Jacob (Roman, bon sang !) s’est installé dans un fauteuil et il me fait signe de prendre place face à lui :

– Si vous le voulez bien, mademoiselle, on efface tout, surtout l’épisode où vous commentez ma tenue, et on recommence sur de bonnes bases.

Je hoche la tête, confuse et troublée. J’aimerais bien savoir si dans « on efface tout » il inclut notre nuit mais je n’ose pas lui demander. Jacob me troublait. Roman, lui, m’intimide. Je sors le calepin sur lequel j’ai noté mes questions, je pose mon dictaphone au centre du bureau, je m’agite sur mon siège, je remonte les manches de mon pull et je me lance. Mes questions sont précises, professionnelles et ne laissent aucune place aux digressions. Pourtant, Roman réussit l’exploit de me mettre en boîte une demi-douzaine de fois. J’oscille entre l’exaspération et l’envie de me terrer dans un trou de souris. Quand on

aborde la question de son exceptionnelle discrétion et de sa vie privée, il botte en touche :

– Soyez assurée que le jour où je souhaiterai partager mon intimité, vous serez la première informée.

Je ne sais pas trop comment prendre sa réponse.

*Il y a un double sens, dans cette phrase, ou je me fais des idées ?*

Néanmoins, même s'il est resté d'une extrême courtoisie, son ton glacial n'incite vraiment pas à poursuivre dans cette voie, alors je me le tiens pour dit. Ce petit couac mis à part, tout se déroule parfaitement bien quand soudain l'interview prend un virage à 180 degrés. Par ma faute. Alors qu'il m'explique les tenants et les aboutissants des divers placements en bourse pour l'évolution des biotechnologies, je lui demande tout à trac :

– Pourquoi Jacob ?

À peine ai-je formulé la question que je le regrette. Je m'attends à ce qu'il se dérobe, fasse une boutade, me remette à ma place ou, a minima, qu'il hausse un sourcil étonné, mais il se contente de répondre, toujours impassible :

– C'est mon second prénom. Et vous ? Pourquoi Batman ?

Sa question me prend tellement au dépourvu que j'en bafouille :

– Euh... eh bien... je...

– Je vois, dit-il, sérieux comme un cardinal. C'est en effet une excellente raison.

Vexée, je parviens enfin à m'expliquer :

– C'était un cadeau, de mon voisin de pupitre, au cours préparatoire. Un petit rouquin à lunettes qui se faisait bousculer par toutes les brutes de l'école. Batman était son héros. Il voulait que je sois sa princesse.

– Et vous avez accepté ?

Il me demande ça sans sourire, comme si la conversation portait toujours sur les cotations en bourse ou la génomique structurale. J'ai d'abord envie de l'envoyer promener.

*Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ?*

Mais son intérêt pour moi, tout clinique qu'il paraisse, me fait plaisir. Ça me replonge dans l'ambiance si particulière de notre soirée, quand nous discutons sur le canapé.

– Oui. Il était très bon en dessin. À l'époque, je pensais que c'était une qualité indispensable pour un amoureux, de savoir dessiner.

– Et maintenant ? Ça vous paraît toujours aussi sexy ? Est-ce qu'un homme a la moindre chance de vous éblouir s'il n'est pas Van Gogh ou Vermeer ?

– Oui, bien sûr. Je ne suis pas sectaire. Il suffit qu'il soit Batman.

Il laisse échapper un sourire franc et lumineux qui m'éblouit et me chavire le cœur. Roman est beau, c'est indéniable : il pourrait illustrer l'expression « beauté du diable » dans le dictionnaire. Mais quand il sourit, il pourrait illustrer « tentation irrésistible », voire « fantasme féminin absolu ». Je fais mine de regrouper mes notes pour ne pas lui laisser voir mon trouble, mais c'est évidemment voué à l'échec :

– Vous êtes aussi charmante de jour que de nuit, quand vous rougissez.

*Ok... Je suis bel et bien grillée.*

Après un instant de réflexion, il ajoute :

– Quand vous ne rougissez pas aussi, d'ailleurs.

Soucieuse de réorienter nos échanges vers un terrain moins glissant, je reprends le cours de l'interview :

– Hum... Merci. Donc. Pour en revenir aux thérapies géniques...

Roman a l'air amusé de ma dérobade mais il joue le jeu et répond consciencieusement aux quelques questions restantes.

Nos digressions sur l'homme chauve-souris m'ont fait perdre la notion du temps et quand l'entretien touche à sa fin, la demi-heure qui m'était impartie est passée et même dépassée, depuis longtemps.

Roman, quant à lui, ne semble pas se préoccuper de l'horaire ; il est affable et détendu. Je profite de ces bonnes dispositions pour tenter de pousser mon avantage :

– Monsieur Parker, dis-je, bien consciente que je risque de me heurter à un mur, accepteriez-vous que je prenne une photo de vous ? Pour mon article.

Il me considère en souriant, comme si j'avais sorti une bonne blague :

– À votre avis ?

– Non, soupiré-je.

– Mais c'était bien tenté, me concède-t-il en me raccompagnant jusqu'à la sortie du jardin zen, où m'attendent Joshua et la Bentley.

Nous nous quittons sur une poignée de main qui me laisse frustrée et déçue.

*Une poignée de main ! Non mais franchement. Comme si j'étais un partenaire de golf. Alors que cette nuit, cette main qu'il me tend m'a défendue, portée, caressée, empoignée, pénétrée...*

Je m'empresse de penser à autre chose, de peur de rougir encore. Je voudrais lui demander comment le contacter, mais entre Jacob et Roman, je suis encore perdue, et, finalement, je me dégonfle. Quand je lui ai dit que je lui enverrai un exemplaire du magazine dès sa parution, il s'est contenté de me remercier en précisant de le lui adresser à la Red Tower.

*Ça, c'est ce qui s'appelle « se prendre une veste ».*

Il m'ouvre galamment la portière de la Bentley et me demande :

– Qu'est-il devenu, votre jeune Picasso fou d'amour ?

Sa question me surprend :

– Ses parents ont déménagé à l'autre bout de la France et nous ne nous sommes jamais revus.

– Pourtant vous avez gardé le Batman...

– Oui.

– Les adultes n'ont que peu d'égards pour le cœur des enfants, dit-il avec dans la voix une nuance d'amertume qui me laisse perplexe.

## 5. Un atterrissage difficile

Le retour à Boston est rude. Je me sens comme a dû se sentir Neil Armstrong en revenant sur Terre après avoir posé le pied sur la Lune. Décalée, déphasée, en manque. J'ai vécu quatre jours exaltants, sur le fil. Le retour dans mon petit cagibi à côté de l'ascenseur, à *Undertake*, me rendrait presque claustrophobe.

– Ne t'en fais pas pour ça, me reconforte Simon. Et pas la peine de changer la déco, tu ne vas pas y rester longtemps. Après le super article que tu ramènes de Manhattan, on va te dérouler le tapis rouge, ici.

– Mouais, dis-je sceptique. Tu imagines Edith se casser le dos pour le dérouler, ce tapis, toi ?

– Non, concède-t-il. Mais elle va te donner un vrai bureau. Au fait, je ne t'ai jamais demandé ce que tu avais bien pu écrire dans le mot que tu as remis à Malik Hamani pour Parker le dernier jour des ventes. C'était un envoûtement ? En tout cas, ça a l'air diablement efficace pour convaincre les milliardaires récalcitrants.

J'avais complètement oublié ce mot ! Et je suis persuadée que si Roman a accepté mon interview, ça n'a rien à voir avec ça. Je répugne à mentir à Simon, néanmoins, comme je me vois mal lui expliquer que j'ai couché avec Roman Parker, je confirme vaguement : – Hum... Je n'avais rien écrit de bien particulier. Je pense que c'est surtout Hamani, m'ayant prise en pitié, qui a su se montrer persuasif.

La question de Simon était assez rhétorique ; ma réponse lui paraissant plausible, il ne creuse pas plus loin. Ouf !

Je travaille d'arrache-pied sur mon article, je coupe, je découpe, je recoupe, je peaufine. Je pense à Jacob non-stop, c'est à la fois excitant et épuisant. Et quand je ne pense pas à Jacob, je pense à Roman...

Je fais le tri des photos avec Simon, il en a réalisé de vraiment magnifiques. C'est un crève-cœur de devoir choisir. Celle de Frida Pereira appuyée sur le capot de la Mustang est une véritable œuvre d'art.

– Tu devrais être portraitiste, Simon. Sans blague, c'est magique, tout ce que tu arrives à montrer, et encore plus fort : à suggérer, dans une simple photographie.

– Merci, dit-il en rougissant du bout du nez jusqu'aux lobes des oreilles.

*Ça fait plaisir de constater que je n'ai pas le monopole en matière de rougissement.*

– Tu préfères quoi, pour illustrer la partie Roman Parker ? me demande-t-il. Les Trois Tours ou le jardin zen ?

Je m'approche pour regarder toutes les photos étalées sur son bureau. Le choix est difficile : toutes sont belles mais aucune ne me convient. Elles illustrent parfaitement l'entreprise de Roman Parker, mais pas l'homme. Pas Roman. Et encore moins Jacob. Jusqu'à ce que je tombe sur un cliché en noir et blanc de la rivière de gravier qui s'engouffre sous le pont de pierre, avec en fond, la silhouette floue d'une des Parker Towers.

– Celle-là, dis-je à Simon en la désignant du doigt. Là, tu tiens quelque chose qui est comme une nano miette de l'âme de Roman Parker. Le mystère de l'ombre, sous le pont ; la dureté des pierres ; le contraste des galets ronds et blancs sur les berges et des graviers noirs et coupants dans le lit ; la démesure de la Tour, qui domine et s'impose. Oui, celle-là est parfaite.

Notre article paraît le lundi suivant. Comme me l'avait prédit Simon, je troque mon cagibi contre un petit bureau, ancien lieu de stockage des archives. Tout un pan de mur est encore tapissé des dossiers d'archives, mais je considère cela comme un avantage plutôt qu'un inconvénient : ça me plaît d'avoir toute cette documentation constamment à portée de main. Les premiers jours, ce bureau est un vrai moulin. Tous mes nouveaux collègues viennent me dire bonjour, me féliciter, me demander :

– Alors, il est comment Roman Parker ?

Avec des variantes plus ou moins farfelues qui tiennent plus de la légende urbaine que de la curiosité journalistique. Si je leur disais qu'il a trois yeux et une soucoupe volante planquée dans le sous-sol de la Red Tower, la moitié me prendrait au sérieux...

Edith vient en personne me remettre une dizaine d'exemplaires d'*Undertake* dès qu'ils sortent des

presses.

– Félicitations, Amy, dit-elle avec dans la voix une absence de chaleur et d'enthousiasme si flagrante que j'en suis gênée. Vous vous en êtes bien tirée. J'ignore comment vous avez obtenu l'interview de Parker et je ne veux pas le savoir. Ce qui compte, c'est le résultat. Nous avons commandé un tirage spécial pour ce numéro parce que le nom de Parker fait vendre. Continuez comme ça. N'oubliez pas de passer voir Kathy, au secrétariat, pour vos notes de frais et la rémunération de votre pige.

*Mon premier véritable salaire de journaliste !*

J'ai envie de sauter de joie et faire la danse de la victoire au milieu du couloir. Au lieu de ça, je la remercie et commence à préparer mes envois de magazine. J'en réserve un pour mes parents, que j'accompagne d'une longue lettre. Je les informe que j'ai maintenant ma place assurée au journal et que je reste à Boston. Je passe sous silence ma rencontre avec Jacob, qui ne quitte pas une seule seconde mes pensées... mais ne donne aucun signe de vie.

Puis, j'envoie un exemplaire à chacune des cinq personnalités qui a accepté de se prêter à l'interview. Je demande à Simon de tirer une épreuve 40 x 50 cm d'une des photos de Frida Pereira avec la Mustang, que je trouve sublime et qu'on n'a pas publiée. Je l'enveloppe de papier de soie et la glisse dans une enveloppe à bulles, accompagnée du magazine et d'un petit mot de remerciement. Quand vient le moment d'expédier son exemplaire à Roman, j'hésite sur la teneur du message. Professionnel ? Personnel ? À double sens ?

*Non, pas de double sens. Je le manie trop mal, c'est un coup à me fâcher avec l'intéressé. Se mettre à dos l'un des hommes les plus puissants du pays n'est pas forcément une bonne idée.*

Je me contente donc de lui envoyer une des photos que j'ai prises à Central Park et dont j'ai fait un tirage papier : on y voit un joggeur en sweat à capuche gris qui renvoie le ballon à un petit garçon ravi. La lune qui éclaire la scène lui donne un côté irréel de bande dessinée. Au dos, j'écris simplement : [Merci].

Je voudrais pourtant lui dire tellement plus...

J'informe ma logeuse, Mme Butler, que je souhaite prolonger mon bail. Elle m'invite à boire une tisane de sauge pour fêter ça. C'est infect mais je suis tellement contente que j'en bois trois tasses.

– C'est excellent pour la digestion, me dit la vieille dame.

Quand je lui parle de prendre un(e) colocataire, elle se propose spontanément d'effectuer une présélection. Certaine que nos critères de choix sont aussi divergents que nos goûts en matière de boisson, je décline son offre aussi gentiment que possible.

– C'est vraiment aimable à vous, madame Butler, mais j'ai déjà passé une annonce sur Internet. J'ai prévu de grouper les visites samedi.

– Oui, oui, bien sûr, je comprends, dit-elle dépitée.

Ce qui ne l'empêche pas d'être, à huit heures précises le samedi matin, installée dans son rocking-chair sur son palier, à regarder défiler les hurluberlus qui ont répondu à mon annonce. Elle aurait d'ailleurs tort de se priver du spectacle, tant les candidats, divers et variés, sont délicieusement farfelus. La prochaine fois, j'accepterai sans hésitation sa proposition de tri préalable.

Le premier, un « artiste », me parle d'espace, de qualité de la lumière, de feng shui et d'inspiration. Il n'a pas le temps d'aller plus loin parce que Mme Butler intervient énergiquement :

– Ah, non ! Pas d'artiste. Pardonnez-moi, Amy, dit-elle en se tournant vers moi, mais vous savez comme je tiens à l'intégrité de mes couloirs et de mes murs.

– Quel rapport avec mon art ? s'étonne le jeune barbu, interrompu au beau milieu d'une tirade sur l'importance des volumes.

– Le rapport, mon petit monsieur, c'est que je vous vois venir : on commence par accrocher ses croûtes aux murs, puis on peint le double vitrage de la cuisine façon vitraux de la cathédrale de Chartres, ensuite on sculpte les pieds de chaises et puis on finit par transformer mon couloir en œuvre conceptuelle.

C'est hors de question.

– Mais c'est carrément primaire, comme réaction ! s'indigne le nouveau Michel-Ange.

– Peut-être, mais ça pourrait tout aussi bien être secondaire, tertiaire ou quaternaire que cela n'y changerait rien : je suis la propriétaire de cet appartement et personne ne viendra le transformer en Chapelle Sixtine.

L'artiste incompris doit donc plier bagage, ce qu'il fait d'assez mauvaise grâce en marmonnant un « béotienne ! » rageur.

Le second candidat est une candidate, une jeune fille maigre et pâle comme une endive, habillée entièrement en vert. Elle fait cinq fois le tour de l'appartement en m'interrogeant sur mes habitudes alimentaires, mes engagements politiques et mes motivations spirituelles. Finalement, soit que mes réponses trop conformistes l'aient totalement affligée soit qu'elle ait ensuite déniché une aubaine en or sur Mars, elle part sans donner de réponse ni de numéro où la joindre.

Entre chaque candidat, Mme Butler s'éclipse pour aller nous chercher une tasse de tisane de sauge. Quand elle me rejoint après le passage de la fille-endive, je suis aux prises avec le troisième candidat, un dragueur invétéré qui me sort le grand jeu et m'invite en boîte le soir même, voire plus si affinités, avec la subtilité d'un diplodocus. Il se fait jeter dehors *manu militari* par Mme Butler.

– C'est un immeuble honnête ici, grommelle-t-elle, pas un saloon ni une maison de passe.

Le quatrième, malgré (ou à cause) d'excellentes dispositions en botanique, déplait fortement à Mme Butler. Ses pupilles dilatées et ses tatouages de feuilles de marijuana sur les avant-bras ne jouent pas non plus en sa faveur.

La cinquième est une jeune fille enjouée à l'allure sportive qui nous plaît immédiatement à toutes les deux. Elle est vêtue d'un jogging et de baskets et je ne peux pas m'empêcher de penser à Jacob. Je me remémore mes soirées à Central Park, quand je le regardais courir sans savoir encore que j'allais passer avec lui la plus fabuleuse des nuits. Malheureusement, pour en revenir à la jolie sportive, elle n'est pas venue pour l'appartement mais pour rendre visite à sa cousine Bella. Elle s'est trompée d'étage.

La sixième est parfaite. Une perle. Elle est sympathique, vêtue très classiquement d'un jean et d'un chemisier, elle a un boulot stable et pas de névrose visible. Par contre, elle a six chats.

– Je suis allergique aux chats, gémit Mme Butler. Et Kiki ne supporte pas d'en croiser un, ça le rend fou, il se met à baver partout et à pourchasser tout ce qui bouge.

– Kiki ? interroge, inquiète, la jeune personne bien sous tous rapports.

– C'est mon berger allemand.

Je regarde donc avec regret s'éloigner ma sixième et presque parfaite candidate qui tient trop à ses chats pour les confronter à cinquante kilos de furie canine.

– J'ignorais que vous aviez un chien, dis-je à Mme Butler.

– Je n'en ai pas, répond-elle parfaitement sereine. Mais je ne supporte pas les chats.

Je pousse un soupir résigné. Je suis à deux doigts d'abandonner quand se présente un dernier candidat. C'est un beau (et même très beau) brun à la peau mate, aux yeux de biche et à la démarche élastique de danseur.

– Eduardo Perez, enchanté, dit-il avec un adorable accent mexicain et en nous déposant à chacune une bise sonore, sur la joue.

En quarante-cinq secondes, il a fait le tour de l'appartement et déclare, avec un sourire désarmant :

– C'est parfait, je le prends.

Puis il ajoute, en sortant un sachet de sa besace :

– J'ai les biscuits idéaux pour accompagner une tisane de sauge, justement, c'est un signe, non ?

Le lendemain, dimanche 21 septembre, Eduardo Perez, grand favori et vainqueur incontesté de ce défilé surréaliste, emménage avec moi au 12, Chesnut Street. Je ne peux pas m'empêcher de penser que j'aurais donné cher pour que l'un de ces candidats soit Jacob.

Lundi soir, en rentrant d'*Undertake*, je trouve Mme Butler qui m'attend sur son palier, somnolant dans son rocking-chair, un colis sur les genoux. Malgré la curiosité évidente de la vieille dame, j'attends d'être chez moi pour l'ouvrir : le tampon de l'expéditeur est celui de la Parker Company... Jacob ! Je tergiverse un moment avant d'ouvrir le paquet. J'ai hâte mais je veux savourer l'instant comme il le mérite. En rentrant, je prends le temps de me déchausser et de me servir un jus de fruits avant de m'installer dans le canapé avec mon paquet. Il contient un chemisier bleu outremer aux coutures apparentes ivoirines, qui ressemble étrangement à celui que les trois ivrognes m'ont déchiré. Sauf que celui-ci est en soie naturelle et d'une telle finesse et d'une telle fluidité qu'il cascade entre mes doigts. Il est léger comme un voile, doux comme un songe.

Une enveloppe de papier vélin l'accompagne, qui contient un mot manuscrit :

[Chère Amy, votre article est à la hauteur de ce que j'espérais de vous. À bientôt, pour une prochaine collaboration que j'escompte aussi plaisante. Roman Jacob Parker]

Je suis à la fois folle de joie parce qu'il a pensé à moi. Il m'a écrit ! Enfin, après plus de deux semaines de silence ! Il pense à moi ! Et déçue parce que finalement ce message est impersonnel. J'attendais un peu plus. Même si je n'ai pas été capable de lui écrire autre chose que « Merci », j'aurais aimé savoir ce qu'il avait pensé de la photo. Lui a-t-elle plu ? Moi je l'aime beaucoup. Je l'ai fait encadrer et elle trône au-dessus de mon lit. Pas seulement parce qu'elle représente Jacob dont le visage reste dans l'ombre de sa capuche, mais parce qu'elle est belle, avec sa lune ronde qui domine le parc. Et parce qu'elle a saisi un instant, entre l'enfant et ce coureur inconnu lui renvoyant sa balle, qui me semble précieux, hors du temps.

Le lendemain, je mets le chemisier pour aller travailler. Le porter me rapproche de Jacob, chaque effleurement du tissu sur ma peau me rappelle ses caresses. C'est une sensation grisante et délicieuse.

La semaine passe comme dans un rêve ; elle touche à sa fin quand Edith me convoque dans son bureau. Ce qu'elle m'annonce est complètement incroyable et participe à mon état euphorique : elle me confie un nouveau reportage. Encore un cran au-dessus du précédent : « Sept jours avec... » Le principe est simple : prenez un journaliste, un photographe, une personne en vue. Mettez les trois ensemble en immersion totale pendant une semaine. Mélangez bien. Laissez décanter. Observez. Commentez. Vous obtiendrez un cocktail explosif d'infos inédites sur votre célébrité et ce délicieux breuvage deviendra la rubrique star du plus gros magazine financier de la Côte Est. Et pour le numéro anniversaire d'*Undertake*, Edith veut frapper un grand coup. Il lui faut quelque chose que chaque lecteur prendra en plein cœur. De l'inédit.

– C'est pourquoi j'ai contacté Roman Parker, finit-elle par me dire. Il accepte, à quelques conditions mineures. Et comme vous le connaissez déjà, c'est vous, Amy, accompagnée de Simon, qui assurerez ce reportage. Si vous avez des questions, je suis dans mon bureau, conclut-elle en me laissant tout interloquée.

Et maintenant, voilà, je suis prête. Je n'ai pas dormi de la nuit. Simon va passer me chercher. Roman nous attend à la Red Tower. Une semaine avec lui. C'est trop énorme.

*Reste pro, Amy. Fais abstraction de Roman. Tu vas devoir suivre un homme d'affaires dans son quotidien au sein de son entreprise. C'est ton job. Ok. Respire. Oui, je sais qu'on parle de Jacob. Raison de plus pour rester vigilante.*

Je me demande ce qui l'a motivé à accepter cette proposition d'Edith, lui le mystérieux milliardaire dont personne ne sait rien. Personne sauf moi.

– Il a des exigences, Amy, m'a dit Edith. Certaines ne vous plairont peut-être pas. Vous verrez ça sur place, avec lui. Tout ce que je vous demande c'est de ne pas le contrarier. Ce n'est pas n'importe qui. D'un claquement de doigts, il peut couler *Undertake*.

J'ai acquiescé, j'ai dit oui à tout. J'étais trop fabuleusement excitée pour vraiment l'écouter.

Et maintenant, me voilà au pied du mur...

# Volume 2

# 1. Retrouvailles

Vingt-sept jours après mon inoubliable nuit avec le richissime et mystérieux Roman Parker, me voici de nouveau dans la superbe Mustang de Simon, en route pour Manhattan. Missionnés par Edith, nous avons mis le cap sur les Parker Towers, les bureaux new-yorkais de Roman, où il nous attend pour un reportage exclusif d'une semaine. Simon conduit vite mais bien, d'une main sûre. J'aime rouler ; le nez à la vitre, j'apprécie les paysages, je regarde le soleil se lever, j'essaie de dissimuler mon excitation.

Les kilomètres défilent, la voiture, puissante et silencieuse, semble engloutir l'asphalte. Complice de mon impatience, elle me rapproche de Roman à une vitesse vertigineuse.

*Vingt-sept jours ! Vingt-sept jours sans voir Roman, depuis la première et dernière fois où j'ai eu sa peau sous mes doigts, ses lèvres sur les miennes. Vingt-sept jours à me consumer, à ne rêver que de le revoir, le toucher, sans même savoir si nos chemins se croiseraient un jour. C'est long ! Rien ne m'a jamais paru plus long ! Bénie soit Edith de m'avoir mise sur ce reportage.*

Je ne porte pas ma chef de rubrique dans mon cœur, mais quand elle m'a annoncé que je devais passer une semaine à suivre Roman Parker pas à pas, j'ai éprouvé la folle envie de l'embrasser.

– C'est quel genre d'homme, ce Parker ? me demande tout à coup Simon.

*Bingo. La question à douze dollars. Alors, comment dire ? C'est un type à double tranchant, aussi glacial que passionné, beau comme le diable, tendre, sensuel, fort et implacable. Ah oui, j'oubliais : après m'avoir défendue contre trois poivrots, qu'il a mis KO pendant que j'étais occupée à tomber dans les pommes, il m'a fait jouir quatre fois.*

Je cherche mes mots un moment, et je finis par lui répondre :

– Le genre imperturbable, froid mais toujours courtois. Difficile à cerner, avec lequel on ne sait jamais sur quel pied danser. Il a un humour... spécial.

– C'est à dire ?

– On se demande toujours s'il plaisante ou non. Je n'arrive pas à m'y faire.

– En même temps, c'est normal : tu ne l'as vu qu'une heure.

J'acquiesce en orientant la conversation sur un terrain moins glissant. Ce n'est pas le moment de me griller en laissant échapper que je l'ai côtoyé bien plus que ça.

– Tu as déjà participé à ce genre de reportage ? demandé-je à Simon.

– Trois fois, oui. C'est super intéressant, de voir le dessous des choses, la face cachée des gens, en particulier des personnes riches et puissantes. On les accompagne dans leur quotidien, du lever au coucher. On les regarde vivre, on les voit au saut du lit, on mange avec eux au resto, on assiste aux réunions, on les suit dans tous leurs déplacements. On comprend mieux comment ils en sont arrivés là.

– Il n'y a pas une personnalité qui t'a plus marqué que les autres ? Comment ça se passait ? Je veux dire : tes relations avec eux ?

– Bien, bien... J'avais adoré. Tu sais, je me faisais le plus petit possible, j'essayais d'être transparent, le photographe fantôme. Je voulais les saisir au naturel ; c'est l'idée même de ce reportage : se faire oublier pour capter l'authentique. Attraper au vol les coups de blues, les colères, les éclats de rire. On est là pour essayer de comprendre comment ces gens, de chair et de sang comme toi et moi, ont accédé au statut de surhommes. Et pour ça, il faut dénicher la part d'humain en eux, parce que tout ne s'explique pas seulement par les chiffres. Leur carrière, ils la doivent aussi et surtout à leur personnalité.

Il se met à rire :

– Une fois, on devait suivre la fille d'un modeste industriel, qui avait repris la petite affaire familiale pour en faire une énorme entreprise aux racines tentaculaires qui s'étendaient sur les cinq continents. Tout ça en moins de cinq ans. Mon collègue, Kevin, avait tapé dans l'œil de cette femme, une grosse blonde, immense et autoritaire. Elle le dévorait des yeux, elle ne manquait pas une occasion de le frôler, le toucher. Chaque soir, quand on regagnait l'hôtel, le pauvre s'effondrait sur son lit en soufflant : « Ouf ! J'en ai réchappé pour cette fois. » On peut dire que lui, il avait su toucher la part humaine de son sujet !

– Et alors ? demandé-je, curieuse. Comment ça s’est terminé ?

– Il était très professionnel. Il a réussi à préserver sa vertu pendant toute la semaine. Mais de retour au journal, il ne parvenait plus à se sortir cette femme de la tête. Je lui ai conseillé de foncer, de retourner la voir, mais il trouvait toujours des excuses : « Tu déconnes, qu’il me disait, on a quinze ans d’écart. Je lui arrive au menton et elle pèse bien trente kilos de plus que moi. C’est ridicule. En plus, je suis sûr que ce n’était qu’un jeu pour elle. Si je me pointais chez elle maintenant, elle ne me reconnaîtrait même pas. » Je n’ai pas insisté. Il a continué à enchaîner les aventures avec des filles de son âge. Ça ne durait jamais longtemps, il s’ennuyait vite, il disait : « Toutes des gamines sans cervelle. » Et puis un jour qu’on bossait sur un article tous les deux, je ne sais pas quelle mouche l’a piqué, mais il a tout planté là, il a attrapé son blouson et il m’a dit : « Ok, ça ne peut plus durer, je veux en avoir le cœur net. J’y vais. » Et il s’est barré.

– Et ? demandé-je, suspendue aux lèvres de Simon. La suite !

Simon a prolongé le suspense une interminable minute, faisant mine de s’absorber dans sa conduite, puis il a conclu en riant :

– Ils se sont mariés le mois dernier.

– C’est une belle histoire, dis-je, rêveuse, plongée dans mes pensées.

Des pensées sensuelles tout entières tournées vers Roman, ses caresses, ses mains qui savaient si bien où et comment me toucher, sa bouche qui titillait mes seins... Je repense à sa douceur, à sa force et j’en frissonne.

– J’espère que tu ne vas pas me faire le même coup, dit Simon.

– Pardon ?

– Tu n’as pas l’intention de te marier avec Parker ? plaisante-t-il.

– Non, bien sûr que non, dis-je en riant.

Mais mon rire sonne faux et Simon tourne vers moi un regard étonné. Néanmoins, il s’abstient de tout commentaire et se concentre de nouveau sur sa conduite.

*Me marier avec Roman... Non, bien sûr que non. Je ne le connais pas, en fait. J’ai seulement couché une fois avec lui. Mais évidemment, l’histoire de Kevin fait rêver.*

À 7 heures du matin, ce dernier lundi de septembre, nous pénétrons dans la Red Tower, la tour principale de la Parker Company. Le hall me paraît toujours aussi démesurément immense et épuré, avec son sol de marbre noir, ses murs blanc cassé ponctués çà et là d’œuvres signées des plus grands peintres, toutes dans des dominantes rouges. Nous sommes accueillis par le sourire d’Eileen, la belle et ronde réceptionniste qui m’avait déjà reçue il y a un mois lorsque je cherchais désespérément à mettre la main sur Roman Parker.

Elle nous annonce à l’interphone et nous oriente vers l’ascenseur, qui nous dépose au dernier étage. Je suis nerveuse, je me mordille les joues, je replace dix fois ma mèche de cheveux derrière mon oreille, je me tords les mains... Heureusement, Simon est trop absorbé par le décor et la vue de Manhattan qui s’étend sous nos pieds, à travers les baies de l’ascenseur, pour me prêter attention. Mes retrouvailles avec Roman, je les ai imaginées un millier de fois, j’ai échafaudé mille scénarios et autant de variantes : cependant, tous se terminaient par une tendre déclaration de Roman et une formidable scène de sexe à faire rougir Ovide. Je sais : ça ne rime à rien, mais c’est le propre des rêves, d’être totalement irréalistes...

Quand nous pénétrons dans son bureau, Roman est au téléphone. Nous nous figeons sur le seuil, peu désireux de le déranger et de s’attirer ses foudres dès les premières secondes du reportage. Simon ne lui accorde qu’un coup d’œil distrait et reporte son attention sur le décor luxueux du bureau. Quant à moi, je me moque éperdument de l’agencement de la pièce, de la vue vertigineuse sur le lac Machin et du mobilier probablement unique et hors de prix. Je n’ai d’yeux que pour Roman.

Il arpente la pièce à grandes enjambées, l’air concentré et pas particulièrement cordial. Son

interlocuteur en prend pour son grade. J'avais oublié combien son visage aux traits anguleux pouvait paraître dur. La cicatrice sur sa pommette, souvenir indélébile de notre première rencontre, renforce encore cette impression de dureté et rehausse sa beauté. Même si je me souvenais parfaitement qu'il était beau, j'encaisse un choc en constatant à *quel point* il l'est.

En le regardant, on ne peut pas juste se dire : « Wahou ! Quel canon ! » Non. Roman Parker n'est pas « canon ». Roman Parker est d'une beauté à tomber par terre, à se damner, à perdre la raison. Je pourrais passer des heures à le contempler. Il a remonté sa chemise sur ses avant-bras, le cuivré de sa peau tranche sur le blanc immaculé du tissu. Son pantalon noir tombe parfaitement sur ses fesses, dont j'ai du mal à détourner le regard ; je me souviens de leur rondeur, de leur fermeté. Je me souviens de les avoir empoignées à pleines mains quand il me pénétrait, pour qu'il vienne plus loin, plus profond...

*Pfiou... Fait chaud, tout à coup !*

Je sens que je pique un fard monumental, que je deviens moite, et j'essaie de penser à autre chose.

– Ça va, Amy ? me demande Simon, l'air inquiet.

– Oui, oui. J'ai du mal à supporter la chaleur, c'est tout. Ils me paraissent toujours surchauffés, les bureaux, ici. En France, le thermostat ne grimpe jamais autant.

Simon n'insiste pas, il est déjà de nouveau complètement absorbé par son environnement. J'envie sa capacité à se concentrer sur les moindres détails et à faire abstraction de ce qui l'entoure pour ne retenir que ce qu'il va capturer dans son viseur.

*Ça s'appelle être professionnel. Je ferais bien d'en prendre de la graine au lieu de mater les fesses du grand méchant loup.*

Le grand méchant loup en question termine sa conversation d'une voix sèche :

– Peu m'importe, monsieur Carlyle. Le fait est que vous n'avez pas tenu vos engagements. Notre accord devient donc caduc. Voyez avec M. Malik Hamani pour les formalités. Bonne journée.

Il lance son oreillette d'un geste désinvolte sur son bureau et se tourne vers nous :

– Je vous prie de m'excuser pour ce contretemps. Entrez.

Il s'avance pour nous serrer la main et ce simple contact suffit à m'électriser. Sa peau est douce et chaude, sa poigne est ferme, il me semble qu'il prolonge l'instant ; en tous cas, je passe par toutes sortes de sensations le temps de ces quelques secondes qui me paraissent à la fois trop courtes et trop longues. Quand je lève les yeux vers lui, j'ai l'impression de trébucher et de tomber dans son regard d'un noir insondable. Le sentiment de chute est tellement puissant que je presse sa main plus fort, pour m'y raccrocher. Il raffermit sa prise sur la mienne, comme pour me rattraper. Pas de sourire narquois au coin de sa bouche ; même s'il devine mon trouble, il n'en joue pas et je lui en suis absurdement reconnaissante.

– Ravi de vous retrouver, mademoiselle Lenoir. Votre article sur les Big Five, comme vous nous avez surnommés, brille par ses qualités littéraires et sa justesse. Monsieur Sand, dit-il en me lâchant la main et en se tournant vers Simon, Edith Brown ne tarit pas d'éloges à votre sujet, ce qui est plutôt exceptionnel de sa part. J'espère que notre collaboration sera fructueuse.

Simon acquiesce et je suis heureuse de constater que lui aussi est intimidé par Roman (certainement pas pour les mêmes raisons que moi, toutefois).

– Bien, poursuit-il en s'éloignant vers les baies vitrées. Edith Brown vous a déjà probablement informés des quelques règles à suivre pendant cette semaine, mais il est préférable qu'on les revoie ensemble. Règle numéro un : aucune photo de moi.

Simon sursaute :

– C'est une blague ? laisse-t-il échapper en me jetant un coup d'œil (et là je m'en veux de lui avoir parlé de l'humour de Roman, qui, visiblement, ne badine pas)

– J'ai l'air de plaisanter ? demande effectivement Roman d'une voix grave et dure, le visage fermé.

*Misère... Ça commence mal*

Simon, décontenancé, bégaie :

– Mais... comment voulez-vous qu'on fasse un reportage sur vous sans prendre la moindre photo ?

– Soyez inventif ; je ne vais pas vous apprendre votre métier. Il existe mille façons de représenter un sentiment, une émotion, un caractère. Je suis persuadé que vous trouverez. Vous avez déjà prouvé que vous en étiez capable avec l'illustration de l'article de Mlle Lenoir. La photo en noir et blanc du jardin zen avec la tour en fond, c'était bien vu.

– Une idée d'Amy, avoue Simon.

– Mais la photo était de toi, m'empressé-je d'ajouter.

– Un travail d'équipe, approuve Roman. Très bien. Règle numéro deux...

Simon s'apprête à argumenter encore, mais un coup d'œil de Roman l'en dissuade.

– Numéro deux, donc : vous porterez des tenues vestimentaires appropriées, continue-t-il en examinant nos vêtements, jeans et chemises qui, visiblement, ne sont pas ce qu'il considère comme des tenues « appropriées ».

*Appropriées à quoi, d'ailleurs ?*

Avant que nous ayons pu protester (ce que nous nous apprêtions à faire avec un bel ensemble) et comme s'il avait lu dans mes pensées, il précise :

– Vous allez côtoyer des gens qui gagnent cent fois votre salaire mensuel en dix minutes. Ce n'est pas particulièrement glorieux, ni plus respectable que d'exercer votre métier ; néanmoins, afin de ne pas vous retrouver, à leurs yeux, en position d'infériorité, je vous conseille fortement de porter les tenues que vous trouverez dans les penderies de vos chambres respectives.

Cette fois, la surprise manque nous clouer sur place :

– Vous... vous avez fait amener des vêtements à notre hôtel ? s'étrangle Simon. Des vêtements que vous avez choisis pour nous ? Et qu'on doit porter ?

– Pas tout à fait, tempère Roman. Eileen s'est chargée de la majeure partie des achats. Elle a un goût très sûr, comme vous pourrez le constater. Et cette garde-robe n'est pas à l'hôtel mais ici-même. Je vous ai fait préparer deux chambres.

Là, c'est à mon tour de bredouiller :

– Ici ? On ne dort pas au Sleepy Princess ?

– En effet, mademoiselle Lenoir. Bien que le Sleepy Princess soit un hôtel merveilleux, dont vous regretterez probablement, entre autres, la discrétion et les délices de la literie, cette tour abrite, outre mon bureau, mes appartements privés ainsi que deux chambres d'amis tout à fait confortables, dont vous disposerez le temps du reportage.

Je suis trop abasourdie pour relever l'allusion ou pour tergiverser. Tout ce que je retiens c'est que je vais passer une semaine non-stop avec Roman, 24h/24. La nuit, nous ne serons séparés que par une malheureuse cloison de plâtre.

*Bonjour les nuits blanches en perspectives. Avec Roman à deux pas de moi, je n'ai pas fini de me faire des films...*

Simon, que ces considérations n'effleurent évidemment pas, proteste faiblement :

– Mais... pourquoi ? Je veux dire : ce n'est pas le premier reportage de ce type que je couvre, et jamais je n'ai dormi sur place. On a toujours gardé un minimum d'intimité.

– Dans la mesure où le but de cette semaine est précisément de percer mon intimité, à laquelle il ne vous aura pas échappé que je tiens énormément, je trouve particulièrement malvenu de votre part de m'agiter cet argument sous le nez, monsieur Sand. Néanmoins, pour répondre à votre question, sachez que je travaille environ dix huit heures par jour et que je me déplace beaucoup, ce qui ne vous laisserait, au mieux, qu'une poignée d'heures de sommeil, si vous logiez au Sleepy Princess.

– En gros, vous êtes soucieux de notre petite santé, marmonne Simon en remontant ses lunettes, signe chez lui d'une intense nervosité.

– Disons que je me soucie de l'image de ma compagnie et il est hors de question que je traîne dans mon sillage deux zombies aux yeux hagards dont les cernes leur tombent sur les joues.

La répartie fait grimacer Simon qui demande encore, sans aucune arrogance mais avec une réelle curiosité :

– Si vous tenez tant à votre intimité, pourquoi avoir accepté ce reportage ?

Je sursaute à mon tour ; la question me taraude aussi depuis le tout début, mais jamais je n'aurais osé la poser. J'admire Simon : derrière ses airs timides et son physique de gringalet, il a un courage peu commun. Conscient qu'il a peut-être outrepassé ses droits, mal à l'aise, il commence à se dandiner mais il soutient le regard de Roman qui le considère attentivement. J'assiste à un véritable bras de fer, le choc de deux volontés. Quand enfin il baisse les yeux, Roman lui répond, toujours aimable :

– Votre réponse se trouve dans la règle numéro trois : je suis seul maître à bord. Ce qui signifie, plus largement, que je fais ce que je veux, comme bon me semble, sans obligation de me justifier. Quant à vous, en tant que mousses sur mon navire, vous avez le choix : soit vous m'obéissez, soit vous rentrez chez vous à la nage.

Simon hoche la tête en signe d'acceptation. Tout courageux qu'il soit, il n'a pas la carrure d'un nageur olympique. La perspective d'être balancé par-dessus bord avant même d'avoir débuté le reportage ne l'enchantent visiblement pas.

– Parfait. Vous avez une demi-heure pour vous installer et vous changer ; rendez-vous dans mon bureau à huit heures, conclut Roman en nous désignant nos chambres.

## **2. Au rythme de la Red Tower**

Je suis en train de contempler la garde robe de ma penderie quand j'entends pester dans la chambre voisine :

– Saleté de bon sang de cravate de m...

– Simon ? Ça va, là-dedans ? m'enquis-je.

– Tu sais faire les nœuds de cravate, Amy ?

– Absolument pas.

– Fait chier... Tu ne voudrais pas essayer, quand même ? dit-il d'une voix suppliante. Je ne sais plus comment m'y prendre, là.

– Ok, mais je ne te promets rien...

Quand j'entre dans sa chambre, je le trouve emmêlé dans sa cravate, à moitié étranglé, le teint rouge brique, la chemise de travers. Je commence par le dépêtrer, ce qui n'est pas une mince affaire. Mais après trois tentatives tout aussi désastreuses que les siennes, nous devons nous rendre à l'évidence : faire un nœud de cravate ne s'improvise pas.

– Je ne suis pourtant pas mauvais en origami, marmonne-t-il en faisant une dernière tentative, qui échoue lamentablement aussi.

– Tu devrais descendre voir Eileen, de l'accueil. Je suis certaine qu'elle saura s'y prendre.

Après le départ de Simon, je retourne à ma penderie, qui me laisse perplexe. Il y a de quoi m'habiller pendant un mois, là-dedans. Je ne sais pas trop si j'aime ou non les tenues qui s'y alignent. Tailleurs griffés, jupes sombres, chemisiers colorés ; il n'y a rien d'ostentatoire ou de tape-à-l'œil, mais rien de vraiment strict ou discret non plus. Je commence par trier les chemisiers par couleur, juste pour m'occuper les mains tandis que je réfléchis.

*Roman, c'est toi qui as choisi ces vêtements pour moi ? Ou bien tu as laissé Eileen s'en charger ?*

Je jette finalement mon dévolu sur un chemisier garance, vapoureux, aux manches longues et aux épaules légèrement dénudées, que j'assortis à un léger pantalon crème. Le chemisier est court et ne cache rien de mes fesses rebondies. Je cherche un haut plus long mais c'est peine perdue : rien ne descend plus bas que le nombril. Peu habituée aux vêtements ajustés, je me sens mal à l'aise, j'ai l'impression d'être boudinée. Les incessantes guerres vestimentaires avec ma mère me reviennent en mémoire, ses tentatives pour m'habiller plus classe, pour me mettre au régime, pour me convertir au maquillage... J'hésite à renfiler mon jean, mais je sais que Roman ne laisserait pas passer ça et me renverrait me changer.

*Pas de mutinerie possible sur ce bateau, moussaillon.*

Son accueil, courtois mais impersonnel, m'a enlevé toute illusion : il a fait une croix sur notre nuit, je ne jouirai d'aucune attention particulière, d'aucun privilège, je suis ici à titre purement professionnel, comme Simon. Je trouve la situation étrange, Roman se comporte comme si cette nuit n'avait jamais eu lieu. Pour un peu, je pourrais croire qu'elle n'est qu'un fantôme de mon imagination trop fertile. J'encaisse, je ne veux rien laisser paraître, mais c'est déstabilisant. Et douloureux.

Quand je retrouve Simon, à 7 h 58, sa cravate est parfaitement nouée, mais il a l'air aussi emprunté que moi dans son ensemble bleu. Ses épaules étroites et son corps maigre ne sont pas taillés pour porter le costume. Mais il est tout de même chic.

– Wahou, sifflet-il admiratif. Ça te va super bien, Amy. Et puis, cette couleur, avec tes cheveux roux, c'est juste fabuleux. Il va en tomber sur le cul, le capitaine.

– Merci, dis-je, gênée. Eileen a fait des miracles, on dirait.

– Ah...oui, répond-il en rougissant et en tripotant sa chemise. C'est une chouette fille.

Intriguée, je n'ai pas l'occasion de l'interroger plus : Roman fait son apparition. Il marque un temps d'arrêt en nous apercevant et la fixité de son regard, quand il se pose sur moi, achève de me mettre définitivement mal à l'aise.

*Et alors ? En voilà des manières, de fixer les gens comme ça. Ok, maintenant j'en suis persuadée :*

*ça ne me va pas. Simon a beau dire le contraire, ça ne compte pas, il est trop gentil. Je suis boudinée. Je le sens. Et j'ai l'impression d'être toute nue, là, le chemisier est trop léger et le pantalon trop moulant. Au secours ! Roman, arrête de me regarder comme ça, please. S'il te plaît. J'ai un bouton qui a sauté ? On voit mon soutif ? Si dans deux nanosecondes tu ne dis pas quelque chose, n'importe quoi, je creuse un trou dans ton sol en marbre et je fais l'autruche...*

– Je vous sais gré d'avoir accepté de suivre mes conseils, dit-il simplement après un temps interminable.

*Comme si on avait eu le choix...*

Puis il nous entraîne dans le tourbillon étourdissant de sa vie et nous suivons, tant bien que mal.

Les quatre jours suivants se passent comme dans un film en accéléré. Roman Parker, malgré son flegme, vit à cent à l'heure. Réunions, visites, colloques, visioconférences, trajets d'un bout à l'autre de l'État, occupent une bonne partie de son temps. Il consacre le reste au sport et au travail en tête-à-tête avec son ordinateur. Parfois, il s'accorde quelques heures de sommeil. Simon et moi sommes épuisés, rincés, lessivés. Le rythme est insoutenable. Nous profitons du moindre répit pour grappiller quelques minutes de repos.

– Ma technique pour dormir debout est bientôt au point, m'avoue Simon appuyé contre le chambranle d'une porte, les yeux mi-clos. Encore quelques jours et je serai aussi rôdé qu'un vieux cheval.

Ces journées sont aussi pour moi l'occasion de constater que, finalement, Roman ne me traite pas de la même manière que Simon. En public, il est définitivement Roman Parker, poli et distant, mais, lors de nos rares tête-à-tête, parfois, je retrouve Jacob. Un demi sourire, une boutade, un geste tendre, et je suis propulsée un mois en arrière, quand je croyais encore que l'amour et le désir étaient des choses simples, claires et nettes. Aujourd'hui, je m'aperçois que je ne sais plus très bien où j'en suis. J'ai l'impression d'avoir perdu la tête, et tous mes repères. Quand je pense à ma nuit avec Jacob, je frissonne de tendresse et de désir. Je me sens presque amoureuse. Je me remémore sa souplesse quand il courait, sa sauvagerie quand il s'est battu avec les hommes de Central Park, sa force quand il m'a portée dans ses bras. Sa sensualité quand il m'a fait l'amour.

Quand je vois Roman, j'ai l'impression d'avoir affaire à un étranger, mais un étranger qui me chavire. J'aime son autorité, sa toute puissance, son inflexibilité. J'aime le voir prendre des décisions, donner des ordres, réfléchir.

Il est deux hommes à la fois et je ne sais pas lequel me plaît le plus. Mais surtout, je ne sais pas à quel jeu il joue avec moi et je n'en comprends pas les règles. J'ai peur de faire un faux pas, de perdre la partie avant même de l'avoir commencée. Peur de n'être finalement qu'un jouet dont il se lassera et qu'il abandonnera, au lieu d'être une partenaire de jeu.

Le soir, nous dînons tous les trois dans les appartements de Roman, avec son associé, Malik Hamani. Une cuisinière s'occupe des repas. Malik est vraiment charmant, affable et souriant. C'est un biologiste de génie auquel Roman, visiblement, voue une estime et une confiance sans borne. Ils ont étudié en Suisse ensemble et sont amis depuis ; ces dîners sont l'occasion pour eux de se retrouver de manière informelle tout en travaillant. Leurs discussions révèlent une grande complicité, ils se comprennent et se complètent parfaitement. Souvent, quand Roman a la parole, je perds le fil de la conversation. Il saute du coq à l'âne au cours de raisonnements parfois ultra-complexes et je n'arrive pas à suivre. Malik, s'apercevant de ma confusion, joue l'interprète en me « traduisant » les propos de Roman. J'en suis assez vexée (est-ce que je suis si bête que ça ?) avant de m'apercevoir que Simon est tout aussi perplexe que moi.

– Ne vous en faites pas, Amy, s'amuse Malik alors que Roman nous fausse compagnie pour répondre au téléphone. Roman possède un esprit brillant capable de raccourcis fulgurants qu'il est impossible de suivre pour le commun des mortels.

– Vous n'êtes pas mortel, vous ? Ou alors vous n'êtes pas commun ? le taquiné-je.

– Si, bien évidemment, répond-il en riant. Mais je connais Roman depuis l'enfance. J'ai appris à

comprendre sa façon de raisonner. Du coup, il n'a jamais pris la peine de se mettre au niveau de ses interlocuteurs, puisque je suis là pour traduire. Il faut dire aussi qu'il n'est pas d'une patience extraordinaire, avec les gens...

Pendant ces soirées, l'ambiance est en général assez détendue, même si Roman ne semble jamais vraiment relâcher sa garde. Pourtant, parfois nos regards s'accrochent, nos mains se frôlent, et je ressens chacun de ces contacts furtifs comme une caresse électrisante qui fait frissonner ma peau et battre mon cœur.

Simon prend des photos de l'appartement, qui ressemble à une mise en scène de magazine, froid et impersonnel. Comme si jamais personne ne vivait ici en temps ordinaire. Je me demande dans quelle mesure ce que nous voyons de Roman n'est qu'une façade.

*Roman... quel homme es-tu quand tu ne promènes pas derrière toi des journalistes encombrants ? Est-ce que tu vis vraiment ici, dans ces pièces aseptisées ? Où sont les photos et les petits fouillis qui encombrant tous les appartements du monde ? Les souvenirs ? Où sont les bibelots, les stylos, les Post-it, les pièces de monnaie ? Où sont les livres et les magazines ? Tout est flambant neuf, rien ne traîne.*

Le troisième soir, alors que Roman est au téléphone et que Malik nous demande comment se passe notre reportage, Simon saisit la balle au bond, de façon assez audacieuse :

– Très bien, on aurait même matière à un livre, avec tout ce qu'on a déjà collecté comme informations. Et de votre côté ? Pensez-vous que cela vous apportera ce que vous souhaitiez ?

– J'espère ! Roman n'était pas emballé, à la base. J'ai dû déployer des trésors de persuasion pour le convaincre, alors il y a intérêt à ce que ça porte ses fruits si je ne veux pas finir exilé sur Ganymède.

– Je pourrais probablement orienter l'article de façon plus constructive, si je savais ce que vous voulez mettre en avant, dis-je en priant pour que Roman ne nous rejoigne pas à ce moment là.

*S'il déboule pendant qu'on essaie de tirer les vers du nez de son associé pour savoir pourquoi diable il a accepté ce reportage, on est grillés. On ira rejoindre Malik sur Ganymède...*

– Oh, c'est assez simple et ça n'a rien de confidentiel, nous assure Malik. Roman a besoin de compétences très pointues pour son nouveau centre de recherches et il voudrait recruter les meilleurs chercheurs ; pas forcément les plus connus, mais les talents de demain, ceux qu'il faut aller dénicher aux quatre coins du globe. Dans cette optique, j'ai trouvé l'idée du reportage intéressante. C'est un excellent moyen pour nous de mettre en avant les avantages, pas seulement financiers mais aussi technologiques et humains, de l'entreprise afin de recruter.

– Un nouveau centre de recherches ? m'étonné-je. C'est une info officielle ?

Malik n'a pas le loisir de me répondre. Une main chaude m'effleure discrètement le bas du dos tandis que, derrière moi, Roman s'informe :

– On aiguise ses charmes sur mon malheureux associé pour lui soutirer des informations confidentielles, mademoiselle Lenoir ?

– Ah Roman, s'esclaffe Malik, si c'était le cas, je serais tout sauf malheureux !

Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux, mais le compliment de Malik n'y est pour rien. La caresse furtive de Roman m'a enflammée. C'est la première fois qu'il a envers moi un tel geste en public. Et même si personne ne l'a remarqué, ça me chamboule.

Cette nuit-là, impossible de trouver le sommeil. Je me tourne et me retourne dans mon lit, je m'entortille dans les draps, je me repasse en boucle la caresse de Roman et toutes ces petites attentions discrètes qu'il a eues pour moi depuis le début de la semaine. J'essaie d'y trouver une cohérence, un indice qui prouverait que je ne prends pas mes désirs pour la réalité mais qu'il est bel et bien en train de... De quoi, d'ailleurs ? De flirter ? De me séduire ? De s'amuser ? De passer le temps ?

*Ah ! Roman Parker ! Tu joues avec mes nerfs !*

Je l'imagine de l'autre côté du mur, dans son lit. Il est nu, une jambe repliée, la pointe de ses hanches

tend le drap qui me dissimule son corps. Je vois seulement ses épaules et le début de son torse. Il dort sur le dos, les bras croisés au-dessus de la tête. Offert.

Je me retourne brusquement dans mon lit, en soupirant bruyamment.

*Bon. Ce n'est pas la bonne méthode pour s'endormir. Je dirais même plus : c'est la meilleure façon de passer une nuit blanche.*

J'essaie le vieux classique du comptage de moutons.

*Un mouton saute la barrière. Deux moutons. Trois moutons. Roman bouge dans son sommeil. Quatre moutons. Cinq moutons. Six moutons. Le drap glisse et dévoile son ventre. Sept moutons. Huit moutons. Neuf moutons. Les hanches de Roman frémissent... Douze moutons. Treize moutons... Treize moutons et demi... Une bosse se forme sous le drap... Le énième mouton, troublé, se prend les pattes dans la barrière et se casse la figure.*

Je me lève en maugréant et jette un œil à ma montre : il est 1 h 27. Cette nuit est interminable. Je décide d'aller me préparer une tasse de lait chaud avec du miel. Un remède de grand-mère qui a fait ses preuves.

*Et si ça ne suffit pas à me calmer, j'ajouterai du rhum. C'est imparable.*

J'enfile mon pyjama et, sur la pointe des pieds, je me glisse dans la cuisine. À travers les baies vitrées, la lune nimbe la pièce d'une pâle lueur qui me suffit pour me repérer vaguement. Inutile d'allumer le plafonnier et d'ameuter toute la tour. Quand j'ouvre le frigo à la recherche du lait, le courant d'air froid sur mes jambes me fait frissonner et la lumière me pique les yeux. Je frôle l'arrêt cardiaque quand une voix goguenarde s'élève à dix centimètres de moi : – Sexy, le pyjama Batman...

Je fais un bond, ma brique de lait à la main, et perds l'équilibre tout en battant désespérément l'air de mon bras libre. Ma veste en profite pour s'ouvrir et je suis à deux doigts de m'étaler très inélegamment par terre quand deux mains puissantes me rattrapent au vol.

– Holà, c'était risqué, comme cascade, s'amuse Roman. Même avec votre cape et des filins d'acier, le succès n'était pas garanti.

– Oui, mais j'ai sauvé le lait, soufflé-je avec un à propos tout à fait extraordinaire.

Roman rit franchement et, tout en me soutenant toujours d'un bras, il saisit la brique et la pose sur le bar. La surprise et la trouille m'ont coupé les jambes, je me sens encore toute flageolante. Je reste appuyée contre Roman, mon dos contre son torse solide, ses bras autour de moi.

– Désolé de vous avoir effrayée, Amy, dit-il doucement en me serrant plus fort.

Je peux lui pardonner toutes les frayeurs du monde, tellement je suis divinement bien dans ses bras. Je me laisse un peu plus aller contre lui et je sens contre mes fesses une bosse qui ferait trébucher tout un troupeau de moutons. Je m'aperçois alors que ma veste de pyjama est restée très largement ouverte ; Roman doit avoir une vue imprenable sur mes seins, mon ventre, mes jambes, bref, sur toute la partie pile de mon anatomie. J'essaie de resserrer les pans de ma veste sur moi, mais Roman m'immobilise les mains : – Tu es superbe, Amy. Pourquoi voudrais-tu me cacher ces merveilles ?

Je sens mes jambes, déjà pas bien solides, se dérober sous moi quand il m'embrasse dans le cou.

*La voilà qui revient au galop, cette sensation de ne plus m'appartenir, de n'exister que pour m'ouvrir sous ses caresses. Oh, Roman, j'attendais cela depuis tellement longtemps !*

– Y'a quelqu'un ? lance tout à coup une voix ensommeillée. Amy, c'est toi ? Bon sang, il est planqué où, cet interrupteur ?

Roman s'écarte de moi alors que je suis encore en train de pédaler dans les nuages, il m'assied sur le tabouret de bar et reboutonne ma veste avec une célérité qui me laisse tout ahurie. Quand trois secondes plus tard la lumière s'allume, il est installé sur le canapé, en bas de survêtement, un verre à la main. Je dois me faire violence pour détacher mon regard de son torse nu.

– Ah, dit Simon en clignant des yeux vers moi, l'air d'une chouette éblouie, sans ses lunettes. Je pensais bien t'avoir entendue. Tout va bien ?

– Oui, oui, bredouillé-je, encore un peu sonnée.

*Il y a moins de dix secondes, j'étais en pleine volupté, à moitié nue dans les bras de l'homme de tous mes fantasmes, qui m'embrassait et admirait mes seins. Il y a moins de dix secondes, Simon, avant ton irruption, j'étais la fille la plus heureuse de cette planète et peut-être même de toute la Galaxie. Mais tu es arrivé. Tu as allumé la lumière. Mon rêve s'est envolé. Et maintenant, tu me demandes si ça va ? Pour être tout à fait honnête, j'ai une furieuse envie de te faire passer à travers les baies vitrées.*

Quand il s'approche du bar, Simon remarque enfin Roman.

– Oh, bonsoir, monsieur Parker, dit-il, gêné, en me jetant un coup d'œil.

– Bonsoir monsieur Sand, répond Roman, la voix rauque, sur un ton pas spécialement cordial.

*Je ne suis pas la seule à avoir envie de lui faire traverser les baies vitrées, on dirait...*

Cette constatation me réchauffe un peu le cœur. Il y a un moment de flottement, Simon se dandine d'un pied sur l'autre, je m'absorbe dans la contemplation de mes ongles, Roman termine son verre. Puis, il se lève et prend congé, l'air maussade.

– Pas de bonne humeur, le capitaine, remarque Simon.

*Tu m'étonnes...*

– Tu veux un lait chaud ? me demande-t-il encore, adorable jusqu'au bout.

– Oui, merci.

– Avec du miel ?

– Oui. Et du rhum, s'il te plaît. Une bonne dose de rhum...

### **3. Un détour en ascenseur**

Le vendredi, je dois assister à la fameuse réunion à propos du nouveau centre de recherche pendant que Simon, ce veinard, a quartier libre. En passant par le hall, je l'aperçois en pleine discussion avec Eileen. Décidément, ils s'entendent bien, ces deux-là...

La réunion débute dans quatre minutes, je me hâte vers l'ascenseur. J'ai beau m'organiser le mieux possible, suivre le planning à la lettre, mon emploi du temps ne me laisse pas une seconde de répit, je cours toujours dans tous les sens. Je suis constamment sur la corde raide et j'ai horreur de ça.

*Résultat : je suis en mode survolté non-stop, j'ai des ampoules aux pieds à cause de ces satanés escarpins, j'ai l'air de m'être coiffée avec un râteau parce que je n'ai pas eu le temps de renouer ma queue-de-cheval, ni d'ailleurs de répondre au mail d'Edith dont la patience commence à s'émousser.*

Au moment de m'engouffrer dans l'ascenseur, je suis rejointe par Roman. Il a trouvé le temps (où donc ? comment fait-il ?) de se changer intégralement après le déjeuner ; il est impeccable en pantalon noir et chemise gris acier. Quand les portes commencent à se refermer sur nous, un homme en complet de tweed plaque violemment sa mallette entre les battants pour les tenir ouvertes. Il s'y accroche en soufflant, le front en sueur, la cravate de travers. Probablement un retardataire qui a piqué le sprint de la dernière chance. Il a à peine posé un pied dans le sas que Roman, d'un geste sec de la main, lui intime l'ordre de reculer. À son regard noir, je devine qu'il n'apprécie pas la brutalité avec laquelle l'homme a fait irruption, ni sa tenue débraillée. Celui-ci prend conscience de sa bévue et fait marche arrière en bredouillant, se confond en excuses. Les portes se referment sur nous deux. Troublant tête-à-tête.

Je suis seule dans deux mètres carrés avec Roman Parker, celui qui nourrit tous mes fantasmes depuis un bon mois.

*Zen, Amy. On respire. On souffle. C'est juste un homme.*

Je refais nerveusement ma queue-de-cheval. Il est nonchalamment appuyé contre la cloison, les bras croisés. Il me regarde avec un sourire en coin qui, comme d'habitude, me désarçonne.

*Oui, mais quel homme ! Déjà, ce serait tellement plus simple s'il était un peu moins beau. Juste un tout petit peu. À côté de lui, même Brad Pitt et Usher ont l'air de trolls prépubères.*

Quand il lâche enfin mon regard, c'est pour s'attarder sur ma poitrine, avec un air amusé. Je m'aperçois alors, affligée, que mon bustier, changé à la va-vite après manger, est de travers : j'ai boutonné samedi avec jeudi et mon sein gauche est exposé plus que nécessaire.

*Il ne manquait plus que ça...*

J'essaie tant bien que mal d'y remédier, mais le stress doublé de la nervosité causée par la proximité de Roman, fait trembler mes mains. Les boutons sont minuscules, je n'arrive à rien. Je m'énerve encore plus, je rougis (je sens bien que je rougis !), je suis à deux doigts de me retrouver dans le même état lamentable que l'homme au complet de tweed. L'ascenseur arrive à destination et j'en suis toujours au même point. Roman appuie alors sur le bouton d'arrêt d'urgence et, faisant un pas vers moi, me demande galamment, dans un français impeccable teinté d'un délicieux accent qui me fait craquer :

– Vous permettez que je vous vienne en aide, mademoiselle ?

Question purement rhétorique, je suppose, puisque je n'ai pas le temps de répondre que déjà ses doigts déboutonnent mon bustier. Ma respiration s'emballe, mon cœur fait des bonds chaotiques, mille scénarios me traversent l'esprit.

*Le fantasme de l'ascenseur, mesdames et messieurs, un grand classique revisité aujourd'hui par Amy Lenoir et Roman Parker. Attachez vos ceintures, ça va secouer. Ou plutôt : détachez les.*

*Parce que tu trouves que c'est le moment de plaisanter, toi ?*

*Je ne plaisante pas, je déraille, nuance.*

J'aurais pu continuer à me chamailler avec moi-même encore un bon moment si la main de Roman n'avait pas effleuré un de mes mamelons. La caresse, pourtant légère, me coupe la respiration et met en éveil toutes mes terminaisons nerveuses. Les mains de Roman s'immobilisent sur mon bustier ouvert ; il

est si proche de moi que je sens son souffle sur ma gorge, un souffle qui, tout à coup, s'accélère. Je lève les yeux vers lui, il ne sourit plus, il me regarde avec une intensité qui transforme le sang dans mes veines en métal en fusion. La petite cicatrice sur sa pommette me rappelle notre nuit et je sens tout mon corps se tendre vers lui. Il se penche vers moi, ses lèvres sont soyeuses et chaudes, elles parcourent ma bouche, lentement. Je pose les mains sur ses hanches et je l'attire à moi, son odeur m'enivre. Sa langue vient caresser mes lèvres, je l'embrasse, je perds toute notion du temps...

Tous les intervenants sont déjà présents et commencent à s'impatienter quand nous rejoignons la salle de réunion. Notre arrivée côte à côte ne manque pas d'étonner, d'autant que Roman toujours gentleman, me tient la porte et me présente mon siège avant de lui-même prendre place en bout de table. Malik Hamani me sourit gentiment et j'ai le sentiment qu'il devine tout ce qui s'est passé dans cet ascenseur. L'homme en complet de tweed nous a précédés, il a eu largement le temps de se rafraîchir et de se rajuster. Il nous jette un coup d'œil interrogateur.

*Du genre : « Mais comment diable avez-vous fait pour arriver dix minutes après moi alors que j'ai pris les escaliers ? » Je m'imagine lui répondre : « Oh, un petit contretemps : notre ascenseur a fait un détour par le septième ciel... »*

Un regard de Roman lui fait baisser la tête.

La réunion est d'un ennui mortel. Il est question d'immobilier, d'extensions, de permis de construire, d'autorisations refusées, de terrains marécageux. La partie budget devrait m'intéresser, mais j'ai énormément de mal à me concentrer. Je ne peux pas m'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs à Roman qui, imperturbable, donne ses directives, tranche, décide, apporte des solutions. J'admire son aisance, son autorité, je me laisse envoûter par la gravité de sa voix. Je perds plus d'une fois le fil de ses explications, mais ce n'est pas dû à ma distraction. Je ne suis pas la seule à me retrouver larguée. Les hommes autour de la table, pourtant brillants, le sont tout autant ; ça me rassure. Quand il suit une idée, Roman en déroule le fil à une vitesse ahurissante, avec une logique implacable mais d'une telle complexité qu'il laisse ses interlocuteurs complètement perdus. Malik intervient alors pour décomposer le raisonnement et le rendre accessible aux pauvres humains que nous sommes. Roman et Malik se relaient, en symbiose parfaite. La vivacité d'esprit de Roman et son intelligence m'impressionnent.

Quand l'homme au complet de tweed prend la parole et se lance dans une interminable et fastidieuse présentation d'un quelconque projet d'urbanisme, je sens une douce langueur me gagner. Je m'enfonce dans mon fauteuil, tout en gardant Roman dans mon champ de vision, et je laisse mon esprit vagabonder. Je pense à lui, bien sûr ; il semblerait que je sois incapable de penser à quoi que ce soit d'autre, ces derniers temps. Je me repasse en boucle l'intermède de l'ascenseur, je peux presque sentir sa peau contre la mienne, son torse dur, sa bouche douce.

Mon ordinateur ouvert devant moi, je fais mine de taper des notes, alors que je me suis contentée, en deux heures, de répondre trois lignes au mail d'Edith et d'envoyer un bisou à Eduardo, avec lequel je m'entends à merveille. Il est le colocataire parfait.

*Comment fais-tu pour paraître si détaché, Roman ? Pour être si maître de toi ?*

J'observe ses mains, à la dérobee ; la gauche s'occupe sur son ordinateur.

La droite tapote en silence, avec une certaine impatience, sur le chêne ciré de la table. Elle est solide et nerveuse, bronzée. Les doigts sont longs, les ongles carrés. Quand je pense à tout ce que cette main m'a fait, je ne peux pas m'empêcher de me tortiller sur mon siège.

Un tintement discret m'annonce l'arrivée d'un mail. Persuadée qu'il s'agit d'Eduardo, j'ai une soudaine bouffée de chaleur en voyant l'objet du message.

**De :** Roman PARKER

**À :** Amy LENOIR

**Objet :** Ascenseur

Mademoiselle,

je doute que vos pensées soient, comme elles le devraient, tout entières consacrées au plan d'urbanisme du lot 3428.

C'est pourtant un sujet passionnant.

*Oh la boulette, la boulette, la boulette ! Je suis si transparente que ça ?*

Interloquée, je me tourne vers Roman, qui me contemple d'un air imperturbable. Il ne paraît pas le moins du monde être en train de badiner.

*Bon, je me fais des films, ou bien ?*

Je relis son message. S'il est en lui-même tout à fait irréprochable de professionnalisme, ce n'est pas le cas de son objet, qui ressemble gros comme une maison à une *private joke*. D'autant que le tout est rédigé en français. Sauf que Roman n'a pas l'air de plaisanter. « Ascenseur » On ne peut pas être plus clair, il sait que je suis en train de penser à lui. Mais comment ?

Nouveau tintement discret, nouveau mail. Cette fois, un demi-sourire accroche les lèvres de Roman.

**De :** Roman PARKER

**À :** Amy LENOIR

**Objet :** Ascenseur

Je peux vous voir rougir d'ici.

J'essaie de reprendre contenance. Je voudrais lui répondre quelque chose de désinvolte et spirituel mais rien ne me vient, mon esprit tourne en roue libre. Je finis par écrire : **De :** Amy LENOIR

**À :** Roman PARKER

**Objet :** Re : Ascenseur

Monsieur,

si vous étiez plus attentif, vous auriez remarqué que nous sommes passés au lot 2712 depuis un bon quart d'heure.

Et je ne rougis pas.

Je guette sa réaction, qui ne se fait pas attendre :

– Edward, dit-il en interrompant le débit monotone de l'homme en complet de tweed. Cette proposition concerne-t-elle uniquement le lot 2712 ou également le 3428 ?

– En fait, ni l'un ni l'autre, monsieur Parker, je me suis mal exprimé. Je ne suggérais cette option que pour le lot 6565.

Nouveau tintement, nouveau mail.

**De :** Roman PARKER

**À :** Amy LENOIR

**Objet :** Re : Ascenseur

Lot 6565. Zéro partout. La balle au centre.

Si. Vous pourriez faire concurrence au phare d'Alexandrie.

De plus, vous ronflez.

Je manque m'étouffer d'indignation, mais j'ai aussi bien du mal à m'empêcher de pouffer de rire.

**De :** Amy LENOIR

**À :** Roman PARKER

**Objet :** Re : Ascenseur

Monsieur,

vous êtes un goujat.

Et sachez que je ne ronfle jamais. Je vous recommande donc vivement de contacter un ORL, pour soigner au plus vite vos acouphènes.

Je suis assez satisfaite de moi et la chance veut que j'aie le dernier mot : Edward-au-complet-de-tweed a enfin terminé sa présentation et Roman doit reprendre la parole.

La réunion se termine.

Le soir même, après avoir fait ses adieux à Eileen, qui m'a semblé le voir partir à regret, Simon regagne Boston, me laissant seule avec Roman. Malik, quant à lui, doit nous rejoindre pour le dîner.

– Pas de photo pendant le week-end, a déclaré Roman, catégorique, à Edith lors de notre dernier rendez-vous téléphonique avec *Undertake*. Selon les termes de notre accord, j'accepte la présence de votre reporter, mais il est hors de question que je m'encombre de surcroît d'un photographe. Aussi talentueux soit-il, a-t-il ajouté avec un peu plus de tact à l'égard de Simon qui lui a adressé un regard de gratitude.

Pour ma part, je ne sais pas si je dois me sentir vexée qu'il considère qu'il s'encombre de moi ou flattée qu'il me garde avec lui. Dans le doute, j'ai arboré une expression neutre tout en me demandant en quoi consistent ses week-ends. Est-il capable de se détendre, de lâcher prise, ou fait-il partie de ces bourreaux du travail pour qui le samedi et le dimanche ne signifient rien ? Vu le rythme infernal qu'il impose pendant la semaine, je pencherais plutôt pour la seconde option. Pour autant que je sache, il n'a pas de petite amie qui pourrait le distraire et le détourner de ses dossiers, pas d'enfant à emmener à Disney World, pas de grand-mère à accompagner à la messe, pas de chien à sortir au parc. Pourtant, tous les soirs, il prend le temps d'aller courir. Quelle que soit l'heure, quel que soit le temps, qu'il pleuve, qu'il vente, il enfle ses baskets et disparaît dans la nuit. Je l'avais croisé chaque soir à Central Park lors de mon dernier séjour à Manhattan, et j'avais pu constater encore cette semaine qu'il respectait toujours ce rituel, parfois même jusqu'à très tard.

Installée dans le salon à compulsiver mes notes, je guette discrètement sa sortie quotidienne. J'aime le regarder nouer ses lacets et remonter sa capuche d'un mouvement sec avant de dévaler l'escalier. Roman n'utilise l'ascenseur que lorsqu'il est en costume. Je me rapproche des baies vitrées pour le regarder prendre le petit trot sous la lumière jaune des réverbères, dans la rue qui mène à Central Park. Son ombre se découpe devant lui sur les trottoirs, silhouette féline et puissante, puis il allonge la foulée et je le perds de vue. Je retourne à mon ordinateur et me remets au travail en soupirant.

En rentrant une heure plus tard, il commence par se déchausser puis retire son sweat. J'oublie mon écran, je le regarde en coin. Quand il lève les bras, son t-shirt sort de son survêtement et dévoile la peau dorée de son ventre. Je trouve ça terriblement sexy. Je savoure cet instant volé. Je le savoure un peu trop longtemps et pas assez discrètement parce que mon regard accroche celui de Roman, visiblement amusé.

*Grillée ! Surprise en flagrant délit, en train de mater son corps de rêve.*

Les joues en feu, je devrais replonger dans mes notes, mais Roman retire alors son t-shirt et la température dans la pièce augmente de vingt bons degrés. Je suis pétrifiée, je sens ma peau, mes reins s'enflammer. À son sourire, je devine qu'il a parfaitement conscience du brasier qu'il est en train d'allumer. J'ai la gorge sèche et le cœur qui s'affole tout à fait quand il s'approche de moi, torse nu, les cheveux en bataille.

C'est précisément ce moment que choisit l'interphone pour sonner.

– Tu es ponctuel, évidemment, marmonne Roman quand Malik apparaît.

– Évidemment, confirme Malik, décontenancé. Il y a un problème ?

– Non, aucun, soupire Roman.

## 4. De Manhattan à la Pampa

Ce vendredi soir, après le dîner, Roman et Malik font le point sur la réunion de l'après-midi tandis que, installée en tailleur sur le canapé et mon Mac sur les genoux, je réponds à mes mails.

– Tous nos problèmes se résoudraient en un clin d'œil si tu voulais bien travailler avec Baldwin, dit Malik.

– N'est-ce pas ce que je fais ?

– Non. Ne joue pas l'ingénu avec moi. Tu ne travailles pas avec lui, tu l'utilises. Tu fais appel à son réseau et à ses compétences quand ils te sont nécessaires. Le reste du temps, tu l'ignores superbement.

– Hmm... marmonne Roman. Je n'aime pas dépendre de quelqu'un pour mener à bien une affaire de cette importance. On ne sait jamais sur quelle planche pourrie on peut poser le pied.

– Mais Baldwin est dans la place depuis des années et rien ne laisse supposer qu'il ne soit pas fiable.

– Qu'en pensez-vous, Amy ?

– Pardon ? sursauté-je en levant le nez de mon écran.

– John Baldwin. Que pensez-vous de lui ? me demande Roman.

– Oh... eh bien... je ne le connais pas. Je n'ai fait que l'interviewer.

Roman ne dit pas un mot, il attend patiemment ; Malik m'encourage à poursuivre.

– Je l'ai trouvé sympathique, simple, très gentleman, dis-je encore, intimidée (mais plutôt fière) que Roman veuille connaître mon avis.

– Que pensez-vous de lui en tant que partenaire potentiel, pour une entreprise ? insiste Roman.

– Mais... je n'en sais rien ! Je suppose qu'on n'arrive pas là où il est, en étant parti de rien, sans être compétent et malin. Et audacieux. Voire acharné.

Roman hoche la tête :

– Oui, malin et acharné, cela, on ne peut pas le lui retirer. Mais jusqu'à quel point ? Et est-il fiable ?

– Aucune idée, réponds-je. J'ai passé avec lui un moment agréable, il m'a paru bienveillant mais je ne sais pas si je lui confierais ma tirelire pour autant.

– On est d'accord, conclut Roman, satisfait. Tu as entendu ? dit-il à Malik qui secoue la tête, navré. On ne lui confie pas notre tirelire. Ni les rênes du projet. Il reste prestataire. Et puisque c'est réglé, en route. Ton père nous attend ; j'ai des propositions qui pourraient l'intéresser.

J'ai comme l'impression d'avoir été utilisée à mon insu mais la perspective d'un départ imminent alors que je m'apprêtais à aller enfin me coucher m'empêche de protester.

– Excusez-moi, dis-je alors qu'ils se lèvent tous les deux. Mais en route pour où ?

– L'Argentine, répond Roman en s'étirant (et je ne peux pas m'empêcher d'admirer sa musculature tendue sous sa chemise). L'hélico décolle dans dix minutes, prenez votre passeport, ne soyez pas en retard.

*L'Argentine ! En hélicoptère ! Dans dix minutes !*

Je ne sais pas laquelle de ces trois nouvelles m'estomache le plus. Je n'ai jamais mis les pieds en Argentine. Ni dans un hélicoptère. Et je n'ai jamais, non plus, préparé mes valises en seulement dix ridicules petites minutes. Malik a déjà disparu, je l'imites promptement.

Neuf minutes trente plus tard, je suis prête, postée près de l'ascenseur.

– Nous ne partons que pour le week-end, précise Roman en regardant les monceaux de bagages à mes pieds.

Je hausse les épaules :

– Vous ne m'avez pas laissé le temps de faire le tri, donc j'ai tout pris. Et je ne connais pas l'Argentine, j'ignore ce que je devrai porter là bas.

– C'est un hélicoptère, pas un Airbus, grommelle-il en attrapant deux de mes sacs. Suivez-moi.

Mon sac à main et la sacoche de mon Mac en bandoulière, je lui emboîte le pas, dans la direction opposée à l'ascenseur. Nous gagnons le toit de la tour, par un escalier extérieur. J'atterris dans un autre

monde. Il fait un froid polaire, là haut, la nuit est d'un noir d'encre, le vent hurle à mes oreilles, le bruit des pâles de l'hélicoptère est assourdissant. Malik est déjà installé, à droite du pilote, un jeune Noir qui m'adresse un franc sourire. Roman m'aide à grimper et jette mes sacs à mes pieds. Puis, alors que je m'attends à ce qu'il redescende chercher le reste de mes bagages, il saute à mes côtés et ferme la portière. Une tape sur l'épaule du pilote et nous voilà partis :

– Mes bagages ! hurlé-je à son oreille, en essayant de couvrir le boucan infernal.

– Pardon ? crie-t-il en retour.

– Mes sacs ! Mon vanity ! Ma valise !

– Je vous entends mal ! répond-il en riant, d'une absolue mauvaise foi, alors que je m'agrippe à lui parce que l'appareil vient de virer sur la gauche et que j'ai une trouille bleue.

Le vol est heureusement bref. Je le passe cramponnée à Roman, le cœur au bord des lèvres. Pour une fois, sa proximité ne m'émoustille pas, je suis bien trop occupée à essayer de conserver une certaine dignité alors que je me demande à chaque pirouette de l'appareil si je vais réussir à garder mon dîner au fond de mon estomac. Roman, probablement pris de pitié, m'a coiffée d'un casque anti-bruit, m'a enroulée dans son manteau et m'a ouvert ses bras. Je ne me suis pas fait prier pour m'y réfugier, le cœur battant entre plus follement de me retrouver tout contre lui.

Quand nous nous posons enfin, j'ai toutes les peines du monde à tenir sur mes jambes. Le monde refuse d'arrêter de tanguer autour de moi. Malik et le pilote s'emparent des bagages. Roman, après m'avoir observée tituber et parcourir péniblement trois mètres en deux minutes, passe un bras dans mon dos, fléchit les genoux, passe le second derrière mes jambes... et me soulève sans autre forme de procès. Je pousse un petit cri de surprise et m'accroche à son cou.

– Tony est un excellent pilote, dit-il en me souriant (et ce sourire, à quelques centimètres de mon visage, me fait fondre). Il faut seulement un peu de temps pour s'habituer à son style.

– Il a fait l'école du cirque ? marmonné-je, pas convaincue.

– Vous ne croyez pas si bien dire. Il a gagné quelques championnats d'acrobaties aériennes, avant de perdre sa licence.

– Il vole sans licence ? !

– Non, non, ne vous inquiétez pas. Mes avocats ont dû batailler pour la récupérer, mais il est en règle.

Je voudrais en apprendre un peu plus sur ce qui a bien pu valoir à ce fameux Tony le retrait de sa licence, mais nous arrivons au pied d'un magnifique jet privé et, après en avoir monté les marches sans paraître le moins du monde gêné par son fardeau, Roman me dépose dans un fauteuil de cuir moelleux à souhait. Je quitte ses bras à regret.

*J'aurais pu y passer encore un siècle ou deux, facile.*

Roman s'éclipse à l'avant de l'appareil et Malik me rejoint. Il me sert un verre de jus de fruit :

– Vous allez bien, Amy ? demande-t-il gentiment.

– Je crois...

– Il ne faut pas vous inquiéter. Tony...

– ... est un excellent pilote, je sais. Mais admettez que pour un baptême d'hélicoptère, c'est un peu rude.

– Oui, répond-il en riant. Mais on finit par s'y habituer, je vous assure. Et puis, c'est le genre de pilote qui est capable de vous sortir des pires situations, quelles que soient la météo et les conditions de vol.

– Comment a-t-il perdu sa licence ?

– Ah... Roman vous en a parlé ? s'étonne-t-il. Je ne connais pas les détails. Je crois qu'il est allé faire le clown avec un avion de chasse du côté du San Francisco Bridge, quand il était dans l'armée. Ses supérieurs n'ont pas apprécié. Mais, par un heureux hasard, Roman a assisté à ses acrobaties ; il a fait des pieds et des mains pour le récupérer comme pilote privé. Ça lui a coûté une petite fortune.

– C’est aussi lui qui pilote le jet ? demandé-je, inquiète.

– Oui, mais ne vous en faites pas, Roman est allé lui dire de se calmer. Le vol devrait être tranquille, pour une fois, dit Malik en se calant confortablement dans son siège.

De fait, le trajet est sans histoire ; je suis infiniment reconnaissante à Roman d’avoir calmé les ardeurs de Tony. Le jet décolle en douceur et, par la suite, pas une secousse ne perturbe mon sommeil. Pelotonnée dans le manteau de Roman que j’ai refusé de quitter, je me suis assoupie rapidement, bercée par sa voix et celle de Malik. La laine du manteau est imprégnée de son odeur et je ne me lasse pas de la respirer.

À notre arrivée en Argentine, en plein midi, une énorme jeep rutilante nous attend. Tony se chamaille avec le chauffeur pour en prendre le volant, mais l’autre, un géant en djellaba qui doit bien lui rendre cinquante kilos, ne l’entend pas de cette oreille.

– N’insiste pas, Tony, lui dit Roman. Tu sais pertinemment que Bachir ne te laissera jamais conduire son bijou.

Tony abandonne la partie, à mon grand soulagement. Même si le vol en jet s’est déroulé sans fantaisie, je n’ai pas oublié mon baptême d’hélicoptère. Bachir roule prudemment et ne dépasse pas le soixante sur la piste qui nous conduit jusqu’au palais du cheikh Hamani. Ce palais arabe au beau milieu de la Pampa argentine est un véritable mirage. Déjà impressionnée par l’immensité des étendues traversées, charmée par les troupes de chevaux sauvages qui s’égayent au galop sur notre passage, je suis ébahie par la vision des *Mille et Une Nuits* qui se dresse tout à coup devant mes yeux.

– Le cheikh Hamani, dont la fortune est colossale, ne fait pas les choses à moitié, me dit Roman. Il a recréé ici une véritable oasis où rien ne manque, de la palmeraie aux dromadaires. Il partage son temps entre les Émirats Arabes et l’Argentine, sa terre d’accueil. Vous vous apercevrez que ce curieux palais est en fait un improbable mélange des deux cultures, dont il a su tirer le meilleur parti.

Nous sommes accueillis chaleureusement par un homme âgé richement vêtu d’un costume traditionnel arabe. À ses côtés, se tient une jeune fille d’une beauté époustouflante, mince comme une liane, habillée d’une robe et de voiles taillés dans des étoffes somptueuses. Son visage magnifique, aux yeux vert émeraude, est encadré de longues boucles noires qui cascadenent sur ses épaules dorées. Elle affiche un sourire éblouissant, tout entier dédié à Roman. Je suis persuadée qu’elle ne s’est même pas aperçue de ma présence.

– Roman ! s’écrie-t-elle en se jetant contre lui, sous mes yeux ahuris.

– Leila ! répond celui-ci en riant et en la faisant tourner dans ses bras.

Le temps se fige, ma gorge se noue. La jalousie manque me terrasser sur place.

*Pas de petite amie pour le distraire pendant ses week-ends, hein ? Quelle idiote... est-ce que je m’imaginai vraiment qu’un homme comme lui, jeune, intelligent, richissime, d’une beauté à couper le souffle, (j’en passe et des meilleures), occupait chastement toutes ses journées à travailler, ses soirées à courir et ses nuits à dormir ? À dormir seul ?*

L’instant se prolonge, s’étire, ne semble jamais vouloir finir. La jeune beauté tournoie indéfiniment dans les bras de Roman. Mon cœur se blottit dans un coin de ma poitrine, j’amorce un pas maladroit en arrière. Je trébucher. C’est à peine si je remarque la main de Malik, dans mon dos, qui vient me soutenir.

– Amy, je vous présente mon père, le cheikh Rabah Hamani, dit-il d’une voix douce, tandis que le vieil homme me salue en souriant. Et Leila, ma petite sœur, que Roman connaît depuis qu’elle a deux mois...

– ... et qui n’a pas beaucoup mûri ni appris les bonnes manières depuis, continue le cheikh d’une voix irritée.

– Oh, Papa, dit celle-ci en riant sans s’écarter de Roman quand il la repose enfin au sol. Je n’ai pas vu Roman depuis une éternité ! C’est normal que je sois heureuse, non ?

– Chérie, soupire le cheikh, il était à notre table il n’y a pas deux semaines, si mes souvenirs sont

bons.

– C’est bien ce que je disais, répond-elle, espiègle : une éternité !

– Leila, commence Malik en fronçant les sourcils...

– Leila, le coupe Roman, je te présente Amy, journaliste à *Undertake*.

– Oh, c’est vous qui avez écrit cet article sur Roman, le mois dernier ? me demande-t-elle.

– Oui, articulé-je péniblement, avec l’impression que le monde autour de moi s’est écroulé pendant ces trois dernières minutes qui me paraissent autant de siècles.

– Félicitations, me dit le cheikh. C’est admirablement écrit et d’une grande clairvoyance. Vous êtes parvenue en quelques lignes à restituer l’essentiel de chacune de ces personnalités. Et pour les connaître toutes un peu, je sais que ce n’était pas un pari facile à tenir.

– Merci, réussis-je à murmurer.

*Merci, monsieur Hamani. Mais tout ce que je voudrais, là, tout de suite, c’est m’isoler dans un coin pour pleurer, vous voyez ? Parce que là, en fait, c’est un peu mon cœur que votre fille, avec ses superbes yeux verts et sa beauté insolente, est en train de piétiner. Et ça fait mal. Bien sûr, je n’ai aucun droit sur Roman. Bien sûr, il n’y a rien eu entre nous depuis cette nuit au Sleepy Princess. À part quelques caresses, quelques regards, quelques baisers furtifs au cours de cette semaine. Bien sûr, je ne suis pas amoureuse de lui. Ni lui de moi. Mais quand même. Je vais avoir besoin d’un peu de temps pour encaisser, si vous permettez.*

Le cheikh nous guide jusqu’à nos appartements, dans l’aile ouest du palais, Leila suspendue au bras de Roman, qui l’écoute babiller. Tony dépose mes bagages dans ma chambre, contiguë à celle de Roman. Je constate, maigre soulagement, que Roman ne partage pas celle de Leila. J’ignore comment je survis aux deux heures suivantes, que je traverse comme un automate. Pendant le déjeuner, je ne parviens pas à faire honneur à la cuisine, qui a pourtant l’air savoureuse. Je réponds aux questions par monosyllabes. Au dessert, je prétexte une migraine pour regagner ma chambre. Malik me propose du paracétamol, que j’accepte avec gratitude. Roman me regarde d’un air interrogateur mais s’abstient de tout commentaire.

*Tant mieux. Je veux juste pleurer un peu. Ça ira mieux après.*

Finalement, je ne pleure pas qu’un peu : je pleure beaucoup. Un véritable torrent de larmes qui ne veut pas se tarir. J’ai beau me raisonner, me dire que Roman n’est rien pour moi, qu’un coup de tête passager, que je ne le connais pas assez pour affirmer qu’il s’agit d’autre chose qu’une simple attirance physique... rien n’y fait. Je pleure comme une madeleine. Même une douche longue et brûlante ne parvient pas à m’apaiser.

*La semaine a été épuisante, nerveusement et physiquement. J’ai trop mal et trop peu dormi. C’est normal de craquer à la moindre contrariété. Une bonne semaine de repos, quand tout cela sera terminé, et il n’y paraîtra plus.*

C’est la voix de la raison. Sauf que la simple idée que « tout cela » soit terminé d’ici demain me fait fondre en larmes de plus belle. Je ne m’imagine pas retourner à ma petite vie tranquille sans Roman.

Épuisée, je finis par m’endormir, la tête enfouie dans son manteau et c’est sa voix, trois heures plus tard, qui me tire du sommeil :

– Amy ? Vous allez bien ? demande-t-il, de l’autre côté de la porte.

– Moui, marmonné-je, pas réveillée.

– Amy ? répète-t-il d’une voix inquiète. Je vais entrer.

– Non, non, non ! tenté-je de m’écrier en sortant du lit, paniquée à l’idée qu’il me voie tout engluée de sommeil et le visage probablement bouffi par les larmes.

Mais je me suis relevée trop vite ; la tête me tourne, je vois des étoiles et Roman ouvre la porte. Je retombe assise sur le lit, tout étourdie. Roman est resté sur le seuil, sa haute silhouette aux épaules carrées se découpe dans l’encadrement de la porte.

– Amy, je voudrais entrer.

– Non.

– Si.

– Non, m’obstiné-je. Allez plutôt rejoindre votre chérie.

Roman, qui s’apprêtait à faire un pas dans la pièce, se fige soudain. Les mots m’ont échappés, je suis mortifiée.

*C’est ça, super idée de lui faire une scène de ménage, ça va probablement tout arranger. Mais qu’est-ce qui m’a pris de lui dire ça ?*

Honteuse, je m’effondre sur le lit et me cache le visage dans son manteau. Encore un aveu involontaire. Une mauvaise idée, bien sûr, mais on dirait que je les collectionne. Je pourrais me faire tatouer sur le front « Je crève de jalousie », ça ne serait pas plus explicite.

J’entends la porte se refermer. Je suis à la fois déçue et soulagée qu’il s’en aille. Je m’apprête à pleurer de nouveau (je ne suis plus à quelques litres de larmes près) quand je sens le poids d’un corps affaisser le matelas à mes côtés.

– Amy, murmure Roman en replaçant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Amy... Malik est mon meilleur, mon seul ami ; presque un frère. Je connais Leila depuis toujours. Je lui ai raconté des histoires pour l’endormir le soir, je lui ai offert sa première poupée, je l’ai promenée sur mes épaules.

Je dresse l’oreille, mon cœur se remet à battre la chamade : est-ce qu’il essaie de me dire ce que je crois ? Ce que j’espère de toute mon âme ?

– Bon sang, ajoute-t-il en riant doucement, j’ai même joué à la dînette avec elle ! Amy... Leila est comme ma petite sœur. Vous comprenez ?

Je hoche vaguement la tête, sans encore oser sortir mon nez de son manteau. Je me sens un peu idiot. Idiot mais euphorique.

La main de Roman joue toujours avec mes cheveux ; il les détache, les étale sur mes épaules, fait couler les mèches sur sa paume, les enroule autour de ses doigts, les déroule, les enroule, les déroule... le mouvement est apaisant, quasi hypnotique. Je me détends. Doucement, Roman tire à lui son manteau, m’empêchant de m’y cacher plus longtemps. J’ouvre les yeux. La lumière dans la chambre est douce et tamisée, dans de chaudes teintes orangées, uniquement dispensées par le soleil en train de se coucher. Roman se rapproche de moi ; il a troqué son costume contre un pantalon et une tunique de lin, qui mettent en valeur sa peau dorée.

– Tes cheveux roux, dans cette lumière... murmure-t-il en lissant une de mes longues mèches. C’est comme essayer d’apprivoiser un mirage, d’attraper les rayons du soleil...

Il continue à me parler d’une voix tendre, tout en promenant ses doigts sur mon visage. Il suit mes sourcils, effleure ma tempe, dessine le contour de mes lèvres. Il est doux, il prend son temps. J’oublie mes larmes, Leila, la morsure de la jalousie, la douleur. J’oublie tout ce qui n’est pas lui. Il s’égare dans mon cou, contourne une oreille et revient sur ma bouche. J’entrouvre les lèvres, j’ai envie de le goûter. Il me sourit quand ma langue caresse son doigt, il a un goût d’épices. Il joue avec ma langue, passe son doigt sur mes dents, le retire, revient, l’introduit chaque fois un peu plus loin. Le réconfort laisse la place au désir. Je ne veux plus qu’il me rassure, je veux qu’il joue avec moi, et moi avec lui, profiter de son corps, lui donner du plaisir. En recevoir. Mais je n’ose pas prendre l’initiative. J’ai peur de ne pas savoir m’y prendre, ou au contraire de passer pour... pour quoi, au juste ? Je ne sais pas vraiment, mais ça me paralyse.

Il me repousse doucement, me fait rouler sur le dos ; il se redresse, se lève. J’ai peur qu’il s’en aille, je ne veux surtout pas qu’il me laisse. Il me regarde. Dos à la fenêtre, il me domine, à contre-jour. Il a cette posture virile et décontractée, *made in Jacob*, jambes légèrement écartées, bras le long du corps, tête penchée. Sa posture de boxeur. J’adore ça. Le regarder allume mille petites étincelles dans mes veines, sur ma peau. Il déboutonne sa tunique, découvre son torse ciselé. Je sens monter l’excitation, je ne réalise que maintenant ce qui est en train de se passer : il se déshabille devant moi, il va me faire

l'amour. Rien que d'y penser, de mettre des mots sur ce qui se joue à cet instant, je frémis de désir anticipé.

Il se penche sur moi, ses mains remontent le long de mes jambes, il soulève mes genoux, les écarte, s'aventure jusqu'à ma ceinture, qu'il déboucle. Ses gestes sont devenus plus vifs. Quand il descend mon jean, je lève les hanches vers lui pour lui faciliter la tâche et ma boutonnière défaits frotte sur mon sexe. Je tremble, je me mords les lèvres. Tout à coup, j'ai envie qu'il me bouscule et je laisse échapper un gémissement de frustration. Ses yeux croisent les miens, nos regards s'accrochent, s'électrifient. Je sens entre mes cuisses pulser mon sexe, qui se met à mouiller. Mon jean s'envole, mon bustier le suit, ma culotte disparaît ; les mains de Roman se débarrassent en un éclair de tout le textile qu'elles croisent. Il attrape les miennes pour me redresser sur le lit et il les plaque sur son pantalon. L'une devant, sur son sexe gonflé, l'autre derrière, sur ses fesses. Puis il croise les deux mains derrière sa nuque, tendu, offert, comme dans mon rêve. Il me laisse le temps de le découvrir, de l'admirer et j'en profite au maximum. Je lui ôte son pantalon, il frémit quand mes doigts frôlent son sexe à travers le tissu de son boxer, que je lui retire aussi.

*Tu es tellement beau, tellement parfait, que je pourrais user ta peau à force de te regarder.*

Il se rapproche un peu de moi, son sexe, épais et raide, lisse, palpite doucement ; dans la lumière déclinante, il ressemble à une sculpture. Il semble à la fois doux et dur. J'ai envie d'y poser mes lèvres, de le toucher, mais je n'ai jamais fait ça et j'hésite. Roman pose ses mains sur ma tête et m'attrape les cheveux. Il les tire doucement vers l'arrière. Je lève les yeux vers lui :

– Fais tout ce dont tu as envie, Amy, dit-il d'une voix rauque. Rien de plus. Mais rien de moins...

Alors j'approche ma bouche de son gland, j'y dépose un baiser léger et furtif... puis un autre, qui s'attarde un peu. Son odeur m'enivre. Comme son doigt, j'ai envie de le goûter, alors j'ouvre les lèvres, j'ose un petit coup de langue, qui lui arrache un frémissement. Il ne me quitte pas des yeux.

*J'aime que tu me regardes.*

Je m'enhardis, je lèche son érection de bas en haut, jusqu'à son gland, que j'embrasse et prends délicatement dans ma bouche. Roman ne bouge toujours pas mais il pousse un gémissement et son corps est tellement tendu que tous ses muscles, sous mes doigts, sont durs comme de la pierre. Ravie de sa réaction, j'attrape ses fesses et je poursuis mon exploration, ma langue suit le contour de son gland, titille son frein, caresse sa hampe.

*Je veux apprendre, je veux te donner du plaisir. Pouvoir te toucher, te caresser, c'est un privilège ; je veux m'en montrer digne. Pas question de rester simple spectatrice.*

Sa peau est d'une douceur irréaliste, son goût est exquis, légèrement poivré. Mes lèvres glissent sur son sexe. Je commence à oublier ma pudeur et à me prendre au jeu ; lui donner du plaisir m'en procure aussi. Des picotements de désir m'agacent le sexe, j'écarte les cuisses. Ce faisant, je sens les mains de Roman se crispent sur mes cheveux.

Il s'écarte de moi et me renverse soudain à plat dos sur le lit. Il envoie valdinguer la multitude de coussins en satin qui l'encombrent et fond sur moi, m'embrasse à pleine bouche, voracement. Il est passé de l'immobilité la plus totale à la fougue la plus passionnée. Sa langue est exigeante, elle plonge en moi. Je lui réponds avec toute l'ardeur dont je suis capable. Son corps est venu recouvrir le mien. La pointe de mes seins frotte sur son torse, en une caresse délicieuse, presque douloureuse tant mes nerfs sont à vif. Sa main s'est frayée un chemin entre mes cuisses. Ses doigts ont trouvé ma fente déjà humide, déjà trempée, mes lèvres gonflées. Ils s'introduisent en moi d'un coup tandis que son pouce vient buter sur mon clitoris qui me semble exploser sous sa paume. L'éclat de plaisir est brutal, inattendu. Je crie contre sa bouche, je crie avant d'avoir réellement compris ce qui se passe. La main de Roman accompagne mon bassin qui se soulève, dans un violent sursaut.

Puis je retombe mollement sur le matelas, étourdie, à bout de souffle, pas bien sûre de ce qui vient de m'arriver. Roman me mordille le coin des lèvres, m'embrasse doucement, me murmure des mots que je

ne comprends pas. J'ai vu trop d'étoiles, c'est comme si mon corps ne m'appartenait plus. Ses doigts sont restés enfoncés en moi, mais son pouce s'est délicatement écarté de mon clitoris que le moindre frôlement mettrait à vif. Je resserre les cuisses sur son poignet. Je l'emprisonne, je ne veux plus jamais le laisser repartir. J'enfouis mon visage dans le cou de Roman, qui s'est allongé face à moi et je m'immobilise : Je n'ai plus la force de bouger. Il sent divinement bon.

Je m'endors sans crier gare.

Quand je me réveille, la chambre est plongée dans la pénombre. Je mets un moment à retrouver la réalité. Je m'extrais lentement d'un rêve dans lequel je m'abandonnais à Roman, sur une plage inconnue, quelque part sous les tropiques. Je me surprends à regretter que ce ne soit qu'un songe, quand je prends soudain conscience de la chaleur d'un corps contre le mien.

*Roman !*

C'est alors que tout me revient. La plage n'était qu'un rêve, mais pas le plaisir ! Pas les myriades étoilées que les doigts de Roman m'ont fait atteindre ! Tout cela était bien réel !

Je m'étire langoureusement, heureuse, fabuleusement heureuse, qu'il soit encore là avec moi. Je savoure la sensation de sa peau contre la mienne. Il est plaqué contre moi, dans mon dos, et m'a emprisonnée dans ses bras. Je devine à sa respiration, dont le rythme vient de changer, qu'il s'est réveillé lui aussi. Je commence à onduler contre lui, je frotte mon dos, mes fesses, mes jambes, contre lui. Je veux réduire au maximum l'espace entre nous ; je veux qu'il m'enveloppe, qu'il m'absorbe, je voudrais m'incruster en lui, me perdre dans son corps. Je sens son érection grandir entre mes fesses ; en quelques secondes, elle est devenue énorme. Je suis enchantée de l'effet que je lui fais.

– Il était temps que tu quittes les bras de Morphée, dit-il en m'embrassant dans le cou. Maintenant que tu es revenue, tu vas me donner ce que j'attends patiemment depuis deux heures... depuis des jours, depuis des semaines...

Sa voix grave agit sur moi comme un merveilleux aphrodisiaque ; il me parle en français, avec son accent adorable qui me chavire et me fait perdre pied. Je veux qu'il continue, qu'il me dise quoi faire, ce qu'il attend de moi, ce qu'il veut. Il se presse plus fortement contre moi et son sexe écarte mes fesses progressivement. Ses mains malaxent mes seins et je me cambre contre lui. Déjà, je sens que je mouille à nouveau.

– Je n'aurais jamais dû accepter ce reportage... Tu m'as excité toute cette foutue semaine, Amy. J'ai passé six jours à ne penser qu'à toi, à ce que je voulais te faire. J'ai eu envie d'étrangler ce maudit photographe quand il nous a interrompus, cette nuit-là, dans la cuisine...

Il passe sa main droite sur ma fente, il la caresse, glisse d'une lèvre à l'autre, descend encore... Puis il attrape l'intérieur de ma jambe, la soulève et la tire en arrière, la passant par-dessus la sienne pour m'ouvrir à lui. Un petit courant d'air frais passe sur mon sexe surchauffé, me faisant frissonner de bonheur.

– Et hier, j'ai été à deux doigts de craquer, dans cet ascenseur. De t'arracher ce bustier mal boutonné, te retrousser la jupe, te plaquer contre le miroir, et te prendre, debout, dans l'urgence. Est-ce que ça t'aurait plu ? Est-ce que tu me voulais, Amy, autant que je te voulais ?

L'entendre m'avouer ses désirs, qui ressemblent tellement aux miens, me bouleverse. Jamais, jusqu'à présent, les mots d'un homme ne m'avaient excitée. J'étais plutôt du genre à préférer le sexe dans le noir et en silence. Mais avec Roman, tout est différent. Il chamboule tout ce que je croyais savoir sur moi, tout ce que je croyais aimer. Je me découvre comme si je n'avais connu personne d'autre avant lui. Je recule mon bassin contre lui, en écartant mes fesses, mes cuisses ; je veux que son sexe vienne frotter contre mes lèvres, agacer ma vulve gonflée, titiller mon clitoris. Pantelante de désir, je trouve quand même la force de lui répondre :

– Oui, Roman, ça m'aurait plu. J'aurais voulu que tu me prennes. J'avais envie de toi, j'ai eu envie de toi toute la semaine, si tu savais...

– Oh, je sais, Amy, je sais... (je devine un sourire dans sa voix !) mais je ne me lasse pas de te l'entendre dire. Et maintenant, tu es là, j'ai mon sexe entre tes cuisses trempées, tu es tellement excitée que tu trembles comme une feuille alors que je t'ai à peine touchée. J'ai tellement attendu ce moment ; dis-moi que tu me veux, Amy. Dis-le encore...

J'aime ses petits jeux sensuels, me sentir à sa merci. Alors, docile, je répète en essayant de retenir les gémissements de plaisir que m'arrachent ses mains qui naviguent entre mes seins douloureusement gonflés et mon sexe qui pulse de désir :

– Je te voulais et je te veux encore. Je voulais désespérément que tu oublies ta réunion, ton urbanisme, tes actionnaires et que tu ne penses plus qu'à moi. J'aurais tellement aimé que tu perdes le contrôle jusqu'à ne plus penser qu'à me faire l'amour...

Il me mordille la nuque en gémissant et dégage ses jambes de mon emprise. J'entends le bruit d'un emballage qu'on déchire, je devine celui d'une capote qu'on déroule et ses mains viennent m'ouvrir les cuisses, m'écarter les fesses. Puis il m'attrape puissamment par les hanches et me soulève, surélevant ma croupe qui se tend vers lui. Son sexe vient doucement se frotter à l'entrée de mon vagin et d'un mouvement ample et sûr, enfin, (enfin !), il me prend, il me pénètre, d'une longue poussée qui m'emplit et me comble tout entière, me laissant au bord de l'orgasme. C'est tellement bon que je laisse échapper un soupir aussi bruyant qu'un râle. Je recule encore mes fesses, pour qu'il m'emplisse encore, alors que je sens bien qu'il est déjà au fond, qu'il n'y a plus un millimètre d'espace en moi.

Puis il entame un délicieux va-et-vient. Le visage enfoui dans un coussin que je mords à pleines dents, j'accompagne sa danse lente et sauvage. Tous mes sens aiguisés à l'extrême, je me laisse envahir par le plaisir inouï que je sens monter du fond de mes entrailles, un plaisir envahissant, puissant, énorme, qui laboure tout sur son passage, un plaisir que je sens gronder dans le corps de Roman pour venir soudain exploser en moi et nous arracher à tous les deux un cri rauque...

# 5. Le buzz

Nous rejoignons les autres, juste à temps pour le dîner. J'ai les jambes encore toutes tremblantes d'avoir fait l'amour et je ne peux pas m'empêcher de rougir chaque fois que mon regard croise celui de Roman. Lui est décontracté, toujours égal à lui-même. Imperturbable. On pourrait croire qu'il sort d'un rendez-vous d'affaire ou d'une partie de golf.

J'ai pris une longue douche après mon interlude coquin avec Roman, mais j'ai l'impression que mes orgasmes résonnent encore entre mes cuisses engourdies. Je porte une magnifique robe en soie brodée aux couleurs vives, digne des *Mille et Une Nuits*. J'ignore où Roman se l'est procurée, mais elle est somptueuse, douce et légère, sa caresse sur ma peau encore brûlante de celles de Roman, est troublante.

– Elle te plaît ? me demande-t-il en nouant dans mon dos les petits lacets de fermeture.

– Énormément ! Je me sens comme la princesse Jasmine !

– Ça veut dire que tu me pardonnes d'avoir laissé tes valises à Manhattan ?

– Presque ! dis-je en riant. À condition que tu me trouves aussi une brosse à dents et de la crème hydratante.

– Ça doit être dans mes cordes, répond-il en m'embrassant dans le cou.

Au cours du repas, Roman discute avec le cheikh des termes d'un arrangement qu'ils ont visiblement évoqué pendant ma sieste. Malik, lui, a l'air fatigué. Ses talents d'interprète n'étant pas requis, puisque son père connaît Roman presque aussi bien que lui, il se désintéresse des pourparlers pour discuter de choses et d'autres avec moi. J'apprécie sa compagnie et son humour tranquille. Quand je m'é gare à lui accorder mon attention plus de deux minutes d'affilée sans gratifier Roman du moindre regard furtif et énamouré, celui-ci me caresse discrètement la cuisse sous la table, s'aventure vers mon entrejambe et me fait définitivement perdre le fil de la discussion. La manœuvre a l'air de beaucoup l'amuser et je le maudis intérieurement sans toutefois trouver de parade ni de riposte.

Leila nous observe attentivement, passant de l'un à l'autre en essayant de comprendre la raison d'un tel décalage entre nos attitudes respectives. Lui d'un calme olympien, moi comme sur des charbons ardents. Le regard qu'elle pose sur nous ne me laisse aucun doute : si Roman la considère comme sa petite sœur, elle entend bien le faire changer d'avis et lui prouver qu'elle n'est plus une petite fille.

*Mais moi, jeune demoiselle, je ne compte pas te laisser faire, en restant les bras croisés. Telle que tu me vois à présent, même si je parais toute flageolante (et de fait, je le suis, inutile de le nier...) je me sens capable de mordre une lionne si jamais elle s'avisait d'approcher Roman. De la mordre et de la dévorer.*

Pour être tout à fait honnête, je ne pense pas que mes menaces télépathiques impressionnent beaucoup Leila. Après ces fabuleux ébats, je dois plus ressembler à un Bisounours dopé aux endorphines qu'à une tueuse prête à tout pour défendre ses prérogatives sur son mâle. N'empêche, je ne compte pas lui faciliter la tâche.

Au cours de la nuit suivante, après m'avoir chastement quittée sur le pas de ma porte d'un très protocolaire « Bonne nuit », Roman me rejoint pour encore quelques heures de délicieuse débauche sensuelle.

Quand je me réveille le lendemain matin, à presque onze heures, il a bien évidemment disparu. Je le retrouve en plein débat avec le cheikh sur les qualités supposées d'un cheval qui caracole dans un parc devant eux. Il me lance un sourire radieux qui me liquéfie sur place.

*Voilà une journée qui s'annonce merveilleusement bien !*

– Il faut te faire une raison, fils, lui dit le cheikh qui ne m'a pas vue. Ce canasson est un tréteau. On n'en tirera jamais rien de bon. Regarde comment il trotte !

– Il trotte comme un excellent cheval qui n'a pas terminé sa croissance et qui n'est pas ferré convenablement, s'obstine Roman.

– Mais il a plus de deux ans ! s'exclame le cheikh en levant les yeux au ciel. On ne va pas attendre

qu'il en ait cinq pour commencer à le faire courir. C'est un pur-sang, pas un cheval de trait !

– Commençons par lui offrir une ferrure adaptée et accordons lui encore six mois. Si c'est trop tard pour les courses de plat, on le mettra sur les courses de haies. Il a un bon coup de saut, de bonnes origines, il saura se débrouiller dans cette discipline.

– Comme tu veux, fils, capitule le cheikh en secouant la tête tandis qu'ils s'éloignent tous deux pour observer un autre cheval, dans un autre parc. Après tout, c'est ton argent, ton écurie...

Cette dernière remarque m'intrigue et j'interroge Malik à ce propos au petit déjeuner tardif que je prends sur le pouce, avec un Tony encore très comateux qui a visiblement passé une nuit encore plus mouvementée que la mienne (ce qui n'est pas peu dire !).

– Mon père, m'apprend Malik, s'est installé ici sur les conseils de Roman. Aux Émirats, nous avons d'excellents purs-sangs arabes, mais les prairies ne sont pas assez bonnes pour l'élevage de purs-sangs anglais, d'où cette délocalisation en Argentine. Ce sont deux races très différentes. L'arabe est petit, frugal, endurant. L'anglais est grand, fragile, rapide mais difficile à nourrir. Il lui faut de l'herbe riche pour bien grandir, bien se développer. Mon père est un incondionnel de l'arabe, Roman un incondionnel de l'anglais. Tous deux sont toqués de chevaux. Ensemble, ils ont monté la plus extraordinaire écurie de course au monde. La moitié de ce que vous voyez ici appartient à Roman, en fait, même s'il n'en fait jamais état.

– La moitié des écuries, vous voulez dire ?

– Non. La moitié de tout. Palais compris. Roman ne fait confiance qu'à mon père pour diriger l'écurie et prendre soin de ses précieux chevaux. Quand ils se sont associés sur ce projet, il lui a donné carte blanche pour tout.

Malik éclate d'un rire franc :

– Je vous laisse imaginer sa tête quand il est venu ici la première fois et qu'il est tombé sur le palais de Shéhérazade au beau milieu de la Pampa ! Mais il a fini par s'y accoutumer, et même par aimer ce lieu. Vous êtes la première personne qu'il invite ici. Aux yeux du monde, cet improbable palais appartient à l'excentrique cheikh Rabah Hamani à part entière, et nul ne sait que Roman y passe tant de temps.

Cette révélation me laisse songeuse. Je suis surprise, touchée. Roman ne m'a pas demandé la confidentialité sur cet endroit mais je répugne à en parler dans mon article. Je vais devoir improviser...

Le reste de la matinée se déroule dans une bonne humeur générale que même la bouderie de Leila, vexée que Roman ne lui accorde pas plus d'attention, ne parvient pas à entacher.

Le trajet de retour vers Manhattan en jet est beaucoup moins joyeux. Malik dort et Tony, qui a retrouvé son énergie coutumière, nous gratifie de deux ou trois excentricités qui me chavirent l'estomac avant que Roman ne se lève en grommelant pour lui enjoindre de voler droit.

Roman s'étant muré dans un silence buté, pour une raison qu'il refuse de partager, je me plonge dans mes notes, pour m'occuper l'esprit, pour essayer d'ignorer le fait qu'il m'est redevenu étranger. Je me retrouve face à un inconnu, un homme froid, distant, mutique. Un véritable mur. Retour à la case départ. Comme si cette semaine n'avait été qu'un mirage.

Prenant mon courage à deux mains, je tente de briser la glace en lui demandant, sur le ton de la plaisanterie :

– Pour mon compte rendu sur ce week-end, tu crois que je dois passer sous silence tes activités nocturnes ou bien m'extasier sur tes exploits sportifs ?

Il me considère d'un air glacial :

– Faites votre métier. Proprement, si possible.

Sa réponse en français, langue que nous avons jusqu'ici réservée à nos moments intimes, m'a cinglée. Je me prends le vouvoiement de plein fouet. J'essaye de reprendre contenance et de me glisser dans ma peau de journaliste, de professionnelle, de battante. Mais le costume est étroit...

– Dois-je comprendre que j'ai carte blanche ?

– Parfaitement. Inventez, brodez, je ne veux rien savoir. Faites preuve d’imagination. Vous êtes doués pour ça, vous autres...

Cette dernière remarque me laisse perplexe. Elle sonne comme une accusation ; je devine comme une faille, une blessure derrière le cynisme. Mais s’il y a une allusion, je ne la saisis pas. Prenant sur moi, je fais une dernière tentative de conciliation. Refusant de repasser à l’anglais, je continue à le tutoyer : – Cela signifie-t-il que je peux écrire tout ce qui me passe par la tête ? Que tu me fais confiance, aveuglément ?

Il a l’air étonné que je ne surenchérisse pas dans l’agressivité. C’est d’un ton plus doux, qu’il me répond :

– Oui... ça doit être ça. Disons que je te fais confiance...

Du coup, je ne sais plus où j’en suis. Et je me retrouve bien ennuyée pour rédiger mon article, qui s’avère être un vrai casse tête.

De retour à Boston, j’y travaille trois jours durant. Je veux absolument trouver le bon angle, le ton adéquat. J’ai décidé de travestir la vérité de façon humoristique, de jouer la carte du double sens. Je mise sur le sens de l’humour de Roman, qui m’a plus d’une fois désarçonnée, mais aussi charmée par sa finesse et son étrangeté. J’espère être à la hauteur. Je demande à Simon de faire un montage avec une ombre portée de Roman pour illustrer mon texte. Je pinaille, je l’asticote, je chipote, jusqu’à ce qu’il me sorte finalement l’image que je veux. Il est vraiment très bon, dans sa partie...

Je titre :

**[Dans la peau de Roman : gentleman, businessman et horseman**

Il s’en faudrait de peu qu’on le qualifie également de Batman, tant Roman Parker possède d’acointances avec le fabuleux justicier masqué : goût du mystère, élégance, courage, fortune, séduction, charisme... La ressemblance s’arrête pourtant là. Quand le justicier playboy, bourreau des cœurs, collectionne les conquêtes féminines, Roman Parker, bourreau du travail, collectionne les timbres équestres. Un passe-temps surprenant pour un homme de cette trempe qui avoue trouver dans cette occupation, simple et saine, un exutoire lui permettant de lâcher prise et de se recentrer sur lui même. Sa dernière acquisition, une pièce rarissime représentant une somptueuse pouliche rousse, à la croupe prometteuse, suffit à son bonheur tout le week-end... ]

Je continue dans cette veine, filant la métaphore tout au long de l’article, par des allusions subtiles à nos petits jeux nocturnes que lui seul saura déchiffrer et interpréter. L’exercice s’avère difficile et je manque baisser les bras plusieurs fois, tant il est délicat de rester sur le fil. Mais je veux faire passer un message à Roman. Lui dire à quel point j’ai aimé ces moments avec lui. Lui dire aussi qu’il peut avoir confiance en moi, je ne dévoilerai jamais rien qu’il ne veuille pas.

L’article paraît la semaine suivante et, à ma stupéfaction, fait un énorme *buzz*, ce qui devrait me réjouir. Sauf que le *buzz* en question ne concerne rien de sérieux mais uniquement la soi-disant passion philatélique de Roman, pourtant évoquée de façon anecdotique (elle ne représente qu’à peine un pour cent de l’article). Elle a retenu l’attention de tous et des chroniqueurs du Net en particulier. Le détail est incongru, drolatique. Il plaît. Il amuse. Il marque les esprits. Il enflamme le Web, qui s’en empare, et m’échappe totalement.

Edith me félicite. Simon me félicite. Mes collègues me félicitent. Tout le monde, en somme, me félicite.

Excepté le principal intéressé. Roman ne donne pas signe de vie. Je n’ai pas eu de ses nouvelles depuis notre au revoir maladroit à la descente de l’hélicoptère lundi. Roman avait l’air préoccupé, la tête ailleurs. Malik, tout juste tiré du sommeil (il avait dormi depuis notre départ d’Argentine), était encore trop somnolent pour y prêter attention et éclairer ma lanterne. J’étais dans le flou total, dans l’incertitude absolue.

Aujourd’hui, alors que mon article fait le tour du pays depuis trois jours, je n’ai toujours aucune

nouvelle de Roman. Est-il besoin de préciser que je suis dans mes petits souliers ? Que j'ai une trouille terrible d'avoir dépassé les bornes ? Et si Roman ne goûtait pas la plaisanterie ? Si j'avais titillé par mégarde un point sensible ? Si j'avais fait un impardonnable faux pas ? Bref, si je m'étais plantée sur toute la ligne et que j'avais, avec ce canular idiot, bousillé toutes mes chances avec lui ?

Je me sens sur le grill. Les jours se suivent et se ressemblent, je tourne en rond, je me ronge les sangs, je finis même par entamer l'infinie patience de mon adorable colocataire, à tel point qu'il me flanque dehors :

– Va te défouler, m'ordonne Eduardo. Va courir un marathon, sauver des bébés phoques ou labourer des champs de maïs dans le Nebraska. Ou même escalader la Red Tower à mains nues. N'importe quoi, tout ce que tu veux. Mais, par pitié, Amy, arrête de tourner dans cet appart comme un lion dans une roue de hamster !

Je décide de suivre son conseil. Je vais peut-être utiliser l'ascenseur (qui me réussit assez bien...) plutôt que l'escalade à mains nues, mais je choisis néanmoins de tenter ma chance à la Red Tower. J'ai assez tergiversé comme ça.

# Volume 3

# 1. Les voiles du passé

C'est un magnifique jour d'automne qui se lève sur Boston. L'air est doux et le ciel d'un bleu tendre juste entaché de quelques nuages vaporeux. Je me demande s'il fait aussi beau à Manhattan, si les Parker Towers sont, elles aussi, baignées de soleil et si Roman en profite. Ici, les rayons du soleil matinal réchauffent les trottoirs de la ville, sur laquelle règne un calme exceptionnel à peine troublé par le ronronnement de quelques voitures et le pépiement des oiseaux. Tout est paisible.

Tout, sauf moi.

Moi, j'arpente mon appartement de long en large depuis deux bonnes heures, en soupirant et mâchouillant un capuchon de stylo.

– Amy, marmonne Eduardo, mon colocataire, en train de dessiner un modèle de robe assez compliqué, plein de plis et de froufrous, crache mon capuchon avant de t'étrangler avec et va plutôt nous préparer un thé le temps que je termine ça. Ensuite, tu viens t'asseoir et on discute.

Je ne le connais que depuis quelques semaines, mais Eduardo, en plus d'être un styliste prometteur, est un type en or. Franchement adorable. Nous nous entendons à merveille. Je file à la cuisine, j'enclenche la bouilloire et je suis de retour moins de trente secondes plus tard. Depuis trois jours, depuis que mon dernier article sur Roman Parker a été publié et fait le *buzz*, je ne tiens plus en place. Tout le monde me félicite, mes collègues, mes amis, ma chef, ma famille (même ma mère !)... sauf le principal intéressé, qui semble avoir disparu de la surface du globe. Je lui ai pourtant envoyé un exemplaire du magazine, accompagné d'un petit mot à son attention, mais c'est resté lettre morte.

– Pourquoi ne lui écris-tu pas un mail ? me demande Eduardo que mes soupirs et mon va-et-vient dans le salon ont fini par exaspérer alors qu'il est la patience incarnée.

Inutile de préciser de qui on parle : depuis mon retour d'Argentine, j'ai bien peur que toutes mes conversations tournent autour du même sujet : Roman. Eduardo s'est aperçu que je ne manquais pas une occasion de l'évoquer, mais il doit sentir que la question est sensible car, s'il montre de l'intérêt, il ne me taquine pas avec ça.

*Merci, Eduardo !*

– Je lui ai déjà envoyé une lettre avec le magazine, j'ai peur de lui paraître collante, lui dis-je, embarrassée.

– Et tu n'as pas peur de me paraître fatigante, à faire les cent pas sur notre tapis ? plaisante-t-il.

– Oh, Eduardo, je suis désolée. Je sais, je suis invivable en ce moment mais...

– Mais Roman Parker ne donne pas signe de vie et tu te demandes pourquoi... et tu crèves d'envie de le revoir, pas vrai ?

– Plus que vrai, marmonné-je en nous servant le thé.

– Alors pourquoi ne passes-tu pas le voir ?

– J'ai failli le faire hier, quand tu m'as flanquée dehors, mais je me suis dégonflée en cours de route. Je vais sûrement me faire refouler, comme l'autre fois, si je me présente à la Red Tower.

– Moi, je parie que non. Les choses ont changé. Il te connaît, maintenant. Tu as passé une semaine avec lui, vous avez l'air de vous être bien entendus, je me trompe ?

– Non, dis-je en sentant que je commence à rougir, mais il n'était pas d'excellente humeur, quand on s'est quittés. On venait de passer un super week-end dans ce palais des Mille et Une Nuits au beau milieu de la Pampa, tout était parfait et soudain... je ne sais pas. Pendant le vol de retour, il est devenu mutique. Quand je lui ai parlé de mon article, il m'a dit un truc à propos des journalistes qui savent très bien broder, inventer, comme s'il s'attendait à ce que je raconte n'importe quoi. J'ai peut-être dit ou fait quelque chose qui lui a déplu.

– C'est un milliardaire, Amy, un homme d'affaires très sollicité, avec tous les avantages mais aussi tous les tracas et complications que ça implique. Il peut y avoir cent raisons à son humeur orageuse. Il t'a consacré beaucoup de temps, c'est déjà tout à fait incroyable, venant d'un homme comme lui... et même

assez intrigant...

Je sens mon teint virer au rouge coquelicot et je me lève un peu trop vivement du canapé sur lequel je venais de m'installer. Je me cogne dans la table basse et manque d'envoyer valdinguer nos thés. Je n'ai rien dit à Eduardo (ni à personne) des délicieux moments partagés avec Roman, mais j'ai l'impression que tout peut se lire sur mon visage.

– Amy, dit Eduardo en rattrapant sa tasse au vol, tu ne peux pas rester ici sans rien faire, enfermée dans trente mètres carrés alors que tu es survoltée. Nos nerfs n'y résisteront pas et mon service à thé non plus. Profite de ce que tu ne travailles pas aujourd'hui pour aller te défouler. Enfile tes baskets et pique un sprint jusqu'aux Parker Towers !

Je capitule et décide de suivre son conseil :

– Tu as raison, dis-je en attrapant mon manteau. Je vais passer à *Undertake* récupérer les photos que Simon a fait pendant notre semaine. Il y en a une quinzaine de magnifiques, ça fera un petit book très sympa. Ça me fournira un prétexte pour passer à la Red Tower les déposer, et essayer de les donner en main propre à Roman.

– Excellente idée ! s'exclame Eduardo, soulagé. Allez, hop, hop, hop. File.

– Tu peux me prêter ta voiture ? Je ne suis pas sûre de tenir 350 kilomètres en footing...

– Pas de souci, dit-il en me lançant les clés de sa vieille Chevrolet, trop heureux de se débarrasser de moi.

Les locaux d'*Undertake* grouillent d'activité et me semblent encore plus étriqués que d'habitude. Je salue tout le monde et fonce vers le box de Simon pour lui demander les tirages papier de ses plus belles photos, mais je ne le trouve pas.

– Il est dans la chambre noire, m'informe un collègue. Il ne va pas tarder à revenir.

Je m'enferme dans mon bureau et profite de cet interlude pour skyper mon père, qui met un temps fou à répondre :

– Bonjour ma chérie, finit-il par dire d'une voix endormie quand enfin la connexion s'établit. Un problème ?

– Bonjour papa... Euh non, pourquoi ?

– Parce qu'ici il est cinq heures du matin, ronchonne la voix de ma mère en arrière-plan.

– Oh, je suis désolée ! m'exclamé-je mortifiée. J'avais complètement oublié le décalage horaire ! Désolée, vraiment. Je vous rappelle plus tard.

– Non, non, sourit mon père. On est réveillés, maintenant. Et ça nous fait plaisir de t'entendre, n'est-ce pas, Évelyne ?

– Mmh ? répond ma mère que je vois néanmoins émerger des draps, les cheveux en bataille.

– Bonjour, maman.

– Bonjour, Amandine.

Je suis heureuse de parler à mes parents. Même les incessantes récriminations de ma mère ne parviennent pas à entamer ma joie de les voir. Depuis qu'on est éloignés, on s'entend mieux. Évidemment, c'est plus facile de ne pas se disputer quand on est séparés par six mille kilomètres. Ils viennent juste de recevoir l'exemplaire d'*Undertake* que je leur ai envoyé en express, avec mon dernier article. Ils sont fiers de moi, tous les deux et, pour la première fois, je me sens à la hauteur aux yeux de ma mère. Pour la première fois, je n'ai pas l'impression de la décevoir et de tout faire de travers.

– Ta mère organise une grande fête pour mes soixante ans, juste avant Noël, m'annonce mon père. Tu pourras te libérer pour venir faire un bisou à ton vieux père ?

– Bien sûr ! J'ai une semaine de vacances à cette période, justement. Je vais voir avec ma chef de rubrique si je peux prolonger jusqu'au nouvel an. J'aurai du travail mais je pourrai le faire sur mon ordinateur, depuis la France. Je mettrai les bouchées doubles pour compenser.

– Fabuleux. Nous avons hâte de te serrer dans nos bras.

– Moi aussi...

– Au fait, où en es-tu dans ton livre ? Est-ce que tu trouves le temps d’y travailler ?

– Pas beaucoup, avoué-je. Mon manuscrit avance doucement.

– Mais tu ne laisses pas tomber ? s’inquiète mon père. C’était une excellente idée que tu as eu, une méthode originale de vulgarisation. Écrire un recueil de nouvelles économiques à l’attention du grand public, à travers des exemples du quotidien, vraiment, Amy, tu tiens quelque chose d’intéressant.

Nous discutons encore un moment de mon projet de livre et quand je raccroche, j’ai le sourire aux lèvres. Je me sens un peu moins tendue. J’ai réussi à ne pas penser à Roman pendant au moins trois minutes d’affilée. Un record.

J’aperçois Simon qui regagne son box et je le rejoins pour lui demander ses photos. Il m’accueille gentiment mais sans effusions, comme toujours. Je suis contente de travailler en binôme avec lui. J’aime sa discrétion, sa simplicité, et j’admire son talent. Nous sommes en train de passer ses plus beaux clichés en revue quand une ombre obscurcit la table et une voix masculine commente :

– Très réussies. Ce sont les Parker Towers, non ?

Nous levons la tête pour découvrir penché sur nous un petit homme sec dans un costume bleu défraîchi. Simon ne lui accorde qu’un coup d’œil distrait avant de retourner à son travail :

– Ouais, salut Andrew, tu es passé déposer un article ?

– Oui, j’ai pensé qu’Edith serait intéressée par un scoop sur les déboires de la famille Wright. Ils ont coulé leur boîte avec leurs placements foireux, tu savais ça ?

– Non, mais j’imagine que ça va plaire aux lecteurs.

– Bien sûr, répond le petit homme avec un drôle de sourire. Le malheur fait toujours vendre.

– Amy, dit Simon en se redressant, je te présente Andrew Fleming. L’oiseau de mauvaise augure d’*Undertake*. S’il y a quelque chose qui pue dans le milieu de la finance, tu peux être certaine qu’Andrew le reniflera à quinze lieues à la ronde avant le reste du monde.

– Tu as une drôle de manière de tourner les compliments, dis-je à Simon. Enchantée, Andrew.

– Tout le plaisir est pour moi, répond Andrew, que les piques de Simon n’ont pas l’air de perturber. Tu es l’auteure des deux articles sur Parker, c’est ça ?

– Oui.

– C’est brillant. Parker est un sujet fascinant mais difficile à cerner.

Je hausse les épaules, en le remerciant, gênée. Je ne parviens pas à m’habituer à toutes ces félicitations qui me pleuvent dessus ces derniers temps.

– Je me souviens encore du foin que ça a provoqué quand sa mère est morte, il y a une vingtaine d’années, continue-t-il, songeur. Le scandale a fait la Une des journaux pendant des semaines... Depuis, il a l’air d’avoir pris les journalistes en grippe et il n’y a plus moyen de l’approcher.

– Quel scandale ? demandé-je, intriguée.

– Tu n’es pas au courant ?

– Pas du tout.

– Amy, nous interrompt Simon, je te laisse, je dois aller voir Edith pour mon prochain reportage.

Je le remercie et propose à Andrew de continuer notre discussion dans mon propre bureau. Cette histoire a aiguillé ma curiosité.

– Tu as écopé de l’ancien local des archives, remarque-t-il en s’installant sur une chaise.

– Oui, c’est pratique, j’ai tous les vieux numéros d’*Undertake* à portée de main.

– Alors tu y dénicheras peut-être quelques renseignements sur Teresa Tessler, la mère de Parker.

J’ai une moue sceptique en promenant mes doigts sur les étagères poussiéreuses :

– Bof... c’était une actrice et *Undertake* n’est pas un magazine people. Je n’y trouverai probablement pas grand-chose.

– Bien raisonné, sauf que... l’amant de Teresa Tessler s’appelait Elton Vance. Ça ne te dit rien ?

– Son amant ? m'étonné-je. Elle avait un amant ?

– Un peu, qu'elle avait un amant. Bien planqué mais bien réel. C'est d'ailleurs ce qui a provoqué le scandale à sa mort. D'autant que le type était un politicien très en vue, et qu'il est mort avec elle.

Alors là, je tombe définitivement des nues. À aucun moment Roman n'a fait allusion à son enfance ni à sa mère. Je me demande comment il a vécu tout ça. Ce qu'il en pense aujourd'hui. Andrew m'observe et me laisse remettre un peu d'ordre dans mes idées avant de continuer :

– Bon, tu veux toute l'histoire ? Ça t'intéresse ?

*Si ça m'intéresse ? Évidemment ! Tout ce qui se rapporte à Roman me passionne. Je veux tout savoir.*

– Oui, je ne suis pas devenue journaliste par hasard, réponds-je avec une désinvolture que je suis loin d'éprouver. Je suis curieuse de tout !

– Voilà un état d'esprit qui me plaît, s'esclaffe Andrew avant de se lancer dans son récit.

Je ne sais pas trop quoi penser de lui. Simon ne l'a pas accueilli chaleureusement, comme s'il n'éprouvait pas une grande estime pour lui. Moi-même, j'ai du mal à être à l'aise en sa présence, mais je ne saurais pas expliquer pourquoi. Andrew a une cinquantaine d'années et paraît négligé malgré son costume. Il a des cheveux fins couleur de paille, un visage émacié et des yeux gris pâle. Un regard vif, scrutateur, qui cherche à vous sonder. C'est peut-être ce qui me gêne. On dirait qu'il peut deviner vos moindres secrets.

– Teresa Tessler était une femme sublime, une actrice adulée. La vie lui souriait et elle la croquait à pleines dents. Elle s'est mariée très jeune à Jack Parker, ils avaient tous les deux vingt ans et n'étaient pas encore connus. Trois ans plus tard, leur fils Roman est né et la carrière de Teresa a décollé de manière fulgurante grâce à son rôle dans un film du fameux Steven Strubam. Elle a remporté un oscar. Il paraît que c'est à partir de ce moment que son couple a commencé à battre de l'aile. Jack Parker ne supportait pas que sa femme soit devenue une star et que lui reste dans l'ombre. Sans être un ivrogne, il buvait pas mal et faisait toutes sortes de conneries quand il était saoul. Les paparazzis ne le lâchaient pas d'une semelle, toujours à l'affût de sa dernière frasque. Puis son côté *bad-boy* et sa belle gueule ont fini par séduire une jeune réalisatrice ; elle l'a embauché dans son premier long métrage, qui a fait un carton au box-office. Et Jack Parker est, lui aussi, devenu une star. Des rumeurs ont couru sur une possible liaison entre lui et la réalisatrice, mais rien n'a jamais été prouvé. Il a arrêté de boire, il est devenu moins provocateur tout en enchaînant les films à succès. Il s'affichait toujours main dans la main avec Teresa lors des réceptions, et il lui a fait une déclaration d'amour publique sur les marches de Cannes, qui a ému toute la croisette. Jack Parker a toujours eu le sens de la mise en scène... Les ragots se sont calmés.

Je ne remue pas un cil pendant qu'Andrew déroule le fil de son histoire. Je suis à la fois fascinée par ce qu'il me raconte et vaguement gênée, comme si je pénétrais sans autorisation dans l'intimité de Roman. Ce qui est le cas, en fait. Mais j'ai envie d'en savoir plus sur lui. Roman est un mystère pour moi et tout ce qui pourrait m'aider à le comprendre est bon à prendre.

*Je ne fais rien de mal. Tout ça est de notoriété publique. Ça s'est étalé dans tous les tabloïds, à l'époque.*

Néanmoins, j'ai beau essayer de me raisonner, je ne peux pas empêcher une pointe de culpabilité de me titiller désagréablement. J'aurais préféré apprendre cela de Roman lui-même.

– Malheureusement, poursuit Andrew, toute cette belle façade de bonheur parfait a volé en éclat à la mort de Teresa. Elle a été surprise sortant enlacée par Elton Vance d'un hôtel parisien, alors qu'on la croyait en vacances à Biarritz avec son fils. Les paparazzis s'en sont donné à cœur joie. Le couple s'est engouffré dans sa voiture et a pris la fuite pour échapper aux flashes des photographes. Mais ils ont eu un accident quelques kilomètres plus loin : un virage négocié trop vite, ils ont percuté un poteau. Radical. Les deux sont morts sur le coup.

– Et... ?

– Et c’est tout, conclut Andrew. Le gamin était bien à Biarritz, sous la garde de sa nounou. Jack Parker a organisé des obsèques somptueuses pour sa femme, il est apparu effondré devant la presse, il a pris des poses avec le même pour les paparazzis, et peu de temps après, il l’a envoyé dans un pensionnat en Suisse.

– Et l’amant ?

– Elton Vance était un homme réputé intègre, droit et intraitable ; il menait la vie dure aux politiciens corrompus, aux hommes d’affaire véreux. Un genre de chevalier blanc, tu vois ?

– Je vois... cette aventure cachée avec une femme mariée a dû sérieusement entacher sa crédibilité.

– Je ne te le fais pas dire ! s’exclame Andrew en se levant. Tout le monde a pu constater que derrière ses beaux discours, il n’était qu’un menteur, un lâche. Il ne valait pas mieux que ceux qu’il dénonçait.

– Quand même, protesté-je, on ne peut pas comparer un homme qui a une liaison cachée avec un magouilleur ou un voleur. Ce n’est pas parce qu’il était amoureux de la femme d’un autre qu’il était malhonnête.

– Tu es trop fleur bleue, dit Andrew en riant, c’est mignon. La vérité, c’est qu’il se tapait une jolie nana bien plus jeune que lui, point barre. Et les braves gens de ce pays se sont sentis floués. Peut-on faire confiance à un type qui prétend donner des leçons de morale aux autres alors qu’il n’est pas capable de garder sa queue dans son slip ?

Je ne suis pas d’accord avec l’opinion d’Andrew, et son franc parler me choque un peu, mais je dois reconnaître que son raisonnement se tient. Même s’il n’était pas mort dans l’accident, c’en aurait été fini de la carrière d’Elton Vance. Qu’il soit amoureux ou non de Teresa ne serait pas entrée en ligne de compte. J’ai encore un tas de questions à lui poser mais un livreur toque à la porte de mon bureau et Andrew en profite pour prendre congé.

– Je dois y aller, dit-il en me serrant la main, je suis déjà en retard pour mon prochain rendez-vous. J’ai été ravi de faire ta connaissance.

– Moi aussi, répliqué-je, même si mes sentiments envers lui sont mitigés.

– Je bosse en free-lance, mais je passe régulièrement ici, proposer des articles à Edith. On se reverra probablement. Si tu as besoin de quoi que ce soit, n’hésite pas, dit-il en me tendant une carte de visite.

– Ok et merci pour tes infos. Ça me servira peut-être à l’avenir.

Le livreur, qui patientait sur le pas de la porte, me tend un lourd colis cubique. Je signe le récépissé et mon cœur s’emballe quand je lis le nom de l’expéditeur : Roman Parker !

## **2. Vous avez un nouveau message**

Je m'enferme dans mon bureau pour déballer mon colis à l'abri des regards indiscrets. Je n'ai aucune idée de ce que Roman a bien pu m'envoyer, mais j'espère de tout cœur qu'il y aura un mot pour l'accompagner. Un mot doux, tant qu'à faire...

Quand enfin je parviens à extraire la chose de son carton, je constate qu'il s'agit d'un énorme livre qui ressemble à un grimoire ancien. La couverture est en cuir clair et patiné, les pages en papier très épais, irrégulier et doux comme du coton, couleur crème. Le tout semble relié à la main et, en y regardant de plus près, je constate, stupéfaite, que le texte (en français) est lui aussi calligraphié à la main. Les illustrations sont des encres de chine et des aquarelles de toute beauté, signées de différents artistes. Je suis tellement émerveillée par l'objet en lui-même que je ne réalise pas tout de suite de quoi il traite. Et lorsque je comprends, j'éclate de rire. Il s'agit de la reproduction, unique en son genre, d'un manuel de lâcher-prise asiatique. Sauf qu'au fil des chapitres, entre deux conseils zen, je croise des pages intitulées : « Comment soigner une pommelte sans défigurer son patient »

« Du bon usage des glaçons lors d'un rendez-vous galant »

« Comment faire ses valises en moins de dix minutes »

« Cinq remèdes contre le mal de l'air »

Les aquarelles qui illustrent ces pages en particulier représentent une jeune fille rousse au visage à peine esquissé, mais très belle. Si belle que j'en suis troublée.

*Est-ce ainsi que Roman me voit ?*

*Comment s'est-il débrouillé pour faire réaliser une telle merveille en aussi peu de temps ?*

C'est indéniablement un exemplaire unique, exécuté à la demande. Mais mon article n'est sorti que mardi. Impossible de faire ça en trois jours. Cela signifie-t-il qu'il l'a commandé la semaine dernière, quand on s'est quittés au retour d'Argentine ?

*Avant même de savoir ce que j'allais écrire à son propos... ?*

Simon interrompt le flot de mes pensées en toquant à ma porte. Il m'apporte les photos que nous avons sélectionnées. Je le remercie, mais finalement, je ne vais pas aller à la Red Tower aujourd'hui. Je me replonge dans mon livre. Sur la page de garde, un mot en français, de l'écriture élégante et vive de Roman : [Amy,

j'espère que j'aurai de nouveau l'occasion de partager avec toi un week-end « philatélie équestre ». Cette occupation saine et simple m'a procuré, je te l'avoue, un plaisir infini...

Roman.]

Je ris de plus belle en lisant ces mots : c'est moi qui ai lancé dans la presse la rumeur, absolument infondée, de sa passion pour les occupations sages en général et la philatélie en particulier. Alors que nous venions de passer deux jours délicieusement sensuels... une douce chaleur envahit mes reins au souvenir de notre nuit. Un plaisir infini... oui, cela illustre parfaitement ce que j'ai vécu avec Roman. Plaisir des sens. Mais pas seulement.

Je relis encore les deux phrases, je les savoure, je goûte toutes les promesses qu'elles portent en elles.

*Moi aussi, Roman ; j'espère que j'aurai de nouveau l'occasion de partager avec toi un week-end...*

Sur mon petit nuage, je décide de lui envoyer un mail. Je suis trop heureuse pour me contenir, j'ai envie de sauter partout, j'ai besoin d'un exutoire. Me concentrer sur la rédaction d'un message devrait me calmer quelques minutes. Je m'assieds sur le rebord de ma fenêtre et je dégaine mon iPhone. Je passe un temps considérable à essayer de trouver quelque chose d'original mais c'est peine perdue. Mes neurones sont en grève ; ils ne me proposent que des platitudes.

*Tant pis. Va pour les platitudes. Au moins, ce n'est pas compromettant.*

**De :** Amy Lenoir

**À :** Roman Parker

**Objet :** Merci !

Bonjour Roman,

je viens de recevoir ton livre. Il est magnifique. Je ne sais pas comment te remercier.

Amy.

J'ai hésité à terminer par « Bisous », mais il me paraît évident qu'on ne bisoute pas Roman Parker. Je laisse donc en l'état et j'envoie avant de me dégonfler.

Je n'ai heureusement pas le temps de me ronger les sangs à me demander si j'ai bien fait ou pourquoi je me suis sentie obligée d'écrire de telles banalités à l'homme le moins banal que je connaisse. Mon iPhone émet un bip : j'ai un nouveau message. La réponse de Roman. Déjà !

**De :** Roman Parker

**À :** Amy Lenoir

**Objet :** Re : Merci !

Bonjour Amy.

Tu voudrais me remercier de t'avoir envoyé un cadeau de remerciement ? J'ai bien compris ?

Roman.

Je reste figée devant le mail. Je me sens la reine des idiots. J'ai envie de me donner des baffes.

*Pourquoi est-ce que je lui ai écrit un truc aussi stupide ? Et je réponds quoi maintenant, pour ne pas perdre définitivement la face ?*

Je me creuse les méninges, je réfléchis à une super-répartie, décontractée, spirituelle... mais rien ne vient. Mon iPhone bipe à nouveau. J'ose à peine y jeter un œil ; c'est de nouveau un mail de Roman.

**De :** Roman Parker

**À :** Amy Lenoir

**Objet :** Re : Merci !

Respire. Je te taquinais.

Je suis content qu'il te plaise.

Roman.

PS : je pensais que tu avais perdu mon adresse mail...

Je pousse un énorme soupir de soulagement mêlé à un petit ricanement nerveux, qui se transforme rapidement en un grand sourire quand je relis son post-scriptum. Est-ce une façon de me dire qu'il attendait que je lui écrive ? J'en frétille de joie. Je sais, ce n'est pas très élégant, mais je suis seule dans mon bureau, je fais ce que je veux.

Je lui réponds :

**De :** Amy Lenoir

**À :** Roman Parker

**Objet :** Re : Merci !

Heureusement, je suis excellente en apnée.

Cependant, j'ai encore des lacunes en philatélie équestre. Ce sera donc avec plaisir que j'accepterai un stage de perfectionnement, à l'occasion.

Amy.

Je sens que je rougis en tapant les derniers mots, je dois être écarlate des oreilles à la pointe des orteils. Ce genre d'audace ne me ressemble pas, mais depuis que j'ai rencontré Roman, je ne me ressemble plus beaucoup. Et ça fait du bien. Néanmoins, comme il me reste quand même un zeste de mon ancien moi, je m'empresse de cliquer sur « Envoyer » avant de perdre courage. Puis je ferme les yeux et je serre mon iPhone à le broyer en attendant sa réponse.

Réponse qui se fait désirer.

Qui tarde.

Se fait attendre.

*Mais qu'est-ce qu'il fait ? Je suis allée trop loin ? Il est occupé ? Il cherche comment dire non ?*

Je reste plantée là au moins un million d'années avant que ne retentisse le bip familier m'annonçant un nouveau message.

**De :** Roman Parker

**À :** Amy Lenoir

**Objet :** Re : Merci !

À ton service...

Je dois te laisser : je suis sur le tarmac, le jet est prêt à décoller, et mon client va penser que je l'ai abandonné.

À bientôt.

Roman.

Ce dernier mail me fait frissonner de la tête aux pieds. J'ai l'impression d'être retombée en adolescence, quand je me sentais en permanence écorchée vive, quand le moindre détail prenait des proportions démesurées. Mon cœur fait des saltos dans ma poitrine et vient papillonner dans ma gorge. Moi, Amy Lenoir, j'échange des mails coquins avec (excusez du peu) Roman Parker. Wahou ! J'ai du mal à m'en remettre.

*Il veut me revoir. Et il a laissé un client en plan dans son jet le temps de me répondre !*

J'inspire un grand coup et je déclare solennellement que la vie est formidable.

Puis je déchant. Visiblement, Roman et moi n'avons pas la même définition de « à bientôt », puisque je reste sans nouvelles de lui pendant tout le week-end. Je sais pourtant que je suis trop impatiente et que je dois laisser faire le temps. Pour tromper ma frustration, je lis et relis ses mails et le manuel zen qu'il m'a offert. Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

Je m'attelle aussi à mon manuscrit. Mon père a raison : je tiens une bonne idée avec ce livre de vulgarisation économique, je ne dois pas abandonner. J'ai déjà une dizaine de nouvelles, il ne m'en manque plus que deux ou trois pour compléter le recueil. À travers des exemples inspirés de la vie quotidienne, j'ai déjà abordé sur le mode humoristique les thèmes de la vente en ligne, les soldes, la relativité de la richesse matérielle, la dynamique de l'entreprise, *etc.* Il me reste à traiter, entre autres, de l'inflation. C'est une notion simple et je décide de l'illustrer à travers les péripéties rocambolesques d'un braqueur inventif mais très distrait. Après s'être donné beaucoup de mal pour mettre à sac une petite banque de campagne, il cache son butin avec l'intention de revenir le récupérer dix ans plus tard, quand son méfait aura été oublié. Selon ses calculs, assez naïfs, il a de quoi s'acheter une villa sous les tropiques et vivre sans travailler pour le restant de ses jours. Malheureusement pour lui, la terre ne s'est pas arrêtée de tourner pendant ces dix ans, le marché a évolué, l'économie de son pays a été bouleversée par de nombreux événements, et, quand il le récupère enfin, mon braqueur se retrouve avec un magot qui lui permet tout juste de s'acheter un écran plat et un banc de musculation.

Je travaille sur ma nouvelle pendant tout le week-end. Cela m'occupe tellement l'esprit que j'en oublie presque Roman.

En tous cas, je ne pense pas à lui plus de trois fois par heure...

Lundi matin, Edith m'envoie couvrir une expo de peinture dans une galerie de Soho :

– Le tout New York assistera à ce vernissage, ce soir, Amy, me dit-elle en me tendant la plaquette de présentation.

J'étudie le dépliant en papier glacé, pour me faire une idée du style du peintre. Je gémiss intérieurement : de l'art abstrait. Des toiles immenses, des traits de couleur qui fusent dans tous les sens, des tâches noires. Je n'ai jamais été sensible à ce type d'art et je me demande comment je vais pouvoir rédiger un article cohérent là-dessus.

– Volodia Ivanov, continue Edith sans paraître remarquer mon trouble, nous intéresse essentiellement pour son parcours, pas pour son œuvre.

Je pousse un tel soupir de soulagement qu'Edith me jette un coup d'œil interrogateur. Je fais mine de m'éclaircir la gorge et lui fais signe que je l'écoute.

– Il a quitté sa Russie natale à quatorze ans, pauvre comme Job, et aujourd'hui, à seulement vingt ans, il est l'un des artistes les plus prometteurs des États-Unis. Ses toiles se vendent à plusieurs centaines de milliers de dollars. Son attachée de presse a annoncé qu'il n'accorderait aucune interview cette fois mais qu'il y aurait un communiqué le lendemain. Je voudrais que vous couvriez ces deux événements pour en faire un seul article. Vous serez accompagnée de Simon ; vous descendrez au Sleepy Princess, comme d'habitude.

Le Sleepy Princess ! J'essaie de ne pas laisser transparaître l'émotion que me procure la seule évocation de cet hôtel. Le Sleepy Princess, c'est ma première nuit avec Roman, c'est une myriade de souvenirs tous plus délicieux les uns que les autres...

Le vernissage s'avère assommant. Les invités ont été triés sur le volet, mais il n'y a que des artistes envieux qui traitent Ivanov de gribouilleur, des hommes d'affaires qui spéculent sur la valeur marchande de telle ou telle toile, des intellectuels aux propos abscons qui décortiquent interminablement les intentions supposées de l'artiste. Artiste qui n'a d'ailleurs pas daigné se montrer de toute la soirée. Je m'ennuie ferme tandis que Simon mitraille la galerie sous tous les angles. Je parviens à échanger quelques mots intéressants avec l'agent d'Ivanov. Il m'en apprend un peu plus sur le parcours chaotique de son jeune protégé qui a fui la Russie et vécu dans la clandestinité avant de se faire un nom aux États-Unis. Je suis impressionnée. Visiblement, Ivanov n'est pas un homme ordinaire.

– Ça vous plaît ? me demande une voix douce tandis que, plantée devant une toile qui mesure deux fois ma taille, j'essaie de comprendre ce que représentent les éclairs rouge vif et les étoiles noires qui la saturent.

– Pas vraiment, réponds-je, distraite.

– Dommage. Je ne peux pas espérer vous séduire avec mon art, alors ?

Cette phrase a été prononcée avec un accent russe à couper au couteau. Je me retourne pour me retrouver nez à nez avec un jeune homme blond, très grand, très mince, très pâle.

*Aïe ! Ce serait Ivanov lui-même que ça ne m'étonnerait pas ! La gaffe !*

Il me sourit gentiment et confirme mes craintes :

– Volodia Ivanov, mademoiselle, dit-il avec une légère inclinaison du buste. Je suis tout de même enchanté de faire votre connaissance.

– Amy Lenoir, dis-je, ne sachant plus où me mettre. Je vous prie de m'excuser, pour ma réponse déplacée. C'est juste que... l'art abstrait ne me parle pas.

– On ne peut pas plaire à tout le monde, dit-il avec un haussement d'épaules fataliste. Ce que certains appellent de l'art n'est pour d'autres que barbouillage. Et vice versa.

La compagnie d'Ivanov est agréable et nous poursuivons notre discussion. Je le prévient que je suis journaliste, il me répond que personne n'est parfait et cela me fait rire. Volodia Ivanov est vraiment quelqu'un d'étrange, non dénué de charme. D'une douceur et d'une courtoisie exquises alors que ses toiles révèlent un bouillonnement, une violence, hors normes.

Tout à coup, une voix familière s'élève sur ma droite. Je m'interromps au beau milieu d'une phrase pour découvrir, stupéfaite, Roman en train de saluer un couple et de serrer la main d'un gros homme en costume qui s'exclame :

– Parker ! Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce qui a bien pu motiver ton illustre personne à quitter sa tour d'ivoire pour se mêler aux pauvres mortels que nous sommes ?

– L'impérieuse nécessité de repenser la décoration du bureau de mon conseil d'administration, répond Roman sur un ton crispé en s'éclipsant aussitôt pour se diriger vers nous.

Il avance d'un pas vif, un soupçon de contrariété gravé sur son visage aux traits déjà durs. Il dépasse d'une demi tête la plupart des invités, qui s'écartent instinctivement sur son passage. Il est habillé d'un

jean noir qui met en valeur ses longues jambes et d'une chemise blanche aux manches retroussées sur ses avant bras musclés. Il est à la fois classe et sauvage, cocktail détonnant. Je ne manque pas de remarquer les regards appuyés des femmes. Elles le dévorent des yeux.

– Bonjour Volodia, dit-il en donnant une brève accolade au peintre.

– Roman ! se réjouit celui-ci. Je n'aurais jamais cru que tu viendrais. C'est une formidable surprise.

Laisse-moi te présenter Mademoiselle...

– ... Amy Lenoir, termine Roman à sa place en me tendant la main. Nous nous connaissons. Ravi de vous revoir, Amy.

– Bonjour, dis-je, perturbée par la chaleur de sa main enveloppant la mienne.

– Connaissant votre goût pour les hommes qui savent dessiner, je pensais bien vous trouver ici ce soir, dit-il sans que je parvienne à déterminer s'il plaisante ou non.

– Je joue de malchance, alors, dit Ivanov. Mes toiles laissent Mademoiselle Lenoir totalement indifférente...

– Vraiment ? s'étonne Roman en souriant tout à coup. Bon, je ne m'attarde pas, Volodia. J'étais juste passé te féliciter. Je préfère tes œuvres moins commerciales, celles qui croupissent dans un coin de ta cave. Lorsque tu seras décidé à les vendre, fais-moi signe.

– Je ne suis pas encore prêt, répond Ivanov en secouant la tête. Mais tu seras évidemment le premier informé.

Roman s'éclipse aussitôt et je ne peux pas m'empêcher de le suivre du regard dans la foule. J'admire son aisance, sa vivacité. Je voudrais qu'il tourne la tête pour croiser mon regard, mais il n'en fait rien. Il serre quelques mains rapidement, et moins de deux minutes plus tard, je l'ai déjà perdu de vue.

*Merde ! C'était l'occasion ou jamais. Je l'avais à ma portée et je n'ai rien fait. Je n'ai même pas décroché un mot ! Où est-ce qu'il a encore disparu ?*

Un léger raclement de gorge me rappelle que je ne suis pas seule. Je reporte mon attention sur Volodia, qui constate d'un air amusé :

– Je vois...

– Pardon ?

– Je n'avais de toutes façons aucune chance, que mes tableaux vous plaisent ou non.

*Grillée ! Pour qu'un inconnu s'aperçoive en trente secondes que je craque sur Roman, je dois avoir « Roman Parker, je te veux ! » gravé au fer rouge sur le front.*

J'essaie de contrôler le feu qui me monte aux joues et de trouver une répartie désinvolte, mais peine perdue. Je me contente de hausser les épaules en souriant piteusement.

– Je ne peux pas rivaliser avec Roman, s'incline Volodia. Il est hors catégorie.

– En tous cas, discuter avec vous a sauvé ma soirée, dis-je gentiment.

– J'en suis charmé, mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps. C'est déjà miraculeux que Roman ait fait une apparition ce soir, il ne va certainement pas s'attarder. Vous devriez faire vite, si vous voulez le retrouver.

Je m'empresse de suivre son conseil, touchée par son attention, mais j'ai beau sillonner la galerie en tous sens, il n'y a aucune trace de Roman. Il s'est volatilisé. Je peste intérieurement. Je ne veux pas me laisser aller au découragement, mais on n'en est pas loin...

*Alors c'est l'histoire d'une fille qui passe sa vie à chercher un homme qui n'est jamais là où il devrait...*

# 3. Le costume

– Mademoiselle Lenoir ? s’informe soudain une voix tout près de moi.

– Oui, sursauté-je.

– Monsieur Parker propose de vous raccompagner, si vous le désirez, me dit Joshua qui s’est matérialisé à mes côtés comme par magie.

Je suis tellement heureuse que je dois me retenir de lui sauter au cou. Ni une, ni deux, je lui emboîte le pas, tout en envoyant un texto à Simon pour le prévenir que j’ai terminé et que je sors avec une amie. Qu’il ne m’attende pas à l’hôtel.

Quand je rejoins Roman dans la Bentley, il m’accueille avec un demi-sourire, ce fameux demi-sourire qui me provoque chaque fois comme des pétilllements dans le ventre.

– Aimez-vous la cuisine traditionnelle russe, Amy ? me demande-t-il tandis que je prends place à sa droite, excessivement consciente de notre proximité, de sa chaleur.

– Oui, dis-je trop troublée pour essayer de développer ma réponse.

– Bien. Accepteriez-vous de m’accompagner au Siberian Palace pour dîner ?

– Oui, redis-je simplement.

– Parfait. Je suis en veine, ce soir.

Après un court instant de réflexion, il ajoute :

– Puis-je pousser mon avantage jusqu’à réserver une chambre double pour cette nuit ?

– Oui, répété-je en esquissant un sourire.

– Fabuleux. Amy, j’adore négocier avec vous !

J’éclate de rire et Roman se rapproche de moi. Il passe un bras autour de mes épaules et le frisson qui me traverse à ce moment m’ôte toute envie de plaisanter. Je ne pense plus qu’à son corps, à sa main qui vient caresser ma nuque, à ses yeux qui me regardent gravement, à sa bouche que je voudrais embrasser, dévorer... Il se penche alors vers moi et le goût de ses lèvres me fait oublier toute autre considération. Je glisse une main sous sa chemise. Sa peau est incroyablement douce, son ventre incroyablement dur. Quand je descends vers sa ceinture, son baiser se fait plus exigeant, sa main se resserre sur ma nuque qu’il continue à caresser du pouce, juste sous mon oreille, provoquant de vives et brèves décharges de plaisir. Je m’aventure à le toucher à travers son jean et je sens qu’il est tendu et dur sous ma main.

– Je propose qu’avant dîner, nous allions vérifier que la chambre nous convient, dit-il en s’écartant de moi, le souffle un peu court.

– Oui, murmuré-je encore, décidément incapable d’aligner deux mots tant Roman me met sens dessus dessous.

– Fantastique, sourit-il avant de reprendre mes lèvres.

Cette nuit au Russian Palace avec Roman m’a laissée toute chose. Il s’est montré enjoué et charmeur pendant la soirée, insatiable et directif pendant la nuit. J’ai aimé. Beaucoup. Roman semble capable de passer d’un rôle à un autre avec une facilité déconcertante. Il est tour à tour tendre ou exigeant, vif ou indolent. Il aime faire à sa manière mais il me laisse aussi prendre l’initiative, il me domine ou s’abandonne à moi. Il m’invite à explorer son corps, et le mien...

Le lendemain matin, je dois rejoindre Simon à l’hôtel avant la conférence de presse donnée par Volodia Ivanov. Joshua me dépose au Sleepy Princess à sept heures. Je quitte à regret les bras de Roman, dans lesquels je suis restée blottie pendant tout le trajet, quand il me propose soudain :

– Tu as prévu quelque chose pour Halloween ?

– Non, rien de spécial. Pourquoi ?

– M’accompagner à une soirée costumée à Miami, ça pourrait te plaire ?

– Pourquoi pas ? dis-je en essayant de dissimuler le tsunami de joie que son offre provoque en moi. Il y a un thème imposé ?

– Pas que je sache. Mais j’ai déjà une idée de costume pour nous, ajoute-t-il avec un air malicieux

que je ne lui connais pas.

- C'est à dire ? m'enquis-je tout en pensant que j'adore l'entendre dire « nous ».
- Tss tss... c'est une surprise. Si tu le permets, je te ferai livrer ton costume chez toi.
- Ai-je le choix ?
- Non, mais tu vas adorer, m'assure-t-il avec un sourire désarmant.

Au Sleepy Princess, je retrouve Simon attablé devant un copieux petit-déjeuner, en pleine discussion avec Anthony, notre serveur préféré. Celui-ci me salue chaleureusement et s'empresse de me servir un menu « européen » avec croissants, confitures, miel, pain frais...

– Anthony, vous êtes la crème des crèmes des serveurs, lui assuré-je en dévorant mes croissants. Je mourais de faim.

– Tu as passé une nuit sportive en galante compagnie ? s'enquiert Simon avec un petit sourire en coin. Je m'étrangle à moitié avec mon croissant :

– Pas du tout, j'étais chez une copine, postillonné-je lamentablement entre deux quintes de toux.

– Mais oui, mais oui, répond gentiment Simon en me tendant une serviette, pas dupe pour deux sous.

Remarque, je préfère quand tu dors chez une copine...

– Pourquoi ça ? demandé-je en buvant une gorgée de jus d'orange pour calmer mes ultimes tousotements.

– Parce que la dernière fois que j'ai dormi dans cet hôtel avec toi pour voisine de chambre, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai d'abord cru que tu regardais une version non censurée de *Basic Instinct* et j'ai même failli venir te demander de baisser le son...

Je mets un instant à percuter. Puis les souvenirs affluent, délicieux, torrides. Et horriblement embarrassants ! Ma première nuit avec Roman ! Combien de fois m'a-t-il fait jouir ? Combien de fois ai-je crié son nom ?

Cette fois, je m'étrangle tout à fait avec mon croissant et Simon me tape vigoureusement dans le dos en riant tandis qu'Anthony propose ses services de secouriste avant que je ne m'étouffe pour de bon.

*Chaud bouillant ! Je ne sais pas si j'ai déjà été aussi gênée de ma vie ! Heureusement que Simon est la discrétion incarnée ; au moins ça restera entre nous...*

Je traverse le reste de la semaine dans un état de fébrilité avancé. Je n'ai qu'une hâte : revoir Roman. Je dois me faire violence pour ne pas le submerger de mails ou de textos. Et comme ma joie déborde, que je n'y tiens plus, je parle enfin de lui à Eduardo :

– Remarque, je me doutais bien de quelque chose, dit-il en souriant.

– Ça se remarquait tant que ça, qu'il m'intéressait ? m'inquiété-je.

– Non... me rassure Eduardo.

– Ouf.

– Mais que tu étais raide dingue amoureuse de lui, oui ! dit-il en riant.

– Je ne suis pas amoureuse, dis-je d'un ton que même moi je ne trouve pas convaincant. Il me plaît, c'est tout.

Eduardo a la bonne grâce de ne pas remettre en cause ma mauvaise foi et je continue à lui rebattre les oreilles avec Roman Parker toute la journée. Nous spéculons avec entrain et bonne humeur sur le type de costume dont Roman compte m'affubler :

– Moi je te verrais bien avec un truc moulant super-sexy, déclare Eduardo en évaluant mes formes.

– Tu plaisantes ! C'est une soirée déguisée, pas un concours de génisses.

– Une génisse... ? N'importe quoi ! Tu as une plastique de pin-up, Amy. Pourquoi tu ne veux pas l'admettre ?

– Oui, grommelé-je morose. Une pin-up de la Renaissance, avec des bourrelets partout.

– Pff... c'est bien un truc de nana, cette réflexion. Primo : elles étaient très belles, ces dames de la Renaissance. Deuxio : tu crois qu'un type comme Roman Parker se taperait un boudin ? Non mais

sérieusement ?

– Il ne m’a peut-être pas encore bien vue, dis-je embarrassée.

– C’est ça, se moque Eduardo. Il regardait ailleurs pendant qu’il te faisait l’amour ?

– Eduardo ! m’exclamé-je, choquée.

– Eh, quoi ? dit-il avec un sourire angélique. Enfin, Amy, regarde-toi dans une glace ! Tu es superbe, plantureuse, avec tout ce qu’il faut où il faut. Je suis styliste, je sais de quoi je parle, quand même.

– Oui, mais tu n’es pas objectif. Tu es mon ami et puis...

– Et puis rien du tout. Je te parie un milliard de dollars qu’il va te faire livrer une tenue de Jessica Rabbit.

– Tu n’as pas un milliard de dollars, dis-je en riant. Et je n’accepterai rien de plus suggestif qu’un costume de Casper le gentil fantôme !

Quand je ne suis pas occupée à penser au corps de Roman, à ce qu’il m’a fait ou à ce que je voudrais qu’il me fasse, je fouille les archives papier d’*Undertake* à la recherche d’informations susceptibles de m’aider à reconstituer le puzzle de son passé. Les faits sont trop anciens pour que j’en trouve la moindre trace dans les archives informatisées.

J’y consacre d’abord toutes mes pauses.

Mais les anciens numéros sont entassés sans aucune logique ni aucun ordre chronologique sur les étagères poussiéreuses et je ne m’y retrouve pas, je tourne en rond. J’ai envie de m’arracher les cheveux. Excédée, je considère le chaos ambiant comme une insulte à mes qualités organisationnelles et je mets un point d’honneur à y mettre bon ordre. Le vendredi après midi, je bascule en [mode psychorigide-obsessionnel ON] comme dirait ma petite sœur Sibylle. Je vide toutes les étagères et je m’attaque à la classification chronologique des vieux numéros d’*Undertake*, depuis le tout premier.

À vingt heures, mes derniers collègues même les plus acharnés au travail ont quitté la place et je n’ai pas atteint le quart de mon objectif. Je me commande une pizza et me replonge dans la paperasse.

À quatre heures du matin passées, j’ai terminé. Je suis dans un état de crasse invraisemblable, j’ai de la poussière jusqu’au fond des oreilles mais les archives sont impeccablement rangées. Et, plus important, j’ai trouvé les numéros consacrés à Teresa Tessler. Rompue de fatigue, je prends néanmoins le temps de les feuilleter avant de les ranger dans mon sac à dos pour les ramener à l’appartement.

Ce que j’y découvre me glace les sangs : si la plupart des journalistes ne s’attardent que sur le côté sulfureux de la mort de Teresa et la révélation au grand jour de sa liaison adultérine, l’un d’eux, Randall Farrell, remet en cause la thèse de l’accident. Le mot « assassinat » n’est jamais écrit nulle part mais j’ai pourtant l’impression qu’il me le hurle au visage. Je le vois partout, dans tous les silences, dans tous les blancs laissés dans ses articles. Dans tous ses sous-entendus.

Assise en tailleur sur la moquette de mon bureau, le visage et les mains noires de poussière, épuisée, je regarde le soleil se lever derrière les immeubles. J’ai froid. Je pense à Teresa Tessler, si belle, si jeune ; pourquoi aurait-on voulu la tuer ? Et qui ?

Je pense à Roman. À l’homme qui me plaît tant. Au petit garçon qui a perdu sa mère. Comme il a dû avoir mal... Une larme coule sur ma joue sale. Fatigue.

Je rentre chez moi.

Je suis désespérée. Je ne sais pas quoi faire de ces découvertes.

M’en ouvrir à Roman ? Ai-je le droit de m’immiscer dans son passé ?

*S’il avait voulu m’en parler, il l’aurait fait, non ?*

Continuer à fouiller ? Pour découvrir quoi ?

*C’est une histoire qui ne m’appartient pas et je ne suis pas détective privé.*

Néanmoins, j’aimerais en avoir le cœur net et je lance une recherche Internet sur le journaliste, Randall Farrell. Peut-être pourra-t-il m’en apprendre plus long ? Malheureusement, un cancer a emporté Farrell peu de temps après cette affaire.

Je contacte alors des magazines people pour commander certains anciens numéros consacrés à Teresa Tessler. Je me fais passer pour une fan. Si la mère de Roman a été assassinée, je ne peux pas en rester là. Il va falloir remuer le passé, quitte à se salir les mains.

En attendant, je passe le week-end à travailler sur mon manuscrit. Ça me change les idées et la présence d'Eduardo, toujours de bonne humeur, me remet d'aplomb. Je n'ose pas joindre Roman, mais j'attends avec une impatience fébrile de le retrouver vendredi pour la soirée costumée. Je me demande bien en quoi il compte nous déguiser ; encore une fois, je savoure ce « nous », dont je ne me lasserai jamais...

La veille d'Halloween, en revenant du travail, je trouve un grand colis à mon nom sur la table du salon.

– Ah ! Te voilà enfin ! s'exclame Eduardo en me collant un cutter dans les mains. Ça doit être ton costume. Ouvre vite !

– J'ai le temps de retirer mes chaussures et mon manteau, avant ? plaisanté-je.

– Tu as trente secondes. Pas une de plus.

Je me déchausse rapidement pendant qu'Eduardo file dans sa chambre. Il en revient avec un stylo, qu'il pose à côté du colis.

– Pour quoi faire ? lui demandé-je intriguée.

– Pour me signer mon chèque d'un milliard de dollars, dit-il d'un air d'évidence.

J'ouvre mon colis en riant.

– Ça s'annonce mal pour ton milliard, dis-je sur un ton triomphant en découvrant la forme noire du costume à travers le papier de soie. La robe de Jessica Rabbit est rouge vif.

– Continue, dit Eduardo renfrogné mais refusant de s'avouer vaincu. Le drap de Casper le gentil fantôme n'est pas noir, que je sache.

D'abord sûre de moi, je deviens hésitante au fur et à mesure que je déballe le contenu du colis. La matière sous mes doigts n'est pas du tissu mais... du latex ! Une combinaison noire entièrement en latex ! Et des cuissardes en cuir !

– Tu crois qu'il a fourni le fouet avec ? me demande Eduardo, amusé mais sincèrement curieux.

Pour toute réponse, je le fusille du regard. Qu'est-ce qui a pu passer par la tête de Roman pour s'imaginer que j'allais accepter de porter ça ?

– En tous cas, insiste Eduardo, j'avais vu juste : c'est moulant. Et sexy. Tu me dois un milliard...

Je l'ignore superbement pour me concentrer sur le costume. C'est alors que je remarque le masque. Ses petites oreilles en demi-pointes. Ses vibrisses. Je crois comprendre : j'attrape la combinaison et je ne peux pas m'empêcher de sourire en apercevant, épinglé à la longue queue soyeuse et souple fixée au bas du dos, un mot de Roman : *Devine en quoi je serai déguisé...*

– Qu'est-ce qui te rend si joyeuse tout à coup ? s'informe Eduardo.

– C'est une tenue de Catwoman, lui dis-je. Et je te parie un milliard de dollars que Roman viendra en Batman...

– Et ça change quoi ?

– Tout, Eduardo, ça change tout... dis-je, rêveuse, en caressant la combinaison.

*Est-ce qu'un homme a la moindre chance de vous éblouir s'il n'est pas Van Gogh ou Vermeer ? m'avait demandé Roman le lendemain de notre première nuit.*

*Oui, bien sûr. Je ne suis pas sectaire. Il suffit qu'il soit Batman, avais-je répondu.*

*Roman s'en était donc souvenu... et demain, il sera mon Batman...*

Le lendemain, Eduardo m'aide à ajuster la combinaison et coiffe mes boucles rousses en un chignon serré. Hier, lors des essayages, il a retouché légèrement le décolleté qui était un poil trop serré :

– Il y a quelqu'un qui a sous-estimé tes capacités pulmonaires, m'avait-il taquiné gentiment.

Aujourd'hui tout est parfait. Contrairement à ce que je craignais, la tenue est confortable et me met

admirablement en valeur. Je n'en reviens pas. C'est en réalité une habile association de latex et de lycra, qui me fait comme une seconde peau. Je me regarde dans le miroir en pied du salon et je ne reconnais pas la créature féline et sexy qui me renvoie mon regard. Les talons des cuissardes ne sont pas trop hauts et me donnent une démarche chaloupée juste ce qu'il faut. Toutes les zones stratégiques de séduction sont soutenues et sublimées par le latex : mes seins sont confortablement moulés dans le bustier, ma taille affinée par la guêpière, mes fesses rehaussées par la gaine-culotte. Je ressemble vraiment à une de ces bombes sexuelles sortie tout droit du cerveau d'un dessinateur de comics et ça me laisse bouche bée.

– Tant pis pour le concours de génisses, hein ? me dit Eduardo avec un sifflement admiratif qui me fait rougir. On va plutôt t'inscrire à celui de Miss Bombe Atomique.

## 4. Père et fils

À dix-sept heures, Joshua passe me chercher et nous rejoignons Roman qui doit m'attendre sur le tarmac, d'où nous nous envolerons pour Miami. Tandis que la Bentley ralentit en se rapprochant du jet, je l'aperçois en grande discussion avec Tony, son pilote privé, tête brûlée, féru de figures aériennes. Je devine à l'air piteux de Tony que Roman lui donne ses consignes :

– Pas d'improvisations, pas d'acrobaties aériennes ! Vol linéaire !

Je lui en suis infiniment reconnaissante : mon estomac supporte très mal les facéties de Tony.

Roman ne porte pas de masque mais sa silhouette athlétique moulée de noir et sa cape qui claque au vent ne me laissent aucun doute. C'est peut-être idiot, mais ça me touche beaucoup qu'il ait choisi ce déguisement. Pour moi, symboliquement, c'est ce qu'il pouvait trouver de plus fort. Indépendamment de cela, le costume de Batman lui va à merveille et je profite de ce qu'il soit si occupé pour le dévorer des yeux.

Probablement grâce à sa pratique intensive de la course à pied, Roman fait partie de ces rares hommes qui possèdent des jambes magnifiques, galbées, aux long muscles fins et nerveux. Il a des cuisses puissantes et des fesses à damner une nonne, que je peux admirer à l'envi chaque fois d'une bourrasque de vent fait voler sa cape. Le costume moulant met en valeur la carrure impressionnante de ses épaules et le jeu des muscles de son dos. La Bentley s'immobilise enfin mais je prends encore le temps de le contempler. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'en lasser. Il me fait quasiment face et j'ai une vue imprenable sur son torse et son ventre aux abdominaux sculptés, qui dessinent des strates dures sous le lycra noir. Mes yeux glissent malgré moi vers sa ceinture et je suis déçue de constater que son entrejambe est protégé par une coque rigide, probablement destinée à protéger le Batman aussi bien des coups de ses ennemis que des œillades gourmandes ou des mains audacieuses de ses admiratrices.

J'ouvre la portière et m'approche de lui.

C'est Tony qui me remarque en premier et je ne sais pas trop comment interpréter son air abasourdi. Est-ce flatteur ou pas ?

L'air grave de Roman, qui s'est interrompu au beau milieu d'une phrase, achève de me mettre mal à l'aise. Encore une fois, je me retrouve à douter de moi, en proie à la panique. J'ai beau me répéter qu'il ne s'agit que d'un jeu, un bal costumé, une soirée pour rire, je ne supporte pas l'idée de paraître ridicule devant Roman. Appelez ça de la pudeur, de la fierté ou de l'orgueil, peu m'importe. Tout ce que je sais, c'est que j'ai désespérément besoin de plaire à cet homme-là, ce super-héros aux yeux noirs comme un puits sans fond et aux cheveux sombres qui viennent raturer son visage en lame de couteau.

– Amy, tu es... renversante ! dit-il avec un accent de sincérité sur lequel il n'y a pas à se tromper.

Tony, ferme la bouche et rejoins ton poste, s'il te plaît, ajoute-t-il sans même se tourner vers son pilote qui s'ébroue et s'empresse de déguerpir, non sans m'avoir gratifiée d'un :

– Vous êtes super-canon, mam'zelle Lenoir !

– Merci, Tony, dis-je ravie. Et bonsoir, Roman, tu n'es pas mal non plus.

– Oui, bonsoir, au fait. Il a raison, tu sais. Ce n'était peut-être pas une bonne idée, ce costume. Je vais probablement passer ma soirée à pourfendre les importuns qui ne vont pas manquer d'essayer de te séduire.

Je passe le vol sur les genoux de Roman, qui a visiblement dans l'idée de me faire découvrir toutes les manières possibles et imaginables d'embrasser. Je me montre une élève appliquée, enthousiaste, et je maudis plusieurs fois le costume qui m'empêche de sentir ses mains sur moi. Roman rit de bon cœur. L'ambiance est joyeuse et coquine.

La soirée se déroule dans une somptueuse villa entourée d'une pelouse immense ponctuée de petits bassins et piscines de formes variées. Avant d'en franchir le portail, Roman enfile son masque et je l'imite. Je me sens bien dans mon costume, une autre femme, plus sûre d'elle. Le masque de Roman, en silicone noir, lui fait un front buté et un nez long et fort, aux arrêtes effilées, qui fait de l'ombre à sa belle

bouche sensuelle.

– À partir de maintenant, ça va être compliqué de s’embrasser, dit-il en souriant.

Je souffle vers lui un baiser qu’il attrape du bout des doigts. Son geste vif et gracieux, la manière qu’il a ensuite de porter sa main à ses lèvres, me bouleversent tout à fait. Je sens dans ma poitrine comme le battement de milliers d’ailes, bruissantes et frémissantes.

Roman commence par nous présenter au maître de maison, un Wolverine au regard tendre et aux épaules tombantes dont les extraordinaires yeux verts me sont familiers :

– Bonsoir Logan, dit Roman en lui serrant la main avec précaution pour ne pas s’égratigner sur ses griffes en adamantium. Laisse-moi te présenter ma camarade de jeu : Selina Kyle.

– Bruce Wayne, je suppose ? s’amuse le mutant en faisant rouler son énorme cigare éteint d’un bord à l’autre de sa bouche.

– Lui-même, répond Roman, avec un sérieux feint qui me fait pouffer de rire.

– Soyez les bienvenus et amusez-vous. Méfiez-vous de certaines têtes couronnées qui ont très tôt trouvé le chemin de la buvette et ont du mal à se tenir.

Je ne saisis pas l’allusion à la mise en garde mais la voix trop forte de Wolverine l’a trahi :

– C’est ton associé, Maxime Je-ne-sais-plus-quoi, n’est-ce pas ? demandé-je à Roman tandis qu’on se mêle à la foule bigarrée.

– Oui, me répond-il tout à coup plus sombre. Et la tête couronnée est certainement celle du céléberrissime Jack Parker...

– Ton père ? Il est ici ?

– Apparemment. Ce n’était pas prévu, mais j’aurais dû me douter qu’il ne résisterait pas à l’attrait d’une soirée VIP et *open-bar*.

– Cela t’ennuie, qu’il soit ici ?

– Non, m’assure-t-il en haussant les épaules. Je n’ai pas envie de le croiser, mais après tout on est là incognito. Il suffira de changer de cap si on l’aperçoit.

Mais il reste soucieux et je me doute qu’il doit penser que si quelqu’un est capable de le reconnaître malgré son déguisement, c’est bien son père...

*Les relations entre père et fils ne semblent pas être au beau fixe...*

Les invités ont rivalisé d’imagination pour leurs déguisements et nous ne croisons pas deux fois le même personnage. Les costumes sont somptueux, d’un réalisme époustouflant. Je constate néanmoins avec une certaine fierté qu’aucun homme, aucune bête, aucun roi, aucun super-héros, n’est aussi beau et sexy que Roman. Aucun ne lui arrive ne serait-ce qu’à la cheville. Je suis finalement très heureuse qu’il porte une coque sur son entrejambe et je serais presque tentée d’y rajouter un piège à ours tellement je surprends de regards féminins et gourmands s’égarer vers cette partie de son anatomie.

Nous déambulons en discutant dans cet environnement fantasmagorique et Roman me fait un topo bref et comique de chaque personne qu’il reconnaît (il y en a beaucoup). J’essaie de mémoriser les noms et les anecdotes dont il me régale, mais c’est peine perdue. Seul retient mon attention le nom de John Baldwin, ce milliardaire parti de rien que j’avais interviewé lors de la vente aux enchères, mon premier reportage pour *Undertake*. Baldwin est un charmant quinquagénaire, simple et sympathique. Ce soir, il a revêtu le costume de Harvey Double Face, un des ennemis jurés de Batman, et les deux hommes s’engagent dans une joute verbale des plus caustiques. Ils rivalisent d’inventivité et d’humour noir, se menaçant de sévices plus exotiques les uns que les autres. Je suis leurs échanges en riant. Je ne connaissais pas cette facette de Roman ; il me plaît de plus en plus...

– Baldwin t’a reconnu ? lui demandé-je en me glissant plus près de lui.

– Peu probable. Nous ne nous côtoyons pas ; c’est Malik qui traite avec lui en direct. En fait, je crois pouvoir affirmer qu’à part Maxime, qui m’avait invité, personne ici ne sait qui je suis. Et cela me convient parfaitement, dit-il en enroulant ma queue autour de son poignet pour me caresser les lèvres

avec.

– Mmh... ronronné-je en me frottant contre lui.

– Tu es sublime, ma chatte, sourit-il en m'attrapant par les hanches et en me repoussant doucement dans un coin d'ombre de la terrasse.

À son contact, mon corps réagit au quart de tour, ma respiration s'accélère. Je remarque dans ses yeux une lueur que je reconnais bien et qui me promet délices et merveilles. Alors que mon esprit échafaude des scénarios torrides qui me rendent les jambes cotonneuses, une voix tonitruante anéantit tous mes plans et fait bondir Roman :

– Eh bien, on ne s'ennuie pas à Gotham City, dites donc !

On se retrouve face à un Louis XIV en tenue d'apparat, la perruque de travers. Roman s'est figé à ma droite. Le monarque nous considère d'un œil rendu flou par l'alcool. La tension de Roman est palpable. Il salue le roi d'un brusque mouvement de tête :

– Votre Majesté, dit-il en m'attrapant par la main pour m'entraîner plus loin.

– Holà, mon garçon, ne te sauve pas si vite, s'exclame Louis XIV, en vacillant sur ses souliers à talonnettes. Présente-moi d'abord cette sublime créature qui t'accompagne.

Mais avant que Roman ait le temps d'ajouter quoi que ce soit, il ajoute d'une voix pâteuse, en le fixant dans les yeux :

– On se connaît, non ?

– Je ne crois pas, répond Roman, la mâchoire serrée.

– Si, si, ta voix me dit quelque chose, marmonne l'autre. Puis ta façon de te tenir... laisse-moi réfléchir.

*Aïe, la tuile. Est-ce Jack Parker, le père de Roman ?*

– J'y suis ! s'écrit le roi aviné. Je savais que je t'avais déjà vu.

– Ok, murmure Roman d'un air las. Finissons-en...

– Bruce Wayne, c'est ça ? triomphe l'autre en souriant niaisement.

Je manque d'éclater de rire, soulagée, mais Roman serre ma main plus fort et je remarque alors que Louis XIV nous observe attentivement.

– Sexy en diable, ta compagne, Roman, dit-il alors d'une voix métamorphosée, grave et posée. Félicitations, mon fils.

– Amy, dit Roman en soupirant, je te présente Jack Parker, un des acteurs les plus doués de sa génération, qui gâche malheureusement son talent dans des *blockbusters* stupides et des blagues encore moins drôles. Mon père, en somme.

– Enchantée, réponds-je simplement sans savoir que penser du personnage.

– Jack, je te présente Amandine Lenoir, une amie.

– Je suis ravi de faire votre connaissance, Amy, répond Jack, visiblement résolu à ignorer mon nom de baptême. C'est un soulagement.

– Un soulagement ? m'étonné-je.

– C'est tellement rare de surprendre Roman au bras d'une femme que je me suis plus d'une fois demandé s'il ne leur préférerait pas les hommes.

– Note bien, marmonne Roman, qu'il ne m'a pas pour autant vu plus souvent au bras d'un homme... et que lui-même est réputé pour ne pas être très regardant quant au sexe de ses conquêtes.

Je suis stupéfaite par cette dernière remarque ! Je m'attends à ce que la discussion s'envenime, mais Jack Parker ne fait que confirmer avec bonne humeur tout en taquinant Roman à mon propos avant de l'interroger sur ses projets en cours. Roman a lâché ma main pour nous servir une coupe de champagne et ne l'a pas reprise. Cela me serre le cœur.

« Jack, je te présente Amandine Lenoir, une amie. » a-t-il dit à son père. Je ne m'attendais à rien d'autre qu'à une introduction courtoise, évidemment, mais... Mais on ne peut pas s'empêcher de rêver un

peu, n'est-ce pas ? Je ravale mon amertume et me concentre sur Jack Parker.

Quel homme bizarre ! Impossible de déterminer quand il joue un rôle et quand il est lui-même. Il paraît attentionné et paternel mais je devine à l'attitude distante de Roman que leurs rapports ne sont pas si chaleureux que ça. Cela me met mal à l'aise. Je ne suis pas certaine d'apprécier Jack Parker, mais je ne peux pas nier ses similitudes avec Roman : entre autres, cette extraordinaire capacité à jouer un rôle, à passer d'un personnage à un autre. Jack Parker est certainement un excellent acteur. Je ne peux pas m'empêcher de penser que son fils a hérité de son don...

Et Teresa Tessler, dans tout ça ? Quel couple formait-elle avec Jack ? Quelle mère était-elle pour Roman ? Jack avait-il appris avant son accident qu'elle le trompait ? Les questions tourbillonnent derrière mon front. J'ai depuis longtemps perdu le fil de la conversation entre le père et le fils quand Roman reprend brusquement ma main.

– Viens, ici, la fête est finie, il est temps de s'éclipser, me dit-il.

Je n'ai pas le loisir de m'étonner ou de l'interroger qu'il m'entraîne déjà vers les grilles de la villa. Je trotte à ses côtés sur l'allée gravillonnée, en me concentrant pour ne pas me tordre les chevilles.

– Mes cuissardes ne sont pas prévues pour courir un marathon, protesté-je.

– Pardonne-moi, dit Roman en ralentissant l'allure. Il est encore tôt mais mon père a l'alcool joyeux, comme tu as pu le remarquer. Il s'est mis en tête de faire une « photo de famille ». Nous trois sur l'estrade, bras dessus, bras dessous, sous l'œil numérique des dizaines de smartphones des invités. Je te laisse deviner si son idée m'enchanté.

– Vous ne vous entendez pas très bien, n'est-ce pas ? risqué-je timidement.

– Pas trop, non. Il aime se montrer ; je préfère rester discret. Il a besoin du regard des autres pour se sentir vivre. Il simule tellement les émotions qu'il ne sait plus lui-même lesquelles sont authentiques. Je ne le déteste pas, mais je l'évite autant que possible.

C'est la première fois qu'il me parle de son père. J'en suis émue et je voudrais prolonger l'échange, mais nous montons dans le taxi et je n'ose pas le questionner devant un inconnu. D'autant que, pour lui, l'épisode semble clos.

Trois minutes plus tard, nous sommes arrivés à destination. Le taxi nous dépose devant une intrigante villa en bois sculpté et toit végétal qui se dresse en bordure d'un immense parc planté d'arbres majestueux, et dans lequel baguenaudent quelques silhouettes costumées : visiblement, la fête n'est pas terminée pour tout le monde. Il reste quelques irréductibles... Bâtie les pieds dans l'eau, la villa est entourée de jardins suspendus. Les rayons de lune lui confèrent une aura trouble et romantique qui me fait frissonner : Roman a su trouver le lieu idéal pour une nuit d'Halloween torride.

– Est-ce qu'elle te convient ? me demande-t-il.

– Bien sûr, murmuré-je envoûtée par l'ambiance et la beauté enchanteresse du lieu. Comment pourrait-elle ne pas me plaire ?

– Une dernière flânerie dans le parc voisin, pour compenser notre départ précipité ? propose-t-il en me tendant la main.

– On peut s'inviter à la fête ? m'étonné-je.

– C'est inclus dans la location de la villa, répond-il avec un clin d'œil, sans que je sache s'il plaisante ou pas.

Quoi qu'il en soit, je ne résiste pas à la perspective d'une promenade au clair de lune avec lui, main dans la main. Au vu de tous, comme un vrai couple, même si nous portons toujours nos masques. L'idée me transporte de joie et nous pénétrons dans le parc par un portillon dérobé, nous mêlant aux inconnus déguisés.

Nous errons dans les allées ombreuses, sans but précis. Roman me serre de près, ses mains s'égarant parfois sur mes courbes, discrètement. Je rougis, il me taquine, je lui renvoie la balle. Je ne me laisse pas de déambuler à son bras, je savoure cette pseudo-légitimité. Nous atteignons une pergola noyée sous un

chèvrefeuille du japon aux effluves enivrants et sous laquelle se dresse une petite table en marbre agrémentée de coupes de champagne. J'en ai déjà bu plus que de raison mais je me sens légère et insouciant.

Protégée par l'anonymat que nous procurent nos tenues et réchauffée par le champagne, je m'enhardis à toucher Roman dès que l'occasion se présente. Après tout, chacun son tour et ce n'est pas moi, c'est Catwoman ! Et Catwoman a toutes les audaces !

C'est la première fois que je peux le faire en public et la sensation est grisante. Vers ce qui s'annonce comme la fin de la soirée, je profite qu'il soit penché afin de m'attraper une coupe de champagne, pour lui effleurer les fesses. Il se retourne vivement, surpris, mais je crois deviner sous son masque un sourire qui me ravit. Il me tend ma coupe, puis se retourne lentement pour en attraper une seconde...

Je ne résiste pas à la tentation : après un bref regard alentour pour vérifier qu'on ne nous observe pas, je me coule contre son flanc et lui caresse doucement les fesses. Je savoure leur rondeur et leur dureté sous mes doigts. Cette fois, il prend tout son temps pour attraper sa coupe et j'en déduis qu'il me signale ainsi que j'ai carte blanche.

Je me rapproche encore de lui pour venir l'embrasser derrière l'oreille, ma main toujours sur ses fesses, cajoleuse. Je le sens frissonner et il baisse légèrement la tête, m'offrant en silence sa nuque bronzée. La sensualité de son attitude m'électrise, je n'ai soudain plus qu'une hâte : me retrouver seule avec lui pour profiter de son corps, de sa bouche, de sa chaleur. Et de son sexe, que j'imagine raide et tendu derrière la coque protectrice de son costume. Il abandonne l'idée de boire et se retourne vers moi, en appui sur la table. Il m'attire à lui, lentement, son regard sombre accroché au mien, et je viens me caler entre ses jambes. Sans me quitter des yeux, il me débarrasse de ma coupe, puis de nos masques. Il passe une main dans ses cheveux noirs, pour les ébouriffer et je meurs d'envie d'en faire autant.

– Tu ne crains pas qu'on nous surprenne, demandé-je, en jetant des coups d'œil nerveux autour de moi.

– Là, tout de suite, je m'en fous un peu, Amy...

– Mais...

Je ne sais pas trop ce que je comptais objecter, mais sa bouche sur la mienne m'empêche d'en dire plus. Ses lèvres sont douces, elles ont le goût délicat du champagne ; sa langue vient chercher la mienne et l'invite à une danse lente et sensuelle, un tourbillon de douceur qui se transforme en une valse folle et étourdissante. Comme à chaque fois que Roman m'embrasse, je perds pied.

Quand sa main commence à baisser la fermeture éclair de ma combinaison, fermeture qui court de mon menton jusqu'entre mes cuisses, je m'apprête à protester. Je voudrais lui dire qu'on n'est peut-être pas seuls, que des gens peuvent débouler à tout moment, nous surprendre, le reconnaître... mais les mots m'échappent.

Il glisse ses mains sous ma combinaison, prenant mes seins en coupe, et me pousse derrière un petit mur végétal, dans l'abri des ombres. Je prends appui contre un arbre, le souffle court, les joues brûlantes d'excitation. Roman quitte ma bouche pour égrainer sur ma poitrine dénudée des baisers qui s'égarer sur mon ventre. Puis il termine lentement de descendre ma fermeture éclair, ses doigts frôlant ma culotte, et un petit gémissement m'échappe. Il s'agenouille devant moi et j'attrape ses cheveux à pleines mains, tremblante de désir. Son souffle chaud entre mes cuisses, à travers le tissu, manque me rendre folle, je me sens humide, j'oublie tout ce qui m'entoure, le bruit lointain de pas sur les graviers de l'allée, l'écorce rugueuse de l'arbre dans mon dos. Je ne rêve plus que de sa langue entre mes lèvres.

– Oh, Roman ! Tu m'as tellement manqué !

Ses doigts écartent ma culotte et viennent caresser mon sexe gorgé de désir, s'attardant sur mon clitoris avant de me pénétrer avec une déconcertante facilité. C'est si bon...

Je retiens mon souffle. Je sens le sien sur la chair délicate à la jonction de mes cuisses ; sa chaleur alterne avec la fraîcheur de l'air du soir, qui me fait frissonner. Sa bouche, enfin, se pose sur mon sexe et,

de mes deux mains, j'appuie doucement sur sa tête en gémissant. Chacun de ses coups de langue me fait frémir, les éclairs de plaisir vont *crescendo*, plus intenses à chaque fois. Je pousse mes hanches vers lui, il est en train de me rendre folle ! La vigueur de ses doigts qui vont et viennent en moi pendant qu'il me dévore m'amène au bord de l'orgasme. Je lève les yeux au ciel, je me mords les lèvres pour ne pas crier. Je pense à ces gens qui se promènent tout près et qui risquent de m'entendre au détour d'une allée. Malheureusement, loin de me refroidir, cette perspective me trouble, et même, elle m'excite. Mes mains, loin, très loin de moi, se crispent dans les cheveux de Roman, mon corps tout entier est pris de tremblements et je sens monter de ma gorge, malgré moi, des petits cris de plaisir pur qui éclatent dans l'air paisible comme des bulles de champagne, pour finalement se transformer en un seul et long, très long, cri de jouissance... Je ferme les yeux et les étoiles du ciel sont remplacées par celles dans ma tête, qui explosent en centaines d'éclats lumineux et brûlants...

Je sens mon corps se liquéfier et perdre toute tenue, le sol se dérobe sous moi.

– Holà, ma belle, dit tendrement Roman en me rattrapant de justesse alors que mes jambes me trahissent et que je manque m'écrouler au pied de l'arbre.

Il me serre dans ses bras. Je me laisse complètement aller, porter, je savoure sa force. J'enfouis mon visage dans son cou, il sent bon, il sent l'homme. Il m'enivre. J'ai envie de le goûter, de le lécher, de le mordre. Mais je n'en ai pas l'énergie. À peine parviens-je à le mordiller du bout des dents.

– Que dirais-tu de continuer dans un lit ? me demande-t-il

– Peux pas continuer, murmuré-je à bout de forces. Dormir. Peux plus...

Il me soulève sans effort, me recouvre de sa cape et me porte jusqu'à la villa de bois. J'aime être dans ses bras, comme à notre première rencontre. Blottie contre lui, j'ai l'impression de ne pas peser plus qu'un édredon de plumes et d'être à l'abri de tout. Je m'endors en songeant à quel point j'ai de la chance d'avoir rencontré Roman Parker.

Quand j'émerge des brumes du sommeil, je sens le moelleux d'un matelas sous mes fesses et le soyeux d'un drap sur ma peau. Je ne porte plus ma tenue, je ne suis plus Catwoman. J'entrouvre les yeux pour apercevoir une haute silhouette se découpant devant la baie vitrée donnant sur l'eau. Roman. Il me tourne le dos. Il est nu. Les rayons de lune dessinent sur son corps des ombres changeantes, soulignant le relief de ses muscles. Il est tellement parfait que j'en ai la gorge serrée. Je suis si ordinaire comparée à lui...

*Roman...*

Comme s'il avait entendu mon appel silencieux, Roman se retourne vers moi. Son visage est plongé dans la pénombre, mais je vois briller ses yeux. Il s'approche du lit, attrape le drap. J'étouffe un petit cri de surprise quand il tire dessus et l'envoie derrière lui d'un mouvement ample. Entièrement nue devant lui, j'ai soudain honte de mon corps, je me sens vulnérable. Je croise les jambes et les bras, je me recroqueville. Roman me demande :

– Tu étais si belle, alanguie sur ce lit, Amy. Pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas en profiter ?

Comme je secoue la tête en me mordant les lèvres, trop gênée pour répondre, il continue, se rapprochant encore du lit :

– Toi, tu n'aimes pas me voir nu ?

– Bien sûr que si ! dis-je abasourdie.

– Eh bien, alors ?

– Ça n'a rien à voir. Toi, tu es... parfait. Si tout le monde était fabriqué sur le même modèle que toi, personne n'aurait inventé Photoshop.

– Et que voudrais-tu photoshoper sur toi ? demande-t-il en se penchant vers moi.

– Presque tout, avoué-je piteusement.

– Certainement pas tes pieds, si mignons, ni tes chevilles, dit-il en les emprisonnant dans ses mains et en tirant dessus pour me faire étendre les jambes. Elles sont irréprochables, fines, délicates.

– Si tu le dis, concédé-je de mauvaise grâce, mais troublée par sa manière de disposer de mon corps et de se l'approprier.

– Ni tes jambes, si longues, si douces, dit-il en remontant ses mains vers mes cuisses.

Il écarte mes genoux, de plus en plus, jusqu'à ce que la toison de mon sexe ne suffise plus à le cacher, tant il est ouvert. Mes lèvres s'écartent, révélant la chair rose et palpitante de mon intimité qui s'offre à son regard.

Je suis horriblement gênée de savoir mon sexe béant devant lui, totalement offert à ses yeux. Gênée, oui, mais si terriblement excitée que je me sens mouiller. Un petit courant d'air frais passe sur mon sexe brûlant et devient un délicieux supplice sur mon clitoris enflammé... Roman prend son temps, son attention se reportant de mes yeux à mon sexe, de mon sexe à mes yeux. Il m'observe, il m'écarte encore un peu plus les cuisses, jusqu'à leur maximum. Il passe un doigt sur mon sexe grand ouvert et trempé, m'arrachant un gémissement.

– Crois-moi sur parole. Ni ton ventre, joliment bombé, ni ta taille si fine que je pourrais en faire le tour avec mes mains, dit-il en joignant le geste à la parole, me soulevant le bassin du lit, semant partout des baisers légers qui me provoquent des frissons plus violents à mesure qu'il s'approche de mon sexe ruisselant.

– Oh...

– Ni tes seins, fermes et lourds comme des fruits défendus, dit-il en les attrapant à pleines mains, après avoir repoussé mes bras croisés, ses doigts titillant et pinçant mes mamelons rendus douloureux de désir. Amy, tes seins feraient perdre la boule au plus saint des hommes !

Roman est penché au-dessus de moi ; j'admire son corps, je remarque son impressionnante érection. Ça me rassure et me reconforte de voir que je ne suis pas la seule à être dans tous mes états... Puis il m'embrasse, avec passion, avec fougue et je m'accroche à ses épaules, je projette ma poitrine vers lui, pour qu'il la pétrisse plus fort. Mais il lâche mes seins pour d'une main attraper mes poignets ; il les bloque au-dessus de ma tête, tandis que l'autre main vient caresser mon sexe incandescent. Il m'immobilise et je ne me souviens pas avoir déjà été si tremblante de désir, si mouillée, si excitée. Mon esprit patine dans la plus totale confusion et n'est plus capable de penser à autre chose qu'à Roman. Mon corps n'a plus qu'un seul souhait : se faire prendre. Se faire prendre vite et fort !

– Roman... haleté-je pendant qu'il mordille mes seins, provoquant des éclairs de plaisir à la limite du soutenable.

– Oui ? dit-il en se redressant pour attraper mon regard.

– Roman... répété-je sans savoir, sans pouvoir, dire autre chose.

– Je t'ai convaincue ? demande-t-il en imprimant à ses doigts un profond va-et-vient entre mes cuisses, qui me fait perdre le fil de mes pensées encore davantage.

– Oui... maintenant... je veux juste... je veux juste...

– Que je te prenne ?

– Oui ! crié-je en fermant les yeux, tandis que son pouce appuie sur mon clitoris, me faisant osciller à la frontière de l'orgasme.

Il s'interrompt tout à coup, et je dois me retenir de ne pas hurler de frustration. Je n'ai pas le temps de protester que j'entends le bruit caractéristique d'un emballage qu'on déchire et d'une capote qu'on déroule.

Puis Roman est sur moi, en moi, et j'ouvre les yeux. Je veux le voir prendre son plaisir avec moi, je veux le voir jouir.

– Tu es belle, Amy, dit-il d'une voix rauque. Tu es belle et tu me rends dingue de désir.

Je suis tellement trempée qu'il n'a qu'à se couler en moi d'un seul coup de rein, un mouvement fluide et impétueux qui m'emplit tout entière. Son sexe m'envahit et me comble, j'adore ça. Il se retire presque entièrement pour replonger en moi, d'une poussée plus forte, et recommence encore. Je tends mon

bassin vers lui, pour qu'il aille plus loin, je plante mes ongles dans ses épaules. Je croise les jambes autour de ses reins et j'accompagne ses mouvements, de plus en plus amples, de plus en plus violents. J'en réclame toujours plus et Roman ne demande que ça ; il me donne ce que je veux, avec une puissance qui m'emporte et me soulève, jusqu'à ce que je me sente basculer brutalement et que l'orgasme me chavire tout à fait.

Je m'accroche à son regard pendant qu'il me fait jouir et je m'aperçois qu'il jouit aussi, en même temps que moi. Je plonge dans ses iris d'une noirceur absolue et je laisse le plaisir me brasser, me submerger, me noyer. Je m'en remets à Roman pour me suivre et me ramener sur les rives de la conscience, quand il sera temps.

– Merci, murmuré-je à son oreille, plus tard dans la nuit, sans bien savoir de quoi je veux le remercier.

Du plaisir indicible qu'il m'a donné ? De me faire sentir belle et désirable ? Ou tout simplement d'être ici, avec moi ? Peu importe.

Il m'embrasse tendrement au coin des lèvres et je me rendors dans ses bras.

## 5. Si près du bonheur

Le lendemain, nous prolongeons notre nuit torride par une matinée au lit. Je voudrais ne jamais quitter cette villa de bois. Les élans passionnés de Roman, son ardeur à me faire l'amour, ses mots tendres, me grisent et me font perdre la tête. Je ne me suis jamais sentie aussi heureuse ni aussi bien dans ma peau.

Dans le jet qui nous ramène à Boston, je me rapproche de Roman pendant qu'il compulse des dossiers. Quand je viens me blottir contre lui, il a un sourire et passe son bras droit autour de mes épaules. Je m'assoupis rapidement, la joue contre son torse, sa main caressant mes cheveux.

*Ça doit ressembler à ça, le paradis...*

L'après-midi touche à sa fin quand nous atterrissons sous un début d'averse. Roman me raccompagne jusqu'à mon immeuble et veut monter jusqu'à mon appartement. Je commence par refuser parce que le ménage n'est pas fait, Eduardo n'est pas prévenu, ma logeuse, Madame Butler va le soumettre à un interrogatoire en règle. Sans compter que j'ai sa photo encadrée au-dessus de mon lit, comme une groupie... Mais il n'est pas du genre à s'avouer vaincu facilement. Il insiste, me titille, me cajole et me murmure, en m'effleurant les lèvres :

– S'il te plaît, Amy. J'ai envie de voir où tu vis.

– Tu as conscience que c'est parfaitement déloyal, de jouer avec mes sens, pour obtenir de moi tout ce que tu veux ?

– Oui, dit-il avec un grand sourire en me précédant dans le couloir.

Je pousse un soupir de soulagement en pénétrant dans le salon : nous n'avons pas croisé Madame Butler et l'appartement est nickel. Eduardo est absent et il a visiblement profité de mon escapade à Miami pour tout nettoyer de fond en comble.

*Ouf ! Eduardo, tu es une perle, le plus formidable colocataire dont on puisse rêver, je t'adore !*

Roman promène autour de lui un regard curieux, jette un œil à la bibliothèque, et se dirige droit vers les chambres, chacune identifiée par une pancarte humoristique avec nos prénoms. Il ignore celle d'Eduardo et pénètre tranquillement dans la mienne.

*Oh non ! Pas la chambre ! Je ne veux pas que tu voies cette photo...*

Mais je n'ai aucune objection valable à faire valoir pour m'opposer à ce que Roman voie ma chambre, donc je reste silencieuse en priant pour que la pénombre l'empêche de distinguer le contenu du cadre au dessus de mon lit. Je semble être exaucée puisqu'il ressort deux minutes plus tard sans faire de commentaire.

– Satisfait ? demandé-je. Tu veux un thé ? Ou autre chose ?

– Un café, si tu as, dit-il en s'installant dans le canapé. C'est très sympa chez toi. Merci de m'y avoir invité.

Je m'apprête à lui faire remarquer qu'il s'est invité tout seul, quand Eduardo fait son apparition, visiblement de retour de courses.

– Salut Amy, dit-il en me déposant une bise sur la joue. Passé une bonne soirée ?

– Excellente...

Et avant que je puisse ajouter quoi que ce soit :

– Je suis Eduardo, enchanté, dit-il en tendant la main à Roman qui vient de se lever.

– Bonjour. Roman Parker, répond Roman un brin crispé.

– Ok... se contente de répondre Eduardo après un temps d'arrêt, avant de filer à la cuisine pour vider son sac à provisions.

– Alors, c'est lui, ton colocataire ? me demande Roman d'un ton que j'ai du mal à définir.

– Oui. Il est adorable, dis-je prudemment.

– Je n'en doute pas, répond-il l'air toujours aussi indéchiffrable, avant de poursuivre un ton plus bas : Tu l'as choisi comment ? Sur photo ? Sur mensurations ? Tu as organisé un casting ?

– Pardon ?

– Je me renseigne juste, ne le prends pas mal, dit-il en essayant de paraître détaché. Mais tu ne vas pas essayer de me faire croire que tu es tombée sur un mec aussi beau par hasard ?

Je suis tellement interloquée que j'en reste muette. Je jette un œil à Eduardo, qui s'affaire en cuisine. Avec ses cheveux bouclés, sa peau caramel, ses yeux de biche et son corps svelte, il en ferait craquer plus d'une (ou plus d'un...).

Je reconnais alors ce que je n'arrivais pas à déchiffrer sur le visage de Roman : la contrariété. Je manque pouffer de rire : Roman, jaloux d'un autre, c'est trop énorme ! C'est de la science-fiction, comme dirait Sibylle.

– Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? s'informe-t-il, mi-figue mi-raisin.

– Rien, rien. C'est vrai qu'il est beau, le taquiné-je. Je n'avais jamais fait gaffe.

– Bgrompfx... grommelle-t-il, en s'enfonçant dans le canapé.

– Pardon ?

– Rien. Tu ne m'as toujours pas dit comment tu l'avais trouvé.

– J'ai passé une annonce : « Cherche mec au physique intéressant pour décorer mon appartement. »

– Et bien sûr, tu n'as reçu qu'une candidature... ?

– Non. Il y avait aussi un bossu borgne psychopathe qui aurait été du plus bel effet dans mon salon, mais Eduardo m'a prouvé qu'il cuisinait les meilleures enchiladas du monde. Du coup, le choix a été vite fait, dis-je gaiement en me penchant vers Roman pour effleurer sa bouche de la mienne.

– Parce qu'en plus, il sait cuisiner... ronchonne-t-il encore avant de me rendre mon baiser, puis de me faire basculer sur ses genoux pour m'embrasser avec une telle passion que je ne pense plus à le taquiner et encore moins à parler de mon colocataire (ce qui était le but, je suppose).

Je ne pense plus qu'à Roman.

Comme toujours depuis que je l'ai rencontré.

Je passe le week-end suivant à décortiquer les journaux que j'avais commandés, ceux qui évoquent l'accident de Teresa Tessler. J'attends encore les DVD de ses films ; j'espère les recevoir avant la fin du mois, mais certains son difficiles à trouver.

Les photos de Teresa sont sublimes, elle était d'une beauté irréelle. Roman est son portrait craché : les yeux en amande comme deux éclats d'obsidienne, les pommettes hautes, les cheveux d'un noir de jais, la bouche sensuelle, la grâce féline. Roman n'a hérité de son père que les épaules larges et l'impression de force brute, d'une certaine violence qui couve sous la surface. Jack Parker est un acteur de films d'action et il a le physique de l'emploi alors que le beau regard de Teresa pétillait d'intelligence et de sensualité.

Les articles d'*Undertake* m'avaient laissée sur ma faim. Vu l'orientation du magazine, ils se focalisaient plus sur Elton Vance, l'homme politique, le chevalier blanc combattant la corruption et les arnaques financières, que sur Teresa Tessler, simple actrice. Néanmoins, mis en parallèle avec ceux des tabloïds, je commence à obtenir une bonne base d'informations. Intéressante, mais incomplète. Je décide d'appeler Andrew Fleming. Il a suivi toute l'affaire à l'époque, il pourrait probablement m'aider.

Après un bref topo pour lui résumer mes découvertes, je lui parle de Randall Farrell et de sa théorie de l'assassinat :

– Ce qui m'intrigue, c'est que ce journaliste paraît persuadé que c'était Teresa Tessler la cible. Pourtant, il me semble que Elton Vance ne devait pas avoir que des amis. Il mettait forcément des bâtons dans les roues à des gens puissants. Peut-être même dangereux.

– Bien sûr, admet Andrew après un silence, mais c'était Tessler la star, elle qui était pourchassée nuit et jour par les paparazzis, elle dont on suivait les moindres faits et gestes. Et c'était sa voiture. Vance était beaucoup moins médiatisé, il aurait été plus simple de le descendre discrètement chez lui en Californie. De plus, Teresa Tessler était une *passionaria* de la cause animale et sa mort est survenue pile pendant une campagne particulièrement mouvementée contre les laboratoires de cosmétiques qui

pratiquent l'expérimentation et les tests sur les animaux.

– Tu sais où je pourrais me documenter plus sérieusement sur tout ça ?

– Tu te prends au jeu, on dirait ?

– Oui, ces vieux mystères, ça pique ma curiosité.

– Le mieux, ce serait qu'on se voie, qu'en dis-tu ? Je dois pouvoir te dénicher des trucs intéressants en fouillant dans mes archives.

– Ce serait super !

– Ok. En ce moment, j'ai beaucoup de boulot et je dois voyager d'un État à l'autre, mais je t'appelle dès que j'ai fait le tri dans mes cartons et que j'ai un moment à te consacrer.

Je raccroche en le remerciant. Andrew est un vieux de la vieille, il connaît ce milieu mieux que quiconque. J'ai une chance extraordinaire qu'il accepte de me donner un coup de main. Cependant, une question me tracasse depuis quelques jours...

*Est-ce que je dois parler de ça à Roman ? Comment va-t-il le prendre ? Est-ce que j'ai le droit d'enquêter sur le passé de sa mère, sur son passé, donc, sans son accord ?*

Trois questions, donc.

La semaine suivante, un rayon de bonheur vient mettre un peu de douceur dans mon quotidien trépidant. Je reçois de France un faire-part de naissance : Lou, l'adorable jeune épouse du milliardaire Alexander Bogaert, que j'avais croisée lors de mon tout premier reportage pour *Undertake*, vient de donner le jour à une petite fille, Célia. Je me sens tout émue, et aussi touchée que Lou ne m'ait pas oubliée. Je m'empresse de lui répondre.

À part ça, je passe des journées interminables au journal et j'aborde le week-end dans un tel état de fatigue qu'Eduardo s'inquiète :

– J'espère que tu ne comptes pas mener toute ton année à ce rythme, Amy, parce que tu vas te cramer avant la fin de ton stage.

– Non... non... c'est... exceptionnel, dis-je en baillant à m'en décrocher la mâchoire, allongée dans le canapé.

– Tant mieux parce que le torride Roman Parker ne voudra certainement pas s'afficher avec une zombie.

– Torride ? relevé-je en ouvrant un œil. Tu le trouves torride ?

– Je le trouve incandescent, si tu veux tout savoir, avoue Eduardo. À un tel point que c'en est immoral.

– Tu as parfaitement raison, dis-je en souriant. Roman Parker est une atteinte à la moralité publique.

– Exactement. Il suffit de regarder ce type dans les yeux pour avoir le sexe au garde à vous.

– Eduardo !

– Et alors quand on le regarde ailleurs que dans les yeux...

– Eduardo ! répété-je en lui lançant un coussin.

– Quoi ? C'est pas vrai ?

– Si... murmuré-je en sombrant dans le sommeil, un sourire aux lèvres.

Le mois de novembre passe à une vitesse folle. La charge de travail à *Undertake* n'a pas diminué et je finis toutes mes semaines sur les rotules. Mais j'enchaîne les heures supplémentaires avec d'autant plus d'enthousiasme qu'Edith m'a accordé quelques jours de congés supplémentaires à Noël. Du coup, j'envoie un mail à Lou pour lui proposer de passer les voir à Paris, elle et sa petite fille. Elle me répond qu'elle en sera ravie. J'ai également pu confirmer à mon père que je viendrais à son anniversaire et que je resterais jusqu'au nouvel an. Quand j'annonce la bonne nouvelle à Roman, il me dit :

– Je suis heureux que tu puisses retrouver ta famille, Amy, profite-en. C'est précieux, même si je sais que ce n'est pas facile tous les jours, entre vous... C'est souvent le cas, avec ceux qu'on aime.

Sa voix me semble lointaine et voilée, mais il enchaîne très vite, sur un ton désinvolte :

– Qui sait : on se croisera peut-être ? Je dois me rendre à Monaco et à Paris, pour affaires, vers cette période. Si tu craques, que tu n'en peux plus des blagues de tonton Machin et de la langue de vipère de mamie Truc, sans oublier les crêpages de chignon avec tes sœurs, tu pourras toujours m'appeler et je surgirai, tel un preux chevalier, pour voler à ton secours.

– Tu dis ça parce que tu ne connais pas ma mère, dis-je en riant, persuadée qu'il plaisante. Mais ce serait en effet très courageux et chevaleresque de ta part.

Mon aventure avec lui monopolise beaucoup de mon énergie. Il me paraît infatigable ! Pourtant, même s'il occupe toutes mes pensées, Roman est loin d'occuper tout mon temps. Nous ne nous voyons qu'à certaines occasions exceptionnelles, lors d'un dîner ou d'une soirée. Parfois d'une nuit. Et, même si je voudrais m'en défendre, je dois bien avouer que ça me rend un peu triste. Je ne sais pas trop où j'en suis avec lui, ni où je vais. Je passe par des phases d'euphorie qui alternent avec des moments de profonde mélancolie.

Il répond toujours gentiment à mes mails ou mes textos, mais ce n'est jamais lui qui prend l'initiative de m'en envoyer, sauf pour proposer de se voir. J'essaie de me raisonner en me disant que ce n'est déjà pas si mal, que c'est même inespéré, mais... je veux plus. Voilà, c'est dit. Je ne veux pas d'une simple aventure avec Roman Parker. Je veux faire partie de sa vie.

Aussi je ne peux pas m'empêcher de bondir de joie quand je reçois ce mail :

**De :** Roman Parker

**À :** Amy Lenoir

**Objet :** Long week-end

Bonjour ma belle,

n'est-ce pas demain que tu dois te rendre à Bâton Rouge pour *Undertake* ?

Si oui, que dirais-tu de venir me rejoindre dans ma maison de La Nouvelle Orléans ce soir ?

Joshua pourrait passer te prendre vers 18 heures.

Prévois des affaires pour quatre jours.

Je t'embrasse.

Roman.

Quatre jours ! J'effectue un saut de carpe sur le canapé, accompagné d'un tel glapissement qu'Eduardo est d'abord persuadé que j'ai été piquée par une guêpe. Il est 17h45. Je le détrompe tout en faisant ma valise d'une main et en essayant d'envoyer un texto à Roman de l'autre.

Roman me répond immédiatement :

[Pas tout compris : « sperg enial ej sera pret !e » ça veut dire que tu viens ?]

[OUI !]

[Ok ;)]

Roman vient m'accueillir sur le tarmac, à l'arrivée du jet. Constatant que je suis toute flageolante, il me cueille de justesse avant que je ne dégringole les marches en descendant. Il lance un regard courroucé à Tony :

– Toi, tu n'as pas volé droit ! l'accuse-t-il.

– Presque, monsieur Parker, presque, je vous jure ! se défend Tony avec aplomb alors que j'ai bien l'impression qu'il a profité de l'absence de Roman pour répéter une chorégraphie de ballet aérien.

Roman me soutient jusqu'à la voiture et Tony s'applique à ne pas dépasser les cinquante kilomètres à l'heure, son beau visage chocolat affichant l'expression même de l'innocence.

Je ne suis toujours pas bien vaillante quand nous atteignons la demeure de Roman, un vaste manoir à l'architecture surprenante qui marie avec audace (et bonheur) le type colonial au style moderne, le bois à l'acier, la luxuriance végétale qui monte à l'assaut des balcons et rambardes à la sobriété des gigantesques baies vitrées. C'est tout simplement magnifique. J'en oublie quelques instants mes jambes en guimauve pour admirer sa façade de bois rouge sombre, ses colonnes sculptées et sa véranda à double

étage depuis laquelle la vue sur le Mississippi doit être fabuleuse.

Roman me propose de nous promener un peu dans le parc avant d'entrer, et j'accepte avec gratitude.

Marcher au grand air me fait du bien. La présence de Roman me fait du bien. Très vite, mon malaise s'évanouit tout à fait pour laisser la place à l'habituel désir diffus que la proximité de Roman déclenche en moi aussi sûrement qu'un interrupteur allume une lumière. Progressivement, mon corps semble sortir de sa léthargie, mes terminaisons nerveuses crépitent, la chaleur de sa main au creux de mes reins se propage à mes fesses, à mes cuisses, et je sens une douce langueur m'envahir. Il y a longtemps que nous n'avons pas fait l'amour et mon corps me le rappelle violemment. Je m'immobilise sous un arbre pour regarder Roman. Je distingue mal ses traits dans la nuit mais quelque chose dans mon attitude lui fait instantanément comprendre ce que je veux : lui. Lui !

Aucun de nous ne prononce une parole, mais il m'embrasse brusquement et nous nous retrouvons rapidement le souffle court, le corps tremblant, aussi impatients l'un que l'autre. Roman retrousse ma longue jupe en laine, je déboucle sa ceinture, il me débarrasse de ma culotte, je lutte avec sa boutonnière, je râle, il rit, il vient à mon secours et quand enfin je crois qu'il va me prendre, alors que je suis persuadée que je vais mourir là, maintenant, au pied de cet arbre s'il ne me fait pas l'amour dans l'instant, quand je m'apprête à le lui crier, il s'immobilise en tremblant et pousse un soupir qui se termine en grognement :

– Quoi ? demandé-je, impatiente, presque affolée. Roman, qu'est-ce qu'il se passe ?

– Il se passe, dit-il les dents serrées, que je n'avais pas prévu que tu voudrais abuser de mon corps avant même qu'on ait franchi le seuil de la maison.

– Ce qui signifie ? dis-je éberluée.

– Que je suis un crétin, souffle-t-il. Je n'ai pas de capote.

– Argh ! ne puis-je m'empêcher de râler.

– Argh, comme tu dis, confirme Roman en riant.

Puis, beau joueur, il glisse sa main entre mes cuisses :

– Heureusement pour toi, il me reste mes doigts, et ma langue, dit-il doucement. Mais un jour, il faudra sérieusement qu'on se penche sur la question du dépistage et de la pilule. Sinon, je risque de dilapider toute ma fortune en préservatifs, dit-il en esquissant un sourire.

Vraiment, ce week-end aurait pu être idyllique. Il aurait dû l'être !

Toutes les conditions étaient réunies : Roman m'invitait enfin chez lui, dans son véritable foyer, pour quatre longues et délicieuses journées. Pas dans ces appartements froids et impersonnels des tours de Manhattan, non, mais là où il avait grandi, en Louisiane, dans la maison de son enfance. Un endroit chargé de souvenirs et lourd de signification pour lui.

Il m'avait offert un épisode torride à trois pas de l'endroit où bat son cœur, me rappelant si besoin qu'il est l'homme qui avait éveillé ma sensualité, le seul à parfaitement combler mes sens. Et si j'avais bien compris sa boutade, si je n'avais ni rêvé ni pris mes désirs pour la réalité, il m'avait proposé dans la foulée une relation exclusive. C'est du moins ainsi que j'avais interprété sa tirade dans le parc à propos du test de dépistage. Quand on arrête les capotes, c'est bien un signe, non ? Peut-être pas vraiment une déclaration d'amour mais... pas loin ? Suffisamment, en tous cas, pour m'étourdir de bonheur.

Alors pourquoi est-ce que deux jours plus tard je me retrouve à pleurer, pleurer, pleurer, toute seule sur mon canapé, au lieu de rire et de jouir dans ses bras ? Comment est-ce que j'ai pu tout bousiller à ce point ? Si rapidement ? Si radicalement ?

Roman m'a fait confiance, il m'a entrouvert une porte sur son passé et je m'y suis engouffrée avec la délicatesse d'un bulldozer. J'ai tout détruit, tout démoli. Et je ne sais pas comment réparer.

Je n'aurai jamais assez de larmes pour noyer mon chagrin.

# Volume 4

# 1. Avis de tempête

Un vent glacé souffle sur Boston depuis deux jours, emportant les dernières feuilles des arbres. La pluie cingle les vitres sans discontinuer, les températures ont dégringolé aussi vite et aussi bas que mon moral. Novembre s'est achevé, et avec lui un automne tout en douceur et en promesses. L'hiver est déjà là, dans le ciel tumultueux comme dans mon cœur tourmenté.

Roman m'a quittée.

Emmaillotée dans une couverture polaire, assise en tailleur sur mon lit, je regarde la pluie tomber. Les vitres ressemblent à mes joues, surfaces froides sillonnées de larmes.

Je suis seule à l'appartement, je n'ai personne pour partager ma peine ou l'alléger un peu. Je me sens perdue. Il n'y a qu'Eduardo, mon adorable colocataire, qui est au courant de ma liaison avec Roman, et il est en vacances. Je ne me vois pas l'appeler chez sa mère au Mexique pour lui raconter à quel point j'ai été lamentable et combien je suis malheureuse.

Chaque matin, je grimace devant mon miroir jusqu'à trouver une expression qui puisse passer pour un sourire, puis je pars travailler. Au journal, personne ne s'est aperçu de rien, sauf Simon, mon collègue photographe, mais il a trop de délicatesse pour me dire que j'ai une tête de déterrée ou pour me harceler de questions. Je ferais bien d'en prendre de la graine. Est-ce que ça peut s'apprendre, la délicatesse ?

Roman m'a quittée parce que j'ai merdé. J'ai été nulle, je l'ai blessé. J'en paie les pots cassés. Cher.

Tout était pourtant parfait. Nous passions un week-end merveilleux en Louisiane dans la maison de son enfance, il m'a présenté Nora, sa gouvernante, et emmenée visiter La Nouvelle-Orléans. Nous avons discuté de nous, de nos goûts, de nos idées. Nous avons beaucoup ri, et fait l'amour.

Je lui ai parlé de mon enfance, de mes rapports chaotiques avec ma famille, de mes incessants conflits avec ma mère, qui m'aurait voulue plus ceci et moins cela ; de la passivité de mon père, que j'ai longtemps prise pour de l'indifférence à notre égard, nous, ses enfants. Roman m'a écoutée, et me confier à lui m'a fait du bien. Je me suis sentie comprise. Puis je l'ai questionné sur ses parents et je l'ai senti se crispier. Mais il m'a répondu, à demi-mots, à petites touches prudentes, pudiques. Son enfance sur les tournages avec sa mère, la grande actrice Teresa Tessler. Les absences et les excès de son père, que j'avais croisé à Halloween. La mort de sa mère, suivie de son entrée au pensionnat, en Suisse, où il rencontre Malik, qui devient son meilleur ami, puis son associé.

J'aurais pu me contenter de ça, c'était déjà énorme, surtout pour lui. Si j'avais eu une once de délicatesse, je l'aurais juste écouté, comme il l'avait fait pour moi, et je me serais tue. Mais j'ai foncé tête baissée dans la brèche qui venait de s'ouvrir dans sa carapace. Je lui ai parlé de mes recherches sur Teresa Tessler. Il s'est figé. J'ai senti que j'avais gaffé, mais je ne pouvais plus faire machine arrière. Il m'a questionnée et je n'ai pas voulu lui mentir. Alors je lui ai tout débballé, ce que je savais de la liaison de Teresa avec Elton Vance et de leur accident de voiture... qui aurait été un assassinat maquillé.

Roman s'est statufié, il est devenu livide. Le calme avant la tempête, ai-je pensé. Mais non. Il est resté maître de lui, comme toujours. Du moins, en surface.

– Ma mère est morte à cause des journalistes, m'a-t-il dit d'une voix blanche. Ils ont pris sa voiture en chasse, pour un scoop, pour une photo d'elle avec son amant, et la poursuite s'est terminée quand elle a percuté un poteau. Les paparazzis étaient aux premières loges. Des fouille-merde dans ton genre.

J'ai pris ses mots en pleine face, comme s'il venait de me gifler à la volée. Fouille-merde... le terme est tellement vulgaire, tellement méprisant, que je ne l'aurais jamais imaginé dans sa bouche. C'est à ça que j'ai réalisé soudain l'étendue du désastre. Il n'était pas en colère, il n'était pas furieux, il était au-delà de tout ça.

– J'avais sept ans. Grâce à eux, j'ai pu voir des photos de ma mère morte dans les journaux. La carcasse de la voiture. Le sang sur la route. Tu trouves ça normal ? Tu trouves ça excitant ?

Évidemment non ! Que répondre à ça ? Mortifiée, effarée, la langue collée au palais, j'étais incapable de trouver les mots. Sa douleur semblait irradier de lui, et elle me brûlait.

– C’est pour ça que tu t’es intéressée à moi ? a-t-il continué d’une voix si basse qu’on aurait dit un grondement. Pour déterrer cette vieille histoire, la remettre au goût du jour, avec une petite sauce au meurtre en prime, pour en relever la saveur surannée ? Pour écrire le scoop que personne n’a pu obtenir avant toi ?

Je me suis aperçu alors que, en pleine confusion, je ne lui avais pas expliqué le pourquoi de mes recherches. Pour me rapprocher de lui, d’abord. Pour découvrir la vérité sur la mort de sa mère, ensuite. Mais certainement pas pour en faire un article. L’idée ne m’avait même pas effleurée, et qu’il puisse le croire m’a fait paniquer tout à fait.

– Roman, non, je... ça n’a rien à voir, je te promets...

– Non ? Vraiment ? Alors pourquoi fraies-tu avec cette fouine d’Andrew Fleming ? Je le croyais disparu ou au moins cantonné à la rubrique des chiens écrasés mais... surprise ! Il refait surface juste au moment où tu débarques dans ma vie. Une sacrée coïncidence, pas vrai, Amy ?

– Mais... Andrew est juste un collègue... qui s’est proposé de m’aider à...

– T’aider à quoi ? À brasser la merde ?

Roman a secoué la tête, l’air profondément choqué. Et, pire que tout : dégoûté.

La suite n’est qu’un cauchemar. J’ai voulu m’expliquer, m’excuser. Impossible. Malgré mes cris, malgré mes pleurs, Roman n’était plus qu’un mur.

– Je ne veux plus te revoir, m’a-t-il simplement dit d’une voix étrangement atone.

Moi, j’aurais préféré qu’il crie lui aussi, qu’il m’engueule, qu’il fulmine, qu’il tempête. Qu’il communique. Mais il était juste... de marbre. Froid. Immobile. Mutique.

En deux temps, trois mouvements, je me suis retrouvée dans le jet, confiée aux bons soins de Joshua, qui s’est chargé de me raccompagner ensuite à mon appartement.

Et voilà.

Bien sûr, depuis je lui ai envoyé un mail et même plusieurs, pour lui présenter mes excuses, lui demander de me pardonner ma maladresse. Et surtout, pour lui expliquer ma démarche.

Mais... rien. Pas de réponse. Je ne sais même pas s’il les a lus.

*Comment ai-je pu manquer autant de tact ? De sensibilité ? Comment ai-je pu laisser la situation m’échapper au point que Roman me croie capable de l’avoir utilisé ? Si moi je suis effondrée, comment doit-il se sentir, lui ? Trahi, c’est sûr...*

C’est un coup de fil d’Andrew, le samedi suivant, qui me tire de ma léthargie. En voyant son nom s’afficher sur mon portable, j’hésite à répondre. Roman l’a traité de fouine. J’ignore ce qu’il lui reproche au juste mais j’éprouve un certain malaise à l’idée de continuer à le côtoyer. Ceci dit, Roman en avait après tout ce qui s’apparente de près ou de loin au journalisme. Et je n’ai pas l’intention de laisser tomber mes recherches sur la mort de Teresa. Après tout, le pire est déjà arrivé : Roman m’a quittée. Et si elle a été assassinée, alors il faut que justice soit faite. Je décroche : – Salut Andrew, quoi de neuf ?

– Salut Amy, j’ai fouillé dans toutes mes archives et j’ai mis la main sur des articles et des notes qui pourraient t’intéresser. Tu enquêtes toujours sur Teresa Tessler ?

– Enquêter, c’est un bien grand mot, mais oui, je suis toujours à la recherche d’infos sur sa mort.

– Ok, t’es chez toi, là ? Parce que je suis en voiture, je peux passer te déposer tout ça, vers quinze heures, si tu me donnes ton adresse.

– C’est super sympa, Andrew. Merci. Je suis au 12 Chesnut Street, appartement 3B.

Nous passons l’après-midi à discuter de l’affaire. Andrew semble intéressé par mes découvertes et mes déductions, et je me demande tout à coup quel intérêt il a à m’aider. Qu’est-ce que ça lui rapporte ? Est-ce-que je devrais me méfier de lui ?

– Andrew ? demandé-je en feuilletant son dossier. Pourquoi tu m’aides ?

– Bah... dit-il en haussant les épaules. Ça ne me coûte rien. Et puis... qui sait ? Un jour, peut-être, j’aurai besoin de toi. Je ne suis pas tout à fait désintéressé. Après trente ans dans ce milieu, ma seule

certitude, c'est que pour un journaliste, un bon réseau est la clef de la réussite.

*Il a raison. Je deviens parano... Plus on a de contacts, plus on récolte d'infos, c'est aussi simple que ça.*

– Tu es super documenté. Tu n'as jamais envisagé de sortir un papier là-dessus ? lui demandé-je encore, le soupçonnant quand même de m'aider pour en tirer profit plus tard.

– Sur l'accident ? Tout a déjà été écrit à l'époque.

– Oui, mais si on part du postulat que c'est un assassinat maquillé en accident, il y a encore beaucoup à dire.

– C'est vrai. Mais je suis trop vieux pour ces conneries. Je laisse ça aux petits jeunes pleins de fougue, comme toi, dit-il en souriant. Moi, je fais mon beurre avec des articles qui rapportent gros pour un minimum d'investissement. Je ne suis pas un idéaliste, et je ne bosse ni pour la gloire ni pour le plaisir. Juste pour l'argent. Si jamais il y a bien quelque chose de louche dans la mort de Tessler (ce qui reste encore à prouver), tu en as pour des jours, des semaines, voire des mois, d'investigation avant de trouver quoi que ce soit. Sans compter qu'il faut pouvoir se rendre en France, où elle est morte, et se coltiner les flics français (sans vouloir t'offenser). Non merci !

– Merci pour tes encouragements, plaisanté-je. Présenté comme ça, même moi je commence à me demander dans quoi je me suis embarquée.

*Au moins, il dit les choses franchement !*

Rassérénée, je passe le week-end à éplucher son dossier et j'y trouve une foule d'informations qui, correctement recoupées, me confortent dans l'idée d'un assassinat. Je note le nom du flic parisien qui s'est chargé de l'enquête à l'époque : Robert Martin. J'aurais voulu le contacter mais on m'apprend qu'il est à la retraite et que c'est un certain Nils Eriksen qui l'a remplacé. Trop jeune pour avoir suivi l'affaire mais si je pouvais le rencontrer, j'arriverais peut-être à le convaincre de rouvrir l'enquête... Je serai à Paris dans dix jours, ça ne pouvait pas tomber mieux.

Paradoxalement, me plonger dans le passé de Roman m'aide à affronter notre rupture. C'est quelque chose qui nous rassemble, comme un lien que je tisse entre nous.

Quelques jours plus tard, les DVD des films de Teresa que j'avais commandés arrivent enfin. Je regarde les trois principaux, et s'ils ne m'apprennent rien qui puisse faire avancer mon enquête, ils me rapprochent encore un peu plus de Roman.

Dans l'un d'eux, le petit garçon qui joue le fils de Teresa ressemble étrangement à... son propre fils ! Je m'empresse d'avancer au générique de fin, je fais fébrilement défiler les noms jusqu'à tomber sur celui qui m'intéresse : le petit garçon s'appelle Jacob Parker ! Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, je fais un bond sur le canapé. Je reviens à la scène où il apparaît : c'est bien Roman, un Roman miniature, de cinq ou six ans, adorable, avec ses grands yeux en amande et son air grave. Et une coupe de cheveux improbable, ses mèches noires pointant dans tous les sens, qui m'arrache mon premier sourire depuis des jours.

*Oh, Roman ! Tu me manques ! Si tu savais comme je regrette...*

Le voir avec sa mère me noue le ventre. Ils ont l'air tellement proches, je lis tellement de tendresse dans les regards que Teresa pose sur lui... je ne peux pas imaginer qu'elle joue la comédie. Il y avait forcément quelque chose de fort entre eux. Je n'en éprouve que plus de compassion pour elle, plus d'amour pour lui. Je suis plus que jamais déterminée à découvrir qui s'en est pris à Teresa, et les a séparés.

## 2. Paris s'éveille

La semaine suivante, j'atterris à Paris. J'ai passé tout le vol à penser à Roman, à nos merveilleux moments ensemble, à sa tendresse, à nos nuits. Je donnerais n'importe quoi pour l'embrasser à nouveau, sentir ses mains sur moi, plonger mes yeux dans les siens quand il me fait l'amour.

Mon père est seul pour m'accueillir à l'aéroport. J'essaie de chasser Roman de mes pensées pour faire bonne figure et paraître enjouée.

– Ta mère et tes sœurs sont débordées par les préparatifs de mon anniversaire, me dit-il. Elles sont en train de rendre chèvre le traiteur et la fleuriste. L'ambiance est... électrique. Si ça ne tenait qu'à moi, on ferait ça juste entre nous, mais ça leur fait tellement plaisir...

Nous profitons de ce tête-à-tête pour discuter tranquillement. En l'absence de ma mère, mon père est un autre homme, décontracté, volubile, drôle. Il me félicite pour mon travail au journal.

– Ma fille fait carrière aux États-Unis, dit-il avec fierté. Elle devrait être folle de joie, épanouie, intarissable sur le sujet... alors pourquoi ai-je l'impression qu'elle est triste ?

– Je suis seulement fatiguée par le vol, le rassuré-je en souriant. Et puis, j'ai dû bosser plus dur, faire des heures sup pour grappiller quelques jours de congés en plus. Mais tout va bien, je t'assure.

Quand on arrive à la maison, c'est l'effervescence : tout le monde court partout. Mes sœurs, Sibylle et Marianne, se chamaillent à propos des fleurs sous l'œil navré d'une dame qui tente de prendre des notes mais ne sait plus laquelle écouter. Mon frère Adrien, son fils Benoît sur les épaules, essaie de rassurer un petit homme rondet qui s'inquiète du nombre de bouchées à la reine prévues, tandis que ma mère fulmine au téléphone. Cassis, le yorkshire du voisin, dort paisiblement sur le canapé du salon. Je fais une bise rapide à mes frère, sœurs et neveu ; Sibylle me saute au cou un dixième de seconde avant de retourner à son problème d'iris et de camélias. Je déloge discrètement Cassis avant que ma mère ne l'aperçoive et ne lui intente un procès pour perte de poils et de bave sur cuir pleine peau.

– Bonjour, maman, dis-je à ma mère quand elle raccroche enfin.

– Ah, bonjour Amandine. Mon Dieu ! Tu as une mine affreuse ! me répond-elle en guise de bienvenue. Et tu as pris du poids, ton jean te boudine. Tu as entamé un régime à base de hamburgers ?

Je baisse le nez vers mon jean, qui ne me semble pas plus serré que d'habitude (voire moins, même) mais je n'ai pas le temps de répliquer qu'elle enchaîne en désignant Cassis, rendormi sur un coussin :

– Ce n'est pas grave, tu tombes à pic. Il faudrait ramener cette sale bête chez son propriétaire avant qu'il ne fasse ses besoins n'importe où. Il y a un trou dans le grillage et il en profite pour s'incruster ici dès qu'on ouvre la porte. Bien sûr, cela n'arriverait pas si ton père avait réparé ce grillage, mais apparemment, c'est trop demander, continue-t-elle en fusillant du regard mon père qui s'empresse de disparaître dans la cuisine.

Un peu étourdie par ce flot de paroles et l'accueil rien moins que chaleureux, j'acquiesce. Cassis sous le bras, je m'apprête à franchir la porte quand elle me lance, depuis les escaliers :

– Ne traîne pas trop. On se met à table dans une demi-heure. J'ai préparé une blanquette de veau à l'ancienne et un savarin framboise-chocolat...

Ces derniers mots me font chaud au cœur et m'arrachent un sourire. Je me retourne pour la remercier, mais elle a déjà disparu à l'étage. Ma mère... la reine des contradictions. Elle m'accueille comme un chien dans un jeu de quilles, mais elle prend le temps, au beau milieu de toute cette frénésie des préparatifs, de me cuisiner mon plat et mon dessert préférés. Sachant l'importance qu'elle accorde à la diététique (après tout, c'est son métier) et sa passion des silhouettes filiformes, je ne pouvais pas imaginer plus beau cadeau de bienvenue. Faire un savarin s'apparente, pour elle, à de la haute trahison.

Tout à coup, je suis heureuse d'être ici, chez moi, entourée des miens.

Cet état de félicité dure peu ; le dîner est une épreuve. L'autoritarisme de ma mère, la condescendance de Marianne, leur insupportable snobisme qui se heurte sans cesse aux provocations insolentes de Sibylle, la passivité de mon père et d'Adrien, tout ça me rappelle très vite pourquoi j'avais si hâte de

quitter le nid familial. On n'a jamais un instant de répit, dans cette famille. Tout le monde est constamment à couteaux tirés. J'ai beau les aimer, c'est épuisant. Invivable.

J'en viens à me demander ce qui a bien pu me traverser l'esprit quand j'ai accepté de revenir deux semaines. Deux longues semaines, qui vont me paraître interminables...

Le soir dans mon lit, je pense à Roman. J'aimerais tellement qu'il soit là ! Pouvoir me réfugier dans ses bras, où plus rien n'a d'importance.

Je lui envoie un énième texto. Je sais qu'il n'y répondra pas.

[Roman, tu me manques. Pardon. Réponds-moi. Je n'en peux plus de ce silence. Je n'en peux plus de ton absence. Je suis à Paris, je t'embrasse.]

Le lendemain, je suis debout dès six heures et demie. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, triste de constater qu'en effet mon texto est resté sans réponse, et stressée par la perspective d'affronter l'anniversaire de mon père et Noël avec toute ma famille. On va encore se mêler de ma vie sentimentale, me questionner, me demander si j'ai un petit ami (certains chuchoteront que j'ai peut-être *une* petite amie cachée...), s'inquiéter que je sois toujours célibataire à vingt-quatre ans bien tassés. Je vais encore passer pour le vilain petit canard de la couvée. Même Sibylle, ma plus jeune sœur, est déjà fiancée. Je me demande d'ailleurs comment elle, si pleine d'entrain, peut s'épanouir avec un type aussi fade que Matthieu. C'est un benêt de quinze ans son aîné, mais il lui a offert une belle bague, il est notaire et il sait comment plaire à ma mère. Est-ce que vraiment ça peut suffire à Sibylle pour être heureuse ?

*Ah, si seulement Roman était là ! Ça clouerait le bec à tout le monde !*

Je prends un bon petit déjeuner en compagnie de Paul, le fils de Marianne et Alexandre, qui ont dormi à la maison. C'est un bambin haut comme trois pommes, de presque cinq ans, calme et attentif, d'une maturité exceptionnelle. Il insiste pour me préparer mes tartines. Je le laisse faire avec amusement et une certaine admiration : brioche, beurre, confiture, jus d'orange, ce petit bonhomme maîtrise son art comme un chef, juché sur un tabouret pour atteindre les placards. On sent le gamin débrouillard, habitué à s'occuper tout seul pendant que ses parents s'accordent une grasse matinée.

Rassasiée, je remercie mon neveu, qui part s'installer dans le canapé avec son album de coloriage, et j'enfile un manteau, un bonnet, une écharpe. Je laisse un mot à mes parents pour les prévenir que je ne mangerai pas avec eux ce midi. Le jour se lève à peine, mais le ciel promet une belle journée d'hiver, fraîche et ensoleillée. Les rues de Paris grouillent de gens pressés. Moi, j'ai le temps. Je flâne en pensant à Roman. Quelque chose, dans l'air magique de cette ville qui m'a vue naître et que j'aime, me dit de ne pas désespérer. Paris me murmure que notre rupture n'est qu'un malentendu, ça va s'arranger... si je fais ce qu'il faut. Le problème, c'est que je ne sais pas comment m'y prendre.

À dix heures, j'ai rendez-vous au Jardin des Plantes avec Lou, qui a accouché le mois dernier, et je décide de m'y rendre à pied, pour rallonger ma balade.

Je suis heureuse de la revoir, nous nous étions bien entendues lors de notre rencontre à New York, quand j'avais interviewé son mari, le fameux Alexander Bogaert. Sa petite fille est adorable et Lou est resplendissante. La maternité lui va bien. L'amour lui va bien. Quand elle parle d'Alex, ses yeux pétillent, ses joues rosissent.

– Célia adore la peluche que tu lui as offert, me dit-elle en me désignant sa fille endormie dans son landau avec le grand lapin rose et bleu que je lui avais envoyé pour sa naissance.

Puis, tandis que nous marchons tranquillement, profitant du soleil, la conversation glisse vers nos boulots. Elle styliste, moi journaliste et écrivain à mes heures perdues, nous avons en commun le goût de la création :

– Alex a diplomatiquement suggéré que je prenne un long congé pour m'occuper à plein temps de Célia... et de lui, me confie-t-elle dans un rire. Alors en ce moment je ne fais rien d'autre que pouponner. Parfois, je me surprends à dessiner des barboteuses, c'est plus fort que moi : il faut que je crée ! Et toi ? Ton livre ? Tes articles ? J'ai lu le dernier, sur Parker, il est très bon. Alex dit que tu iras loin.

– Si Alex le dit, je suppose que je dois le prendre comme parole d'évangile, la taquiné-je, amusée de constater à quel point elle est accro à son mari.

– Bien sûr ! s'exclame-t-elle en riant de plus belle. Alors, tu es sur quoi, en ce moment ? Tu peux en parler ?

– Tout dépend. Je suis officiellement sur une histoire de boursicotage, rien de palpitant. Je pourrais t'en dévoiler tous les méandres, mais tu baillerais à t'en décrocher la mâchoire au bout de deux minutes, tellement c'est barbant.

– Ah non, pitié ! dit-elle en grimaçant comiquement. Moi qui croyais que le métier de journaliste était plein de rebondissements et d'aventures ! Tu n'as rien de plus croustillant... ?

– Si, dis-je en souriant. Officieusement, je suis sur une affaire vieille d'une vingtaine d'années, passionnante mais compliquée, délicate. Trop pour que je puisse en parler librement. Je n'ai que des présomptions, des pistes que j'ai du mal à remonter. Je voudrais profiter de mon passage à Paris pour rencontrer le flic qui a succédé à celui chargé de l'enquête à l'époque. Mais cet Eriksen n'est pas facile à joindre, je ne m'en sors pas, et sans lui je suis dans un cul-de-sac...

– Eriksen ? Pas le lieutenant Nils Eriksen, quand même ? me demande-t-elle.

– Euh... si. Pourquoi ?

– Alors je comprends que tu aies du mal à l'approcher ! C'est un ours mal léché. Genre brut de décoffrage. Mais un excellent flic.

– Tu le connais ?

– Plutôt, oui. Il nous a tirés d'affaire, Alex et moi, lors d'une histoire assez sordide, cet été. Si tu as besoin de le voir, je peux t'arranger un rendez-vous avec lui.

– Tu ferais ça ? m'exclamé-je, abasourdie et trop heureuse. Lou, tu ne peux pas savoir à quel point ce serait génial !

– Attention : je ne te garantis pas qu'il acceptera de t'aider, tempère-t-elle. Il est spécial, pas toujours commode et il n'agit jamais par complaisance. Il ne me doit rien, il ne me fera pas de fleur et à toi non plus. Ce sera à toi de le convaincre et tu devras probablement sortir l'artillerie lourde, argumenter, lui présenter des preuves de ce que tu avances, le persuader de s'intéresser à ton dossier.

– Bien sûr, bien sûr, dis-je en sautillant quasiment sur place tant je suis excitée. Mais si seulement il acceptait de me rencontrer, ce serait déjà énorme.

– Alors je l'appelle tout à l'heure et je t'envoie un texto pour te donner sa réponse. Ça te va ?

Ça me va tellement que j'ai envie de lui sauter au cou. Mais ce n'est pas n'importe qui, c'est Lou Bogaert, styliste de talent, épouse de milliardaire, jeune maman. Nous n'appartenons pas tout à fait au même monde. Aussi me contenté-je de la remercier aussi chaleureusement que possible avant que nous ne nous séparions.

*Si le bonheur était contagieux, Lou m'aurait gravement contaminée, tant elle irradie. Elle semble tellement heureuse, avec son Alex. C'est beau, des gens qui s'aiment. Quand on les observe, on a l'impression qu'ils vivent dans une autre dimension, où tout est magique, resplendissant.*

*C'est ce que je ressens quand je suis avec Roman. C'est ça, que je veux vivre chaque jour, chaque heure, à chaque instant. Je ne veux pas me contenter des miettes de souvenirs, je veux qu'on ait un avenir ensemble.*

*C'est décidé : à mon retour aux États-Unis, j'irai le voir et je m'expliquerai clairement avec lui, dussé-je forcer les portes de la Red Tower et le ligoter sur une chaise pour l'obliger à m'écouter jusqu'au bout.*

Revigorée par cette décision hardie, je décide de passer le test de dépistage du HIV aujourd'hui même et, dans la foulée, je me retrouve dans la salle d'attente d'un médecin parfaitement inconnu qui consulte sans rendez-vous. Tant que j'y suis, autant me faire également prescrire la pilule...

Une petite voix, du côté de ma conscience, s'élève timidement pour me demander si je ne mets pas la

charrue avant les bœufs, mais je la fais taire illico. Il faut positiver ! Et je veux prouver à Roman que je suis prête à m'engager avec lui. Corps et âme.

### **3. Joyeux anniversaire, papa !**

Le lendemain, après une seconde nuit (presque) blanche, mes bonnes résolutions de la veille me paraissent franchement téméraires, surtout la partie où je ligote Roman. L'euphorie de ma rencontre avec Lou s'est estompée, je me sens l'âme beaucoup moins conquérante et ma belle confiance en moi s'est évaporée. Néanmoins, comme ce matin est le premier jour de mon cycle, j'avale consciencieusement ma pilule, avec la sensation étrange, et grisante, de conjurer le mauvais sort. C'est un premier pas vers Roman, vers le bonheur.

Aujourd'hui, vendredi dix-huit décembre, c'est également l'anniversaire de mon père.

– Bigre ! me dit-il en ajustant sa cravate tandis que je plie le carré de soie assorti pour le glisser dans sa pochette. Soixante ans... comme le temps passe vite. Profite de ta jeunesse, Amandine. Ne laisse pas ta vie t'échapper.

Il semble mélancolique, mais alors que nous nous apprêtons à descendre au rez-de-chaussée où s'est réunie la famille au grand complet, il me prend la main et claironne gaiement : – Allons ! Mène donc ton vieux père dans l'arène, et que la fête commence !

La fête en question, magistralement orchestrée par ma mère, se déroule dans le salon de notre maison et sous les superbes tentes dressées pour l'occasion dans le jardin attenant. La cinquantaine d'invités profite de la douceur de ce magnifique après-midi, les plus frileux réconfortés par la chaleur des braseros. C'est sous un radieux soleil hivernal que commence mon calvaire.

Comme je le craignais, après les félicitations d'usage pour mon travail aux États-Unis, viennent les inévitables questions sur ma vie sentimentale. Embarrassée, j'esquive les interrogations directes, je fais mine de ne pas comprendre les allusions, je fuis d'un oncle à l'autre, d'une tante à l'autre, d'un(e) cousin(e) à l'autre, jusqu'à me faire coincer par ma grand-mère, qui entreprend de me soumettre à un interrogatoire en règle. Je suis à deux doigts de craquer et de fondre en larmes devant tout le monde quand mon iPhone se met à biper furieusement. J'avais réglé le volume sonore au maximum pour ne pas louper le texto de Lou, qui m'avait ravie : [Eriksen accepte de te voir. Passe quand tu veux au commissariat. Bises. Lou.]

... et oublié de le baisser ensuite.

Cette fois, ces bips intempestifs me sauvent la vie en coupant fort impoliment la parole à ma grand-mère. Elle me jette un regard réprobateur tandis que je saisis l'occasion pour m'éclipser en mentant éhontément :

– Désolée, mamie, c'est peut-être le boulot, je ne peux pas l'ignorer.

Mais ce n'est pas le boulot. Le nom qui s'affiche fait s'emballer mon cœur et je dois relire plusieurs fois les trois mots qui dansent devant mes yeux avant d'en prendre pleinement conscience, de les comprendre et de les croire : [Je suis là.]

Ma première réaction est purement instinctive, je pousse un cri de joie : Roman !

Puis, tandis que le sens de ces trois mots commence à faire son chemin dans mon esprit, je me demande, hébétée :

– Comment ça : « Je suis là. » ?

Les jambes flageolantes, avec la sensation d'avancer dans un film au ralenti, je me fraie un passage entre les invités, ignorant totalement ceux qui tentent de m'aborder ou de me parler. Ils n'existent tout simplement plus pour moi.

*Roman est là ? Chez mes parents ? Il est venu ? !*

Je voudrais y croire, de toutes mes forces, mais ça me paraît tellement énorme que je n'ose pas. J'atteins l'allée qui mène à notre portail et j'aperçois, tout au bout, une superbe Bugatti Veyron noir mat. Je reconnâtrai la ligne de cette voiture entre mille. C'est le modèle de prédilection de Roman. Il le possède en deux exemplaires, un à la Nouvelle-Orléans, un à Paris. Et la silhouette athlétique appuyée contre son capot, bras croisés, tête penchée, m'est elle aussi délicieusement familière : c'est bien Roman

! Pas de doute possible !

Je dois me retenir pour ne pas courir vers lui, pour ne pas me jeter dans ses bras et le couvrir de baisers. J'essaie d'adopter un pas digne et mesuré, et je pense que j'y parviens pas trop mal. Par contre, impossible de ne pas sourire jusqu'aux oreilles. Je suis tellement heureuse ! J'ai l'impression de ne pas l'avoir vu depuis des mois, et je suis saisie par son visage grave aux pommettes hautes, ses superbes yeux noirs et calmes qui me transpercent. Sa posture nonchalante dégage toujours cette impression de puissance à fleur de peau et contraste avec la rigueur impeccable de son costume. Il est plus beau chaque fois que je le revois.

Cependant, nos retrouvailles ne se déroulent pas tout à fait comme je l'aurais voulu. Roman me salue de la tête, il ne m'embrasse pas, il reste distant. Je suis douchée par son accueil.

*S'il est là, c'est pour me voir, non ?*

S'il s'est donné la peine de venir, c'est que tout n'est pas perdu.

– Bonjour Amy.

– Roman... Tu m'as tellement manqué ! m'écrié-je sans réfléchir avant de me reprendre en balbutiant devant son air mi-figue mi-raisin. Je veux dire, c'est super que tu sois là. Je ne m'y attendais pas, c'est juste tellement...

Pendant que je cherche mes mots, il modère mes ardeurs :

– Je suis seulement de passage, Amy. J'ai des rendez-vous à Paris et Monaco dans la semaine mais je me suis dit que tu aurais besoin d'un soutien amical.

– Un soutien amical ? répété-je bêtement. Comment ça ?

– Je sais que tu redoutes ces fêtes avec ta famille, et qu'on va te harceler tant que tu ne sortiras pas de ton chapeau un petit ami irréprochable. Je t'avais promis de ne pas te laisser affronter ça toute seule, je te renouvelle donc ma proposition d'être ton chevalier servant, aujourd'hui et à Noël.

– Tu postules pour un job de petit ami par intérim, en quelque sorte ? lui demandé-je assez déstabilisée.

– C'est cela, mais n'oublie pas la mention « irréprochable », s'il te plaît. J'ai des références, tout de même, précise-t-il avec un sourire charmeur qui me réchauffe le cœur et m'agace à la fois.

*Il avait promis ? Je croyais qu'il plaisantait, mais s'il se sent obligé d'être là à cause de sa promesse, je ne vais pas m'en plaindre ! Plutôt en profiter ! C'est toujours ça de pris, une sorte de premier pas (un petit pas, Ok, mais au moins c'est un pas en avant...) Par contre : soutien amical ? chevalier servant ? Ça veut dire quoi ? On est potes, maintenant ? On joue seulement à être ensemble ? On joue jusqu'où ? Si je l'embrasse, ça fait partie du jeu ? Et si...*

Avant que je puisse pleinement réaliser ce qui se passe, il me prend la main et m'entraîne vers la fête :

– Allons-y, *ma chérie*, dit-il avec son léger accent qui me fait craquer. À mon tour de venir fourrer mon nez dans tes affaires de famille. Puisque tu sais tout de ma mère, autant que je rencontre la tienne.

Roman fait forte impression, évidemment. Cinquante paires d'yeux ronds nous dévisagent quand nous apparaissions, main dans la main. Cinquante nuances de stupeur s'affichent sur les visages de ma famille. Cela va du simple étonnement à l'effarement en passant par l'ébahissement et l'incrédulité. Ce que je trouve, somme toute, assez vexant.

Avant le soir, Roman a ensorcelé toute l'assemblée, moi comprise (comme si je n'étais pas déjà assez mordue...). Je suis interloquée de constater l'aisance avec laquelle, lui, d'habitude si réservé, a su conquérir ma famille. Mais après tout il vient d'une famille d'acteurs. En tout cas, il est adopté d'emblée. Marianne et mamie, ainsi qu'une bonne partie de la gent féminine, semblent subjuguées ; papi manque défaillir de bonheur quand Roman lui propose un tour en Bugatti ; le petit Paul a élu domicile sur ses épaules et ne veut plus en descendre parce que « Roman, c'est le plus grand de vous tous et on voit mieux de là-haut ». Mamère elle-même semble résolue à se couper en huit pour lui faire plaisir, alors qu'il

n'hésite pas à la contrarier pour prendre mon parti.

– Amandine, cesse de t'empiffrer, me tance-t-elle alors que je picore quelques olives sur le buffet. J'entends d'ici craquer les coutures de ton pauvre pantalon.

– Je peux vous conseiller un excellent ORL pour vos acouphènes, madame Lenoir, la taquine Roman en glissant entre mes lèvres l'olive que je venais de reposer. Si quelque chose ici doit craquer, ce sera sûrement moi, tant ce que je vois m'ensorcelle, continue-t-il en me souriant, son regard s'égarant par mégarde vers mon décolleté, sa main chaude au creux de mes reins m'attirant plus près de lui.

Et ma mère, au lieu de lui répondre vertement, comme elle l'aurait fait pour n'importe qui d'autre, se met à pouffer derrière sa main. Une vraie collégienne ! Incroyable !

Quant à mon père... il est le plus heureux des hommes. Il ne quitte plus le tableau que Roman lui a offert : *Soleil et Vie*, de Frida Kahlo. Il semble incapable de s'en éloigner de plus d'un mètre. Indépendamment du fait que cette œuvre est d'une valeur inestimable, je suis touchée que Roman se soit souvenu de l'artiste préférée de mon père alors que je ne l'avais évoquée qu'au détour d'une conversation, au beau milieu de mille autres détails sur mes parents.

Bref, cet anniversaire est une réussite.

Je me surprends à oublier que ce n'est qu'un jeu de rôles, que Roman ne veut être qu'un intérimaire dans ma vie. Surtout qu'il mériterait un oscar pour son interprétation quand ses lèvres effleurent ma nuque, quand son regard plonge dans le mien, quand sa main caresse ma hanche, quand il a pour moi ces petites attentions qui finissent de convaincre ma famille que nous sommes profondément amoureux. Moi-même je suis perdue, mes émotions me submergent. Je n'arrive pas à jouer, à rester détachée. Chaque fois qu'il me touche, je suis à deux doigts de défaillir. Ça me paraît tellement réel. Je ne vois pas d'artifice dans ses gestes, seulement de la tendresse et une bonne dose de séduction.

En fin de soirée, quand vient le moment d'aller se coucher et que chacun regagne ses pénates ou se dirige en baillant vers sa chambre, je réalise que je ne peux décemment pas faire dormir mon « amoureux » sur le canapé du salon. Nous allons devoir partager mon lit.

*Encore une nuit blanche en perspective. Comment je suis censée trouver le sommeil avec Roman allongé à dix centimètres de moi ?*

Roman ne fait aucun commentaire quand il me suit dans ma chambre sous les toits. Il se contente d'en faire le tour tranquillement, sans toucher à rien mais en observant tout. Je suis mal à l'aise ; c'est un peu comme être nue devant lui en pleine lumière, sous une rangée de néons, sans aucune possibilité de me cacher. J'ai tout à coup honte de ce que cet endroit peut révéler de moi. Je le regarde à travers ses yeux et je vois le refuge d'une ado mal dans sa peau, pas celui d'une jeune femme sûre d'elle, comme je voudrais paraître. Je ramasse en catastrophe une petite culotte qui traîne, je range deux ou trois fouillis, et j'allume la lampe de chevet avant d'éteindre le plafonnier, plongeant la chambre dans une semi-obscurité moins révélatrice et plus rassurante.

Roman me regarde m'agiter avec un demi-sourire, ce fameux demi-sourire qui me donne toujours envie de croquer sa bouche à pleines dents, et ça n'arrange pas ma nervosité. Je me demande comment je vais m'y prendre pour me déshabiller tout en préservant ma pudeur, si je dois enfiler un pyjama pour dormir, et si oui, lequel... Roman, lui, ne s'embarrasse pas de ce genre de considérations. En trente secondes, ses vêtements gisent au sol. Tous ses vêtements. Et dix secondes plus tard, alors que j'ai les yeux encore éblouis du spectacle de son magnifique corps nu, il est couché. Confortablement allongé les mains derrière la nuque, les couvertures remontées sur ses hanches, son torse aux abdos ciselés offert à mon regard, il m'observe. Malgré mon épuisement, j'ai une envie folle de lui sauter dessus, de le chevaucher, de l'embrasser, d'abuser de lui.

*La nuit va être longue...*

Dix minutes plus tard, je suis enfin au lit moi aussi, les nerfs en pelote, les doigts brûlants de ne pas pouvoir le toucher.

J'ai gardé ma culotte avant de me glisser à ses côtés, en prenant garde de ne pas l'effleurer. Après avoir vaguement grommelé un « bonne nuit », Roman me tourne le dos, et je me demande s'il est contrarié que j'aie éteint la lumière avant de me déshabiller...

La nuit n'est pas seulement longue, elle est interminable. J'ai beau me tenir le plus éloigné possible de Roman, ne pas bouger d'un cil, figée sur le dos les poings serrés le long du corps, je glisse vers lui comme s'il était aimanté.

*Ce lit est en pente, ce n'est pas possible autrement !*

Très vite, j'ai l'impression d'avoir les terminaisons nerveuses qui grésillent. Quand il bouge, le moindre frôlement m'électrise. Le plus infime de ses mouvements me met dans tous mes états, j'espère et je redoute que son corps frôle le mien. Il me semble que si cela survenait le contact de nos deux peaux produirait une nuée d'étincelles. Pour couronner le tout, sa chaleur se diffuse tout autour de lui et la nuit est si fraîche que je suis sans arrêt tentée de venir me blottir contre lui. Mais je serre les dents, et je me retiens : s'il veut qu'on se rapproche, il sait où me trouver. Moi, je ne sais plus sur quel pied danser, ni quoi penser, à force, et je n'ai pas envie de me faire rabrouer.

– Mais il nous a tellement manqué ! hurlent à l'unisson ma peau, mon ventre, mes seins, mon cœur, ma bouche et tous mes sens...

Mon unique consolation, c'est que je devine, à sa respiration rapide, qu'il n'est pas beaucoup plus serein que moi. Il se tourne. Se retourne. Dans un sens. Dans l'autre. Je m'éloigne pour ne pas rouler vers lui. Il rejette les couvertures. Nos hanches se frôlent. Je retape mon oreiller. Il pousse un bref soupir agacé. M'arrache les couvertures. Je râle. Les lui reprends. Nos cuisses se touchent, mon sein effleure son bras. Il bondit hors du lit, comme s'il s'était brûlé :

– Mais c'est quoi, ce lit pour nains ? ! On ne peut pas bouger un orteil sans se cogner et se grimper dessus, ronchonne-t-il en attrapant une couverture et son oreiller pour aller se lover dans le fauteuil.

Je me retiens de l'envoyer paître, partagée entre irritation et amusement, et je me mets à compter les moutons. Je finis par dériver de veille en somnolence, du rêve à la semi-conscience. Entre deux assoupissements, je constate que Roman a regagné le lit. Il dort profondément. Je me recule jusqu'à me blottir contre lui.

*Merde à la fin, j'ai bien le droit d'en profiter un peu. Il ne s'apercevra de rien.*

La raideur que je sens s'ériger contre mes fesses me détrompe rapidement. Il ne devait pas dormir si profondément que ça... Il m'entoure de ses bras, mon cœur s'emballe, je soupire d'aise, je me sens bien. À ma place. J'ai du mal à déterminer si tout cela est vraiment réel, mais je ne veux pas le savoir, je suis trop bien. Je me rendors. Je rêve de Roman. Je suis dans ses bras. Il me dit des mots tendres, il m'embrasse. Je me retourne. Nos corps s'attirent. Nos membres se mélangent. Il me fait l'amour. Je ne veux plus jamais me réveiller.

## **4. Ma sœur, la boxe et le lieutenant**

Je finis pourtant par émerger du sommeil vers dix heures le lendemain. Ma première pensée est pour Roman, mais il n'est déjà plus là. Parti à Monaco. Je m'étire longuement, les yeux clos, absurdement heureuse, des lambeaux de rêves sensuels encore plein la tête, si réalistes que je me demande si j'ai vraiment rêvé.

Après une longue douche, je me faufile jusqu'au vestibule en espérant sortir sans croiser quiconque. J'ai prévenu mes parents hier que je devais m'absenter toute la journée et je n'ai pas envie qu'ils me fassent subir un interrogatoire à propos de Roman alors que je ne sais plus moi-même où on en est.

Manque de bol, Sibylle me guettait pour me bombarder de questions. Cinq minutes plus tard, c'est toute la maisonnée qui me tombe dessus et m'interroge sur mon beau milliardaire. J'élude habilement, en prétextant un rendez-vous urgent. Ce n'est qu'un demi-mensonge : je compte rencontrer le lieutenant Eriksen aujourd'hui, puisqu'il a dit à Lou que je pouvais passer quand je voulais. Je parviens ainsi à me débarrasser de tout le monde, sauf de Sibylle qui tient absolument à m'accompagner. Ma petite sœur sait se montrer tenace et au bout d'interminables négociations, je capitule. Au fond, je suis contente ; j'aime beaucoup Sibylle, même si je la trouve insupportable dès que je dois la côtoyer plus de deux jours d'affilée.

C'est la première fois que je pénètre dans un commissariat et je suis surprise de le trouver si quelconque. Je m'attendais à quelque chose de plus impressionnant, mais ce n'est qu'un grand bâtiment sans charme, un bloc de béton peint en vert. On patiente un bon quart d'heure à l'accueil avant d'apprendre que le lieutenant Eriksen est à la boxe aujourd'hui mais qu'il a laissé des consignes à mon attention, et que je peux l'y rejoindre, à deux pâtés de maisons de là. Ce que je m'empresse de faire, talonnée par Sibylle.

La chaleur de la salle de sport est agréable, après le vent et le froid piquant de la rue. Nous quittons nos gros manteaux et avançons assez timidement à la recherche de l'accueil ou de quelqu'un qui pourrait être le propriétaire, le gérant ou l'entraîneur, bref, un quidam qui puisse nous renseigner. La salle est assez grande mais vétuste et spartiate, murs gris, sol en ciment. Il y règne une ambiance très particulière entre concentration, épuisement et douleur. Des hommes font des abdos, des pompes, des tractions, sautent à la corde, frappent dans des sacs, seuls ou en binôme. Trois rings trônent au centre, sur lesquels s'affrontent des types en sueur. Sibylle n'a pas cligné des yeux une seule fois depuis notre arrivée, tant elle est ébahie par tout ce qui l'entoure, à mille lieues de notre univers. Elle reste scotchée devant un grand blond qui fait passer un sale quart d'heure à son adversaire. Il a de magnifiques tatouages tribaux qui se déploient sur ses épaules musculeuses.

– Je peux vous aider, mesdames ? s'informe un gros bonhomme à l'air fatigué, le seul ici à ne pas être habillé d'un short ou d'un survêtement.

– Oui, probablement : je cherche un certain lieutenant Nils Eriksen. Vous savez où je peux le trouver ?

– Pour sûr. C'est le barbare en train de ratatiner le seul poids lourd sérieux qu'il me reste pour les championnats, dit-il en désignant le colosse blond.

– Wahou... murmure Sibylle, définitivement subjuguée, qui ne l'a pas quitté des yeux.

Le gros bonhomme la regarde d'un air amusé et nous tend la main :

– Daniel Darne, proprio de la salle.

– Amy et Sibylle Lenoir, réponds-je. Enchantées.

– Si vous allez lui parler, dites donc à Eriksen de ne pas m'esquinter mon champion.

– Je n'y manquerai pas, dis-je en suivant Sibylle qui a filé droit vers le tatoué, comme treuillée par un câble invisible.

– Non mais t'as vu le mec ? me demande-t-elle, visiblement fascinée quand on arrive au bord du ring. Non mais sérieux, t'as vu comment il bouge ? Comment il est beau, avec ses espèces de tresses dans les cheveux ? Un vrai dieu viking ! Aussi baraqué. T'as vu ses bras ? Son torse ?

– J’ai vu, j’ai vu... dis-je amusée par l’admiration éperdue qu’affiche ma petite sœur. Difficile de ne pas le remarquer.

– Il pourrait sûrement assommer un bœuf d’un seul coup de poing, dit-elle encore, étrangement rêveuse.

– C’est vrai que de nos jours, à Paris, c’est une qualité indispensable, la taquiné-je. Des fois qu’on croiserait une vache enragée dans le métro...

– On dirait un gladiateur, continue-t-elle sans me prêter attention, tout à sa contemplation.

– Un gladiateur bien nourri, l’asticoté-je encore en comparant intérieurement le corps massif du lieutenant avec la silhouette impeccablement ciselée et harmonieuse de Roman.

– Nourri juste ce qu’il faut ! s’indigne Sibylle. Moi, j’aime bien les mecs lourds et solides, je trouve ça trop sexy.

– Matthieu serait certainement ravi de l’apprendre, dis-je en pensant à son fiancé qui doit peser la moitié d’Eriksen.

– Matthieu est... gentil, dit-elle sans grand enthousiasme en haussant les épaules.

Étonnée, je m’apprête à lui demander ce qui cloche entre eux quand mon iPhone émet son bip caractéristique m’annonçant un texto. Roman ! Fébrile, je clique sur son message, avant de déchanter : [J’ai passé une nuit exécrationnelle, tu prends toute la place dans le lit, tu tires les couvertures à toi, tu as les pieds gelés. Et ton fauteuil est un véritable instrument de torture.]

*Le mufle ! Quelle mauvaise foi ! C’est phénoménal ! Il est vraiment gonflé !*

Avant que, vexée, j’aie pu pianoter une réponse bien venimeuse, un bip me notifie un second texto :

[Mais tu es très belle quand tu dors...]

Puis un troisième :

[Veux-tu renouveler mon contrat d’intérim pour Noël ?]

Et enfin un quatrième :

[Je dois être un peu masochiste sur les bords...]

Sa cascade de SMS me fait rire et je m’empresse de lui répondre, contente qu’il pense à moi, qu’il veuille me revoir :

[La mention « irréprochable » sur ton CV est peut-être un poil mensongère, mais ta prestation n’était pas mauvaise. Contrat renouvelé.]

Après réflexion, je lui en envoie un deuxième :

[Merci. Je suis heureuse que tu sois là.]

Il me répond simplement :

[À bientôt, alors.]

Me laissant frustrée, l’esprit rempli de spéculations et questions sans réponses. J’ai hâte de le revoir, j’aimerais tellement réussir à lui parler. Encore cinq jours avant qu’il revienne... La voix de Sibylle me tire de mes réflexions :

– Ça a l’air de se calmer, sur le ring. C’est le moment, me dit-elle en me poussant du coude.

Puis, elle crie, pour se faire entendre par-dessus le brouhaha ambiant :

– Lieutenant Eriksen ! Houhou ! Lieutenant !

– Sibylle ! lui chuchoté-je, furieuse. De quoi tu te mêles ? Je comptais attendre qu’il ait terminé !

– Il a terminé, m’assure-t-elle avec une moue. Regarde : l’autre est cuit, il vacille, il est à moitié sonné. Il est temps de transmettre le message du proprio de la salle avant que son poulain ne se fasse rétamer définitivement.

Je soupire, renonçant à argumenter. Elle n’entendrait rien : elle est hypnotisée par Eriksen, qui s’approche de nous d’un pas tranquille, son torse nu aux muscles lourds luisant de sueur. Il paraît encore plus imposant vu de près, d’autant qu’il nous domine de la hauteur du ring.

– Bonjour, lui dis-je embarrassée par le culot de Sibylle, tandis qu’il retire son protège dents.

Pardonnez-moi de vous déranger, je suis Amy Lenoir, je viens de la part de Lou Bogaert.

– Ah, la journaliste, répond-il d'une voix grave et éraillée qui me fait penser au Papa Ours dans Boucles d'Or. Bonjour.

– Bonjour, moi c'est Sibylle, ajoute ma sœur en rougissant quand il se tourne vers elle.

– Enchan... commence-t-il avant de se retourner d'un mouvement vif, terriblement vif pour un homme de sa corpulence, et de cueillir son adversaire d'un puissant crochet du gauche à la mâchoire.

L'autre, qui s'était approché en silence, comptant visiblement profiter de sa distraction pour prendre sa revanche, part en vol plané et atterrit au tapis, les bras en croix. Tout à fait calmé.

*Autant pour le champion qu'il ne fallait pas abîmer... Ceci dit, ce n'était pas très sportif de sa part d'attaquer dans le dos un homme en train de discuter. Même un homme croisé avec un grizzli.*

– Nils ! Merde ! crie le proprio, depuis l'autre bout de la salle. On avait dit : pas de KO. Il a un combat dans dix jours. Tu fais chier !

– Désolé, coach, s'excuse Eriksen sans paraître contrit le moins du monde. Que puis-je pour vous ? ajoute-t-il à notre intention en passant sous les cordes pour sauter du ring.

– Je peux vous parler en privé ?

– Bien sûr. Si l'une de vous accepte de me débarrasser de mes gants.

– Je veux bien essayer, dit timidement Sibylle.

– Il suffit de dénouer les lacets puis de tirer dessus de toutes vos forces sans finir les quatre fers en l'air, explique-t-il en lui tendant ses mains.

Sibylle s'applique à la tâche et je peux la voir frissonner quand ses doigts effleurent les poignets du lieutenant. Lui ne semble pas particulièrement troublé. Stoïque, il attend patiemment qu'elle le libère, ce qui prend un certain temps, l'émotion la rendant maladroite.

*Il ne manquait plus que ça... Ma petite sœur qui a le coup de foudre pour une brute, flic de surcroît, et qui ne la calcule même pas. Ça nous promet de grands moments...*

Quand elle en a enfin terminé, je lui demande de nous laisser seuls. Elle s'exécute de mauvaise grâce, avec un dernier regard appuyé pour Eriksen qui la remercie d'un bref sourire. J'ai l'impression de la voir se liquéfier de bonheur. J'ai une pensée désolée pour le pauvre Matthieu, qui n'a jamais, que je sache, troublé Sibylle à ce point.

Eriksen jette une serviette éponge sur ses larges épaules et m'entraîne dans un recoin désert de la salle. Mon entrevue avec lui ne se déroule pas trop mal, mais ce n'est pas non plus une réussite exemplaire. Disons que je parviens à l'intéresser à mon affaire, ce qui est déjà un bon point. Quant à savoir ce qu'il en pense : mystère. Il ne paraît pas curieux, ni indigné, ni enthousiaste, ni indifférent, ni même sceptique. Il reste simplement attentif, me posant quelques questions ciblées pour me remettre sur les rails quand je digresse ou m'embrouille dans mes explications.

Je lui donne un double du dossier que j'ai soigneusement monté sur la mort de la mère de Roman, Teresa Tessler. Puis je me jette à l'eau et lui demande de m'aider.

Il me considère en silence. Ses yeux gris me mettent mal à l'aise, j'ai l'impression qu'ils me sondent. Il est très calme, mais il y a chez lui comme une violence et une noirceur sous-jacentes, qui frémissent sous la surface et qui me font peur.

– Vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Vous avez accès aux archives de la police, aux notes de votre prédécesseur, Robert Martin, qui a enquêté à l'époque, et aux rapports d'expertise, à ceux d'autopsie. Bref, à tout. Sans vous, je suis dans un cul-de-sac. Définitivement bloquée.

– Je vais voir, se contente-t-il de me répondre. Laissez-moi un numéro où vous joindre. Je vous appellerai.

Je suis assez déçue, j'aurais voulu qu'il soit moins vague. Là, je ne sais même pas si je l'ai convaincu, mais je n'ose pas insister.

Quand nous quittons la salle, le propriétaire nous salue de la main. Sibylle bifurque brusquement vers

lui :

– Pourquoi il n’y a pas de femmes, dans votre gymnase ? C’est interdit ?

– Certainement pas, répond Darne, étonné. Mais aucune s’est jamais pointée ici. Peut-être bien que c’est pas assez classe.

– Sûr qu’on est loin du Hilton, mais ça a l’air sympa quand même.

– Pouvez vous inscrire, si ça vous chante, dit-il gentiment. Gratos pour vous, vu que vous seriez la première dame du club.

– Sérieux ?

– Pour sûr.

– Génial !

J’assiste, médusée, à cet échange surréaliste.

*Ma petite sœur, boxeuse ! Avec ses quarante-huit kilos ? Ma sœurlette qui a les larmes aux yeux dès que le coiffeur lui démêle les cheveux trop fort, qu’elle se cogne le coude ou qu’on la chatouille plus de huit secondes ?*

*Ma mère va me scalper si elle apprend ça !*

J’essaie de la raisonner, mais c’est une cause perdue. Elle me répond vaguement, balayant d’un haussement d’épaules indifférent tous mes arguments et mes mises en garde. Darne lui énumère la liste des vêtements dont elle aura besoin pour s’entraîner et lui délivre une carte de membre, avec les coordonnées et les heures d’ouverture de la salle.

– Dites, pourquoi vous ne faites pas boxer le lieutenant Eriksen, pour votre championnat ? lui demande-t-elle, sans gêne, alors qu’il nous raccompagne à la porte. Il a l’air meilleur que vos champions, non ?

*Aïe, aïe, aïe ! Ça commence bien ! Comment vexer un entraîneur, leçon numéro un : lui dire quel athlète il doit sélectionner pour les matches.*

Mais à mon grand étonnement, le gros homme répond en riant :

– Nils ? En championnat ? La bonne blague ! Il se bat comme un sauvage, il ne respecte aucune règle. Il serait disqualifié au premier round.

– Les règles, ça s’apprend, non ?

– Ouaip, mais il veut pas. Et quand Nils veut pas...

## 5. Noël et ses petits miracles

Je passe les journées suivantes avec mes parents ; nous n'avons pas eu vraiment l'occasion de nous retrouver depuis mon arrivée. Nous emballons les cadeaux, avant de les déposer au pied du sapin que nous avons décoré avec Benoît et Paul, qui y ont mis tout le sérieux et l'application dont sont capables des petits garçons de trois et quatre ans. Papa secoue tous les paquets un par un pour essayer de deviner ce qu'ils contiennent, pour la plus grande joie des enfants, qui l'imitent tandis que ma mère essaie, sans succès, de rappeler tout le monde à l'ordre.

Je pense beaucoup à Roman. Je crève d'envie de l'appeler, de lui écrire, mais je ne veux pas donner l'impression de lui courir après ou de le harceler. J'attends donc avec une impatience croissante le réveillon de Noël.

Sibylle disparaît tous les jours, généralement en fin d'après-midi pour ne rentrer que tard le soir. Elle a dit à maman qu'elle s'était inscrite à une salle de sport et qu'elle y retrouvait des amis. Maman est ravie :

– Tu devrais suivre l'exemple de ta petite sœur, Amandine. L'exercice physique est excellent pour la santé. Et pour la ligne, ajoute-t-elle avec un regard vers mes hanches.

– Maman, réponds-je agacée (avec néanmoins, toujours, une pointe de culpabilité pour mes courbes pulpeuses), on a déjà eu cette conversation un million de fois. Je n'ai pas envie de ressembler à une brindille. Encore moins s'il faut s'affamer ou suer des heures sur un rameur pour y parvenir.

À cause de ses idées fixes sur la minceur à tout prix, j'ai longtemps été complexée par mes formes, mais ma rencontre avec Roman a bouleversé la vision que j'avais de mon corps. Il me trouve belle. Voluptueuse. Et je n'ai aucune raison de ne pas le croire. Même si j'ai toujours des restes de pudeur, je me sens bien avec lui, en confiance... et en paix avec moi-même. Je ne veux pas laisser ma mère me ramener en arrière et détruire ce nouvel et fragile équilibre durement acquis.

*Et puis, maman, la tête que tu ferais si tu savais de quel genre de gymnase il s'agit... et de quel ami ! Je parie qu'elle n'y va que pour voir Eriksen. En voilà un qui ne te plairait pas du tout. Et qui ne fait pas du sport pour garder la ligne.*

La veille du réveillon, je ne parviens pas à dormir. Roman revient demain et je suis sur des charbons ardents. Je relis douze fois son texto laconique me confirmant son arrivée pour vingt heures.

*Il faut que j'arrête de m'enflammer comme ça. On ne sort plus ensemble et il n'a pas donné signe de vie pendant ces cinq derniers jours, à part ce texto lapidaire.*

Pourtant, je pense à lui non-stop. J'ai tellement hâte de le retrouver que j'ai l'estomac noué et je ne sais plus qu'inventer pour faire passer le temps plus vite. Du coup, je me chouchoute : gommage intégral, masque sur le visage, un autre sur les cheveux, avant de m'épiler de la tête aux pieds (enfin, façon de parler), puis de m'enduire de crème hydratante. Il est deux heures du matin, je suis en train de me vernir les ongles, installée dans le canapé du salon devant la télé, son coupé, quand je vois s'ouvrir lentement la porte d'entrée... et apparaître ma petite sœur, sur la pointe des pieds.

– Grillée, dis-je simplement tandis qu'elle referme derrière elle le plus silencieusement possible.

Elle sursaute et pousse un énorme soupir de soulagement en m'apercevant :

– Ouf ! J'ai cru que c'était maman !

– Tu t'entraînes dur à la boxe, on dirait, la taquiné-je. Tu ne lésines pas sur les heures sup.

– Heu... oui, répond-elle en piquant un fard monumental. Tu ne diras rien à maman, hein ?

– Évidemment. C'est Eriksen ?

– Pas vraiment. Enfin, si. Enfin, non. Enfin, je ne sais pas.

– Tu veux m'en parler ?

– Pas ce soir, dit-elle un peu triste avant de m'embrasser et de monter se coucher.

Enfin, nous sommes le vingt-quatre décembre ! Le ciel est bas, le froid vif. Il est tombé de la neige toute la nuit, toute la journée, et le jardin est d'une blancheur immaculée. Parents, frère et sœurs avec

leurs moitiés, neveux, grands-parents, nous sommes tous réunis dans le salon paré de guirlandes et de décorations colorées quand Roman fait son entrée, à vingt heures précises. Un froid vif pénètre avec lui quand il pousse la porte et je reste clouée sur place, à l'admirer, le cœur battant de manière erratique, alors que mon père est déjà en train de l'accueillir dans le vestibule. Ils se serrent la main et Roman s'ébroue, en riant d'une remarque de mon père, ébouriffant ses cheveux noirs pour les débarrasser de la neige qui les recouvre. C'est rare de le voir rire et ça lui va bien. Sur une échelle de séduction graduée de un à dix, je lui donne onze. Voire douze.

– Il est vraiment élégant et très beau, ton fiancé, me dit mamie tandis qu'il retire son long manteau noir, immédiatement assailli par Paul qui tente de l'escalader pour gagner ses épaules. Charmant, en tous points... N'est-ce pas Évelyne ?

Ma mère approuve sans réserve et, absurdement, je me sens gonflée de fierté. En règle générale, personne ne trouve grâce à ses yeux. Pourtant, Roman a passé l'épreuve haut la main, dans tous les domaines : physique, professionnel, humain, intellectuel (et même vestimentaire !). Pour la première fois de ma vie, ma mère approuve mon choix à deux cents pour cent. C'est nouveau, c'est agréable...

– Mamie, dans ce siècle, on ne dit pas d'un spécimen comme Roman qu'il est charmant, intervient Sibylle qui a retrouvé sa joie de vivre et ne manque pas une occasion de taquiner tout le monde. On dit qu'il est d'enfer, à tomber, explosif, carrément sexy, catégorie chaud-bouillant.

– Bouillant ? demande mamie, amusée. Tu sais, ma chérie, à mon âge il n'y a plus que ma cocotte-minute pour me donner des vapeurs. Mais je retiendrai ta leçon de sémantique.

Roman, inconscient des discussions scabreuses qu'il suscite, s'avance vers nous, Paul en remorque derrière lui. Et moi, je commence à paniquer. À me demander quoi dire, quoi faire, quelle attitude adopter, quelle contenance prendre ? Est-ce que je dois l'embrasser. Et où ? Sur la joue ? sur les lèvres ?

Je n'ai pas le loisir d'aller plus loin dans mes interrogations : Roman salue courtoisement ma famille, puis il me prend par la taille pour m'attirer doucement à lui et déposer au coin de mes lèvres un baiser léger comme un flocon de neige, troublant comme une promesse voilée. Sa bouche est fraîche, son souffle chaud. Une goutte de neige fondue coule de ses cheveux dans mon cou et me fait frissonner. Je suis brûlante, c'est délicieux. Roman est délicieux... Il agit avec son naturel et son assurance coutumiers, et quand enfin je détourne les yeux de lui, tous les regards sont posés sur nous, amusés et émus.

– Ouh, les zamoureux ! s'écrie Paul joyeusement. Roman, il est amoureux de Tat' Amandine !

– Qui ne le serait pas ? lui répond Roman dans un sourire, en le hissant sur ses épaules.

Je prends ces mots en plein cœur et je passe le restant de la soirée sur un nuage. Le réveillon se déroule à merveille. Du moins, c'est ce qu'il me semble. Je ne pourrais pas l'affirmer, je ne touche plus terre. Je ne vois que Roman. Je n'entends que sa voix. Je ne sens que sa cuisse contre la mienne, sous la table. Tout le reste n'est qu'un brouillard de sensations confuses. On mange, on parle, on rit, on distribue les cadeaux, les enfants éparpillent les emballages aux quatre coins de la maison. Roman m'offre un superbe coffret en bois peint sculpté, rempli de savons artisanaux multicolores, crèmes aux senteurs épicées et parfums orientaux. Ils me rappellent notre week-end enchanteur dans l'incroyable palais des Mille et Une Nuits du père de Malik, en Argentine. J'avais adoré ces produits fabriqués par les parfumeuses du Cheikh, j'avais pris un plaisir infini à tester tous ceux mis à ma disposition le temps de notre séjour, et je suis émue que Roman s'en soit souvenu. Rien ne lui échappe. Je me demande comment il fait pour se rappeler des choses aussi insignifiantes alors qu'il a un empire à gérer...

Il me dépose quelques gouttes de parfum dans le cou, qu'il assortit d'un baiser, et je ne suis pas loin d'atteindre le Nirvana.

J'oublie que nous avons un accord, qu'il me rend un service à titre amical, qu'il repartira demain. D'ici là, *carpe diem*, je ne veux penser à rien d'autre qu'à l'instant présent, qui est fabuleux.

Les enfants sont couchés depuis des heures quand la soirée se termine. Je prétexte des choses à régler avec ma grand-mère pour que Roman me précède dans la chambre et me laisse du temps avant de le

rejoindre. En réalité, je viens d'avoir une idée pour essayer d'arranger les choses entre nous. Je ne sais pas si elle est bonne ou mauvaise, mais je ne peux pas le laisser repartir demain sans avoir rien tenté. J'attrape du scotch, des rubans, et farfouille dans mon sac à main pour retrouver le double des résultats de mon test HIV. Je ne l'ai pas passé pour rien, il faut que Roman le sache. Je le plie pour en faire un bateau de papier, que je décore de rubans colorés. C'est du vite fait mais c'est joyeux, c'est tout ce qui compte. Sur la proue, j'écris le nom du bateau : « Titanic ». Puis, je le raye d'un trait fin et le remplace par : « Batboat », avec le symbole de Batman dessiné dessous. Je ne suis pas très douée en dessin mais je pense que le message passera quand même.

*Tu es mon super-héros, Roman. Je ne veux pas que notre relation coule à pic, je ne veux pas d'un naufrage. Je suis prête à m'engager avec toi.*

C'est peut-être un peu puéril mais je m'en moque. C'est entre nous. Il comprendra. J'en suis sûre.

En regagnant ma chambre, je croise mon père dans l'escalier :

– C'est bon de t'avoir de nouveau avec nous, Amandine. Et nous sommes très heureux que tu aies trouvé le bonheur avec Roman. Il a l'air très bien.

– Il est plus que ça, papa. Il est parfait, dis-je avec une boule dans la gorge, en cachant dans mon dos mon bateau de papier.

– Je ne suis pas certain que la perfection soit de ce monde, répond-il dans un sourire, mais vous allez formidablement bien ensemble. Il est visiblement fou de toi, et vice versa, ça crève les yeux. Quand il est là, tu es... métamorphosée. Resplendissante.

Les mots de mon père, aussi gentils soient-ils, me transpercent douloureusement. J'ai l'impression d'avoir passé ces derniers jours sur un manège infernal, ballottée en tous sens. J'ai oscillé entre euphorie et tristesse, impatience et résignation, espoir et découragement, passant d'un état à l'autre si souvent et à une telle vitesse, que j'en ai le tournis. Comment mon père pourrait-il deviner que Roman n'est là que pour tenir une promesse dont je ne me souviens même pas, que tout le reste n'est que poudre aux yeux ? Roman est un acteur né, il joue son rôle à la perfection. Quant à moi... bien sûr qu'on peut lire sur mon visage que je suis dingue de lui. Ça ne serait pas plus clair si c'était tatoué sur mon front.

Les larmes au bord des yeux, je rejoins Roman dans ma chambre. Debout devant mon secrétaire, il me tourne le dos, occupé à pianoter sur son iPad, à la lueur de la petite lampe de bureau.

– Ton fauteuil était du dernier inconfort pour dormir, mais tu n'étais pas obligée de t'en débarrasser si vite, plaisante-t-il en se retournant quand je passe la porte. Au moins, tu aurais pu le remplacer par une chaise.

– J'aurais eu trop peur que tu préfères encore la chaise à mon lit, dis-je d'une voix étranglée en me rapprochant de lui, avant de fondre en larmes contre son torse.

Il se passe deux interminables secondes avant qu'il ne me prenne dans ses bras, et cela me fait pleurer de plus belle.

– Amy ? demande-t-il tout bas.

– Je suis trop nulle, Roman, dis-je avant d'enchaîner à toute vitesse des phrases décousues, des sanglots déchirants et des reniflements pas très glamour. Je te demande pardon, j'ai tout fait de travers, je ne veux pas être ton amie, je ne veux plus jouer, il faut qu'on parle, je t'en prie, écoute-moi, laisse-moi une chance de t'expliquer, je veux être avec toi, c'est trop dur quand t'es pas là...

Pour toute réponse, il me serre un peu plus fort contre lui, et je continue ma litanie, je lui déballe tout, mes regrets, mes remords, mes peurs... Sa main gauche vient se poser sur ma nuque, qu'il caresse doucement. Cela m'apaise et peu à peu mes larmes se tarissent. Mais il est toujours silencieux et ce silence m'angoisse. Pour finir, je m'écarte de lui et je lui tends mon bateau sans un mot, en m'essuyant les joues. Je comptais lui faire un petit discours, sympa et rigolo, en accompagnement, mais c'est raté. Tant pis, il faudra que ça fasse l'affaire. Mon cadeau a triste allure, je l'ai chiffonné sans m'en apercevoir, ses rubans pendouillent et Roman a l'air de se demander ce qu'il doit faire de cette boulette de papier. Il le

retourne entre ses mains, perplexe, puis son regard accroche le nom, à la proue : « Titanic / Batboat ». Il me regarde. Baisse les yeux, déplie le bateau. Lit mes résultats. La prescription pour la pilule.

– Tu as pris ton temps, dit-il en repliant consciencieusement le pauvre bateau et en lissant les rubans. J’ai passé ce test il y a presque un mois.

Il dit cela d’une voix neutre et son visage reste étrangement statique, indéchiffrable. Je ne sais pas comment le prendre. J’hésite à répondre. Pour lui dire quoi ? J’ai peur de gaffer et je ne comprends pas ce qu’il attend de moi.

*Presque un mois ? On venait de se séparer... Est-ce qu’il espérait, comme moi, qu’on se revoie ? Ou bien est-il en train de me dire que c’est trop tard ? Ou qu’il y a une autre fille et qu’il l’a passé pour elle ? Mais quelle autre fille ?*

Je réfléchis à toute vitesse, paniquée, mais avant que je n’aille plus loin dans mes scénarios catastrophe, Roman coupe court à mes spéculations :

– Je l’ai fait pour toi, Amy, dit-il en me caressant la joue.

Je lève les yeux vers lui, pour les plonger dans les siens, toujours étonnée qu’il puisse lire en moi comme dans un livre ouvert. Mais pour une fois, il n’est pas le seul à avoir ce don de double vue. Ce que je vois dans son regard brûlant, ce qu’il semble me crier, c’est qu’il me veut. Au moins aussi fort que je le veux. Et je ne compte pas laisser passer cette chance.

– Alors c’est parfait, dis-je en me hissant sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur ses lèvres. Parce que je n’ai pas de capote dans ma chambre de jeune fille et je doute d’en trouver dans l’armoire à pharmacie familiale.

Puis je déboucle sa ceinture.

Roman semble surpris par mon initiative mais il me laisse faire, sans bouger, sans rien dire. J’adore cet aspect de sa personnalité, sa capacité à passer d’un rôle à l’autre quand on fait l’amour, tantôt farouchement dominant, sauvage et exigeant, tantôt languide et passif.

J’affiche une assurance que je suis bien loin d’éprouver et je dois me concentrer pour empêcher mes mains de trembler. Après la ceinture, je m’attaque à sa boutonnière et quand j’ouvre son jean, je le sens bloquer sa respiration. À travers son boxer blanc, qui tranche sur le doré de sa peau, je peux constater l’effet que je lui fais et ça me rassure. Pas de doute, il a envie de moi. Je caresse comme par mégarde son sexe gonflé, du dos de ma main, avant d’attraper le bas de son t-shirt pour le soulever et déposer un baiser sur son ventre. Sa peau est incroyablement douce. Elle frémit sous mes lèvres. Je repousse un peu plus son t-shirt et, après une hésitation, je me jette à l’eau :

– Retire-le, ordonné-je.

Roman me lance un regard étonné, puis s’exécute avec un petit sourire insolent. Le voir m’obéir m’électrise. Le voir torse nu aussi... J’ai hâte qu’il soit complètement dénudé., mais auparavant, j’aimerais profiter encore un peu de son apparente docilité. J’inspire un grand coup, pas bien sûre de moi mais le cœur battant d’excitation :

– Maintenant, déshabille-moi, lui intimé-je en essayant de ne pas laisser trembler ma voix.

– À tes ordres, répond-il nonchalamment avant de s’attaquer aux boutons de mon chemisier, ses doigts effleurant mes seins aux mamelons douloureux de désir, et laissant sur ma peau comme une traînée brûlante.

Je ne peux pas empêcher ma respiration de s’emballer et je sens mes joues s’empourprer quand il fait glisser le tissu sur mes épaules. Il accroche ensuite mon chemisier au bout de son doigt, comme un trophée, et le fait tournoyer quelques secondes sous mes yeux avant de l’envoyer sur le lit. Je ne porte rien dessous.

– La jupe aussi ? me demande-t-il innocemment en effleurant mon ventre, m’arrachant un violent frissonnement.

– Non, dis-je dans un souffle, consciente que si je le laisse s’aventurer entre mes cuisses, je perdrai

toute maîtrise. D'abord, je vais m'occuper de toi...

Je m'agenouille devant lui, la bouche au niveau de son sexe, et j'en profite pour y déposer un baiser. Roman a un sursaut et écarte légèrement les jambes, comme pour se stabiliser. Il pose sa main sur ma tête. J'attrape alors son jean et le tire vers le bas. Il lève un pied, puis l'autre, pour s'en débarrasser complètement. Puis je fais remonter mes mains le long de ses jambes musclées, jusqu'à son entre-cuisse, que je caresse à travers le tissu du boxer. Sa main s'enfonce dans mes cheveux, les tire délicatement pour me basculer la tête vers l'arrière. Je lève les yeux, Roman m'observe. Son regard quitte mes yeux pour caresser ma gorge offerte, mes seins lourds aux mamelons pointés. Il ne sourit plus, son visage est tendu, ses yeux brillants. Il m'appuie sur la tête, doucement, jusqu'à ce que mes lèvres effleurent son sexe. De dominante, je passe à dominée, sans avoir bien compris comment il avait pu si facilement inverser les rôles. En tout cas, ça m'excite...

Je baisse son boxer pour dégager son érection, l'admirer, l'embrasser. Je n'ai jamais trouvé le sexe des hommes très beau, mais celui de Roman est superbe. Il semble, comme toute sa personne, taillé dans un marbre précieux. Roman a un corps d'idole païenne...

Il me dit d'une voix rauque :

– J'ai envie de ta bouche, Amy.

Et moi, j'ai envie de son sexe... mais je ne suis pas encore très sûre de moi. J'hésite un peu, puis la douceur de la main de Roman dans mes cheveux me rassure, alors je me contente de suivre mon instinct et je commence par le happer doucement entre mes lèvres. D'abord son gland, si sensible et délicat, que je caresse du bout de la langue, en m'attardant parfois sur le frein, lui arrachant des gémissements qui me chamboulent le ventre et me font mouiller ma culotte. Puis, tandis que ma salive le lubrifie, je descends plus bas sur sa hampe, remonte, redescends, remonte... À chaque fois, je descends un peu plus bas, je l'avale plus profondément et je le sens gonfler encore un peu plus en moi. Son sexe, comme sa peau, a un goût légèrement sucré et je m'aperçois que j'adore le lécher, le sucer, l'avaler... Si j'en crois les soupirs et les mots doux sans queue ni tête que Roman me murmure, lui aussi adore ça...

– Amy... oh, Amy... attends... retire-toi... halète-t-il soudain.

Je n'en ai aucune envie, je veux continuer à le goûter, à l'engloutir. Le faire gémir me procure un plaisir que je n'aurais jamais imaginé. J'ai repris le contrôle, je dirige, il est à ma main et c'est merveilleux. Ma culotte est trempée. Pour rien au monde je ne voudrais m'arrêter maintenant.

– Amy... retire-toi, dit-il d'une voix hachée... Amy... je vais... jouir...

Il me tire doucement la tête vers l'arrière, pour se dégager, mais je lui mets une tape sur le poignet et ça lui arrache comme un rire bref, entre deux gémissements.

Je décide. Je mène la danse. Et je ne compte pas le laisser se retirer.

Il appuie fermement ses deux mains sur ma tête, enfouissant profondément ses doigts dans mes cheveux, et me plaque plus fort contre lui. Il est tout entier dans ma bouche et j'ai un moment de panique en pensant que son sexe est trop grand, trop gros.

Il se recule alors de quelques centimètres et c'est finalement moi qui reviens l'engloutir avec avidité. J'attrape ses fesses à pleines mains, ses fesses rondes et musclées. Soudain, je sens son corps se raidir, son sexe palpiter contre ma langue. Il répète mon nom en boucle, le soupirant, le gémissant, le criant, jusqu'à ce que je le sente se cabrer et se répandre dans ma bouche, en longs jets tièdes que je ne parviens pas à avaler complètement.

Quand je le sens se détendre, je me redresse pour venir me blottir contre lui. Il est brûlant ; la sensation de son torse contre mes seins froids est enivrante. Il passe ses bras autour de moi et met quelques minutes à reprendre vaguement ses esprits. Je nous dirige lentement vers le lit, où il s'écroule en m'entraînant avec lui.

– Wahou... dit-il simplement, les yeux clos. C'était...

Je ne saurai jamais ce que c'était parce qu'il s'endort d'un bloc, ce qui me fait sourire. Emprisonnée

dans ses bras, je me contorsionne pour quitter ma jupe, puis je tire les couvertures sur nous. Il glisse son genou entre mes cuisses et je viens frotter doucement dessus mon sexe palpitant, humide. Donner du plaisir à Roman m'a mise dans un état d'excitation assez surréaliste et j'ai hâte qu'il se réveille pour s'occuper de moi.

Je suis exaucée peu de temps après, alors que je me suis endormie à mon tour. La main de Roman a remplacé son genou entre mes cuisses et elle va et vient sur ma fente mouillée. C'est une façon exquise d'être tirée du sommeil. Ses doigts titillent mon clitoris gonflé, puis glissent lentement, plus bas, pour me pénétrer, ressortir, replonger. Un doigt, deux doigts... J'ouvre les cuisses pour le laisser mieux me toucher, pour qu'il aille plus profond. Je m'étends sur le dos, complètement offerte, les bras au-dessus de la tête. La main de Roman prend entièrement possession de mon sexe trempé, elle se fait moins douce, plus impérieuse et je ne peux pas m'empêcher de gémir en ondulant sous ses assauts.

Puis il vient au-dessus de moi, sa main quitte mon sexe pour se poser sur mes lèvres, qu'il caresse du bout des doigts ; je sens mon propre goût, salé, dessus. Je me cambre vers lui, je proteste ! Mon sexe délaissé proteste !

– Roman ! Viens !

Sa main retourne entre mes cuisses, les écarte encore plus, puis guide son sexe raidi entre mes lèvres, tout en caressant mon clitoris qui semble sur le point d'exploser. Je relève mes genoux et viens nouer mes jambes autour de sa taille. Roman plonge en moi, d'un seul coup de rein puissant. Un cri m'échappe, de surprise, de plaisir. Roman se penche pour m'embrasser, un baiser exigeant, bouillonnant de désir. Il se retire lentement de moi, tandis que nos langues se goûtent et se savourent. Mes jambes fermement verrouillées autour de ses hanches l'empêchent d'aller plus loin, il me mordille les lèvres et plonge à nouveau en moi, d'une poussée formidable. Le cri que je pousse est étouffé par sa bouche, puis il se retire à nouveau, me mettant au supplice. Je le veux en moi ! Je serre plus fort les cuisses sur lui, le ramenant contre moi. Je voudrais l'obliger à me pénétrer, mais ce n'est plus moi qui mène la danse et il me le fait bien comprendre. Il reste en appui sur ses coudes, son sexe à peine engagé dans le mien, et me torture délicieusement en restant hors de portée.

– Roman... le supplié-je. Oh, Roman... répété-je sur le même ton que lui tout à l'heure, quand je prenais mon plaisir en le faisant jouir dans ma bouche.

Il commence alors lentement à me pénétrer, si lentement ! C'est insoutenable ! Il emprisonne mes poignets dans ses mains et m'embrasse, longuement, tout en bougeant à peine son bassin. Il prend tout son temps et moi j'ai envie de hurler de frustration ! Puis ses mouvements se font plus amples, plus profonds, son corps pèse plus lourd sur le mien. Son sexe m'emplit enfin tout entière, ses coups de reins impétueux me soulèvent du lit à chacun de ses assauts et c'est juste un pur bonheur.

*C'est bon ! Oh, c'est tellement bon !*

Je me mords les lèvres pour ne pas hurler de plaisir.

Quand j'ouvre les yeux au petit matin, je m'apprête à affronter la tristesse d'un réveil solitaire : je sais que Roman comptait repartir pour les États-Unis très tôt. Je reste allongée sur le dos, l'esprit encore embrumé, le corps enveloppé d'un cocon de bien-être dont je voudrais profiter le plus longtemps possible. Je suis tellement persuadée d'être seule dans le lit que je fais un bond quand une main douce et chaude vient se poser sur mon ventre.

– Roman ! m'exclamé-je, ravie.

– En personne, répond-il d'une voix endormie. Tu attendais quelqu'un d'autre ?

– Non, bien sûr que non, dis-je en riant. Mais tu ne devais pas retourner à Manhattan ?

– C'est une façon délicate de me demander de décamper ? marmonne-t-il en m'attirant à lui.

Un rayon de soleil entre les volets disjoints vient frapper son épaule, éclaboussant son dos et ses cheveux. Il est allongé à plat ventre, les couvertures repoussées sur les hanches, la tête dans le creux son bras, et il me regarde, les yeux mi-clos. Je fais courir mes doigts entre ses omoplates, jusqu'à ses reins.

– Tu es tellement beau, murmuré-je.

– Je sais, répond-il dans un sourire espiègle. C'est d'ailleurs pour cette raison que d'ici cinq secondes, tu vas céder à la délicieuse tentation de caresser mes fesses, de me retourner sur le dos et de venir me chevaucher, telle une jolie nymphe, tes cheveux roux en cascade sur tes épaules, tes seins blancs dans la paume de mes mains, pour me faire passionnément l'amour et nous emmener tous les deux au septième ciel.

Je résiste bien trois secondes de plus que ce qu'il avait prévu avant de suivre scrupuleusement son programme.

## 6. Mises au point

Il est déjà tard, ce lendemain de réveillon, quand Roman et moi nous levons et rejoignons Sibylle et mamie à la table du petit déjeuner, le reste de la maisonnée n'étant toujours pas levé. Elles discutent des qualités intrinsèques que doit posséder l'homme idéal, chacune défendant avec ferveur son point de vue, sous l'œil amusé de Roman qui ne loupe pas une occasion d'apporter sa contribution au débat en semant encore plus la confusion. Ses réparties décalées me font rire. Mamie finit par conclure, alors qu'il m'embrasse dans le cou avant de déposer nos bols dans l'évier :

– Inutile de polémiquer plus longtemps. L'homme idéal a des cheveux aile de corbeau, un sourire charm... chaud-bouillant, un pull-over bleu nuit ; il est attentionné, plein d'humour et sait débarrasser sa table lui-même.

Roman vérifie la couleur de son pull avant d'approuver crânement et Sibylle est bien obligée de s'incliner et de se ranger à cet avis, même si je la soupçonne de préférer les blonds aux bruns...

Puis nous partons tous les deux nous promener sur les quais de Seine. La neige a fondu sous l'ardeur du soleil, mais l'air reste frais et piquant. Nous marchons main dans la main, la chaleur de Roman semblant se diffuser dans tout mon corps.

Et, enfin, nous parlons. Roman a lu mes mails. Il a pris le temps de se poser, de réfléchir.

– Ma mère, mon enfance, les journalistes... ce sont des sujets sensibles, Amy. J'ai réagi d'instinct, excessivement. J'ai eu peur de m'être trompé sur toi, de m'être fait manipuler. Ce n'est pas habituel, pour moi, ça, tu t'en doutes. Je ne me cherche pas d'excuses, j'essaie de t'expliquer.

– Si quelqu'un ici doit présenter ses excuses, c'est moi, Roman, lui dis-je en serrant sa main plus fort.

– Tu l'as déjà fait, répond-il avec un demi-sourire. Chacun son tour.

Nous marchons un moment en silence avant qu'il reprenne :

– Tu m'as paru tellement différente des autres, la première fois qu'on s'est rencontrés. Sans artifices ni calculs. Tu ne savais pas qui j'étais, combien de dollars je pesais, ce que je représentais, mais je te plaisais... Parce que je te plaisais, n'est-ce pas ? demande-t-il soudain, avec un soupçon d'inquiétude.

– Évidemment, dis-je, étonnée qu'il puisse en douter.

– Tu m'as choisi moi, tel quel, juste un coureur anonyme dans Central Park. Pas le fils du célèbre acteur, pas le multimilliardaire, mais un homme en survêtement gris...

– Qui m'a sauvé la vie, précisé-je en m'arrêtant et en me tournant vers lui pour caresser du bout des doigts la cicatrice sur sa pommette.

– Peut-être. Ce que je veux dire, c'est que j'avais confiance en toi, pour toutes ces raisons. Je te savais authentique. Alors apprendre que tu enquêtais sur ma mère et son amant, ça m'a déchiré. J'ai cru m'être trompé sur toute la ligne. Mais, dit-il alors que j'allais protester, j'ai lu tes mails et j'ai réfléchi. Je me suis renseigné sur toi aussi, j'ai fait appel à un privé, même si je n'en suis pas fier.

– Et il t'a rassuré ? Il t'a prouvé que je n'étais pas une descendante de Mata Hari, la fameuse courtisane-espionne ? le taquiné-je.

– Exactement. Par contre, il m'a appris que tu avais souvent les yeux rouges et gonflés... et ça, je ne pouvais pas le supporter, dit-il en se penchant pour m'embrasser.

Puis il s'assied à califourchon sur un muret des quais et m'attire à lui. Je m'installe devant lui, mon dos calé contre son torse, comme si nous chevauchions le même pur-sang. Il ouvre son manteau et passe ses bras autour de ma taille en m'enveloppant dedans. Nous restons un moment sans rien dire, à regarder défiler les péniches sur la Seine. Je suis sereine, heureuse.

– Amy... ? me demande-t-il d'une voix voilée. Pourquoi as-tu pensé à un assassinat ? Pourquoi aurait-on voulu tuer ma mère ?

Je prends mon temps pour lui répondre. Je ne veux pas répéter mon erreur et tout lui débiller sans aucune précaution ni délicatesse. Il attend, patient comme il sait l'être, son menton sur mon épaule. Quand enfin j'ai mis de l'ordre dans mes idées, je lui raconte : les archives d'*Undertake*, l'article de Randall

Farrell qui remet en question la thèse de l'accident, l'engagement de Teresa dans la cause animale, ses actions contre les gros laboratoires de cosmétique, les milliards de dollars en jeu, les dossiers incomplets du vieux flic, Robert Martin, les rapports d'expertise introuvables. Je lui parle aussi de ma rencontre avec le lieutenant Nils Eriksen et Roman est étonné que j'aie réussi à aller si loin. Il me dit qu'il est fier de ce que j'ai fait, et ça m'emplit de joie. Je suis contente qu'il m'approuve, qu'il me prenne au sérieux. Tellement contente que je m'emballe et que j'extrapole un peu en lui disant qu'Eriksen s'intéresse à l'histoire et va m'aider. De toute façon, j'en suis persuadée. Ou presque. Il connaît Lou, il l'a déjà tirée d'affaire, il ne va quand même pas tourner le dos à l'une de ses amies ?

Une petite voix me chuchote que je ne suis pas à proprement parler l'amie de Lou et que, de toute façon, elle m'avait prévenue qu'Eriksen ne lui devait rien et ne se sentait jamais obligé. Mais je fais taire cette petite voix promptement. Ce n'est pas le moment d'être pessimiste.

Les jours suivants, ma fausse certitude vacille : Eriksen ne se manifeste pas. Ça commence à m'inquiéter puis à m'angoisser pour de bon, d'autant qu'à présent Roman m'interroge régulièrement. Il suit mon enquête avec un vif intérêt, me demande s'il peut me faciliter la tâche d'une manière ou d'une autre. À côté de ça, il fait des journées de quatorze heures, passe son temps en rendez-vous sur Paris tandis que je travaille à mon livre, secondée par mon père qui me sert de bêta-lecteur et me pointe les maladresses ou les incohérences. Roman m'invite tous les soirs dans un restaurant gastronomique différent et soit nous dormons dans l'hôtel de mon choix soit nous regagnons ma chambre sur la pointe des pieds. J'aime qu'il vienne chez mes parents, qu'il s'endorme dans mon lit.

À sa demande, je lui fais lire mon dossier sur sa mère, les coupures de presse, les rapports d'activité des labos que j'ai dénichés, mes notes, mes recoupements.

Il me répète à quel point il est impressionné et fier de moi.

*Si Eriksen me fait faux bond, s'il refuse de m'aider, Roman sera terriblement déçu. Pas seulement pour l'enquête mais aussi parce qu'il s'apercevra que je me suis avancée sur des choses que je ne maîtrisais pas vraiment.*

*Merde ! Mais pourquoi est-ce qu'Eriksen ne me rappelle pas ? !*

J'essaie à plusieurs reprises de le joindre au commissariat, mais il n'y est jamais et les flics sont trop débordés pour s'intéresser à mon cas :

– Écoutez ma petite dame, finit par me dire l'un d'eux, excédé, alors que j'insiste pour avoir Eriksen au bout du fil : le lieutenant a votre numéro, on lui a laissé un Post-it sur son bureau à chacun de vos appels, alors s'il avait voulu vous joindre, il l'aurait déjà fait. En période de fêtes, on est en effectifs réduits et la moitié des citoyens de la capitale semble toujours choisir cette saison pour se suicider, assassiner son concierge, braquer une banque ou relever des défis stupides et dangereux. Alors on n'a pas franchement le temps de babiller au téléphone, qu'on soit commissaire, lieutenant ou standardiste. Je ne peux rien de plus pour vous. Rappelez dans deux ou trois semaines, quand ça se sera calmé.

Je me sens de plus en plus mal, j'ai tellement peur de décevoir Roman... À la maison, j'essaie d'intercepter Sibylle. Je sais pertinemment qu'elle voit Eriksen, elle pourra peut-être me renseigner. Mais elle ne fait que passer en coup de vent.

– Elle occupe tout son temps à pédaler ou ramer à la salle de sport avec ses copines, me dit Matthieu, d'un air désabusé un jour que je vais lui rendre visite dans son appartement du dix-huitième en pensant que j'ai plus de chances d'y croiser Sibylle. Mais je la connais : ça va lui passer. Elle n'a jamais tenu une résolution plus de deux semaines...

Sa réflexion vaguement condescendante m'agace et je suis à deux doigts de lui dire qu'il ne la connaît peut-être pas si bien qu'il le croit, mais je ne veux pas créer de problèmes. Sibylle mène sa vie et, même si je désapprouve, elle ne mérite pas que je vienne tout chambouler.

Le trente et un décembre, Roman me propose de célébrer le nouvel an rien que tous les deux. Il a loué une magnifique péniche à la décoration somptueuse, tout en velours et soieries, cristal et porcelaine,

d'inspiration dix-neuvième siècle. Des bougies parfumées pour tout éclairage. Des bougies par dizaines.

À minuit, enlacés sur le pont avant, nous assistons à un splendide feu d'artifice qui semble enflammer le fleuve.

Nous passons une nuit magique, bercés par les flots de la Seine illuminée de centaines de guirlandes multicolores. C'est une fabuleuse nouvelle année qui commence...

Malgré tout, malgré le cadre idyllique et la présence de Roman, je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter du silence d'Eriksen.

Au petit matin, je suis plus nerveuse que jamais : bientôt deux semaines depuis que je l'ai rencontré à la salle de boxe et toujours aucune nouvelle.

– Tu sembles préoccupée, Amy. Quelque chose ne va pas ? s'inquiète Roman, à qui rien n'échappe.

– Non, réponds-je en essayant de sourire. Juste fatiguée.

– Oh... je vois, dit-il, songeur. Je devrais peut-être te laisser dormir, la nuit. Ce soir, on se fait un Scrabble et à vingt heures trente, hop, au lit, pyjama boutonné jusqu'au cou...

– Certainement pas, dis-je en riant franchement cette fois. Je suis nulle au Scrabble et je déteste perdre.

Le midi, nous déjeunons avec mes parents et vers quatorze heures, alors que Roman est au téléphone pour un interminable rendez-vous avec un homme d'affaire de Tokyo, je parviens enfin à me retrouver seule avec Sibylle.

Elle refuse de me dire un mot à propos de ce qui se passe (ou pas) entre elle et Eriksen, mais elle avoue qu'elle le voit presque tous les jours.

– Il faut absolument que je puisse le joindre, Sibylle. Est-ce que tu as son numéro personnel ?

– Oui, me dit-elle après un moment d'hésitation. Mais s'il ne t'a pas rappelée, il a probablement une bonne raison. Ce n'est pas le genre à se défilier.

– Peut-être, mais Roman et moi repartons pour les États-Unis demain soir, je dois à tout prix le voir avant. Tu veux bien me le donner, ce numéro, ou bien je vais devoir te tirer les cheveux et te chatouiller jusqu'à ce que mort s'ensuive pour arracher ton carnet d'adresse à ta dépouille encore chaude ?

– Non, non, répond-elle en riant. Inutile d'en arriver à de telles extrémités. Promets-moi seulement de ne pas parler de tout ça à maman... ou Matthieu...

– Bien sûr. Je n'ai pas l'intention de m'immiscer dans ta vie, Sibylle. Par contre, si tu as besoin de moi, de parler ou n'importe quoi... je suis là. N'oublie pas.

– Je n'oublie pas. Merci, dit-elle en m'embrassant soudain. T'es une super grande sœur. C'est un peu confus dans ma tête et dans mon cœur, ces derniers temps, alors, oui, j'aurai sûrement besoin de toi... bientôt. Mais là, il faut que je file.

Elle m'embrasse encore, en me serrant dans ses bras. Depuis l'enfance, nous n'avions jamais été si proches que ces derniers jours, et cette complicité retrouvée me fait du bien.

Elle disparaît en coup de vent après un dernier bisou sur ma joue et je m'empresse d'appeler Eriksen... qui ne répond pas. Je lui laisse un message, lui rappelant que je repars demain et que j'aurais voulu lui parler ou le voir avant mon départ.

Je passe l'après-midi à angoisser, à surveiller mon iPhone. Sur une proposition de mon père, Roman a investi sa bibliothèque et enchaîne les rendez-vous téléphoniques. Je passe de temps à autre le voir : il arpente la pièce, concentré, les manches de sa chemise retroussées sur les avant-bras. Il m'adresse un sourire quand il m'aperçoit et je fonds littéralement.

*Je t'aime, Roman. Je ferais n'importe quoi pour toi.*

Je tente à nouveau de joindre Eriksen. Quand sa messagerie se déclenche, au bout de six sonneries, je raccroche, atterrée. Puis je rappelle, immédiatement, et cette fois, ça ne sonne pas : je tombe directement sur son répondeur. Il m'a raccroché au nez !

Il filtre ses appels et ne veut pas me parler. Je suis complètement désemparée, effondrée. J'ai promis

à Roman. Et parce que je me suis stupidement laissée emporter par mon enthousiasme, il croit qu'Eriksen est déjà sur l'affaire. Comment je vais faire, maintenant ? Je n'ai ni les moyens, ni les contacts, ni l'expérience pour mener à bien une enquête de ce genre et de cette envergure. Sans Eriksen, je n'irai nulle part, c'est trop gros pour moi. Je me sens minuscule et terriblement impuissante.

*Comment vais-je expliquer à Roman que la police, en fait, n'a pas rouvert l'enquête ? Qu'il n'aura peut-être jamais de réponses aux questions que j'ai imprudemment soulevées ? Que j'ai remué la vase inutilement ? Que je lui ai fait du mal inutilement ? Comment pourrait-il ne pas m'en vouloir ? Il a déjà tellement pris sur lui... je ne peux pas espérer qu'il me laisse tout passer, qu'il pardonne toutes mes erreurs.*

*Je ne peux pas lui annoncer ça sans le perdre, encore une fois. Peut-être définitivement...*

*Alors, la vraie question est : comment vais-je rattraper mes stupidités ?*

*Et garder l'homme que j'aime...*

# Volume 5

# 1. Les mots d'amour

Samedi deux janvier. Paris. Ma chambre. Froid. Pluie. La place de Roman encore chaude dans le lit. Le bruit de la douche qui coule. Découragement. Inquiétude. Peur de décevoir l'homme que j'aime. Envie de pleurer.

J'ai merdé (encore) et je ne sais pas comment rattraper ma gaffe sans perdre Roman, qui ne se doute de rien. En lui disant que l'enquête sur sa mère avait été rouverte, je me suis avancée. Trop avancée. Et maintenant, à moins de réussir à convaincre le lieutenant Eriksen de se pencher dessus, il va falloir que j'explique à Roman que j'ai un peu bluffé. Que l'histoire n'intéresse personne, que ses questions vont rester sans réponse.

Voilà pour le décor et l'ambiance. Pas génial. Mais j'essaie de faire bonne figure.

À cinq heures ce matin (autant dire en pleine nuit), Roman s'est levé en essayant de ne pas me réveiller. Tentative ratée ; j'ai si mal dormi que le moindre froissement, le moindre murmure m'aurait tirée du sommeil. Quand il sort de la douche, j'allume ma lampe de chevet et le regarde s'habiller, pelotonnée dans mes couvertures. Je ne me lasse pas d'admirer son grand corps aux muscles si bien dessinés, ses mouvements souples, ses gestes vifs. Aujourd'hui, il troque le jean pour un costume noir sobre mais classe sur une chemise sanguine, cravate noire. Il a des contrats à négocier avec un vieux Japonais irascible et richissime qui a la réputation de plier tout le monde à sa volonté ; mais Roman n'est pas du genre à courber l'échine devant qui que ce soit... Il m'impressionne toujours un peu, quand il s'habille comme ça. Ça me rappelle qu'il n'est pas seulement l'homme de mes rêves, sensuel et drôle, mais aussi un businessman, milliardaire de surcroît, et qu'on n'en arrive pas là par hasard, surtout si jeune. Quand on part de rien, on ne se retrouve pas à la tête d'un empire sans avoir une volonté d'acier. Il faut être un bourreau du travail et un tacticien hors pair, acharné, intelligent. Impitoyable aussi, parfois.

– Tu n'as jamais peur ? lui demandé-je.

– Peur ? s'étonne-t-il surpris, comme si le mot lui était inconnu.

– Oui, dis-je amusée. Peur. Tu sais, quand on hésite, qu'on redoute quelqu'un ou quelque chose, tellement qu'on en attrape des sueurs froides ou un mal de ventre. C'est un sentiment que le commun des mortels connaît assez bien.

– Oh... Eh ben... Si, ça m'arrive. Là, par exemple, j'ai peur de devoir utiliser du gel pour mater cet épi rebelle, répond-il en essayant de discipliner ses épais cheveux noirs. Et j'ai horreur du gel.

– Sérieusement ?

– Sérieusement, dit-il soudain grave en s'asseyant au bord du lit pour m'embrasser dans le cou, j'ai eu peur, il n'y a pas si longtemps. Quand j'ai cru m'être trompé et t'avoir perdue...

Sa déclaration me laisse tout étourdie de bonheur. Après son départ, je me rendors, les doigts posés sur mon cou, à l'emplacement de ses lèvres, comme pour retenir son baiser sur ma peau.

À mon réveil, la pluie a cessé de tambouriner contre les volets et le soleil est déjà haut dans le ciel. Je me sens tout à coup beaucoup plus optimiste. Roman et moi devons regagner les États-Unis ce soir, je n'ai plus le temps de tergiverser : je vais harceler Eriksen jusqu'à ce qu'il décroche son foutu téléphone ou bien j'irai personnellement le débusquer dans son bureau ou le rejoindre sur le ring. Je suis prête à tout pour obtenir des réponses.

Heureusement, je ne suis pas obligée de recourir à ces solutions extrêmes : un message d'Eriksen m'informe qu'il est au commissariat pour toute la journée et que je peux passer à n'importe quel moment.

Je retiens un glapissement de joie, chipe une barre de céréales dans le placard pour mon petit déjeuner, attrape mon manteau, embrasse mes parents, trotte dans les rues, saute dans un métro.

À onze heures trente-huit, à peine essoufflée, je suis devant lui, priant de toutes mes forces pour qu'il ait décidé de m'aider.

Le lieutenant Nils Eriksen est un petit peu moins impressionnant quand il est habillé derrière son bureau que quand il est à moitié nu sur un ring. Mais vraiment un tout petit peu moins. Les fines tresses

dans ses cheveux blonds ne parviennent pas à adoucir son visage aux traits bruts, à la barbe naissante. Il porte un jean marron, et un t-shirt blanc cache les tatouages tribaux de ses larges épaules. Mais, même ainsi, la description de Sibylle garde tout son sens : on dirait bien un Viking. Ce qui n'est pas pour me rassurer. Je me demande comment ma petite sœur a pu craquer sur ce type que je trouve plus intimidant que séduisant. Je ne sais toujours pas que penser de lui.

– Mademoiselle Lenoir, dit-il de sa voix rocailleuse, en me serrant la main. J'ai attendu d'avoir un peu de temps libre, pour effectuer quelques recherches à propos de la mort de Teresa Tessler, avant de vous rappeler.

Il ne s'excuse pas, n'emploie pas de formule de politesse toute faite. Il énonce simplement un fait. Ce n'est pas un diplomate...

– Oui, votre standardiste m'avait expliqué que vous étiez tous débordés, ici, à cette période de l'année, dis-je embarrassée. Je m'excuse si j'ai donné l'impression de vous harceler. Mais je dois être à Boston demain et cette affaire me tient à cœur.

– J'avais compris, répond-il en s'asseyant sur le bord de son bureau.

Installée face à lui sur une chaise inconfortable, je me mets à tripoter la fermeture de mon sac à main. Je cherche mes mots, mais, en fait, je ne sais plus si c'est à lui ou à moi de parler. Il ne montre aucun signe d'impatience, il m'observe calmement et ses yeux gris me flanquent une trouille bleue, aussi irrationnelle qu'intense.

*Je parie qu'il est excellent en technique d'interrogatoire ! Je me sens coupable rien qu'en étant devant lui. Coupable de quoi ? Aucune idée. Mais je suis prête à tout avouer.*

*Oh, Roman ! Comment tu fais pour n'avoir jamais peur ? Pourquoi tu n'es pas là, avec moi ?*

Penser à Roman me redonne un semblant de courage. Eriksen met fin à mon calvaire en me désignant un épais dossier :

– J'ai ici des documents qui m'ont persuadé que votre histoire valait le coup d'être examinée de près. En fait, si j'ai tardé à vous contacter, c'est aussi parce que plus je creusais, plus la manière dont cette enquête a été menée me paraissait aberrante.

– Aberrante ? demandé-je, à la fois soulagée qu'on entre dans le vif du sujet et inquiète de la tournure que prend la conversation, même si je me doutais qu'il y avait quelque chose de louche.

– J'ai dû remuer ciel et terre pour obtenir les témoignages, les rapports d'autopsie et ceux d'expertise du véhicule, ainsi que les notes de mon prédécesseur, Robert Martin, en charge de l'enquête. Tout aurait dû se trouver aux archives, mais... il manquait des documents. Je les ai finalement retrouvés, mais ils sont pour la plupart incomplets ou en totale contradiction avec les conclusions de l'enquête. Voire falsifiés.

– Falsifiés ? demandé-je abasourdie et assez effrayée à l'idée de ce que ça implique. Vous voulez dire... que... euh... balbutié-je sans oser lui livrer le fond de ma pensée.

*Vous voulez dire que l'enquête a été sabotée ? Que votre collègue était un flic véreux et qu'il a étouffé l'affaire ?*

– Il est clair que l'enquête a été bâclée et volontairement bousillée, dit-il imperturbable. Pourquoi ? Par qui ? Je n'en sais rien. Je ne peux pas et je ne veux pas accuser l'ex-lieutenant Martin sans preuves tangibles. Il faudrait que je lui parle, pour avoir sa version des faits et ses explications. Mais je ne le ferai pas.

– Comment ça ? sursauté-je. Vous allez laisser tomber ? Juste parce que ça remet en cause un de vos collègues ? Parce qu'on n'accuse pas un flic ? On parle d'un accident maquillé en meurtre et vous... vous...

Je suis incapable de continuer, j'ai la voix qui tremble d'indignation et je me suis levée sans même m'en apercevoir. Tout à coup, j'oublie qu'Eriksen est flic, qu'il me fait peur et que je n'ai aucune légitimité dans cette affaire. Je ne pense qu'à Roman et à sa mère. Eriksen semble plus amusé

qu'impressionné par ma démonstration de bravoure : – Rien de tout ça, mademoiselle Lenoir. Je quitte la police.

– Mais... je... vous... non ! bredouillé-je absurdement, effondrée à l'idée que tout me file entre les doigts, après avoir tant bataillé.

– Eh si, répond-il avec un semblant de sourire.

– Mais pourquoi ? Et comment je vais faire, sans vous ?

La question m'a échappé. Je me rassieds sur ma chaise, au bord des larmes. Je croyais que tout s'arrangeait, qu'Eriksen allait rouvrir l'enquête, que mon petit bluff passerait inaperçu et n'arriverait jamais aux oreilles de Roman. Au lieu de ça, je me retrouve au point de départ et je vais devoir annoncer à Roman que j'ai enjolivé la vérité. C'est la panique dans ma tête : – *Petit bluff ? Tu appelles ça un petit bluff, toi ? Pourquoi ne pas appeler un chat un chat et avouer que tu as menti à Roman en lui disant que l'enquête était déjà rouverte ?*

– *Je ne lui ai pas vraiment menti ! Quand j'ai demandé à Eriksen de m'aider, j'étais sûre qu'il le ferait !*

– *Sûre, réellement ?*

– *Presque sûre... En tout cas, je voulais le croire.*

– ...

– *J'étais tellement heureuse de retrouver Roman. Je me suis laissée déborder par mon enthousiasme. C'est un crime ?*

– *Non. Mais maintenant, tu es dans la merde... Parce que si Eriksen n'a pas rouvert l'enquête, alors aux yeux de la loi ça reste une affaire classée, donc personne ne va la reprendre derrière lui. Et ça, je ne vois pas comment tu vas l'expliquer à Roman sans lui avouer ton « petit bluff »...*

– *Je sais. Mais il y a pire : j'aurai rouvert toutes ses blessures à propos de sa mère pour rien. Et ça, même si lui me le pardonnait, moi je ne me le pardonnerais pas...*

– Pourquoi je démissionne ? me répond Eriksen après un long silence. Parce que j'étouffe. La police est une formidable famille, mais aussi une vaste prison à ciel ouvert, procédurière et parfois injuste.

– Et corrompue, ajouté-je, maussade, en songeant à Robert Martin.

– Non, dit-il avec une douceur étonnante. Vous ne pouvez pas juger tout un groupe sur les agissements d'un seul de ses membres. D'autant que vous n'avez aucune preuve. Les flics ont leurs défauts, mais il y en a beaucoup plus de bons que de mauvais. Et n'oubliez pas que ce ne sont que des hommes, pas des super-héros...

Moi, à cet instant, je pense surtout à Roman. Le reste, la police, les gentils flics, les états d'âme d'Eriksen, tout ça, je m'en contrefous.

– Bref, reprend-il en se levant, comme s'il avait lu dans mes pensées. Quoi qu'il en soit, il est évident que je ne vous ai pas appris tout ça pour vous annoncer ensuite qu'on enterrait l'affaire. Voici le nom, le mail et le numéro du collègue qui me remplacera à partir de la semaine prochaine. Je le brieferais, lui transmettrai le dossier Tessler et il prendra contact avec vous dès que possible. On a suffisamment d'éléments pour rouvrir l'enquête.

Cette dernière phrase me cause un choc monumental. Et formidablement agréable. Je prends la carte de visite qu'il me tend, comme un automate, hésitant encore, après tous ces rebondissements, à y croire.

*L'enquête est rouverte ! J'ai réussi ! Roman ! J'ai tenu ma promesse !*

J'ai encore du mal à réaliser, mais j'ai bien conscience que je dois afficher un sourire ravi (et peut-être un peu idiot). La peur de perdre Roman, qui me noue le ventre depuis des jours, s'est envolée. Enfin ! Je me répands en remerciements.

– Il est midi trente, me coupe Eriksen, amusé. Je ne tiendrai pas une minute de plus sans manger. Vous m'accompagnez au resto ? J'ai encore deux ou trois choses à vous dire.

J'hésite une seconde, pas super enthousiaste à l'idée de prolonger notre face à face. Il me met

toujours mal à l'aise.

*Et si c'était un plan drague ? Oh, la galère !*

– Pas de panique, c'est pas un rendez-vous galant, dit-il en attrapant son blouson en cuir, l'air goguenard. J'ai seulement faim.

Contrariée d'être si transparente (et vexée de sa répartie, qui frôle la muflerie) j'accepte néanmoins, encore éperdue de reconnaissance et vaguement incrédule.

Dix minutes plus tard, nous sommes installés à une petite table au fond de la brasserie *Au chien qui fume* quand je reçois un texto de Roman : [J'ai terminé plus tôt. On déjeune ensemble ?]

– Ça vous ennuie si Roman Parker, le fils de Teresa Tessler, nous rejoint ? demandé-je à Eriksen.

– Pas du tout, répond-il en attaquant le pain et les olives qu'une serveuse vient de déposer devant nous. Je serais même curieux de faire sa connaissance... du moment qu'il n'arrive pas dans trois heures.

Je rappelle Roman pour lui expliquer et lui résumer mon entretien avec le lieutenant.

– Il est tout près d'ici, il nous rejoint très vite, dis-je à Eriksen en m'installant face à lui. Vous ne devriez pas avoir le temps de tomber d'inanition, ajouté-je en constatant que la corbeille de pain est déjà vide.

Roman s'assied à notre table exactement neuf minutes plus tard. Il soulève mes cheveux et m'embrasse sur la nuque (frisson !) après avoir salué Eriksen qui, entre-temps, a dévoré une autre corbeille de pain et deux bols d'olives. La serveuse nous a ravitaillés sans manifester le moindre étonnement, avec une belle régularité, et je devine qu'il a ses habitudes ici. Et un appétit d'ogre.

À ma grande surprise, Roman et lui s'entendent à merveille. Ils paraissent pourtant aussi différents qu'on peut l'être, et sont physiquement l'exact contraire l'un de l'autre. À part leur haute stature, ils se ressemblent comme le jour et la nuit.

Par contraste, je trouve Roman encore plus beau... et Eriksen moins impressionnant.

Au bout d'un quart d'heure, ils s'entendent si bien qu'ils sont passés au tutoiement. Moi, je reste silencieuse, un peu nerveuse : j'ai peur qu'au détour d'une phrase Roman s'aperçoive qu'Eriksen vient seulement d'accepter de rouvrir l'enquête et découvre mon bluff. Mais le lieutenant n'est pas loquace, il n'entre pas dans les détails et tout semble vouloir bien se passer. Ouf !

À la fin du repas, quand il termine son second plat du jour (je n'ai jamais vu quelqu'un manger autant !), Roman lui demande :

– Tu quittes la police pour te mettre à ton compte, en tant que privé, c'est bien ça ?

– Ouai. Je boucle les démarches administratives, ensuite je peux voler de mes propres ailes. Mais je reste consultant pour la police, ça me permet de garder des contacts.

– D'accord... dit Roman avec, visiblement, une idée derrière la tête. Alors je t'embauche. Pour enquêter sur ma mère. Tu me donneras ton tarif fixe et tu auras un crédit illimité pour tous les défraiements.

– Ok, répond sobrement Eriksen après un temps de réflexion qui me paraît interminable. Mais ça risque d'être long. Quelqu'un s'est donné beaucoup de mal pour étouffer l'affaire...

– Prends tout le temps nécessaire. Je veux savoir ce qu'il s'est réellement passé.

Je m'attends à ce que s'ensuivent au moins quelques mises au point, mais Eriksen commande les desserts et l'affaire semble être entendue. Il ne leur a pas fallu plus de trois ou quatre phrases pour passer un accord.

*Eh bien ! Quelle concision ! Ça, c'est de l'efficacité !*

La discussion dérive ensuite, je ne sais comment, vers le sport, mais je suis tellement soulagée que tout se soit arrangé que je perds le fil.

Le soir même, après l'au revoir à ma famille, Roman et moi montons à bord de son jet pour regagner les États-Unis. Je suis contente que se termine cette parenthèse de ma vie qui a été particulièrement éprouvante pour mes nerfs, mais j'ai le cœur serré de quitter Paris, mes parents, et surtout ma petite sœur,

aux prises avec ses tourments amoureux. Je m'inquiète pour elle ; je n'imagine pas une seconde Nils Eriksen, qui semble, malgré sa petite trentaine d'années, avoir vécu déjà dix vies, s'intéresser à elle, qui ne connaît rien d'autre que le nid familial. En vérité, j'imagine mal le lieutenant tomber amoureux de qui que ce soit...

Pendant le vol, je me blottis dans les bras de Roman, sur un confortable canapé de cuir au moelleux incomparable. Il a baissé les lumières et enclenché une musique douce en fond sonore, une sonate pour piano qui me berce et m'apaise. Il tient ma main droite dans la sienne et joue avec mes cheveux de l'autre. Nous échangeons quelques mots en murmurant. Des mots doux. Je suis amoureuse...

– Je suis heureuse que tu aies laissé tomber ton job de chevalier servant par intérim, lui chuchoté-je. Ce n'était pas un plan de carrière digne d'un milliardaire.

Il rit doucement et je lui dis *je t'aime*.

C'est venu tout seul, je ne l'avais pas prémédité. Je suis un peu déstabilisée, et Roman aussi, je crois. Il enfouit son visage dans mon cou en me serrant plus fort. Il chuchote tout bas et très vite, en américain, son accent plus marqué que jamais. Je ne comprends pas un traître mot, mais il refuse de répéter.

– Ça n'a pas d'importance, dit-il. Embrasse-moi.

Alors je l'embrasse. Et c'est vrai que plus rien d'autre n'a d'importance.

## 2. Le sexy chaperon rouge

Le retour à la vie bostonienne ne va pas sans mal.

J'avais pris l'habitude, ces derniers temps, de voir Roman régulièrement et de passer toutes mes nuits avec lui. Retrouver la solitude et l'étroitesse de mon lit une place me frustre. Je passe de longues minutes à contempler sa photo encadrée au mur de ma chambre. Je lui en avais envoyé un exemplaire, je me demande ce qu'il en a fait... Je la trouve toujours aussi belle, dans ses camaïeux de gris : Roman au clair de lune à Central Park, quand il n'était encore pour moi qu'un joggeur anonyme.

Je soupire.

Ses baisers et ses caresses me manquent. Son odeur. Ses mots tendres, son sourire, son humour me manquent. Veiller, blottie sous les couvertures, en attendant son retour quand il est parti courir dans la nuit, me manque. Le regarder s'ébrouer quand il sort de la douche et qu'il me rejoint, encore humide, sous les draps, me manque. Ses bras solides, la chaleur de son corps contre le mien, ses jambes encore brûlantes des efforts de la course enroulées autour des miennes, me manquent. Nos deux corps qui s'emboîtent, ses cris de plaisir qui accompagnent les miens quand on fait l'amour, les éruptions de jouissance qui me transportent... me manquent !

Roman me manque.

J'en oublie tout le reste de mon vocabulaire, j'ai l'impression que ma vie se résume à ces trois mots.

Roman. Me. Manque !

Heureusement, je ne suis pas seule à l'appartement. Je retrouve Eduardo, rentré lui aussi de vacances, et toujours plein d'entrain, bien qu'il ait laissé son cœur au Mexique, dans les bras d'une canaille d'à peine vingt ans qui n'entend pas le lui rendre de sitôt. De plus, son contrat de travail vient d'arriver à terme et il se demande comment boucler ses fins de mois. Mais il garde envers et contre tout une bonne humeur communicative qui m'amène à relativiser : j'ai du boulot et l'homme de mes rêves. La vie est formidable.

D'autant que, dès le jeudi, alors que je suis au bureau en train de finaliser un article qui sera illustré par Simon, mon collègue photographe, un mail des ressources humaines achève de me rendre euphorique :

**De :** DRH Undertake

**À :** TEAM Undertake

**Objet :** Nouveaux locaux

Bonjour à tous.

Comme vous le savez probablement, notre journal s'agrandit et ouvre des bureaux à New York. Vous trouverez en pièce jointe tous les détails y afférents.

Nous avons six postes à pourvoir dans ces nouveaux locaux, qui sont d'ores et déjà opérationnels et qui seront investis sans plus tarder par :

- Edith Brown, chef de rubrique
- Kathy Delmare, secrétariat et comptabilité
- Anita Drake, maquettiste
- Scott Northten, notre dernière recrue, pigiste

Avant d'embaucher de nouveaux collaborateurs pour compléter cette équipe, nous souhaitons vous proposer ces postes, en priorité.

Deux appartements, à proximité, sont mis à votre disposition selon un barème de loyer en fonction de votre ancienneté.

Merci de nous faire connaître rapidement vos préférences, dont nous tiendrons compte, dans la mesure du possible.

Cordialement.

Lee Davis

Depuis que j'en avais entendu le bruit circuler dans les couloirs, j'attendais avec une impatience

grandissante cette opportunité qui me permettrait de me rapprocher de Roman. Je suis d'ailleurs bien la seule dans l'équipe à vouloir partir pour New York, je ne m'inquiète donc pas de me faire souffler la place. Mais je réponds tout de même instantanément, en demandant si l'accès à l'un des deux appartements peut m'être accordé, bien que je ne sois que stagiaire.

La réponse du DRH ne se fait pas attendre : ma demande est acceptée, appartement compris. Bien qu'encore officiellement en stage, je bénéficie d'un statut particulier : je suis également rémunérée à chacun de mes articles, le succès de mon tout premier sur les *Big Five* m'ayant ouvert pas mal de portes et donné droit à des avantages substantiels.

Lee Davis m'ayant informée que je n'avais qu'à passer le voir pour valider ma demande, immédiatement si je le souhaitais, je m'empresse de me rendre à son bureau. Je dois me retenir pour ne pas y aller en sautillant et dansant dans le couloir !

*Yesss ! Jeudi sept janvier, onze heures : me voilà officiellement transférée à New York ! À quelques stations de métro de Roman.*

Je lui envoie un texto pour lui annoncer la bonne nouvelle. Il répond dans la minute :

[Fabuleux ! Je passe te chercher ce soir pour fêter ça ?]

Nous ne nous sommes pas vus depuis notre retour de France, depuis quatre interminables journées, et j'esquisse quelques entrechats maladroits (expression de ma pure joie) tout en répondant à sa proposition. Simon, dont le box donne directement sur mon bureau, me regarde en riant.

À la fin de la journée, je ne m'attarde pas au bureau : je file chez moi me préparer pour ce soir. La vie me sourit, je veux me faire belle pour Roman...

Mais je n'ai plus rien à me mettre ! C'est le triste constat auquel je parviens, vers dix-huit heures, plantée devant ma penderie.

– Et cette jolie jupe vert bouteille, avec tes bottines de cuir noir ? me demande Eduardo alors que j'ai écarté de mon choix tout ce qui ne me paraissait pas assez sexy, c'est à dire les neuf dixièmes de ma garde robe.

– Elle ne me va plus, me lamenté-je. J'ai dû maigrir, elle ne tient plus sur mes hanches.

– Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ? Je l'aurais reprise. Ce n'est pas compliqué mais là c'est trop tard, se désole Eduardo. Je n'aurai jamais le temps !

Je hausse les épaules en lui lançant un regard pitoyable, tous mes vêtements gisant en tas devant nous. Soudain, la sonnette de l'entrée nous arrache à notre consternation.

– Finalement, tout est bien qui finit bien, constate Eduardo, souriant, une heure plus tard, en piquant une dernière épingle dans mon chignon, alors que je me regarde dans le miroir en pied du salon.

– Moui... marmonné-je, préoccupée par le décolleté rien moins qu'audacieux de la sublime robe fourreau de velours rouge que je termine d'ajuster.

– Tu en as de la chance, d'avoir un mec qui pense à tout, dit-il d'un ton rêveur devant le luxueux étui dans lequel la robe et les chaussures assorties ont été livrées. Le timing est parfait. La robe aussi...

*C'est vrai qu'elle est magnifique. Parfaitement ajustée, douce, confortable...*

– Tu ne la trouves pas trop échantée ?

– Tu plaisantes ? Elle est super classe, sexy juste ce qu'il faut. Ton Roman a un goût très sûr. Par contre, tu feras attention au chignon : ne remue pas trop la tête, je n'avais pas assez d'épingles, j'ai fait avec les moyens du bord.

J'acquiesce distraitement.

« Ton Roman », a dit Eduardo ! Le possessif m'enflamme les joues. Je relis le petit mot qui accompagnait la robe et je ne peux pas m'empêcher d'en rire encore : [Partante pour un remake sulfureux du *Petit Chaperon rouge* ? À 20h ? Roman]

Je lui envoie un texto :

[Ok, Big Bad Wolf. Prévois beaucoup de galettes et de petits pots de beurre : j'ai une faim de loup.]

Sa réponse ne se fait pas attendre :

[Moi aussi.....]

La collection de points de suspension me laisse penser qu'il ne parle pas uniquement du dîner...

À vingt heures pile, j'entends le bruit reconnaissable de la Lamborghini Reventón de Roman qui se gare en bas de mon immeuble. Quand je le rejoins, il est aux prises avec ma logeuse, Mme Butcher, qui n'en finit pas de s'extasier sur la voiture, splendide il est vrai. Roman l'a choisie noire, comme toujours, mais malgré ça, on ne voit qu'elle dans la rue, avec son nez anguleux et ses lignes agressives. Après plusieurs tentatives infructueuses pour nous soustraire à l'interminable bavardage de Mme Butcher, Eduardo nous sauve la mise en l'invitant boire une infusion à la sauge, un breuvage infect dont ils raffolent tous les deux. Soulagée, je lui adresse un discret signe de remerciement auquel il répond par un sourire et un clin d'œil complices.

– Toujours aussi charmant, ton colocataire, marmonne Roman, l'air mi-figue mi-raisin.

– Euh... oui.

– Tu vas lui manquer, quand tu vas changer d'appartement.

– En fait, non, dis-je, un peu étonnée du ton sur lequel il a prononcé ces mots. Il déménage avec moi.

– Ah oui ? grommelle-t-il, visiblement contrarié.

– Oui, le loyer est trop cher pour moi seule, et comme Eduardo n'a plus de travail, il n'est pas obligé de rester sur Boston. Il aura plus de chance d'en trouver à New York. En plus, sa cousine cherche un appartement avec son mari et son bébé. Eduardo les a déjà appelés pour leur proposer celui-ci, ils viennent le visiter ce soir. S'ils le prennent, ça nous permettrait de déménager dès ce week-end. Carrément génial, non ?

– Carrément, ronchonne Roman l'air toujours maussade en m'ouvrant la portière de la Lamborghini.

Néanmoins, son accès d'humeur ne dure pas et le trajet est agréable. Ma robe lui plaît beaucoup, et je rougis sous l'avalanche de ses compliments. Lui est habillé simplement, comme souvent : pantalon et chemise noirs... mais avec une écharpe de soie aux motifs du même rouge lumineux que ma robe. Le contraste est saisissant, il rehausse son teint mat et souligne la noirceur de ses yeux. Il a réservé dans un étrange restaurant composé de salles privatives à l'atmosphère confidentielle, qui ne comportent chacune qu'une table, plus ou moins grande selon le nombre de convives. Nous suivons le serveur affecté à la nôtre à travers des couloirs tortueux au sol dallé de pierres et aux murs tapissés d'étoffes somptueuses. L'endroit est surprenant, je n'imaginais même pas qu'il puisse en exister de tels en plein Boston.

Notre table est située dans une pièce aveugle à l'étage, richement décorée, chaleureuse et intime comme un boudoir. Deux fauteuils et une causeuse devant le feu de cheminée qui crépite renforcent encore cette impression. La soirée est idyllique, romantique à souhait. Je ne peux pas m'empêcher de dévorer Roman du regard pendant tout le dîner et cela me fait parfois perdre le fil de la discussion, à son grand amusement.

– Pardon ? lui demandé-je pour la seconde fois de la soirée, alors que je viens de me laisser distraire par le satiné de ses lèvres, que j'imagine courir sur ma peau...

– Je disais, répète-t-il patiemment, qu'à part ton problème d'inattention, contre lequel je suis impuissant, j'ai vraiment de la chance d'être accompagné d'une jeune femme aussi qualiteuse que toi.

– Qualiteuse ? demandé-je perplexe.

– Hum... répond-il embarrassé. Mon vocabulaire n'est parfois pas si irréprochable que ça... Pleine de qualités, si tu préfères.

– Non, non, qualiteuse, ça me plaît, dis-je en souriant, ravie. Surtout prononcé avec ton accent.

– Je n'ai pas d'accent, bougonne-t-il, chatouilleux sur l'excellence de son français.

– Oh que si ! dis-je en riant et hochant vigoureusement la tête. Mais il est craquant, le rassuré-je avant que, catastrophe, mon chignon dégringole sur mes épaules sans crier gare.

Je me redresse vivement, mortifiée, échappant de justesse à l'humiliation de voir mes boucles

tremper dans la sauce Albufera de ma poularde cour d'Armoise (une recette française au nom alambiqué mais délicieuse). Roman s'empresse de voler à mon secours, ce que je trouve particulièrement galant de sa part, et fair-play, surtout si l'on considère que c'est arrivé alors que je le taquinais allègrement. Il affiche tout de même un petit sourire narquois, mais s'abstient néanmoins de tout commentaire désobligeant.

– Pourquoi tu ne les laisses jamais détachés ? Ils sont magnifiques, dit-il en caressant mes cheveux, après avoir récupéré les épingles éparpillées au sol.

– Parce qu'ils s'accrochent partout, font des nœuds inextricables et parfois même trempent dans mon assiette, réponds-je en marmonnant tout en essayant de les rattacher.

– Il suffirait de les raccourcir. Ça dégagerait ta nuque, qui est si belle, et les mettrait en valeur, plutôt que de les contraindre en permanence dans des tresses ou des chignons.

– Je ne sais pas trop... je les ai toujours portés longs.

– Court, ça t'irait à merveille.

– Je ne suis pas sûre.

– Moi, je le suis.

– Vraiment ?

– Oui, dit-il simplement en effleurant ma nuque de ses lèvres.

Deux heures plus tard, dans la suite la plus luxueuse de l'hôtel qui surplombe le restaurant, je contemple mon reflet dans l'immense miroir au-dessus de la cheminée. J'aime beaucoup ce que je vois. Mon visage a changé, il paraît plus fin et ma bouche plus sensuelle tandis que mes yeux bleus semblent immenses. La coiffeuse particulière de Roman a fait des merveilles.

– Ravissant, confirme-t-elle, avec un dernier coup de ciseaux symbolique vers mon oreille gauche. Le carré sublime votre visage. Il redonne du pep's à vos boucles, et les laisse totalement s'exprimer. Votre extraordinaire couleur cuivrée peut donner toute sa mesure.

– Merci Irene, tu es une perle, dit Roman en lui tendant une enveloppe. C'est très aimable à toi d'avoir accepté de venir ; tu n'étais pas obligée.

– J'étais en soirée à deux pas d'ici, et tu bien sais que tu peux absolument *tout* me demander, minaude-t-elle. D'ailleurs, tu aurais toi aussi besoin d'une coupe, ajoute-t-elle en passant sa main dans les cheveux de Roman, qui s'écarte en déclinant poliment son offre.

Ma gratitude pour la fabuleuse transformation qu'elle vient d'effectuer sur moi s'évapore en un quart de seconde. Je n'ai soudain plus qu'une envie : lui trancher cette main trop familière, lui planter ses ciseaux dans ses cuisses trop minces, ses seins trop hauts, sa bouche trop pulpeuse, lui...

Je la remercie toutefois moi aussi, du bout des lèvres, tandis que Roman la raccompagne à la porte.

Quand il me rejoint, je bouillonne encore de jalousie, un sentiment dont je m'étais toujours crue à l'abri et qui me dévaste pour la seconde fois depuis que je connais Roman.

– Tu étais déjà renversante, murmure-t-il en m'enlaçant, mais maintenant... tu es tout simplement d'une beauté à... à perdre ses mots...

Heureusement, perdre ses mots ne lui fait pas perdre ses moyens. Il lui faut moins d'une minute pour me débarrasser de ma robe, et moins de trente secondes pour me faire oublier Irene et ma nouvelle coupe de cheveux, dont je suis pourtant très fière.

La nuit est à la hauteur de la merveilleuse soirée que nous venons de passer...

Le lendemain après midi, Eduardo et moi préparons nos cartons dans la joie et la bonne humeur, heureux tous les deux de nous lancer dans une nouvelle aventure. Nous empilons nos maigres possessions dans sa vieille Chevrolet afin d'être parés pour le départ demain matin.

Je reçois en copie un mail de Nils Eriksen, adressé à Roman, dans lequel il annonce son arrivée aux États-Unis d'ici une douzaine de jours. Il s'intéresse visiblement aux journalistes qui ont pris la voiture de Teresa en chasse le jour fatidique, et certains sont américains. De plus, excellente nouvelle, il a

retrouvé la trace de Robert Martin, le flic qui avait bâclé l'enquête. Dernièrement, le vieil homme vivait quelque part en Floride et Eriksen compte lui mettre la main dessus pour l'interroger.

Roman lui répond qu'il pourra loger tout le temps qu'il voudra au Sleepy Princess ; la meilleure chambre lui sera réservée, en pension complète, pour une durée indéterminée. J'ai le temps de me faire la réflexion que la pension complète, avec Eriksen comme client, risque de mener Roman à la ruine, quand je prends soudain conscience de ce que ça implique. Interloquée, je lui envoie un texto : [Le Sleepy Princess ? Il t'appartient ? oO ]

[Oui. Pourquoi ?]

[Mais depuis quand ? ?]

[Depuis le lundi 8 septembre. De cette année]

Je cherche fébrilement dans mon agenda, pour me confirmer ce que je subodore déjà : 8 septembre/interview R. Parker Roman a acheté l'hôtel où nous avons passé notre première nuit ! Il l'a fait dès notre première rencontre... J'en reste bouche bée, le cœur tout chamboulé, la gorge nouée d'émotion. Heureusement qu'il ne me voit pas, parce que j'ai l'impression de fondre littéralement d'amour sur place.

*Il ne me dit pas « Je t'aime », il ne m'abreuve pas de grandes déclarations... mais il fait des trucs de dingue !*

Mon iPhone émet un bip :

[Amy ?]

Consciente tout à coup qu'il se demande probablement comment je prends la nouvelle, si je ne me suis pas évanouie ou que sais-je, je m'empresse de lui répondre :

[3]

Un petit cœur virtuel pour un amour charnel... mais pas seulement. Fidèle à lui-même, Roman ne répond pas à ma déclaration. Mais franchement, cette fois, ça ne me gêne pas...

# 3. Effervescence

Les jours suivants ne me laissent pas une minute de répit. Eduardo et moi déménageons pour le Queens, tandis que sa cousine emménage à notre place avec sa petite famille au 12 Chesnut Street, Boston. J'investis mon nouveau bureau, à côté de celui d'Edith, et suis bientôt rejointe par Simon, qui a finalement décidé qu'habiter à New York pourrait se révéler une aventure intéressante. Simon est plus un ami qu'un collègue et je suis contente de pouvoir continuer à travailler avec lui.

Roman voit d'un mauvais œil tous ces garçons qui fraient dans mon sillage. Il semble toujours à deux doigts de les passer par le fil de l'épée. Je découvre avec délices qu'il peut lui aussi souffrir de jalousie. C'est rassurant... et flatteur. Il paraît persuadé que tous les hommes de la planète n'ont d'yeux que pour moi et ne rêvent que de m'attirer dans leur lit. Il faut dire aussi que chacune de nos sorties est l'occasion pour lui, malgré mes protestations, de m'offrir une nouvelle robe, toujours sublime, toujours sexy, et que par conséquent, je ne passe pas inaperçue.

Même l'adorable John Baldwin manque de s'attirer ses foudres. Ce richissime quinquagénaire que j'avais interviewé pour mon premier article a en effet l'audace de me faire un compliment sur ma coiffure lorsque nous le croisons un soir au restaurant. Et pire : de m'inviter à une soirée de charité qu'il organise en mars.

– Je serais enchanté de vous compter parmi nous, mademoiselle Lenoir, dit-il en me tendant sa carte, après y avoir inscrit la date de la soirée.

– Ce sera avec plaisir, réponds-je, réellement ravie.

– Vous serez également le bienvenu, monsieur Parker, dit-il respectueusement à l'adresse de Roman, à qui il est présenté pour la première fois.

– Je vous remercie, répond celui-ci, statufié à mes côtés, froid comme je ne l'avais jamais vu.

– Tu as l'intention d'y aller ? grommelle Roman quand Baldwin regagne sa table.

– Eh bien, oui... si tu acceptes de m'accompagner.

– Ça te ferait plaisir ? me demande-t-il radouci.

– Beaucoup !

– Alors c'est entendu, dit-il en se détendant.

– J'avais complètement oublié qu'il ne te connaissait pas de visu, ajouté-je en terminant mon plat. Tu es pourtant en affaires avec lui, non ? Depuis longtemps.

– Plus ou moins. Depuis sept ou huit ans. Je fais appel à ses services, pour la construction de mes nouveaux bâtiments. Mais c'est Malik qui traite avec lui.

– C'est quand même extraordinaire... dis-je songeuse. Tous ces gens avec qui tu travailles et qui ne savent rien de toi, qui ne connaissent même pas ton visage...

– L'anonymat a du bon. Je peux prendre le métro sans risquer de me faire enlever pour une rançon, prendre une cuite sans faire la une de tous les *tabloïds*, aller à une soirée sans me faire violer par des croqueuses de diamants. Je délègue tout ça à Malik.

– Mais tu ne bois même pas ! dis-je en riant. Et je suis là pour veiller sur ta vertu...

– C'est vrai. D'ailleurs, je propose qu'on saute le dessert et qu'on trouve une chambre pour immédiatement vérifier à quel point tu sais bien y veiller.

La proposition me plaît. Nous n'avons pas le temps d'atteindre sa chambre, mais la vérification dans l'ascenseur de la Red Tower s'avère concluante...

Ma nouvelle vie à New York est fabuleuse. Les locaux d'*Undertake* sont sympas, l'équipe agréable (même si mes rapports avec Edith Brown sont toujours, pour une raison que j'ignore, douloureusement tendus), l'appartement est super et, cerise sur le gâteau, je vois Roman bien plus souvent.

Je trouve miraculeusement le temps de passer une bonne heure sur Skype avec mes parents pour partager avec eux ces bonnes nouvelles, dont ils me félicitent. Je souris en apercevant, derrière mon père, le tableau que Roman lui a offert pour son anniversaire.

– Et ton livre, ma chérie, ça avance ? me demande-t-il.

– Super, papa ! Il a même tellement bien avancé qu’il est terminé ! Les relectures avec toi à Noël m’ont beaucoup aidée. Je laisse décanter encore un peu et je pense l’envoyer à des éditeurs le mois prochain.

– Roman l’a lu ? Qu’en pense-t-il ? me demande ma mère.

– Humm... non pas encore... marmonné-je, embarrassée.

– Je suis certaine qu’il serait d’excellent conseil, répond-elle sans paraître remarquer mon malaise.

J’élude rapidement la question en changeant de sujet et nous bavardons encore un moment avant de raccrocher, avec force bisous et promesses de se rappeler plus souvent (comme à chaque fois).

Je ne sais pas pourquoi je suis si gênée à l’idée que Roman lise mon livre. Il me l’a demandé plusieurs fois et j’ai répondu oui-oui, sans donner suite. Roman sait déjà tellement de choses de moi. Lui donner mes nouvelles à lire, c’est lui dévoiler encore un peu plus mon intimité. Ce ne sont pas seulement des nouvelles économiques, ce sont aussi des histoires d’amour, des souvenirs d’enfance. C’est aussi une part de moi, de mes rêves, de mes tabous, de mes peurs, de mes fantasmes. L’économie n’est finalement qu’un prétexte...

Roman occupe une bonne partie de mes soirées et de mes nuits. Je dois freiner ses ardeurs en matière de shopping, parce qu’il a une fâcheuse tendance à m’offrir plus de robes, jupes, corsages, manteaux ou chaussures que ma penderie ne peut en contenir. J’apprécie évidemment toutes ces attentions, mais j’ai parfois l’impression de me faire entretenir. Quelle que soit la sortie, c’est toujours lui qui paie tout, les hôtels, les restaurants, les spectacles. Il ne regarde à la dépense pour rien, et même si je sais qu’il est immensément riche, ça me gêne.

– Je ne suis pas une cocotte ! ronchonné-je un jour où, pour la énième fois, en passant devant une vitrine Dolce & Gabbana, il tombe en arrêt devant une robe en soie bleue, au dos nu vertigineux, qu’il veut à tout prix que j’essaie.

– Encore heureux, réplique-t-il étonné. Il ne me viendrait jamais à l’idée d’essayer d’habiller une volaille autrement qu’avec une bonne sauce aux herbes.

Son sérieux, son ton faussement outré, me font éclater de rire.

– Mais sur toi, elle serait magnifique, continue-t-il, enjôleur.

– Roman... dis-je en fronçant les sourcils, prête à râler encore.

– Amy... me singe-t-il, l’air sévère.

– Non, mais sérieusement... pouffé-je, incapable de garder mon sérieux. Ça me gêne, tu sais. On ne peut pas passer devant une robe sans que tu veuilles m’acheter le magasin. Je n’ose même plus regarder les vitrines.

– Pardonne-moi, soupire-t-il, l’air contrit. Mais c’est un truc que je traîne depuis l’enfance, je crois...

– Oh... dis-je désarçonnée par son ton devenu grave, tout à coup.

– Tu comprends... mon père...

– Ton père... l’encouragé-je, troublée et inquiète par ce soudain besoin de s’épancher.

– Quand j’étais petit garçon... mon père m’a toujours empêché de porter des jolies robes, et c’est un grave traumatisme de mon enfance, et si, maintenant que j’ai une excuse en béton pour traîner dans les magasins de dentelles, tu refuses de me laisser acheter des froufrous, c’est vraiment que tu n’as pas de cœur, et tu seras entièrement responsable si un jour je me retrouve sur le divan d’un psy, en guêpière et porte-jarretelles ! débite-t-il d’une traite en perdant son air dramatique au fur et à mesure de sa tirade, qu’il conclut d’un sourire éblouissant, tempérant (un peu) mon envie de l’étrangler.

– Tu n’as pas le droit de jouer comme ça avec ma sensibilité ! m’indigné-je sans parvenir à m’empêcher de rire.

– Bon, alors, cette robe ? On se l’achète ? demande-t-il en m’embrassant au beau milieu de la rue.

Comment résister à de tels arguments ?

Si j'étais jusque là persuadée de mener une vie trépidante, c'est parce que Sibylle, Nils et Charlie n'étaient pas encore venus y mettre leur grain de sel. Dès lors, les événements s'enchaînent à une vitesse ahurissante. Je passe cinq jours de folie.

**Mardi 19 janvier** : Eduardo m'annonce qu'il a décroché un super boulot de styliste dans la plus grosse boîte franco-américaine de mode et qu'il plie bagage pour Paris. Je dois en catastrophe passer des petites annonces pour lui trouver un(e) remplaçant(e).

– Non mais t'imagines ? ! Bogaert Lingerie ! J'hallucine ! me dit-il en fourrant pêle-mêle ses vêtements dans sa valise. Tu as parlé de moi à ta copine ? La femme de Bogaert, Lou ?

– Euh non, réponds-je, un peu honteuse de ne pas y avoir pensé, d'ailleurs. Tu as dû mettre un truc dans ton CV qui leur a plu, c'est tout.

– J'ai surtout eu un énorme coup de chance !

– Au fait, tu as passé une annonce pour vendre ta voiture ?

– Non, pour l'instant j'ai seulement un contrat de six mois alors je la garde, on ne sait jamais. Tiens, je te laisse les clefs. Fais comme si elle était à toi.

– Oh, super, merci ! T'es un ange, Eduardo.

– Bogaert Lingerie ! Quand même... répète-t-il pour toute réponse, en se pinçant presque pour vérifier qu'il ne rêve pas.

Puis il se tourne vers moi, l'air dépité :

– Je suis désolé de te lâcher comme ça. Tu vas être mal pour payer le loyer toute seule...

– Ne t'en fais pas pour ça. Je suis surtout triste de te voir partir, dis-je la voix étranglée, touchée qu'il se soucie de ça dans un moment pareil.

– Moi aussi je suis triste... mais je vais quand même t'aider à trouver un nouveau coloc en un temps record !

Et nous voilà plongés en catastrophe dans le tourbillon des petites annonces.

**Mercredi 20 janvier** : Effervescence à *Undertake* : on est en retard pour boucler le dernier numéro, tout le monde court partout dans les bureaux, Edith harcelle l'équipe (encore incomplète), Simon s'arrache les cheveux et Scott, le nouveau pigiste, se demande dans quelle maison de fou il a atterri.

Nils Eriksen débarque à New York et prend ses quartiers au Sleepy Princess. Roman le laisse s'installer, déjeuner, et nous l'y rejoignons vers dix-sept heures.

– J'ai épluché les originaux des dossiers d'expertise du véhicule de ta mère, Roman, dit-il tout en dévorant les viennoiseries qu'à sa demande Anthony, le serveur, dépose sur notre table. Elle n'a pas perdu le contrôle de sa voiture par hasard. Les freins étaient défectueux, visiblement sabotés. Dans une course poursuite comme celle qui s'est engagée quand les paparazzis les ont pris en chasse, elle et son amant, elle n'avait aucune chance de ne pas finir dans un fossé.

C'était l'une des hypothèses que j'avais émises, et Roman accuse le coup, mâchoires serrées. Blanc comme un linceul, il fait signe à Nils de continuer.

– De plus, le rapport toxicologique original nous prouve que, contrairement à ce qui a été affirmé pendant l'enquête et largement relayé dans les médias, ta mère était parfaitement sobre. Pas un gramme d'alcool dans son sang.

– Tu en doutais ? grince Roman, particulièrement susceptible à propos de ces rumeurs qui ont entaché la réputation de sa mère. Je t'avais dit qu'elle ne buvait pas.

– Je suis flic, je crois ce que je vois, pas ce qu'on me dit, répond Nils sans aucun tact en haussant les épaules. Ni ce que les médias racontent, ni ce que les proches m'affirment.

*Aïe, aïe, aïe ! Attention lieutenant, terrain glissant. Quand il se statue comme ça, c'est mauvais signe.*

Mais Roman, en fait, finit par se détendre. Je suppose que la franchise de Nils, bien que brusque, le rassure. Eriksen fait son boulot, écartant toute considération personnelle ou émotionnelle. Il reste

impartial et prosaïque, ce qui est sûrement une grande force et une qualité indispensable dans son métier, mais donne de lui une image quelque peu déshumanisée.

Au moment de repartir, Anthony intercepte timidement Roman :

– Monsieur Parker ? Concernant la pension complète de M. Eriksen...

– Je sais, Anthony : il va me mettre sur la paille. Mais veillez à ce qu'il ait toujours tout ce qu'il lui faut, à table comme ailleurs, s'il vous plaît. C'est un ami.

Je suis étonnée de l'entendre utiliser ce mot pour désigner le lieutenant (qui d'ailleurs n'est plus lieutenant), mais je réalise qu'en effet, à les voir, on les croirait amis de longue date. À part lorsqu'il est avec Malik, Roman est rarement aussi naturel qu'avec Eriksen. Il s'est immédiatement créé entre eux une sorte de symbiose ; ils se parlent comme s'ils se connaissaient depuis vingt ans.

De plus, Roman n'a jamais manifesté le moindre signe de jalousie envers lui, bien qu'il m'ait invitée au restaurant. Ce qui me laisse assez perplexe. J'ai l'impression d'être la seule à ne pas trop apprécier Eriksen. Je le trouve trop brutal, et pas seulement physiquement.

**Jeudi 21 janvier** : Sibylle, qui est apparemment arrivée la veille à la suite d'Eriksen sans même m'avoir prévenue, s'installe chez moi, en larmes, après qu'il ait refusé de l'héberger. Prise au dépourvu par ce nouveau rebondissement inattendu, je décline une invitation au théâtre de Roman afin de rester avec elle pour la reconforter et essayer d'y voir enfin plus clair dans son histoire avec Eriksen.

– Il dit qu'il n'est pas l'homme qu'il me faut, que je ne suis pas vraiment amoureuse de lui, sanglote-t-elle, roulée en boule sur le canapé. Mais qu'est-ce qu'il en sait, ce con, franchement ?

– Tu es amoureuse ? demandé-je, désespérée par sa détresse et inquiète de l'évidente passion qu'éveille en elle le lieutenant, une passion qui peut faire tellement de dégâts si elle n'est pas partagée...

– Évidemment ! Sinon, qu'est-ce que je ferais là ?

Je ne trouve rien de pertinent à répondre, alors je demande :

– Maman sait que tu es ici ? Et Matthieu ?

– Non. Personne. Ils croient que je suis chez mamie pour la semaine.

– Mamie est au courant ? m'étranglé-je.

– Oui. Elle dit qu'il faut foncer tant que j'en ai l'énergie, et la possibilité. Peu importe que Nils soit l'homme de ma vie ou non, parce qu'en tout cas Matthieu ne l'est pas, et qu'il faut que j'arrête de tout faire pour plaire à maman.

– Elle a raison. On sait bien que tu n'es pas Marianne, la fille parfaite. Il faut s'y résigner : toi comme moi, on ne sera jamais comme maman voudrait. Mais ce n'est pas forcément une tare... Et puis, je n'ai jamais compris tes fiançailles avec Matthieu.

– Il est gentil, il me laisse faire ce que je veux et maman l'adore, renifle-t-elle.

– C'est sûr que sur ces trois points, il bat sûrement Eriksen à plate couture.

– Nils est gentil, aussi, le défend-elle. Mais différemment.

– Alors pourquoi tu es en train d'imbiber mon canapé de larmes ? Matthieu ne t'a jamais fait pleurer.

– Matthieu ne m'a jamais fait rêver, surtout. Mais Nils ne veut pas de moi. Il prétend que j'ai flashé sur lui juste parce qu'il représente tout ce dont je rêve sans jamais avoir osé le faire. Qu'il est le fruit défendu.

– Il n'a peut-être pas tort.

– Mais on s'en fout ! s'emporte-t-elle. Vous êtes chiants à la fin, tous, avec votre morale ! Je ne lui demande pas de m'épouser, je veux juste, je sais pas. Être avec lui.

– Mais vous êtes, euh, sortis ensemble, déjà ?

– Oui, avoue-t-elle d'une petite voix. À Paris. Et cette nuit. Il ne voulait pas. Mais je lui ai dit que je n'avais nulle part où aller, que tu étais avec Roman et que je n'osais pas vous déranger. Il était vingt-trois heures. Il m'a laissé son lit, il a dormi par terre...

– Ah... soufflé-je, soulagée qu'ils n'aient pas couché ensemble.

– ... mais je l'ai rejoint.

– Oh... soupiré-je, bien consciente qu'Eriksen, tout chevaleresque qu'ait été son premier geste, n'avait sûrement pas résisté à la tentation une fois ma très jolie petite sœur à califourchon sur lui.

– C'était... juste... wahooo ! dit-elle rêveuse, les joues empourprées et les yeux pleins d'étoiles.

**Vendredi 22 janvier** : Eduardo, dont les valises encombrant l'entrée depuis trois jours, s'envole enfin pour la France. Je l'accompagne à l'aéroport, on se promet de s'écrire souvent, il me serre dans ses bras à m'étouffer et je ne peux pas m'empêcher de verser une petite larme en le voyant monter dans l'avion. Eduardo était mon seul véritable ami ici. Il va me manquer.

Il me manque déjà.

Charlie Miller, ma nouvelle colocataire, qui doit être croisée avec une tornade ou un typhon, investit mon appartement. Elle empile ses innombrables cartons aux quatre coins du salon et envahit ma salle de bain de mille et un produits naturels et bio, herbes, onguents et huiles, dont je me demande s'ils n'auraient pas plus leur place dans la cuisine.

Armée d'un pinceau et aidée de Sibylle, avec qui elle s'est immédiatement entendue, elle se lance dans le relooking de sa chambre, trop blanche à son goût. Elles mettent de la peinture bleue partout sauf sur les murs directement visés.

**Samedi 23 janvier** : Simon, maintenant mon voisin de palier, s'invite après le boulot pour faire la connaissance de Sibylle et Charlie. Charlie flirte éhontément avec lui, le déboussolant tout à fait. Il faut dire qu'elle est vraiment jolie, un véritable elfe des temps modernes : c'est une petite brune aux cheveux courts, aux faux airs de garçon manqué, dans le style *street wear*, avec un piercing sur la langue et trois anneaux à l'oreille gauche. Un coup de sonnette l'interrompt dans sa danse de séduction. Comme je suis occupée à nous servir des biscuits pour le thé, elle se charge d'aller ouvrir.

– Amy ! crie-t-elle depuis le seuil. Il y a un Viking sur le pas de notre porte ! Je le laisse entrer ?

Sibylle et moi échangeons un regard. Eriksen. La tuile ! Charlie, s'impatiant, juge bon d'ajouter, comme si ça pouvait me décider à lui répondre plus vite :

– Il est super beau !

Nils pouvait difficilement choisir pire moment pour venir chercher les anciens numéros d'*Undertake* consacrés à Teresa et son amant que je lui avais mis de côté. Mais comme je lui avais dit de passer quand il voulait...

Le face à face avec Sibylle est tendu. Charlie, curieuse, les observe tout en rôdant autour de Nils, se demandant visiblement à quelle sauce elle pourrait bien le manger. Simon soupire de dépit en considérant qu'il ne fait pas le poids face à ce rival.

Mon appartement, qui était un véritable havre de paix, s'est métamorphosé en ruche sous acide. Je suis à deux doigts de craquer et de flanquer tout le monde dehors, quand la sonnette retentit une fois de plus, m'arrachant une grimace.

*Allons bon. Qu'est-ce que c'est, encore ? Le facteur ? Les pompiers pour les étrennes ? Eduardo qui a loupé son avion ? Le père Noël qui a oublié son permis de conduire et les clefs de son traîneau, le mois dernier ?*

– J'y vais ! s'écrie joyeusement Charlie en s'élançant à nouveau vers la porte, renonçant à comprendre ce qui se trame entre Sibylle et Nils, à qui j'ai donné les magazines et les coordonnées d'Andrew Fleming en espérant qu'il décampe au plus vite.

– Amy ! C'est pour toi ! crie-t-elle sans plus de détails.

Quand je la croise dans le couloir, ma boîte à thé à la main, elle me dit, radieuse :

– Dis donc, il n'y a que des super beaux mâles qui viennent ici. Tu fais collection ?

Sur le pallier, en effet, j'aperçois le plus magnifique de la Création...

– Roman ! soupiré-je, infiniment soulagée en lui tombant dans les bras.

– Tout va bien ? s'inquiète-t-il. Pas moyen de te joindre depuis cet après-midi. Je me demandais si tu

n'avais pas pris l'avion avec Eduardo, finalement...

– Oui. Non. C'est juste que la moitié de New York s'est donné rendez-vous ici ce soir et ils m'épuisent, tous. J'ai une envie folle d'aller me terrer au fond d'une grotte et de ne plus voir personne. Mon portable doit être enfoui sous un des innombrables cartons de Charlie.

– Ah... déjà de nouveau en colocation, alors ? demande-t-il, tendu, tandis que je me blottis dans ses bras, avec la ferme intention de ne plus les quitter pendant au moins huit jours. Ça se passe bien ?

– Oui mais Charlie... déborde d'énergie, dis-je en baillant. Et moi, je veux hiberner. Longtemps.

– Bon, tu sais ce qu'on va faire ?

– Rien. Je ne veux plus rien faire...

– C'est presque ça, dit-il en passant son bras derrière mes genoux pour me soulever. Accroche-toi, on s'en va.

– On s'en va où ? demandé-je en gloussant, le visage enfoui dans son cou.

– À la Red Tower. Tu emménages chez moi, le temps que ça se calme, ici. Joshua passera récupérer tes affaires.

– Mais... il y a Nils aussi là-dedans et...

– Nils est un grand garçon, il s'en sortira tout seul. Les autres aussi. Nous, on part hiberner.

Je l'embrasse, folle de joie, sans bien réaliser encore tout ce que cette décision impulsive implique, mis à part le fait que tout le monde va se demander où je suis allée, en chaussettes, avec ma boîte à thé...

## 4. Enfin seuls

Après une nuit sans rêves, je me réveille, seule, dans le grand lit de Roman. La place à mes côtés est froide, il est donc levé depuis longtemps. Hier soir, épuisée, je me suis assoupie pendant le court trajet en voiture et j'ai à peine ouvert un œil quand il m'a demandé le numéro de Sibylle, puis déposée dans le lit et déshabillée. J'ai dormi comme une marmotte. J'en avais vraiment besoin.

Je m'étire, heureuse, j'enfouis mon nez dans son oreiller, pour respirer son odeur. Je tâtonne à l'aveuglette sur la table de chevet, à la recherche de mon iPhone avant de me souvenir qu'il est resté à l'appartement. Tant pis.

Espérant trouver un grand sweat qui puisse faire office de pyjama, je me lève pour fouiller dans la penderie de Roman. C'est troublant d'ouvrir ses tiroirs, toucher ses vêtements, découvrir des chaussettes Droopy ou Scooby-Doo qui côtoient des cravates de soie lourde Hermès. Ce côté décalé me fait sourire. C'est tout Roman, ça. Je trouve finalement mon bonheur, un sweat rouge et noir des Chicago Bulls, avec lequel j'ai déjà vu Roman aller courir, et qui lui va très bien. Je m'emmitoufle dedans, il est tout doux...

Puis je me dirige droit vers la cuisine. J'ai une faim de loup. Sur la table, un copieux petit déjeuner m'attend avec du pain frais, du miel, des croissants encore chauds et un jus de fruits pressés. Il y a aussi un mot de Roman, appuyé contre ma boîte à thé : [Fais comme chez toi. Je dois aller à Détroit ce midi : une balade en jet, ça te tente ? Retour en voiture. J'ai appelé Sibylle pour lui demander de te préparer un sac d'affaires ; Joshua est passé le prendre ce matin, il t'attend dans la salle de bain (ton sac, pas Joshua).]

Sa parenthèse me fait pouffer de rire. Je regarde autour de moi pour avoir une idée de l'heure mais il n'y a aucune pendule, horloge, ni quoi que ce soit d'équivalent. Je tente ma chance du côté du micro-ondes, mais c'est un appareil ultra-design, minimaliste à l'extrême, sans aucun affichage numérique. Je file à la salle de bain, en mode « humeur Bisounours, la vie est formidable », pour récupérer mon iPhone, me faire couler un bain, et lui répondre : [Ok pour la balade si ton pilote ne joue pas les cascadeurs aériens. Merci pour le petit déj.]

Il est 10h30, j'ai le temps. Avant de quitter la salle d'eau, je remarque mon flacon de parfum préféré posé sur une étagère. En y regardant de plus près, je découvre aussi ma brosse à dents près de celle de Roman et mon pyjama Batman sur une patère. Il a lui-même installé certaines de mes affaires, les plus fortes symboliquement, dans sa salle de bain. L'attention me touche plus que je ne saurais l'expliquer. C'est adorable. Une autre manière de me dire que je peux faire comme chez moi et qu'il est content que je sois là ?

Tout en dégustant mes croissants, je rêve. J'ai du mal à croire que ce que je vis est bien réel.

*Je suis chez Roman ! Pas juste pour une nuit, non, pour une durée indéterminée. « Le temps que ça se calme. » Pourvu que ça ne se calme pas de sitôt !*

Je barbotte ensuite une bonne demi-heure dans la baignoire olympique de Roman, presque assez grande pour y crawler. Elle est équipée de toute une tripotée de boutons et commandes pour faire des bulles et je m'amuse comme une gamine à tester les différents modes, du frémissement au gros bouillon.

*Domage qu'il n'y ait pas de sels ou perles de bain, ça aurait été magique. Il n'y a pas grand-chose, dans cet appartement. C'est chic, fonctionnel, froid. Est-ce que ça reflète le véritable tempérament de Roman ? Pourtant, ce que je connais de lui est tellement éloigné de cette image...*

À midi trente, nous sommes confortablement installés tous les deux dans son jet, devant un déjeuner joliment présenté dans des verrines multicolores. Je n'y connais rien en avions, mais je vois bien que ce n'est pas le même que d'habitude. Il a une ligne de fusée, une carrosserie gris métallisé magnifique qui étincelle dans le soleil de janvier, et son intérieur est plus luxueux que tout ce que j'ai jamais eu l'occasion de voir.

– C'est un Cessna Citation X, me répond Roman lorsque je lui demande la marque du bolide.

– Ha... dis-je, pas beaucoup plus avancée en vérité. C'est un nouveau ?

– Non, mais il était en indisponibilité pendant quelques semaines ; je lui faisais refaire sa peinture.

– Et... il vole à quelle vitesse ?

– 970km/h, *grosso modo*.

– C'est rapide ? Je veux dire : pour un jet ?

– Très. Le plus rapide au monde. On sera à Détroit en moins d'une heure. Ça t'intéresse vraiment, les spécificités techniques ? s'étonne-t-il.

– Je me renseigne. Histoire de m'assurer que le vieux coucou dans lequel je monte ne va pas se crasher au bout de cinquante kilomètres.

– D'accord, répond-il en affichant un air terriblement sérieux et en faisant mine de remonter sur son nez une paire de lunettes imaginaires. Alors sachez, mademoiselle, que ce vieux coucou est équipé de deux réacteurs Rolls Royce AE 3007 C1, ce qui signifie modestement deux fois 3 068 kilos de poussée au décollage, plus de 6 000km d'autonomie à pleine charge (excusez du peu !), une vitesse ascensionnelle de...

– Ok, Ok, le coupé-je en éclatant de rire. Pas besoin de me déballer tout son pedigree, tu m'as convaincue ! C'est une bête de course.

J'avais entendu dire que Détroit était dans une situation économique catastrophique, mais je ne m'attendais tout de même pas au spectacle de désolation qui s'étend maintenant sous mes yeux. Immeubles désaffectés, rues désertées et jonchées de débris, maisons à demi écroulées, murs lépreux, tagués, lézardés... On se croirait dans un décor de fin du monde. Tout à coup, je me demande ce que Roman peut bien avoir à faire ici.

– Pourtant, j'adore cette ville, murmure-t-il.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Faillites, répond-il, laconique en arrachant au trottoir une herbe folle qui pousse dans les lézardes du bitume. Faillite économique, faillite du système, faillite sociétale.

– Mais comment est-ce arrivé ? demandé-je, en contemplant, incrédule, la décrépitude environnante.

– C'était une ville prospère, autrefois, grâce à l'industrie automobile. Les plus fantastiques voitures sont sorties de ses chaînes de montage. Et puis... le déclin a commencé avec la fermeture de l'usine Packard à la fin des années cinquante, puis les émeutes dix ans plus tard, sanglantes, destructrices, et petit à petit, l'abandon pur et simple de la ville et de ses ouvriers par les magnats de l'automobile, et par le reste du pays. Dans les années 2000, c'est la crise immobilière, la banqueroute de Chrysler et General Motors, Ford qui met ses actifs en gage... Bref, aujourd'hui la dette de la ville s'élève à presque vingt milliards de dollars.

– Vingt milliards ? ! Mais c'est impossible à redresser !

– En septembre dernier, la collection du musée de la ville, environ soixante-six mille objets de l'Institut d'Art, a été mise en gage pour trois milliards de dollars. C'est un début...

– C'est pour ça que tu es là ? Pour essayer de sauver la ville ?

– Pas tout à fait. Aujourd'hui, c'est par pur plaisir, dit-il avec un sourire amer. Mais... j'y travaille.

Il me prend la main, et la ville me paraît soudain moins triste, presque belle. Nous marchons jusqu'à une grande maison à étages, un peu moins délabrée que les autres, flanquée d'un immense hangar. Des carcasses de voitures rouillent tranquillement au soleil, dans la cour. L'homme qui nous accueille a une vingtaine d'années, le crâne rasé, le regard dur, des tatouages noirs sur le visage, les bras, les mains, sur chaque parcelle visible de sa peau.

– Roland Cunningham, dit-il en me saluant. Votre Christine est dans le hangar, monsieur Parker. Prête à bouffer du bitume. Six mois à bosser dessus avec mon cousin, mais vous allez être bluffé.

Le « pur plaisir » de Roman s'avère être une voiture. Mais pas n'importe quelle voiture, d'après ce que je comprends.

– Une Plymouth Fury de 1958, m'informe Roman avec l'air émerveillé du petit garçon devant le

coffret Playmobil de ses rêves. La réplique exacte de la Christine de Stephen King. Customisée, évidemment.

– Super... dis-je vaguement larguée, sans bien saisir ce que ça peut avoir de si fabuleux, mais contente de le voir si enthousiaste.

Pour moi, c'est juste une énorme voiture rouge et blanche aux lignes anguleuses. Roman et Cunningham se lancent dans une discussion passionnée d'où il ressort que cette « Christine », sous ses dehors rétro, a bénéficié d'une cure de jouvence à faire pâlir de jalousie la vilaine sorcière de *Raiponce*. En gros, c'est une voiture moderne, ultra-puissante, suréquipée, camouflée dans la carrosserie d'un vieux modèle.

Nous quittons Détroit deux heures plus tard, Roman au volant de sa Plymouth... pour laquelle je ne tarde pas à partager son enthousiasme. Rouler à son bord est une expérience merveilleuse. Elle est d'un confort incomparable. Elle semble survoler la route, silencieuse et aérienne, les paysages défilent à une vitesse folle. Nous sommes dans une bulle, hors de l'espace et du temps. Roman conduit bien, d'une main sûre. Il aime conduire, et j'adore rouler. Nous restons sans parler, perdus dans nos pensées, sa main sur mon genou. Je l'observe à la dérobée, il est concentré, j'admire son profil. Je n'échangerais ma place pour rien au monde.

*Je suis dingue de toi, Roman Parker. J'aimerais vivre avec toi. Pour de bon, pas juste en attendant que Charlie ait terminé ses travaux de peinture ou que Sibylle se trouve un appart et que le mien redevienne vivable. Je voudrais m'endormir tous les soirs dans tes bras, me réveiller sous tes baisers, te caresser, te faire l'amour trois fois par jour...*

– À quoi tu penses ? me demande-t-il quelques kilomètres avant Cleveland.

– À rien, dis-je assaillie par des images toutes plus torrides les unes que les autres.

– Vraiment ? Tu me fixes depuis vingt minutes et tu ne penses à rien ? dit-il amusé. Je ne sais pas si je dois être simplement vexé ou m'inquiéter de la vacuité de ton esprit.

– Je pensais à mon livre, marmonné-je, mentant éhontément, essayant de chasser de ma tête les souvenirs de nos nuits, le goût de sa peau, le plaisir de le sentir en moi... mais incapable de réfléchir, à cause de sa main qui remonte lentement sous ma jupe retroussée, vers ma culotte...

– Tu l'as envoyé à des éditeurs ?

– Hum... Envoyé quoi ? demandé-je étourdiment en écartant un peu les cuisses, pour le laisser monter plus haut.

– Ton chien.

– Je n'ai pas de ch... commencé-je avant de comprendre ma gaffe.

– Ok, je ne sais toujours pas ce que tu y as mis, dans ce livre, mais ça a l'air... troublant, se moque gentiment Roman en remettant sa main sur le volant.

– Eh ! protesté-je. Ta main !

– Tsss, tsss... répond-il, taquin. Un peu de tenue, mademoiselle. Nous arrivons en ville. Profites-en pour me parler de ton livre.

– Je ne l'ai pas encore envoyé, grommelé-je en constatant qu'en effet nous entrons dans Cleveland. Je dois encore imprimer le manuscrit, me renseigner sur la ligne éditoriale des maisons d'édition, en sélectionner quelques unes, écrire les lettres d'accompagnement...

– Je connais des éditeurs, mais je ne te propose pas de leur mettre ton livre dans les mains, je sais que tu refuserais. Et après avoir lu tes articles, je suis persuadé que tu n'as pas besoin de piston pour faire ton chemin.

– Merci, dis-je, heureuse, le cœur gonflé de fierté, avant de proposer timidement : je l'ai sur mon iPhone, je peux te l'envoyer. Si tu y tiens.

– Bien sûr que j'y tiens. Ce n'est pas la première fois que je te le demande. C'est à la fois ton travail et ta passion, c'est important. J'ai hâte de le lire, de voir comment tu as réussi à rendre l'économie

attractive et accessible au grand public.

– Comment j’ai essayé, en tout cas.

– Je ne m’inquiète pas pour ça. Si tu l’envoies, c’est que tu juges qu’il est assez bon. Ce qui signifie probablement qu’en fait il est excellent.

Sa confiance tranquille me fait du bien. Je l’embrasse dans le cou et pose la tête sur son épaule. Du coin de l’œil, je le vois sourire.

Roman a réservé une suite au dernier étage du Ritz Carlton de Cleveland, profitant de l’occasion pour nous improviser un petit week-end en amoureux. La chambre est jolie, claire, dans des teintes pastel délicates, avec une grande baie donnant sur la ville. Il y a un bouquet de roses sur la table de chevet et dans le salon un autre bouquet, gigantesque, composé de fleurs exotiques dont le parfum divin envahit toute la pièce. Roman me propose de dîner ou en ville ou à l’hôtel ; je choisis l’intimité de la suite. J’ai envie de prolonger ces moments seule avec lui. Le repas est délicieux ; notre tête-à-tête aussi.

Quand la soirée se termine, Roman me précède à la douche. Je le suis des yeux. Entre la table et la salle de bain, il se déleste au fur et à mesure de ses vêtements. Ce sont d’abord le sweat et le t-shirt, qui atterrissent sur un fauteuil, pour mon plus grand bonheur. J’ai une vue imprenable sur son dos bronzé taillé en V, ses épaules larges, ses muscles saillants. Puis il marque un arrêt, le temps de se débarrasser de son jean, qu’il envoie rejoindre son sweat, se tournant de trois quarts pour me laisser voir son torse, avant de continuer d’avancer tranquillement vers la douche. J’admire ses longues jambes de coureur et ses fesses musclées. J’attends avec impatience la prochaine étape, quand son boxer va se volatiliser et que j’aurai enfin sous les yeux le reste de son anatomie. Il passe les mains sur ses hanches, sous l’élastique du boxer, il commence à le descendre, je suis captivée, j’aperçois une bosse prometteuse sous le tissu quand il se tourne vers moi, j’ai les yeux rivés dessus, le boxer poursuit sa lente et inexorable descente, Roman est d’une lenteur exaspérante ! et, du pied... il ferme la porte !

Oui ! Il me claque la porte au nez ! Fin du spectacle ! Rideau !

Mais s’il croit que je n’oserai pas aller le débusquer sous la douche, il se trompe lourdement...

Le temps que je pénètre à mon tour dans la salle de bain, il est déjà sous la douche, qu’il prend brûlante. La vapeur n’a pas encore embué la vitre qui nous sépare, je l’observe à travers le rideau mouvant de l’eau qui cascade sur son corps. Il se tient les jambes légèrement écartées, les bras levés pour lisser sous l’eau ses cheveux noirs, dans une posture typiquement masculine et terriblement virile, abdos serrés, biceps contractés. La tête basculée en arrière, les yeux clos, il pourrait poser pour une pub avec comme légende « Tentation » ou encore « *Sex-appeal* ». Un appel auquel mon propre corps, parcouru de frissons, répond parfaitement, avec beaucoup d’enthousiasme. En tendant la main vers le savon, Roman ouvre les yeux et m’aperçoit.

– Tu es venue pour me frotter les dos ? demande-t-il avec un sourire absolument irrésistible.

– Non, juste pour vérifier que tu n’oubliais pas de te savonner derrière les oreilles, plaisanté-je en essayant de faire abstraction de son sexe que je vois gonfler et se redresser, sa seule vue me provoquant des picotements délicieux vers l’entrejambe.

– Mes oreilles te savent grée de tant d’attention, dit-il en faisant glisser le savon en cercles paresseux sur son torse, puis son ventre, lentement, sans me quitter des yeux.

Quand sa main se rapproche de son sexe, à présent bandé comme un arc, je fais un pas en avant, incapable de résister à la tentation de le voir de plus près, de le toucher. Je pose les deux mains sur la vitre, qui commence à s’embuer. Roman s’approche de moi, le savon continue sa danse hypnotique sur ses cuisses, revient sur son ventre, disparaît vers ses fesses, revient vers son sexe, qu’il contourne, laissant dans son sillage des traînées furtives d’une mousse blanche qui tranche sur sa peau mate et qui se dilue dans l’eau. Peu à peu, Roman s’estompe dans les volutes de vapeur. J’ouvre la porte coulissante de la douche avant qu’il disparaisse complètement à ma vue.

– Tu t’y prends mal, dis-je d’une voix un peu enrouée. Laisse-moi faire.

Il me tend le savon et se retourne, orientant le jet pour qu'il ne m'éclabousse pas :

– Commence par le dos, sinon j'ai peur que tu l'oublies pour te concentrer sur d'autres zones, me taquine-t-il.

Je lui obéis.

Presque.

Mes mains sont irrésistiblement attirées par ses fesses, superbes, tellement pommées qu'il est difficile de ne pas y croquer, comme dans un fruit défendu. Le savon glisse sur sa peau, mon autre main le suit et se fait caressante. Roman a tendu les bras pour prendre appui sur les parois de la douche, la tête penchée. Quand je glisse le savon entre ses jambes, il les écarte, et je frôle du dos de la main ses testicules, lui arrachant un sursaut, et un soupir. Je continue à le savonner, passant le pain entre ses fesses, pour revenir ensuite entre ses cuisses et caresser plus longuement à chaque fois ses bourses douces et lourdes. Je les prends dans ma main et les sens se contracter un peu plus. Roman frémit.

Je l'encercle de mes bras, je me colle presque à son dos, pour caresser son érection, toujours plus grosse, alternant avec ma main libre et le savon, formidable lubrifiant, qui me procure des sensations nouvelles et délicieuses. Aux réactions de Roman, je pense que je ne suis pas la seule à apprécier. L'eau brûlante m'éclabousse, mes bras et mon chemisier sont trempés, mais certainement pas autant que ma culotte. Ma main va et vient sur son sexe, un peu plus fort, un peu plus vite. Je sens sous ma joue, appuyée contre son dos, ses muscles se tendre et se détendre lorsqu'il se contracte et se relâche. Tout son corps se bande, il devient de plus en plus dur, dans ma main et sous ma joue.

Je me mords les lèvres, les pulsations entre mes cuisses se font lancinantes, alors, sans interrompre mon va-et-vient sur son sexe palpitant, j'enjambe la marche de la douche pour l'y rejoindre et je viens me coller tout à fait contre lui. À travers mon chemisier, les pointes durcies de mes seins viennent frotter contre son dos, m'arrachant un gémissement de douloureux plaisir. Un bruit sec, comme un coup sur la vitre, me fait lever les yeux : la main gauche de Roman s'est fermée en un poing, ses jointures ont blanchi tant il s'est crispé, et je remarque que son souffle s'est fait plus rapide, plus saccadé.

– Oh, Amy... tu me rends parfaitement marteau !

L'expression me fait sourire. J'adore cette sensation de contrôle que j'ai sur lui, j'adore maîtriser son plaisir, ça me fait mouiller, et tandis que je fais coulisser son sexe raide entre mes doigts serrés, je l'imagine qui me pénètre, qui se retourne tout à coup pour me prendre violemment, sans égards, dans l'urgence. L'image me trouble et me fait mouiller encore plus.

– Amy... tu es encore tout habillée...

– Oui.

– Tu es tout habillée *dans la douche* collée à moi *avec tes tétons* qui pointent et me font perdre la boule, poursuit-il d'une voix hachée.

– C'est ça, réponds-je en me frottant un peu plus contre lui pour essayer d'apaiser le feu entre mes cuisses.

– Retire ta jupe, m'ordonne-t-il alors.

– Mais...

– Enlève-la. Maintenant. Je veux sentir ta fente trempée contre ma jambe.

Déçue de devoir interrompre cet instant torride, mais aussi terriblement excitée par son ton autoritaire, qui contraste tellement avec l'attitude presque soumise de son corps, je laisse tomber le savon, relâche ma prise sur lui et m'apprête à m'exécuter.

– Mais ne t'avise pas de retirer ta main de mon sexe ! souffle-t-il en l'emprisonnant dans la sienne. Par pitié, Amy, ne t'arrête pas !

Je me débrouille donc comme je peux pour me déboutonner. J'essaie d'enlever ma trop longue jupe d'une seule main sans cesser de le toucher de l'autre, de le serrer, de le presser, l'eau chaude venant cascader sur son gland que je caresse du pouce à l'occasion, lui arrachant des gémissements délicieux.

J'en profite pour refermer la porte de la douche derrière moi, cela me permet d'y prendre appui. Je lutte un peu mais je finis par me retrouver en culotte pressée contre lui, ma jupe en boule à mes pieds, sur le tapis antidérapant.

– Oui, comme ça... soupire-t-il alors, sa main gauche quittant son appui pour me caresser à travers ma culotte.

Je m'écarte légèrement de lui, pour lui faciliter l'accès, et j'imprime à mon bassin un mouvement brusque pour venir plus fort à la rencontre de ses doigts. À ma grande surprise, Roman y répond instantanément, attrapant mon sexe à pleine main, sans ménagement, comme s'il avait immédiatement compris que je voulais qu'il me bouscule un peu.

Ce qui est sûrement le cas, d'ailleurs... Il assouvit toujours tous mes désirs, même ceux que je n'ose pas formuler, même ceux qui sont tellement enfouis en moi que je ne les reconnais pas avant qu'il les fasse émerger...

Je pousse un cri de plaisir quand il presse mon sexe entre ses doigts et par réflexe, je resserre la main sur le sien, le faisant gémir à son tour. Il me presse encore plus fort, m'arrachant une exclamation d'extase mêlée de surprise, et je le presse à mon tour plus durement. Une sorte de grondement bas lui échappe. Je le sens palper puissamment sous mes doigts.

Ce petit jeu sauvage m'excite au plus haut point, j'adore ça ! Une boule d'impatience gonfle et grossit entre mes jambes tremblantes. Roman tire brutalement sur ma culotte, la faisant glisser sur mes cuisses ; ma main descend franchement sur sa hampe. Ses doigts écartent mes lèvres, glissent dans ma fente ruisselante en butant sur mon clitoris gonflé, m'arrachant un hoquet de jouissance et j'accélère le rythme de ma main coulissant sur son sexe. Il introduit en moi un doigt, et je suis tellement trempée, ma fente est tellement ouverte, accueillante, qu'il y glisse facilement un deuxième, son pouce appuyant sur mon clitoris, son petit doigt caressant la peau délicate entre mes fesses.

J'ai maintenant bien du mal à me concentrer sur ce que fait ma main droite, je suis tout entière absorbée par la spirale de sensations brûlantes procurées par les doigts de Roman qui vont et qui viennent vigoureusement, de plus en plus vigoureusement, en moi. Ses assauts me font reculer malgré moi et mon dos bute soudain contre la porte. La poignée me heurte et me meurtrit légèrement les reins, mais la douleur se mêle au plaisir que ses doigts propagent dans tout mon corps et finit même par être agréable. Exquise. Je raffermis soudain ma prise sur son sexe, il pousse une exclamation de plaisir, ses doigts s'activent plus fort, plus vite, en moi, plus profondément, et je sens l'orgasme, violent, irréprensible, monter, monter, monter...

– Oh, Roman... Oui ! Encore ! Plus fort ! Plus fort !

Il se retourne alors, échappant à ma prise, et l'orgasme m'échappe aussi, me faisant pousser une plainte de frustration qu'il étouffe en m'embrassant fougueusement.

– J'ai envie de te prendre, Amy, j'ai envie de jouir en toi, dit-il d'une voix altérée par le désir, en s'écartant brusquement pour finir d'enlever ma culotte.

Le jet toujours brûlant de la douche cascade sur ses épaules tandis qu'il s'agenouille devant moi. Je lève un pied, puis l'autre, et ma culotte disparaît. Roman se relève lentement, parsemant mes jambes de baisers furtifs, léchant les gouttelettes d'eau qui ruissellent sur ma peau. C'est une torture délicieuse, insoutenable, et je gémiss d'impatience, oscillant d'un pied sur l'autre.

*Je veux qu'il me prenne ! Ou qu'il me lèche ! Ou qu'il me doigte ! Je ne sais pas. Je ne sais plus. Peu importe la méthode, mais je n'y tiens plus !*

– Roman ! Je t'en prie !

Je pose les mains sur sa tête, pressée que sa bouche apaise enfin le feu qui brûle entre mes jambes, je le guide, je tends mes hanches vers lui. Son nez effleure délicieusement ma toison, j'écarte largement les cuisses, je m'ouvre tout entière devant lui, je frémis de plaisir anticipé, je sens son souffle sur mon clitoris palpitant, ô délices ! J'attends en tremblant le premier coup de langue qui viendra apaiser le

bouillonnement irrépressible qui s'est emparé de mes sens...

J'attends en vain.

Roman contourne mon sexe offert et, malgré mes mains sur sa tête, qui cherchent à l'empêcher de remonter, il poursuit son ascension vers mon ventre. J'ai envie de hurler de dépit.

– Tsss tssss, jeune fille, dit-il désapprobateur quand je tente une dernière fois de ramener sa tête entre mes cuisses. Ce n'est pas toi qui commandes, ici. Mais tu vas jouir. Bientôt. Je te le promets.

Son refus de me contenter, sa façon de le dire, sa promesse explicite, m'excitent encore plus. Il s'arrête pourtant encore, le temps d'agacer mes mamelons à travers mon chemisier humide. Il passe de l'un à l'autre, les mordillant délicatement. Mais la barrière du tissu entre ses lèvres et ma peau me fait trépigner de frustration. Alors, frémissant d'une impatience mal contrôlée, je me déboutonne à la hâte et j'aperçois un petit sourire satisfait se dessiner sur son visage. J'écarte le tissu humide pour lui plaquer la bouche sur ma poitrine douloureusement tendue, qui hurle son désir (non : son besoin !) qu'il s'occupe d'elle. Et, cette fois, il se laisse faire.

– Quelle autorité ! murmure-t-il, amusé.

– Et ne t'avise pas de la remettre en question, dis-je, ma main agrippant fermement ses cheveux.

– Jamais de la vie ! m'assure-t-il en gobant vivement un mamelon, m'arrachant un hoquet de surprise qui se termine en gémissement de bonheur quand il se met à le sucer, l'aspirer, le presser entre ses lèvres, le mordiller du bout des dents, avant de s'occuper de l'autre, avec le même empressement et le même savoir-faire.

Après quelques interminables minutes de ce délicieux tourment, alors que je suis dans un tel état de fébrilité que je ne suis plus capable que de répéter inlassablement son nom comme une poupée cassée... Alors que je pense m'effondrer là, de désir inassouvi, alors seulement, il m'attrape par les hanches, me plaque contre le mur carrelé dont la fraîcheur me fait frissonner et me pénètre d'un mouvement puissant. Il me pénètre profondément, d'un seul coup, son sexe long et massif m'emplissant tout entière.

– Oh, oui ! Roman ! C'est bon ! C'est tellement bon !

Les avant-bras posés sur ses épaules, les mains nouées, je m'abandonne totalement à ses formidables coups de reins qui me clouent au mur. À chacun de ses assauts, il vient buter contre mon clitoris, multipliant à l'infini le plaisir que procure son sexe au plus profond de moi. À nouveau, je sens monter l'orgasme qui m'a échappé si longtemps auparavant. Intense, ardent, fulgurant. À nouveau, cette sensation démente d'être portée par une vague gigantesque. Roman a les yeux plongés dans les miens, ses magnifiques yeux noirs aux profondeurs insondables, et je les vois soudain s'étrécir, tandis qu'il se répand en moi et que la jouissance nous balaie tous les deux avec la violence inouïe d'une lame de fond.

## **5. La vie à deux ?**

Le lendemain matin, après une nuit presque blanche à prolonger les délices de notre douche coquine, terriblement chaude dans tous les sens du terme, nous reprenons la route pour Manhattan. Le trajet est long mais tranquille, agréable. Roman et moi nous chamaillons à propos de la musique, il m'accuse d'avoir des goûts de fille et moi, je l'accuse d'avoir des goûts de riche. C'est idiot, mais ça nous fait beaucoup rire.

À l'arrivée, après plus de sept heures confinés dans l'habitacle de Christine, sans compter une brève pause pour déjeuner, nous ne nous sommes ni entre-tués ni ennuyés, ce qui me paraît bon signe pour la suite et pour l'avenir de notre couple. L'ambiance était à la bonne humeur, aux taquineries, à la contemplation silencieuse des paysages. Aux discussions, sur nous, sur nos familles. Roman garde des souvenirs flous mais tendres de sa mère. Il me parle des tournages sur lesquels elle l'emmenait, de l'ambiance des plateaux, qu'il détestait, et de la vie en *mobile home*, qu'il adorait. Il évoque ensuite les années de pensionnat en Suisse, et Jack qui ne venait le chercher qu'à l'occasion de la tournée promotionnelle de son dernier film, pour donner aux médias l'image d'un père aimant.

– Ma mère n'était pas parfaite, elle me négligeait parfois, et je passais plus de temps dans les bras de ma nounou que dans les siens, mais elle m'aimait, je pense. Elle n'a jamais su faire semblant, sauf à l'écran. Alors que Jack... est un excellent acteur, à la scène comme à la ville. On ne s'est jamais entendus. Mais il y a eu aussi d'excellents moments, comme ma rencontre avec Malik. Oui, vraiment un grand moment, dit-il en riant.

– Comment ça ? demandé-je curieuse et heureuse de le voir rire après ces confessions douloureuses.

– Quand il était enfant, Malik était une vraie crevette, tout chétif, et déjà d'un tempérament très doux, toujours dans la lune. Il était nul en sport et savait à peine écrire. Ce qui était parfaitement normal puisqu'en arrivant il ne connaissait que l'alphabet arabe. Et grec. Grec ancien plus précisément, qu'il maîtrisait aussi bien que sa langue maternelle. Mais rien de tout ça ne l'a aidé à la rentrée, évidemment. À sept ans, quand on arrive dans un nouvel endroit, où des clans sont déjà formés, où des caïds de neuf ou dix ans font déjà la loi, il vaut mieux savoir courir vite qu'écrire le grec (surtout ancien). Le pensionnat avait beau être fréquentés par des enfants de millionnaires, des enfants restent des enfants, cruels et bagarreurs. Malik en a fait les frais. Il avait des stylos et des cahiers magnifiques, des vêtements brodés à la main, des choses somptueuses et colorées venues des Émirats arabes, que tous nous lui enviions. Un jour, des gosses se sont mis à quatre ou cinq contre lui pour lui voler ses affaires. Malik ne faisait pas le poids, il était en train de se prendre une dérouillée monumentale, alors je suis intervenu. J'ai foncé dans le tas. Et nous sommes devenus amis.

– Tu l'as protégé pendant toute votre scolarité ? demandé-je, l'imaginant en super-héros, déjà, à sept ans.

– Absolument pas, répond-il en riant. Ce jour là, je ne l'ai pas sauvé du tout. J'ai seulement partagé sa correction. Je ne savais pas très bien me battre et nous étions à deux contre quatre. J'ai eu des bleus pendant dix jours, mon père a fait un scandale parce que ça tombait pendant sa tournée de promo et qu'il ne pouvait pas s'afficher avec un fils qui ressemblait à un Schtroumpf. Par contre, j'ai appris à Malik à courir. Et ça, ça nous a sauvé la vie, conclut-il.

– Et aujourd'hui, c'est resté ton meilleur ami, dis-je, émue.

– Oui. Malik, en plus d'être un génie incomparable en biologie, possède d'extraordinaires qualités de cœur. Il m'aide à rester humain. Et quand ça ne suffit pas, il prend le relais ; parce qu'il faut avouer que je ne suis pas d'une grande patience avec les gens en général, et avec les hommes d'affaires en particulier.

*Moi, je trouve que tu es d'une grande douceur avec moi et ça me suffit...*

La semaine suivante, nous définissons les bases de mon emménagement provisoire. Nous convenons que je reste aussi longtemps que Sibylle n'aura pas trouvé d'appartement. Je prie intérieurement pour

qu'une formidable crise du logement s'abatte sur la ville et qu'elle ne trouve rien avant plusieurs années...

En attendant, Roman et moi apprenons à cohabiter, ce qui, parfois, ne va pas sans mal. Si j'ai déjà l'expérience de la colocation, lui a toujours vécu seul. Or la vie à deux, même provisoire, demande des ajustements. Roman essaie vraiment au mieux d'ajuster, mais parfois sans grand succès, d'autant que son appartement n'est absolument pas aménagé pour vivre à plusieurs. Ou alors, il faut que tout le monde toise au minimum un mètre quatre-vingts. Le contenu des placards est hors de portée pour les autres. Je dois escalader le plan de travail pour attraper le sucre ou la confiture si Roman n'a pas pensé à les sortir pour moi. Je dois monter sur une chaise pour sortir mon bol de thé du micro ondes. Je dois sauter pour atteindre le bouton de commande des stores de la cuisine parce qu'il est à deux mètres cinquante du sol et que Roman embarque toujours par mégarde la télécommande dans sa poche quand il sort le matin. Je dois bloquer la porte des WC quand je les occupe parce qu'ils ne ferment pas à clef. Je dois appeler Roman et le déranger en plein conseil d'administration parce qu'il a, par réflexe, fermé l'appartement à double tour alors que je suis encore dedans...

Ces mésaventures nous font plus rire que grincer des dents et Roman règle la plupart de ces menus tracas en un éclair... mais il refuse vigoureusement de poser un verrou sur la porte de la salle d'eau :

– J'adore venir te surprendre dans ton bain, me dit-il un soir en me rejoignant à l'improviste dans la baignoire, au retour de son footing quotidien. Pour rien au monde je ne poserais un verrou sur cette porte.

Il s'applique ensuite à me donner tant de plaisir, avec ses mains, sa bouche et tout son corps, que je finis par capituler et crier dans un orgasme qu'il peut bien même retirer la porte s'il le désire.

Le lendemain matin, mal réveillée, je tâtonne un long moment à la recherche de la poignée de la fameuse porte avant de réaliser qu'il m'a prise au mot. Je la retrouve, dégondée, appuyée contre le mur de la cuisine.

J'adore la vie avec lui !

(Mais je lui fais remettre la porte)

Un soir que nous dînons exceptionnellement dans le salon, d'un menu chinois livré par le traiteur, parce que je suis trop fatiguée pour aller au restaurant, Roman lève soudain le nez de son assiette et déclare :

– C'est sinistre ici. Je ne m'en étais jamais aperçu auparavant, mais cet appartement est aussi chaleureux qu'une morgue.

– Ça manque un peu de décoration, acquiescé-je, diplomate. Mais il suffirait de peu de choses.

– Tu ne voudrais pas t'en charger ? me demande-t-il tout à trac.

– Aménager ton appartement, tu veux dire ? demandé-je, incrédule.

– C'est du travail, je sais, mais... tu aurais carte blanche, bien sûr.

– Oh... eh bien, dans ce cas... Ça va te coûter un max, mais je peux le faire, dis-je, amusée qu'il pense que ça puisse être une corvée, alors que je trépigne de joie à l'idée de nous aménager un nid douillet.

Le lendemain est un samedi, je ne travaille pas, et je m'attelle à la tâche, euphorique. J'achète des lithographies pour habiller les murs, des coussins multicolores pour égayer le canapé blanc, des perles et des sels de bain, des abat-jour colorés, des tapis, des plantes d'intérieur... je suis une véritable tornade et j'y prends un plaisir fou. Quand Roman rentre le soir, j'ai déjà bien avancé.

– Des rideaux roses ? ! s'exclame-t-il à peine un pied posé dans le salon.

– Mauves, rectifié-je, en lui sautant au cou pour l'embrasser.

– Roses ! s'obstine-t-il après m'avoir rendu mon baiser au centuple.

– Tu m'as donné carte blanche, lui rappelé-je.

– Quelle idée j'ai eue...

Mais son sourire dément ses paroles et, tandis qu'il m'entraîne sur le canapé tout en déboutonnant

mon chemisier, les rideaux sont rapidement le dernier de nos soucis.

Le lendemain, après une grasse matinée dans nos nouveaux draps de soie jaune, qui nous laisse tous deux comblés, Roman s'envole pour un rendez-vous avec Malik à Chicago tandis je passe le reste de ma journée avec Sibylle et Charlie, à chiner dans une brocante. Nous mangeons un hot-dog au bord de l'East River et papotons entre filles, de choses et d'autres, sans rien aborder qui fâche ou qui blesse. Ma petite sœur ne fait aucune allusion à Nils et je m'abstiens de lui demander où ils en sont.

J'aurais pourtant bien voulu discuter avec Sibylle : si la cohabitation avec Roman se passe à merveille, je reste incertaine quant à ses sentiments envers moi. Il ne m'a jamais dit *je t'aime*, ne l'a jamais laissé entendre même quand moi je le lui dis, et semble vraiment n'envisager notre cohabitation que comme une solution temporaire. Je suis un peu perdue et j'aurais bien besoin du réconfort d'une oreille amie...

Mais la présence de Charlie, qui m'est encore étrangère, nous freine dans nos confidences.

Quand je rentre à la Red Tower, ce soir-là, les bras chargés de mes emplettes, je manque tomber à la renverse. Je découvre Roman dans la cuisine, en train de s'activer aux fourneaux. C'est la première fois que je le vois avec une spatule à la main. C'est une vision totalement surréaliste. Il y a des fleurs partout dans l'appartement, des bougies, une musique douce : pas de doute, ça sent le dîner romantique.

Jusqu'à ce qu'une bordée de jurons s'élève de la cuisine, suivie d'une abominable odeur de brûlé. Roman m'aperçoit à ce moment précis :

– Amy, *help* ! dit-il d'un air désespéré plutôt comique.

Je dépose mes sacs au pied du canapé et accours en essayant de garder mon sérieux. Peine perdue. Je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire en constatant l'étendue des dégâts : ce n'est plus une cuisine, c'est une véritable champ de bataille. Waterloo, pour le moins.

– C'est ça, moque-toi, ronchonne Roman. Tu riras moins quand tu constateras qu'il n'y a rien d'autre à manger dans le frigo que ce que tu as sous les yeux.

J'observe attentivement ce qu'il me désigne du bout de sa spatule. Je ne sais pas ce que c'était à l'origine, mais une chose est certaine : ce n'est pas (ou plus) comestible.

– Monsieur Parker, en plus d'être super sexy, même avec une spatule à la main, vous êtes un homme bourré de talents et de qualités. Mais je suis au regret de vous annoncer que vous ne valez rien comme cuisinier, dis-je en repartant dans un fou rire incontrôlable.

– Et voilà : faites-leur plaisir et elles vous piétinent le cœur, déclame-t-il d'un ton dramatique... avant d'éclater de rire à son tour.

– Bon et maintenant, sérieusement : qu'est-ce qu'on fait ? me demande-t-il dix minutes plus tard, quand nous sommes enfin un peu calmés.

– Je ne suis pas magicienne : quoi que ce soit, je ne peux ni le ressusciter ni le rendre mangeable. Donc, je t'invite au resto. Pour saluer l'effort. Parce que, mis à part le dîner, tout le reste était parfait. TU es parfait, dis-je en me hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Les jours suivants passent dans une bonne humeur similaire et nos nuits sont toutes plus chaudes les unes que les autres.

La seule ombre au tableau est ce sentiment d'incertitude toujours ancré au plus profond de moi, ce désir fou que j'ai d'entendre Roman me dire qu'il m'aime, ou du moins qu'il est bien avec moi, qu'il voudrait que je reste. Mais il ne semble absolument pas envisager que la situation se prolonge et ça me broie le cœur.

Je voudrais trouver le courage d'aborder la question avec lui. Je voudrais lui parler, mais je ne sais vraiment pas comment m'y prendre. Je ne veux pas m'incruster. Je ne veux pas m'imposer.

Pourtant, la situation semble vouloir se régler d'elle-même : un soir, tard, alors que Roman est en visioconférence dans le salon avec un magnat de l'industrie résidant à quelques milliers de kilomètres de Manhattan, je reçois un texto de Sibylle : [J'ai trouvé une chambre à louer ! Je te rends bientôt ton appart

! Bisous !]

Je réfléchis à la meilleure façon de l'annoncer à Roman pour qu'il comprenne que je voudrais rester chez lui, que ça devienne chez nous, pour qu'il comprenne mais surtout pour qu'il accepte !

Je le regarde, en chemise noire sur le canapé blanc (dont il a repoussé les coussins multicolores, pour un peu plus de sérieux) : il est concentré sur sa négociation, le visage dur, l'air fermé. Je frissonne : ce n'est pas le Roman que je connais. C'est l'homme d'affaires, le multimilliardaire, pas l'amant tendre et drôle.

– Vous confirmez la transaction, monsieur Parker ? demande la voix désincarnée de son interlocuteur à l'écran, un petit chauve en complet gris aux côtés d'un gros homme qui vient d'allumer un monstrueux cigare.

– Je confirme, dit calmement Roman.

– Ah, ah, ah ! L'inflexible Roman Parker obligé de lâcher du lest dans une transaction ! ricane le gros homme. Il faut l'entendre pour le croire.

*Qu'est-ce qu'il se passe ? Un problème ? Roman doit vendre ? Vendre quoi ? Pourquoi ?*

Je m'affole sans bien comprendre ce qui est en train de se tramer.

– Vous avez entendu, répond Roman, mâchoires serrées, que je vous ai vendu le complexe de Santa Fé pour trois cent quatre-vingt-deux millions de dollars.

– Alors que vous en demandiez quatre cents, se réjouit l'autre. Vous n'êtes pas si bon négociateur que votre réputation le laisse croire, monsieur Parker. Je me demande ce que vont en penser vos associés.

– Et moi, lui répond Roman avec un sourire carnassier, je me demande ce que va dire votre grand patron quand il apprendra que j'ai acheté ce complexe deux cents millions il y a six mois et, qu'avant votre arrivée providentielle, j'allais en accepter trois cent cinquante de vos concurrents. Bonne soirée, messieurs.

À l'écran, juste avant que Roman ne coupe l'image, je vois le cigare tomber des lèvres du gros homme devenu livide.

Roman vient de lui arracher cent quatre-vingt-deux millions de dollars de plus que ce que valait la transaction... Un coup de maître, implacable. Il s'étire en faisant craquer les articulations de ses mains, l'air songeur. Presqu'indifférent. À cet instant, pour la énième fois, je me demande si je le connais vraiment.

Je relis le texto de Sibylle.

*Est-ce que ma vie est ici, avec lui ? Et lui, que veut-il ? Qui est-il vraiment ? Le fils de sa mère, à la fois tendre et indifférent ? Le fils de son père, digne héritier des ses multiples visages ? Ou juste Roman, l'homme que j'aime ?*

*Est-ce qu'il tient à moi ? Dans ce cas, pourquoi ne le dit-il jamais ? Pourquoi ne me propose-t-il qu'une cohabitation éphémère ?*

*Est-ce que je vais m'apercevoir un jour, comme ce gros homme, que je n'étais qu'un pion dans une partie jouée d'avance ? C'est possible de se tromper autant sur quelqu'un ?*

*L'amour est-il aveugle à ce point ?*

La voix de Roman me tire de mes réflexions :

– Un problème ? me demande-t-il avec un sourire charmeur...

# Volume 6

# 1. Sportivement sexy

Les premiers jours de février à Manhattan sont froids mais ensoleillés. J'en profite pour aller travailler à pied, tous les matins. Je ne suis pas une grande sportive, mais je voudrais entretenir mon capital fessier, que Roman adore. Et je n'ai aucune envie de transpirer sur un vélo d'appartement ou m'épuiser à suivre les ordres sadiques d'un prof de gym bodybuildé, perdue au milieu d'une bande de lolitas anorexiques qui feront les exercices en sifflotant sans mouiller leur body Ralph Lauren. La marche me semble être un compromis acceptable. Roman, remarquant ma récente lubie, m'a gentiment proposé de m'apprendre à courir.

– Tu plaisantes ? me suis-je exclamée. C'est bien trop fatigant !

– Oui, c'est un peu l'idée, quand on fait du sport, a-t-il répondu, perplexe.

Néanmoins, il n'a pas insisté. Ces derniers jours de vie commune m'ont appris que s'il s'avère intraitable en affaires, impatient en société et parfois franchement dominant au lit, ce n'est pas un tyran domestique. Il a visiblement confiance en mon jugement et respecte mes choix et mes idées, défendant farouchement les siens mais sans me les imposer. Il sait pourtant être incroyablement têtu et tenace (et convaincant !) lorsqu'il souhaite obtenir quelque chose de moi :

– Je ne suis pas entêté, je suis persévérant, nuance-t-il dans un sourire désarmant si je lui reproche de s'obstiner.

Ce sourire précède généralement un numéro de charme auquel je suis incapable de résister et qui cause chaque fois ma capitulation. Pour notre plus grand plaisir...

Venant d'un homme comme lui, habitué à diriger, ordonner, mener, cette capacité d'écoute et de respect m'étonne et me ravit chaque jour un peu plus. Ça me change agréablement des prises de bec avec ma mère, qui voulait tout régenter, tout contrôler, de la couleur de mes ongles à l'orientation de ma carrière en passant par ma vie sentimentale.

Nos discussions sont parfois animées, parce que nous ne sommes pas d'accord sur tout et que chacun défend son avis avec passion, mais nous ne nous querellons jamais. Je dois néanmoins souvent me ranger à son opinion, en ronchonnant (oui je suis mauvaise perdante, et alors ?), vaincue par ses arguments et son raisonnement, parce qu'il a une faculté d'analyse prodigieuse. Hallucinante, même. Il a toujours dix coups d'avance, sur moi comme sur tous ses interlocuteurs, et se frotter à lui est comme essayer de battre un maître des échecs alors qu'on ne sait même pas déplacer un pion. Seul Malik, qui se charge lors des réunions de développer et traduire la pensée complexe de Roman à ses associés, semble capable de le suivre sur ce terrain. De le suivre mais pas de le précéder...

Malgré cela, Roman n'est pas arrogant. Confiant, sûr de lui mais pas arrogant. Il semble simplement considérer tout ça comme allant de soi. Ce qui me sidère complètement...

Du coup, plus j'apprends à le connaître, plus je suis amoureuse, intriguée, captivée... et tourmentée par son mutisme sur certains points. Sur deux points, en réalité :

1 - Il ne m'a jamais dit *Je t'aime*. Il ne répond jamais à mes déclarations.

2 - Il n'a jamais évoqué la possibilité de prolonger notre vie commune quand Sibylle aura libéré mon appartement

Ça fait beaucoup de *jamais* pour une histoire que je voudrais voir durer *toujours*.

Or, Sibylle a trouvé une chambre dans une pension de famille. Elle y emménage dans quelques jours. Je ne l'ai pas encore annoncé à Roman. J'ai peur, terriblement peur, qu'il n'essaie pas de me garder près de lui, qu'il ne me propose pas de rester chez lui plutôt que de regagner mes pénates.

En cette fin d'après midi, Roman et moi devons retrouver Nils Eriksen, pour parler de l'enquête (qui avance à bon train), à la salle de boxe. Je ne sais pas où en est ma petite sœur avec lui, mais visiblement ils se côtoient toujours : la voiture d'Eduardo, qu'elle m'a empruntée le temps que je loge chez Roman, est garée devant le gymnase... Je n'ai pas parlé de Nils à ma mère, qui m'a bien appelée une demi-douzaine de fois depuis l'arrivée de Sibylle aux États-Unis, et me relance encore aujourd'hui, juste avant

qu'on ne pénètre dans la salle. Sibylle avait un fiancé en France, Matthieu, qu'elle a laissé tomber comme une vieille chaussette, et ma mère me supplie de la raisonner, de la convaincre de rentrer à Paris :

– Sibylle ne peut pas rester à New York, Amandine, martèle ma mère. Elle ne peut pas abandonner ses études, son fiancé, sa famille, sur un coup de tête. Il faut que tu la persuades de rentrer.

– Tu connais Sibylle, maman, soupire-je. Elle est plus butée qu'un troupeau de mules sourdes. Elle ne m'écouterà pas plus que toi.

– Elle est en train de gâcher sa vie ! Elle dilapide l'argent de son livret d'épargne, elle a brisé le cœur de ce pauvre Matthieu et elle va perdre son année d'études.

– Peut-être qu'elle a juste besoin de respirer un peu ? suggère-je. Et qu'elle va revenir d'elle-même. Il faut lui laisser du temps. Considérer son escapade comme une année sabbatique... ?

– On ne prend pas d'année sabbatique à vingt et un ans ! fulmine ma mère. Il faut qu'elle pense à son avenir ! Amandine, je te demande de la mettre à la porte ! Tant que tu l'hébergeras, elle ne reviendra pas.

– Je vais lui parler, maman, capitulé-je en sentant poindre une migraine. Mais je crois qu'elle a déjà trouvé un autre logement. Je te laisse, Roman m'attend. Bisous.

– Tu savais, toi, qu'il y a un âge minimum pour prendre une année sabbatique ? demandé-je à Roman quand je le rejoins dans la salle.

– Non, mais je suppose que si Évelyne Lenoir l'a décrété, ça ne va pas tarder à entrer dans la Constitution, dit-il le plus sérieusement du monde.

Je reste interdite cinq secondes devant son air austère avant d'éclater de rire.

– Vous êtes magnifiquement belle, mademoiselle Lenoir, quand vous riez... murmure-t-il en m'embrassant la nuque, de ces baisers tendres et légers dont il a le secret et qui me font chaque fois vibrer tout entière.

Je glisse ma main dans la sienne et nous slalomons entre des hommes en short et en sueur, plutôt jeunes, de tous gabarits, de toutes couleurs. La salle est plus grande que celle de Paris, mais c'est le même genre d'endroit, gris et sans fard. Un lieu brut et sans clinquant. « Pas fréquentable » dirait ma mère. À l'image de Nils, probablement. Nous stoppons à bonne distance de lui et Sibylle, pour ne pas les interrompre. Ils sont devant une espèce de punching-ball miniature accroché au plafond et relié au sol par une corde élastique. Nils, toujours aussi massif, torse nu, ses tatouages noirs tranchant sur sa peau blanche, frappe doucement le petit sac ballonné, à une allure rapide et régulière, de ses deux mains bandées, alternativement, sans même regarder ce qu'il fait. Il est tourné vers Sibylle, qui l'observe, captivée, tandis qu'il lui explique visiblement comment s'y prendre. Il augmente progressivement sa cadence de frappe, l'air de rien, diversifie les enchaînements, et le ballon lui obéit parfaitement. Ses larges mains sont vives et gracieuses, elles semblent indépendantes du reste de son corps et suivre une chorégraphie compliquée, incroyablement rythmée et véloce.

– Ça a l'air rigolo, dis-je.

– Oui, tant qu'on ne se le prend pas dans le nez, me répond Roman, amusé. C'est vite arrivé et plutôt douloureux. On est sonné avant d'avoir compris ce qui se passait. Ce n'est pas si facile que ça paraît, Nils doit avoir pas mal d'années de boxe derrière lui pour maîtriser si bien l'exercice.

– Tu t'y connais en boxe ? demandé-je en me souvenant qu'il a mis K.O. trois types le jour de notre rencontre.

– Je me débrouille. Mais je n'aimerais pas trop me retrouver face à Nils quand il est en colère. Sans compter qu'il pèse bien vingt kilos de plus que moi.

– Oui mais de toutes façons, tu cours plus vite que lui, non ?

– Il faut l'espérer, répond-il en riant.

Tandis que nous plaisantons, Sibylle a pris place face au petit ballon de frappe. Elle souffle impatientement sur sa frange pour dégager ses cheveux blonds de ses yeux, et remonte sur ses hanches étroites son survêtement qui a glissé. Son débardeur bleu ciel laisse voir ses bras tout en délicatesse. J'ai

une bouffée de tendresse pour ma petite sœur : elle est belle comme un cœur. Nils vient se poster derrière elle, prend ses mains dans les siennes pour la guider et lui imprimer le rythme des premiers mouvements. Sibylle paraît vraiment minuscule entre ses bras, à la fois fragile et déterminée, comme une fleur sauvage. Elle paraît aussi très troublée par leur proximité... Pour la première fois, je vois Nils sous un autre jour : ce n'est pas la brute que je croyais, il est doux avec ma sœur et, même s'il demeure impassible, s'il n'est pas bouleversé d'être contre elle, il laisse transparaître une sensibilité émouvante.

Je viens me blottir contre Roman, qui m'ouvre ses bras sans un mot.

*J'ai de la chance. J'ai trouvé l'homme de mes rêves et je suis avec lui. Ce n'est pas donné à tout le monde. Il est tendre. Il est fort. Je partage son lit et sa vie.*

*Domage qu'il ne soit pas plus bavard. Je ne demande pas beaucoup. Juste suffisamment pour me dire les trois petits mots que j'attends...*

Nous regardons Sibylle, concentrée, s'appliquer à reproduire les gestes de Nils. Je savais qu'elle fréquentait une salle de boxe depuis Noël, mais je croyais que c'était uniquement un prétexte pour se rapprocher de son beau Viking. Je ne pensais pas qu'elle s'y impliquait vraiment. Et pourtant ! Nils s'est écarté et elle se débrouille maintenant toute seule avec le petit sac, lentement, prudemment, mais avec rigueur, sous ses encouragements et ses conseils.

– Elle ne s'en tire pas si mal, me dit Roman, juste avant qu'elle frappe trop fort dans le ballon qui lui revient violemment en plein visage.

C'est tellement fulgurant que c'est terminé avant même que je comprenne. Tout à coup, ma petite sœur est dans les bras de Nils qui s'est matérialisé devant elle comme par magie. Je bondis hors de ceux de Roman, persuadée qu'elle est assommée, le nez broyé, défigurée. Mais elle est bien consciente et semble seulement étonnée (et ravie) d'être tout contre son coach. Elle a le visage contre son torse nu, et un sourire radieux aux lèvres.

– Sacrés réflexes, dit Roman à Nils en lui tendant la main quand il relâche Sibylle.

– Faut bien, répond celui-ci. Je n'ai droit qu'à dix pour cent de perte à l'entraînement. Comme je n'ai qu'une élève, si je l'abîme, ça fait tout de suite cent pour cent. C'est mauvais pour mon image.

Sibylle lui flanque un coup de poing sur l'épaule en le traitant de mufle et il tombe à genoux en faisant mine de se tordre de douleur. Roman suit tout ça d'un œil intrigué mais il est loin d'être interloqué comme je le suis. Je ne sais vraiment plus quoi penser de Nils. Sibylle, elle, rit en lui tendant la main pour le relever.

– On se fait quelques rounds ? propose-t-il à Roman, qui est venu en survêtement.

– Hum... j'hésite, répond celui-ci en regardant ses pieds, puis moi. Je n'ai pas mes baskets qui courent vite...

C'est à mon tour d'éclater de rire sous le regard étonné des deux autres. Puis Roman me fait un clin d'œil et se débarrasse de ses sweat et t-shirt avant de monter sur le ring à la suite de Nils. Cette complicité entre nous me rend gaie, j'ai le cœur qui s'emballa joyeusement. Il faut avouer aussi que je ne m'habituerai jamais à la perfection de son corps, à la grâce virile de ses mouvements. Roman est beau, d'accord, mais il a en plus une façon d'être, de bouger, qui rend sa nudité particulièrement troublante. Il me donne chaud rien qu'à le regarder s'échauffer, trotter, s'étirer, aux côtés de Nils. Ils ont chacun enfilé des gants et mis un protège-dents. De même taille, même âge, ils sont pourtant aussi dissemblables que le jour et la nuit.

– On dirait un duel entre un lion et une panthère noire, dit Sibylle, l'air rêveur, quand ils commencent à se tourner autour et à engager le combat.

L'image est parfaitement juste. Ils sont tous deux d'une grâce féline, l'un blond, massif et calme, la force tranquille. L'autre brun, souple et vif, la beauté carnassière. Nous restons silencieuses à les admirer, chacune focalisée sur l'objet de ses fantasmes...

– Ça se passe bien entre vous, on dirait ? risqué-je au bout d'un moment.

– Si on veut, soupire Sibylle dépitée. Nils est... amical. Il persiste à dire qu'il n'est pas pour moi. Depuis notre nuit lors de mon arrivée ici, il ne m'a plus touchée. Enfin, pas comme je voudrais, tu vois. – Pourtant, ce soir par exemple, tu ne vas pas rentrer dans le Queens, si ?

– Non. Il a fait ajouter un grand canapé dans sa chambre au Sleepy Princess. Il m'a autorisée à squatter son lit chaque fois que je voulais, mais lui dort sur ce foutu rognudju de canapé de zut de merde !

– Et tu ne l'y rejoins pas ? m'étonné-je, connaissant le caractère plutôt volontaire de ma petite sœur...

– Pff... j'ai essayé, la première fois. Mais il m'a attrapée et ré-flanquée dans le lit sans ménagement. Il a dit qu'à la prochaine incartade, il me menottait au radiateur. Quel sale flic...

– Je vois, dis-je en essayant de dissimuler mon rire derrière un tousotement.

– C'est pas drôle, ronchonne-t-elle en pouffant à son tour. – Ça va, on s'amuse bien pendant que je me fais démolir ? me demande Roman en s'approchant des cordes et en se tenant les côtes avec une grimace de douleur.

– Démolir, mon cul, marmonne Nils à bout de souffle et trempé de sueur.

– Vous êtes très beaux dans la souffrance, tous les deux, répond Sibylle, sur un ton grandiloquent, avant qu'on reparte à rire.

– Au lieu de te moquer, tu ferais mieux de rejoindre ta copine pour travailler ton esquive. Elle vient d'arriver et elle a l'air de t'attendre, dit Nils en désignant une jolie fille un peu ronde, de style hispanique, qui nous observe depuis un coin de la salle.

– Oh ! Julia ! Super ! s'écrie Sibylle. Viens, Amy, il faut que je te présente. Tu vas voir, elle est géniale !

– Je te rejoins. Je voudrais juste m'assurer que Roman ne va pas succomber à ses blessures, avant.

– Ok, dit-elle en filant vers la brunette qui s'est arrêté de sauter à la corde pour lui faire signe.

Roman et Nils se sont tous les deux assis au bord du ring, les jambes dans le vide, les avant bras posés sur les cordes, l'air aussi exténué l'un que l'autre. Je leur passe une bouteille d'eau pendant qu'ils se remettent et nous discutons de l'enquête sur Teresa.

– Au fait, me demande Nils, tu bosses demain ? J'ai trouvé où se terre Robert Martin, le vieux flic qui était sur le coup à l'époque, et je compte aller lui rendre visite. Il crèche dans Little Haiti, à Miami. J'ai pensé que tu voudrais venir. Tu connais le dossier sur le bout des doigts, tu pourrais m'être utile.

Si Roman et ma sœur s'entendent bien avec lui, ce n'est pas vraiment mon cas. Je n'arrive pas à le cerner ; sa voix dure et sa façon d'aller toujours droit au but sont assez perturbantes. Du coup, je suis complètement prise au dépourvu par sa proposition, d'autant que l'idée de passer une journée avec lui me met mal à l'aise. Mais je tiens évidemment trop à l'enquête pour refuser. Je bafouille un peu avant de lâcher :

– Heu... oui... Enfin, je ne pourrai pas me libérer le matin, mais à partir de treize heures ce sera bon. On est rarement débordés le vendredi.

– Parfait. Roman ?

– Je préfère ne pas vous accompagner, répond celui-ci, la mine sombre. Je connais Martin et je risque de l'étriper avant que tu aies pu lui soutirer la moindre information.

– Comme tu veux. Tu sais des trucs sur lui qui peuvent nous être utiles ?

– Je ne pense pas. Je l'ai juste croisé étant enfant, puisqu'il était en charge de l'enquête sur ma mère.

– Ok, dit Nils en se relevant. Au fait, Amy : je n'aime pas ce que j'ai trouvé sur ton collègue journaliste, Andrew Fleming. Ça pue. Il n'est pas net. Entre autres : il est inconnu à l'adresse que tu m'as donnée, impossible de le joindre au téléphone ou de lui mettre la main dessus. Il vaudrait mieux que tu n'aies plus à faire avec lui. Ne lui dis pas cash que tu ne veux plus le voir, sinon il risque de disparaître complètement et je ne pourrai pas le choper, mais tiens-toi loin de lui.

– Fleming ? Tu le fréquentes encore ? me demande Roman d'une voix blanche.

– Ben... il travaille toujours en free-lance, il passe souvent déposer des articles à *Undertake*, New

York ou Boston, et il m'a aidée à rassembler des documents sur ta mère. Donc oui, je le vois à l'occasion, avoué-je péteuse, sachant pertinemment que Roman ne peut pas le sentir. – Tu sais que ce type faisait partie de la meute de hyènes qui s'est acharnée sur ma mère, justement ? Qui l'a poursuivie jusqu'à ce qu'elle en meure ? dit-il, livide et glacial. Tu sais qu'il est l'auteur de cette fameuse photo qui a fait le tour du monde ? Celle où l'on voit la voiture encore fumante écrasée contre le poteau, et le sang de ma mère qui goutte de la portière sur la chaussée luisante de pluie. Techniquement, c'est une photo superbe, tu sais bien t'entourer.

– Non, non... je... bafouillé-je, horrifiée par cette abjecte nouvelle, et paniquée par son ton cassant, mécanique, déshumanisé.

– Tu sais, continue-t-il comme un automate, qu'il m'a harcelé ensuite une bonne partie de mon enfance pour des photos volées, des scoops ? Qu'il ne me lâchait plus ? À croire qu'il en avait fait une affaire personnelle.

– Roman, je l'ignorais ! Je te le jure ! Je ne savais rien de tout ça ! m'écrié-je au bord des larmes.

– Ok... intervient Nils en serrant l'épaule de Roman. Amy, va faire connaissance avec Julia. Nous, on va se refaire un round ou deux...

– Mais... protesté-je en me tournant vers Roman qui s'est levé et me fixe, les yeux vides.

Cependant, l'air ombrageux et le regard dur de Nils me coupent net dans mes vellétés protestataires. Je déguerpis en refoulant mes larmes, le cœur serré, choquée par la rapidité avec laquelle on est passé du rire au drame. Et confusément dépitée de constater que Nils comprend si bien Roman, qu'il sait comment l'apaiser, peut-être mieux que moi.

– *On dirait que tu es jalouse de lui...*

– *Moi ? Jalouse de Nils ? Mais c'est ridicule !*

– *Tu en es sûre ? Alors c'est quoi ton problème avec lui ? À part le fait qu'il t'a pris ta petite sœur et qu'il s'entend avec ton mec comme s'ils étaient frères ? Tu ne te sens pas un peu flouée ?*

Je n'ai pas de réponse à cette insinuation qui, aussi idiote soit-elle, me tarabuste et me force à me remettre en question. Je déteste l'idée d'être jalouse et encore plus celle d'être jalouse d'une amitié. Puis mes pensées reviennent à Andrew et j'oscille entre horreur et colère, dégoût envers ce salaud.

*Quel pourri, ce Fleming ! Si j'avais su, jamais je ne lui aurais adressé la parole ! Je comprends mieux pourquoi il était si disposé à m'aider, et que Roman ne puisse pas le sacquer !*

*Mais comment je me débrouille pour toujours mettre les pieds dans le plat ? Je vais finir par prendre un abonnement à Poisse Magazine !*

Sibylle me présente Julia, qui a l'air très sympa et semble avoir déjà un bon niveau en boxe. J'essaie de faire bonne figure et je les regarde s'entraîner ; elles s'entendent à merveille, riant beaucoup.

Je jette de temps en temps un regard vers Nils et Roman, qui ont repris leur affrontement sur le ring, en silence. Au début, Nils passe un sale quart d'heure et je culpabilise chaque fois qu'il se prend un coup. Roman doit avoir besoin de se défouler et c'est lui qui trinque. Mais bientôt les forces s'équilibrent et je grince des dents quand l'énorme poing de Nils cueille Roman aux flancs, aux épaules ou aux reins. Ils évitent visiblement de se toucher au visage ainsi, à mon grand soulagement, qu'aux parties... sensibles de l'anatomie masculine.

– Eh bien, siffle doucement Julia à côté de moi, en retirant ses gants. C'est ton mec, le brun ?

– Oui...

– Il cogne dur, dis donc. Heureusement que le Viking sait encaisser...

– Nils est à toute épreuve, confirme Sibylle avec un grand sourire.

– Il faut dire qu'il a un blindage assez épais, la taquine Julia.

– Quand même, dis-je effarée quand Roman se prend une gauche qui le plie en deux. Quelle idée de pratiquer un sport pareil ? Vous aimez souffrir ou quoi ?

– Faut croire, dit Sibylle joyeusement. Allez, on les rejoint tant qu'ils sont encore en un seul morceau.

Quand on les retrouve, ils sont encore entiers, mais on commence à distinguer quelques bleus sur leur peau. Cependant, Roman est calmé et a retrouvé son flegme habituel. Sibylle lui présente Julia, qui ne tarit pas d'éloges au sujet de leur petit affrontement. Elle en profite également pour annoncer à la cantonade qu'elle s'est trouvée une chambre à Brooklyn, dans la même pension de famille que Julia, et qu'elle quitte mon appartement dans quelques jours. Je lui transmets le message de maman, qu'elle balaie d'un revers de main négligent. Roman, quant à lui, ne bronche pas.

*Voilà, c'est officiel, Sibylle me rend mon appart', je n'ai plus aucune excuse valable pour rester chez Roman. Et ça ne semble pas le perturber plus que ça. Pas un froncement de sourcil, pas un mot, on dirait que ça l'indiffère totalement. Est-ce que c'est à cause de ma bourde avec Fleming ? Est-ce que vraiment il va me laisser repartir chez moi, comme convenu, sans rien me proposer ? Ça se passait bien pourtant, entre nous, non ? J'ai pas rêvé ?*

*Roman, pourquoi tu ne dis rien ?*

Je continue à cogiter jusqu'à ce qu'ils décident tous les quatre qu'il est temps de se changer et de rentrer.

– La prochaine fois, Amy, je te laisse ma place sur le ring, me murmure Nils en passant souplement sous les cordes avant de sauter au sol.

Je souris piteusement en le remerciant à voix basse. Roman a jeté une serviette éponge sur ses épaules, et en passant devant moi pour récupérer son sweat, il me dit :

– Désolé. Tu me pardonnes ?

– J'ai l'impression que c'est plutôt à toi de me pardonner, dis-je étonnée et touchée, la chape de tristesse qui venait de me tomber sur les épaules soudain plus légère.

– D'accord. Je nous pardonne, alors, répond-il avec un début de sourire qui me donne envie de lui sauter dessus... Eh ! Je suis trempé de sueur ! proteste-t-il quand je passe de l'idée à l'action pour l'embrasser.

– M'en fous. Tu sens bon quand même, répliqué-je en me serrant contre lui.

– Oui, mais là tu appuies sur une zone particulièrement douloureuse, hoquette-t-il en détachant mes mains de ses côtes.

– Souffre en silence et embrasse-moi, si tu veux que moi aussi je nous pardonne.

Ce qu'il fait sans discuter, avec une passion qui me fait reléguer mes doutes aux oubliettes.

## **2. L'amour aux cent visages**

Nous regagnons la Red Tower vers dix-neuf heures trente. À peine la porte franchie, Roman envoie balader son survêtement sale et saute dans la douche pour en ressortir dix minutes plus tard en costume Lanvin, ses cheveux noirs encore humides, classe comme ce n'est pas permis. En un temps record, il est passé de boxeur des bas fonds à milliardaire stylé et j'ai un peu de mal à faire coïncider les deux versions. Dans tous les cas, il est sexy en diable, mais la métamorphose est tellement radicale que c'en est troublant.

De plus, j'avais complètement oublié qu'il avait un conseil d'administration (ou un truc du genre) ce soir.

– Si je veux m'absenter demain après-midi, il faudrait que je termine mon article en cours, mais mon ordi et mes dossiers sont restés à *Undertake*. Je vais aller bosser un peu là-bas, ce soir.

– Pas de souci. Je te récupère à vingt-deux heures et on va manger ? Si je réserve au Blue Moon, ça te va ?

– Super !

Mais finalement, je ne travaille pas, parce qu'en arrivant dans les locaux d'*Undertake*, j'aperçois de la lumière dans le bureau d'Edith Brown, ma chef de rubrique. Et elle ne va pas bien du tout.

La tête dans les bras, elle est affalée sur son bureau, qui a été débarrassé de tout ce qui l'encombrait d'ordinaire pour ne laisser sur sa surface laquée qu'un verre vide posé sur une enveloppe déchirée. Rien que cette attitude relâchée, à mille lieues de son habituel maintien rigide et hautain, me fait tiquer. Edith n'est pas du genre à se laisser aller. C'est une femme à poigne, toujours impeccablement mise et maquillée.

Mais ce soir, la dame de fer ploie sous le chagrin et la culpabilité. Et comme je suis la seule personne dans les parages, la douleur et l'alcool aidant, Edith se confie à moi. Légèrement ivre, son mascara dilué dans les larmes, elle me tend l'enveloppe. C'est une lettre de sa mère. L'écriture est appliquée et hésitante, le style maladroit, l'orthographe hasardeuse, mais le message clair et terrible : Terence, le père d'Edith, est mourant.

– Je ne l'ai pas vu depuis vingt ans... dit-elle d'une voix pâteuse. Pas assez bien pour moi. Juste un ouvrier dans une usine à papier. Et ma mère... une bonniche. Des petites gens. Je ne voulais pas leur ressembler. Leur misère me dégoûtait. Je ne voulais même plus les connaître. Si j'avais pu, je me serais fait saigner jusqu'à la lie pour ne plus avoir une seule goutte de leur sang dans mes veines. Moi, je voulais la réussite. L'argent, le sexe, la gloire. Le pouvoir. Par tous les moyens. J'ai bossé dur. J'en ai léché des bottes. J'en ai flatté des croupes. Maintenant, je suis une parfaite *executive woman*, n'est-ce pas ? Trente-sept ans, pas de mari, pas d'enfant, pas d'amis. Parce que ça prend du temps, et le temps, c'est de l'argent.

Elle s'arrête puis reprend :

– Sauf qu'aujourd'hui, me voilà en train de pleurer comme une gamine parce que mon papa va mourir. Et que j'ai eu beau dire, beau faire, au fond de moi, je suis toujours restée la petite fille à son papa, celle qu'il portait sur ses épaules pour aller cueillir des pommes sur l'arbre du voisin, et qui les faisait ensuite en tarte avec sa maman. Une môme plutôt sympa. Dommage qu'elle n'ait pas eu droit à la parole pendant toutes ces années. Parce que maintenant c'est trop tard.

Edith a besoin de parler pour exorciser sa peine, alors je l'écoute. Elle ne me regarde même pas, elle est dans son monde. Je me contente de glisser un mot de temps en temps, pour signaler que je suis là, que je l'entends, qu'elle n'est pas seule.

À vingt-deux heures pile, un texto de Roman :

[Prête ?]

Je lui réponds :

[Non. Edith va mal. Son père est mourant. Maladie auto-immune]

Je guette sa réponse, inquiète, impatiente, sans bien savoir ce que j'attends de lui mais priant pour que lui le sache.

[Je peux peut-être aider. Ma clinique de Buffalo. Tu veux que je vienne ?]

Je pousse un énorme soupir de soulagement. Le fardeau d'Edith est trop lourd à porter seule et je me sens impuissante. Roman saura quoi faire, j'en suis persuadée.

[Oui, s'il te plaît...]

Je ne réalise qu'après coup ce que cela implique, pour lui, pour moi, pour nous. Roman Parker, le multimilliardaire le plus mystérieux et secret de ce côté du globe, qui fuit tout ce qui ressemble de près ou de loin à un journaliste, va entrer dans les locaux d'un des plus gros magazine de finance des États-Unis et se présenter, avec moi, devant la rédactrice en chef la plus carriériste qu'il soit possible d'imaginer. Tout ça pour quoi, pour qui ? Pour moi. Et sans même que je sois obligée de le lui demander... J'ai presque du mal à y croire.

Je profite d'un blanc dans le monologue d'Edith pour lui annoncer la venue de Roman.

– Roman Parker ? demande-t-elle, abasourdie. LE Roman Parker ? Ici ? À *Undertake* ? À cette heure-là ?

– Oui, confirmé-je, gênée.

– Mais...comment... vous couchez ensemble ?

– Euh... répliqué-je avec un sens de la répartie digne d'un bulot.

– Depuis quand ? reprend-elle, l'œil soudain plus vif, son côté prédateur reprenant le dessus. Avant ou après votre article ?

– Après, intervient Roman d'un ton cassant en apparaissant à mes côtés.

Il effleure ma nuque de ses doigts et ce simple contact me suffit pour me ressaisir.

Puis il prend les choses en main. Une demi-heure plus tard, Edith, complètement dessoûlée et sous son charme, ose un timide sourire d'espoir : Roman a proposé de faire admettre Terence dans sa clinique privée de Buffalo, dans l'unité spécialisée qui s'appuie sur les travaux de Malik, en collaboration avec son centre de biotechnologies et celui de la ville, de bio-informatique et recherches sur le génome humain. Bref, Roman a encore emprunté plusieurs de ses raccourcis fulgurants qui nous ont laissées, Edith et moi, totalement interloquées, mais nous comprenons l'essentiel : Terence pourra bénéficier, gracieusement, de nouveaux traitements très prometteurs à la pointe du progrès.

– Mon associé, Malik Hamani, responsable du projet, vous expliquera cela mieux que moi, s'impatiente Roman quand Edith lui demande des éclaircissements. Il vous contactera et organisera au mieux la prise en charge de votre père, qui pourra entrer à la clinique dès demain. Je mettrai à sa disposition un véhicule et un chauffeur.

Quand nous quittons enfin Edith, elle me retient par la manche :

– Amy... merci. – Je vous en prie. C'est Roman qu'il faut remercier.

– Je n'y manquerai pas. Mais d'abord, merci à vous. Je n'ai pas toujours été tendre avec vous...

– Ne vous en faites pas. C'est d'un job dont j'ai besoin. Pour la tendresse, j'ai ce qu'il me faut.

– Je n'en doute pas, dit-elle avec un sourire d'une douceur que je ne lui avais jamais vue, peut-être celui de la petite fille qui cueillait des pommes...

Le lendemain après le déjeuner, je fais les cent pas dans l'appartement de Roman. Tony attend sur le toit, aux commandes de l'hélicoptère. Nils devrait déjà être là pour notre rendez-vous avec Robert Martin, à Miami.

– Il est en retard, ronchonné-je.

– Il est treize heures trois, tempère Roman, amusé, depuis le canapé.

– Treize heures quatre.

– Des bouchons, un imprévu, ça arrive...

– Tu es toujours rigoureusement ponctuel, toi. – Oui mais moi je suis parfait, réplique-t-il en s'étirant,

avec un sourire éblouissant par dessus les dossiers empilés devant lui qui envahissent (temporairement, m'a-t-il rassurée) la moitié du salon.

– C'est vrai, concédé-je en venant l'embrasser.

Sa bouche a un goût sucré de dessert et j'ai une irrésistible envie de le dévorer. Emportée par mon élan, ce qui ne devait être qu'un simple baiser se termine en séance torride et rock'n'roll sur fond de coussins multicolores qui volent aux quatre coins de la pièce. Roman a réagi au quart de tour et, si mon assaut sensuel l'a d'abord fait sourire, il ne s'est pas fait prier pour y répondre avec toute la fougue qui le caractérise.

Treize heures seize. Roman se reboutonne, et je rajuste ma jupe. C'était aussi bref qu'intense. J'en suis encore toute chamboulée. Je ne pensais pas qu'on pouvait prendre autant de plaisir en aussi peu de temps. Je m'accorde deux minutes à la salle de bains pendant que Roman regroupe nos coussins, puis l'interphone se met à sonner. Nils arrive.

*Ouf ! Cinq minutes plus tôt et c'était la panique !*

– Désolé pour le retard, dit-il en me tendant un coussin rose qui traînait devant la porte de l'ascenseur.

– Oh... pas de problème, dis-je en rougissant. On n'est pas à cinq minutes près...

Roman tousote en essayant de ne pas s'étrangler de rire et je le bombarde avec le coussin avant de pousser Nils, intrigué, vers la porte qui mène au toit.

À seize heures vingt, après l'hélicoptère, le jet et le taxi, Nils et moi sommes à Miami, dans le quartier de Little Haïti, devant un *mobile-home* délabré au fond d'un jardin qui n'a rien à envier à un terrain vague. La fortune n'a pas souri à Robert Martin et je ne peux pas m'empêcher d'en éprouver de la satisfaction. Le vieil homme qui nous accueille est maigre à faire peur, mais il n'a pas cet air fourbe que j'imaginai. Il est seulement très vieux et très fatigué. Il nous sert à boire, poussant devant nous une boîte de gâteaux rances auxquels je me garde bien de toucher. Nils, évidemment, ne s'arrête pas à ça et entreprend de liquider la boîte, deux biscuits à la fois, avec une régularité de métronome.

– Ah, l'affaire Tessler... soupire Martin quand Nils lui demande sans préambule pourquoi il a bousillé l'enquête et falsifié les rapports. C'est compliqué.

– En nous expliquant lentement, on doit pouvoir comprendre, ironise Nils.

– Je l'ai fait pour l'argent, bien sûr. Qu'est-ce qui fait tourner le monde ? On m'a payé pour étouffer cette affaire.

– Qui ? demande Nils avec brusquerie. Qui vous a payé ? Et pourquoi ?

– Aucune idée. Un type avec la gueule cassée, un homme de main, est venu me trouver. Il m'a proposé une somme indécente de la part de son boss. Ma femme était très malade, j'étais amoureux, j'ai accepté. J'aurais accepté n'importe quoi. On m'avait parlé d'un traitement expérimental, qui coûtait une fortune. J'aurais tué père et mère pour sauver Marie.

– Ça n'a pas suffi, visiblement, constate Nils sans aucun tact en désignant la décoration minimaliste du *mobile-home*, sans la moindre touche féminine.

– Non, mon garçon, en effet, ça n'a pas suffi, dit le vieil homme d'une voix faible. Marie est morte il y a plus de dix ans. Et depuis, je me suis demandé chaque jour : quand le passé va-t-il me rattraper ?

– Aujourd'hui, dit Nils, implacable. Avant moi, personne n'est jamais venu vous demander des comptes ? Pendant toutes ces années, personne à la brigade ou ailleurs ne s'est posé de questions ?

– Non, rien avant ni après l'année 2001.

– C'est à dire ? Que s'est-il passé en 2001 ?

– Roman Parker a eu dix-huit ans.

– Et... ?

– Et alors je crois que si vous voulez avoir une chance de comprendre et de résoudre cette histoire, il faut que vous sachiez quel genre d'homme est Roman Parker.

À ce moment, je sens une boule énorme remonter de mon estomac à mon œsophage. Je ne sais pas si je suis prête à entendre ce que le vieil homme a à nous raconter. Je me suis présentée à lui en tant que journaliste, il ignore mes liens avec Roman et j'ai peur de ce qu'il peut m'apprendre. Je sais que Roman est complexe, que je suis loin de tout savoir sur lui. Mais plonger dans les eaux troubles de son passé m'effraie.

– À la mort de sa mère, continue Martin, son père s'en est débarrassé et l'a expédié dans un pensionnat en Suisse. Un établissement d'élite, pour les gosses de riches, avec une section spéciale pour les petits génies, dont Roman.

– Roman ? le coupe Nils. Vous le connaissez assez pour l'appeler par son prénom ?

– Oh, oui... Je le connais. Je peux raconter à ma façon ou bien tu comptes m'interrompre tous les deux mots ? demande le vieil homme avec une autorité qui rappelle qu'il a été flic à Paris pendant quarante ans.

– Allez-y, gronde Nils en le fusillant du regard sans que l'autre sourcille, alors qu'à moi il flanque une trouille bleue.

– Roman, donc, à partir de sept ans, a poursuivi sa scolarité en compagnie d'un gamin de son âge, un petit Arabe au Q.I. deux fois comme le tien et le mien réunis, qui est devenu son associé.

– Malik Hamani, murmuré-je.

– Exactement. Ils ont travaillé avec un acharnement et un sérieux redoutables pour des enfants si jeunes, à tel point qu'ils sont devenus des « têtes » au sein même de la section spéciale. Le père de Roman s'en désintéressait totalement mais celui de Malik, un cheikh très puissant, s'est pris d'affection pour lui. Par ailleurs, pendant toute son enfance, Roman a dû batailler avec un journaliste, un type pourri jusqu'à la moelle, qui venait le harceler à la moindre occasion.

– Andrew Fleming ? demande Nils en lui tendant une photo.

– Oui, c'est lui, confirme Martin. C'est le type qui a déclenché la course poursuite contre Teresa Tessler.

– Qui l'a déclenchée ? m'étonné-je, horrifiée qu'on grimpe encore d'un cran dans l'ignominie. Je croyais qu'il s'était contenté de suivre la meute ?

– Oh, non, ma petite demoiselle ! Sans lui, rien de tout cela ne serait arrivé. C'est lui qui a excité les autres paparazzis jusqu'au point de non retour. C'est à cause de lui que Teresa et son amant ont dû prendre la fuite.

– L'enfoiré, marmonne Nils. On sait maintenant que la mort de Teresa n'était pas un accident, que la voiture était sabotée, donc s'il a provoqué cette chasse à l'homme, c'est qu'il a probablement été payé pour le faire. Comme vous avez été payé pour étouffer l'affaire. Vous aviez certainement le même commanditaire. Il faut à tout prix que je chope Fleming pour trouver qui tire les ficelles...

– Teresa Tessler était très engagée dans la cause animale, précise Martin, et ses interventions causaient beaucoup de tort à de puissants groupes de cosmétiques qui pratiquaient l'expérimentation animale à outrance. Elle leur a fait perdre des sommes d'argent colossales. Sa mort a eu lieu juste avant une action en justice qui en aurait mis plus d'un sur la paille. Avec sa disparition, l'action a été abandonnée. Peut-être faut-il creuser de ce côté ?

– Quand j'aurai besoin de vos conseils pour mener une enquête, je vous ferai signe, rétorque Nils durement. En attendant, terminez votre histoire sur Parker.

Le vieux lui lance un regard qui n'a rien d'amical, mais poursuit néanmoins :

– De ses dix à douze ans, Roman m'a contacté à plusieurs reprises, soit pour savoir comment se débarrasser de Fleming, qui n'en finissait plus de le harceler, soit pour me demander des détails à propos de l'enquête sur sa mère. Ce n'était qu'un gosse, mais il ne lâchait rien. Il avait lu dans un journal que l'accident aurait pu être un assassinat, et depuis l'idée le torturait. Il aurait pu se tourner vers le cheikh, à défaut de son père, mais je suppose que déjà à cet âge, il ne voulait rien quémander. Alors que moi,

j'étais l'officier en charge de l'enquête et nous nous étions déjà rencontrés souvent.

– En clair, il vous faisait confiance et vous lui avez menti, dis-je, dégoûtée.

– Oui, répond Martin en haussant les épaules. Quand on en vient à accepter de l'argent pour étouffer un meurtre, on ne s'attarde pas sur les états d'âme d'un petit garçon. Mais ne vous en faites pas pour lui. Roman n'était pas un enfant ordinaire, et voyez l'homme qu'il est devenu. Il comprend vite et il apprend tout aussi rapidement. Bref, je n'ai plus entendu parler de lui jusqu'à l'été de ses quinze ans, où une plainte pour agression a atterri sur mon bureau. Fleming, alors âgé d'une trentaine d'années, ne manquait pas une occasion de le tourmenter chaque fois qu'il quittait la Suisse et qu'ils se croisaient, à Paris ou aux États-Unis. Jusqu'au jour où Roman est venu le débusquer dans sa chambre d'hôtel, à deux pas de mon commissariat, et l'a froidement démolé. Fleming s'est retrouvé aux urgences, plâtré jusqu'aux oreilles, et Roman dans une cellule. J'ai convaincu Fleming de laisser tomber sa plainte ; il ne s'est pas trop fait prier, il était vexé comme un pou de s'être pris une dérouillée par un gamin. Quand Roman est sorti de garde à vue, je lui ai tendu la main, mais il m'a regardé comme une merde et m'a dit qu'il ne m'avait rien demandé.

– Et ça vous étonne ? demandé-je.

– Non. Je suppose qu'il était trop tard pour me racheter une conscience.

– Bon et alors, c'est quoi l'histoire en 2001 ? s'impatiente Nils.

– Ah oui, 2001... répète Martin, songeur. C'était l'été, l'année des dix-huit ans de Roman. Il m'était presque sorti de l'esprit, mais lui ne m'avait pas oublié. À peine majeur, il a vendu une partie des biens hérités de sa mère pour embaucher un détective privé qu'il m'a collé dans les pattes. Il l'avait bien choisi, il l'avait payé cher et le gars était un bon. Pas autant que toi, Eriksen, mais il m'a quand même donné du fil à retordre. J'ai bien failli y laisser des plumes, mais il a finalement rapporté à Roman que c'était bien un accident. Néanmoins, j'avais eu chaud et j'ai décidé de prendre une retraite anticipée pour emmener Marie à Miami avec l'argent qu'il nous restait. Les traitements lui avaient accordé un sursis mais pas la guérison. Je voulais profiter des derniers instants auprès d'elle.

– Et Parker n'a plus jamais entendu parler de Fleming, suite à la raclée qu'il lui a flanquée ? demande Nils.

– Hum... si, en fait. L'autre s'est arrangé pour ne plus se trouver physiquement sur son chemin, mais il a continué à suivre ses faits et gestes, prendre des photos, s'introduire chez lui. Malheureusement, il n'y avait aucun recours légal contre ce type de harcèlement ; rien en tous cas qui puisse assurer définitivement la tranquillité de Roman. La justice se serait contentée de flanquer une tape sur les doigts à Fleming avant de le relâcher. La situation a donc perduré... Roman a semblé se faire une raison et l'autre s'en est donné à cœur joie. En parallèle de ses études, Roman a monté sa première entreprise, avec Hamani et deux ou trois autres types. Il y a investi le reste du petit pécule de sa mère, qu'il a su faire fructifier, tant et si bien qu'à vingt et un ans, il pesait déjà plusieurs millions de dollars. C'est alors qu'il a liquidé la société. Il a rendu leurs billes à ses associés et rassemblé tout l'argent qu'il avait, cinquante millions de dollars. Une petite fortune, qu'il a intégralement utilisée pour mettre un contrat sur la tête de Fleming. Après quoi il s'est retrouvé sans le sou et a dû repartir de zéro.

Nils et moi sursautons. J'essayais tant bien que mal de digérer toutes les informations dont nous abreuvait Martin, mais celle-ci est la proverbiale goutte d'eau qui fait déborder le vase.

*Pourquoi Roman ne nous a jamais parlé de tout ça ? Il devait savoir, quand on a commencé à parler de Martin, que toutes ces histoires remonteraient à la surface. Alors ? Pourquoi ce silence ? Pourquoi avoir embauché Nils s'il a fait quelque chose d'aussi grave que le prétend Martin ? Roman, commanditaire d'un meurtre ?*

– Un contrat ? demande Nils, sceptique. Roman Parker a lancé des tueurs à gage aux trousseaux de Fleming ? Et onze ans plus tard, Fleming est toujours vivant ? Vous foutez de moi ?

– Pas du tout. Mais, comme je l'ai déjà dit, Roman n'a jamais été un homme ordinaire et il a toujours

eu un certain sens de l'humour. Il a donc déposé les millions chez un ancien avocat, à Saint-Pétersbourg. Un type peu recommandable, est-il besoin de préciser ? Mais fiable, à ce qu'il se disait. Le deal était simple : la cagnotte était de cinquante millions, l'avocat verserait un million à chaque type, où qu'il se trouve sur la planète, qui enverrait Fleming aux urgences si celui-ci était aperçu aux États-Unis ou en Europe. Le contrat courait sur dix ans et stipulait qu'en cas de mort de Fleming, non seulement la somme ne serait pas versée à celui qui avait cogné trop fort mais de plus le contrat serait transféré sur sa propre tête.

– Excellent, commente sobrement Nils avec un sourire, tandis que je pousse un soupir de soulagement (Roman n'a fait tuer personne !). Un million pour une simple raclée, c'est énorme. Les volontaires ont dû se bousculer au portillon. Je parie que Parker a rapidement eu la paix ?

– Tout à fait, répond Martin en souriant à son tour. Fleming a bien fait une demi-douzaine de séjours aux urgences au cours des premiers mois, puis il a essayé de s'exiler dans des régions reculées des *States*, mais il y avait toujours quelqu'un pour le reconnaître et lui casser un ou deux os. Même un endroit aussi vaste que les États-Unis peut paraître minuscule quand on a tous les malfrats de la terre aux trousses. Du coup, il s'est probablement installé en Australie, en Chine ou sur l'Île d'Elbe. En tous cas, il a disparu pour de bon de la circulation, exceptées deux ou trois apparitions, de loin en loin, qui se sont immédiatement soldées par un détour aux urgences. Je suppose qu'après ça il n'osait même plus sortir acheter son pain sans sa cagoule et ses lunettes noires.

– Jusqu'à cet hiver, dis-je. Je l'ai croisé plusieurs fois et il avait l'air en pleine forme.

– Oui, le contrat est arrivé à expiration cet automne, si mes calculs sont bons.

– Comment savez-vous tout ça ? lui demandé-je. C'est survenu après votre retraite.

– J'ai gardé quelques contacts, en France, qui sont mes yeux et mes oreilles. J'avais besoin de me tenir au courant, au cas où quelqu'un d'autre s'aviserait de déterrer cette vieille affaire. Quelqu'un comme toi, mon garçon, dit-il en se tournant vers Nils. Sauf que, j'ignore comment, tu as été plus malin que mes indics et ils ne se sont aperçus de rien quand tu as commencé à fouiller partout et à regrouper les preuves contre moi. – Et le reste de la cagnotte, au terme des dix ans ? demande Nils sans relever.

– Distribué à diverses œuvres de charité, stipulées dans le contrat...

# 3. Des hommes de cœur

Vers vingt heures, Nils et moi sommes de nouveau dans le jet, direction Manhattan. J'ai prévenu Roman par texto juste avant le décollage ; il me répond qu'il est encore en plein travail avec Malik, à la Red Tower. Le père d'Edith, Terence, a été admis dans sa clinique de Buffalo aujourd'hui.

Nils a l'air sombre, il rumine. À l'aller, il n'a pas décroché une parole et j'ai respecté son silence, mais là, trop de questions tourbillonnent dans mon crâne. J'ai besoin de parler. J'ai besoin de réponses et d'échanges.

Le portrait de Roman dressé par Martin, au lieu de m'apporter des réponses, me laisse avec encore plus d'interrogations et d'incertitudes. Ceci dit, je comprends mieux sa colère quand il a appris que je voyais encore Fleming. Une belle ordure, celui-là. Je frémis rien qu'à l'idée de l'avoir laissé entrer chez moi.

– Nils ? Que penses-tu de tout ça ?

– Hum... marmonne-t-il, l'air préoccupé. Je pense que Martin dit a vérité. Il sait qu'on peut vérifier auprès de Roman. Mais il ne dit pas tout. Il y a des trucs qui ne collent pas, dans cette histoire.

1 - le fait que Fleming ait excité et lancé les paparazzis aux trousses de Teresa nous apprend qu'il bossait sûrement pour quelqu'un. Mais pourquoi s'est-il ensuite acharné à ce point sur Roman ? Est-ce qu'il est cinglé et a fait une fixation sur lui ? Ou est-ce qu'il cherchait quelque chose ? Si oui, quoi ? Et pour qui ? Pour lui ou pour son mystérieux commanditaire ?

2 - pourquoi Martin m'a-t-il parlé de l'engagement de Teresa dans la cause animale ? Je ne lui avais rien demandé et j'ai eu l'impression qu'il voulait me donner un os à ronger. Pour éviter que j'aie fureter ailleurs.

– Tu crois qu'il sait qui est le commanditaire ?

– Non, il n'en sait rien, il ne ment pas. Mais il a peur. Pas de la justice, puisqu'il n'hésite pas, pour soulager sa conscience, à nous avouer avoir été corrompu. Mais bien du commanditaire, qui doit être le même que celui de Fleming, et doit savoir où il se planque. Il faut chercher un type riche, déterminé et calculateur, d'au moins quarante cinq ou cinquante ans, comme Fleming. Un type qui n'aime pas se salir les mains, froid mais qui joue parfaitement son rôle d'homme du monde en société. Un type... ou une femme, d'ailleurs, ajoute-t-il pensif, en se replongeant dans ses réflexions.

Je ne peux pas m'empêcher de penser à Frida Pereira, cette milliardaire à la poigne de fer qui faisait partie des cinq plus grosses fortunes des États-Unis l'an passé. Je l'avais interviewée pour *Undertake* juste avant Roman. Je cherche rapidement dans les notes de mon iPhone pour tomber sur la petite fiche que j'avais rédigée sur chacune de mes cibles. Frida Pereira, quarante-sept ans, fortune estimée à trente-trois milliards de dollars dans les mines de diamants...

*Nils a raison : une femme, comme Frida Pereira par exemple, pourrait aussi bien être le commanditaire... Évidemment, c'est absurde parce que rien ne la relie à Roman. Mais, homme ou femme, c'est ce genre de profil qu'on doit chercher.*

J'éprouve pour Nils un respect nouveau. D'après Martin, le privé embauché par Roman à dix-huit ans était excellent ; pourtant, Nils est meilleur. Et de loin. Même sur une affaire vieille de vingt-cinq ans, qui date d'une époque où rien n'était informatisé et pour laquelle la moindre recherche s'apparente à un parcours du combattant.

– Nils ? dis-je encore, préoccupée par un tout autre problème.

– Moui ?

– À ton avis, pourquoi Roman ne nous a pas raconté ses démêlés avec Fleming ?

– Bah, répond-il en haussant les épaules comme si c'était évident alors que ça me taraude depuis des heures. Ça n'avait aucune importance.

– Comment ça : aucune importance ? m'exclamé-je. Bien sûr que si !

– Eh bien, non, dit Nils en me regardant comme si j'avais sorti l'absurdité du siècle. Je veux dire :

pour l'enquête, ça ne m'avance pas. Je m'en cogne qu'il ait démolé Fleming ou mis un contrat sur sa tête, j'aurais fait pareil. De plus, il savait bien qu'on l'apprendrait en venant ici, donc inutile de nous raconter sa vie. Elle lui appartient. Ce n'est pas tant ce que Martin nous a appris qui était important dans notre discussion d'aujourd'hui, mais plutôt comment il l'a dit... et ce qu'il n'a pas dit.

Je reste bouche bée un moment, sidérée par la logique masculine, tellement terre à terre, et à des années lumière de celle des femmes.

*Ce serait donc vrai : les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus ?*

Je me demande quand même s'il s'agit réellement d'une question de sexe ou bien si Nils et Roman sont juste parfaitement sur la même longueur d'ondes...

– Jalouse !

– Pas vrai !

Le reste du vol s'effectue en silence, chacun plongé dans ses pensées. Les miennes s'égareront souvent vers Roman. Pas le petit garçon triste, pas l'adolescent rageur, pas le jeune homme froidement déterminé, pas le multimilliardaire... mais l'amant. Le Roman tendre et sensuel. J'ai besoin de ses bras, de sa douceur.

Vers vingt-deux heures, nous troquons le jet pour l'hélico et une demi-heure plus tard, exténués, nous sommes affalés dans le canapé après avoir expédié les présentations Nils/Malik, Malik/Nils. Pendant qu'ils se serraient la main, Malik considérait la grande carcasse de Nils avec la curiosité d'un entomologiste devant un tyrannosaure, tandis que Nils l'observait avec la fascination étonnée d'un enfant devant un puzzle de dix mille pièces. Ou alors, c'est le petit porto que j'avais bu dans le jet qui me montait au cerveau. Ce qui n'est pas impossible. Je ne tiens pas l'alcool.

– Tu manges avec nous, Nils ? propose Roman depuis la cuisine.

– Si c'est Roman aux fourneaux et que tu n'es pas suicidaire, je te conseille vivement de décliner l'invitation, glissé-je à Nils.

– Je t'ai entendue, mauvaise langue ! proteste Roman, faussement outré, ce qui m'arrache un sourire. Mais de toutes façons, c'est Malik qui s'y colle. Moi je ne m'occupe que du service.

Rassuré et affamé, Nils accepte. Tandis que nos deux génies en biologie s'activent au milieu des casseroles, il fantasme sur un couscous berbère ou un tajine aux figes. Nos estomacs se mettent à gargouiller de concert.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes tous les quatre au coude à coude sur la petite table du salon, la grande étant encombrée et entourée de piles de dossiers et de feuilles volantes qu'il serait trop fastidieux de déplacer.

*Note pour plus tard : rajouter des coussins et des rideaux colorés, c'est bien, mais rajouter des meubles, ça pourrait être utile aussi.*

Nils s'est encastré tant bien que mal entre Roman et Malik, et doit rivaliser d'adresse pour jouer de la fourchette sans éborgner l'un ou assommer l'autre. Personnellement, je suis ravie de cette promiscuité : la cuisse de Roman vient parfois se frotter tendrement contre la mienne, et sa chaleur m'envahit agréablement.

– Ah oui... ça change tout, de manger à la table d'un milliardaire, constate Nils d'un ton sarcastique, devant sa tranche de jambon et ses spaghettis trop cuits, qui forment un monticule compact au centre de son assiette .

Je tente de réprimer mon fou rire devant son air dépité et celui, perplexe, de Roman qui se demande visiblement s'il doit utiliser son couteau pour trancher des parts dans son gâteau de nouilles. Malik, quant à lui, ne se démonte pas pour si peu et dévore avec un bel appétit :

– J'adore les spaghettis, dit-il simplement après avoir noyés les siens sous un flot de ketchup.

– C'est bien la peine d'avoir un Q.I. à douze chiffres si c'est pour pas être foutu de respecter un temps de cuisson, grommelle Nils en attaquant son assiette par le versant nord, avec une certaine détermination

farouche.

– Boccace, un écrivain italien, a dit : « C'est une grande folie de défier sans besoin l'intelligence d'autrui. »

– Mon estomac et moi-même ne trouvons pas que ce soit sans besoin, en l'occurrence, râtre une dernière fois Nils avant d'enfourner une bouchée plâtreuse qui lui cloue le bec et l'empêche de renauder pendant cinq bonnes minutes.

La soirée se poursuit dans une ambiance très similaire, Nils asticotant Malik à l'envi sans que celui-ci se départît une seconde de sa bonne humeur. Mais il est clair qu'ils apprécient l'un comme l'autre le piquant de ces échanges faussement acides. Les rares périodes de répit où Nils reste plus de trois minutes d'affilée sans sortir une vanne, c'est au tour de Malik de le relancer. Les réparties fusent à travers la pièce et Roman et moi, lovés l'un contre l'autre dans le canapé, assistons avec amusement à leurs joutes verbales. Je suis contente qu'ils soient là, tous les deux. Malik est adorable et je m'habitue doucement à Nils. Je suis heureuse de voir Roman heureux avec ses amis.

Plus tard dans la soirée, après que Roman lui a dit qu'il pouvait parler de tout devant Malik, Nils résume notre entretien avec Martin. Je sens les muscles de Roman se crispent quand il apprend que Fleming a excité la meute de paparazzis contre sa mère, et je serre doucement sa main dans la mienne. Malik lui lance un regard inquiet, prêt à intervenir, mais c'est finalement Nils qui désamorce la situation :

– Zen, Roman. Inutile de lui faire ressortir les lunettes noires et la cagoule pour aller chercher son pain. Je vais le choper et je vais te l'amener.

– Tu sais où il est ? grince Roman en se détendant imperceptiblement. – Pas encore, répond Nils en haussant les épaules. Mais où qu'il se planque, s'il n'est pas mort, je le trouverai.

Quelque chose, dans la façon désinvolte dont il prononce ces mots, me fait frissonner. Il a parlé avec son calme habituel, mais son assurance et sa détermination tranquille m'impressionnent toujours ; et, à voir l'air fasciné de Malik, je ne suis pas la seule. Après ça, la tension se relâche et je sens la fatigue m'écraser soudainement. Je marmonne un vague bonsoir comateux à Nils qui prend congé, Roman me porte dans sa chambre, me dépose sur le lit et je m'endors pendant qu'il me déshabille.

Je suis réveillée par un bruit insolite, comme un moteur qui aurait des ratés. Roman dort paisiblement, le souffle régulier, enroulé comme une liane autour de moi, sa main douce posée sur mon ventre. C'est tellement rare de le surprendre dans son sommeil que j'en oublie le bruit. Je souris de le sentir si étroitement collé à moi, comme s'il voulait m'emporter avec lui dans ses rêves. Je me tortille pour essayer de me presser encore plus contre lui, je veux profiter à fond de sa chaleur, de la sensation de bonheur qui m'envahit. Je suis incroyablement bien.

Toutefois, le bruit n'a pas cessé. La respiration de Roman, par contre, a changé. Elle est devenue plus rapide et je devine que mes gigotements l'ont réveillé.

– Roman ? chuchoté-je pour m'en assurer.

– Hum... ?

– Tu entends ? Le bruit bizarre, comme un moteur poussif ?

– C'est rien, dit-il avec un sourire dans la voix. Dors.

– Mais comment veux-tu que je dorme avec ce vacarme ? Qu'est-ce que c'est ?

– C'est Malik.

– Pardon ?

– Je l'accompagne demain matin à Chicago pour aller voir Terence. Du coup, il dort dans la chambre d'amis.

– D'accord, mais qu'est-ce qu'il bricole dans cette chambre ? Il répare une Harley ou quoi ?

– Non, je te l'ai dit : il dort. Il a tendance à ronfler légèrement, ajoute-t-il amusé.

– Légèrement ? répété-je incrédule. On croirait qu'il y a un Airbus en train de décoller dans le salon ! Cette fois, Roman rit franchement et, tout en resserrant sa prise sur moi, fait pleuvoir sur mes épaules

une cascade de baisers.

– On n’a qu’à faire plus de bruit que lui, murmure-t-il en glissant une main entre mes cuisses...

Le lendemain matin, Roman m’ayant proposé de les accompagner, nous nous envolons tous les trois pour Chicago. Je suis folle de joie, quoi qu’un peu nerveuse : je vais rencontrer des collaborateurs de Roman dans un cadre non professionnel (pour moi, du moins). Aujourd’hui c’est samedi, je ne bosse pas pour *Undertake*, je ne suis là qu’à titre personnel. Je me demande comment il va me présenter : amie ? petite amie ? collaboratrice ? cousine éloignée ? garde du corps ? ou, plus certainement, à la mode Roman Parker, concis et efficace : Amy Lenoir ?

Dans le jet, il s’amuse à titiller Malik à propos de ses ronflements titanesques qui m’ont empêchée de dormir. Il en rajoute des tonnes.

– Je m’étonne que tu n’aies pas réussi à lui faire penser à autre chose de toute la nuit, finit par rétorquer Malik avec malice.

Roman lui répond avec une désinvolture impeccable, digne d’un joueur de poker, mais le soudain fard qui me monte aux joues au souvenir de notre étreinte nocturne, délicieuse, jouissive, explosive, nous trahit sans doute possible. Malik sourit d’un air entendu et il n’est plus question de ses ronflements.

Roman et Malik se sont habillés de façon sobre et classique, chemise blanche, pantalon noir, et si l’ambiance était joyeuse dans le jet, elle devient beaucoup plus grave vers dix heures, quand nous atterrissons sous une pluie glaciale, sur le tarmac de Buffalo.

Dans la voiture qui nous conduit jusqu’à la clinique, ils discutent du cas de Terence, le père d’Edith. Il est atteint d’une forme rare de myasthénie, une maladie auto-immune qui peut s’avérer mortelle et dont le stade est, chez lui, déjà très avancé. Il a été admis dans l’unité placée sous l’autorité de Malik.

Quand nous arrivons à la clinique, Roman me présente à son équipe (en tant qu’Amy Lenoir, bingo !) et m’explique que les médecins, cliniciens, chirurgiens, chercheurs, travaillent directement d’après les travaux de Malik, reconnus dans le monde entier. Ce n’est pas seulement un génie en biologie, c’est carrément une sommité. Une sommité qui ne sait pas faire cuire des spaghettis. Le décalage me fait sourire, mais je me sens tout à coup intimidée en le regardant. Cet homme doux et simple, toujours de bonne humeur, d’une gentillesse extraordinaire, à l’humour tranquille, a mis son incroyable cerveau au service de l’être humain et sauve, par son travail, des milliers de vies. Mais il est si jeune ! Il paraît si... normal. Presque banal.

Je sais depuis le début que Roman a bâti son gigantesque empire sur les biotechnologies, et plus particulièrement sur celles de la santé, mais je le voyais toujours comme un homme d’affaires avant tout. Je n’avais pas pris la mesure de la dimension humaine de son engagement. Et là, dans les couloirs immaculés de sa clinique, je prends conscience qu’il n’a pas choisi la voie la plus facile pour faire fortune. Mais la plus humaine, sûrement. Je le regarde feuilleter le dossier de Terence, discuter avec son médecin, consulter Malik, et je suis envahie d’une immense bouffée de fierté. C’est tellement énorme que je sens ma gorge se bloquer, mes yeux me picoter et une petite déglutition peu élégante m’échapper.

– Tout va bien, Amy ? s’inquiète Roman, s’interrompant au milieu d’une phrase, une main venant effleurer mon dos.

– Oui, oui, dis-je en essayant de reprendre contenance, mortifiée, mais troublée, enchantée, de son attention devant tout le monde.

*Bon, je ne suis encore qu’Amy Lenoir, pas sa petite amie ni sa fiancée, mais s’il a toujours ces gestes tendres et prévenants, je lui pardonne.*

Quand nous entrons dans sa chambre, Terence est assoupi, assommé par les calmants. Nous sommes accueillis par Edith, qui nous présente sa mère, Roselyne, une petite femme adorable, rondelette et volubile. Elle prend Roman d’assaut, l’embrasse, le submerge de questions et de remerciements, auxquels il répond laconiquement avec quelque embarras, tout en faisant signe à Malik de venir le tirer de ce guépier. Mais Malik est plongé dans le dossier de Terence, qu’il compare à ses notes, et imperméable à

tout stimuli extérieur.

Je trouve la situation cocasse, mais Roman est un grand garçon, il va bien finir par se tirer d'affaire tout seul. J'échange quelques mots avec Edith, qui me dit vouloir rester auprès de son père et me propose de reprendre son reportage sur la chirurgie esthétique, avec à la clef quatre jours au Brésil la semaine prochaine. C'est une super opportunité, mais je suis moi-même complètement débordée en ce moment. Je lui promets d'y réfléchir. Je la surprends alors à jeter des regards intéressés à Malik, maintenant penché sur Terence. Elle détourne vivement la tête en s'apercevant que je la regarde.

*Je rêve ou l'inaccessible Edith Brown, la dame au cœur sec, est en train de rougir comme une collégienne en matant le charmant chercheur ?*

Je réprime un sourire et je les laisse discuter. La chambre de Terence ressemble à une suite dans un hôtel quatre étoiles, avec une immense salle de bain, une baie qui donne sur le parc arboré de la clinique, une pièce équipée d'un bureau, d'un sofa et d'un lit supplémentaire. Roselyne peut séjourner ici tout le temps de l'hospitalisation de son mari et Edith bénéficie d'un petit boudoir avec un lit d'appoint. Mais aussi confortable que soit l'endroit, ça n'en demeure pas moins une chambre d'hôpital et j'espère que Terence se remettra vite, pour rentrer chez lui, avec son épouse. Et pour retrouver sa fille...

Après un déjeuner tardif au restaurant, Malik regagne la clinique, tandis que Roman et moi embarquons en voiture pour, une demi-heure plus tard, déposer nos affaires à l'hôtel situé du côté canadien des chutes du Niagara, et, je l'espère, nous affaler sur un canapé ou un lit ou n'importe quoi d'autre du moment que ça ne bouge pas et que je peux m'allonger. Je n'ai pas l'habitude de ces nuits écourtées et de ces trajets tous azimuts : marche à pied par-ci, voiture par-là, jet dans un sens, hélico dans l'autre... ces derniers jours m'ont mise sur les rotules.

– Si on allait faire un tour en bateau ? me propose Roman à peine arrivés dans une sublime suite qui surplombe les Chutes au dernier étage d'une tour gigantesque.

– Hein... ? dis-je d'une petite voix misérable depuis le fauteuil délicieusement moelleux dans lequel je me suis effondrée.

– Non, je plaisante, dit-il souriant, en déposant un plaid sur mes jambes. Repose-toi.

– Ça ne t'ennuie pas ? demandé-je en étouffant un bâillement.

– Bien sûr que non. Je dois travailler, de toute façon.

J'ai à peine le temps de penser que c'est dommage de s'endormir dans un si fabuleux endroit sans même profiter de la vue, que je suis déjà dans les bras de Morphée.

Quand je rouvre les yeux, la lumière a franchement décliné et je me sens dans une forme éblouissante. Roman travaille sur son ordinateur portable, assis en tailleur face à la baie, baigné par l'éclairage automatique des Chutes. Blottie sous mon plaid, je reste à admirer ce qui m'entoure et, pendant une seconde, je ne saurais dire ce qui est le plus époustouflant, de la suite somptueuse aux décorations inouïes, des Chutes à la beauté sauvage ou des jeux d'ombres sur le profil sculptural de Roman.

*Je vote pour Roman ! Sans hésiter !*

J'ai dû penser trop fort parce que l'intéressé lève soudain les yeux vers moi. Le blanc pur d'un sourire traverse son visage.

– Hello, marmotte. Il y a un petit cadeau pour toi, à tes pieds, dit-il.

Je me penche pour attraper une boîte carrée d'un beau noir laqué, de taille moyenne. Légère, estampillée « Lou Bogaert – Collection Spéciale »

– Une création de Lou ! m'exclamé-je, absolument ravie. Où l'as-tu dénichée ?

– Elle me l'a envoyée. Je lui ai commandée à Noël, quand j'étais sur Paris. J'avais rendez-vous avec son mari, Alexander, alors j'en ai profité.

– Oh, Roman, merci, merci, merci ! Ça me fait trop plaisir.

– Pas ici ! dit-il quand je m'apprête à ouvrir la boîte. Va dans une autre pièce. Je ne sais pas ce qu'il y a dedans.

– Comment ça ?

– Je lui ai seulement demandé une création originale, mais je n’ai pas choisi ni vu le modèle. Je lui ai donné tes mensurations, tes goûts... et les miens aussi. Pour le reste, je l’ai laissée faire. C’est elle l’artiste. Je lui fais confiance. Mais je n’ai aucune idée de ce qu’il y a dans cette boîte. Surprends-moi.

Je ne me fais pas prier. Je bondis de mon fauteuil et file vers la salle de bain, après un petit crochet vers lui pour l’embrasser parce qu’il est trop... trop... je ne sais pas. Trop fantastique ? Génial ? Parfait ? Extraordinaire ? Je dois me faire violence pour ne pas abuser de son corps, là, tout de suite !

La boîte contient un gentil mot de Lou et un ensemble bicolore, noir et gris fer, en tulle et dentelle à la douceur exquise ; un soutien gorge corbeille et un shorty d’une grande délicatesse, assortis de rubans de soie. Je me déshabille et les enfile presque avec déférence ; ce sont de véritables œuvres d’art. Un minuscule chat brodé, du même roux flamboyant que mes cheveux, se faufile entre mes seins et un autre au-dessus de mes fesses. Un croquis de Lou, qui mériterait à lui seul d’être exposé tant le crayonné est sensuel, m’apprend l’usage que je peux faire des quatre rubans restants. Suivant le modèle à la lettre, j’en fixe un en haut de chaque bras et de chaque cuisse. Ils tiennent parfaitement grâce à des pressions miniatures. Je me regarde dans la glace, le rendu est étonnant, superbe. Je me reconnais à peine. Les rubans noirs, soyeux, m’habillent et me dévoilent à la fois. Je me sens belle, et l’objet de tous mes fantasmes m’attend dans la pièce voisine.

La soirée – et la nuit – s’annoncent chaudes.

Quand je rejoins Roman dans la chambre plongée dans une semi-obscurité, je le trouve torse nu devant la baie vitrée, en pleine contemplation des Chutes. La nuit est tout à fait noire à présent, mais le site reste éclairé jusqu’au petit matin et des lumières multicolores dansent sur les eaux tumultueuses, rouges, vertes, bleues, or. La pièce est totalement silencieuse, ce qui est étrange et déroutant quand on imagine le fracas bouillonnant de l’eau juste sous nos yeux.

– Comment trouves-tu la vue ? me demande Roman sans se retourner.

– Fascinante, réponds-je les yeux rivés sur son dos aux muscles saillants, hypnotisée par les ombres mouvantes qui glissent sur sa peau satinée.

– Et cette boîte ? Intéressante ?

– Très, dis-je laconique, en m’approchant de lui, incapable de détacher mon regard de son corps à damner une nonne, de ses reins que j’imagine vibrer sous mes doigts, de sa nuque que je voudrais mordiller. Mais ne regarde pas. Pas encore – J’ai cru que jamais tu ne sortirais de cette salle de bain...

– Ferme les yeux, dis-je en l’attrapant par la ceinture pour le faire pivoter vers moi.

– Alors décris-moi ta tenue, répond-il, obéissant.

– C’est un ensemble très simple et délicat. Noir et gris sombre. En tulle doux, dis-je en prenant sa main pour la faire courir sur le tissu. Le soutien gorge fait pigeonner ma poitrine ; tu sens ?

– Oui, dit-il la voix tendue en effleurant le haut de mes seins puis en les caressant l’un après l’autre, ses doigts échappant à mon contrôle pour aller taquiner mes mamelons, qui se dressent soudain.

Un petit gémissement de plaisir m’échappe, Roman sourit.

– C’est très beau, en effet, dit-il. Qu’as-tu d’autre à me montrer ?

Je pose ma bouche sur son torse, je donne un petit coup de langue sur chacun de ses tétons, pour nous mettre à égalité, il frémit en soupirant. Puis je rattrape sa main rebelle et la guide vers mon ventre, la laisse glisser vers mon nombril, lui fais décrire des arabesques sensuelles en remontant vers mes flancs, des frôlements qui éveillent une à une toutes mes terminaisons nerveuses, jusqu’à ce qu’elle bute sur la dentelle du shorty. Là, je m’arrête, confuse, ébranlée. C’est étrange de commander la main de Roman, de lui faire faire ce que je veux. Des images torrides et des idées troubles me traversent l’esprit, d’autant qu’un fugace coup d’œil vers le dessous de sa ceinture m’apprend que ce petit jeu l’excite lui aussi. L’arc de son sexe tendu se dessine nettement sous le tissu du jean.

Ses doigts pianotent sur le tulle et la dentelle, et cela me procure des vibrations de plaisir doux et

diffus. Je prie pour qu'il continue et fais glisser sa main entre mes jambes.

– Écarte les cuisses, Amy...

Je lui obéis, sa voix rauque m'électrise. Ses doigts poursuivent leur descente et leur délicat tambourinement, tapotant mes lèvres qui se sont ouvertes et mon clitoris qui a gonflé sous le flot d'excitation qui m'envahit. Je joue avec sa main, je la fais naviguer de mon sexe à mes fesses, de ma toison à la peau sensible du haut de mes cuisses. Je commence à trembler doucement, je sens que je deviens moite et liquide. Roman racle le tissu du bout des ongles, ma chair vibre en dessous et je dois me retenir à son bras pour ne pas vaciller. C'est trop bon !

Un ruban vient lui effleurer le poignet et il se fige soudain, intrigué. Sa main happe la soie et remonte lentement pour en suivre le chemin. Il ne m'obéit plus, tout à sa découverte. Je ne parviens pas à ramener sa main là où j'en ai tellement besoin, sur mon sexe palpitant. Il fait le tour de ma cuisse et je me mords les lèvres pour ne pas le supplier de m'arracher tout ça et de s'occuper de moi pour de vrai.

– Des rubans ? dit-il d'un air amusé. C'est intéressant...

Il les détache alors de mes cuisses, d'un mouvement vif, et ouvre les yeux. On dirait que je n'ai plus la main et que l'autorité a changé de camp...

Il fait un pas en arrière, prend son temps pour me détailler, ses mains jouant machinalement avec mes rubans, les enroulant et déroulant autour de ses doigts.

– Magnifique... murmure-t-il, et il met dans ce simple mot tant d'intensité qu'il suffit à me faire rougir. Tourne-toi, que je puisse contempler le reste.

Je pivote lentement sur moi-même, en serrant les cuisses pour essayer de calmer le feu qui gronde là en bas, un brasier qu'il attise de sa voix grave et caressante.

– Appuie-toi sur le fauteuil devant toi, je veux te voir penchée, je veux admirer tes fesses tendues vers moi.

Je m'exécute, un peu nerveuse de le savoir en train de me regarder alors que je ne peux pas déchiffrer son visage, ni voir ce qu'il fait, mais toujours excitée, toujours brûlante. Encore plus, maintenant qu'il a pris le contrôle. J'entends le bruit d'une ceinture qu'on déboucle, d'une braguette qu'on déboutonne, d'un jean qu'on descend puis qu'on envoie valdinguer sur la moquette. Je me demande s'il a gardé son boxer ou si son sexe dressé bat doucement contre son ventre, libre de toute entrave. Je l'imagine nu. Beau. Dur. Mais je ne me retourne pas. Mon cœur bat sourdement, tambourinant à mes oreilles.

Il s'approche de moi et m'appuie doucement sur la nuque, pour la faire ployer, pour me basculer un peu plus vers l'avant, tout en glissant un pied entre les miens, pour m'écarter les jambes. J'ai envie qu'il me prenne, maintenant, j'ai envie de le lui dire, même si ça paraît évident, juste pour le plaisir de l'entendre, mais je n'ose pas le formuler à voix haute et ça me frustre. Je n'y parviens pas, tant qu'on n'est pas dans le feu de l'action. Pourtant j'aime quand Roman me parle avant l'amour, sa voix m'excite. Ses mots, parfois tendres, parfois crus, sont de formidables aphrodisiaques.

À présent, il dépose les rubans sur mes épaules, me faisant frissonner, et de sa main gauche, il descend mon shorty sur mes cuisses, puis me flatte les fesses, les empoigne, les caresse, les pétrit. Son autre main m'enserme la nuque et, sous sa pression, je me penche encore plus vers l'avant. Devant moi, je vois les Chutes multicolores cascader en silence, et mon ventre et ma chair bouillonnent avec la même ardeur incontrôlable.

Roman passe ses doigts dans la raie de mes fesses et les glisse vers mon sexe qui s'ouvre pour eux, trempé, chaud et palpitant. Puis il revient vers mes fesses, les écarte, les explore, ses doigts humides appuyant sur mon périnée, mon anus, sans jamais s'attarder, sans jamais s'imposer, jusqu'à ce que je me tende vers lui, parce que c'est bon, parce que j'aime sa délicatesse et les sensations inconnues que ces zones me font découvrir.

– Tu as un cul sublime, Amy, me dit-il tout en déposant sur mon cou et mes épaules des myriades de baisers légers comme des ailes de papillons. Très, très tentant...

Puis il passe une main sur mon bas ventre et se plaque contre moi, il m'enveloppe, il me domine, c'est à la fois réconfortant et excitant. J'aime sa force et sa virilité, c'est ce qui me fait mouiller. Son côté dominant. Même si je ne supporte pas qu'on me contrôle dans la vie quotidienne, dès qu'il est question de sexe avec Roman je retourne à l'âge de pierre.

Je sens son érection, à la fois douce et dure, contre mes fesses, que je tends au maximum vers lui, mais mon shorty me gêne et je ronchonne. Il m'en dépouille en un éclair et sa rapidité me fait sourire. Puis sa main descend vers ma toison et empoigne mon sexe, son index tourmentant mon clitoris jusqu'à me faire haleter et geindre. Je me suis haussée sur la pointe des pieds, en appui sur le fauteuil et me consume d'impatience : je veux qu'il me prenne !

– Dis-le moi, Amy, murmure-t-il tandis qu'il caresse de son gland ma fente humide et chaude, avec une douceur, une lenteur, qui me mettent au supplice. Dis-moi ce que tu veux...

– Je veux que tu me prennes, Roman, répliqué-je sans une hésitation.

Les mots sont sortis tout seuls. Parce qu'excitée, frustrée, oui mais surtout confiante, rassurée, parce que c'est Roman, parce que c'est l'homme que j'aime. Du coup, je continue sur ma lancée :

– Je veux que tu arrêtes de me torturer et que tu me serres plus fort encore, que tu me remplisses et que tu me fasses jouir ! S'il te plaît !

Il ne se fait pas prier plus longtemps, et d'une poussée si puissante qu'elle fait reculer le lourd fauteuil, il me pénètre, son sexe épais et long se frayant un chemin de jouissance dans mon vagin ruisselant. Le plaisir est divin et instantané, mais mon désir, loin d'être assouvi, semble s'exacerber : j'en veux plus encore ! Je sens pourtant Roman se retenir, il ne me possède pas à fond, pas encore, malgré la position qui permet une pénétration profonde. Mais il ne me laisse pas le temps de protester, il pose une main sur mon dos et l'autre vient agripper ma hanche tandis qu'il s'enfonce plus loin en moi, enfin, complètement, et me remplit d'une joie sauvage, me comble, m'assouvit et m'emporte dans un orgasme que nous partageons dans un même cri rauque...

Quand nous reprenons nos esprits, Roman se détache doucement de moi et me porte jusqu'au lit. Il a récupéré mes deux rubans, tombés au sol, et m'a déposée sur l'édredon avec précaution, comme si j'étais une porcelaine de Chine. Cette délicatesse, après m'avoir bousculée à en faire trembler le lustre il y a dix minutes à peine, me fait sourire. Puis il détache mon soutien gorge, embrasse chacun de mes seins, les mordillant gentiment, jusqu'à rallumer en moi les braises du désir.

– Encore ? Déjà ? m'étonné-je en voyant son érection à nouveau dressée et palpitante, vigoureuse comme s'il sortait d'un mois d'abstinence.

– Non ? demande-t-il en soufflant sur mes mamelons humides, m'arrachant un gémissement.

– Si ! dis-je en me cambrant vers lui.

Il attrape alors mes deux mains pour les réunir au-dessus de ma tête et m'embrasse passionnément, sa langue invitant la mienne à une danse suave et lascive. Je commence à onduler sous lui, mon corps engourdi de notre étreinte en redemande pourtant encore. Ce qui n'était que braises il y a encore une minute se transformant soudain en flammes voraces.

Égarée dans un tourbillon sensuel, c'est à peine si je sens les rubans sur mes poignets, c'est à peine si je comprends ce que Roman me fait. Ce n'est que lorsqu'il me refuse son sexe, lorsqu'il s'amuse une fois de plus à me faire languir, à me faire gémir, lorsque je veux l'empoigner pour le guider en moi, que je réalise. Je ne peux pas. Il m'a attachée ; je sens la morsure délicieuse des rubans dans ma peau lorsque je tire dessus pour tenter de me libérer. Mes deux mains sont prisonnières et mon corps est entièrement à sa merci. Un violent frisson me parcourt tout entière. Appréhension, excitation, plaisir.

Au-dessus de moi, Roman me domine, Roman m'observe. Je lui rends son regard et, lentement, lui ferme mes cuisses. Il sourit. Je lui ai lancé un défi, il va le relever. Il joue avec moi, me caresse, se dérobe. Il me torture délicieusement pendant une éternité. Je me débats, parfois, parce que c'est trop bon, parce que mon corps a besoin d'exprimer sa jouissance en le touchant, et que ça m'est impossible. Alors,

je le repousse, je le supplie, je l'emprisonne entre mes cuisses, je noue mes jambes autour de ses reins, pour le retenir, pour tenter de m'empaler sur lui. Je m'écartèle pour qu'il me prenne, je tire sur mes liens pour lui échapper.

Il se montre enjoué et charmeur, tendre, insatiable et directif. J'aime. Beaucoup. À la folie. Jusqu'ici, il m'avait toujours laissé la possibilité de prendre l'initiative pendant nos ébats. Mais pas cette fois. Si je n'avais, jusqu'à présent, pas toujours eu conscience de faire l'amour avec un dominant, c'est dorénavant une certitude bien établie. Et j'adore ça.

Lorsqu'enfin il nous autorise à jouir, c'est pour s'abîmer avec moi dans un orgasme muet et d'une violence inouïe qui s'accorde parfaitement au fracas silencieux des Chutes.

## 4. Faux semblants

La première chose que j’aperçois, le lendemain matin, en ouvrant les yeux, est un ruban noir encore attaché au montant du lit, et j’ai soudain l’impression que mes joues prennent feu. La nuit a tenu ses promesses, c’était chaud jusqu’à la brûlure. Je tâtonne derrière moi à la recherche de Roman, mais à ma grande déception il est déjà levé. Me réveiller sans lui me laisse un léger goût d’amertume et comme une trace de tristesse au fond du cœur. C’est pourtant (et malheureusement) habituel... Il est trop matinal pour moi, et même si nous habitons sous le même toit, on ne peut pas dire que nous vivions au même rythme. Roman fait sa vie et moi la mienne. Il s’absente parfois pour aller à l’autre bout du globe et je n’ai pas de nouvelles pendant un jour ou deux. Les nuits, alors, me semblent interminables...

Un mot sur la table de chevet m’apprend qu’il est parti courir le long de Niagara Parkway depuis plus d’une heure.

*Mais où trouve-t-il toute cette énergie ?*

C’est encore la question que je me pose quand, deux heures plus tard, il m’entraîne à travers les sentiers féeriques du conservatoire aux papillons, à dix minutes de notre hôtel, où plus de deux mille spécimens de cinquante espèces différentes, rares et magnifiques, aux couleurs chatoyantes, volettent en toute liberté autour de nous. Je sers de guide à Roman, lui désignant les papillons, là un gigantesque Blue Morpho d’un bleu électrique, ici un Zebra Longwing aux ailes jaunes effilées et zébrées de noir, là un Cracker violacé dont les motifs rappellent des vitraux éclatés, ici encore un Monarch, le fameux papillon migrateur, capable de parcourir des milliers de kilomètres, et ailleurs un Magnificent Owl aux teintes orangées, avec ces yeux en trompe l’œil dessinés sur ses ailes postérieures... Roman m’écoute et m’interroge, il s’intéresse et s’émerveille de mes connaissances, assez pointues grâce à mon père, passionné de papillons.

– Décidément, tu es pleine de surprises... me dit-il alors que je sors mon iPhone pour photographier un somptueux Cairus Birdwing, au vert et jaune éclatant, que j’envoie à mon père.

Ça ne m’arrive pas souvent, mais aujourd’hui je suis fière de moi. Pas spécialement parce que je m’y connais en lépidoptères, mais parce que je suis capable de surprendre un homme comme Roman Parker...

Nous passons la fin de matinée main dans la main à musarder et nous embrasser dans cette extraordinaire serre chaude et humide, au décor tropical, à la flore exotique et luxuriante. Le contraste avec le ciel gris et l’air froid de l’extérieur ne fait qu’ajouter au charme irréel de cette escapade amoureuse. Je suis sur un petit nuage, doux comme la bouche de Roman sur mes lèvres.

Puis, l’intermède enchanté s’achève et nous rejoignons Tony, aux commandes d’un petit hélicoptère rouge et noir. J’ai un pincement au cœur, un coup de blues subit. Ces instants sont toujours trop brefs, nos tête-à-tête trop rares, j’aurais voulu que celui-ci dure encore. Sans compter que j’aurais préféré regagner Buffalo en voiture, je n’apprécie pas particulièrement l’hélicoptère et celui-ci n’est vraiment pas confortable. Je me blottis contre Roman, qui m’entoure de ses bras, tandis que Tony fait décoller l’engin, tout en douceur, contrairement à son habitude. J’enfouis mon visage dans le pull de Roman, il sent merveilleusement bon. Des mots d’amour se bousculent dans ma tête, que je ne prononce pas...

Soudain, l’hélicoptère semble se figer dans les airs.

Les pâles vrombissent toujours (ouf !), dans un vacarme d’ailleurs assez impressionnant, voire inquiétant, mais on dirait qu’on fait du surplace. D’où je suis, je distingue à peine un morceau de ciel nuageux à travers le hublot, mais cela suffit à me confirmer qu’on n’avance plus. C’est d’autant plus étrange que Roman m’a déjà expliqué que le surplace est très difficile pour un hélicoptère.

– Que se passe-t-il ? demandé-je sans toutefois avoir la moindre envie de regarder dehors.

– Un embouteillage, répond Roman.

– Pardon ? dis-je décontenancée sans comprendre s’il plaisante ou non.

– On attend que le feu passe au vert, ajoute-t-il sans la moindre trace d’humour dans la voix, à tel point que je me redresse pour me rendre compte par moi-même (ce qui était probablement le but de ses

réponses loufoques).

Là, le spectacle me laisse bouche bée. Stupéfaite, émerveillée. La vue est à couper le souffle, le spectacle est grandiose...

– Oh, la vache ! dis-je totalement subjuguée.

– Oui, c'est une description éloquente quoi que légèrement erronée, s'amuse Roman.

L'hélicoptère est en effet en vol stationnaire... à quelques mètres en surplomb des fabuleuses chutes du Niagara ! Le vrombissement assourdissant n'est pas dû (Dieu merci !) à un dysfonctionnement de l'engin mais bel et bien au fracas des milliers de mètres cubes d'eau qui se déversent en cascades grandioses. Un timide rayon de soleil pointe à travers les nuages et vient frapper le voile écumant de l'eau qui se précipite en tourbillons sauvages dans la rivière.

J'ai pratiquement escaladé Roman pour coller mon nez au hublot, les deux mains à plat sur le cockpit comme une enfant devant une vitrine de jouets. Il m'agrippe fermement par les hanches et lance à son pilote :

– Allons voir ça de plus près, Tony !

Avant que j'aie pu réaliser, l'hélicoptère vire brusquement de bord et tombe comme une pierre vers les rochers qui affleurent entre les tourbillons. Je pousse un cri de pure frayeur, mais les bras de Roman m'enserrent toujours avec force et déjà l'hélico remonte à l'assaut du torrent, vers le ciel, vers mon cœur qui a dû se décrocher en route et rester suspendu aux nuages. Je crie sans discontinuer, les yeux toujours rivés au hublot, pétrifiée de terreur, choquée... mais bizarrement euphorique, comme ivre. Prise de vertige, je crie mais je ne sais plus si c'est de peur ou d'extase. Je crie mais je ris aussi, je suis terrorisée et excitée par les voltes, les chutes et les ruades de l'appareil, par la beauté du ciel et de l'eau qui se mélangent, tête en haut, tête en bas, je ne sais plus qui est où, ni qui fait quoi. C'est plus intense que le plus fou des manèges.

– Roman ! C'est magique ! Regarde ! Il y a des nuages dans la rivière ! Il y a des vagues dans le ciel !

Roman rit en me serrant plus fort. Je suis étourdie de bonheur. Je me sens vivante comme jamais. Finalement, j'adore l'hélicoptère.

Nous déjeunons dans le jet qui nous ramène à Manhattan, en compagnie de Malik, à qui je décris par le menu nos pirouettes aériennes avec un enthousiasme et une volubilité qui l'amuse beaucoup. Quand nous atterrissons, Roman donne quartier libre à Tony pour les trois jours à venir et le remercie pour sa prestation aux Chutes.

– C'était extraordinaire, Tony, ajouté-je, sincère. Vous êtes un pilote merveilleux. Je ne ronchonnerai plus jamais quand vous ferez des loopings imprévus.

– Content que ça vous ait plu, mademoiselle Lenoir, dit-il avec un sourire éblouissant. Je suis pas Chuck Aaron mais je m'applique. J'adore ce job !

– Ça se voit !

– M. Parker a fait construire le petit hélicoptère rouge et noir, le Cobra, juste pour moi. Il est spécialement conçu pour l'acrobatie aérienne... Et, me glisse-t-il plus bas sur un ton de confiance, M. Parker me paie cinq fois plus que ce que proposent les meilleurs employeurs.

– C'est parce que vous le valez, chuchoté-je à mon tour.

Et la vie reprend son cours...

Le lendemain matin est un lundi et me revoilà sur le chemin d'*Undertake*, à pied, toujours, pour entretenir la tonicité de mon fessier, malgré l'orage qui gronde, le vent piquant, le froid et la pluie. Je suis une fille motivée et persévérante. Et puis, aussi, ma ligne de métro est en travaux, donc je n'ai pas trop le choix...

Dans les bureaux, il règne une chaleur étouffante et bienvenue. L'absence d'Edith, officiellement en déplacement pour le journal, rend l'ambiance plus décontractée et tout le monde travaille dans la bonne humeur. Ça tire un peu au flan, aussi, dans les couloirs ou près de la machine à café... Je parle à Simon

de la proposition d'Edith, pour le reportage au Brésil sur la chirurgie esthétique. Si j'accepte, j'aurai besoin d'un photographe. Plus j'y réfléchis, plus j'aimerais le faire, même si cela signifie un surcroît de travail, et de quitter Roman presque une semaine. Simon, lui, trouve l'idée géniale et ne tient plus en place.

– Le Brésil, Amy ! s'exclame-il en sortant de sa réserve habituelle, faisant les cent pas devant moi. Tu ne peux pas refuser un voyage là-bas ! Sur un sujet aussi passionnant !

– J'avoue ne pas partager ton engouement pour les prothèses mammaires et les fessiers siliconés, dis-je, amusée de le voir si fébrile.

– Non, mais le Brésil, quoi ! répète-t-il sans relever ma taquinerie. On va tomber en plein carnaval de Rio ! Imagine ! Une des plus belles fêtes du monde !

– Ok, Ok... calme-toi, je vais y songer. Ça signifie que tu serais prêt à être mon photographe ? Je pourrai suggérer ton nom à Edith ?

– Évidemment ! Et suggère-le bien fort !

Je m'apprête à lui préciser que je ne lui promets rien quand j'aperçois sortir de l'ascenseur une silhouette familière qui me fait perdre le fil. Une silhouette mince en costume bleu défraîchi, cheveux blonds, taille moyenne. Qui me fiche la trouille.

*Merde ! Fleming !*

Je m'empresse de tapoter un texto à Nils, les doigts rendus tremblants par la panique :

[Fleming est à *Undertake* N.Y. !]

Puis, pour me donner une contenance, je reprends, par bouts décousus et phrases maladroites, ma conversation avec Simon, dont l'air interloqué me confirme que je raconte n'importe quoi. Je me fais toute petite dans un coin de notre bureau, espérant qu'Andrew va croiser au large.

*Loupé.*

Il vient droit sur moi. S'ensuit un épisode fort embarrassant pendant lequel je bafouille lamentablement en essayant de lui expliquer que j'ai laissé tomber l'enquête sur Teresa Tessler, qui s'est avérée absolument sans intérêt, que je n'ai pas revu Roman Parker depuis... pfiou... au moins ça ! et que je n'ai pas le temps de prendre un café dehors, là tout de suite, vu que je dois... euh... je dois... répondre au téléphone !

*Le coup de fil providentiel ! Ouf ! Merci mon Dieu et tous ses saints !*

Je décroche mon iPhone avec une reconnaissance éperdue pour celui qui m'appelle si fort à propos, tout en croisant les doigts pour qu'il s'agisse de Nils ou Roman. Ce n'est qu'Eduardo, mais je n'en suis pas moins soulagée de pouvoir fausser compagnie à Andrew. Il s'éloigne en me regardant bizarrement. Je suis persuadée qu'il a flairé ma peur et mes mensonges aussi clairement que si l'inscription « JE MENS » clignotait au néon sur mon front.

Simon s'éclipse lui aussi du bureau ; il me fait signe qu'il va manger, et mime une danse du ventre qui doit me signifier de ne pas oublier le carnaval de Rio. Je hoche la tête en souriant et il ferme la porte derrière lui.

– ... fabuleux ! s'extasie Eduardo à l'autre bout du fil. Vraiment, Amy, Paris est une ville époustouflante, je ne comprends pas ce que tu es venue chercher à Boston. Il y a tout ce dont on peut rêver ici.

– Je suis contente que tu t'y plaises.

– Et alors mon job chez Bogaert... Ah ! Le rêve... ! Il y a des collections à tomber par terre. En tant que styliste, j'ai des commandes, avec un cahier des charges précis, mais Lou m'a dit qu'à chaque collection de lingerie, elle me demanderait une création originale, avec pour seule contrainte de devoir respecter le thème.

– Ça se passe bien, alors, avec les patrons ?

– Et comment ! Alexander Bogaert, en plus d'être terriblement sexy, est un homme vraiment agréable,

contrairement à ce que j'avais entendu dire. Et Lou est la plus adorable créature parisienne que j'aie croisée jusqu'à présent... On ne se quitte plus.

– C'est vraiment super, Eduardo, dis-je heureuse de son enthousiasme mais aussi d'avoir de ses nouvelles.

– D'ailleurs, j'en ai appris une bien bonne par Lou, tiens, chuchote-t-il sur un ton de conspirateur. Tu sais pourquoi j'ai été embauché ?

– Euh... parce que tu es talentueux ?

– Oui évidemment. Mais surtout parce qu'un certain Roman Parker, lors d'un rendez-vous avec Bogaert, lui a suggéré d'embaucher un styliste de Boston, à l'époque en colocation avec une jolie journaliste. Un jeune homme bourré de talent et bien trop beau pour rester dans les parages de sa petite amie, selon lui.

– Hein ? ! m'exclamé-je en essayant de digérer l'info. Roman ? Mon Roman ? Il a fait ça ? Tu es sûr ?

– Oui, ton Roman ! Certain !

– Il a bien dit : trop beau pour rester dans les parages de sa « petite amie » ? demandé-je encore, incrédule.

– Ce sont ses mots. Je suis d'ailleurs très troublé qu'il me trouve si beau, ajoute Eduardo sur un ton rêveur. Mais déçu qu'il n'ait pas remarqué qu'il m'excitait bien plus que toi (sans vouloir t'offenser). On ne sait jamais, sur un malentendu...

– N'y songe même pas, dis-je en riant. De toutes façons, je ne t'aurais pas laissé l'approcher. Et puis, je ne vois pas comment il l'aurait remarqué alors qu'il t'a seulement croisé. Moi-même je n'ai compris que tu étais gay que le jour où tu as ramené ce Johan à l'appart et que vous êtes restés enfermés deux jours dans ta chambre, à vivre d'amour et d'eau fraîche et de pizza surgelée...

Nous bavardons avec entrain encore une bonne demi-heure avant de raccrocher. La gaieté communicative d'Eduardo m'a fait du bien, elle a dissipé mes angoisses à propos d'Andrew. Eduardo me manque, nos bavardages, nos confidences, nos fous rires... mais je suis vraiment contente de ce qui lui arrive. Paris est une ville parfaite pour lui.

Tout en me repassant en boucle les paroles de Roman, j'attrape mon imperméable et je sors pour m'acheter à manger. Je suis aux anges. Je zappe complètement le fait qu'il a, sur un malentendu et par abus de pouvoir, expédié mon seul ami américain de l'autre côté de l'océan Atlantique. Je me focalise uniquement sur ces deux mots : petite amie. Comme je toise un honorable mètre soixante-sept, je ne pense pas que l'expression se référait à ma taille.

*Je suis, de l'aveu même de l'intéressé, la petite amie de Roman Parker ! Wahou ! Ça change beaucoup de choses...*

J'essaie de joindre Nils sur son portable, à propos d'Andrew, mais je tombe sur sa messagerie. J'envoie alors un texto à Roman, histoire de le taquiner un peu :

[Tu ne m'as jamais dit que tu trouvais Eduardo beau au point de le préférer à 6 000 km de moi...]

Puis je décide de rallonger ma pause déjeuner et de passer le soir à l'improviste à la Red Tower. Il doit partir pour Seattle cet après midi, pour un congrès, et ne rentrer que mercredi soir, mais cette conversation avec Eduardo m'a remplie de joie, de bonheur, d'impatience, je suis toute fébrile, amoureuse, excitée, sur des charbons ardents, je dois voir Roman, tout de suite, maintenant ! Je dois lui dire que je veux rester avec lui, qu'il n'est pas question que je regagne mon appartement quand Sibylle l'aura libéré.

C'est encore bouillonnante de cette fantastique euphorie que je pousse le portillon du jardin zen qui mène à l'entrée privée des appartements de Roman, à l'arrière de la Red Tower. L'orage a cessé mais le jardin est encore luisant de pluie. Les galets noirs et blancs brillent sous le timide soleil qui pointe. La vie est merveilleuse.

Ou plutôt : elle l'était, jusqu'à ce que j'aperçoive derrière les cerisiers aux branches dénudées, à

travers la baie vitrée du hall d'entrée, Roman en compagnie d'une jeune femme d'une beauté renversante et d'un petit garçon qui lui ressemble étrangement. L'enfant doit avoir une huitaine d'années, il est dans les bras de Roman, accroché à son cou, radieux. La femme, une grande Noire un peu plus âgée que moi, avec des allures de top model, passe une main dans les cheveux du petit garçon, effleurant la joue de Roman au passage, qui lui rend son sourire. Un sourire plein de douceur.

Le choc me fige net au milieu du jardin. Mon esprit s'emballe, mon cœur dégringole en chute libre pour venir s'écraser à mes pieds, broyé, pulvérisé. J'ignore combien de minutes je reste à les observer, le temps semble figé, englué dans la douleur qui déchire ma poitrine vide. Ma raison me hurle de ne pas paniquer, de ramasser les morceaux, de me poser, de réfléchir, mais il n'y a plus rien à ramasser. Ni cœur ni espoir. Tout est anéanti.

– *C'est peut-être juste une amie, une cousine, une ex ! Tu sautes trop vite aux conclusions.*

– *Je ne saute nulle part : Teresa était orpheline et Jack est fils unique. Roman n'a pas de cousin, même lointain. Et on ne fait pas de bébé à une amie. Regarde comme l'enfant lui ressemble. Comme il est beau. Le même sourire, les mêmes mimiques, un Roman miniature, à la peau caramel. Regarde comme ils sont proches.*

– *Va lui parler, demande-lui de s'expliquer. Ne reste pas là, comme ça.*

– *Non... je ne peux pas. Au-dessus de mes forces. Pas maintenant. Pourquoi n'a-t-il rien dit ? Ça fait presque six mois qu'on sort ensemble. La bombe sexuelle, là, d'accord, disons que c'est juste une ex et qu'il a oublié de m'en parler. Admettons. Tu vois, je fais des efforts, même si je n'y crois pas trop. Mais comment a-t-il pu me cacher qu'il avait un enfant ?*

– *C'est à lui qu'il faut poser la question. Vas-y. Zen mais déterminée.*

– *Zen ? Tu crois que je me sens zen, là ? Non, je ne peux pas aller le voir maintenant. Je ne suis pas prête à l'écouter, ce serait une catastrophe. Et ces deux jours à Seattle, soi-disant pour un congrès, je dois y croire les yeux fermés aussi ? Tu ne trouves pas que ça fait beaucoup ?*

– ...

– *Tu vois. Alors, je vais simplement faire demi-tour. Et essayer de survivre. Ce sera déjà pas mal. Après, on avisera.*

# Volume 7

# **1. Love is all we need ?**

Il fait presque beau sur Manhattan, en ce lundi de février. L'orage est passé, le soleil de midi pointe timidement le bout de ses rayons. Dans quelques jours, ce sera la Saint Valentin. Tous les amoureux du monde s'échangeront des cadeaux et des câlins. Moi je vais probablement descendre une boîte de chocolats devant une série télé débile. Seule. Je ne sais pas comment je me débrouille, mais je suis toujours célibataire précisément à cette période. J'avais cru que cette année serait différente : après tout, à six jours de la date fatidique, j'étais la petite amie de l'homme le plus merveilleux de la Galaxie. Ça s'annonçait donc plutôt bien, d'autant qu'il m'avait promis une surprise.

Mais ça, c'était il y a une éternité, dans une autre vie. C'était il y a au moins une bonne heure, avant de le surprendre dans un tendre face à face avec une femme belle comme la nuit, un enfant lui ressemblant comme deux gouttes d'eau dans les bras. Depuis, je suis dévastée.

Pourtant, je ne pleure pas, mes yeux sont secs, mais c'est encore pire que si je m'étais effondrée en sanglots et répandue en larmes. J'ai mal, atrocement mal, sauf que je n'arrive pas à exprimer ma douleur, je ne parviens pas à l'extérioriser. Alors elle reste là, bien au chaud dans mon ventre, dans ma gorge, dans mes veines.

Mes pas m'ont menée à Central Park, je déambule dans les allées, j'écoute rugir les lions, dans le zoo tout proche. Je marche jusqu'à mon banc, celui des débuts, sur lequel je m'asseyais le soir quand je courais après un inconnu du nom de Roman Parker, pour lui soutirer l'interview qui devait changer ma vie. Le banc est trempé de pluie mais je n'y prends pas vraiment garde, je me laisse tomber dessus, indifférente à tout. C'est ici que j'ai vu Roman pour la première fois. Il n'était alors qu'un joggeur anonyme, au visage dissimulé par une capuche. Mais je me souviens qu'il m'avait plu, instantanément ; sa silhouette athlétique, sa foulée ample et régulière, sa façon de courir, tout en puissance et souplesse. Au fil des jours, il était devenu un point d'ancrage dans mon quotidien chaotique. J'aimais le retrouver, mon inconnu sans visage, rapide et aérien, chaque soir dans ce parc. Sa présence silencieuse était rassurante. Il y avait quelque chose en lui, d'indéfinissable, qui m'attirait.

Je sens une larme m'échapper et je me dis qu'enfin je vais pleurer, me lâcher ; enfin je vais me débarrasser de cette peine qui me coupe le souffle.

Mais non.

C'est même pire encore au fil des minutes qui passent. Parce que je prends toute la mesure du désastre, de la supercherie : si Roman a pu me cacher qu'il avait un fils, que me cache-t-il d'autre ? Jusqu'où va la tromperie ? S'il m'a menti là-dessus, sur quoi d'autre encore ? S'il est capable de jouer tant de rôles différents, lequel est le vrai Roman ? Je mets des « si » partout parce que, contre toute attente, j'espère que l'évidence n'est pas la vérité, que Roman a une bonne explication à tout ça, ou de solides excuses. Mais j'ai bien du mal à essayer de m'en convaincre...

La sonnerie de mon téléphone m'arrache à mes pensées. Une fraction de seconde, j'ai l'espoir fou qu'il s'agit de Roman et qu'il va me dire :

– Amy, mon amour, tu vas rire, il m'arrive un truc de dingue : figure-toi que ma mère avait une demi-sœur cachée qui vient de me retrouver après avoir passé douze ans au Guatemala. J'ai fait la connaissance de mon neveu, il est adorable, aussi beau que moi, rejoins-moi à la Red Tower, je voudrais te les présenter !

Évidemment, ce n'est pas Roman. J'ai beaucoup trop d'imagination pour mon propre bien, comme dirait ma mère. J'hésite à décrocher, mais il s'agit de Nils. Je repense soudain à Fleming, qui s'est éclipsé sans paraître convaincu par mon petit numéro de fille débordée qui ne veut plus entendre parler de Teresa Tessler. Après avoir appris par Martin de quoi ce pourri est capable, je ne suis pas rassurée de le savoir dans les parages.

– Salut Nils, dis-je en tentant de maîtriser ma voix, pour éviter qu'elle tremble.

– Amy, Fleming est toujours à *Undertake* ? me demande-t-il sans préambule.

– Non, il a disparu comme il est venu après que je lui ai dit que l'affaire Tessler ne m'intéressait plus.

– Merde ! peste Nils. Il t'a crue ?

– Heu... pas sûr. Je ne mens pas très bien...

– Merde ! répète-t-il avec plus de véhémence. Cette ordure est intraçable. Fausse adresse, numéro de téléphone plus attribué, plaques d'immatriculation bidon, aucun lien avec quiconque, pas d'amis, pas de famille. Je comptais planquer devant *Undertake* mais maintenant qu'il sait que tu lui as raconté des bobards, il doit se méfier, il va s'évaporer dans la nature. Je parie qu'on ne le reverra plus au journal, ni ailleurs. Dix ans à vivre dans l'ombre avec le contrat de Roman sur la tête lui auront sûrement appris comment disparaître et devenir invisible.

– Désolée, réponds-je dépitée.

– Pas ta faute, soupire-t-il. Tu ne vas pas t'excuser d'être honnête, quand même ?

Je pense à ce que je viens de découvrir à propos de Roman et je décide que Nils a mille fois raison. Ok, je ne sais pas mentir, mais c'est plutôt une qualité, non ?

– Je suppose qu'*Undertake* payait Fleming en liquide pour ses articles ? reprend Nils.

– Oui, ça faisait râler Kathy pour la compta, d'ailleurs, parce que ça lui compliquait la tâche. Mais il y tenait.

– Évidemment. Il n'a laissé aucune trace. Le contraire aurait été trop beau... Et Vance, dit-il soudain, en sautant du coq à l'âne, d'une manière qui me rappelle douloureusement Roman. Que sais-tu de lui ?

– Pas grand chose... balbutié-je, prise de court.

– Mais encore ?

– Voyons... Eh bien... C'était l'amant de Teresa depuis trois ans. Il avait 42 ans, veuf, un enfant. Il vivait en Californie. C'était un homme politique, réputé intègre et intransigeant. Un bourreau du travail. Rien que l'année précédant sa mort, il a fait tomber une demi-douzaine de types qui s'en mettaient plein les poches avec des arnaques aux contribuables. Les journaux le surnommaient parfois le Chevalier Blanc.

– Oui, un incorruptible, d'après ce que j'ai lu dans les rapports. Et cette année-là, ce mec, cet hyperactif n'a mené aucune action, n'a dévoilé aucun scandale, n'a marché sur les pieds de personne, ni remué le moindre centimètre cube de vase ?

– Je ne crois pas. Attends, je vérifie... Non, réponds-je au bout d'un moment, après avoir fait défiler sur mon iPhone toutes les infos que j'avais collectées sur Vance.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a foutu pendant un an ? Il est allé parfaire son bronzage à Laguna Beach ? Il s'est lancé dans le tricot, le swahili, la danse classique, le scrapbooking ?

– Aucune idée. Il s'est murmuré qu'il se désintéressait de la politique, que ce serait son dernier mandat. Tous les magouilleurs ont poussé un grand soupir de soulagement.

– Ça ne colle pas. Un type comme ça ne baisse pas les bras sans raison du jour au lendemain. Soit on le menaçait, mais ça m'étonnerait que ça l'ait fait changer d'avis, il devait en avoir l'habitude... Soit il était sur une affaire tellement énorme qu'elle mobilisait toute son énergie et tout son temps. Peut-être une affaire qui aurait pu lui mettre à dos des hommes puissants et sans scrupules ? Qui aurait pu lui coûter la vie ?

La théorie de Nils rejoint une remarque que j'avais faite à Fleming, un jour où nous en discussions. Je m'étonnais que Randall Farrell, le seul journaliste à avoir remis en cause la thèse de l'accident et à avoir suggéré un assassinat maquillé, prenne pour acquis le fait que c'était Teresa la cible et non Elton Vance. À l'époque, Fleming avait parfaitement réussi à me convaincre que mon idée d'un complot contre Vance était absurde, mais aujourd'hui, je n'en suis plus si sûre...

– C'était Tessler la star, m'avait répondu Andrew ; elle que les paparazzis pourchassaient nuit et jour, elle dont on suivait les moindres faits et gestes. Et c'était sa voiture. Vance était beaucoup moins

médiatisé, il aurait été plus simple de le descendre discrètement chez lui en Californie. De plus, Teresa Tessler était une passionaria de la cause animale et sa mort est survenue pile pendant une campagne particulièrement mouvementée contre les laboratoires de cosmétiques qui pratiquent l'expérimentation et les tests sur les animaux. Ces labos avaient gros à perdre. Des millions de dollars...

Nils m'écoute attentivement lui raconter cette anecdote et lui résumer tout ce dont je me souviens de mes discussions avec Fleming.

– Il a procédé avec toi exactement comme Martin, me dit-il quand je termine. En ramenant au premier plan le militantisme de Teresa et en minimisant les actions de Vance. Ça confirme qu'il faut creuser dans cette voie. Tu as les coordonnées de ce Randall Farrell ?

– Non, il est décédé d'un cancer de je ne sais plus quoi.

– Évidemment... Les gens qui m'intéressent ont une fâcheuse tendance à disparaître ou à mourir, dans cette histoire, grogne Nils avant de prendre congé.

Discuter avec lui, réfléchir, m'a fait oublier pour un temps ma douleur. Pour un temps seulement. Quand je raccroche, elle plante à nouveau ses griffes dans mon cœur et dans ma tête. Et elle a un nom : Roman...

Je tourne et retourne mon iPhone entre mes mains, hésitant sur la conduite à tenir. Je tergiverse un bon quart d'heure avant d'appeler Edith pour accepter le reportage sur la chirurgie esthétique au Brésil. Quelques jours loin de Roman me permettront de faire le point, de me calmer, et peut-être d'y voir plus clair. Edith est ravie, ce papier lui tient à cœur, elle y travaille depuis plusieurs semaines en confrontant des sources de différents pays, et il ne lui manque que des infos du Brésil pour le boucler. Pour l'heure, elle est à Buffalo avec son père, dont l'état est stationnaire. Je lui glisse le nom de Simon pour m'accompagner et elle accepte sans hésiter, m'assurant qu'elle va s'arranger avec le photographe qu'elle avait initialement prévu. Elle a une réelle estime pour le travail de Simon et je crois qu'elle veut me faire plaisir.

– Je décommande mon photographe et je gère les formalités administratives de votre voyage. Je me charge de tout, ça m'occupera l'esprit. Vous, soyez prêts demain à la première heure, me dit-elle sur son habituel ton d'autorité. Je vous écris un mail dans la soirée avec les consignes, les documents indispensables, les contacts, vos réservations et cetera.

Avoir pris cette décision me soulage. C'est une opportunité en or pour mon boulot et l'occasion de me focaliser sur autre chose que ma peine. Je quitte mon banc pour rejoindre le métro, et tout en marchant, j'envoie un texto à Simon : [Demain 6 h sur notre palier. Prépare ta valise et ton masque de carnaval : direction Rio. Bises.]

Il me répond immédiatement :

[Génial ! Merci, tu es la meilleure ;) J'ai ma crème solaire et un assortiment de strings à paillettes, ça devrait suffire. Biz.]

Son message m'arrache un pauvre sourire. Pas terrible, mais toujours mieux que pas de sourire du tout. Oui, ce voyage est une bonne idée...

\*\*\*

Une heure plus tard, je suis affalée dans le canapé de mon appartement, regardant d'un air absent ma sœur et ma colocataire s'agiter en remplissant des cartons. J'essaie de paraître enjouée dès qu'elles glissent un œil vers moi et elles sont bien trop occupées pour remarquer ma tristesse. Sibylle déménage demain ; elle a pris une chambre meublée dans une location où elle retrouvera son amie de la salle de boxe, Julia. Bien qu'elle ne soit arrivée que depuis moins d'un mois, elle a eu le temps d'accumuler une quantité invraisemblable de bibelots, magazines, vêtements et objets inutiles.

– C'est à toi ou à moi, ce leggings ? demande-t-elle à Charlie qui entasse sans aucune précaution tout un bric-à-brac dans une grande malle en plastique.

– À toi, répond Charlie sans hésiter. Jamais je ne porterais un truc aussi... bleu. Il rendrait malade le

plus aguerris des caméléons.

De fait, le leggings en question est d'une teinte électrique si vive qu'il doit briller dans le noir. Ça pique les yeux.

– Moi non plus, pourtant, rétorque Sibylle, perplexe, tout en essayant de l'enfourer discrètement derrière le canapé.

– Eh ! protesté-je en lui renvoyant le machin bleu criard. Pas question que tu me laisses tes rebus. Par contre, ta petite jupe rouge, là, si elle t'encombre, je veux bien t'en débarrasser.

– Tu rigoles ! se récrie Sibylle. C'est la seule tenue qui a le don de troubler Nils. Il faudrait me passer sur le corps pour me la prendre.

– Ben, c'est pas le but ? Je veux dire : qu'il te passe sur le corps... plaisante Charlie.

Sibylle lui envoie un coussin du canapé en riant, et je me retrouve prise au milieu d'une bataille mémorable, digne des plus beaux combats de polochons de notre enfance. Leur joyeuse humeur devrait être contagieuse et j'essaie de faire bonne figure, mais je me sens vide, à deux doigts de craquer et d'éclater en sanglots. Pourtant, je tiens bon. J'ignore par quel miracle et j'ignore même pourquoi. Peut-être par peur, en en parlant, de rendre réelle la trahison de Roman. Tant que personne n'est au courant, c'est comme si rien ne s'était passé, comme si je filais toujours le parfait amour avec mon mystérieux et beau milliardaire.

Vers dix-neuf heures, Simon rentre d'*Undertake* et passe à l'appartement. Charlie et Sibylle l'accueillent à bras ouverts. Je suppose que le fait qu'il soit maintenant notre voisin de palier a contribué à son rapprochement avec elles. Il lance à Charlie des regards qui en disent long : elle lui plaît. Mais contrairement à son habitude, elle ne flirte pas ; elle se conduit avec lui en franche camarade. Le message est cruellement clair : Simon ne l'intéresse pas en tant que petit ami potentiel mais uniquement en tant que pote. Décidément, les histoires de cœur ne sont jamais simples...

Simon et moi passons la soirée à préparer notre voyage, à nous documenter, nous renseigner, potasser le mail d'Edith qui contient un dossier détaillé d'une centaine de pages avec les notes de ses précédentes investigations dans ce domaine aux États-Unis, en Corée du Sud et en Grèce, pays particulièrement adeptes de la chirurgie esthétique. L'idée serait de dresser une sorte de carte la plus réaliste et complète possible de ce phénomène dans notre société, avec ses tenants, aboutissants, ses répercussions économiques. Le Brésil est actuellement le leader mondial de ce type de chirurgie, dépassant depuis 2013 les États-Unis avec 1,49 million d'opérations cette année-là. Le sujet est passionnant et nous tient éveillés jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je suis tellement absorbée par notre travail que je parviens presque à chasser Roman de mes pensées... pendant au moins deux ou trois secondes d'affilée. Un exploit !

Et toujours aucune nouvelle de lui. Ça ne me surprend pas vraiment, il donne rarement signe de vie lorsqu'il s'absente plusieurs jours. J'avais toujours pensé que c'était dû à sa réserve naturelle ; il est peu expansif et n'initie jamais un échange, par mail ou téléphone. Généralement, il se contente d'un mot d'humour ou d'une information laconique. Quand j'en avais parlé à Eduardo, l'air de rien, il m'avait répondu avec un haussement d'épaules : – Bah... les mecs sont moins bavards que les filles, c'est bien connu. Et ton Roman n'a pas l'air très loquace, même selon les critères en cours, alors ne t'attends pas à ce qu'il te harcèle au téléphone ou te submerge de mails.

Sur le moment, son explication m'avait paru sensée. Mais à présent, je ne peux pas m'empêcher d'interpréter ce silence d'une tout autre manière.

*Où es-tu Roman ? Que fais-tu ? Avec qui ? Trop occupé par une autre pour répondre à mon texto ? Je compte si peu pour toi ? Est-ce que tu te souviens seulement que je devais regagner mon appart aujourd'hui ? Qu'on n'habite plus ensemble ? Que je ne serai plus là quand tu rentreras ? Est-ce que ça ne te fait rien ?*

Je résiste pourtant à la tentation qui me brûle de le relancer ; je ne suis pas certaine de pouvoir rester

zen. Je veux à la fois m'éloigner de lui pour prendre le temps de me calmer et à la fois l'entendre, le voir, le toucher. C'est irrationnel et contradictoire. Je nage en pleine confusion, je ne me sens même plus capable de savoir ce que je désire vraiment.

Vers une heure du matin, Charlie et Sibylle sont couchées depuis longtemps, partageant le même lit pour me laisser le mien. Simon regagne son appartement et je m'écroule tout habillée par-dessus ma couette, les bras en croix, épuisée. La photo de Roman à Central Park, au clair de lune, trône à la tête de mon lit. C'est le déclic, la goutte d'eau qui déclenche des cascades de larmes auprès desquelles les chutes du Niagara feraient pâle figure. Je pleure à gros bouillons, le visage enfoui dans mon oreiller, en essayant de faire le moins de bruit possible pour ne réveiller personne dans l'appartement silencieux. Je ne sais pas combien de temps dure ma crise de larmes. Longtemps, il me semble. Elle me laisse exténuée et meurtrie mais aussi étrangement apaisée, en partie purgée de ma douleur. Et je m'endors.

Je suis à peine assoupie qu'il est déjà l'heure de me lever. Je rejoins Simon sur notre palier, hagarde, épuisée :

– Ça va, Amy ? s'inquiète Simon.

– Oui oui... je n'aime pas l'avion, c'est tout, lui affirmé-je en enrobant mon mensonge de mon plus beau sourire. Je m'imagine toujours qu'on va se crasher au milieu de l'océan et ça m'a empêchée de dormir.

Simon me lance un regard qui me confirme que je suis une menteuse lamentable et qu'il ne me croit pas une seconde, mais heureusement c'est un garçon délicat et il n'insiste pas.

À l'aéroport, tandis que nous patientons avant l'embarquement, je me décide à envoyer un texto à Roman, sur le ton le plus neutre possible, en espérant toutefois qu'il saisira l'allusion et qu'il ne se dérobera pas : [N'y aurait-il pas comme un léger problème de confiance entre nous ?]

Je suis en train de m'installer à ma place dans l'avion quand sa réponse me parvient. Comme je m'y attendais, il a compris au quart de tour et ne fait pas mine de feindre l'innocence, mais son culot me laisse bouche bée : [Tu crois ? Dois-je me flageller pour cet impardonnable écart de conduite ou est-ce qu'un dîner aux chandelles et une nuit torride à mon retour pourrait arranger les choses ?]

*Il est gonflé ! J'apprends, d'une façon pour le moins brutale et désagréable qu'il me ment depuis des mois, qu'il a un fils, et probablement une maîtresse, et pour se faire pardonner il ne trouve rien de mieux que de me proposer un repas et une partie de jambes en l'air ? ! Non mais je rêve ! C'est comme ça que ça marche, chez les milliardaires ? C'est peut-être monnaie courante dans le showbiz, il est peut-être victime du modèle parental, mais pas question que j'accepte ça !*

Je m'agite sur mon siège et je fulmine, la colère remplaçant la tristesse et allant *crescendo*, enflant, grossissant, m'envahissant tout entière.

*Et même pas une excuse ? ! Il me prend pour qui ? Pour quoi ? Pour sa chose ? Pour son animal domestique ? Pour un foutu meuble dans son foutu appart de sa foutue tour ?*

*Merde, Roman ! Qu'est-ce que tu as dans le crâne ?*

De rage, j'abandonne l'idée de le prévenir de mon départ pour le Brésil et je coupe mon iPhone sans lui répondre. Je grommelle la majeure partie du vol, incapable de décoller et encore moins de simuler la bonne humeur. Simon, faisant preuve comme à son habitude d'un tact et d'une diplomatie exemplaires, s'abstient de tout commentaire. Il coiffe son casque, les Beatles à fond dans les oreilles (*All You Need Is Love*, tu parles !), tout en me surveillant du coin de l'œil. Des fois que j'agresse un steward ou que je brise un hublot pour me jeter dans l'océan, supposé-je.

## **2. Viva o Carnaval !**

Notre séjour au Brésil est bref mais intense et riche en événements. Au terme de dix heures de vol qui m'ont permis de me calmer, nous débarquons en pleins préparatifs du carnaval. C'est l'effervescence à Rio, les Cariocas peaufinent leurs déguisements, et en soirée la ville est presque aussi encombrée qu'elle le sera le jour J. Vers vingt heures, la musique résonne, joyeuse et rythmée, jusqu'aux tréfonds de la capitale, les chars et les danseurs prennent possession des rues pour les répétitions techniques, les différentes écoles de samba se concentrent à gauche ou à droite au début de l'avenue du défilé Marquês de Sapucaí. Les costumes ne sont pas tous terminés, mais c'est justement l'occasion pour chacun et chacune d'y apporter les dernières retouches. Les maquillages sont testés et l'ambiance est largement à la fête dans cette explosion d'énergie multicolore. Simon avance le nez en l'air, complètement subjugué par le spectacle, ne sachant plus où donner de la tête. Moi-même, malgré mon humeur maussade, je ne peux pas m'empêcher de trouver tout cela grandiose et extraordinaire. Les danseuses sont toutes sublimes, qu'elles soient grandes, petites, minces ou grasses, elles sont toutes animées d'une vitalité et douées d'un rythme qui font oublier leurs différences physiques pour ne plus former qu'un tout incroyablement sensuel.

Nous ne regagnons notre hôtel, où nous avons déposé nos bagages, que tard dans la nuit, grisés par les festivités. Nous occupons la même chambre (les places sont chères, à cette période), minuscule, bruyante, étouffante, et nous écroulons sur nos lits respectifs. Au moment de sombrer dans le sommeil, j'ai le temps de penser que j'aurais donné cher pour partager ces instants magiques avec Roman...

\*\*\*

Le lendemain matin, commence notre travail d'investigation à proprement parler. Il est tôt quand nous traversons la ville et les fêtards sont encore tous au fond de leurs lits. Les rues sont calmes et chaudes, nous sommes vêtus légèrement et nous détonnons parmi la population bronzée, avec notre peau blanche qui rougit au moindre rayon de soleil. J'ai eu beau m'enduire de crème avec un indice de protection cinquante, je sais que je quitterai Rio avec des taches de rousseur plein le nez.

La première clinique de notre liste est un établissement discret, principalement fréquenté par les gens du pays. Nous sommes accueillis avec une cordialité et une gentillesse désarmantes. Secrétaires, médecins et même chirurgiens, chacun prend le temps de répondre à nos nombreuses questions, dans un anglais hésitant mais très appliqué. Ici, ils détiennent le marché de la chirurgie plastique pour les personnes les moins riches. Les interventions esthétiques sont facturées en fonction des revenus des clients et le crédit est possible. Quant aux opérations réparatrices, elles sont tout simplement gratuites. On est loin de l'idée que je me faisais de la chirurgie plastique réservée à l'élite fortunée !

– Si j'avais su, j'aurais amené mes fiches de paie et demandé un petit coup de baguette magique, plaisante Simon en désignant ses bras frêles et son torse étroit.

– Oh non, vous êtes très bien comme ça, lui assure une ravissante secrétaire en rougissant.

Simon est tellement surpris qu'il ne trouve rien à répondre. Notre rendez-vous suivant, après le déjeuner, est cette fois dans la clinique la plus huppée et la plus renommée du pays. Les installations et les équipements sont à la pointe du progrès et de la modernité. Les locaux sont chics et respirent l'aisance, l'argent. Ici, ils sont spécialisés dans la chirurgie esthétique pure et dure, ils font leur chiffre grâce à la rhinoplastie, l'augmentation mammaire et la glutéoplastie.

– La quoi ? demande Simon, un peu perdu au milieu de tous ces termes, dans cet environnement principalement féminin, et décontenancé par l'accent chantant de la jeune assistante qui nous reçoit.

– La chirurgie des fesses, lui répond-elle aimablement. C'est une pratique en forte expansion, surtout dans notre pays, mais qui gagne le monde entier ; le nombre d'interventions a augmenté de 45 % en 2013 et leur succès ne se dément pas depuis.

Puis Bahia (selon le prénom inscrit sur son badge) nous renseigne en détail sur le type de clientèle, le coût, les phénomènes de mode, les inspirations et les tendances. Concernant l'impact économique, c'est

le directeur de la clinique lui-même qui nous accorde un quart d'heure pour répondre à toutes nos questions.

Je surprends Simon à jeter de fréquents coups d'œil à Bahia, quand il ne la mitraille pas derrière son Nikon. De son côté, elle fait mine de consulter ses notes pour cacher le rouge qui lui monte aux joues. Simon est tout entier pris par son sujet et je me demande si on apercevra un peu la clinique au milieu des multiples clichés de la jolie et pulpeuse Carioca. Il faut dire à la décharge de Simon qu'avec ses cheveux noirs bouclés, son sourire immense et lumineux, ses courbes tout en vallons moelleux, elle assure une publicité irrésistible à la clinique. Visiblement, Simon ne la laisse pas indifférente... et la réciproque est encore plus vraie. Il semble complètement envoûté. Il la regarde comme s'il contemplait la huitième merveille du monde, et j'ai toutes les peines à capter son attention quand il est l'heure de prendre congé. Il se traîne vers la sortie avec un tel air de regret et de désespoir que je décide de prendre les choses en main. Je rebrousse chemin pour retourner à l'accueil :

– Pardonnez-moi, Bahia, commencé-je sans avoir la moindre idée de ce que je vais dire ensuite.

– Oui ? demande-t-elle tout sourire.

– Euh... voilà... nous avons encore beaucoup de questions en suspens mais vous devez être très occupée et nous ne voulons pas abuser de votre temps... ceci dit... est-ce que vous accepteriez de dîner avec nous ? Afin qu'on poursuive cette conversation... et euh... qu'on passe une soirée agréable ? Si vous n'avez pas d'obligations ailleurs, évidemment... C'est notre premier séjour à Rio et vous connaissez sûrement un endroit sympa pour manger...

Je m'empêtre un peu dans mes phrases parce que ça ressemble furieusement à un plan drague et que je ne voudrais pas qu'elle refuse sur un malentendu. Mais je m'inquiète pour rien. Dès que je termine enfin laborieusement mon explication, elle s'empresse de répondre : – Avec plaisir. Il y a un petit restaurant très bien à deux rues d'ici, quand vous sortez sur votre gauche. Le Janaïna. Je peux être prête à vingt heures, ça vous convient ?

– C'est parfait, dis-je, soulagée avant de rejoindre Simon, qui est resté pétrifié sur le seuil, sans oser intervenir.

– Amy, gargouille-t-il un peu plus tard, en me suivant sur le trottoir.

– Oui, Simon ? réponds-je en cherchant la rue du Janaïna.

– Merci...

Nous continuons à marcher en silence, Simon probablement en train de rêvasser à sa belle et moi plongée dans mes ruminations moroses à propos de Roman, que je ne parviens pas à me sortir de la tête. Je me demande ce qu'il fait, à cet instant, avec qui il est. Avec elle, avec son fils, ou avec des messieurs barbants à ce prétendu congrès ?

La soirée au restaurant avec Bahia est agréable. Elle arrive dans une petite robe à fleurs, légère comme un voile, qui découvre à la moindre brise ses jambes bronzées ; elle est incroyablement jolie sans être provocante. Elle est fraîche et nature. Nous parlons finalement de tout sauf du boulot, et je m'éclipse rapidement, prétextant une migraine pour la laisser en tête-à-tête avec Simon et pour me reposer un peu, seule, dans notre chambre.

Bien évidemment, mes pensées reviennent à Roman, mais je ne me sens pas beaucoup plus avancée que lundi midi. J'essaie de réfléchir, de comprendre, mais il est clair que je n'en saurai pas plus tant que je ne me serai pas décidée à lui parler.

*C'est ce que je vais faire, dès mon retour. Aller le voir. Lui demander de m'expliquer. Je crois que je peux encaisser, maintenant. En tous cas, ça vaudra toujours mieux que de rester à me ronger les sangs, à me débattre dans l'incertitude et les extrapolations.*

Installée en tailleur sur mon lit étroit, je fais défiler sur mon iPhone les rares photos que j'ai réussi à prendre de Roman, quand il est tellement absorbé par ce qu'il fait que plus rien d'autre au monde n'existe pour lui. Là, à Noël, quand il négociait au téléphone avec ce vieux Japonais intraitable en arpentant la

bibliothèque de mon père, visage fermé, regard lointain. Ici, la même semaine, détendu et souriant, avec mon petit neveu riant aux éclats perché sur ses épaules. Là encore, assis sur le bord du canapé, les manches de sa chemise blanche roulées sur ses bras bronzés, sa tête frôlant celle de Malik alors qu'ils sont concentrés sur le dossier médical de Terence, l'air grave et soucieux. Une autre fois, rêveur, mains dans les poches, jambes écartées, devant la baie vitrée, admirant l'Hudson River sous la neige, depuis le salon. Et la dernière, un soir d'orage, de retour d'un long footing, en train de s'ébrouer dans l'entrée, ruisselant de pluie, torse nu et cheveux ébouriffés.

Roman, mon amour aux cent visages...

Une boule de tristesse me bloque la gorge, je sens les larmes, silencieuses, couler sur mes joues. Je m'endors en position fœtale, mon iPhone serré contre moi.

\*\*\*

Les deux jours suivants, Simon et moi rencontrons une identique bonne volonté dans toutes les cliniques. C'est un bonheur qui parvient presque à me faire occulter le fait que Roman doit maintenant être rentré de Seattle, et se demander où je suis passée. Si jamais il s'en soucie vraiment... Nous avons largement obtenu de quoi écrire un article extrêmement documenté et détaillé, nous sommes assez contents de nous. Nous passons la soirée du jeudi à arpenter la ville, en compagnie de Bahia, qui nous fait visiter les différents quartiers. Entre elle et Simon, j'ai l'impression que c'est une affaire qui roule. Je m'en réjouis pour lui, même si je me demande comment ça va se terminer, et s'ils vont se revoir : à ma connaissance, il n'y a encore aucune ligne de métro directe entre Rio et le Queens.

– Peu importe, je suis prêt à me coltiner douze correspondances par week-end, s'il le faut, pour la retrouver, me répond-il alors qu'on en discute tous les deux le dernier soir à la terrasse d'un café. Mais je ne suis pas sûr qu'elle le veuille...

– Allons bon, c'est quoi ce discours pessimiste ? Elle te dévore des yeux.

– Peut-être mais pour l'instant on s'en tient au flirt le plus innocent. Elle est croyante et on ne rigole pas avec la religion dans sa famille. Pas question de la déshonorer.

– Oh... Elle n'a pourtant pas l'air d'une nonne, dis-je étonnée, en pensant aux tenues ultra-sexy de la jolie Carioca.

– C'est juste pour le plaisir des yeux, soupire Simon, dépité. Interdiction de toucher ou de goûter.

Sa mine déconfite est tellement comique que je ne peux pas m'empêcher de pouffer, consciente que ça n'est pas charitable mais incapable de me retenir. Il lève le nez de son verre et finit par se mettre à rire avec moi :

– Au moins, mon malheur a le mérite de te faire sourire, dit-il bon joueur. Je ne t'avais jamais vue aussi triste que ces derniers jours...

Comme je me fige tout à coup et que je demeure silencieuse, totalement fascinée par le fond de ma tasse, il ajoute gentiment :

– Tu veux m'en parler ?

– C'est... commencé-je sans avoir comment continuer.

– Une histoire de cœur ?

– Oui.

– Compliquée ?

– Oui.

– Elles le sont toutes, affirme-t-il en secouant la tête.

– Tu as raison, dis-je en dépliant ma serviette en papier.

– Et donc ?

– Donc... Tu te souviens de Roman Parker ?

Simon ouvre des yeux grands comme des soucoupes et affiche un air interloqué qui m'arrache à nouveau un sourire. Il me faut presque une heure pour lui raconter toute l'histoire, en omettant la partie

enquête sur Teresa.

– Il faut que tu lui parles, me dit-il après que nous ayons retourné le problème dans tous les sens. Beaucoup de rumeurs circulent sur Roman Parker, mais aucune ne laisse penser que c'est un hypocrite. Au contraire, il est réputé pour être intègre, direct, d'une franchise presque brutale avec ses associés comme avec ses collaborateurs ou ses ennemis.

– Mais comment tu expliques ça, alors ? demandé-je, à la fois désespérée et soulagée qu'il en soit arrivé au même constat que moi, mais toujours sans comprendre.

– Je ne l'explique pas mais lui le fera certainement. Pourquoi tu ne l'appelles pas ?

– Non, je n'ai pas envie d'aborder quelque chose d'aussi délicat par téléphone. Et même si je le voulais, je ne pourrais pas : mon forfait n'est pas international, il ne fonctionne qu'en Europe et aux États Unis. Mais dès qu'on rentre, je vais le voir, promis.

– Tu as intérêt ! Allez ! conclut-il en se levant. C'est notre dernière nuit au Brésil, le premier jour du carnaval, profitons-en !

– Tu ne sors pas avec Bahia ce soir ?

– Non. Mais grâce à Edith qui avait réservé pour le sambodrome, on pourra la regarder danser. Qu'en penses-tu ? Ensuite elle sera chaperonnée par ses frères, il n'y aura plus moyen pour moi de l'approcher.

– Oui, bonne idée. Ça va être super ! Tu la revois avant de partir demain matin ?

– Non, répond-il sombrement. Mais j'ai son adresse mail, ce n'est pas si mal...

Nous passons une soirée extraordinaire, hors du temps. Le défilé est à couper le souffle, Simon repère Bahia, sublime dans le costume aux couleurs or et bleu de son école de samba, GRES Unidos da Tijuca. Nous nous laissons porter par l'allégresse générale et les heures filent et défilent sans qu'on s'en aperçoive, d'amitiés éphémères en danses improvisées, de petits verres en fous rires. Bientôt l'horizon pâlit et le ciel s'éclaircit tandis que les rues se vident. Le spectacle me fascine et je mets un moment à percevoir que quelque chose cloche. Je suis persuadée qu'on oublie un truc primordial, mais la vue est tellement superbe... L'église sonne six coups et c'est le déclic :

– Simon ! crié-je soudain, paniquée, en l'attrapant par la manche alors qu'il est engagé dans une discussion par signes avec deux gars aussi éméchés que lui. Simon ! Notre avion !

– Hein ? Quel avion ? Où ça ?

– Le jour se lève ! On va louper notre vol ! *Undertake*, New York, ça te rappelle quelque chose ou pas du tout ?

– Vaguement, acquiesce-t-il en grimaçant.

– Alors go ! Go ! Go !

On pique un sprint jusqu'à notre hôtel, heureusement à deux pas, on entasse nos affaires dans nos valises, on saute dans la voiture du gérant qui nous dépose devant l'aéroport quelques minutes plus tard, dans un dérapage impeccable et un vacarme de moteur proche de l'explosion. Tout cela en un temps record, Edith ayant préalablement réglé pour nous tous les détails et payé notre chambre à la réservation.

C'est en arrivant à la douane, échevelés, le visage barbouillé de maquillage, des cernes jusqu'au menton et les vêtements froissés, que tout se corse...

– C'est toi qui as nos passeports ? me demande Simon après avoir fouillé toutes ses poches.

– Pas du tout. Tu n'as pas vu mon iPhone ? réponds-je en vidant sur le sol mon sac à main.

– Non. Je suppose que tu n'as pas non plus mon portefeuille ? dit-il lentement, l'air soudain grave.

– Tu supposes bien... approuvé-je en retournant maintenant ma petite valise au beau milieu du couloir devant les guichets.

– C'est ce que je craignais, soupire-t-il en lançant un regard vers les douaniers qui s'impatientent.

Deux heures plus tard, après des discussions stériles et des explications embrouillées, nous sommes consignés dans un bureau des douanes fermé à double tour, avec la clim' en panne. L'horreur. Trois types aux mines patibulaires qui semblent être là depuis un bon moment et ne parlent visiblement pas un mot

d'américain nous servent de compagnons d'infortune. Ils sont assis par terre dans un coin de la pièce et nous observent comme s'ils n'avaient pas mangé depuis huit jours et que nous étions d'appétissants poulets rôtis. Ils me donnent la chair de poule, je me tiens le plus loin possible d'eux.

– Récapitulons, dit Simon en remontant ses lunettes sur son nez et en essayant de débarrasser ses cheveux de la laque rose qui les rigidifie en une crête comique au sommet de son crâne. Nous n'avons plus ni passeport, ni argent, ni carte bancaire, ni téléphone. Notre voleur a probablement déjà offert mon portefeuille Pikachu à sa nièce, punaisé la photo de ma grand-mère au-dessus de son lit et payé son loyer avec nos quelques dollars. Il en a aussi sûrement profité pour s'acheter plein de trucs sur Internet avec nos cartes de crédit et passé le reste de la nuit au téléphone avec sa cousine de Nouvelle-Guinée, ou du Groenland, grâce à la complicité de mon opérateur téléphonique qui s'en frotte les mains de bonheur. Ajoute à cela que nous avons raté notre avion, qu'un douanier trop zélé m'a traité comme si j'étais Al Capone en personne en me confisquant mon morceau d'écorce de pernamouc auquel je tenais beaucoup puisque je l'ai ramassé avec Bahia et que je suis un grand sentimental, que les vigiles sont sur les dents à cause du carnaval et n'ont pas le temps ni l'envie de s'occuper de deux crétins de touristes dépenaillés qui ne parlent pas un mot du patois local, qu'Edith n'a aucune raison de s'inquiéter de notre sort avant notre rendez-vous avec elle demain après midi, ce qui nous laisse approximativement une trentaine d'heures à croupir ici en compagnie de... (il tourne les yeux vers les trois types) hum... Judas, Voldemort et Raspoutine avant que quiconque se demande où nous sommes passés. De plus, personne ne semble se préoccuper de détails triviaux comme nous donner à boire ou à manger, et je n'ose pas imaginer à quelles extrémités nous devons en arriver quand nos vessies seront pleines à ras bord. J'oublie quelque chose ?

– Tu gardes une photo de ta grand-mère dans ton portefeuille ? lui demandé-je bêtement, étourdie par son flot ininterrompu de paroles.

– J'aime beaucoup ma grand-mère, répond-il dignement avant qu'un fou rire nerveux ne nous terrasse tous les deux.

Nous finissons par nous asseoir nous aussi au sol et par sombrer dans une demi-somnolence, écrasés par la chaleur moite, épuisés par notre nuit blanche, nos différends avec les douaniers et notre consommation peut-être un poil excessive d'alcool local.

Vers midi, nous sommes parfaitement réveillés, affamés, assoiffés, lorsqu'un des douaniers vient nous voir :

– Désolés pour ces désagréments, s'excuse-t-il dans un anglais approximatif. Notre chef est sur les nerfs. C'est déjà pas quelqu'un de facile en temps ordinaire mais avec le carnaval et son cortège de racket, de vols, d'agressions et de délits en tous genres, nous n'avons pas une seconde de répit et il est d'humeur exécrationnelle. Quoi qu'il en soit, il ne pourra pas s'occuper de vous avant un moment. Souhaitez-vous passer un coup de téléphone ?

– Oui ! nous écrivions-nous avec un bel ensemble.

– Et si nous pouvions aussi nous rendre aux toilettes... précisé-je.

– Bien sûr, mademoiselle, répond-il l'air confus. Je peux également vous apporter à boire et des sandwiches, si vous voulez.

– Ce serait formidable, dis-je en salivant d'avance, mon estomac gargouillant atrocement.

– Tu as le numéro d'Edith ? me demande Simon tandis que je farfouille dans mon sac à main. Ou de quelqu'un susceptible de nous tirer de là ? Moi, je ne connais aucun numéro par cœur. Tout est dans ma carte SIM, je n'ai rien en tête.

– Pareil. Mais je dois avoir un vieux courrier avec les coordonnées d'*Undertake* qui traîne là-dedans... attends... Voilà ! dis-je triomphalement en lui tendant le papier.

– Ok, je vais l'appeler.

Une heure plus tard, après une toilette sommaire, nous mâchonnons sans grand enthousiasme nos sandwiches rances. Edith a promis à Simon de faire le nécessaire et nous demande de nous tenir

tranquilles en attendant. Nous prenons donc notre mal en patience. Les trois types qui étaient dans le bureau avec nous ont été embarqués par la police et nous n'en menons pas large. Pour passer le temps, nous discutons, nous jouons aux devinettes, nous faisons des commentaires sur la tête des gens que nous voyons passer par le petit carré vitré de la porte de notre bureau. Un instant, je crois reconnaître un visage, les boucles châtain et les traits réguliers d'un bel homme en costume vert bouteille me semblent familiers sans que je parvienne à me souvenir où je l'ai déjà vu. Il suit le chef des douanes dans son bureau.

Les minutes s'égrènent lentement. Simon me confie à demi-mot ses déboires amoureux ; je lui parle de Roman et ça me fait du bien. Plus j'apprends à le connaître et plus j'apprécie Simon. Il est réfléchi, gentil et, quand il n'est pas paralysé par la timidité, c'est quelqu'un de très drôle. Les heures s'étirent, nous épuisons un à un tous les sujets de conversation, nous nous levons de temps à autre pour nous dégourdir les jambes en arpentant la pièce.

### **3. Une déclaration pas banale**

Il est bientôt dix-sept heures quand une certaine agitation dans le bureau voisin, celui du fameux chef de la douane au caractère irascible, nous sort de notre torpeur. Des éclats de voix nous parviennent, qui vont *crescendo*. En reconnaissant des bribes de phrases en américain, nous tendons l'oreille. Visiblement, quelqu'un lui tient tête et plus il s'énerve, plus son accent portugais est marqué, rendant difficile, voire impossible la compréhension de ce qu'il dit. L'altercation s'éternise mais le chef ne s'essouffle pas, son ton monte de plus en plus, et l'on doit maintenant l'entendre jusqu'à l'autre bout de l'aéroport. Son interlocuteur, quant à lui, semble rester calme puisque nous ne percevons pas ses réponses. Du moins, jusqu'à ce qu'un formidable rugissement retentisse soudain :

– VOUS ALLEZ ME RENDRE MA FEMME ILLICO OU JE VOUS FAIS MUTER COMME GARDE-BARRIÈRE AU FIN FOND DE L'ANTARCTIQUE !

Un grand silence s'ensuit, ponctué par un violent claquement de porte, puis celle de notre local s'ouvre à la volée et Roman déboule, livide de rage, la cicatrice sur sa pommette ressortant comme une rature sur l'ivoire parfait de son visage. Simon et moi nous levons d'un bond, pareillement estomaqués de le voir ici. Nous restons plaqués au mur, à la fois soulagés d'être tirés d'affaire et trop surpris pour dire un mot. Roman est figé sur le seuil. Bien que ce ne soit vraiment pas le moment de penser à ça, je ne peux pas m'empêcher de le trouver d'une beauté foudroyante, ainsi, tout auréolé de fureur. En comparaison, j'ai bien conscience d'offrir une vision lamentable, accablée par la chaleur, avec ma tignasse rousse emmêlée, mes vêtements chiffonnés, et mon visage fatigué débarbouillé à la va vite de son maquillage de carnaval.

*Et maintenant ? Qu'est-ce que je fais ? Je lui saute au cou ? Je suis tellement tellement tellement heureuse qu'il soit là ! Qu'il ait volé à mon secours ! Il ne lui manque plus que l'épée magique et le blanc destrier...*

Mais Roman ne me laisse pas le loisir de tergiverser plus longtemps. En deux enjambées il est sur moi, m'attrape par le poignet, empoigne ma valisette et fait signe à Simon de nous suivre. Ce n'est pas tout à fait comme ça que j'imaginai mon sauvetage de demoiselle en détresse mais je suis encore trop abasourdie, et surtout trop occupée à essayer de rester à sa hauteur sans m'étaler par terre, pour protester. Il marche incroyablement vite et le sol est glissant. Sans un mot, il nous remorque à travers l'aéroport. Le chef de la douane trotte sur nos talons, furieux, rougeaud, de la vapeur lui sortant quasiment des oreilles tant il fulmine. Du coin de l'œil, j'aperçois l'homme en costume vert lui tendre une carte de visite assortie d'une liasse de documents tamponnés tandis que Malik calme le jeu avec les autres douaniers venus en renfort.

*Maxime Weber ! Cet homme aux cheveux bouclés est Maxime Weber, l'associé de Roman que j'ai pris pour lui lors de ma première interview. Celui qui nous avait invités à sa soirée costumée pour Halloween. Celui qui parle parfois un peu trop fort et dont la voix est étrange.*

Je ne suis pas plus avancée pour autant. Je continue à galoper tant bien que mal aux côtés de Roman qui n'a pas ralenti. Nous sortons enfin du terminal et nous engouffrons dans un taxi. Simon, qui s'apprêtait à monter avec nous, est retenu au vol par Malik qui lui désigne un second véhicule. Pendant le trajet, Roman ne décroche pas un mot, mâchoires crispées. Il ne décolère pas. Ne sachant pas trop s'il en a après les douanes brésiliennes ou après moi pour m'être encore fourrée dans une situation improbable, je m'abstiens prudemment de tout commentaire. À vrai dire, tout s'est déroulé si vite, et je suis si épuisée, que je ne réalise pas encore très bien. Je profite de ce répit pour remettre de l'ordre dans mes idées. Un détail, un mot, flotte à la frontière de ma conscience, sans que je puisse le saisir et cela m'agace. Je sais que c'est important mais impossible de mettre le doigt dessus. Soudain : eurêka !

– Ta femme ? lui demandé-je doucement.

Roman me lance un regard peu amène, sans répondre, mais je ne me laisse pas intimider. La phrase qu'il a hurlée dans les oreilles du petit chef hargneux à l'aéroport me revient en mémoire et, si je ne

percute qu'à retardement, je ne vais pas me laisser démonter par un regard noir. Je n'ai pas rêvé, il m'a bien appelée sa femme...

– Roman ? Tu as fait le trajet depuis Manhattan en moins de cinq heures pour venir me chercher, toutes affaires cessantes ?

– Ne sois pas ridicule, grommelle-t-il. Aucun jet n'est aussi rapide et je n'ai pas de super pouvoir. J'étais en Argentine, chez le cheikh Hamani.

– D'accord, si tu veux chipoter sur les détails... mais tu as bien menacé un officier des douanes de l'expédier en Antarctique s'il ne te rendait pas ta femme ? C'est ça ?

– C'est ça, répond-il froidement, le visage tourné vers la vitre. J'ai, depuis quelques jours, une irrésistible envie de t'étrangler et c'était tout bonnement impossible tant que cet abruti galonné te retenait dans son bureau.

Moi aussi j'ai quelques raisons d'avoir des idées de meurtre à son encontre mais, cette fois, je ne réplique pas, même si j'en brûle d'envie. Je ne sais pas ce qui lui a donné ces pulsions de strangulation, mais quelque chose me dit que ce n'est pas le moment de faire ma maligne et que le taxi n'est pas le lieu approprié. Pourtant, un million d'interrogations se bousculent dans ma tête. Mais déjà l'arrivée fracassante de Roman ici répond à certaines d'entre elles... Et même si je sais qu'il a certainement employé le terme de « femme » par abus de langage, même si je me doute que ce n'est pas une demande en mariage, ça n'en reste pas moins une déclaration officielle de notre statut. Il n'a pas réclamé à ce qu'on lui rende ses reporters ou ses amis ou sa cousine au troisième degré. Non. Il a demandé sa femme. Et ça me rend folle de joie.

Ceci dit, ça ne va pas le dispenser de répondre à quelques questions à propos de ce petit garçon qui lui ressemble tant et de cette femme si belle...

En attendant, aucun de nous deux ne prononce plus la moindre parole jusqu'à ce qu'on monte à bord de son jet, immédiatement rejoints par Malik, Simon et Maxime Weber.

Roman commence par leur suggérer de s'installer au bar, juste derrière la cabine de pilotage :

– N'hésite pas à mettre la musique un peu fort, dit-il en lançant la télécommande à Malik. Du heavy metal fera l'affaire.

Puis il m'entraîne dans la direction opposée, vers la queue du jet, dans la chambre. Et c'est là que l'enfer se déchaîne...

Bon, j'exagère un peu. On est encore loin de l'enfer. Mais j'en prends pour mon grade.

– Amy... commence-t-il, alors que de l'autre côté de la porte résonnent, fort, les premières mesures, dures et syncopées, de *Sad but True* de Metallica. Sais-tu quel jour nous sommes ?

– Samedi ? réponds-je prudemment en reculant vers le lit.

– Samedi, exactement, dit-il d'une voix atone qui contraste avec les traits crispés de son visage et l'éclat menaçant de son regard. Ce qui signifie, si mes calculs sont bons, que je suis resté sans nouvelles de toi pendant presque six jours.

– Oui, mais...

– Alors que je pensais naïvement te retrouver, ou du moins pouvoir te joindre, à mon retour de congrès. Pas le jour même, mais peut-être le lendemain. Voire le surlendemain. C'est ce qui se fait entre gens qui se fréquentent, il me semble : on se tient au courant quand l'un ou l'autre part à l'autre bout du monde. Arrête-moi si je me trompe. Or, surprise, quand je reviens de Seattle : personne. Pas d'Amy. Pas un mot, pas un texto, pas un mail. Rien. Aucune explication. Juste l'absence.

– C'est parce que...

– Et le lendemain, pas mieux. Juste un message de Nils m'informant que Fleming a essayé de t'approcher il y a déjà deux jours, me coupe-t-il en me fusillant du regard. Deux longs jours pendant lesquels il aurait pu se passer tout et n'importe quoi. Fleming, tu sais, ce journaliste complètement cinglé et imprévisible qui fait une fixation sur moi et tout ce qui m'entoure ? Tu vois de quel genre de taré il est

question ?

– Oui, dis-je piteusement, comprenant où il veut en venir.

– Tu ne devines pas ce que j’ai pu penser, en additionnant ces deux faits ? Disparition d’Amy plus réapparition de Fleming égale quoi, à ton avis ? Qu’est-ce que j’ai ressenti ?

*Aïe aïe aïe ! Quelle conne ! Mais quelle stupide conne égoïste ! Pourquoi est-ce que je n’ai pas pensé à tout ça ? Pourquoi est-ce que je ne lui ai pas envoyé ne serait-ce qu’un texto pour lui dire que je parlais ?*

*Pourquoi ? Mais parce que j’étais en colère, pardi. Blessée. Concentrée sur mon petit nombril. Et que je voulais qu’il s’inquiète, qu’il ait mal, lui aussi. Mais pas comme ça. Sauf que je n’ai pas réfléchi plus loin que le bout de mon nez et que j’ai oublié Fleming.*

– Est-ce que tu imagines une seconde dans quel état j’étais en rentrant de mon congrès, en constatant que tu avais disparu sans laisser de trace ?

– Ton congrès ? répliqué-je, consciente d’avoir, dans ma douleur, agi comme une gamine capricieuse, mais persuadée que la meilleure défense reste l’attaque. Ton congrès ? Vraiment ?

– Oui, mon congrès, répète-t-il vaguement surpris par ma rebuffade.

– Il a bon dos, ton congrès ! dis-je en sentant la moutarde me monter au nez. C’était quoi le thème ? L’éducation des enfants illégitimes ? L’art d’entretenir une maîtresse ? La manière de mener une double vie ?

– Excuse-moi, mais de quoi tu parles ? demande-t-il d’une voix blanche qui m’effraie et me fait douter de ma théorie.

– Lundi... je t’ai vu avec... j’ai voulu te faire une surprise, je suis passée à la Red Tower le midi...

– Oui ? Et alors ? dit-il, de marbre.

– Et alors je t’ai vu avec ton fils, débité-je dans un souffle.

– Mon fils ? Mais quel fils ? ! dit-il avec une expression de perplexité presque comique.

– Euh... eh bien... tu sais... bégayé-je en me sentant soudain très bête. Ton fils, quoi...

– Non, je ne sais pas ! explose-t-il tout à coup, me faisant sursauter et tomber sur les fesses, sur le lit. Mais comme tu sembles très au fait de ma descendance, plus que moi en tous cas, tu vas te faire un plaisir d’éclairer ma lanterne !

– Eh bien, ce petit garçon que tu tenais dans tes bras et qui te ressemble comme deux gouttes de limonade.

– Que... Cameron ? Tu parles de Cameron ? demande-t-il abasourdi.

– Aucune idée. Un très beau petit métis, avec tes expressions, tes cheveux, ton sourire. Et sa mère m’avait l’air si tendrement proche de toi... te voir avec ce sosie de Flaviana Matata, ça m’a... je ne sais pas. J’ai disjoncté ! Merde, Roman ! Mets-toi à ma place !

– Que je me mette à ta place ? s’écrie-t-il, incrédule. Non mais tu te fous de moi, Amy ?

– Pourquoi ? crié-je à mon tour. Qu’est-ce que ça a de si aberrant ? J’ai cru que tu m’avais menti et que tu avais une autre vie, une autre femme, un enfant ! Alors oui, j’ai pété un câble ! Oui, j’ai agi comme une conne ! Mais j’avais mal, tu comprends ? Et j’avais peur !

– Parce que moi, je n’ai pas eu peur, peut-être ? rugit-il en retour. Tu crois que je n’ai pas eu mal ? J’ai imaginé les pires scénarios possibles ! Je t’ai vue, Amy, aux mains de Fleming, comme si j’assistais à la scène ! Je t’ai vue ligotée, battue, torturée ! Je t’ai vue agonisante, Amy, bordel ! Alors que tu batifolais au carnaval ! Tu m’as laissé dans l’angoisse pour une stupide crise de jalousie sans aucun fondement ! Je n’ai pas de fils, je n’ai pas de maîtresse, je n’ai que toi ! Et ça remplit déjà bien assez ma vie, crois-moi ! Tu as disparu sur un coup de tête, parce que tu t’es fait des films !

– Peut-être mais je ne suis pas la seule ! fulminé-je (tout en me demandant qui est Cameron du coup, si ce n’est pas son fils). On voit que tu viens du milieu du cinéma ! Quelle idée de penser qu’on m’a découpée en cubes et enterrée au fond du jardin juste parce que j’ai loupé un rendez-vous ! Tu parles d’un

mauvais scénario ! Il y avait mille autres explications possibles !

– Désolé, mais je n’aurais jamais imaginé que tu me plaquerais sans prévenir et sans raison, dit-il en secouant la tête, l’air tourmenté. Tu n’as même pas pris la peine de m’avertir ou de me demander le moindre éclaircissement. Comme si les six mois passés ensemble ne signifiaient rien, ou pas assez pour que tu cherches à connaître la vérité. Comme si je comptais tellement peu pour toi que je ne méritais même pas de savoir que tu me quittais. J’ai cru en crever, Amy ! Ça m’a rendu dingue !

– Mais enfin, Roman, c’est ridicule ! dis-je, sonnée par l’intensité de la détresse que je perçois dans sa voix. Comment peux-tu penser ça ? Je t’aime, tu le sais, je te l’ai dit, redit, et répété ! Je t’aime !

– Mais moi aussi je t’aime, merde, foutue mule des Highlands ! aboie-t-il, exaspéré, dans le silence, avant que Metallica n’enchaîne sur un nouveau morceau.

Je ne sais pas ce qui me stupéfie le plus : la être l’objet d’une déclaration d’amour peu orthodoxe sur fond de heavy metal, ou me faire traiter de foutue mule des Highlands à quarante mille pieds d’altitude par un businessman en costume Armani qui pèse quarante-sept milliards de dollars. Ce qui me console un peu c’est que Roman a l’air au moins aussi abasourdi que moi. Surpris et choqué comme si sa langue l’avait trahi. Nous restons un moment figés face à face, embarrassés et penauds. Mon cœur bat tellement fort qu’il éclipse le jeu brutal de la batterie sur *For Whom the Bell Tolls*.

– C’est vrai, quoi, ronchonne Roman finalement. Qu’est-ce que tu crois ? Que tu as l’exclusivité ?

– Avoue quand même que ce n’était pas clair, grommelé-je, pas décidée à le laisser s’en tirer si facilement, malgré l’émotion et la joie qui gonflent dans ma poitrine comme de gigantesques bulles de savon colorées.

– Pas clair ? s’indigne-t-il. Pas clair ? Non mais tu plaisantes ? Qui est allé s’offrir en pâture à Edith Brown pour qu’on se revoie ? Qui a proposé le test de dépistage ? Qui t’a rejoint en France pour Noël ? Qui t’a demandé d’emménager chez lui ? Qui t’a suggéré de transformer ce « chez lui » en « chez nous » ? Qu’est-ce qu’il t’aurait fallu de plus ?

– Peut-être juste trois petits mots... dis-je doucement. Les trois même que tu viens de me beugler dans l’oreille et qu’on a dû entendre jusque sur Mars...

Il demeure interdit quelques secondes, l’air de se dire : *Ah oui, pas bête, tiens !* avant de se laisser tomber sur le lit à côté de moi. Nous restons silencieux de longues minutes, à deux centimètres l’un de l’autre, sans nous toucher, sans nous regarder. Puis je lui prends la main. Elle est brûlante et frémissante.

– Tu veux bien me pardonner ? murmuré-je. On dirait que j’avais laissé mon cerveau au grenier, ces derniers jours. Mais je te promets de le dépoussiérer et de le remettre en fonction.

Il hoche la tête sans un mot et ses doigts s’entremêlent aux miens.

– C’est mon... petit frère, commence-t-il d’une voix redevenue posée. Cameron, c’est le fils de Jack Parker.

Je retiens un glapissement de stupéfaction. Je me reprends vite et lui presse la main, pour l’encourager à poursuivre.

– Et le sosie de... comment tu l’as appelée ? Flavie Matate ? demande-t-il le regard toujours fixé sur nos mains.

– Flaviana Matata. C’est une ex-miss Tanzanie.

– Ok. Elle s’appelle Sydney, et elle n’est pas top modèle ; elle suit des études en art. En parallèle, elle est serveuse dans un bar de Harlem, et elle élève Cameron, seule, parce que Jack n’assume pas. Il s’est contenté de la séduire quand elle était toute jeune, il l’a engrossée et abandonnée la même année. Il était riche, beau, célèbre, talentueux. Il lui a promis la lune et l’a finalement envoyée dans le caniveau.

La voix de Roman est devenue sourde et lointaine. Il caresse tendrement mon poignet tandis que j’essaie de trouver les mots appropriés. Je voudrais lui dire à quel point je suis désolée, combien je me sens stupide, m’excuser d’avoir douté de lui. Pourtant, tout ce qui me vient c’est : – Elle est très belle. Et vous aviez l’air d’une famille.

Je me mettrais des baffes, mais les mots m'ont échappé.

– Je t'accorde qu'elle est d'une beauté renversante... dit Roman avec un sourire taquin. Mais moins que toi. Et j'aime Cameron comme s'il était mon fils, en effet. J'ai assisté à sa naissance, parce que Jack était sur un tournage et ne voulait pas quitter le plateau pour si peu. J'ai fait les démarches pour que Jack le reconnaisse et je dois régulièrement rappeler à mon père qu'il a un second fils. C'est aussi utile et gratifiant que de pisser dans une contrebasse, en général. Jack n'est pas méchant, mais il est égoïste et négligent. Et Sydney est toujours sur la corde raide, à épargner le moindre dollar pour élever au mieux Cameron.

– Mais elle doit toucher une pension ?

– Jack oublie trop souvent de lui envoyer son chèque et elle refuse de le relancer. Trop fière, trop indépendante. Elle refuse aussi que je l'aide, évidemment. Mais j'arrive parfois à lui faire accepter des cadeaux pour Cameron. Il aura 9 ans le week-end prochain et j'ai prévu une grande fête, je voudrais lui faire une énorme surprise. Et te le présenter. Il attend cette rencontre avec une telle impatience, tu n'imagines même pas.

– Tu... tu lui as parlé de moi ? demandé-je la gorge nouée, touchée, à deux doigts de verser une larme (trop d'émotions et pas assez de sommeil, ces derniers jours).

– Bien sûr.

– Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– Ben j'allais le faire, répond-il en haussant les épaules. J'avais prévu qu'on passe ce week-end chez moi, à la Nouvelle Orléans, et qu'on règle ensemble les derniers préparatifs avec Norah, ma gouvernante. J'avais aussi prévu une soirée romantique de Saint Valentin, avec le palace de luxe, la robe de princesse, les chandelles, la déclaration bien comme il faut et tout le toutim.

La Saint Valentin ! J'avais complètement oublié qu'on était le quatorze février ! Je baisse le nez, mortifiée, déçue de passer à côté de tout ça mais surtout d'avoir fait capoter ses plans, que je trouve tellement adorables. Je me console en me remémorant son « Je t'aime », tout en zappant volontairement l'allusion à la mule.

– J'ai l'impression qu'on va devoir se contenter d'un sandwich sur fond de heavy metal et... d'une tenue un peu moins enchanteresse, conclut-il avec un regard amusé sur mon jean sale et mon chemisier tâché de paillettes et de maquillage multicolore.

– Je file à la douche ! m'exclamé-je en bondissant du lit.

– Amy, c'était une boutade, dit-il en me rattrapant par le poignet pour me ramener vers lui.

– N'empêche que je suis crasseuse.

– C'est vrai. Mais une fois déshabillée, ça ira mieux.

J'ai une moue dubitative. J'ai fait une toilette de chat à l'aéroport mais je ressemble encore à Robinson Crusoé au dixième jour de son naufrage. Mes cheveux forment une couronne inextricable d'algues rouges sur mon crâne. Roman, toujours assis sur le lit, m'emprisonne les jambes entre ses genoux.

– Pourquoi une mule des Highlands ? lui demandé-je soudain.

– Parce qu'elles sont têtues et rousses, répond-il du tac au tac.

– C'est vrai ? Qu'elles sont rouquines, je veux dire.

– Aucune idée. Mais dans un pays où 13 % de la population est roux, j'ai pensé que ce serait crédible.

– Je t'aime, dis-je en riant.

Il me sourit sans répondre mais ce que je lis dans ses yeux me suffit. Sur les premières mesures, douces et puissantes, de *Nothing Else Matters*, je me penche vers lui pour l'embrasser. Ses lèvres sont soyeuses et chaudes, il est tendre, il est à moi et je suis à lui, définitivement.

La bouche de Roman est une gourmandise dont je ne me lasse pas. Elle a toujours cette saveur unique

qui me donne envie de le dévorer, ce parfum fruité qui incite à y revenir sans cesse. Et il embrasse comme un dieu. C'est difficile à expliquer et je devine qu'il est question d'alchimie plus que de technique, mais les baisers de Roman, comme ses gestes, comme ses caresses, comme ses coups de reins, me font toujours l'effet maximal. Il sait précisément comment m'exciter, m'apaiser, m'assouvir, me rassurer, alors que moi-même je serais incapable de décrire ce que je veux. Quand il m'embrasse, ce ne sont pas juste deux langues qui s'enlacent, c'est une promesse pour tous les délices à venir. Quand ses dents emprisonnent mes lèvres, quand sa main enserme mon cou, quand la douceur humide de sa langue éveille une à une toutes mes terminaisons nerveuses, en partant de ma bouche pour se perdre et se répercuter dans tout mon corps... c'est comme s'il s'adressait directement à mon cerveau reptilien et lui ordonnait de se mettre en [mode reproduction ON]. Il lui suffit chaque fois de quelques secondes pour que tout mon être frémissse d'impatience et le supplie, pour que mes cuisses s'ouvrent, pour que mes seins se dressent, pour que mes lèvres, toutes mes lèvres, gonflent et deviennent terriblement sensibles, jusqu'à une exquise douleur. C'est une sensation enivrante à la limite d'être inquiétante. J'ai parfois l'impression de lui appartenir plus qu'à moi-même. Mais aujourd'hui, je m'y abandonne tout entière sans la moindre crainte, sans la moindre arrière-pensée. Parce qu'il m'aime. Et ça change tout. Ça rend tout encore plus beau, plus intense.

Penchée sur lui, les jambes toujours serrées entre ses genoux qui m'immobilisent comme un étau, je l'embrasse à en avoir le tournis. C'est comme me laisser flotter sur les vagues d'une mer qui commence à s'agiter, quand les clapotements se changent en vaguelettes, puis en rouleaux, quand on se fait brasser et qu'on ne sait plus où est le sol, où est le ciel. C'est grisant, j'adore ça. Sa main droite me tient fermement par la nuque tandis que la gauche remonte sur mon jean. Généralement, Roman prend son temps, il fait durer les préliminaires, il me tourmente jusqu'à me faire perdre la tête. Il cultive l'art de me faire languir.

Mais pas cette fois. Après un rapide passage sur le tissu rêche entre mes cuisses, un petit mouvement circulaire du pouce qui me fait gémir d'un plaisir incontrôlable et me donne envie d'écarter les cuisses, il déboucle ma ceinture, descend ma fermeture éclair et tire d'un mouvement impatient sur mon jean. Puis il attrape franchement ma main et la pose brutalement sur son entrejambe. Pas de doute, c'est une érection en bonne et due forme sous mes doigts. Et une belle... Je commence à la caresser doucement à travers le tissu léger quand il lâche ma bouche et me dit :

– J'ai besoin de toi, Amy. Maintenant, pas dans un quart d'heure, pas dans cinq minutes. Maintenant. Ne finasse pas, s'il te plaît : déboutonne-moi. Je bande à en avoir mal.

Et il reprend mes lèvres, tout en glissant sa main dans ma culotte tandis que je m'empresse de lui obéir. Je lutte un peu avec sa ceinture, je m'impatiente, j'y suis presque, je me laisse déconcentrer par ses doigts qui jouent dans les boucles de ma toison, je gémis de désir. Je sens son baiser se transformer en sourire, je me concentre à nouveau sur sa ceinture, il glisse un doigt sur mon clitoris, desserre l'étau de ses genoux pour me laisser m'ouvrir, s'aventure vers ma vulve, trempée, (déjà !). Mes jambes me trahissent, c'est trop bon, j'oublie la ceinture, je ne pense plus qu'à ses doigts qui naviguent entre le petit bouton gonflé et dur de mon clitoris, et la chaleur liquide de mon envie, envie de lui, qui coule et me poisse les cuisses. Roman me mordille la lèvre, pour me rappeler à l'ordre. Je déboucle fébrilement sa ceinture, j'y arrive, enfin ! J'ouvre son pantalon, je descends son boxer, je pose la main sur son érection, elle est énorme, douce et palpitante. Elle est pour moi, à moi. À cette seconde, tout le corps de Roman m'appartient, c'est un cadeau inestimable. Il pousse un soupir quand mes doigts entament leur va-et-vient dessus. Loin, très loin, j'entends toujours la musique, un solo de batterie. Puis je n'entends plus rien parce que Roman capte toute mon attention en me débarrassant de mon jean, de ma culotte et en me disant : – Écarte les cuisses et viens sur moi, Amy. Viens t'asseoir...

– M'asseoir ?

– T'asseoir, te lever, t'asseoir, te lever, t'asseoir, te lever... dit-il en souriant.

Je pose les mains sur ses épaules, larges et puissantes, et je me rapproche de lui. Il glisse ses genoux

entre mes jambes et les écarte. Lentement. Je sens mes lèvres se détacher l'une de l'autre, mon sexe s'ouvrir. Je sens le léger souffle d'air du ventilateur faire frissonner ma toison humide et effleurer le petit bouton charnu et si sensible enfoui entre mes cuisses. C'est délicieux. Roman ne quitte pas mon sexe des yeux et je me sens un peu gênée. La lumière est plutôt crue... Mais je ne demande pas à la baisser, je me focalise plutôt sur sa verge qui tressaute doucement contre son ventre, forte et élancée. Je la trouve belle, excitante, elle m'évoque mille et un délices, et je suppose que Roman doit ressentir la même chose, alors je le laisse me contempler. Je m'ouvre même encore un peu plus, jusqu'à ce qu'il lève les yeux vers moi : – Reprends-moi en main. Et guide-moi, Amy. Guide-moi en toi. Descends sur mon sexe. Empale-toi dessus. Engloutis-moi, et fais-moi l'amour, ma douce.

Il déboutonne mon chemisier tout en parlant, chaque phrase ponctuée par un bouton qui saute. Puis il le fait glisser à terre et pose une main chaude en coupe contre mon sexe, ses doigts écartant mes lèvres ruisselantes. L'autre main sur ma hanche, il fait pression dessus, il appuie jusqu'à ce que je fléchisse les genoux. Il me guide, me rapproche de son érection et continue, d'une voix devenue rauque : – Puisque tu m'aimes, montre-le. Fais-moi l'amour comme je l'ai fait. Avec toute ta passion, de tout ton corps, de toute ton âme...

Ses paroles me bouleversent et m'excitent à la fois. Je le prends dans ma main, je vois son bas ventre se contracter et je le tire doucement vers moi tandis que je pose un genou sur le lit, puis l'autre, pour venir le chevaucher. Ses doigts écartent toujours délicieusement mes lèvres tandis que nos sexes se rapprochent, s'appriivoisent, s'effleurent. Je joue un instant avec son gland en le faisant coulisser sur ma fente trempée et offerte, qu'il l'écarte toujours.

Puis je me laisse descendre sur lui, par paliers, je me retire, je redescends un peu plus loin, un peu plus profond. Je regarde son sexe disparaître petit à petit en moi. Les sensations qu'il me procure, le plaisir que je prends à contrôler la descente, la profondeur, l'angle, sont tout bonnement divins. La respiration de Roman s'est accélérée, il a empoigné mes fesses à pleines mains et les malaxe, les écarte, tout en se retenant visiblement de m'imposer son rythme. Il veut me laisser faire. Il les agrippe comme pour se contenir, et chaque fois qu'en redescendant je touche ses cuisses, je les sens tendues et dures comme le marbre. Tout en lui semble de pierre, de son visage à ses muscles bandés. Alors que moi, je me sens liquide, en fusion, proche de l'éruption. Je me sens comme un volcan qui attend son heure et dont la lave bouillonne intérieurement, jusqu'à l'instant magique où enfin elle jaillira et consumera tout sur son passage.

D'ici là, je me contrôle, je veux tirer le maximum de plaisir de cette position où je maîtrise tout. Je me délecte du membre de Roman, massif, qui me pénètre, qui m'emplit, un peu plus à chacun de mes mouvements. Nos souffles sont devenus bruyants, Roman a planté ses yeux dans les miens et j'y vois comme un défi, comme une invitation à rompre toutes les barrières. Alors je bouge plus rapidement, empalée sur son sexe qui me remplit totalement maintenant, je baisse parfois les yeux vers mes seins nus et blancs qui ondulent en rythme avec mon bassin, et le regard de Roman suit le mien, il semble hypnotisé. Mais lui est toujours en chemise et ça me frustre ; je voudrais le dénuder mais j'ai besoin de rester en appui sur ses épaules pour bien maîtriser la pénétration, pour bien profiter de toute la superbe longueur de sa hampe, pour conserver l'élan fougueux de notre étreinte.

– Roman, ta chemise... haleté-je.

– Quoi ma chemise ? demande-t-il en faisant visiblement un effort pour comprendre de quoi il s'agit.

– Vire-la ! Je veux te voir.

Il lâche mes fesses à regret et s'attelle à se déboutonner. Pendant ce temps, je continue ma danse sur son sexe, je sens le plaisir monter, monter, monter... je ferme les yeux et j'entends un bruit de déchirure. Quand je les rouvre, Roman est torse nu et sa chemise gît sur le lit. Il est superbe, racé et musculeux, il est l'incarnation de tous mes fantasmes. Même le bleu qui s'étale sur ses côtes est sexy.

– Un petit combat amical avec Nils, souffle-t-il quand je l'effleure d'un air interrogateur.

Puis il reprend mes fesses et les écarte à nouveau. La chaleur de ses mains me fait frissonner, ses doigts s'égarer dans mon sillon fessier et le caressent, je commence à perdre le contrôle, à gémir, je sens un cri se former dans ma gorge, mais je serre les dents, pour me retenir, pour ne pas exploser.

– Crie, Amy, me dit Roman en accordant maintenant ses coups de reins à ma cadence. Crie pour moi. Montre-moi à quel point tu aimes...

Je me mords les lèvres, presque jusqu'au sang, je secoue la tête :

– Non... Ou alors si... mais tu ne vas pas m'entendre... parce que tu vas... crier avec moi, dis-je entre deux soupirs syncopés.

– Ah oui ? sourit-il en soufflant plus fort encore.

– Oui... tu vas crier pour moi, Roman... Je vais te faire jouir si fort que... si fort que...

– Que quoi ? demande-t-il en fermant les yeux.

– Qu'on n'entendra plus... cette satanée... musique... qui semble bloquée... sur ce solo de batterie ! haleté-je en riant.

Il m'embrasse à pleine bouche et je ferme les yeux à mon tour, pour me concentrer sur mes sensations, pour profiter pleinement des tourbillons de jouissance qui partent de nos sexes soudés pour enflammer mes reins, mon ventre et jusque mes seins aux tétons pointés et douloureux. Je me concentre sur le sexe de Roman fiché en moi, sur les brûlures délicieuses et insoutenables que je m'inflige en le chevauchant avec une joie sauvage et primaire. Puis je m'ouvre au maximum, je me relâche et je me laisse doucement retomber sur lui, l'enveloppant totalement, pour fusionner avec lui. Et soudain, je contracte tous mes muscles, ceux des cuisses, des fesses, du ventre et surtout, surtout, de mon vagin. Je les resserre brutalement sur Roman, sur son sexe, tout en projetant mon bassin vers lui et ma tête vers l'arrière. Je me cambre et me referme sur lui, lui arrachant un premier râle d'extase surprise, rauque et puissant qui me transporte de joie.

C'est le moment. Le volcan gronde, la lave jaillit, tous mes nerfs grésillent, mon sexe incandescent entre en éruption et explose en milliers d'étoiles enflammées, dans mon ventre, dans mon cœur, dans ma tête...

Alors mes lèvres s'ouvrent et je laisse monter du plus profond de mes entrailles un cri de pure jouissance tandis qu'un orgasme phénoménal m'emporte. Et juste avant de m'y abandonner tout à fait, juste avant de sombrer dans ce plaisir indicible, je vois les yeux de Roman s'étrécir jusqu'à se fermer tandis que ses lèvres, imitant les miennes, s'ouvrent à leur tour sur un cri formidable qui recouvre le mien...

Puis les bras de Roman m'enlacent, m'enserrent, me rattrapent avant que je ne m'écroule et tombe, désarticulée, sur le sol, vidée, sans force. Roman, qui veille, quoi qu'il advienne, pour que je puisse lâcher prise. Toujours là. Vigilant et si fort. Solide comme un roc, fiable et inébranlable, comme le chevalier noir de mes rêves de petite fille.

Il bascule sur le dos et m'entraîne avec lui. Je m'allonge sur son grand corps, je pose la tête sur son torse. Par le hublot, je vois défiler les nuages dans le ciel obscurci. On vient de s'envoyer en l'air à quarante mille pieds d'altitude. Ça me fait sourire. Je suis heureuse, comblée. La musique s'est tue, enfin. Je n'entends plus que le cœur de Roman galoper follement dans sa poitrine. Il bat pour moi. C'est une mélodie sublime et merveilleuse dont je ne me lasserai jamais. La vie n'a jamais été si belle.

– Je t'aime, dit-il dans un souffle à peine perceptible, en caressant mon dos.

– Je t'aime, murmuré-je en écho, sombrant dans le sommeil.

– Copieuse, marmonne-t-il avec un sourire dans la voix.

## **4. Des héros et des hommes**

Cette nuit dans le jet restera mémorable : c'est la première de mon existence où mon cœur et mon corps sont comblés à égalité. C'est étrange comme tout paraît différent, plus intense, plus lumineux, après ces trois petits mots d'amour. Une vie nouvelle s'ouvre devant moi, dans laquelle tout est possible. J'en ai fini avec les incertitudes, Roman m'aime et *Nothing Else Matters*, comme dirait l'autre. « Rien d'autre ne compte. » Pelotonnée dans ses bras, je pourrais ronronner de bonheur.

Après l'amour, j'ai dormi, ballottée entre rêve et réalité. Je me souviens de la voix de Roman murmurant des mots tendres, de son cœur qui bat, tranquille et puissant, sous ma joue, de ses épaules auxquelles je m'agrippe. Je me souviens du crépitement de la douche, de l'eau fraîche sur mon corps fourbu, des mains de Roman qui me savonnent, du désir qui ressurgit en nous et du plaisir qui nous emporte encore. Il y a du mouvement, du vent aussi, et du bruit, les pales de l'hélicoptère qui vrombissent, un souffle gigantesque qui me brasse, la chaleur d'une couverture qui m'enveloppe, le moelleux d'un matelas sous mes reins.

Puis, lentement, je m'éveille, je m'extirpe des brumes du sommeil. J'entr'ouvre un œil, je suis dans un lit inconnu, immense, aux draps frais. Je tends la main derrière moi, mes doigts rencontrent l'épaisseur d'un tissu pelucheux habillant une cuisse aux muscles durs.

– Salut Marmotte, dit Roman.

– Hmmm mmbrrjommhllkaimbmleur... ?

– Onze heures quinze, répond-il comme si je m'étais exprimée dans la langue de Molière la plus irréprochable.

Il est assis dans le lit, jambes tendues, dos au mur. Je viens me coller contre lui et comate encore quelques minutes, savourant sa présence.

– Tu travailles un dimanche matin, alors que tu es au lit avec ta chérie ? demandé-je un peu plus tard en ouvrant laborieusement un deuxième œil.

– Pas du tout.

– menteur. Je t'entends tapoter sur ton iPad.

– Femme de peu de foi. Je prépare l'anniversaire de Cameron.

– Mouais... Au fait, on est où ?

– Chez moi. À la Nouvelle Orléans.

– Sérieux ? ! m'écricri-je en bondissant du lit. On est chez toi ? Mais pourquoi tu me laisses dormir ? Fais-moi visiter ! On planifiera la fête pour ton frère en même temps. Je suis super bonne en planification ! Allez, hop, hop, hop !

Je l'attrape par un bras pour le tirer du lit, mais il roule sur lui-même et m'entraîne avec lui, nous entortille dans les draps, me chevauche et m'immobilise sous lui. Après m'avoir embrassée jusqu'à me faire oublier pourquoi je tenais tant à me lever, il déclare tranquillement : – Pas question que tu te sauves si vite. Tu as peut être réussi à faire capoter tous mes plans ultra-romantiques pour la Saint Valentin, mais je ne m'avoue pas complètement vaincu, et je n'ai pas fait le trajet jusqu'au Pérou pour rien.

– Le Pérou ? Qu'est-ce que le Pérou vient faire là-dedans ?

– Si je te dis : Juan Flores d'Agua Calientes, ça t'évoque quelque chose ?

– Juan Flores... répété-je lentement. Tu veux dire : LE Juan Flores ? Ce génialissime créateur de bijoux que je vénère et pour lequel je me ferais couper une jambe si c'était le prix à payer pour porter une de ses créations originales ?

– Celui-là, en effet, confirme Roman en me tendant un paquet enveloppé de couleurs vives. Mais comme je te préfère avec tes deux jambes, j'ai pris les devants...

Je suis tellement émue que je reste d'abord sans bouger, sans oser ouvrir le petit paquet aux rubans multicolores. Je le tourne entre mes mains, je regarde Roman, le paquet, Roman, le paquet... J'ai du mal à croire que pendant que je le soupçonnais des pires avanies et que je fuyais lâchement, Roman

s'inquiétait encore de me faire un cadeau. Et pas n'importe quel cadeau.

– Mais... comment tu t'es souvenu d'un détail aussi insignifiant ? dis-je, d'une voix étranglée, bouleversée. J'ai dû te parler des bijoux de Juan Flores il y a des mois, quand on se connaissait à peine.

– Joyeuse fête des amoureux, ma douce, se contente-t-il de répondre en souriant.

\*\*\*

Après m'avoir présentée à Norah, sa gouvernante, la femme qui a veillé sur son enfance entre deux tournages avant qu'il ne soit expédié en Suisse, nous déjeunons dans la véranda, un endroit féérique, croulant sous une profusion de plantes et de fleurs, endémiques ou tropicales.

– Norah serait capable de faire pousser des rosiers dans le désert et des orangers au Groenland, m'informe Roman.

Puis il me fait visiter le domaine avant que nous ne regagnions Manhattan. J'avais déjà vu, lors de mon trop rapide passage ici, le superbe manoir de bois rouge aux colonnes sculptées, aux immenses baies donnant sur le Mississippi, mais pas ses parcs et jardins luxuriants, pas ses dépendances vastes et claires comme des maisons elfiques, pas ses bois aux arbres centenaires. Dans la cuisine, fief de Norah, je remarque une photo encadrée, que je connais bien. Celle que j'avais prise de Roman à Central Park, au clair de lune, et que je lui avais envoyée, un simple *Merci* griffonné en travers. Je m'étais longtemps demandé si elle lui avait plu, et ce qu'il en avait fait. Je suis heureuse de la trouver ici. La vieille gouvernante m'adresse un sourire complice quand elle m'aperçoit en train de la contempler.

J'aurais aimé rester encore, il y a tant à voir et l'endroit est si beau. Mais je dois être à *Undertake* demain et Roman sera absent toute la semaine. Il part pour Monaco ce soir, et ne sera de retour que samedi. C'est le cœur lourd que je remonte dans le jet. Je passe la moitié du vol à admirer le bijou qu'il m'a offert. C'est une pièce superbe, unique, un bracelet jonc en or rouge, aux ciselures d'une délicatesse inouïe. La silhouette d'un petit chat se faufile sur sa face interne, accompagnée de l'ombre discrète d'une chauve-souris stylisée. La référence à Batman et Catwoman, revisitée avec goût, me plaît. Mieux, elle m'enchant. C'est plus original que de graver nos deux prénoms, et ça n'a de sens que pour nous. Un secret d'amoureux.

*Et moi, comme une gourde, je me retrouve sans rien à lui offrir...*

Je profite de ce que Roman est occupé à régler les derniers détails pour la fête de Cameron (dont il refuse farouchement de me dire où et comment elle se déroulera), pour lui préparer un petit cadeau. Oh, juste une improvisation, mais je veux marquer le coup. Pas seulement pour la Saint Valentin mais aussi, et surtout, pour célébrer la déclaration de Roman. C'est important pour moi. Je m'empare de mon calepin et je réfléchis à quelques mots. Je pourrais me contenter de lui écrire *Je t'aime*, sauf que c'est plus que ça. Je farfouille dans mon sac à main à la recherche de ma petite figurine Batman porte-bonheur. Je la traîne avec moi depuis tant d'années, on voit bien qu'elle n'est plus de première jeunesse. Mais les héros ne meurent jamais... Je regarde Roman, concentré sur son iPad. Je l'imagine dans cinq ans, dans dix ans, dans quarante ans. Je vois ses cheveux blanchir, sa peau se faner, ses épaules se voûter. Puis il lève les yeux et me sourit. Toujours le même sourire, à travers les âges, toujours la même flamme dans le regard. Je commence à écrire.

[Les héros sont immortels ; puisses-tu l'être aussi, Roman, et m'aimer toujours, comme je sais que je le ferai. Amy.]

Je glisse le petit papier plié sous la cape de la figurine. Il est temps de m'en séparer. Depuis que Roman est entré dans ma vie, je n'ai plus besoin d'autre porte-bonheur que lui...

\*\*\*

De retour à New York, je regagne mon appartement. Sibylle a déménagé, Roman sera absent souvent dans les semaines à venir, je ne vois donc aucune raison de loger à la Red Tower. C'était convenu ainsi et je n'ai pas envie de rester chez Roman sans lui, ce serait trop déprimant. Au moment de nous séparer, je lui ai remis une simple enveloppe, contenant ma figurine.

– À n’ouvrir que lorsque tu seras de nouveau dans les nuages, lui ai-je dit en l’embrassant.

Je n’ai jamais su donner les cadeaux.

Mon appartement me paraît minuscule et miteux, vide malgré le capharnaüm qui y règne, et la présence amicale, pleine de vitalité, de Charlie qui fait de son mieux pour me changer les idées. Affalée dans le canapé, je la laisse me dorloter et me préparer un café, des biscuits, tout en me bombardant de questions à propos du carnaval. J’en profite pour la prévenir qu’elle est cordialement invitée à la fête de Cameron.

– Super ! s’exclame-t-elle, ravie. Je n’ai jamais assisté à une fiesta de milliardaire ! Il y aura des beaux mecs ? Je veux dire : à part le tien qui, bien que torride, est (je suppose) chasse gardée.

– Tu supposes bien, dis-je en riant. La première qui approche se prend du plomb dans les fesses.

– Je m’en doutais un peu, répond-elle avec un clin d’œil. Mais il n’a pas des amis ? Même seulement moitié moins sexy que lui, ça m’irait très bien.

– C’est l’anniversaire d’un petit garçon de 10 ans, pas une journée speed dating, mademoiselle la dévergondée.

Devant son air dépité, j’ajoute :

– Mais il y aura son meilleur ami, Malik, qui n’est pas mal du tout, et l’avocat de sa compagnie, Maxime, qui a les plus beaux yeux verts dont un homme puisse rêver, et grâce aux compétences duquel Simon ne croupit pas dans une geôle brésilienne pour tentative d’exportation illégale de végétaux protégés.

– Simon a essayé de sortir de la marijuana du Brésil ? s’étrangle-t-elle en recrachant un biscuit.

– Pas du tout. Juste un pauvre morceau d’écorce d’un arbre endémique. Mais il l’a défendu bec et ongles, refusant de l’abandonner à la douane. C’est un peu à cause de ça que la situation s’est envenimée.

Comme elle insiste en sautillant d’excitation, je lui narre nos mésaventures par le détail, prenant plaisir à la faire rire et à revivre nos péripéties qui, selon elle, mériteraient bien que j’en fasse un bouquin. Quand j’imite Simon, avec ses cheveux roses et son collier de fleurs autour du cou, défendant comme un lion son bout de bois face à la horde barbare des douaniers, elle part dans un fou rire qui lui fait monter les larmes aux yeux.

Grâce à elle et à sa bonne humeur communicative, la soirée s’avère moins déprimante que je le pressentais. Mais malgré les efforts de Charlie pour me distraire, Roman me manque déjà. Et je n’ai même plus mon iPhone pour relire ses messages ou regarder ses photos. Je caresse pensivement le bracelet qu’il m’a offert. J’ai le cœur gros et pesant comme un sac de pierres.

*Ça commence bien. La semaine va être longue...*

De fait, elle l’est.

Je passe le lundi avec Simon et Edith, à *Undertake*, pour faire le point sur les infos qu’on a collectées. Heureusement, béni soit le *cloud*, j’avais sauvegardé toutes nos infos et nos interviews sur ma Dropbox, et la perte de mon iPhone, si elle est ennuyeuse, n’est donc pas tragique (ouf, mille fois ouf !). Edith est ravie, on tient un article d’enfer. Je lui demande discrètement des nouvelles de Terence et suis soulagée d’apprendre que ses phases éveillées sont de plus en plus longues, qu’il reprend pied dans la réalité avec beaucoup de courage et d’enthousiasme.

Les photos de Simon sont, comme toujours, d’une qualité et d’une maîtrise parfaites. Quand nous sommes seuls, il me montre celles qu’il a prises de Bahia.

– Simon, lui dis-je en les passant soigneusement en revue, je te l’ai déjà dit mais je te le répète : tu aurais dû être portraitiste. Elles sont tout simplement sublimes. Tu lui en as envoyé ?

– Pas osé, marmonne-t-il en rougissant.

– Qu’est-ce que tu attends ? Qu’un autre te la pique sous le nez ? Promets-moi de lui écrire un mail ce soir et de mettre les plus belles en pièces jointes. Ça lui fera super plaisir.

– Tu crois ?

– Non, j’en suis sûre.

Nous sommes interrompus par un coursier qui me livre un petit colis, expédié par la Parker Company. Pas de mot pour l’accompagner... mais un nouvel iPhone et une carte SIM.

– Y’en a qui ont de la chance, grommelle Simon qui regarde par-dessus mon épaule pour voir de quoi il s’agit. Et sinon, il a des défauts, ce Roman Parker ?

– Peut-être, mais là, je n’ai rien qui me vient à l’esprit, avoué-je en contenant mal ma joie. Au fait, tu es invité samedi à l’anniversaire de son petit frère, avec Charlie, Sibylle et compagnie. Tu seras libre ?

– Bien sûr. J’ai justement ramené un super costume du carnaval.

– Pas de string à paillettes, le sermonné-je en riant. Il y a aura des enfants.

\*\*\*

De retour à l’appartement, j’allume l’iPhone, puis le synchronise sur mon ordinateur afin de récupérer mes données. Tout y est : mes textos, mes mails, mes photos. Vive la technologie ! Le dernier SMS date de cette nuit et vient de Roman. C’est une brève réponse à mon petit mot glissé sous la cape du Batman : [Je te le promets (mon talent pour les belles déclarations lyriques est inversement proportionnel à l’amour que je te porte...)]

Je ne peux pas m’empêcher de rire et, grâce à la présence de Charlie qui me scrute d’un regard amusé, j’échappe au ridicule en me retenant d’embrasser mon iPhone. Je fais ensuite défiler les messages non lus depuis la semaine précédente... Ils sont nombreux et viennent presque tous de Roman qui s’est effectivement liquéfié d’inquiétude pour moi avant d’apprendre par Sibylle que j’étais au Brésil. J’ai honte comme rarement... Surtout quand je découvre, perdue au milieu d’eux par une de ces aberrations dont nos opérateurs téléphoniques ont le secret, sa réponse à mon texto à propos d’Eduardo : Moi : [Tu ne m’as jamais dit que tu trouvais Eduardo beau au point de le préférer à 6 000 km de moi...]

Lui : [Je l’aurais envoyé sur Pluton, si j’avais pu... Mais tu me pardonnes quand même ?]

Du coup, je comprends mieux sa réponse badine à mon texto suivant, sa désinvolture qui m’avait mise tellement en colère alors qu’il pensait sûrement que je faisais toujours allusion à cette plaisanterie. Ce que je peux être niaise, parfois...

Il y a aussi des mails du boulot, puis un premier de Nils qui partage ses nouveaux documents et infos qu’il a glanés pour l’enquête, un second qui me demande où diantre je suis passée bordel de merde ! et un troisième qui me jure que la prochaine fois que je disparaissais sans prévenir, j’ai intérêt à être six pieds sous terre si je ne veux pas qu’il vienne me trucider lui-même. Je ris beaucoup en lisant les différents sévices, particulièrement élaborés et inventifs, qu’il me promet, et je prends le temps de lui répondre longuement.

Le dernier mail est de Roman qui me dit qu’il a lu mon manuscrit, qu’il l’a aimé, passionnément, et qu’il ne pensait pas qu’on pouvait mettre de l’humanité, de la tendresse et de l’humour dans un livre de vulgarisation économique. Que certaines nouvelles l’ont troublé, d’autres amusé, et que le tout l’a transporté. Ses mots me vont droit au cœur, je suis heureuse et fière d’avoir su le toucher. Il termine en pointant une incohérence dans un raisonnement de la dernière nouvelle, et en relevant quelques coquilles qui m’avaient échappées. Loin de me vexer, ces remarques justifiées me font penser qu’il a porté sur mes textes un regard à la fois critique et bienveillant. J’apporte mes corrections et, enfin, j’imprime le tout en plusieurs exemplaires, que j’envoie à quelques maisons d’édition triées sur le volet. Il n’y a plus qu’à patienter en guettant ma boîte aux lettres dans l’espoir d’une réponse...

Le reste de la semaine traîne en longueur, ponctué par les retours de soirée bruyants de Charlie, qui sort beaucoup et rentre chaque fois avec un mec différent. Elle est attachante et déborde d’une vitalité et d’une insouciance qui rendent la colocation pétillante, pleine d’imprévus et un brin bordélique. Comme elle a de surcroît la jouissance expressive et que la cloison entre nos deux chambres est atrocement mince, j’ai investi dans une paire de boules Quies.

– Je m’excuse pour le vacarme, dit-elle à la fois penaude et amusée en me rejoignant un matin à la

table du petit déjeuner. Je ne savais pas que j'étais si bruyante.

– Pardon ? réponds-je mal réveillée, n'ayant capté qu'un mot sur deux.

– Je disais : désolée pour le boucan ! crie-t-elle en se penchant vers moi pour extirper de mon oreille un bouchon vert fluo que j'avais oublié de retirer en me levant.

Je fais un bond sur ma chaise et le second bouchon saute lui aussi pour atterrir sur ma tartine de confiture, à deux centimètres de mon bol de café. Charlie part dans un éclat de rire contagieux qui nous laisse toutes les deux hors d'haleine.

\*\*\*

Roman, fidèle à son habitude, ne donne pas signe de vie, mais cela ne m'inquiète plus. Je pourrais lui en faire le reproche, quémander, le relancer, mais je préfère qu'il conserve sa spontanéité. Au moins, quand je reçois un mot de lui, je sais que ce n'est pas parce qu'il se sent obligé, mais parce qu'il en a envie. Ça rend ses attentions encore plus précieuses...

Puis le samedi tant attendu arrive enfin. Roman m'a conseillé d'enfiler des vêtements confortables, pratiques et chauds, et j'ai passé la consigne à Simon, Charlie et Sibylle qui sont comme moi habillés en jeans, pulls et blousons. Alignés en rangs d'oignons sur le trottoir, nous guettons la Bentley qui doit nous conduire à la fête, dont nous ignorons encore où elle se déroule, et pourquoi on doit s'y rendre en tenue de trappeurs.

Je suis nerveuse, j'ai hâte de le revoir et j'ai peur de ne pas être à la hauteur avec Cameron et Sydney. Je souhaite désespérément que ça se passe bien. Et même mieux que bien. Je veux les aimer et je veux qu'ils m'aiment en retour. Je sais que Roman se sent responsable d'eux, comme pour pallier les manquements de Jack, et je n'ai aucun doute sur ses motivations. Mais je ne peux pas m'empêcher de revoir le regard tendre de Sydney sur lui, sa plastique irréprochable, son visage magnifique.

Roman la considère quasiment comme une sœur, mais elle, comment le voit-elle ? Je suis impatiente de la rencontrer, vraiment, et sans arrière-pensées, mais elle ? Est-ce qu'elle veut me connaître ? Est-ce qu'elle veut qu'on s'entende ? Ou ne suis-je pour elle qu'une rivale, la fille à abattre ? Amie ou ennemie ?

Cerise sur le gâteau, Leïla, la petite sœur de Malik, est invitée aussi. Et pour le coup, je sais qu'elle voue à Roman une adoration qui n'a rien d'innocent. Elle est amoureuse de lui depuis longtemps et ne s'en cache pas. Notre rencontre il y a quatre mois m'a clairement fait comprendre qu'elle n'entendait pas renoncer à lui aussi facilement.

Bref, je m'apprête à passer la journée avec deux jeunes femmes à la beauté stupéfiante, deux rivales potentielles aux atouts indéniables, et je me sens comme si j'allais me précipiter dans l'arène, au milieu des fauves, le sourire aux lèvres et la fleur au fusil. Ça promet...

# Volume 8

# 1. Tournez manèges !

D’où je suis, la vue est splendide, impossible de le nier. Les rayons du soleil rebondissent sur les structures métalliques. Les routes sinuent sous moi en des entrelacs paresseux, comme des guirlandes de bitume pour décorer la campagne parée d’une fine pellicule de neige. Non, vraiment, il faudrait être difficile pour ne pas apprécier le panorama. D’un mouvement de tête, j’essaie d’écarter mon écharpe qui me retombe sans cesse sur le front et me cache le paysage. Je n’ose pas me servir de mes mains, de peur de lâcher les accoudoirs et de tomber comme une pierre. Roman m’attend en bas, mais je ne suis pas certaine qu’il parvienne à me récupérer au terme d’une chute de cent vingt mètres.

– Wahou ! C’est carrément super génial, hein, Amy ? ! s’exclame Cameron à ma gauche, avec tout l’enthousiasme de ses 9 ans, ses cheveux littéralement dressés sur le crâne.

– Fantastique, marmonné-je pétrifiée de trouille, en soufflant sur mon écharpe qui s’obstine à me boucher la vue.

– C’est comme si on avait le soleil à nos pieds ! Et le sol au-dessus de nos têtes ! C’est le monde à l’envers !

– Fabuleux, murmuré-je avec un sourire crispé, en sentant mes entrailles me remonter dans la gorge.

– Regarde ! Maman et Roman nous font coucou ! COUCOU ! crie-t-il en retour, en faisant de grands moulinets avec les bras, au mépris de toute prudence.

– Cameron, gémis-je, ne t’agite pas tant, s’il te plaît, tu vas nous faire décrocher…

– Mais non, ça ne craint rien ! répond-il en riant. J’ai fait un exposé en classe sur les plus hauts manèges du monde, et les commissions de sécurité ne…

– AH ! ne puis-je m’empêcher de hurler, terrifiée, alors que le manège donne un à-coup brutal.

– Je crois qu’on va repartir, diagnostique Cameron avec un calme tout scientifique, en pivotant vers le forain au pied de notre manège, guère plus gros qu’une fourmi.

– Pas trop tôt, ronchonné-je en serrant les accoudoirs à m’en faire craquer les phalanges.

– C’est moi qui ai demandé à faire une pause tout en haut, m’avoue-t-il, l’air déconfit. Je voulais prendre des photos. Mais j’ai oublié mon appareil en bas. C’est bête, hein ?

– Ne t’en fais pas, le réconforté-je en essayant de ne pas céder à l’envie de lui tordre le cou. J’adore jouer les chauve-souris, accrochée la tête en bas, à cent vingt mètres d’altitude.

– Tu peux me tenir la main, si tu as peur, me propose Cameron, grand seigneur.

– C’est gentil, dis-je amusée par son air sérieux, en serrant sa menotte entre mes doigts glacés. Je te remercie ! hululé-je à nouveau alors que le manège s’élance soudain à l’assaut des nuages après une dégringolade vertigineuse.

Trois minutes plus tard, les trois minutes les plus longues de ma vie, je suis assise sur un muret en pierre, au pied du grand triple huit, les jambes flageolantes, le souffle court. J’ai bien cru que mon cœur allait se décrocher en route. Roman, plus beau que jamais en jean et bomber noirs, essaie de tempérer la fougue de son petit frère qui sautille partout en mimant nos péripéties, imitant mes glapissements et mes grimaces de panique. C’est plutôt réussi et comique, mais je ne peux pas m’empêcher, avec une parfaite mauvaise foi, de protester que je ne couinais pas si fort. On a sa dignité, quand même…

– On fait le train fantôme, Amy ? me demande Cameron, bouillonnant d’énergie, en me tirant par la manche. Dis ? Tu viens ? Ou alors les montagnes russes géantes ?

– Euh… hésité-je, encore complètement retournée par mon expérience dans les airs, l’estomac à deux doigts de se rebeller.

Heureusement, Roman vient à la rescousse et lui explique, avec un grand sourire :

– Quand les gens ont le visage tout vert, comme Amy, ça veut dire qu’ils doivent garder les pieds sur terre et se reposer. Dès qu’elle aura retrouvé sa belle couleur nacré, tu pourras lui demander de jouer avec toi.

– Elle n’est pas complètement verte, constate Cameron, avec une moue dubitative, comme s’il me

soupçonnait de simuler.

– Suffisamment pour mériter un peu de repos, crois-moi, répond Roman en riant (et ce rire, grave et chaleureux, me distille des frissons dans tous le corps). Mais si tu veux, je t’accompagne.

– Oh, ouais ! Super ! Tu ne m’en veux pas, Amy, si je te laisse ? s’inquiète-t-il néanmoins.

– Pas de souci, amusez-vous bien, dis-je, heureuse et touchée de son attention, mais soulagée d’échapper à d’autres galipettes aériennes.

– Ça va aller ? me demande Roman en me caressant furtivement la nuque avec un clin d’œil.

– Bien sûr, affirmé-je crânement. Mais ne vous pressez pas...

Sydney et moi les regardons s’éloigner et se mêler aux quelques groupes d’enfants éparpillés dans les allées gravillonnées du parc d’attraction. Roman porte Cameron avec aisance, et pique même un petit galop qui le secoue comme une poupée désarticulée, lui arrachant des cris de joie et des encouragements. Tous deux semblent s’amuser autant l’un que l’autre et je revois Roman à Noël, avec mes neveux. Il adore les enfants, c’est évident, et cette évidence m’attendrit et m’émeut.

*Encore un bon point pour toi, Roman Parker...*

Roman a loué le parc avec tout son personnel pour la journée, spécialement pour l’anniversaire de Cameron, qui a invité tous ses copains, avec lesquels il chahute et cavale d’un bout à l’autre des quinze hectares. Un grand buffet a été dressé sous un chapiteau de cirque, réunissant quelques uns de mes amis et de ceux de Roman. Jack n’a pas encore daigné se montrer, malgré les coups de fil répétés de Roman dont la patience très relative est mise à rude épreuve. Cameron scrute parfois la foule à sa recherche mais ne fait pas de commentaires. Il a l’habitude que son père lui fasse faux bond, et même si ça doit lui déchirer le cœur, il essaie de ne rien en montrer. Je trouve ce petit bonhomme incroyablement courageux.

Le temps est superbe, froid et ensoleillé, l’ambiance est joyeuse. Tout le monde, les petits comme les grands, s’amuse follement en profitant des dizaines de manèges, sans oublier les stands et diverses attractions : le palais des glaces, les pistes de bobsleigh, le taureau de rodéo mécanique, le tir au pigeon, la pêche aux trésors, la course en sac, le théâtre aux marionnettes, les balades à dos d’âne, les clowns... C’est un lieu extraordinaire ! tous les adultes semblent être retombés en enfance.

– C’est dingue comme ils se ressemblent, dis-je tandis qu’ils montent à bord du bateau pirate.

– Cameron est tellement en admiration devant Roman qu’il calque sur lui toutes ses mimiques, répond Sydney en souriant. Je l’ai même surpris un jour à s’entraîner devant la glace.

– Il aurait pu choisir pire, comme modèle.

– Oui, dit-elle en se rembrunissant. Son père, par exemple.

– Oh... murmuré-je sans savoir quoi répliquer, mal à l’aise.

– Excuse-moi, dit-elle en soupirant. Ce n’est pas ton problème ; je n’ai pas le droit de t’ennuyer avec ça. J’ai fait une connerie, j’assume.

– Tu ne m’ennuies pas, assuré-je, sincère.

Je ne sais pas trop comment m’y prendre pour lui dire que je la trouve sympathique, qu’elle m’a plu dès les premiers mots qu’on a échangés, quand Roman nous a présentées ce matin. Elle semble un peu sauvage, toujours sur la réserve, mais franche et entière. Elle n’a que cinq ans de plus que moi et pourtant elle m’intimide, comme si elle avait vécu déjà deux ou trois vies alors que j’étais restée bloquée à l’adolescence. Mes doutes et mes craintes à son propos ont fondu comme neige au soleil. Je la trouve toujours divinement belle, avec sa peau chocolat, ses yeux en amande, sa coupe à la garçonne ; et son attachement à Roman est palpable, mais le lien qui les unit est clairement innocent. Ils se comportent l’un envers l’autre avec un empressement maladroit, comme des frères et sœurs longtemps séparés, qui ne savent pas communiquer. Elle me lance un regard hésitant avant de poursuivre : – Je croyais vraiment être amoureuse, tu sais. Jack était... mon idole. En fait, j’étais seulement très jeune et très stupide, dit-elle en haussant les épaules. Naïve, aussi, sans aucun doute. Je n’avais pas prévu d’avoir un enfant si tôt. Je voulais changer de vie, échapper au ghetto. J’espérais faire carrière dans le cinéma parce que je n’étais

pas assez brillante pour obtenir une bourse d'études. Et puis, un jour, peut-être qu'une capote a craqué ou bien on a oublié d'en mettre, je ne sais pas. Toujours est-il que je suis tombée enceinte. Et c'est finalement la plus belle chose qui me soit arrivée.

D'un mouvement fluide, elle se lève tout à coup du muret où elle m'avait rejointe, en époussetant son jean parfaitement ajusté. Avec ses bottes en cuir et sa chemise à carreaux, elle pourrait poser pour une pub Levi's alors que moi, dans une tenue similaire, je ressemblerais à un bûcheron. Sydney est grande et fine comme une liane, tout lui va et elle se déplace avec une grâce époustouflante ; elle aurait crevé l'écran, si elle avait décroché un rôle au cinéma.

– En tous cas, je suis heureuse pour Roman, dit-elle en changeant brusquement de sujet. Je ne l'avais jamais vu amoureux. J'avais fini par le croire totalement imperméable à ce genre de sentiment. Mais là, il prend l'eau de toute part, conclut-elle en m'adressant un sourire resplendissant.

Nous déambulons dans les allées en discutant. Je suis heureuse et rassurée que notre rencontre se déroule si bien. Une petite voix ne peut s'empêcher de me susurrer que je le serais encore plus si Sydney n'était pas célibataire. C'est donc presque sans arrière-pensée que je mets le cap sur le très jeune et déjà si célèbre peintre Volodia Ivanov. Je me souviens de notre rencontre à Soho, lors du vernissage de son exposition hivernale. Il avait été d'une courtoisie et d'une délicatesse exquises alors que, fidèle à moi-même, je gaffais en avouant ne pas aimer ses toiles, trop abstraites. À présent, il se tient, mains dans le dos, à distance prudente d'un âne qu'il contourne et observe d'un air intéressé alors que l'animal mâchonne paisiblement son foin, attaché à un arbre. Ils sont bientôt rejoints par Nils, qui attaque à belles dents une énorme pomme d'amour d'un rouge étincelant. Roman et moi avons vaguement présenté nos amis les uns aux autres, au fur et à mesure de leur arrivée, mais l'impatience des enfants était telle qu'ils ont à peine échangé un rapide bonjour avant que parents, animateurs, invités ne soient enrôlés pour accompagner les bambins aux différents manèges. De fait, tout le monde fait plus ample connaissance au hasard des attractions. C'est une merveilleuse journée.

Quand nous atteignons Nils et Volodia, ils sont lancés dans une discussion assez surréaliste à propos de la possibilité de faire de cet âne, sur fond de grande roue et de palais des glaces, un chef d'œuvre d'art contemporain. Volodia, en pantalon de velours et veste de laine, paraît plus mince, élancé et aristocratique que jamais à côté de l'imposante carrure de Nils. Celui-ci, en jean marron, t-shirt blanc et blouson de cuir, ressemble plus à un voyou qu'à un ex-flic, avec ses manières rudes, sa barbe de trois jours et son épaisse tignasse blonde ponctuée de minuscules tresses.

– C'est un sujet original, plaide Volodia en lançant à l'âne un croûton de pain. Avec le traitement adéquat, un mélange de collages et d'aquarelle, peut-être, les galeries se l'arracheraient.

– Mouais, répond Nils avec une moue sceptique après avoir englouti en deux bouchées la moitié de son en-cas. Ou alors un bon saucisson aux baies, assaisonné de quelques herbes.

– Nils est pire qu'un ogre, confié-je à Sydney tandis que nous approchons. Je ne connais personne qui mange autant. À côté de lui, Shrek passerait pour un elfe anorexique.

L'intéressé se tourne vers nous, et répond en haussant les épaules :

– Chacun ses talents. J'ai à peu près autant de sens artistique qu'un parpaing, mais comme je suis gourmand, je cuisine très bien.

Sydney lui adresse en retour un sourire, avec cette lueur dans les yeux qui dit « toi, tu me plais ! », et je regrette de les avoir rapprochés. Sibylle risque de ne pas me le pardonner, même si elle m'affirme s'être fait une raison et qu'elle sait qu'il n'y aura jamais rien entre elle et Nils. Il faut avouer à ma décharge que je misais plutôt sur la séduction éthérée et la renommée internationale de Volodia pour séduire Sydney, dont Roman m'a dit qu'elle poursuivait des études d'art. C'était compter sans le charme de Nils qui semble, sans jamais l'avoir prémédité, faire perdre la tête à la moitié de la gent féminine.

– Oh, un homme qui cuisine ? dit Sydney. Et français, en plus. Tu maîtrises toutes les spécialités de ton pays ?

– La plupart, répond Nils, imperturbable, sans saisir la perche qu'elle lui tend ni lui proposer un dîner.

Un silence s'ensuit pendant lequel je maudis Nils, sa beauté nonchalante, son éternelle indifférence et sa muflerie involontaire. Il termine sa pomme, sans paraître remarquer la gêne de Sydney, puis il s'agenouille pour grattouiller le nez de l'âne et lui donner son trognon.

– Roman m'a dit que tu t'intéressais à l'art ? demande Volodia à Sydney, de sa voix douce, avec son accent russe à couper au couteau.

– Oui, dit-elle, en s'arrachant à la contemplation de Nils, l'air assez désarçonnée qu'il n'ait pas poussé son avantage. J'ai même assisté à plusieurs de tes expos, grâce à ses invitations, mais je n'ai jamais eu la chance de te croiser. J'aime beaucoup ce que tu fais, continue-t-elle timidement. C'est... révolutionnaire ! Tu bosses sur quoi en ce moment ?

– Sur un triptyque, un lavis à l'encre de Chine, qui évoque les fondamentaux de l'amour...

Soulagée que Volodia ait rattrapé le coup, je m'éclipse discrètement pour les laisser faire plus ample connaissance. Entre temps, Nils s'est volatilisé et je suis rejointe par Charlie :

– Elle est démente, cette fête ! s'exclame-t-elle en riant, à bout de souffle, les joues rougies par le froid et l'excitation. Tout le monde s'éclate ! Sibylle et sa coloc, Julia, ont déjà testé tous les manèges au moins deux fois, Simon va bientôt nous faire une indigestion de hot-dogs et j'ai croisé plein de beaux mecs.

– Tant mieux. Tu as vu Leila dernièrement ? demandé-je, préoccupée, en cherchant Roman du regard.

– Hein ? s'étonne Charlie, visiblement déconcertée par mon manque d'enthousiasme et mon brusque hors sujet. La sœur de Malik ?

– Oui.

– La brune tellement jolie qu'on croirait qu'elle sort d'un conte des *Mille et une nuits* ?

– Oui, répété-je agacée. Celle qui tourne autour de Roman.

– Ah, oui... Non, pas vue... Pourquoi ?

– Pour rien, soupire-je en essayant de ne pas montrer la pointe de jalousie qui me tourmente chaque fois que je pense à Leila.

– Tu sais, me dit Charlie soudain exceptionnellement sérieuse, tu n'as vraiment pas à t'inquiéter. Roman n'a d'yeux que pour toi. Et d'ailleurs, il serait peut-être temps que tu me le présentes pour de vrai.

– Mais... tu le connais déjà, dis-je étonnée.

– En fait, non. Je l'ai juste aperçu vite fait quand il t'a enlevée façon prince charmant avec ta boîte à thé, un soir. Et aujourd'hui, je l'ai beaucoup regardé (pardon, mais il est trop beau, je n'ai pas pu m'empêcher) mais il ne sait même pas que je suis ta coloc, et il ne m'a absolument pas calculée. Ni aucune autre nana, d'ailleurs.

– Je te pardonne, réponds-je en riant. Ce n'est pas ta faute, il est absolument irrésistible.

– En tous cas, soupire-t-elle, tu as vraiment du bol. J'aimerais bien qu'un homme me regarde comme il te regarde, comme si j'étais la seule fille sur terre et la huitième merveille du monde, comme si pour lui rien ne comptait plus que moi. On dirait un archéologue devant la réincarnation de Néfertiti.

La comparaison me fait rire mais les paroles de Charlie me vont droit au cœur. Elle a raison : j'ai une chance phénoménale.

– Je ne doute pas de Roman, dis-je apaisée. C'est juste que... ça m'énerve de voir cette fille minauder et lui faire les yeux doux. Non mais franchement : à part Nils qui est immunisé contre le froid, tout le monde est habillé façon trappeur, avec des doudounes et des chapkas, sauf elle, qui se pointe en robe Louis Vuitton et décolleté vertigineux ! Elle grelotte depuis ce matin mais refuse d'enfiler un manteau. Je ne comprends même pas comment elle n'a pas gelé sur pieds. J'ai envie de l'étrangler avec ses foulards Hermès, la petite princesse !

– Oh, si ce n'est que ça... dit Charlie avec désinvolture. Ne t'en fais pas : si jamais elle n'était pas

transformée en cône glacé d'ici la fin de la journée, on pourrait toujours la ligoter et la séquestrer dans le manoir hanté. Voire la donner en pâture aux ânes.

– Aux ânes ?

– Il y en a un qui a mordu Simon, ils ont l'air d'avoir de bonnes dents.

– Ok, dis-je en riant. Va pour les ânes.

– Bon et sinon, pour revenir aux choses sérieuses : je crois que j'ai une ouverture avec Maxime.

– Qui ça ? demandé-je, à nouveau distraite, en essayant de repérer Roman au milieu des manèges.

– L'avocat de ton mec, celui avec des yeux verts à damner un troupeau de nonnes. Tu savais qu'il était sourd ?

– Pardon ?

– Ben oui, sourd, comme... sourd, quoi. Il n'entend pas. Un peu comme toi en ce moment sauf que chez lui c'est permanent. Il est appareillé. Mais ça ne se voit pas, avec ses belles boucles châtain qui encadrent son visage.

– Non, je l'ignorais... réponds-je vraiment étonnée. Mais maintenant que tu le dis... je me souviens qu'il parle parfois trop bas ou trop fort. Mais franchement, je n'aurais jamais deviné.

– Bref, en vrai, on s'en fout. Ce que je voulais te dire, c'est qu'il est carrément craquant et que je compte bien ne pas rentrer seule ce soir.

– Tu es incroyable, dis-je en riant.

– Certainement pas autant que toi, réplique une voix grave tandis que des bras puissants et tendres m'encerclent.

– Roman !

– En personne.

– Qu'as-tu fait de Cameron ?

– J'ai délégué, dit-il en désignant au loin Volodia qui traîne laborieusement derrière lui un âne récalcitrant qui trotte de mauvaise grâce et sur lequel sont perchés Cameron et un de ses copains, hilares. Ils sont secoués comme des pruniers à chaque foulée saccadée de l'animal et oscillent d'un bord à l'autre en se raccrochant maladroitement à tout ce qu'ils peuvent, crinière, tapis...

Je me retourne vers Roman pour l'embrasser, j'ai l'impression de ne pas l'avoir fait depuis des siècles. Il a été en déplacement à l'autre bout du monde toute la semaine, et les quelques instants volés depuis son retour, au début de cette journée, ne m'ont pas suffi. Il m'a trop manqué. La fête est formidable mais je n'ai qu'une hâte : me retrouver seule avec lui. La chaleur de sa bouche contraste agréablement avec le froid qui nous enveloppe, et se diffuse bientôt dans tout le reste de mon corps. Comme toujours, son simple contact m'enflamme, et je me presse contre lui en oubliant tout ce qui nous entoure. Plus rien ne compte que lui, sa main sur ma nuque, sa langue qui caresse la mienne, son genou entre mes jambes...

Quand il s'écarte de moi, je suis aussi essoufflée que si je venais de piquer un cent mètres. J'essaie de me redonner une contenance en rajustant mon pull qui a remonté sur mes hanches, tandis qu'il observe Charlie d'un air intrigué :

– On s'est déjà croisés ? lui demande-t-il poliment.

– En coup de vent, acquiesce-t-elle. Je suis la colocataire d'Amy.

Roman la détaille de la tête aux pieds, d'une façon qui me met un peu mal à l'aise.

– Alors c'est toi Charlie ? dit-il enfin avec un sourire éblouissant.

– Eh oui, c'est moi, répond-elle sans pouvoir s'empêcher de rougir et de se tortiller en me lançant des regards nerveux.

– Excellent, murmure-t-il comme pour lui même sans que je comprenne ce qu'il entend par là.

*Allons bon, c'est quoi ce plan ? Elle lui a tapé dans l'œil ou quoi ?*

Le silence s'éternise, embarrassant, Charlie a viré au rouge brique et Roman ne la quitte pas des yeux... puis il se met à rire. Charlie est presque aussi interloquée que moi.

– On a loupé quelque chose ? demandé-je, mi-figue mi-raisin.

– Désolé, dit-il en se reprenant avant de poursuivre, en essayant de garder son sérieux. C'est juste que... en fait, Charlie est une fille !

– Quel impressionnant sens de l'observation, réplique l'intéressée, amusée.

– Oui, une chance pour toi que je l'aie remarqué à temps, dit-il toujours souriant. Sinon je n'aurais peut être pas résisté à la tentation de t'offrir un job à Melbourne ou une place sur le prochain vol vers Pluton.

Sa répartie laisse Charlie encore plus perplexe mais me fait pouffer à mon tour. Je repense à Eduardo qu'il a, sur un accès de jalousie, expédié à Paris, loin de moi, au prétexte qu'il le trouvait trop beau et trop gentil.

– Au fait, lui dis-je après avoir expliqué la blague à Charlie. Pour ta gouverne, monsieur le tyran domestique, sache qu'Eduardo était beaucoup plus intéressé par tes superbes fesses que par les miennes.

Et cette fois c'est à Charlie de s'esclaffer en le voyant porter instinctivement les mains à son postérieur d'un air inquiet.

## **2. Les Parker, père et fils**

À la tombée de la nuit, les enfants regagnent leurs foyers et les amis proches sont invités à dîner à la Red Tower. Le traiteur et le pâtissier se sont surpassés, les plats sont délicieux et le gâteau d'anniversaire est une véritable œuvre d'art : une gigantesque pyramide au chocolat avec un glaçage doré, un pharaon en sucre trônant fièrement à son sommet.

– Cameron est en plein dans sa période égyptienne, me confie Roman en ajoutant neuf bougies en forme de croix Ankh, symbole de vie. C'est toujours mieux que les dinosaures. Pour ses 8 ans, j'ai dû supplier tous les pâtissiers du pays avant d'en dénicher un qui accepte de réaliser un diplodocus en biscuit meringué à la crème fouettée. La bestiole ressemblait à un teckel obèse croisé avec une girafe, c'était une catastrophe.

Je ris en imaginant le tableau, et je me hisse sur la pointe des pieds pour l'embrasser au coin des lèvres. Une bouffée d'amour me gonfle la poitrine. Il est beau, avec ses cheveux noirs en bataille, ses doigts saupoudrés de sucre glace, et son air appliqué pour aligner les bougies.

La soirée se déroule presque sans accroc, dans la bonne humeur générale. Nils fait honneur à tous les plats, Malik profite de ce qu'il a la bouche pleine pour le chambrer sans qu'il puisse répliquer, Volodia, Simon et Sydney discutent art, photographie et peinture, Charlie drague Maxime, Sibylle et Julia admirent la vue sur l'Hudson River en échangeant des messes basses, Leila renifle, éternue et se mouche toutes les deux minutes. Elle boude depuis que Roman, devant le stand de barbe à papa, lui avait donné un paquet de Kleenex en lui conseillant, sur le même ton fraternel qu'il utilise avec Cameron, d'enfiler un pull par-dessus sa « nuisette » : – J'ai dit un truc qu'il fallait pas ? m'avait-il demandé, penaud, après qu'elle eut repoussé avec mauvaise humeur le pull à col roulé informe qu'il lui tendait aimablement.

– Non, non, tu es parfait, avais-je répondu en souriant de sa candeur.

Le seul couac survient au moment de la distribution des cadeaux, quand Cameron, persuadé que Jack va venir, refuse d'ouvrir ses paquets :

– Non, j'attends Papa, s'obstine-t-il en bâillant quand Sydney lui propose de commencer sans lui. Il a promis que cette fois il n'oublierait pas. Il a promis !

Roman, que l'absence de Jack énerve mais ne surprend pas, essaie de nouveau de l'appeler sur son portable. Il tombe chaque fois sur son répondeur et laisse des messages de plus en plus brefs et cassants. Sydney paraît triste et résignée ; Volodia lui presse gentiment la main, et elle lui adresse un pauvre sourire. À la cinquième tentative, en voyant Cameron, épuisé, piquer du nez sur sa dernière part de gâteau, Roman fulmine mais il fait un effort visible pour rester zen.

– Eh, Toutânkhamon, dit-il en secouant doucement l'enfant qui lutte pour ne pas sombrer dans le sommeil. Jack vient d'appeler, il ne pourra pas venir ce soir. Mais il n'avait pas oublié, il te souhaite un joyeux anniversaire. Il m'avait même confié ton cadeau, au cas où.

Cameron, dont les yeux fatigués commençaient à s'embuer de larmes en apprenant que son père se défilait une fois de plus, les refoule vaillamment :

– Vrai ? Il n'a pas oublié ?

– Vrai. Regarde, c'est le gros paquet bleu, à côté de celui avec le nœud vert.

Sydney murmure un merci à son oreille, tandis que Cameron, soudain revigoré, fonce déballer ses surprises. Sur le paquet signé Jack, je reconnais l'écriture de Roman. Il savait que Jack ne viendrait pas. Il avait prévu le coup et acheté un cadeau à sa place...

*C'est aussi pour des détails de ce genre que je suis fière de toi et que je t'aime, Roman Parker...*

Je profite de ce que Cameron monopolise l'attention générale pour me glisser contre lui et lui voler un baiser, qu'il me rend au centuple.

\*\*\*

La soirée se termine tard, bien après que Sydney a couché Cameron dans le lit de Roman. L'enfant, délaissé par son père, se raccroche désespérément à son grand frère ; il s'endort habillé de l'un de ses t-

shirts, le nez plongé dans son oreiller. Leila s'est assoupie dans le petit canapé au fond du salon et Nils l'a recouverte d'un plaid en laine. Son attention, la douceur de ses gestes, m'ont surprise.

L'alcool ayant pas mal coulé, Roman propose à chacun de dormir sur place. Adieu tête-à-tête sensuel, adieu torride nuit d'amour, pensé-je dépitée – mais contente aussi d'être entourée de gens que j'aime et qu'il aime. Je les regarde tous ; ils sont presque comme une seconde famille, encore fragile mais qui se construit peu à peu. À mesure que Roman se déverrouille, je découvre son univers, qui se mêle au mien, les choses se mettent en place. On avance, main dans la main...

Tout le monde s'organise pour se répartir dans les chambres et se trouver des couchages de fortune. Maxime est le seul à rentrer chez lui, à pied, malgré l'heure indue. Il aime marcher la nuit, dit-il.

– Il a une copine, soupire Charlie avec un haussement d'épaules navré. Et en plus il est fidèle... C'est bien ma veine.

– Pauvre choupinette, la taquiné-je. Condamnée à dormir toute seule.

– La *loose*... pas une seule bonne âme pour me tenir chaud cette nuit, gémit-elle en roulant des yeux tragiques : Maxime est pris, Volodia n'est pas mon genre, Simon non plus et de toute façon il est fou de sa Brésilienne, Cameron est trop jeune, Malik est trop gentil et sérieux, et Nils est... Nils. Beau comme un guerrier barbare, mais hermétique et blindé comme un coffre fort de banque. En somme, il ne reste plus que...

– N'y songe même pas, la coupé-je en riant. Roman n'est pas une option si tu tiens à la vie.

– Pff... la fourmi n'est pas prêteuse ! se lamente-t-elle comiquement.

En traînant les pieds, elle rejoint Sydney dans une des chambres d'amis tandis que Malik, Simon et Volodia occupent la seconde. Sibylle et Julia s'approprient le grand canapé du salon, et Nils a disparu je ne sais où, un coussin et un énorme duvet en plume sous le bras. Quant à Roman et moi, nous devons partager notre chambre avec Cameron, que le remue-ménage a réveillé et qui réclame son frère à cor et à cris. Il veut dormir avec lui, il n'en démord pas. Après quelques négociations, il accepte de me laisser sa place mais il kidnappe l'oreiller de Roman et se roule en boule dans une couverture, sur un pouf géant qu'il a tiré tout contre notre lit. Sydney m'adresse un petit geste contrit avant de regagner sa chambre. Je lui fais signe que c'est ok, même si je ne peux pas m'empêcher de penser que la nuit va être longue...

*Cette fois, c'est vraiment foutu pour les câlins. Six jours sans voir Roman et voilà que je dois le partager sagement avec un enfant de 9 ans.*

Roman, fatigué par sa semaine de folie, se résigne d'assez bonne grâce à passer une nuit chaste et s'endort rapidement, sa main dépassant du lit pour tenir celle de Cameron. Le tableau est émouvant et cette tendresse m'arrache un sourire. Je me blottis contre lui, heureuse, fière et... terriblement frustrée !

Évidemment, impossible de dormir avec son corps contre le mien, doux, chaud, la tentation à l'état brut, après une semaine d'abstinence. Je me tourne et me retourne dans tous les sens.

– Amy, dors, marmonne Roman que je croyais endormi. T'es en train de me rendre dingue à te frotter contre moi comme ça...

Je me fige, essayant de me calmer, et je commence à compter les moutons, tout en sachant pertinemment que c'est une technique inefficace contre le désir. Quand j'entends s'élever de la chambre voisine les ronflements caractéristiques et incroyablement sonores de Malik, je n'y tiens plus. Je me lève silencieusement pour aller boire et me dégourdir les jambes. J'enfile le gros pull de Roman, qui gît en tas sur le fauteuil. En traversant le salon, je vois Sibylle et Julia, profondément endormies dans le canapé, enlacées. Et même si tendrement enlacées que je m'interroge soudain sur la nature de leur relation...

Après avoir descendu mon troisième verre de lait, plus éveillée que jamais, je jette une couverture sur mes épaules et je monte sur la terrasse. Elle est divisée en deux parties : l'une à ciel ouvert est réservée à l'hélicoptère, l'autre couverte est un jardin zen de pierres et de graviers colorés, les murs parés de bois exotique, les allées bordées et cloisonnées de panneaux peints en bambou. En cet instant, l'un d'eux oscille dangereusement au rythme saccadé de gémissements étouffés, de soupirs passionnés...

Je rebrousse chemin sur la pointe des chaussons (non, je ne veux pas savoir qui est en train de prendre du bon temps, là-dérrière...) quand, soudain, le panneau s'effondre ! Je me statufie sur place, et me retrouve quasiment le nez sur une paire de fesses masculines. De très belles fesses, au demeurant, charnues et musclées, qu'un rayon de lune met particulièrement en valeur. Mais là n'est pas la question.

Je recule à petits pas, le plus discrètement possible, pour m'éloigner du couple, que le vacarme n'a pas perturbé et qui ne s'est pas aperçu de ma présence. Le dos large, la force colossale et les épaules tatouées de l'homme ne laissent aucun doute sur son identité : Nils. Quant à sa compagne, sa masse imposante me la cache tout entière ; dans l'ombre, je ne distingue d'elle que les jambes fines enroulées autour de ses hanches, les bras gainés de laine, les mains nouées sur sa nuque, tandis qu'il la pénètre, debout contre le mur.

Vingt secondes plus tard, je dévale les escaliers pour regagner la chambre, confuse, à la fois honteuse et excitée, le haut de mes cuisses humide et chaud. Dans ma précipitation, je percute de plein fouet un corps terriblement dur, et je manque de m'étaler sur les marches.

– Eh ! s'exclame une voix familière tandis que des bras solides me rattrapent au vol. Je te cherche partout depuis dix minutes.

– Roman ! haleté-je en m'effondrant contre son torse nu. J'ai envie de toi. J'ai besoin de toi ! Maintenant, là, s'il te plaît !

Il ne se fait pas prier. On descend trois marches, on s'engouffre dans le dressing, et sans un mot, il me plaque contre le mur, entre ses manteaux d'hiver, m'écarte les jambes, et nous laissons nos corps se retrouver, s'aimer, et rattraper enfin cette interminable semaine de séparation. J'ai un orgasme rapide, brutal qui me propulse avec Roman jusque dans les étoiles.

\*\*\*

À 9 heures le lendemain matin, mal aux cheveux carabiné : chacun se traîne avec peine jusqu'à la table du petit déjeuner en mode pilote automatique, mal réveillé, sauf Malik qui est déjà douché, rasé, habillé d'un costume impeccable, et Roman qui est parti courir avec Nils depuis une bonne heure. Cameron engloutit ses céréales chocolatées en costume de pharaon, son sceptre à la main, et Volodia prépare des toasts grillés à la confiture pour tout le monde. J'essaie de deviner qui de Sydney, Leila ou Charlie était avec Nils cette nuit. Mais j'ai beau m'user les yeux sur leurs mains, tenter de déchiffrer leur visage, leur voix, me perdre en conjonctures... elles gardent jalousement leurs secrets.

*Je ferais une piètre détective. Je dois me résigner à l'idée de ne jamais avoir le fin mot de l'histoire... et c'est finalement mieux comme ça. Je vais déjà avoir assez de mal à regarder Nils dans les yeux pendant un moment...*

L'arrivée inopinée d'un invité surprise relègue ces considérations au second plan.

Roman et Nils reviennent à peine de leur footing, se chamaillant avec bonne humeur dans l'entrée. Roman est dans une forme éblouissante, et vanne allègrement Nils, beaucoup moins fringant.

– Je ne suis pas un foutu lévrier, grommelle celui-ci en se déchaussant. Mais je te reprends sur le ring quand tu veux.

– Certainement pas, rétorque Roman en tombant le t-shirt. J'ai encore des marques de la raclée que tu m'as flanquée la semaine dernière.

Tout à son échange avec Nils, il ne remarque pas que six paires d'yeux féminins suivent avec un intérêt gourmand le retrait du t-shirt, qui dévoile son ventre plat aux abdos superbement dessinés, son flanc bronzé encore effectivement ponctué de discrets hématomes. La température a dû augmenter de dix degrés dans la pièce et le mercure fait un nouveau bond quand Nils s'effeuille à son tour, avec la même insouciance, et qu'apparaissent les muscles lourds de son torse, puis les motifs noirs de ses tatouages qui ondoient sur sa peau ivoirine de Viking.

Je m'apprête à jeter un seau d'eau glacée sur la tête de toutes ces demoiselles quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent dans le dos des deux hommes, et Jack Parker fait son entrée. En costume bleu nuit et

baskets blanches, chemise ouverte, coupe de cheveux savamment négligée et sourire Colgate, il semble sortir tout droit d'un magazine. Cameron est le premier à réagir : il bondit de sa chaise et se jette dans les bras de son père qui le cueille en riant. L'accueil de Roman est nettement moins chaleureux, même s'il fait un effort visible pour rester cordial.

– Merci pour le cadeau Papa, il est génial, regarde comme il me va bien ! s'exclame Cameron en posant crânement dans sa tenue dorée de Toutânkhamon, son pschent de guingois sur son front.

– Magnifique, fiston ! le félicite Jack après une demi-seconde d'hésitation, le temps de comprendre de quoi il s'agit et d'endosser son rôle. Mais j'aurais peut être dû choisir une taille au-dessous pour le pschent ? demande-t-il en redressant la couronne rouge et blanc qui tombe sur les yeux de Cameron.

*Alors là, il est gonflé ! Bientôt il va reprocher à Roman de s'être planté de taille en choisissant un cadeau à sa place !*

– Non, non, affirme Cameron. Ça se règle, mais j'aime bien quand ça penche un peu, ça fait pirate ! Viens, je t'ai gardé une part de gâteau, avec une bougie égyptienne !

– Je ne peux pas rester, mon grand, répond Jack. J'ai du travail. J'étais juste venu te souhaiter un bon anniversaire. Mais on se voit ce soir : j'ai prévu une grande fête chez moi pour me faire pardonner.

– Il va falloir au moins ça, grince Roman.

– Vous êtes tous invités, poursuit Jack avec entrain en désignant notre tablée, avec un petit signe pour Sydney, mais sans paraître me reconnaître.

– Avec plaisir, répond Nils qui observe le nouveau venu avec intérêt.

– On verra, tempère Roman, toujours aussi sombre.

Mais c'est tout vu : Cameron est tellement heureux d'aller à la fête de son père que Roman capitule avant même le début du premier round. Sydney travaillant à partir de midi le dimanche (les aléas du métier de serveuse), elle ne peut pas l'y emmener elle-même. C'est donc escortés de Nils et Charlie que, vers 20 heures, nous nous rendons dans la villa de Jack, noyée dans un tourbillon people qui indique clairement que cette soirée strass et paillettes n'a rien à voir avec l'anniversaire d'un petit garçon de 9 ans. Des filles paradent en string et cache-tétos argentés en proposant des coupes de champagne, des paparazzis s'empiffrent de petits fours en surveillant le taux d'alcoolémie des stars, dans l'espoir d'une photo compromettante.

Nous sommes à peine arrivés que Nils esquive les avances d'une brune aux seins comme des pastèques pour passer sous le cordon qui barre l'accès à l'étage et disparaître.

*À quoi il joue ? C'est privé là haut ! Qu'est-ce qu'il y a de si intéressant ? S'il se fait choper, la fête va tourner court...*

Je n'ai pas le temps de m'interroger plus : il n'aura pas fallu deux minutes à Roman pour comprendre qu'il s'agit en fait d'une soirée promotionnelle pour le lancement du nouveau film de Jack Parker, et que son invitation n'a probablement pour seul but que de le livrer à la presse, en vue d'un formidable coup de pub. Furieux, il amorce déjà un demi-tour vers la sortie quand Cameron pousse un paillement de joie : il vient d'apercevoir son actrice préférée au buffet ! Il supplie et treuille Roman par la main pour aller la voir, et celui-ci n'a pas le cœur de refuser. Il suit de mauvaise grâce, tendu à se rompre, mâchoires bloquées, front baissé pour se faire discret. Je lui emboîte le pas, en priant pour que la soirée ne vire pas à la catastrophe. Paparazzis + Roman = cocktail explosif...

*Entre Nils qui est très certainement en train de faire quelque chose d'illégal, et Roman qui a les nerfs à fleur de peau, ça nous promet un beau rodéo à la moindre anicroche...*

Nous croisons John Baldwin, toujours aussi charmant, et très surpris de notre présence. Je lui explique succinctement la situation et passe un agréable moment à discuter avec lui. C'est un homme courtois et cultivé, resté simple malgré sa fortune colossale. Lorsque je l'avais interviewé, pendant la vente aux enchères, à mon arrivée à *Undertake*, j'avais déjà apprécié le personnage. Il a toujours une anecdote intéressante ou drôle à raconter et je me détends un peu en l'écoutant. Avec un clin d'œil, il me

promet de ne pas trahir l'incognito de Roman, qui, fulminant, essaie tant bien que mal de faire profil bas tout en gardant un œil sur son petit frère. En bon mâle Parker, Cameron s'est lancé dans un numéro de charme irrésistible pour obtenir un bisou de son actrice. Il en récolte même deux, ainsi qu'un autographe au stylo bille sur le bras. Il est aux anges ! Quant à Charlie et Nils, l'une s'amuse comme une petite folle sur le *danse floor* tandis que l'autre demeure introuvable. Comme aucun gyrophare de police ne bleuit l'horizon, je suppose que personne encore ne l'a surpris en train de fureter dans les appartements privés de Jack.

*Mais qu'est-ce qu'il fout ? Est-ce qu'il le soupçonne dans l'affaire Tessler ? Est-ce que Jack aurait été capable de faire assassiner sa femme ? Cocu, il avait un excellent mobile mais de là à tuer...*

*Sérieusement ? Le père de Roman, un meurtrier ?*

*Ou bien Nils avait seulement une envie pressante et les WC du bas étaient occupés ?*

Au bout d'une trentaine de minutes, je commence à me détendre : j'aperçois Nils, qui a miraculeusement refait surface, en train de flirter avec une petite Mexicaine, et John Baldwin a prêté son écharpe et son chapeau noirs à Roman. Si ça lui donne un petit air mafieux terriblement sexy qui a fâcheusement tendance à attirer les regards féminins, ça lui permet aussi de dissimuler son visage, et les quelques rares personnes susceptibles de l'identifier passent au large sans le reconnaître.

– Dans dix minutes, on y va, dit-il à Cameron qui le supplie de rester encore un peu.

– Mais je n'ai même pas vu Papa, chouine le petit garçon.

– Je te promets qu'on... commence Roman avant d'être interrompu par une exclamation de Cameron : la musique vient d'être coupée et Jack Parker, sourire étincelant, monte sur un petit banc en réclamant le silence.

Son discours est parfait : il mêle charme, humour et émotion. Du grand art. Cameron est en admiration devant son papa, émerveillé, et le reste de l'assemblée semble également subjugué. Moi-même j'aurais presque envie de me précipiter pour acheter un billet pour son prochain film, qu'il sait si bien vendre. Du moins jusqu'à ce qu'il aperçoive Roman et saute sur l'occasion pour surjouer son numéro de père aimant et fier de sa progéniture, oubliant au passage que Cameron est lui aussi de son sang. Quand, la larme à l'œil, il dédie son film à son fils adoré, le célèbre Roman Parker, qu'il désigne d'un geste tremblant d'émoi, tous les regards convergent vers nous. Derrière un téléobjectif, il me semble reconnaître Andrew Fleming...

*La poisse ! Et Roman avait vu juste : Jack veut se servir de lui comme attraction. Sûr que cette soirée va faire la Une des journaux...*

Bouillonnant de rage, Roman enfonce son chapeau sur ses yeux, attrape Cameron par la main et nous fraie un chemin à travers la foule à coups d'épaules, tandis que les flashes crépitent et se déchaînent autour de nous. Tout est allé tellement vite que j'ai du mal à suivre et je suis presque aussi désorientée que Cameron, qui demande, au bord des larmes, pourquoi on s'en va. La sortie n'est qu'à quelques mètres mais la foule est compacte, tout le monde veut voir le mythique Roman Parker, l'homme invisible, le milliardaire inaccessible. L'étau se resserre sur nous, les mains se tendent pour arracher le chapeau, nous bousculant, Cameron et moi, dans la confusion. Jusqu'à ce que Nils surgisse en renfort et nous ouvre en force un passage, écrasant quelques nez, froissant quelques muscles, fêlant quelques côtes...

Enfin, nous sommes dehors !

L'incident n'a pas duré plus de deux minutes, mais ça m'a paru des heures. Nous nous engouffrons dans la Bentley, Nils au volant, Roman consolant Cameron blotti entre nous deux sur la banquette arrière. Je téléphone à Charlie, qui me répond qu'elle reste à la soirée et se débrouillera pour rentrer.

Nous faisons la route en silence, la voiture file sur l'asphalte, son ronronnement me détend. Si Cameron, rassuré et apaisé, s'est assoupi, Roman lui, semble taillé dans la pierre. Je n'ose même pas imaginer à quel degré de fureur il plafonne en cet instant, ni ce qui ce serait passé s'il n'y avait pas eu

Cameron. Sans l'enfant, que Roman fait tout pour protéger et préserver, quelles chances avait Jack de s'en tirer indemne après un coup pareil ? Moi-même, je suis choquée par sa perfidie, tout bonnement inconcevable, et je me demande jusqu'où il pourrait aller pour servir ses intérêts... Manipulateur, égocentrique, il n'a aucun scrupule, et à voir comment il traite Sydney et ses fils, comment il les utilise, je ne trouve plus si aberrant de le soupçonner de s'être débarrassé de sa femme infidèle...

– Amy ? me demande Roman d'une voix hésitante et éraillée, comme s'il n'avait pas parlé depuis des jours. Ça t'ennuie si...

– Si je te laisse seul ? dis-je en devinant qu'il aura besoin de solitude pour apaiser ses démons.

– Oui, répond-il simplement, soulagé. Cameron va dormir comme une bûche et je voudrais en profiter pour aller courir, puis bosser un peu. J'ai besoin de... me défouler.

– Pas de souci, je comprends. Je t'aime, murmuré-je en l'embrassant.

– Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter une fille comme toi, Amy. Tu es...

– Je ne sais pas non plus, grommelle Nils, mais je vous rappelle qu'il n'y a pas de vitre de séparation et que je ne suis pas chauffeur de métier, les tourtereaux. Ce qui signifie que : *primo* je n'ai pas été dressé à subir les roucoulades de mes patrons sans broncher. *Secundo* il faut m'indiquer la route si vous ne voulez pas qu'on se retrouve au Nebraska.

Ce que fait Roman avec un soupir faussement exaspéré qui m'arrache un sourire. Puis il retire son blouson, le brandit comme un paravent entre Nils et nous, tandis que ses lèvres déposent dans mon cou leur empreinte brûlante, remontent jusqu'à ma bouche, me taquinent, me séduisent, et transforment une soirée ratée en instant magique.

### **3. Lendemain de fête**

En me déposant au pied de mon immeuble, après avoir laissé Cameron et Roman à la Red Tower, Nils me dit :

- J’ai fait le tour du propriétaire, chez Jack. J’ai trouvé des choses qui pourraient être intéressantes...
- Vraiment ? Quoi donc ? En rapport avec notre affaire ?
- Je ne sais pas encore, j’ai besoin d’y réfléchir ; mais ça concerne Teresa et Roman. Je vais y retourner en son absence pour avoir vraiment le temps de tout fouiller à fond. Si je trouve quoi que ce soit d’utile, je te fais signe.

Sachant que rien ne sert de le harceler, Nils n’en faisant généralement qu’à sa guise, je ronge mon frein, la tête soudain pleine de questions.

*Qu’est-ce qu’il a bien pu trouver qui lui a mis la puce à l’oreille ? Des documents ? Sur qui ? Sur quoi ? Qui incriminent Jack ? Qui le rendent suspect ou l’innocent ? Et pourquoi Jack garderait-il tout ça chez lui ? Et si c’est si important, comment Nils a-t-il réussi à mettre la main dessus ?*

La ronde des interrogations se poursuit sans fin, et j’ai toutes les peines du monde à l’interrompre. Toute cogitation est stérile, c’est évident : j’en sais trop peu. Je n’ai plus qu’à prendre mon mal en patience, en attendant que Nils daigne éclairer ma lanterne.

Je prends une longue douche brûlante avant de m’écrouler sur mon lit, terrassée par les émotions. Un texto de Roman, juste avant que je ne sombre dans le sommeil, me redonne le sourire. Et mes rêves sont habités de nos étreintes, de son regard, de son corps qui recouvre le mien...

Au cours de la nuit, un vacarme monstrueux m’informe que Charlie est rentrée. Visiblement éméchée...

- C’est moi, t’inquiète pas ! braille-t-elle après un bruit fracassant qui me laisse penser que notre comptoir récemment chiné à la brocante vient de voler en éclat.

Je me rendors donc.

Le lendemain matin, l’œil vague et les cheveux en bataille, les neurones pas encore bien connectés, je mets un moment à comprendre que quelque chose cloche dans l’appartement. Une odeur légèrement ammoniacquée, très désagréable, me fait froncer les narines dès que je sors de ma chambre. Puis j’enjambe le comptoir réduit en miettes, un magazine de mode déchiqueté, une chaise renversée, des emballages de pizza éparpillés au quatre coins de la pièce... avant de réaliser que Charlie ne peut pas être seule responsable de ce carnage. C’est alors que je tombe nez à truffe avec le monstre. Un coussin éventré dans son immense gueule hérissée de crocs, il trône, souverain, sur le canapé. De la bave moussue dégouline de ses babines et forme une petite flaque entre ses gigantesques pattes. Il est tellement monumental que je ne réalise pas immédiatement à quoi j’ai affaire. Dans mon cerveau en panique défilent des images de Cerbère, Sphinx, tigre aux dents de sabre, loup-garou, T. rex, avant qu’enfin la raison ne reprenne le dessus et ne me souffle qu’il s’agit d’un chien. Un GROS chien. Un ÉNORME chien. Plein de crocs. À deux mètres de moi. Je hurle :

- CHARLIE !

Surpris, l’animal fait un bond et saute du canapé. Debout, son dos m’arrive au ventre. Quant à sa gueule, je ne veux même pas y penser. Je hurle de plus belle :

- CHARLIE-BORDEL-RAMÈNE-TOI ! VITE !

Le chien me regarde avec de gros yeux pleins d’angoisse et tente de se faufiler sous la table basse, qu’il renverse d’un coup de reins, avant d’effectuer en couinant un repli stratégique derrière les rideaux du salon, laissant derrière lui une traînée d’urine.

Quand Charlie débarque enfin, l’air d’émerger d’une grotte après huit mois d’hibernation, j’ai réussi à reprendre mon souffle et à calmer les battements erratiques de mon cœur. Le chien, quant à lui, est toujours planqué derrière les rideaux, aplati au sol, la queue entre ses pattes, son monstrueux arrière-train dépassant de son abri de fortune. Il tremble de tous ses membres ; presque autant que moi.

– C’est quoi, ça ? ! demandé-je à Charlie tout en essayant de garder un semblant de dignité malgré mes dents qui claquent.

– Hein ? répond-elle, hébétée, avec une grimace en se tenant le crâne.

– Le monstre qui a dévasté l’appart ! Et qui, après m’avoir flanqué la trouille de ma vie, essaie de se faire tout petit ! Alors qu’il pèse le double de moi ! Il sort d’où ? !

Charlie, encore embrumée de sommeil, et clairement victime d’une monumentale gueule de bois, avance d’un pas chancelant vers l’animal. Elle écarte les rideaux et le considère d’un œil éteint :

– Aucune idée, dit-elle en bâillant avant d’aller faire du café. Mais s’il te plaît : arrête de hurler, tu me donnes mal à la tête et tu le terrorises.

C’est ainsi que Goliath entre dans notre vie et qu’une heure plus tard nous sommes tous les trois, Charlie, lui et moi, sagement assis dans la salle d’attente de la clinique vétérinaire la plus proche. En attendant notre tour, je sors mon iPhone pour prévenir Edith que je bosserai depuis chez moi ce matin, et je prends des nouvelles de son père, qui se rétablit lentement mais sûrement. Je constate aussi que j’ai dix-sept SMS non lus. Tous de Roman. D’abord inquiète, je finis par sourire, puis rire, en faisant défiler les messages, tous envoyés cette nuit à quelques secondes d’intervalle : [Amy ?]

[Allô ?]

[Tu dors ?]

[Pour de vrai ?]

[Ok, ton téléphone est sur silencieux...]

[Gros soupir...]

[Je suis allé courir.]

[Et puis j’ai bouclé un dossier hyper important.]

[Maintenant, j’ai envie de toi.]

[Sérieux : tu dors vraiment ?]

[Mais il est à peine 2h du matin !]

[Marmotte !]

[Moi, je n’arrive pas à dormir.]

[Comme tu peux le constater...]

[Je regrette de t’avoir demandé de rentrer chez toi.]

[C’était vraiment une idée à la con.]

[Tu me manques.]

Amusée et le cœur papillonnant de bonheur, je lui réponds, en mode salve de mitraille, comme lui : [Heureusement que moi, je sais me tenir et que je ne te bombarde pas de SMS chaque fois que tu me manques.]

[Sinon mon opérateur téléphonique pourrait partir aux Seychelles rien qu’avec mes dépassements de forfait.]

[Tu m’as manqué aussi.]

[Même si, ok, j’avoue : j’ai dormi comme un loir.]

[Mais j’ai rêvé de toi.]

[C’était très, très bon...]

[Mais moins bon qu’en vrai...]

Je me sens inspirée pour continuer comme ça indéfiniment mais l’assistante vétérinaire nous appelle et me coupe dans mon élan. Elle nous aide à tirer Goliath vers la salle de consultation et nos trois paires de bras ne sont pas de trop pour le faire glisser sur le carrelage et le piloter. Assis sur son arrière train, les pattes avant tendues pour freiner au maximum, le chien fait preuve d’une évidente mauvaise volonté. Heureusement qu’il est gentil parce qu’il pourrait nous envoyer valdinguer rien qu’en s’ébrouant.

– Docteur James Mc Dowell, nous accueille le vétérinaire, un beau brun bourru, style rugbyman,

d'une quarantaine d'années. Qu'est-ce qui vous amène ?

Comme Charlie reste inexplicablement muette, les yeux rivés sur lui avec l'air d'avoir pris un coup de massue sur le crâne, je réponds en désignant Goliath :

– On a trouvé ça dans notre appartement ce matin. On ne sait pas trop quoi en faire.

Le docteur Mc Dowell considère notre improbable trio d'un air perplexe et j'essaie de lui exposer clairement la situation : la cuite de Charlie, le comptoir cassé, mon face-à-face avec Goliath au saut du lit, les rideaux, les flaques de pipi dans tout l'appart, l'amnésie totale de Charlie quant à la soirée d'hier et son incapacité à expliquer d'où sort le chien, qu'elle a baptisé Snoopy mais que j'appelle Goliath.

Charlie n'a toujours pas ouvert la bouche. Le véto hoche la tête, il débarrasse Goliath de la ceinture de peignoir en éponge qui lui sert de laisse, et le hisse à bras le corps sur la table d'auscultation, ce qui n'est pas un mince exploit vu le poids du chien. Tandis qu'il l'examine, aidé d'une Charlie toute rougissante, je consulte discrètement mon iPhone : un texto de Roman, qui dit simplement : [Ce soir ?]

Auquel je m'empresse de répondre :

[Ouiouiouioui !!]

Après quinze bonnes minutes de palpations et manipulations en tous genres, Mc Dowell conclut, en tapotant la tête de Goliath qui, à l'instar de Charlie, le regarde avec un air d'adoration éperdue :

– Pas de collier, pas de médaille, pas de tatouage et pas d'identification électronique, ce qui signifie qu'on n'a aucun moyen de savoir à qui il appartient. Il paraît en bonne santé, équilibré, sociable, bien nourri. Il ressemble à un croisement de Dogue Allemand et de Mastiff, mais en plus costaud : 53 kilos pour 79 centimètres au garrot. Il a quasiment toute sa dentition définitive et doit donc avoir environ six mois.

– Six mois ? Seulement ? C'est adulte, ça ? demandé-je avec une pointe d'inquiétude.

– Pour une race naine, oui, à six mois la taille adulte est atteinte ; mais pour une race géante comme celui-ci... non. Il va encore grandir, et surtout prendre du poids.

– Ok, c'est bien ce que je craignais. On se retrouve avec le petit frère de Godzilla sur les bras, dis-je, dépitée.

– Au moins, ce modèle-là ne crache pas de feu, me console-t-il, pince-sans-rire en essuyant une traînée de bave sur son bras.

Quand on quitte la clinique, Charlie y a laissé la moitié de son salaire d'intérimaire, et probablement un bon morceau de son cœur, aussi... Elle a acheté un collier, une laisse, des gamelles, un panier *king size* matelassé et des croquettes Spécial Croissance. Je doute que Goliath, qu'elle s'obstine à appeler Snoopy, ait besoin de croître encore, mais je garde mes réflexions pour moi. Nous entassons le tout dans le coffre de la vieille Chevy qu'Eduardo m'a laissée à son départ pour la France, et Goliath saute sur le siège arrière comme s'il faisait partie de la famille depuis toujours.

– Je suppose que ça signifie que tu veux le garder ? demandé-je en mettant le contact.

– Évidemment, répond-elle, rêveuse. On ne va pas abandonner ce pauvre petit chiot sans défense à la fourrière...

Je jette un regard dubitatif au chiot en question, qui fait la taille d'un poney et dont la gueule béante pourrait engloutir un demi-cochon en deux bouchées.

– Et je suppose aussi que cette décision n'a absolument rien à voir avec les yeux verts et le sourire à tomber du docteur James Mc Dowell...

– Hein ? me demande Charlie, l'air de planer à dix mille pieds.

– Non rien, soupire-je en m'insérant dans la circulation.

*Encore une histoire qui ne va pas être simple... Entre Sibylle et son amour à sens unique pour Nils, Simon qui craque pour une jolie vierge effarouchée habitant à huit mille kilomètres, et maintenant Charlie qui semble foudroyée par le charme ravageur d'un type qui a déjà sûrement femme et enfants...*

Après une nuit tout en sensualité débridée dans les bras de Roman, la vie reprend son cours, moi à *Undertake*, lui partagé entre La Nouvelle Orléans et ses bureaux de Manhattan. Nos trajectoires se croisent et se télescopent au gré de nos envies. Souvent, donc... mais pas autant que je le voudrais, Roman étant toujours par monts et par vaux.

Nils est injoignable et je ne sais toujours pas de quoi il voulait qu'on discute ni ce qu'il a découvert chez Jack. L'attente manque de me rendre marteau. Je me retiens de l'appeler tous les quarts d'heure mais je lui laisse deux ou trois messages auxquels il finit par répondre par un laconique texto : [Je te ferai signe.]

Je n'en peux plus d'extrapoler.

Le samedi matin, je reçois la réponse d'une maison d'édition new-yorkaise. J'hésite longuement à déchirer l'enveloppe ; c'est idiot mais j'ai le trac. J'ai peur d'essayer un refus. J'ai peur que l'axiome, selon lequel plus un éditeur vous répond vite, moins il a lu votre manuscrit, se vérifie. Je tergiverse une bonne demi-heure avant de me jeter enfin à l'eau, tellement persuadée de lire une réponse négative que je ne comprends pas tout de suite pourquoi il me propose un rendez-vous... Quand l'information a fait son chemin jusqu'à mon cerveau, j'émet un gloussement de joie qui se transforme en hululement totalement incontrôlé et probablement ridicule. Goliath, qui a déjà pris au moins trois kilos en une semaine, me lance un regard désabusé depuis le canapé, dont il a fait son couchage de prédilection, dédaignant totalement son gigantesque (et dispendieux) panier.

– Wahou ! Qu'est-ce que tu dis de ça, Goliath ? C'est pas la classe, franchement ? L'un des meilleurs éditeurs du pays me propose un contrat. Il a adoré mon recueil.

Le chien se contente de battre de la queue, juste une fois, histoire de prouver qu'il participe, et de reposer sa grosse tête sur ses pattes croisées.

– A-do-ré ! insisté-je comme il me gratifie d'un nouveau regard blasé. Je n'invente rien, regarde, c'est écrit noir sur blanc.

Goliath bâille à s'en décrocher la mâchoire.

Après l'avoir traité, entre autres, de béotien, j'appelle Roman pour partager la bonne nouvelle avec quelqu'un d'un peu plus réceptif. Sa réaction m'enchant, son enthousiasme surpasse quasiment le mien. Après des félicitations dithyrambiques et exagérées qui me font rire, il redevient sérieux : – C'est absolument génial, Amy, mais je ne vois pas pourquoi tu sembles si surprise : ton livre n'est pas seulement excellent, il propose aussi quelque chose de neuf, une approche nouvelle, à la fois ludique et rigoureuse, d'un sujet passionnant mais mal connu du grand public. C'est normal qu'il ait retenu l'attention. Je te parie que tu vas recevoir des offres de tous les éditeurs que tu as contactés.

– Tu crois ? demandé-je incrédule, mais consciente que Roman voit souvent (toujours ?) juste et n'est pas du genre à passer de la pommade.

– Certain. Je dois te laisser, j'ai une négociation en cours, et Malik essaie de me faire discrètement comprendre, avec des grimaces exaspérées et des coups de pieds dans les tibias, que nos collaborateurs s'impatientent dans mon dos. On en reparle ce soir ? Je passe te prendre vers 20 heures, ça te va ?

– Bien sûr, oui, file ! m'empressé-je de répondre, heureuse et flattée qu'il prenne toujours mes appels quelle que soit la situation. Et excuse-moi auprès de Malik.

– Ce sera fait.

– Mais précise-lui bien que s'il t'abîme les tibias, il aura affaire à moi !

En raccrochant, je dis à Goliath qui a gardé une paupière soulevée pour suivre mes allées et venues dans le salon :

– Tu vois, ce n'était pas si compliqué de faire preuve d'intérêt. Prends-en de la graine.

J'envoie ensuite un mail à mes parents pour leur apprendre la nouvelle, et je laisse à Charlie, qui doit rentrer tard du travail, un petit mot pour la prévenir que je serai avec Roman.

À 20 heures tapantes, après avoir promené Goliath au parc, je reconnais sous ma fenêtre entr'ouverte le bruit caractéristique de Christine, la Plymouth Fury 1958 que Roman et moi étions allés chercher en amoureux à Détroit. Je me penche au balcon, la voiture ronronne tranquillement dans la rue déserte, sous un réverbère, sa silhouette aux arrêtes tranchantes rendue moins agressive par la lumière douce de l'éclairage jaunâtre. Roman, en jean et blouson d'aviateur, est appuyé contre sa calandre, bras croisés, tout en ombres anguleuses. Le tableau a un petit quelque chose de rétro. J'attrape mon iPhone pour immortaliser l'instant ; la photo est superbe, et le cadrage, qui exclut tout élément moderne, renforce encore le sentiment de saut dans le passé. J'ai un sourire pour ma robe vichy rouge sous mon manteau de laine : sans nous concerter, Roman et moi avons opté pour des looks assortis. J'ai l'impression d'avoir été téléportée cinquante ans en arrière, d'être une ado qui s'apprête à braver l'interdit parental et faire le mur pour rejoindre son voyou de petit ami... Je dévale les escaliers, impatiente de le retrouver. Quand je lui tombe dans les bras, je ne peux pas m'empêcher de sourire en entendant s'échapper de l'autoradio de Christine la mélodie d'un vieux blues des sixties...

Moins d'une heure plus tard, Christine freine en douceur devant *Le Sweet Library Hotel*, sur un solo de saxophone particulièrement langoureux. Devant nous se dresse un magnifique immeuble en briques ardoise de trois étages, aux encadrements de pierre blanche. La façade est percée de hautes fenêtres et de baies aux vitres sans tain, aux balcons ouvragés. L'intérieur est encore plus somptueux, tout en sols marbrés, boiseries précieuses et lustres de cristal. Mais le plus extraordinaire reste la décoration murale constituée d'immenses bibliothèques lourdes d'ouvrages en tous genres.

– Puisqu'on fête ton futur contrat d'édition, j'ai voulu rester dans le thème, me dit Roman tandis que je contemple, émerveillée, les milliers de livres alignés.

– Cet endroit est tout simplement... fantasmagorique, soufflé-je sans plus savoir où donner des yeux.

Le lieu n'a rien d'austère et l'ambiance est rien moins que studieuse ou solennelle, au contraire. Elle est chaleureuse et intime, propice aux transports amoureux... Des estampes, des pastels, des aquarelles, des sculptures, complètent la décoration, dont le thème est résolument érotique. Une débauche de courbes sensuelles, rondes, fessues, ou de lignes droites fièrement érigées...

Quand nous gagnons l'étage, je m'étonne du silence et que nous n'ayons croisé personne.

– Normal, me dit Roman avec un sourire en coin. J'ai réservé tout l'hôtel jusque demain midi.

– Mais... c'est possible, ça ?

– Il faut croire, répond-il avec désinvolture.

– Mais... et les clients qui avaient déjà leurs chambres ? Ils vont dormir où ?

– Oh, je suis sûr que Dimitri aura trouvé à les caser ailleurs, avec un dédommagement substantiel, sous un prétexte ou un autre.

– Dimitri ?

– Le propriétaire, il me devait une faveur, répond Roman en se penchant soudain pour passer un bras derrière mes genoux et me porter dans ses bras, façon *bodyguard*. Et maintenant, place aux choses sérieuses ! dit-il en poussant du pied une porte qui s'ouvre sur un décor aussi stupéfiant qu'inquiétant.

– Roman... t'es sérieux, là ? m'enquis-je en écarquillant les yeux devant l'ameublement et les accessoires pour le moins particuliers : chevalet, martinets, potence, cagoules de cuir, pinces, bâtons, cordages, et une foultitude d'autres instruments que je serais incapable de nommer mais qui ont l'air de faire mal...

– Eh bien... dit-il en regardant autour de nous d'un air étonné qui me fait comprendre qu'il est aussi surpris que moi. Je suppose qu'on peut commencer par une autre chambre.

– Une autre chambre ?

– Chacune des trente suites de l'hôtel illustre une histoire d'amour ou d'érotisme, de *Tristan et Yseult* à *Venus Erotica*, en passant par *La Belle et le Clochard*. Je t'accorde qu'attaquer cash avec *Les Cent Vingt Journées de Sodome* du marquis de Sade n'est peut-être pas forcément judicieux...

– En effet, dis-je en riant, les bras autour de son cou. Restons classiques : je propose de débiter en douceur avec *Roméo et Juliette*.

– Ok, ok... j’espère seulement que ce n’est pas au troisième étage, répond-il en raffermissant sa prise sur moi.

À une autre époque, moins sereine, cette boutade m’aurait probablement fait culpabiliser sur mon poids et regretter ma gourmandise pathologique. Mais ça, c’était avant Roman. Depuis, il m’a suffisamment prouvé que je lui plaisais avec ma silhouette callipyge que je ne renierais pour rien au monde.

Comme il fait demi-tour avec un petit soupir faussement dépité après avoir discrètement attrapé quelque chose sur la commode, je lui murmure, en lui mordillant le lobe de l’oreille : – Si tu tiens à ton oreille, lâche tout de suite cette cravache...

Finalement, nous n’atteignons pas la suite shakespearienne. Après l’avoir vainement cherchée, en bridant notre désir grandissant, et après avoir poussé une bonne demi-douzaine de portes donnant sur des chambres aux ambiances toutes plus émoustillantes les unes que les autres, nous voilà tous les deux dans un tel état de fièvre et d’excitation que nous sommes au bord de l’implosion. Je profite d’être dans les bras de Roman pour me frotter contre lui, l’embrasser, le caresser, lui chuchoter tout ce que j’aimerais lui faire... et la liste est longue ! Je suis heureuse de constater que, malgré sa légendaire maîtrise, il a de plus en plus de mal à rester zen. Je parviens, au prix d’une petite contorsion, à poser la main sur sa braguette. Il est dur comme une barre de fer ; j’adore le savoir dans cet état. Quand je le presse doucement, sa respiration se bloque. Il se fige et me regarde, sérieux et grave : – Je doute que Juliette se soit permis ce genre de privautés. Arrête ça, si tu ne veux pas que je te culbute au beau milieu du couloir, les jupons par-dessus la tête.

Comme je le serre de plus belle, tout sourire, il inspire à fond et donne un coup d’épaule dans la première porte sur notre gauche. Nous déboulons dans une vaste pièce au décor estival de bord de mer, sage et romantique. Je reconnais sur les tableaux accrochés aux murs les côtes déchiquetées de la Bretagne.

– *Le Blé en herbe*, de Colette, dis-je quand Roman me pose au sol, ayant visiblement décrété qu’il m’avait assez portée pour la soirée. Deux ados qui s’éveillent à l’amour...

– C’est parfait, dit-il en glissant une main sous ma robe. Ça fait dix minutes que tu me chauffes, je me sens aussi impétueux et impatient qu’à mes 15 ans.

Je ris en écartant légèrement les cuisses, m’appuyant sur ses doigts glissés sous ma culotte, dont il me débarrasse prestement. Ce rapide attouchement a suffi à me mettre en feu, les doigts de Roman sont humides et il les hume en les passant sur ses lèvres : – J’adore ton odeur, Amy...

Je l’attrape par le col de son t-shirt pour l’embrasser ; la saveur de sa bouche me confirme que je n’ai jamais rien goûté d’aussi bon que lui, que son corps. Il déboucle sa ceinture, et ce bruit suffit à m’électriser, tant je l’ai associé au plaisir. Un bruit métallique et musical, comme un carillon qui m’annoncerait : « Attention, accroche-toi, plaisir imminent, orgasme assuré ! ». Je tire sur son boxer, pour libérer son sexe en érection ; il est chaud et dur, il m’emplit la main et je n’ai qu’une hâte, c’est qu’il m’emplisse le ventre... Roman me bascule sur la moquette couleur océan, il retrousse ma robe, je m’accroche à ses épaules dont je sens les muscles rouler sous mes paumes. Notre étreinte n’a pas le romantisme et la délicatesse de celles décrites par Colette, elle est brève et passionnée, extrême comme le sont celles dictées par l’urgence d’un désir trop longtemps contenu. Au diable les préliminaires ! Roman me pénètre d’une poussée vive et puissante, qui me fait crier tant c’est bon. Sa force et son impétuosité m’excitent, je dégouline, je m’ouvre sous ses coups de reins répétés. Ses yeux sont fichés dans les miens, intenses et sombres, sa bouche aux lèvres pleines et douces me donne envie de la mordre. Il me remonte les cuisses, haut sur la poitrine, pour me prendre plus profondément encore, pour s’enfoncer plus loin en moi, et j’ai l’impression de ne pas pouvoir en supporter plus, que mon corps est à

la limite de la rupture, qu'il ne sait plus comment exprimer sa jouissance.

Alors il explose. Ma tête, mon sexe, mon ventre, tout mon être est soufflé par la déflagration d'un orgasme qui contracte chacun de mes muscles autour de Roman, et l'emporte avec moi.

À bout de souffle, il s'écroule sur moi, et je verrouille mes jambes autour de lui, pour l'enchaîner, pour le garder, pour toujours et à jamais. Quand il veut s'écarter, je le bloque et le retiens :

– Reste.

– Mais je vais t'écraser.

– Non. J'aime le poids de ton corps sur le mien. Ça m'ancre dans le réel. Sinon, je vais croire que j'ai rêvé...

\*\*\*

Affamés, nous optons d'un commun accord pour une collation avant de continuer à explorer les différents univers que la littérature offre à nos sens. Un buffet est dressé dans la salle de restauration, pas de serveur, pas de groom, nous sommes seuls au monde, ou du moins, seuls dans tout l'hôtel, exceptés les gardiens pour la sécurité, cantonnés à la réception. Comme souvent, je me fais la réflexion qu'être milliardaire permet de faire ou d'obtenir des trucs dont le commun des mortels n'a aucune idée.

Repus, nos sens provisoirement apaisés et notre estomac rempli, nous reprenons notre exploration des chambres, main dans la main, en mode touristes. Peu à peu, à force de contempler ces pièces dédiées au plaisir, d'imaginer tous ces couples anonymes qui nous ont précédés dans ces lits, leurs corps arqués sous les caresses, je sens à nouveau poindre en moi les prémices du désir.

Nous furetons entre les livres, du *Kâma Sûtra* à *Histoire d'O*, de *37<2 le matin* à *Bridget Jones*, des *Hauts de Hurlevent* aux *Liaisons dangereuses*, et Roman en attrape parfois un pour m'en lire un extrait. Certaines pages sont cornées et nous comprenons vite que ce sont celles qui recèlent les passages les plus sensuels, les plus érotiques. La voix de Roman, basse et grave, provoque en moi une fièvre nouvelle, quand il me raconte les péripéties d'*Emmanuelle*, quand il me décrit les caresses furtives d'un inconnu dans l'avion qui l'effleure, la touche et la fait jouir du bout des doigts. J'aime ce livre, que je ne connaissais pas, et je demande à Roman de continuer sa lecture tandis que je le déboutonne.

Debout au milieu de la pièce, torse nu, jambes écartées, il est superbe dans son jean noir qui lui descend sur les hanches. J'adore cette posture typiquement masculine, virile, excitante, de l'homme droit et sûr de lui. Je m'agenouille devant lui, et je sors son sexe de son boxer, déjà raide, déjà bandé. Je commence par le lécher, lentement, de bas en haut, avant de poser mes lèvres sur son gland et de le prendre en bouche, petit à petit. La voix de Roman s'est altérée, sa lecture se fait heurtée. Je souris en prenant ses bourses à pleine main, pour les pétrir doucement. J'aime leur poids dans ma paume, leur douceur, leur vulnérabilité. J'aime lui donner du plaisir et le sentir s'abandonner, lâcher prise, sans rien avoir à me donner en retour que sa jouissance. J'engloutis son sexe avec gourmandise, il a bon goût, il est doux, doux et dur à la fois. Je prends mon temps, je l'avale, le lèche, le cajole. C'est divin et je devine aux soupirs de Roman que je ne suis pas la seule à aimer ça. Je me repère aux cahots de ses phrases, qui se chevauchent parfois, aux doigts de sa main libre, qui se crispent dans mes cheveux. Quand il n'est plus capable d'articuler, quand ce qu'il dit n'a plus ni queue ni tête, quand mon prénom dans sa bouche a remplacé celui d'*Emmanuelle*, je sais qu'il va jouir et je l'enveloppe plus encore, pour l'avaler, pour le vider, mes lèvres serrées sur lui, son membre pulsant contre ma langue. Je le sens se gonfler et se raidir dans un ultime sursaut, dans un râle de mâle comblé. Le livre lui tombe des mains, et il éjacule dans ma gorge, à longs jets tièdes et salés.

Quand je me dégage, il tombe à genoux, à ma hauteur et m'encercle de ses bras. J'enfouis mon visage dans son cou, je m'enivre de son odeur, je l'embrasse, le caresse, je ne parviens pas à me rassasier de lui. Il bascule la tête en arrière et se laisse faire, exténué. Il est superbe, ainsi offert.

\*\*\*

Le reste de la nuit est à l'avenant et je ne peux que m'émerveiller des facultés de récupération et de

l'endurance de Roman, à qui il suffit d'un peu de repos et de quelques gestes audacieux pour retrouver sa vigueur.

– Tu es un formidable aphrodisiaque, me dit-il quand je lui en fais la remarque. Tes fesses causeront probablement ma perte. Je ne peux pas les regarder sans bander, c'est une torture, un supplice, une véritable malédiction. D'ailleurs, viens un peu par ici...

Dans une chambre représentant une encyclopédie (illustrée) du *sex-toy*, nous déballons toutes sortes de gadgets, riant devant l'incongruité de certains aux formes ou aux dimensions effrayantes. Roman parvient, à force de cajoleries, et après m'avoir, avec sa langue, savamment mise dans un état d'excitation difficilement explicable, à me convaincre d'en essayer certains. Il m'a rendue tellement folle de désir, j'ai tant envie de lui, de son sexe, de ses mains, de sa bouche, de tout ce qui le constitue, dans le désordre et la folie, que je serais prête à accepter n'importe quoi. Ou presque.

Alors ce n'est pas un mignon petit jouet en plastique mauve qui va m'effrayer. J'ai pourtant un mouvement d'appréhension quand je sens entre mes fesses vibrer et palpiter un petit corps de plastique. Mais Roman ne l'aventure pas plus avant, et ses vibrations, juste à l'entrée de cet orifice, sont tout simplement délicieuses. À califourchon sur Roman, qui me prend avec une ferveur qui me laisse pantelante, la tête très loin vers les étoiles, le corps irradié de volupté, je m'abandonne à ces sensations nouvelles, électrisantes, qui me propulsent bientôt loin dans la stratosphère.

\*\*\*

Vers la fin de la nuit, au hasard de nos déambulations dans les couloirs, nous gagnons une petite chambre aux angles improbables, aux murs peints de gigantesques nénuphars qui s'enlacent et s'entrecroisent jusqu'au plafond. Des bouquets de lys et de glaïeuls blancs, de roses rouges, des orchidées, des brassées de jasmin, envahissent la pièce et diffusent un parfum sucré et entêtant. Un chat en trompe l'œil est dessiné sur l'appui de fenêtre ; dans sa gueule ouverte se tient une souris aux longues moustaches noires.

– Ici, dis-je à Roman.

– On abandonne la recherche de *Roméo et Juliette* ? s'étonne-t-il.

– Oui. La plus belle histoire d'amour, c'est celle-ci, dis-je en me laissant glisser au sol. Je n'ai jamais rien lu qui m'ait autant bouleversée que *L'Écume des jours*.

Mes pieds se posent sur un chemin de mosaïque figurant une planche sur une étendue d'eau semée de nénuphars. Tout, jusque dans les moindres détails, rappelle le superbe roman de Boris Vian, son romantisme désespéré et atypique, ses amours étranges et condamnées. Quand je me retourne vers Roman, il est en train de mettre en route l'antique tourne-disque posé sur le meuble à cocktail. Un air de jazz s'élève dans la pièce, et même si je ne suis pas une spécialiste, je parierais qu'il s'agit d'un morceau de Duke Ellington.

– Roman, fais-moi l'amour, dis-je en appuyant ma tête sur son torse. Encore. Prends-moi, bouscule-moi et aime-moi comme si demain ne devait pas exister.

– Il finit mal, ton roman, ma douce ? demande-t-il en me caressant les cheveux, la barre rigide de son sexe appuyée contre mon ventre palpitant.

– Oui. Mais il est tellement beau...

Alors Roman me fait l'amour et je lui rends tout ce qu'il me donne, avec autant de fougue, autant de passion. Il n'est plus vraiment question de plaisir, même s'il n'y a pas à se tromper sur les gémissements que ses assauts m'arrachent, mais de fusion. Après nos ébats précédents, mon corps est douloureux, mon sexe engourdi, ma peau sensible au moindre souffle mais je le veux encore, au plus profond de moi. J'use et j'abuse de sa bouche qui dévore chaque centimètre carré de ma peau frémissante, de ses doigts qui me fouillent et m'écartèlent, de son sexe qui s'approprie le mien.

Je voudrais que Roman se fonde en moi, qu'on se dilue ensemble, et qu'il ne reste au matin, de nos deux cœurs, qu'une mer étale d'amour et de sensualité.



## **4. Des hommes qui ont du chien**

Le lendemain matin, je suis percluse de courbatures, pire que si je venais de disputer un cent mètres haies avec Gail Devers. Je me souviendrai de notre célébration de ce contrat d'édition ! J'observe du coin de l'œil Roman, déjà levé, s'étirer comme un chat, avec la même indolence et le même air réjoui, alors que je gis toujours dans le lit, incapable de bouger le moindre orteil sans que tous mes muscles se rappellent à mon bon souvenir. Nos galipettes nocturnes, librement inspirées du *Kâma Sûtra* et autres, ont été délicieuses, exquises, explosives, jouissives en diable... mais acrobatiques et éreintantes !

Roman me raccompagne à mon appartement dans la matinée ; il ne se lasse pas de me taquiner à propos de ma démarche heurtée et de mes gestes précautionneux. Je ronchonne, pour la forme, et me jure de me mettre sérieusement au sport. Bientôt.

Galant, il m'offre son bras pour gravir les escaliers, et je profite de chaque palier pour demander une halte et lui réclamer un baiser, qu'il prolonge avec chaque fois plus de passion, plus d'inventivité. Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner qu'on mette plus de dix minutes pour se hisser au quatrième étage. Quand je pousse ma porte et que nous pénétrons dans le salon, c'est pour assister à une singulière réunion. Goliath, Charlie, Sibylle et son ex, Matthieu, sont répartis autour de la table basse, chacun installé sur un siège qui atteste de sa place dans la hiérarchie du groupe : Charlie est confortablement calée dans notre fauteuil, Sibylle occupe notre dernière chaise rescapée après le passage du cyclone Goliath, Matthieu a les fesses posées en équilibre précaire sur un tabouret pliant tandis que le dit Goliath trône, plein de superbe, sur le canapé. L'ambiance semble tendue. À voir l'air renfrogné de Sibylle et celui, agacé, de Matthieu, je devine que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes.

– Matthieu ? m'exclamé-je interloquée. Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

– Bonjour Amandine, répond-il sans se lever, avec une mauvaise humeur évidente. J'essaie de convaincre ton entêtée de sœur de rentrer avec moi en France. Vos parents n'en peuvent plus de ce caprice, et moi non plus. Notre patience a des limites.

Comme Sibylle, piquée, s'apprête à le renvoyer dans les cordes, Roman, qui est visiblement le seul dans cette pièce à ne pas avoir oublié ses bonnes manières, la coupe dans son élan en lui faisant la bise avant d'enchaîner sur Charlie et de serrer la main de Matthieu. Chacun se détend imperceptiblement. Plus personne ne paraît, en tous cas, prêt à sauter à la gorge de l'autre.

– Alors c'est toi le fameux Goliath dont Amy m'a parlé ? interroge Roman en grattouillant gentiment le menton du chien.

– Snoopy, de son vrai nom, précise Charlie, qui s'obstine alors que ce chien a très clairement une tête à s'appeler Goliath.

– Et nous, on s'assied où ? demande encore Roman au molosse en jetant un œil alentour. Dans ton panier ?

– On n'arrive pas à le déloger de là, répond Charlie, dépitée. Il est trop lourd et il considère ce canapé comme son fief. Matthieu a essayé, mais il a abandonné quand Snoopy a montré les crocs.

– Tiens donc, dit Roman en attrapant le chien par le collier. Allez mon gros, pousse tes fesses et laissez-nous la place. Amy a besoin de se reposer...

Mais Goliath, sûr de son bon droit, ne bouge pas d'un poil. Pire : un grondement inquiétant monte du fond de sa gorge, et ses babines retroussées dévoilent des canines à faire pâlir Dracula.

– T'es sérieux, là ? s'étonne Roman d'une voix soudain dure, en insistant sur le collier.

Le chien grogne de plus belle, Matthieu se recule prudemment de la zone de combat et je m'apprête à dire à Roman d'être prudent. Mais l'affrontement se termine avant que j'aie pu ouvrir la bouche : une tape sèche sur le museau de Goliath et un ordre abrupt lui rappellent que, tout balèze qu'il soit, il n'est qu'un chiot, et que le dominant, ici, ce n'est pas lui.

– Descends de là ! lui ordonne à nouveau Roman sur un ton d'adjudant chef. Allez file ! Au panier !

Et Goliath, penaud, de s'exécuter, la queue entre les pattes, tandis que Roman époussette le canapé...

– Wahou ! s'exclame Sibylle, admirative. Il faut à tout prix que tu m'apprennes ce truc, Roman. Ça pourrait m'être utile, grince-t-elle en jetant à Matthieu un regard noir.

– Très spirituel, rétorque l'intéressé d'un air froissé. Mais on pourrait en discuter ailleurs, en tête-à-tête. Chez toi, par exemple, puisque visiblement tu n'habites plus ici. D'ailleurs, continue-t-il en se tournant vers moi avec sur le visage une expression pincée qui me rappelle horriblement ma mère, Évelyne et moi aurions apprécié que tu daignes nous informer de ce déménagement, Amandine, puisque ta sœur a malencontreusement oublié.

*Et voilà ! Ça va me retomber dessus ! Dire que j'ai mis six mille kilomètres entre ma famille et moi pour échapper à ces incessantes prises de bec et qu'on vient me pourrir la vie jusqu'ici...*

Je sens Roman se crisper à mes côtés. Il se rapproche de moi et sa main vient se poser au creux de mes reins. Matthieu ferait bien de ne pas trop me parler sur ce ton s'il ne veut pas se retrouver au panier avec Goliath.

*J'adore le voir prêt à pourfendre des dragons pour moi ! Même quand le dragon en question porte un complet gris terne et des lunettes à la Harry Potter.*

– Sibylle fait ce qu'elle veut, je n'ai pas à m'en mêler, réponds-je avec une assurance que je puise dans la présence réconfortante de Roman. Je ne compte pas la flicker pour tes beaux yeux, ni pour plaire à ma mère.

Ma petite sœur me jette un regard de pure gratitude et Matthieu fait un petit bruit de gorge offusqué, très inélégant, mais quitte toutefois son tabouret pliant pour gagner la sortie :

– J'aurais attendu un peu plus de maturité de ta part, Amandine. Mais vous vous comportez toutes les deux comme des fillettes capricieuses, et...

Il continue à pérorer mais personne n'écoute vraiment la suite ; on embrasse Sibylle, qui s'est levée également. Elle le suit à contre cœur, après m'avoir serrée dans ses bras à m'étouffer.

– Ça va aller ? lui demandé-je, inquiète.

– Oui, ne t'en fais pas, répond-elle avec un petit sourire. J'ai bien observé la technique de Roman, je vais m'en tirer.

Quelques minutes plus tard, Roman, qui doit rentrer à La Nouvelle Orléans, prend congé à son tour. Il gratifie Goliath, toujours sagement couché dans son panier, d'une caresse amicale. Le chien lui lèche la main en battant de la queue, sa manière à lui, je suppose, de dire : « Ok, c'est toi le chef, mais on est potes, non ? »

Puis j'accompagne Roman jusqu'à la porte. Quand il m'embrasse, je ressens ce pincement maintenant familier, cette petite déchirure, qui se manifeste chaque fois que je dois le quitter. Alors je profite de lui, de sa bouche, comme une affamée, comme si c'était la dernière fois, comme un adieu.

Peu avant midi, je mets une pizza à cuire, je reçois un texto de Nils, qui veut enfin passer me voir (!), et je soutiens une Charlie maussade qui part travailler, le moral au fond des chaussettes. C'est le dernier jour de son contrat et elle stresse de devoir recommencer à galérer pour se trouver un boulot.

– Pff... Je vais encore devoir me taper des dizaines de lettres de motivation, pour bien expliquer pourquoi je serais trop follement heureuse de jouer de la serpillière dans des bureaux, ou comment je suis tout excitée rien qu'à l'idée de servir des bières à des types imbibés qui vont me reluquer toute la journée. Si j'avais su, j'aurais écouté ma mère et fait des études, soupire-t-elle en enfilant son manteau. J'en ai marre des petits jobs payés à coups de lance-pierre, des patrons tyranniques, et des contrats temporaires. Et en plus, il pleut des cordes... ajoute-t-elle en empoignant son parapluie.

Nils arrive pile quand je sors ma pizza du four. Il y jette un rapide coup d'œil, ses cheveux blonds encore ruisselants de pluie, avant de me demander : – Il y a quoi au menu, après cet amuse-gueule ?

– Ben... si j'avais su plus tôt que tu venais, j'aurais prévu un ou deux bisons à la broche, dis-je en fouillant les placards à la recherche de quelque chose de comestible, tout en surveillant ma pizza, dont je le trouve dangereusement proche.

– Ça, ce sera parfait, dit-il en passant un bras au-dessus de ma tête pour attraper un paquet de tagliatelles.

Puis il se met aux fourneaux, tout en esquivant habilement mes questions à propos de ce qu'il a trouvé chez Jack. Je me résigne à attendre qu'il soit disposé à parler, non sans le maudire intérieurement. Nils est d'un tempérament imperturbable, il a des nerfs d'acier, et rien ne l'ébranle. Il semble de surcroît n'éprouver aucune empathie pour les gens comme moi, d'un naturel fébrile et émotif, qu'il nargue avec un flegme amusé. Il verse le paquet entier de pâtes dans l'eau bouillante, réunit cinq tomates, des oignons, de l'ail, de l'huile d'olive, du sucre roux, des aromates... et concocte en dix minutes une sauce dont l'odeur alléchante me titille agréablement les narines. Il a les gestes précis et sûrs du mec qui sait ce qu'il fait. Goliath, qui n'a jamais rien senti d'aussi appétissant depuis qu'il a emménagé ici, fait une apparition dans la cuisine. Nils le regarde avec curiosité :

– C'est quoi ce monstre ?

– Un chien, paraît-il, dis-je en constatant que, malgré ma vigilance, un quart de ma pizza a déjà disparu.

– Mouais, c'est un peu comme prétendre que King Kong est un chimpanzé...

Au moment de passer à table, Goliath, que les effluves de cuisine ont mis dans tous ses états et qui bave à tout va, se précipite dans les jambes de Nils pour essayer de voler quelques pâtes. La riposte est immédiate :

– Couché, King Kong ! tonne Nils.

Le chien se fige de stupeur, puis file rejoindre son panier sans demander son reste. Être rabroué deux fois en une heure alors qu'auparavant il était le maître de ces lieux, ça doit le perturber. Sans compter qu'à force de lui donner des noms différents il va finir par nous faire une crise identitaire. Je ne peux pas m'empêcher de pouffer en l'imaginant chez le psy, allongé sur le divan.

*Au moins, il aura gagné le droit de s'installer sur un canapé...*

Une demi-heure plus tard, le ventre près d'exploser tant je me suis empiffrée, je m'affale dans le fauteuil. Nils verse nos restes dans la gamelle de Goliath qui, du coup, semble le considérer comme son meilleur ami.

– C'était absolument délicieux, dis-je en déboutonnant discrètement mon jean.

– Tiens, j'ai pris de la lecture, en passant, me répond Nils en lançant sur la table basse un tabloïd à la Une duquel figure en gros titre : « Roman Parker, milliardaire arrogant et fils indigne ! »

Je m'en empare du bout des doigts, comme si son simple contact pouvait me souiller. Sans surprise, je constate que l'article est signé A. F. Une photo pleine page de Roman, le visage complètement dissimulé par son chapeau, une main sur mes reins, est légendée « R. Parker en compagnie d'une de ses innombrables maîtresses. » L'article est un tissu de mensonges tellement énormes que c'en est risible. Il décrit Roman comme un arriviste bouffi de suffisance qui n'aurait fait une apparition à la fête de son père, le talentueux acteur Jack Parker, que pour y provoquer un esclandre, par pure jalousie. Nils quant à lui est dépeint comme un colosse à moitié débile qui s'est contenté de distribuer des coups à l'aveuglette, la bave aux lèvres. Ce torchon me donne envie de vomir, mais Nils apprécie beaucoup la photo où on le voit défoncer d'un coup de coude le nez d'un type brandissant son objectif devant Roman.

– C'est mon bon profil, commente-t-il amusé. Je pourrais faire fureur à Hollywood avec un cliché pareil dans mon book.

– Mais rien ne t'atteint ? Tu as du jus de serpent dans les veines ou quoi ? demandé-je sidérée par sa désinvolture alors que moi-même je bouillonne de fureur. Ça ne te gêne pas de passer pour une brute attardée à la botte de Roman ?

– Mieux vaut en rire, non ? répond-il en haussant les épaules. Qui, de toute façon, se préoccupe de ce que relaie ce genre de presse ? Par contre, c'est intéressant de constater que Fleming était encore dans les parages ; je trouve qu'il croise souvent votre route, à Roman et toi...

– Peut-être que les documents que tu as trouvés chez Jack et les autres infos que tu as glanées depuis nous aideraient à nous faire une idée ?

– Certainement. Ça m'a aidé à échafauder une théorie, dont j'aimerais bien avoir confirmation.

– Quelle théorie ? demandé-je soudain tout excitée, impatiente de pouvoir, enfin, entrevoir le bout du tunnel. Et comment as-tu déniché des documents si importants ? Ils devaient être sous clef, non ? Bien planqués ?

– Pas tant que ça. N'oublie pas qu'on ne recherche pas des lingots d'or mais des vieux papiers dans une affaire de plus de vingt ans qui n'intéresse que nous. Et que le plus important, c'est l'interprétation de ces papiers, ce qu'on saura en tirer, la voie qu'ils nous montreront. Sans ça, pris individuellement et sans théorie pour les relier entre eux, la plupart n'ont probablement aucune valeur. La déduction, c'est le cœur d'une enquête. Bref, lors de la soirée de Jack, je suis allé fouiller chez lui, à l'étage.

– Oui, je me doutais que tu faisais quelque chose d'illégal et j'étais morte de trouille qu'on te surprenne.

– Tu me fais de la peine. Tu me prends pour un bleu ?

– Désolée. La suite... ?

– Jack a évidemment un coffre fort, dans son bureau. Un bureau entièrement à sa gloire, avec des photos et des affiches de lui partout.

– Tu as forcé son coffre ? m'exclamé-je, incrédule et franchement admirative.

– Là, par contre, tu me surestimes. Ce n'est pas un coffre d'opérette et je ne suis pas magicien. De plus, j'avais simplement prévu d'assister à l'anniversaire d'un petit garçon, pas de jouer les hooligans.

– Pourtant, j'ai remarqué que tu regardais Jack avec beaucoup d'intérêt quand il est venu à la Red Tower, et tu semblais ravi d'aller à sa fête.

– Ok, j'avoue que j'avais l'intention de fouiner. Mais je n'avais quand même rien de plus offensif en poche qu'un stylo. Pour percer un coffre, c'est insuffisant, même si je suis très fort.

– En toute modestie.

– En toute modestie, parfaitement. Bref, de toute façon, ce qui m'intéressait n'était pas dans le coffre, j'en ai été persuadé au premier coup d'œil. Je cherchais quelque chose concernant Teresa ou Roman, mais rien n'a plus de valeur pour Jack Parker que Jack Parker lui-même. Son coffre ne contient donc probablement rien d'autre que de l'argent, des titres, des contrats, et tout un tas de trucs le concernant directement. Sa femme et son fils ne méritent pas d'autre honneur que d'être relégués au garage ou au grenier. Comme sa maison ne comporte pas de grenier, c'est au garage, dans un vieux carton poussé sous l'établi que j'ai découvert ce que je cherchais. Mais je n'avais pas le temps de m'y attarder, c'est pourquoi j'ai profité d'une absence de Jack, deux jours plus tard, pour y revenir. Et là, j'ai trouvé...

Suspendue aux lèvres de Nils, penchée en avant sur mon fauteuil, je ne me souviens pas d'avoir jamais été si attentive ni si impatiente. Je trépigne presque en attendant la suite quand son portable se met à sonner.

Temps mort.

J'ai une furieuse envie de le supplier d'ignorer l'appel mais ce serait peine perdue : il a décidé de décrocher et je n'ai plus qu'à prendre mon mal en patience. J'en profite pour faire une incursion rapide aux toilettes.

Quand je reviens, Nils a enfilé son blouson.

– Direction Miami, me dit-il. Appelle Roman qu'il fasse apprêter son jet pour nous. J'ai encore un coup de fil à passer.

– C'est une blague ? m'étranglé-je. On était en pleine discussion ! Tu allais enfin me révéler ce que tu avais trouvé chez Jack ! Tu me fais languir depuis des jours !

– Robert Martin vient de m'appeler. Il sait pourquoi Teresa est morte mais il refuse de parler au téléphone. Tu viens le voir avec moi ou pas ?

– Bien sûr que je viens ! répliqué-je en bondissant sur mon sac à main et en récupérant mon iPhone coincé entre les coussins du fauteuil. Mais ça ne peut pas attendre qu'on termine cette discussion ?

– Tu ne vas jamais au cinéma, Amy ? soupire-t-il en me tendant mon manteau, que je cherchais frénétiquement.

– Bien sûr que si. Mais quel rapport avec Robert Martin ?

– Dans un thriller, quand un personnage clef appelle le héros pour lui livrer une info essentielle qu'il ne veut pas évoquer au téléphone, et qu'on est à deux doigts de résoudre l'énigme, que se passe-t-il, en général ?

Je réfléchis en enfonçant mon bonnet sur ma tête. J'ai l'impression d'entendre cliqueter mes pauvres neurones, mis à rude épreuve :

– Il se fait assassiner avant l'arrivée du héros ? suggéré-je.

– Exactement. Donc, on s'active et on file ventre à terre à Miami écouter ce que Martin veut nous confier avant qu'un petit malin ne le trucidé. On discutera dans le jet.

Je le suis sans plus tergiverser, et toujours sans savoir si Jack Parker, le père de l'homme que j'aime, est un assassin...

# Volume 9

# 1. Révélations

Nils et moi atterrissons à Miami dans l'après-midi, après un vol tranquille, mais instructif, à bord du second jet de Roman. Avant le décollage, Nils a fait un crochet par sa chambre au Sleepy Princess pour récupérer un grand carton débordant de dossiers, de photos, de rapports, de témoignages, de notes, de documents en tout genre : toutes les informations qu'il a collectées au cours des dernières semaines dans le cadre de l'enquête sur la mort de Teresa. Je suis impressionnée, et même sidérée : ça représente une somme de données phénoménale. Je réalise seulement maintenant l'incroyable masse de travail qui se cache derrière chacune de ses avancées, mais aussi toutes les hypothèses qu'il a dû envisager, puis vérifier ou démonter, preuves à l'appui, avant de me transmettre ses conclusions. Toutes les fausses pistes, les impasses, les zones d'ombre. Il y a un rapport détaillé sur toutes les personnes qui ont eu un lien, direct ou indirect, avec Elton Vance et Teresa Parker. Une tâche hallucinante, rendue d'autant plus compliquée que l'affaire date de vingt-cinq ans et que les recherches doivent être menées de front aux États-Unis comme en France.

– Tu as fait tout ça tout seul ? lui demandé-je, incrédule, perdue dans toute cette paperasse.

– Quasiment, répond-il en haussant les épaules. Roman me paie pour un job, pas pour des vacances. Mais j'ai des contacts à Paris, je leur ai confié une partie du boulot. Ici, je ne connais pas encore assez de monde digne de confiance, je n'ai pas pu déléguer. Et puis, en général, je préfère me rendre moi-même sur place, pour me faire une idée.

Quand nous descendons du jet, en ce dernier dimanche de février, il pleut autant qu'à New York, mais il fait dix-sept degrés de plus, ce qui pourrait rendre la chose moins pénible si seulement nous avions emporté des vêtements plus légers. À défaut, avec mon pantalon de velours, ma chemise à manches longues et mes bottines, je me sens comme une aubergine cuisinée à l'étouffée. Il fait terriblement lourd et humide, mes cheveux bouclent dans tous les sens, et la sueur me coule dans le dos. Cela m'agace d'autant plus que Nils, en jean et tee-shirt, son blouson sur l'épaule, semble frais comme une rose. Pourtant, malgré la chaleur étouffante et mon teint qui vire à l'écrevisse aux premiers rayons de soleil, définitivement, je préfère le sud au nord, la Californie à New York. Et mon bref séjour en Louisiane, chez Roman, m'a franchement fait rêver. Ici, tout le monde est plus décontracté, moins pressé, on n'est pas bousculé à chaque coin de rue. Le cœur de la ville ne bat pas moins fort, mais plus lentement. Par contre, il faut livrer une guerre sans merci aux moustiques, que ma peau laiteuse de rousse attire comme un irrésistible appât.

Dans le taxi qui nous conduit jusqu'à Little Haïti, le quartier où habite Robert Martin, je retourne entre mes mains ce que Nils a déniché chez Jack Parker. Cela se résume à peu de chose, mais ça lui a ouvert la piste pour la suite de ses recherches : une photo de Fleming avec un inconnu aux faux airs de Steven Seagal. Il l'a trouvée dans un vieil album, glissée derrière un paysage enneigé, pendant sa seconde visite chez Jack. Il a passé toute la maison au peigne fin et méticuleusement décortiqué le contenu du fameux carton découvert sous l'établi, qui l'avait intrigué lors de la soirée VIP. Je sens que cette photo lui paraît importante, mais malgré son enthousiasme, ça ne me semble pas valoir tout ce remue-ménage. Au final, pas d'explications, pas de preuves irréfutables, pas de lien direct avec Teresa, pas de dénouement miraculeux.

– La photo nous montre un homme jeune, baraqué, tenue de sport, qui rencontre Fleming, et lui remet une enveloppe, résume-t-il. Elle est prise en France, le 11 mars 1990. C'est-à-dire pendant une semaine où Teresa et Vance sont officiellement tous les deux à Paris, elle pour le tournage d'une publicité, lui pour agrément. Officieusement, il s'agissait certainement d'une escapade en amoureux. Qu'est-ce que tu en déduis ?

Je n'ai jamais été bonne au Cluedo, je n'ai jamais été fichue de deviner que le meurtrier était le Professeur Violet, avec un revolver, sur la terrasse. Cependant, Nils, en appuyant sur certains détails, guide ma réflexion. Je me creuse les méninges et je choisis mes mots avec soin, en essayant de ne rien

oublier : – Teresa et son amant étaient surveillés par Fleming, lui-même suivi par je-ne-sais-pas-qui. Le baraqué connaît Fleming. Il lui donne des informations et/ou de l'argent. Teresa a caché cette photo donc elle est compromettante : on peut parier que l'enveloppe contenait des choses plus importantes que les horaires de bus pour le Texas ou un carnet de tickets-restaurant. Vu la date et le lieu, ça a probablement un rapport avec le décès de Teresa. Le type peut être celui qui a commandité sa mort.

Nils corrige et complète :

– Non, ce n'est pas le commanditaire, c'est un costaud, sportif, gueule carrée, fringues bon marché, et on distingue la bosse d'un flingue sous sa veste : sûrement un homme de main. Le type ne rigole pas ; comme tu dis, il ne se contente pas d'échanger avec Fleming des recettes de tarte aux pommes. Il se montre à visage découvert en plein jour, dans un lieu de passage, ce qui signifie qu'il n'est (ou n'était à l'époque) pas recherché. Pourtant, cette photo dérange, sinon elle n'aurait pas été dissimulée, et on sait que Fleming a provoqué la course-poursuite qui a coûté la vie à Teresa ; c'est donc que le baraqué doit être, d'une manière ou d'une autre, relié à la mort de Teresa... ou à celle de son amant, Elton Vance. Conclusion : c'est sûrement l'homme de main du commanditaire du meurtre de Vance et Teresa.

Nils ménage une pause, peut-être pour me donner la possibilité de le contredire ou le questionner. Je me contente d'approuver, impatiente d'avoir la suite. Il poursuit :

– D'après l'angle de vue, on peut parier que la photo est prise de très loin, au téléobjectif, avec du matériel professionnel : l'homme qui l'a faite connaissait son boulot, et il a pris des risques. C'était donc probablement un journaliste. Combien de journalistes connais-tu qui ont remis en cause la thèse de l'accident ?

– Un seul, réponds-je de plus en plus exaltée à mesure que Nils déroule le fil de ses conclusions, et que je vois se décanter le mystère : Randall Farrell, l'auteur de l'article à l'origine de cette enquête, celui qui m'a mise sur la piste d'un assassinat maquillé en accident.

– Bingo. Et qu'est-il devenu ?

– Mort. D'un cancer, je crois.

– Un cancer qui tombe vraiment à point nommé, qui l'a terrassé à la frontière du Mexique de manière tellement foudroyante qu'il a été enterré le lendemain sur la foi d'un permis d'inhumer plus que douteux, signé de la main tremblante d'un médecin mexicain qui s'est ensuite évaporé dans la nature.

– Comment tu sais ça ? m'exclamé-je.

– Je ne me suis pas tourné les pouces, cette semaine, j'ai continué à fouiner, à creuser, à interroger des types, à faire bosser mes contacts... Bref. Cette photo ne s'est pas retrouvée par hasard dans la maison de Jack, et Farrell ne s'est sûrement pas amusé à photographier Fleming parce qu'il le trouvait joli garçon. Donc... ?

– Donc avant l'accident, quelqu'un a demandé à Farrell de suivre Fleming. Ou le baraqué.

– Tout à fait. Peut-être parce que ce quelqu'un, Teresa ou Vance, se sentait menacé et cherchait des preuves. Autre chose, toujours à propos de Fleming, que j'ai appris en tirant quelques ficelles chez les flics : à 24 ans, il a failli faire un séjour en prison, pour coups et blessures sur sa petite amie. Il est finalement resté libre car quelqu'un, un certain Charles Smet, s'est acquitté de sa caution et lui a payé un bon avocat qui est allé voir la fille et l'a convaincue de retirer sa plainte.

– Smet... Ça ne me dit rien...

– Ça ne dit rien à personne, mais c'est pourtant par là qu'il va falloir creuser. Parce que ce Smet n'était ni un de ses amis ni un *bondsman*.

– Un *bondsman* ?

– Un garant de caution judiciaire, un genre d'agent d'assurances, un type dont c'est le métier d'avancer le montant des cautions des mecs qui n'en ont pas les moyens. J'ai vérifié : Smet n'en est pas un. Mais ce qui est étrange, c'est que ce n'est pas non plus un homme riche, juste un gars tranquille, sans histoire, un cadre moyen, fiché nulle part... mais qui a disparu de la circulation. Je n'ai pas encore réussi

à le loger. Selon moi, il s'agit d'un prête-nom, un homme de paille du commanditaire. Conclusion ?

Comme je reste silencieuse, le cerveau en ébullition, essayant de trier et d'assimiler tous les tenants et les aboutissants, il enchaîne :

– Donc, Fleming bossait pour un homme qui avait besoin de lui (c'est-à-dire d'un journaliste peu scrupuleux et prêt à tout) et qui était libre en 1990. Cet homme voulait lui confier un boulot délicat : déclencher l'accident de Teresa et Vance. Il était riche et souhaitait la disparition radicale de Teresa et/ou de Vance. Il s'entourait de types louches, mais il était intelligent et prudent. La preuve : ses seuls rapports avec Fleming se faisaient par le biais d'intermédiaires, qu'il s'agisse de lui transmettre des infos par le baraqué ou de le sortir du pétrin, en utilisant un homme de paille. On a donc deux pistes sérieuses et exploitables sans trop de complication : Charles Smet et le baraqué. Si on met la main sur l'un ou l'autre, on tient le commanditaire...

– Et l'avocat ? Il n'y a pas moyen de remonter jusqu'au commanditaire grâce à lui ?

– Bien tenté, me répond Nils en souriant. Mais c'était un vieux bonhomme et il a cassé sa pipe, le plus paisiblement du monde, il y a déjà pas mal d'années.

Je réfléchis, je mets bout à bout cette avalanche d'informations et de conclusions. Présenté ainsi, ça paraît tellement évident. Pourtant, ça me fait tourner la tête, pire qu'un énième tour de manège avec Cameron. Nils raisonne vite, avec une logique implacable portée par des années d'expérience. Il tente de se mettre à mon niveau en simplifiant, mais je m'embrouille parfois, alors je proteste, je conteste, mais il finit inmanquablement par balayer mes objections et démolir mes contre-propositions en quelques mots.

Quand moi j'aurais accusé le Colonel Moutarde dans le salon avec la clef anglaise, Nils me prouve que ça ne peut être que Madame Leblanc avec la hache dans la cuisine. Finalement, je lui pose la question qui me taraude depuis des jours :

– Tu crois que cet homme, le commanditaire, pourrait être Jack Parker ?

– J'y ai pensé. C'est même pour cette raison que j'ai fouillé sa baraque. Il avait le mobile : être cocu ne doit pas être une partie de plaisir, surtout pour un homme comme lui, fier, orgueilleux et imbu de sa personne. Il avait l'argent : il était déjà millionnaire à cette époque. Mais d'une part, aussi antipathique soit-il, il n'a pas le profil d'un assassin ; d'autre part, la manière dont le coup a été préparé, la patience, la minutie et les moyens mis en œuvre, les contacts utilisés, me font penser à quelque chose de beaucoup plus froid, prémédité et énorme qu'un crime passionnel. Ça ne ressemble pas non plus à une vengeance : il n'y a pas de volonté de faire souffrir, seulement d'éliminer. C'est organisé, minutieux, réfléchi, radical mais il n'y a pas de sadisme ou de dimension symbolique. Du coup, je pencherais plutôt pour un crime d'intérêt. Teresa ou Vance devaient représenter une menace pour le commanditaire, et si on parvenait à apprendre lequel des deux était visé par l'accident, ça me simplifierait la vie pour la suite des recherches... J'espère que Martin aura un avis sur la question. Donc, non, je ne pense pas que ce soit Jack.

Je rumine ces arguments, pas tout à fait convaincue. Pourtant, j'aimerais tellement le croire ! C'est déjà assez sordide comme ça sans qu'on rajoute dans l'équation le père de Roman en meurtrier.

Arrivée devant le mobil-home de Robert Martin, je suis, comme lors de notre première visite, frappée par l'état de délabrement de l'endroit. Aujourd'hui, c'est même pire encore. La pelouse n'est qu'un terrain vague envahi de mauvaises herbes montées en graines. Un salon de jardin en plastique blanc tirant sur le jaunâtre, aux chaises bancales, gît sous un parasol délavé. Des canettes de bière jonchent le sol, des mégots débordent du pot d'un grand yucca rachitique. Tout semble déjà mort ici, et j'ai du mal à croire que Martin, bien vivant, ait pu appeler Nils il y a moins de quatre heures. Pourtant, un rideau de dentelle synthétique s'écarte quand on frappe à la porte, et le vieil homme nous fait signe d'entrer.

Martin n'a pas dû ouvrir ses fenêtres depuis un bon bout de temps. L'air, à l'intérieur, est irrespirable, empuanti par la fumée épaisse de dizaines, de centaines, de cigarettes consommées à la chaîne. Des brunes, bien fortes, bien françaises, qui piquent les yeux et la gorge de tout être vivant à deux kilomètres à la

ronde. Je suffoque, au bord du malaise, avant que Nils n'aère en grand. La pluie s'invite en minuscules rigoles paresseuses le long des appuis de fenêtres, mais l'atmosphère est plus pesante que jamais. Pas un souffle d'air pour évacuer le nuage toxique de tabac. Je me plante le nez près d'une lucarne, essayant désespérément d'aspirer quelques bouffées indemnes de nicotine. Mes poumons viennent de vieillir de dix ans en trois minutes.

– Désolé, dit Martin avec un geste vague et las, sans se lever de sa banquette.

Il a les doigts et le teint jaunes, le visage froissé et défait d'un homme malade. La main qui tient sa cigarette tremble, répandant des cendres sur la table.

– Vous avez une sale gueule, Martin, constate Nils sans la moindre compassion. C'est pour vous racheter une conscience, avant de claquer, que vous décidez soudain de me faire des confidences ?

Même si je ne porte pas le vieil homme dans mon cœur, je ne peux pas m'empêcher de grimacer. Nils y va avec la délicatesse d'un tank. Ils se regardent en chiens de faïence un moment avant que Martin baisse les yeux et allume une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. Il lâche : – La cible... ce n'était pas Teresa Tessler, mais Elton Vance.

La révélation me fige ; j'avais beau m'y être préparée, ça me fait un choc.

– Mais alors... commencé-je d'une voix hésitante, mais alors... répété-je sans parvenir à finir ma phrase, tant ce que cette information implique de cynisme absurde. Teresa... n'était qu'un dommage collatéral ? Elle est morte simplement parce qu'elle se trouvait au mauvais endroit, au mauvais moment ?

Robert Martin a une moue et jette un regard à Nils, qui me répond :

– Pas vraiment. Elle a servi à détourner l'attention.

– Avant d'entériner la thèse de l'accident, poursuit Martin devant mon air interrogatif, la police a évidemment mené sa petite enquête. Vu la médiatisation de Teresa Tessler, son engagement, ses récents démêlés avec les labos de cosmétiques et les enjeux en cours, les flics ont commencé par fouiller de son côté. Si, malgré mes efforts, l'accident leur avait paru suspect, c'est dans l'entourage de Teresa Tessler qu'ils auraient cherché l'assassin. Comme vous. D'autant que, depuis un an, Vance ne faisait plus du tout parler de lui.

– Alors... la mort de Teresa n'était qu'un écran de fumée... dis-je, la gorge serrée, en pensant à Roman. D'une certaine manière, ça la rend plus atroce encore.

L'hostilité de Nils envers Martin est presque palpable, je le sens à deux doigts de lui sauter dessus et de le secouer jusqu'à lui casser tous les os. Moi, je suis juste profondément choquée et triste. La mort de Teresa me paraît tellement vaine, tellement futile. Il aura suffi de si peu pour priver un petit garçon de sa mère...

– Ok, reprend Nils. Le nom du type derrière tout ça ?

– Je n'en sais rien, répond Martin après une quinte de toux particulièrement violente. Je ne crois même pas l'avoir déjà su.

– Ce bonhomme-là vous dit quelque chose ? continue Nils en lui mettant une photo de Jack sous les yeux.

– Oui, bien sûr. Jack Parker.

Je sursaute, mais Nils reste impassible. Il devait s'attendre à cette réponse :

– J'ai vu quelques-uns de ses films, dit le vieil homme. Pas mon genre, d'ailleurs. Trop de flingues, trop d'explosions, aucune crédibilité...

– On se passera de votre critique éclairée de la filmographie de Jack Parker, l'interrompt Nils. Est-ce que vous l'avez déjà vu ailleurs que sur un écran ? Est-ce qu'il pourrait être le commanditaire ?

– Oui je l'ai déjà croisé mais non, ça ne peut pas être lui, se renfrogne Martin. C'est juste une belle gueule avec un cerveau de bigorneau. Il n'a rien de machiavélique, il n'aurait jamais monté un coup si élaboré. Bête mais pas méchant. Au pire, il aurait pu la tuer par accident, un jour de colère où il aurait trop bu. Et il serait resté planté comme un con devant son cadavre à chialer en attendant la police.

– Ok... Et ce grand costaud, là, avec votre pote Fleming, vous le connaissez ? demande Nils en lui tendant la photo qu'il a volée chez Jack.

– Fleming n'est pas un ami, grommelle Martin en se concentrant sur le visage du baraqué. Et non, il ne me dit rien. Mais c'est loin tout ça... et je suis vieux, j'ai plus l'esprit aussi vif.

– Il se baladait à visage découvert, mais peut-être qu'il lui arrivait de changer de look. Essayez de l'imaginer autrement, avec des lunettes, de la barbe, une moustache, ou encore des cheveux longs...

En entendant ces mots, je me surprends à tenter l'exercice moi-même, parce que le faux Steven Seagal m'intrigue depuis un moment. Quand j'en viens à me le représenter avec la boule à zéro et vingt kilos de plus, un léger déclic se fait quelque part dans les méandres de mon cerveau. Un déclic, pas moins. Mais pas plus. Impossible de dire si j'ai déjà aperçu cet homme ou si j'ai trop regardé de films de Steven Seagal. Ado, j'avais le béguin pour un lointain cousin qui se passait ses films en boucle, ce qui explique que je sois aussi calée sur le sujet...

Martin, quant à lui, ne doit pas avoir la même culture cinématographique, ou les mêmes fréquentations que moi parce qu'il secoue la tête, négativement. La photo ne lui rappelle personne.

– Ok, dit Nils. Je suppose que ça aurait été trop facile...

– Fais gaffe en faisant circuler cette photo, Eriksen. Ça va forcément finir par se savoir, que tu cherches ce type. Et ton gibier a l'air prêt à tout pour sauver sa peau. Tu risques la tienne.

– Vous voyez une autre façon de procéder ?

– Non.

– Donc... Autre chose : pourquoi Vance ? Il gênait quelqu'un ?

– Il gênait beaucoup de monde, répond Martin.

– Je sais, il avait pas mal de politiques véreux dans son collimateur. J'ai un dossier gros comme un annuaire sur lui et les types qu'il a fait tomber. Mais de là à être assassiné... Et puis, il avait l'air plutôt sage, cette année-là, justement. Il ne faisait plus de vagues, la presse semblait l'avoir oublié, on disait qu'il se retirait de la scène...

– On le disait, oui. Je n'ai pas suivi sa carrière de près ; la politique des USA, moi, je m'en foutais à l'époque. Mais ce que je sais, c'est que Vance n'avait rien d'un homme inactif. J'ai retracé ses déplacements, dans le cadre de l'enquête de routine. Il était discret, mais il ne s'est pas accordé un moment de répit, toujours en mouvement au cours des six derniers mois. Toujours à l'affût.

– Vous avez des preuves ? Un récapitulatif de ses destinations ?

– Les preuves, je les ai détruites, tu te doutes bien. Je n'avais aucune envie qu'on s'intéresse à Vance, et à ce qu'on remette en cause la mort accidentelle. J'ai tout fait pour qu'il n'y ait pas d'enquête approfondie et qu'on classe l'affaire.

– Je ne suis pas mécontent que vous soyez en train de crever, Martin, dit Nils presque avec nonchalance. J'espère que c'est douloureux.

– Ça l'est, répond le vieil homme. Sois tranquille, Eriksen, ça l'est vraiment...

Quand nous prenons congé, il ajoute, après une quinte de toux qui lui ravage la gorge et les poumons, dans un bruit de linge humide qu'on déchire :

– Vance... il gênait aussi quelques hommes d'affaires. Des gros. Puissants. Et d'autres, plus modestes, mais qui n'avaient plus rien à perdre s'il les faisait tomber. Des types partis de rien, et qui ne voulaient surtout pas y revenir. Capables de tout, donc. C'est par là qu'il faut creuser.

– Des noms ?

– Non. Je n'en sais pas plus, je te jure.

Nils quitte le mobil-home sans un mot. Je lui emboîte le pas, nauséuse tant à cause de la fumée de cigarette que des révélations de Martin qui m'interpelle :

– Mademoiselle...

– Oui ?

– Dites à Roman... que je suis désolé.  
Je hoche la tête et sors sous la pluie.

## **2. La magie du Sud**

Roman, bras croisés, regard dur perdu au loin, est appuyé contre le flanc du mobil-home, indifférent à la pluie qui ruisselle sur son beau visage, comme un torrent de larmes, et transforme son costume impeccable en éponge. Je suis aussi surprise qu'heureuse de le voir : il ne devait nous rejoindre que ce soir. Mais je suis soulagée également. Après ces confessions pour le moins glauques, sa présence me fait du bien.

Puis je réalise que, de son poste près de la fenêtre, il a suivi une bonne partie, voire la totalité, des échanges en direct. Si c'était éprouvant pour moi, j'imagine ce que ça a dû être pour lui, et le malaise m'envahit...

La pluie redouble de violence. Nils s'est réfugié sous le parasol, il a remonté le col de son blouson de cuir et nous observe, les mains dans les poches. Prêt, je suppose, à s'interposer si Roman décide d'aller étrangler Martin. Ou à lui donner un coup de main... Quant à moi, je suis toujours plantée sur la dernière marche du mobil-home, et je ne sais pas quoi dire, quoi faire. C'est difficile : Roman n'est pas très expressif, et le décrypter relève souvent de la mission impossible. Quand quelque chose ne va pas, il se minéralise. Fureur, désespoir, douleur, tristesse, dégoût, inquiétude, rancœur, dépit, angoisse, colère : quelles que soient les émotions négatives qui le ravagent, sa réponse est presque toujours identique : mutisme et fixité. Il se mure. Il se ferme. Il verrouille tout, le temps de reprendre le contrôle. Et moi pendant ce temps, je me sens impuissante, incapable de l'aider, de le soutenir. Mais peut-être n'en a-t-il pas besoin...

Il se détache soudain du mobil-home, l'air d'avoir pris une décision, et je vois Nils se crispier, dans l'expectative. Mais Roman se contente de me tendre la main et, quand je la saisis, elle est glacée, mais ferme. Je le suis jusqu'au taxi qui était resté garé devant le portillon déglingué, à nous attendre. Roman a dû renvoyer le sien. Quand il m'ouvre la portière, je jette un œil par-dessus son épaule et j'aperçois Martin sur le pas de sa porte ; il suit Roman des yeux, il ressemble à un fantôme.

Le trajet en taxi jusqu'à l'aérodrome est silencieux. Au moment de nous séparer, Roman me propose de rester avec lui ce soir. J'accepte bien sûr, le cœur déjà gros de ne pas le voir de la semaine, qu'il doit passer à La Nouvelle-Orléans. Avant d'embarquer dans le jet qui le ramènera à Manhattan, Nils lui dresse un topo récapitulatif de ses conclusions. Il compte maintenant se concentrer sur Vance, mettre la main sur Fleming dont il a enfin retrouvé la trace avant-hier, et fouiller les autres propriétés de Jack. Il est persuadé que Vance, se sachant menacé, aura confié à Teresa des documents explosifs qu'elle aura ensuite dissimulés chez Jack, comme elle l'a fait pour la photo. Roman lui donne son feu vert, à condition que Jack ne soit pas informé.

– Je ne veux pas que Jack soit mêlé à ça, pour l'instant, dit Roman toujours aussi sombre. Embarque tout ce que tu trouveras chez lui qui peut servir, mais sois discret. Fais gaffe à ce que personne ne te suive ou ne comprenne ce que tu manigances. Le fumier qui est derrière tout ça m'a déjà pris ma mère, pas question qu'il s'approche de mon père.

« Mon père... » C'est la première fois que j'entends Roman appeler Jack autrement que par son prénom, et s'il n'y a aucune douceur dans sa voix, il y a indubitablement une marque d'amour dans le choix de cette expression. Tandis qu'ils continuent à discuter et planifier, je téléphone à Edith pour lui demander si demain je peux boucler mon article en télétravail au lieu de me rendre au bureau. Je voudrais rester le plus longtemps possible avec Roman.

– Pas de problème, me répond-elle après avoir consulté les plannings. Rien ne requiert votre présence physique ici. D'ailleurs, je constate que vous avez posé deux jours la semaine suivante ?

– Oui, c'est mon anniversaire, dis-je en croisant les doigts pour qu'elle ne me demande pas en contrepartie d'annuler ces deux journées (nous sommes moins à couteaux tirés depuis que Roman a fait hospitaliser son père dans sa clinique, mais Edith reste Edith, c'est-à-dire quelqu'un pour qui gentillesse est encore synonyme de faiblesse).

– D'accord... répond-elle néanmoins. À condition que vous preniez en charge les corrections et les vérifications des données pour le prochain numéro spécial.

*La bourrique ! Ça fait des jours que tout le monde essaie de se refiler ce boulot, une vraie patate chaude, encore plus pénible et soporifique qu'une conférence sur l'indice du coût de construction et l'organisation spatiale des stabulations entravées en élevage laitier dans l'Indiana. Rien que l'intitulé vous achève.*

– Aucun souci, dis-je en me retenant de grimacer. Merci Edith.

*Après tout, c'est aussi ça, ce métier ; je ne peux pas toujours tirer le gros lot et me promener au Carnaval de Rio ou interviewer l'homme de ma vie...*

– De rien Amy, de rien... répond Edith sans que je parvienne à déceler si elle est sincère ou sarcastique.

– Votre père va mieux ?

– Merveilleusement bien ! s'enthousiasme-t-elle, joyeuse tout à coup. Il a pu se lever pour faire quelques pas hier au bras de son infirmière, Corinne. Une jeune femme formidable, pétillante, une de vos compatriotes, je crois. Monsieur Parker l'a affectée à son service exclusif. Remerciez-le encore pour tout, Amy, je vous prie.

– Je n'y manquerai pas, assuré-je en m'apprêtant à raccrocher.

– Amy ? me rappelle soudain Edith.

– Oui ?

– J'apprécie que vous vous chargiez des basses tâches du numéro spécial. Ça fait partie du job, certains ont tendance à l'oublier. Pas vous, c'est bien.

– Oh... me contenté-je de répondre, prise au dépourvu.

– Il y en a pour trois jours, peut-être quatre, sans compter l'article que vous devez terminer lundi. Je vous envoie les fichiers par mail. À part mercredi matin, où j'aurai besoin de vous en chair et en os, inutile de venir au journal cette semaine. Vous pouvez travailler depuis chez vous, vous aurez largement de quoi vous occuper.

– C'est... merci infiniment, Edith ! balbutié-je avant de raccrocher, contente, surprise et même super contente !

*Je vais pouvoir rester avec Roman à La Nouvelle-Orléans ! Toute la semaine ! Enfin presque. Et après : week-end prolongé en amoureux ! Le pied !*

Puis, constatant que Nils et Roman sont encore en grande discussion, j'en profite pour confirmer par mail à Patrick Dawn, mon éditeur, notre rendez-vous de mardi soir à New York, qui se goupille formidablement bien, et pour appeler Charlie :

– Ok, je ne te revois pas avant un bout de temps, alors ? me répond-elle tout en râlant après Goliath qui essaie de l'escalader pour s'installer sur ses genoux.

– Oui, enfin, bon... je ne sais pas trop, en fait, dis-je tout à coup embarrassée en réalisant que je m'emballe un peu vite et que Roman avait peut-être d'autres projets, dans lesquels je ne figure pas, pour cette semaine. Il faut que je voie avec Roman.

– C'est tout vu : il va vouloir te garder pour lui. Veinarde.

– Je t'enverrai un texto, dis-je pour couper court. En plus, je n'avais pas prévu le coup, donc je n'ai rien emmené, même pas ma brosse à dents.

– À mon avis, me taquine Charlie, un multimilliardaire doit bien avoir une brosse à dents d'avance chez lui. Voire deux ou trois. Ou un carton au sous-sol.

– Voire un container entier, dis-je en souriant.

– Tout à fait. Mais, au pire, si jamais par malheur tu étais tombée sur le seul multimilliardaire au monde qui n'a pas de container de brosses à dents d'avance dans sa cave, je suis certaine qu'il serait capable d'acheter la chaîne Walmart rien que pour te dépanner.

Nous continuons à délirer sur le sujet jusqu'à ce que Charlie s'exclame :

– Couché !

– Pardon ?

– Désolée, c'est Snoopy. Il essaie de ruser pour grimper sur le canapé. Mais j'applique la méthode Roman : fermeté et fermeté. J'irai à la clinique véto demain pour lui prendre de l'antiparasitaire. Je trouve qu'il se gratte beaucoup.

– Encore ? ! Mais tu y es déjà allée cinq fois depuis que tu l'as !

– Eh ben demain ça fera six, répond Charlie sans se démonter. Tu préfères que je fasse de l'élevage de puces dans ton appart ?

– Jamais de la vie ! Si j'en vois une seule sautiller sur la moquette à mon retour, je vous coupe en cubes, toi et ton sac à puces. Mais... tu vas y laisser ton salaire, à force, soupiré-je en me creusant la cervelle pour trouver une façon diplomate de lui dire d'abandonner l'idée d'emballer son beau vétérinaire.

Mais Charlie a compris sans que je prononce les mots ; elle marque un silence avant de déclarer, soudain sérieuse :

– Il me plaît vraiment. C'est pas si souvent, que je tombe amoureuse...

Que répondre à ça ? Nous papotons encore quelques minutes jusqu'à ce que je m'aperçoive que Nils et Roman m'attendent.

\*\*\*

Après plus de deux heures d'hélicoptère, Roman et moi arrivons dans sa propriété de La Nouvelle-Orléans, où nous étions impatiemment attendus par Norah, sa gouvernante depuis l'enfance. Le vol fut calme, Tony ayant bien senti que ce n'était pas le moment de faire des cabrioles avec l'hélico. Je me suis blottie dans les bras de Roman, qui m'ont accueillie, forts et protecteurs, et c'est lui, finalement, qui m'a réconfortée.

Le manoir en bois rouge est à l'image de Roman : beau, atypique, solide, secret. Dressé sur pilotis et entouré d'un parc aux arbres gigantesques, dont de magnifiques chênes centenaires (des *Quercus Virginiana*, plus précisément, m'apprend Roman), il est ceinturé d'une véranda à double étage du haut de laquelle, sur la façade ouest, la vue sur le Mississippi est tout simplement époustouflante. C'est d'ailleurs là que nous dînons, nous régaland d'un plat typique de Louisiane, un succulent gombo au poulet mitonné par Norah. Nous parlons peu, mais l'atmosphère n'est pas pesante. J'admire le parc, qui descend en pente jusqu'aux berges. Des lumières douces éclairent le paysage, se reflètent sur les eaux calmes et sombres. Je suis heureuse d'être ici, dans ce lieu que Roman aime, et qui représente tant pour lui, la maison de sa mère.

– Nous l'avons choisie ensemble, me dit-il à la fin du repas. Tous les trois, avec Jack. Il n'y a jamais vécu, mais sans lui, pas de maison.

Debout, adossé à la rambarde de teck rouge qu'il lisse de la main, il regarde le manoir, mélancolique.

– J'avais 4 ans, ma mère venait de toucher un cachet énorme pour son dernier film. Jack et elle habitaient un loft au cœur de Miami, mais elle voulait « une vraie maison » pour élever son fils. Elle cherchait un endroit au calme, en dehors de la ville, loin des feux de la rampe. Elle en a visité plusieurs, elle m'emmenait chaque fois avec elle et me demandait mon avis. Moi, je les trouvais toutes belles, et j'étais surtout heureux d'être avec elle, de l'avoir pour moi tout seul, pour une fois. À cet âge-là, je n'étais pas difficile : du moment que j'avais une chambre et un jardin pour jouer à Tarzan, c'était parfait. Mais aucune ne trouvait grâce aux yeux de ma mère : trop petite, trop austère, trop bling-bling, trop grande, trop blanche, trop sombre... Visiter des maisons, quand on a 4 ans, ça va bien cinq minutes. Mais là, ça a duré des semaines. J'ai commencé à en avoir marre, vraiment. Je me suis mis à chouiner pour un rien, à dire non à tout, systématiquement. Et puis, un beau jour, elle a déniché celle-ci. Elle m'a dit qu'elle en avait trouvé une parfaite : de ma couleur préférée, rouge, avec des écureuils partout, des arbres

pour faire des cabanes et le fleuve pour faire du bateau.

Roman, perdu dans ses souvenirs, se met soudain à sourire :

– Elle était tellement heureuse qu'elle avait réussi à convaincre Jack de venir visiter avec nous. Moi, j'en avais marre des visites, j'étais de mauvais poil, j'ai ronchonné non-stop : « On peut déjà faire du bateau à Miami, et ici y'a même pas de piscine, et les marches elles grincent, et ils sont où les écureuils ? et le *Missipipi* c'est nul, ça pue, c'est pas aussi grand que la mer, *etc.* » Il paraît que ma mère ne savait plus quoi inventer pour me convaincre. Plus elle essayait de me vendre la maison, plus je m'obstinais : je ne voulais pas habiter ici. L'agent immobilier, qui voyait la vente de l'année lui passer sous le nez à cause d'un sale morveux capricieux, avait visiblement très envie de me coller une bonne fessée, et au lit ! Ma mère allait abandonner, désespérée, quand Jack m'a dit, l'air de rien, en désignant le parc, puis le fleuve : – T'as raison, fiston. Ça vaut rien ici. Vise-moi ça : c'est la jungle, il faudra une machette pour se promener dans le jardin. Regarde, il y a même des lianes dans les arbres ! Non, mais franchement ! Des lianes ! On croit rêver !

– Où ça ? j'ai demandé, tous mes sens de petit Tarzan en herbe soudain en éveil.

– Et ce fleuve est plein de crocodiles, a continué Jack sans me répondre. Énormes, paraît-il ! Avec des gueules gigantesques !

– Des crocodiles ? j'ai répété, encore plus intéressé.

– Plein de crocodiles ! Des centaines de crocodiles ! s'est exclamé Jack avec emphase. À chaque fois qu'on voudra faire un tour en bateau, paf ! on tombera sur un crocodile ! Il faudra se battre, lui mettre des coups de rame sur le nez, tout ça... Non, vraiment, fiston, c'est pas une maison pour nous. Faut être un aventurier, un vrai, pour vivre ici...

Je ris de bon cœur en écoutant Roman me raconter cette mésaventure. Au fil des mots, il s'est glissé dans la peau des personnages et m'a mimé toute la scène avec force détails. Il imite parfaitement sa bouille obstinée de garnement, l'air renfrogné et avide de l'agent immobilier, le visage dépité de sa mère, la grandiloquence de Jack.

– Tu te souviens vraiment de tout ça ou tu inventes ? lui demandé-je quand mon fou rire est passé.

– Je me rappelle quelques détails, répond-il avec un sourire nostalgique. Mais le reste je le tiens de Jack. Il adorait raconter cette histoire.

– Tu n'as jamais pensé à faire carrière dans le cinéma ? dis-je en me nichant contre lui. Tu es vraiment bon.

– Tu plaisantes ? Déjà que je ne supporte pas d'être pris en photo.

Nous profitons de la douceur du soir pour évoquer notre enfance, enlacés sous la véranda. Celle de Roman est chaotique, mais il en parle avec tendresse, malgré les épisodes douloureux.

– J'idéalise ma mère, je sais, dit-il en haussant les épaules comme pour s'en défendre. J'en garde des souvenirs de petit garçon émerveillé alors qu'en fait, je passais plus de temps avec Norah qu'avec elle, qui m'accordait rarement plus d'une heure d'attention par jour. Mais je crois que c'était juste son tempérament ; elle m'aimait en demi-teintes, maladroitement, mais elle m'aimait. Je pense.

– Moi j'en suis sûre, dis-je. Déjà parce que sinon elle n'aurait pas acheté cette maison, qu'elle a clairement choisie pour toi, même si tu faisais ta mauvaise tête. Ensuite parce que tu étais le petit garçon le plus craquant de la planète.

– Ça, c'est parfaitement vrai, se rengorge-t-il comiquement.

– Pour finir, Teresa n'était sans doute pas une mère modèle selon les standards établis, mais elle t'a toujours gardé auprès d'elle. Elle a engagé Norah pour t'assurer une éducation et une présence constante, elle t'a emmené sur ses tournages, en vacances, en déplacement... Quoi qu'elle fasse, Norah et toi étiez de la partie. Alors, oui, en effet, sur une journée de vingt-quatre heures elle en passait rarement une entière avec toi, mais n'empêche. Si elle ne t'avait pas aimé, elle t'aurait laissé à la maison avec Norah, ou bien envoyé dans une institution...

Je me tais soudain en me mordant les lèvres, consciente, mais trop tard, que c'est exactement ce que Jack a fait à la mort de sa femme : il a expédié Roman en Suisse et s'en est totalement désintéressé.

– Excuse-moi, dis-je. Je suis la reine des gaffeuses. Mais dans le cas de Jack, c'est différent...

– Bah, inutile de te rattraper, c'est la vérité : Jack s'est débarrassé de moi, mais je ne lui en veux pas. Ou plutôt : je ne lui en veux plus. J'ai passé trop d'années à être en colère contre mes parents. Contre Jack pour son indifférence et son absence, contre ma mère parce que sa mort a été comme une trahison, elle m'abandonnait en me laissant en pâture aux journalistes, seul face aux scandales, à la honte, à la douleur. Seul parce que Jack n'était pas assez adulte pour assumer un enfant.

– Mais il venait de perdre sa femme et...

– N'essaie pas de me protéger en le défendant, m'interrompt Roman en souriant. Je ne suis plus un petit garçon, Amy. Je sais encaisser. Et tu as déjà fait beaucoup pour moi, plus que n'importe qui d'autre. Grâce à toi, j'ai une chance de connaître la vérité sur la mort de ma mère, et de faire payer l'assassin. Quant à Jack, il est comme il est, j'ai appris à faire avec. De toute façon, dans la famille, on n'a jamais été très doués pour dire « Je t'aime » ni pour le montrer.

– Moi, je trouve que tu te débrouilles pas mal... dis-je en l'embrassant, tout en le tirant par son pull pour l'entraîner à ma suite vers la chambre.

La chambre de Roman, sous les toits, est spacieuse et spartiate, équipée d'un immense lit en bois sculpté face au balcon qui donne sur le Mississippi... et c'est à peu près tout pour la déco. Un ventilateur, un tapis navajo, deux ou trois tableaux aux murs, et une glycine en bac, tentaculaire, éclairée par de petites lampes à ultraviolet, qui occupe tout le coin ouest, complètent l'ameublement. Cette lumière douce est la seule allumée dans la pièce quand j'attire Roman vers le lit. Elle souligne à peine les angles de son visage dont les traits se fondent dans la pénombre légère. La nuit est chaude et calme, et j'ai envie de lui, de sa force, de sa douceur.

Il retire son pull et son tee-shirt d'un seul mouvement, et comme chaque fois je m'émerveille devant son torse aux muscles secs. Roman est un sportif, un coureur, un homme qui pousse souvent son corps dans ses derniers retranchements, et tout dans sa musculature respire la volonté et la maîtrise, la puissance alliée à la vitesse. J'effleure son ventre du bout des doigts, ses abdos saillants, la ligne soyeuse de poils noirs qui descend de son nombril pour se perdre sous sa ceinture. Mes lèvres suivent le tracé de mes doigts, puis je le déboutonne. Il bloque sa respiration quand, en m'agenouillant pour baisser son jean, je frôle de mes cheveux son sexe qui se dresse. J'aime cet instant fugace où je le vois gonfler et se raidir.

Roman pose une main sur mon épaule, la remonte sur ma nuque et, d'une pression des doigts, m'incite à me redresser. Il est silencieux et grave, ses gestes sont mesurés ; seuls l'intensité de son regard et l'arc tendu de son sexe trahissent son désir. Debout face à lui, j'appuie mes doigts à la base de son cou, là où palpète sa carotide ; elle pulse puissamment, un rythme lent qui s'accélère quand je me penche pour passer ma langue sur ses lèvres et que je me colle à lui. Un lien direct avec son cœur.

Un cœur qui bat plus vite, plus fort, à mesure que les mains de Roman s'égareront sous ma chemise à manches longues et dégrafent mon soutien-gorge, une jolie chose en dentelle mauve auquel il n'accorde pas le moindre regard quand il me l'enlève. Pas plus qu'à la culotte assortie qui suit le chemin de mon pantalon pour finir au sol. Puis il me serre contre lui et reprend mes lèvres, mes seins s'écrasent contre lui, nous voilà peau à peau, cœur à cœur ; le mien s'emballe.

La bouche de Roman me fait toujours un effet fabuleux, son goût sucré, sa manière d'embrasser exigeante et tendre, jamais invasive, mais jamais hésitante, la manière d'un homme qui sait ce que j'aime, mais qui prend aussi ce qu'il veut, comme il veut, autant qu'il donne. Je pourrais passer des heures à essayer de décrire les sensations que me procure sa bouche, sans jamais parvenir à en donner un aperçu. Quand il m'embrasse, c'est comme s'il déconnectait tous mes sens, toutes mes fonctions vitales, pour les relier aux siens : mon souffle et mon cœur ne dépendent plus que de lui, mon ventre n'obéit plus qu'à ses

caresses, mes jambes me trahissent et ne cherchent qu'à s'écarter pour le laisser passer, mon sexe s'ouvre comme une fleur sous les rayons du soleil. C'est à la fois grisant et déstabilisant, cette perte de tout contrôle de mon propre corps, cette soumission irréprouvable.

Les mains de Roman me caressent maintenant le dos, les hanches, les fesses, en un carrousel sensuel ; elles sont douces et chaudes, elles prennent leur temps, dessinent des arabesques, laissent dans leur sillage un frisson qui me hérissé l'échine, comme une brûlure délicieuse. J'ai chaud. Très chaud. Je me sens envahie d'une langueur qui me coupe les jambes, et quand la main gauche de Roman, soudain, s'écarte du tracé défini par la droite pour bifurquer de ma hanche à mon ventre, de mon ventre à mon aine, de mon aine à ma fente, humide et tiède, qu'elle caresse et pénètre, je pousse un gémissement et m'affaisse sur le lit derrière moi. De la main droite, Roman accompagne ma descente en douceur et je me retrouve assise face à lui, la bouche à quelques centimètres de son sexe érigé, sombre et palpitant. Puis il se laisse tomber à son tour, sur les genoux, et il écarte les miens des deux mains. C'est lui maintenant qui a la bouche au niveau de mon sexe quand il se penche vers moi. Je m'ouvre un peu plus devant lui et je pose les mains sur sa tête. J'aime jouer avec ses cheveux quand il s'occupe de moi. Et là, j'ai très envie qu'il s'occupe de moi...

Il me sourit, la tête légèrement inclinée sur le côté, et je donnerais un an de ma vie pour chacun de ses sourires. Je détaille ses lèvres, ni trop épaisses ni trop fines, au pli moqueur. Il m'écarte plus grand les cuisses, je suis brûlante et frémissante, je vibre d'impatience et de désir. Il commence par déposer, à la lisière de mon sexe, des baisers légers, paresseux, qui me chauffent et m'excitent encore plus, qui sont sur ma peau délicate comme des papillons aux ailes incandescentes. Je gémis son nom, je sens que je me liquéfie. Dans mon ventre tout semble fondre et se diluer pour venir perler à mes lèvres ; d'un coup de langue, il goûte mon clitoris. La surprise, la décharge de plaisir, intense, me font sursauter et gémir de plus belle.

– Tu as un goût d'épices, Amy, à la fois douceâtre et piquant. Tu es délicieuse.

– Alors dévore-moi... murmuré-je, en appuyant doucement sur sa tête pour le ramener là où je veux, là où j'ai besoin.

Ce qu'il s'applique à faire, avec une passion vorace qui contraste violemment avec le ballet lent que nos deux corps dansaient jusqu'à présent. Sa langue me lèche et me pénètre, tourbillonne sur mes chairs ruisselantes, me titille, m'exaspère puis me caresse avec fougue, presque jusqu'à l'orgasme, presque jusqu'à la délivrance... mais pas tout à fait. Roman se dérobe quand je lui emprisonne la tête et lui demande de me faire jouir, il dit non, il dit pas tout de suite, il dit je veux t'entendre gémir encore, plus fort, ma douce, plus fort. Alors je gémis, et même, je suis près de crier. Mais Roman m'abandonne soudain, se décale sur le côté. Je proteste, mais il me dit non, ne bouge pas, tu vas voir. Et je vois, ou plutôt je sens, le petit vent frais du ventilateur sur mon ventre. Roman pose sa joue sur ma cuisse, sa bouche à quelques centimètres de ma fente, brûlante et ruisselante, qu'il ouvre du bout des doigts. La fraîcheur de l'air du ventilateur, qui arrive par vagues sur mon sexe, est délicieuse, électrisante. J'ondule sous ces caresses étranges, intangibles, mon clitoris gonflé imite mes mamelons et se dresse et pointe, dans l'attente d'un effleurement, dont Roman, parfois, le gratifie, du bout de l'index, me faisant bondir et geindre de frustration. J'en veux plus !

Je me tortille, je m'ouvre plus grand, je voudrais m'écarteler. Roman souffle sur mes lèvres, un souffle chaud qui contraste avec l'air frais. Puis il rapproche sa bouche de mon sexe, le caresse du bout de la langue, l'embrasse à pleine bouche, le déguste, le dévore, et sa chaleur est délicieuse. J'essaie de l'emprisonner, je ne veux plus qu'il s'écarte, je ne supporterais plus qu'il se dérobe et me prive du plaisir qui enfle et gonfle et grossit démesurément entre mes cuisses. Je comprends tout le sens de l'expression « mourir de frustration ».

– Oh, Roman... s'il te plaît... je t'en prie...

Je ne sais plus que ça, les suppliques, les murmures, je ne suis plus capable d'autre chose parce que

sa bouche me rend folle. Ses mains sont profondément enfoncées dans la chair moelleuse de mes cuisses, ses pouces écartèlent mes lèvres, des mèches de ses cheveux, soyeuses, viennent caresser mon ventre et me font frissonner, et sa langue, sa langue... plonge et virevolte et revient se presser, s'appuyer, ô c'est trop bon, danser frénétiquement sur mon clitoris qui vibre et pulse jusqu'à ce qu'enfin une explosion de jouissance, la délivrance, me fasse crier et crier jusqu'à perdre mon souffle, mes mots, et ma conscience... Je flanche, je tombe en arrière, accueillie par la mollesse duveteuse de l'édredon, puis je bascule dans un trou noir, noyée de plaisir.

Quand j'émerge, les lumières de la glycine sont éteintes. Roman est allongé près de moi, en appui sur un coude, il m'observe. Je devine ses traits dans l'obscurité, l'ombre d'un sourire. J'admire les pleins et les déliés de son corps, la saillie de sa hanche qui pointe, et les muscles puissants de ses cuisses. Je voudrais tendre la main pour le toucher, mais je ne me sens pas la force de faire le moindre mouvement. Mon orgasme a été si impétueux qu'il m'a laissée épuisée, rompue. J'ai l'impression de n'être plus qu'une marionnette désarticulée dont on aurait coupé les fils. Au milieu de la farandole indolente de pensées qui flottent dans mon cerveau, une seule se détache : j'ai laissé Roman en plan. Il m'a fait jouir et je me suis endormie comme une brute sans lui rendre la pareille. J'aimerais me rattraper, mais rien que l'idée de tourner la tête ou de lever un bras me semble insurmontable.

– Roman...

– Oui ?

– Peux plus bouger...

Je l'entends rire doucement. Il se rapproche pour passer son bras sous ma nuque et tirer le drap sur moi. Il me caresse la tempe, enroule une boucle entre ses doigts :

– Et c'est grave ?

– Ennuyeux. Pour toi.

– C'est sûr. Mais je survivrai, ne t'en fais pas.

– Vrai ?

– Promis.

– Bonne nuit...

– Je suis heureux que tu sois là, ma douce, murmure-t-il alors que je sombre dans le sommeil, la tête calée sur son épaule, nos jambes entremêlées, son sexe dur contre mon flanc. J'ai tellement besoin de toi...

Au milieu de la nuit, le froid me réveille. Je cherche à tâtons la couverture, en prenant soin de ne pas déranger Roman. Il dort paisiblement, sur le dos, un bras replié sous sa tête, l'autre posé sur son ventre. Il respire calmement, profondément. C'est la première fois que je peux l'admirer dans son sommeil. Il est tout simplement magnifique, une œuvre d'art de chair et d'os. Il frissonne quand je pose la main à l'intérieur de sa cuisse. La peau est tellement douce à cet endroit, presque imberbe... Je la caresse légèrement, mon pouce, par mégarde, effleure ses bourses qui se rétractent instantanément. Son souffle s'accélère, ses paupières papillonnent, il est à la frontière du sommeil. Ma main remonte et vient se nicher dans le haut de ses cuisses ; ses yeux s'ouvrent à demi, il me regarde à travers la fente de ses paupières, sans rien dire. Son sexe commence à palpiter, je le frôle de ma paume, il se grandit ; je le caresse, il se raidit ; je l'empoigne, il se dresse.

– Tu comptes abuser de mon corps pendant mon sommeil ? marmonne Roman d'une voix rauque.

– J'y songe, dis-je tandis que ma main entame des va-et-vient lascifs sur son membre complètement au garde-à-vous, maintenant. J'y songe beaucoup et très fort...

– C'est bien, répond-il avec un sourire en refermant les yeux. Abuse tant que tu veux, ma douce, abuse tant et plus, jusqu'à ce que je te demande grâce...

– À tes ordres, mon amour dis-je en lui mordillant l'épaule avant de le chevaucher.

Il n'a pas crié grâce, mais il a crié mon nom. Plusieurs fois.



### **3. Happy birthday Amy !**

Le lendemain matin, la mélancolie de Roman s'est évaporée. Je l'entends vaguement se lever, à l'aube, et je devine qu'il part courir. Il me dépose au coin des lèvres un baiser qui me fait ronronner de plaisir. J'envisage une seconde de le ramener sous les draps pour profiter encore un peu de lui, mais je me rendors avant même d'avoir terminé de formuler l'idée. Une ou deux heures plus tard, je suis réveillée par l'odeur délicieuse du café et des viennoiseries toutes chaudes. Roman s'assied en tailleur sur le lit, après y avoir déposé un plateau de petit déjeuner si copieux qu'il suffirait à nourrir la moitié de la ville. Je le trouve tellement sexy, torse nu, les cheveux mouillés après la douche, que l'idée de retourner sous les couvertures avec lui me tenaille à nouveau. Mais le moindre geste, la moindre manœuvre mettent en péril l'équilibre précaire du plateau. La sagesse m'oblige donc à attendre d'avoir terminé le petit déjeuner avant d'attaquer le plat de résistance en abusant de son corps.

Pour mon plus grand bonheur, et comme l'avait prédit Charlie, Roman se montre plus que disposé à me faire une place dans sa vie à La Nouvelle-Orléans, pour toute la semaine. Je peux constater à cette occasion qu'il ne stocke pas de container de brosses à dents dans son sous-sol. Mais il me prête très obligeamment la sienne avant de m'emmener, dès l'ouverture des magasins, en commando shopping. Nous écumons toutes les boutiques, main dans la main. C'est merveilleux d'être ensemble, dans cette ville fascinante, à l'ambiance étrange et si différente de New York. C'est carrément un autre monde que Roman connaît jusque dans ses moindres recoins. Il profite éhontément que je n'aie littéralement rien à me mettre pour me constituer une garde-robe suffisante pour m'habiller un mois sans porter deux jours de suite la même tenue. Comme d'habitude, je dois réfréner ses ardeurs. Pas que ce soit désagréable, au contraire, c'est grisant, mais je ne parviens toujours pas à m'y habituer, alors je renâcle :

– Roman, dis-je quand il me fait essayer une énième robe, bleu nuit, magnifique, mais beaucoup trop chaude, alors que les paquets s'empilent déjà dans la voiture jusqu'au plafond. Roman...

– Hmmm ? répond-il préoccupé par un pli dans le lainage qui ne tombe pas comme il le souhaiterait.

– On n'est pas dans *Pretty Woman*, tu sais ?

– Évidemment, dit-il offusqué. Tu es bien plus belle que Julia Roberts. Mademoiselle, continue-t-il à l'attention de la vendeuse en lui désignant le pli disgracieux, il y a moyen de faire quelque chose pour ce truc qui pendouille, là ?

– Certainement, monsieur.

– Parfait. Si vous pouviez faire vite, ajoute-t-il alors que je m'apprête à protester que, bon, ça suffit comme ça. Je crains d'avoir épuisé la patience de ma fiancée, qui est à un cheveu de passer en mode « ronchonage ».

Je ne peux pas m'empêcher de pouffer à cette repartie, énoncée avec le plus grand sérieux, qui désamorce d'emblée mon envie de râler (ça, et le mot « fiancée », qui m'a donné des frissons partout). J'adore l'humour décalé et le sens de la dérision de Roman, capable d'utiliser des termes comme « pendouiller » ou « ronchonage » avec autant de classe que s'il discutait d'art étrusque en prenant le thé avec la reine d'Angleterre. Et j'apprécie aussi qu'il sache précisément décrypter mon caractère (alors que j'ai moi-même parfois du mal à me comprendre...). Qu'il puisse, l'air de rien, déceler, voire anticiper la moindre de mes variations d'humeur. C'est à se demander s'il n'a pas un sixième sens ou des antennes cachées.

Le reste de la semaine passe à une vitesse vertigineuse et je retrouve le bonheur de partager la vie de Roman au quotidien. Un bonheur toujours trop bref dont je compte profiter au maximum. Vivre avec lui n'est jamais monotone, c'est une griserie continue, grâce à son humour, sa tendresse, son énergie.

Je travaille sur les corrections demandées par Edith mais aussi sur celles de mon manuscrit, que Patrick Dawn, mon éditeur, m'a rendu mardi soir quand je me suis rendue à New York. Le mercredi matin, j'ai travaillé avec Edith et hop, retour en jet à La Nouvelle-Orléans. J'ai encore beaucoup de mal

avec ces sauts de puce aériens, que je trouve épuisants même quand Tony ne s'autorise pas de loopings. Je ne sais pas comment fait Roman, je crois que je ne m'y habituerai jamais. Mon entrevue avec Patrick s'est passée comme sur des roulettes ; c'est un grand bonhomme jovial (vraiment très grand, presque deux mètres !) aux cheveux blancs, avec des épaules de lutteur et un ventre proéminent. Ses quelques remarques et suggestions sont, pour la plupart, très pertinentes. Dès que j'ai terminé mes modifications, il valide, je signe le bon à tirer et mon manuscrit part chez l'imprimeur ; une nouvelle aventure qui commence.

Roman, lui, jongle avec ses rendez-vous pour se libérer tôt l'après-midi et me faire visiter La Nouvelle-Orléans, surtout le Vieux Carré qu'il affectionne particulièrement pour sa culture, sa musique, son ambiance. On mange des beignets avec un café au lait près du marché français, on fait une balade en bateau à roues à aubes sur le Mississippi (qui me vaut un spectaculaire coup de soleil sur le nez), on passe des soirées dans des clubs de jazz, et Roman attise ma gourmandise en m'invitant dans les meilleurs restaurants cajuns et créoles. Ici, la frénésie new-yorkaise, les palaces, les buildings semblent un mirage. On prend son temps pour vivre, et la richesse de la ville est avant tout culturelle, même s'il y a des quartiers très fortunés, notamment Garden District avec ses superbes demeures de célèbres acteurs. Habiter ici ne me déplairait pas ; croiser Brad Pitt en allant acheter ses croissants le matin, on peut imaginer pire comme calvaire... On est loin des endroits excessivement luxueux dans lesquels j'ai l'habitude de voir évoluer Roman mais il est tout aussi à son aise ici. C'est ici qu'il se sent chez lui, pas à Manhattan, pas dans ses appartements impersonnels de la Red Tower, de béton et d'acier, dessinés et meublés par un architecte tendance et hors de prix ; mais dans cette immense maison en bois plantée au milieu du bayou, avec ses arbres qui ont vu naître et mourir plusieurs générations, avec son fleuve impavide... et ses alligators. Alligators que nous avons eu la chance (ou la malchance, selon le point de vue), de croiser lors de nos escapades sur le bateau de Roman, à travers le bayou, et plus spécialement sur le lac Saint-Martin où ils pullulent.

Malgré tout, s'il est toujours aussi attentionné et tendre avec moi, Roman reste inhabituellement préoccupé ; maintenant que l'enquête sur la mort de sa mère a pris un tournant décisif, il espère un dénouement imminent. Il appelle Nils matin et soir, pour s'informer des avancées, jusqu'à ce que celui-ci, avec son tact légendaire, l'envoie promener :

– Je te fais signe quand j'ai du nouveau, Roman. Arrête de me harceler et de saturer ma messagerie comme une pucelle après son premier rancart.

Roman ferme les yeux, ronge son frein, et inspire un grand coup avant de raccrocher calmement. Je comprends que Nils le trouve trop pressant, mais il y a sûrement des manières plus diplomates de le dire.

– Il peut être exaspérant jusqu'à l'exécration, le Viking, quand il veut, hein ? dis-je, compatissante, en pensant au nombre de fois où Nils m'a laissée sur des charbons ardents, sans nouvelles, alors que j'avais désespérément besoin de ses réponses.

– S'il me chatouille trop, je l'emmène en balade sur le lac Saint-Martin et je le laisse rentrer à la nage, gronde-t-il entre ses dents.

– Pauvres alligators... dis-je, faussement désolée.

Roman se tourne vers moi et retrouve le sourire :

– Tu as raison, ce ne serait pas charitable pour ces bestioles, et j'aurai toutes les associations de défense animale sur le dos.

Il passe une main dans mes cheveux et conclut, juste avant de m'embrasser tendrement :

– Je devrais plutôt le priver de dessert pendant trois jours, je suis sûr qu'il ne s'en remettrait pas.

\*\*\*

Le vendredi, Roman est à deux doigts de mettre sa menace à exécution. Au terme de cinq jours, visiblement éprouvants, d'investigations sur Vance, de voyages d'un bout à l'autre du pays sur les traces de Fleming, de fouilles infructueuses chez Jack, Nils fait escale à La Nouvelle-Orléans. Il lui manque

encore des pièces du puzzle, il veut visiter et inspecter l'ancien foyer de Teresa. Comme demain c'est mon anniversaire (un quart de siècle !), et que Roman compte m'emmener pour l'occasion quelque part loin d'ici, Nils aura tout loisir de retourner la maison de fond en comble.

À 19 heures, il pleut des trombes, aussi dînons-nous tous les trois dans l'étrange salle à manger du manoir plutôt que dans la véranda. C'est une pièce grande comme une salle de bal, percée d'une multitude de portes toutes magnifiquement ouvragées et rigoureusement identiques, qui débouchent sur les cuisines, arrière-cuisine, réserve, mais aussi, étonnamment, sur des alcôves, des penderies, des boudoirs. La pluie fouette rageusement les baies vitrées et forme un rideau opaque qui brouille le paysage, confondant le ciel et la terre.

– Tu en es où, sur Fleming ? demande Roman à Nils.

– Nulle part, répond Nils en se servant une troisième assiette de jambalaya aux crevettes.

– Comment ça nulle part ? s'inquiète Roman. Dimanche dernier tu avais retrouvé sa trace.

– Ouais. Mais il n'est pas resté sagement assis à m'attendre pendant que j'interrogeais Martin. Il a filé.

– Et ? s'impatiente Roman.

Nils félicite Norah, venue nous réapprovisionner en pain, pour sa délicieuse cuisine, avant de répondre :

– Et il m'a baladé dans trois États avant que je perde sa piste du côté de Las Vegas.

– Mais tu vas le retrouver, n'est-ce pas ? Quand tu dis que tu l'as perdu, c'est juste... enfin...

– Je ne sais pas.

– Merde ! C'est pas Houdini, ce type !

– Non, mais moi je ne suis pas équipé pour retourner chaque foutu grain de sable de ce foutu désert.

Roman, que l'impassibilité de Nils exaspère tout à fait, rétorque :

– T'es pas équipé ? Ça veut dire quoi ? Tu as besoin de plus de moyens ? De plus d'argent ? Combien ? Dis-moi !

Nils le regarde par en dessous et prend le temps de terminer son assiette avant de répondre :

– Si j'avais besoin de fric, je te le dirais. Mais le dieu dollar ne résout pas tout, Roman. J'ai fait mon possible pour retrouver Fleming...

– Apparemment, ton possible ne suffit pas !

– Pour autant que je sache, reprend Nils d'une voix très basse, à la limite du grondement, Fleming a pu énerver le mauvais mec qui aura décidé de l'enterrer quelque part dans le désert de Mojave. Si t'as un plan pour le retrouver au milieu de ces quarante mille kilomètres carrés d'aridité, vas-y, je t'écoute. Sinon, tu arrêtes de m'emmerder et tu me laisses bosser.

À partir de là, le ton monte entre eux, chacun campe sur ses positions, Roman apparemment porté par le stress et vingt-cinq ans de doutes et de douleur, Nils hermétique et dangereusement calme, comme déconnecté. J'ai du mal à les reconnaître, tous les deux, tout s'est enchaîné et dégradé si vite ! Regarder deux amis s'affronter est un spectacle effrayant ; quand je les vois se lever et se planter face à face, j'ai peur qu'ils n'en viennent aux mains. J'hésite à m'interposer, mais déjà Nils contourne Roman pour attraper son blouson de cuir. Il dit : – C'est pas en posant un chèque en blanc sur la table que tu vas retrouver l'assassin de ta mère, Roman. Tu devrais le savoir, depuis le temps. J'ai fait mon maximum. Mais puisque c'est pas assez, et si tu penses que d'autres peuvent mieux faire... ok. Engage quelqu'un de plus compétent. Tu trouveras tout ce qui concerne cette affaire dans des cartons au Sleepy Princess.

Nils m'adresse un petit salut et s'apprête à quitter la pièce par la porte la plus proche quand Roman, déstabilisé, lui demande :

– Tu vas où comme ça ?

– Qu'est-ce que ça peut te foutre ? répond Nils en franchissant le seuil.

– Ben...

– Merde ! dit Nils en sortant de la penderie pour emprunter la porte suivante.

Roman esquisse un sourire en coin, et trente secondes plus tard, Nils resurgit en pestant :

– Foutue baraque ! grommelle-t-il avant de disparaître par une troisième porte.

– Il y a douze portes dans cette salle, me confie Roman dont le sourire s'élargit. Une seule donne sur le couloir, les autres sont des culs-de-sac. Tu crois qu'il va toutes les essayer ?

– Il est assez têtu pour ça, oui, réponds-je, soulagée de le voir se détendre. Ou bien il va passer par la véranda.

– Sous ce déluge ? demande Roman, sceptique, en désignant la pluie torrentielle qui fouette de biais les baies vitrées donnant sur la véranda.

Quand Nils réapparaît et, d'un pas décidé, passe une quatrième porte, Roman, l'air de s'amuser franchement maintenant, commente :

– Ah... je te parie un baiser qu'il n'essaiera plus aucune porte après celle-ci.

– Qu'est-ce qui te rend si sûr ? m'étonné-je.

– Norah a prévu un gâteau à l'ananas absolument irrésistible pour le dessert.

– Il est dans les cuisines ? demandé-je en riant.

À cet instant, Nils, l'air mi-figue mi-raisin, émerge avec le fameux gâteau, nappé d'une sauce au miel, posé sur un somptueux plateau de cuivre. Il est visiblement tiraillé entre l'appât du sucre et un reste de mauvaise humeur. Roman se penche pour me voler le baiser du pari avant de lui dire : – Désolé, Nils, je suis un peu nerveux en ce moment. J'apprécie ton boulot. Énormément. En seulement quelques semaines, tu es arrivé plus loin que quiconque n'est allé en plus de vingt ans. Les flics, les journalistes, le détective que j'avais embauché, Fleming... Personne n'avait réussi à rassembler tant d'infos, ni fait ces recoupements et ces déductions.

Nils écoute en découpant le gâteau avec application ; il le goûte du bout du doigt, et hoche la tête d'un air appréciateur. La réconciliation est en bonne voie.

– Je voudrais que ce soit toi qui poursuivis cette enquête, conclut Roman après quelques excuses.

– Ok, se contente de répondre Nils, pas rancunier, en nous distribuant nos parts, une minuscule pour Roman et une énorme pour moi.

– J'ai l'impression qu'il ne m'a pas complètement pardonné, me chuchote Roman à qui il suffit de deux coups de cuillère pour terminer sa part de gâteau alors que Nils et moi n'en sommes pas encore au quart des nôtres.

Je l'autorise à piocher dans la mienne. Il invite Norah à se joindre à nous, et je trouve cette attention touchante. Nils ne tarit pas d'éloges sur la cuisine, il se déclare prêt à épouser Norah sur-le-champ. La vieille dame promet d'étudier sa proposition, Roman fait mine de s'offusquer, et le repas s'achève dans la bonne humeur générale.

*Je t'aime, Roman Parker, même quand tu as tort, même quand tu te trompes. Parce que tu sais t'excuser et reconnaître tes erreurs. Parce qu'avec tous tes milliards, tu pourrais te prendre pour le maître du monde, mais non, tu restes à l'écoute des autres. Surtout, ne change rien.*

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il prend ma main sur la table et la presse doucement. Il me sourit. Je perds pied...

\*\*\*

Après le dîner, Nils s'exile dans le grenier pour faire le tri dans le capharnaüm qui s'y entasse, à la recherche d'autres preuves cachées par Teresa. Il y déniche des cartons remplis de vieilles archives, sans intérêt selon Norah. Des factures d'eau, d'électricité, de gaz, des quittances de loyer, des bons de garantie, des relevés de comptes, des redevances, des contrats d'assurance, des justificatifs de paiement, etc. Toute cette paperasse qu'on garde dans un coin pendant des années au cas où l'administration nous la réclamerait, et qu'on finit par oublier. À la mort de Teresa, Roman n'avait que 7 ans et Jack se désintéressait totalement de la maison de La Nouvelle-Orléans dont son fils hériterait à sa majorité. C'est

donc Norah qui s'était occupée de trier les affaires de Teresa. Elle avait remis à Jack, sur sa demande, tout ce qui avait une valeur marchande, comme les bijoux et les manteaux. Elle avait soigneusement conservé les photos, les lettres et tout ce qui pouvait avoir une valeur sentimentale afin de le donner à Roman, quand il serait plus grand. Pour finir, elle avait entassé au grenier toute la paperasserie, pêle-mêle. Plus personne n'y avait pensé jusqu'à ce que Nils vienne y mettre son grain de sel. Tandis qu'il transforme le grenier en champ de manœuvre, éparpillant les dossiers aux quatre coins de la pièce, Roman et moi préparons nos bagages.

– Si tu ne me dis pas où on va, je ne peux pas deviner quoi emmener, ronchonné-je devant ma valise.

– C'est une surprise, s'obstine Roman.

– Mais je prends un maillot de bain ou pas ?

– Oui, ça peut toujours servir...

– Une jupe ?

– Très bien.

– Un jean ?

– Parfait.

– Un bonnet, une écharpe, des gants ?

– Tu as ça ici ? demande-t-il étonné.

– Non.

– Ben alors... ?

Je soupire, vaincue, et entasse tout ce qui me tombe sous la main sans distinction. Roman me tend la robe en laine bleu nuit qu'il a fait retoucher.

– Si je me retrouve en tenue de cocktail pour escalader le Kilimandjaro, ce sera ta faute, bougonné-je encore.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes dans l'hélicoptère, puis le jet, puis barbotage en duo dans la baignoire avec vue sur les nuages, puis nuit délicieuse et câline, à quarante mille pieds d'altitude. Délicieuse, mais trop courte : à 6 heures du matin, Roman me réveille. Nous nous apprêtons à atterrir. Enfin je vais savoir où il m'emmène !

Je me redresse, les cheveux en bataille, encore somnolente. Sur le lit, il a étalé des vêtements à mon intention : un pantalon de velours beige, des chaussettes en laine, un pull à grosses côtes d'un joli vert pâle, des moufles et un manteau à côté duquel celui du Père Noël passerait pour un gilet d'été. J'aurais dû me douter que ce que je mettais dans ma valise n'avait aucune importance et qu'il aurait prévu de quoi m'habiller en fonction de notre destination. J'aime d'ailleurs beaucoup le pantalon, et je caresse machinalement le pull du plat de la main : il est d'une douceur exquise...

Roman déambule nu dans la chambre quelques secondes, à la recherche de ses vêtements, avant de s'habiller rapidement. Je ne me lasse pas de le regarder. Quand il bouge, son corps est une merveille, une extraordinaire mécanique, presque trop parfaite. Il est vif et souple, les muscles roulent doucement sous sa peau dorée qui disparaît trop vite sous le tissu. Je soupire de dépit quand il enfle son boxer, puis un jean noir et un énorme pull à col roulé, du genre qu'on porte pour aller chasser l'ours polaire. Il est beau. Il n'y a pas mille façons de le dire, ces trois mots sont à la fois suffisants et dérisoires. C'est comme « Je t'aime ». Ça veut tout dire, c'est absolu.

– On part pour une expédition en Antarctique ? demandé-je en me faisant violence pour ramener mes pensées à des considérations plus terre à terre.

– Presque. J'ai dû trouver un endroit dont le climat ne serait pas une menace pour ton bout de nez, dit-il en m'embrassant justement là. Tu sais que tu es la seule personne de ma connaissance à avoir pris un coup de soleil à La Nouvelle-Orléans en février...

– En mars, rectifié-je.

– Mars, si tu veux, me concède-t-il de bonne grâce. Mais sous une ombrelle avec deux couches de

crème solaire indice 50, avoue que c'est pas banal.

Le soleil est haut dans le ciel quand nous descendons du jet, faisant scintiller la neige de mille feux autour de l'aérodrome. Décalage horaire qui tape bien. Roman me dit qu'ici il est 14 heures... Sur le flanc du bâtiment à ma droite, je peux lire : *Welcome to Rovaniemi*. Ce qui ne m'éclaire absolument pas.

– Où est-ce qu'on est ?

– Au pays du Père Noël, répond Roman en mettant ses lunettes noires.

– Au Pôle Nord ? ? m'étranglé-je en l'imitant, tant la luminosité pique les yeux.

– Je vois que tu connais tes classiques, me taquine-t-il. En Laponie finlandaise, précisément.

La Laponie n'est pas la destination qui me serait spontanément venue à l'esprit si on m'avait demandé où je souhaitais fêter mes 25 ans. Mais la Laponie avec Roman, c'est plus qu'une étendue neigeuse aux paysages époustouflants, plus que des villages de carte postale, plus encore que le pays féerique dont tous les enfants ont rêvé, avec ses lutins et ses chariots tirés par des rennes enchantés.

La Laponie avec Roman, c'est des nuits fiévreuses dans un igloo douillet, avec les aurores boréales pour ciel de lit. C'est des baisers givrés sous des cieux nocturnes aux fantasmagoriques draperies vertes, comme des voiles de mariée colorés, qui viennent nous frôler et nous échappent alors qu'on croit les toucher du bout des doigts. C'est des fous rires et des roulades dans la neige, des randonnées en traîneau, juste lui, moi, et notre attelage de chiens, dans les immensités glacées. C'est une soirée arrosée au salmiakki kossu pour se réchauffer, et qui se termine avec la tête qui part en vrille et le ventre en feu au bout du deuxième verre. C'est des petits matins câlins emboîtés l'un dans l'autre sous trois épaisseurs d'édredons. C'est des caresses languides dans le sauna, du sexe fun dans le bain à bulles, des étreintes amoureuses à faire fondre la calotte glaciaire dans notre igloo du bout du monde. La Laponie, finalement, est le meilleur endroit sur terre où fêter ses 25 ans. À condition d'y aller avec Roman Parker.

Le retour à Manhattan est aussi désagréable qu'un lendemain de cuite. Je n'ai aucune envie que se termine cette parenthèse enchantée. Au beau milieu de la nuit, dans le jet, Roman se réveille en sursaut :

– Merde !

– Hmmmblgoâ ? marmonné-je dans mon sommeil.

– J'ai oublié ton cadeau.

– Mmmkwel k'do ? essayé-je d'articuler la tête encore enfouie dans l'oreiller.

– Mais enfin, Amy : ton cadeau d'anniversaire !

– Aaaaah... soupiré-je en me blottissant contre lui avant de me rendormir.

Quand je m'éveille le lendemain matin, juste avant l'atterrissage, Roman est assis en tailleur sur le lit, torse nu, et me regarde en souriant. C'est la plus belle vision dont une fille puisse rêver à son réveil. J'émerge doucement en lui rendant son sourire. Il me tend un petit paquet rectangulaire enrubanné :

– Bon anniversaire, ma douce.

## **4. Un chaton nommé Chaussette**

En descendant du jet, Roman me dépose directement à *Undertake*. Dire que la reprise est rude après ces quatre jours hors du temps est un doux euphémisme. C'était trop court. Trop bon, trop bref. Il est à peine 7 heures, en ce second mercredi de mars, mes collègues n'arriveront pas avant deux bonnes heures, et j'ai encore la tête à plus de six mille kilomètres, quelque part dans les vastes étendues poudreuses d'un pays magique.

Je m'assieds derrière mon bureau, vaguement étourdie par le décalage horaire, le cadeau de Roman sous les yeux. C'est un superbe stylo Cartier, d'un or rouge assorti à mon bracelet, et dont la ligne élancée représente un chat bondissant aux yeux d'onyx. Une laque noire figure les ombres et souligne les reliefs du félin, la plume est en or massif 18 carats rhodié. J'ose à peine le toucher et je m'imagine encore moins écrire avec.

– Pour tes dédicaces, m'a dit Roman quand il me l'a offert. Maintenant que ton recueil a trouvé son éditeur, il va falloir assurer.

Je sors un bloc de papier pour l'essayer. Tout ce qui me vient, tout ce que la plume daigne tracer, c'est le prénom de Roman, en majuscules, en minuscules, en pleins et déliés, Roman, Roman, Roman, répété à l'infini, Roman qui envahit la page blanche, Roman qui occupe tout l'espace, tout mon esprit, tout mon cœur.

Vers 10 heures, Simon m'apporte un café, un beignet, et nous papotons tranquillement. Il m'avoue échanger des mails de plus en plus passionnés avec Bahia, passer des heures sur Skype avec elle et avoir programmé ses prochaines vacances pour le Brésil. Je suis contente pour lui, je lui dis qu'ils forment vraiment un joli couple, tous les deux. Il en rosit de plaisir.

À 11 h 08, je réponds au mail de Patrick Dawn, mon éditeur, qui vient de me transmettre le calendrier prévisionnel pour mon recueil : date de sortie, envois aux services de presse et dates de dédicaces. À midi, j'ai rédigé les soixante lignes que m'a demandées Edith pour ce soir, et je prends de l'avance sur mon travail du lendemain pour pouvoir quitter plus tôt, quand un texto de Nils me coupe dans mon élan : [13 h, crêperie en bas de la Red Tower, avec Roman. Possible ?]

Je lui réponds immédiatement, impatiente de savoir ce qu'il a trouvé.

[Ok, je préviens Roman.]

*Et s'il avait mis la main sur Fleming ? Et s'il connaissait enfin le nom du commanditaire ? J'ai tellement hâte que toute cette affaire soit élucidée. Si seulement ça pouvait apporter à Roman la sérénité...*

Une heure plus tard, Roman et moi avons à peine deux minutes d'intimité avant que Nils ne nous rejoigne et je les mets à profit pour l'embrasser comme si nous étions séparés depuis deux siècles. Je ne l'ai quitté que depuis six petites heures, mais elles m'ont paru des jours, et je suis heureuse de le retrouver.

– Quel accueil ! dit-il en souriant quand je m'écarte de lui. Au fait, Cameron doit passer l'après-midi avec moi, tu veux te joindre à nous, puisque tu as terminé ta journée plus tôt ? Et rester ce soir... ?

– Pourquoi pas ? dis-je avec la plus parfaite nonchalance parce que Nils arrive, alors que j'ai furieusement envie de lui sauter au cou.

Nous nous attablons tous les trois devant les meilleures crêpes de Manhattan, et Nils nous fait un compte rendu de son week-end de labeur pendant que nous batifolions dans la neige. En épluchant les kilos de paperasserie du grenier de La Nouvelle-Orléans, il est tombé sur des documents n'ayant aucun rapport avec les factures ou relevés de comptes de Teresa. Des feuilles volantes, dispersées et noyées dans la masse de courrier, attestations et justificatifs inutiles que tout le monde conserve, des années et des années, sans bien savoir pourquoi. Réunies et classées, ces quelques pages constituent un dossier mince, mais des plus intéressants :

– Un montage financier, répond Roman quand Nils lui demande ce qu'il en pense. Audacieux,

original, qui contourne une bonne vingtaine de lois et en enfreint deux ou trois autres, au passage. Une formidable escroquerie, qui se base sur le système de Ponzi, en plus élaboré.

– Ponzi ? demande Nils.

– Le système pyramidal, dis-je. Tu fais un gros coup de pub en promettant à tes clients un investissement à 100 % d'intérêts. Tu attires donc beaucoup de monde. Et tu rémunères tes premiers clients...

– ... avec les fonds procurés par les clients suivants, tout en t'offrant une confortable commission au passage, complète Nils. Ok, je connais l'arnaque, elle a inspiré Bernard Madoff. C'est une sorte de vente multiniveaux détournée.

– Exactement, confirme Roman. Le type qui a monté ça n'est pas le premier venu, dit-il en désignant le dossier. Il a su prendre toutes les précautions, il a prévu tous les cas de figure, lui permettant de devenir immensément riche en un claquement de doigts. Quasiment sans investissement et sans être inquiété. Je ne sais pas comment Vance a découvert le pot aux roses, mais la perte sèche pour le type aurait été colossale si sa petite combine était dévoilée. Sans compter qu'il risquait cent ans de prison, au bas mot. Autant dire la perpétuité.

– Colossale ? demande Nils en attaquant sa troisième galette. On parle de quelle somme, là ? Combien de centaines de milliers de dollars ?

Roman feuillette le dossier, il s'attarde sur les schémas, les calculs. Je jette un œil par-dessus son épaule, mais même pour moi qui suis assez calée en chiffres, c'est très obscur. Roman passe d'une page à l'autre à une vitesse ahurissante, et c'est l'occasion de me rappeler que son cerveau a toujours dix coups d'avance sur celui des autres :

– On ne parle plus en milliers de dollars, dit-il enfin. Mais en millions. Peut-être même en milliards...

– Ok... dit Nils, au moins aussi abasourdi que moi, après quelques secondes de silence. C'est au nom de Charles Smet, un patronyme qui peut bien être français ou belge ou américain. Ce qui confirme la théorie du prête-nom, le même qui a déjà servi pour libérer Fleming. J'imagine mal un mec aussi malin monter un truc pareil en son nom propre. Il ne reste plus qu'à découvrir qui se cache derrière cet homme de paille et on tient le commanditaire. À ton avis, l'escroquerie est toujours en cours ?

– Non, répond Roman, catégorique. Ce genre de système n'est pas viable dans le temps, et finit par s'effondrer ou se faire repérer, généralement en faisant beaucoup de bruit. Selon moi, ce pseudo-Smet a fait énormément d'argent, très vite, puis il a pris ses dispositions pour disparaître avant que tout ne lui retombe dessus. Il a assuré ses arrières en anticipant l'effondrement.

– Ce qui signifie qu'il a su garder la tête froide, puisqu'il ne s'est pas laissé griser par les gains et qu'il s'est arrêté à temps.

– Oui, dis-je en récapitulant. On a affaire à un homme intelligent, froid, calculateur, audacieux, rusé, avec beaucoup de maîtrise.

– Et, à moins qu'il ait tout perdu aux dés, extrêmement riche, ajoute Roman.

– Et sans aucun scrupule à tuer, termine Nils. Autant dire, un personnage d'une haute dangerosité.

Nils n'aborde pas la question de Fleming, et Roman ne l'interroge pas. La conversation dérive vers d'autres sujets plus légers. Nous ne prenons pas de dessert, sauf Cameron, que Sydney vient de nous déposer, et Nils, qui en engloutit deux. Parfois, je me demande s'il n'a pas le ver solitaire...

\*\*\*

J'ignore ce que Roman avait prévu comme activités pour l'après-midi, mais le temps qu'il réponde à un coup de fil important et me voilà engagée avec Cameron dans une discussion dont je ne maîtrise pas tous les paramètres. Le problème est simple, mais la solution n'est pas de mon domaine de compétences : Cameron, qui, d'après Roman, ne réclame jamais rien, ne fait jamais de caprices, et se contente de tellement peu que c'en est troublant pour un garçon de son âge, Cameron, donc, veut un chat. Un vrai, pas

une peluche, précise-t-il d'un air déterminé. Je parviens à le faire patienter jusqu'à ce que Roman termine son appel pour lui refiler la patate chaude. S'ensuivent entre les deux frères des pourparlers assez cocasses, Cameron ayant visiblement hérité de la persévérance farouche des Parker et du talent pour l'art dramatique de son père. Il nous rejoue tour à tour *Les Misérables* et *Oliver Twist*, il est le petit garçon le plus malheureux (mais digne) du monde, et tout s'arrangerait probablement si seulement il avait un chaton. Noir avec le bout des pattes blanc, de préférence. Un pauvre orphelin qu'il pourrait sauver de la fourrière. Mais Sydney le lui refuse depuis des mois. Même s'ils sont pudiquement tus, les mots « mère-absolument-indigne-tortionnaire-d'enfant » flottent dans l'air. Je me retiens de pouffer devant sa mine tragique. Roman, impitoyable et résolu à ne pas se laisser émouvoir, ni manipuler pour infléchir la décision maternelle, lui dit : – Tu n'as aucun sens de la négociation ni de l'à-propos, Cameron. Tu as fêté ton anniversaire il y a moins de trois semaines ; pourquoi ne pas avoir profité de l'occasion pour réclamer ton chat, s'il te tenait tant à cœur ? Pas à ta mère, qui aurait refusé, mais à moi, par exemple ? Devant le fait accompli, elle aurait été obligée d'accepter.

– J'y ai pensé, répond Cameron, maussade. Mais maman m'a dit que ce serait déloyal, qu'en agissant ainsi je la manipulerais, que ce serait une tactique de mafieux.

*Cameron 1 - Roman 0.*

– De mafieux, carrément ? s'offusque comiquement Roman, qui ne doit pas être habitué à ce qu'on qualifie ainsi ses méthodes de négociations.

– De mafieux, parfaitement, appuie Cameron, sentant qu'il tient le bon bout. Alors je préfère faire les choses bien.

– Parce que me harceler pour que je négocie à ta place, c'est honorable ?

*Cameron 1 - Roman 1.*

Et caetera. La discussion s'éternise. On remarque tout de suite que ces deux-là sont du même sang et qu'aucun n'est disposé à lâcher. Cela aurait probablement pu se prolonger jusqu'à Noël si Cameron n'avait pas joué son va-tout : une larme, une seule et unique larme, venue perler à sa paupière tremblotante.

*Cameron vainqueur par K.-O. ! Sous vos applaudissements, messieurs dames... !*

– Beau combat, glissé-je à Roman en me retenant de rire alors qu'il compose le numéro de Sydney.

– Le dernier coup était un coup bas, marmonne-t-il en jetant un regard noir à Cameron qui l'observe, un sourire jusqu'aux oreilles. Et dire que je voulais au moins cinq ou six enfants... je vais revoir mes prétentions à la baisse.

Cette réflexion me rend toute chose.

*Avoir des enfants avec Roman... je n'y avais pas encore songé. Enfin... pas sérieusement, pas en détail... Même s'il faut bien avouer que l'idée m'a déjà effleurée, de loin... Tout comme celle de vivre avec lui... et peut-être, de nous marier... Hou là, terrain glissant, marche arrière, vite ! Voilà comment en partant d'une boutade on se retrouve à tirer des plans sur la comète ! Tsss tsss...*

Quand je retrouve le fil de la discussion entre Roman et Sydney, il s'avère que les négociations avec la mère paraissent presque aussi éprouvantes que celles avec le fils. Sydney, dont le salaire de serveuse suffit à peine à les faire vivre, elle et son fils, doit compter le moindre dollar, réfléchir chaque dépense, et n'a pas les moyens d'assumer un animal avec tous les frais annexes que cela implique. De plus, elle est trop fière pour réclamer une pension alimentaire à Jack, qui ne lui envoie un chèque pour l'éducation de Cameron qu'une ou deux fois par an, quand il se souvient miraculeusement qu'il a un second fils. Évidemment, elle refuse également toute aide de la part de Roman que cette situation chagrine et exaspère. Néanmoins, il respecte la pugnacité de Sydney ; elle a repris des études qu'elle mène en parallèle de son boulot, et Roman ne doute pas une seule seconde qu'elle va s'en tirer.

– Bon, voilà le deal, nous briefe-t-il après avoir eu (laborieusement) gain de cause. Primo : Amy, puisque tu as clairement pris le parti de Cameron...

– Ho là, ho là ! protesté-je. Comment ça j'ai pris son parti ? ?

– Tu n'as, en tout cas, pas pris le mien. Tu t'engages donc, pour la peine, à accompagner Cameron choisir son chaton orphelin au refuge. Attention : quoi qu'il advienne, l'arrangement ne vaut que pour un chat, et en un seul exemplaire, c'est-à-dire quatre pattes et une tête qui fait miaou.

Devant mon air interloqué, Roman précise :

– Oui, bon, ne te laisse pas attendrir et ne reviens pas avec des siamois, une portée de douze, un chien, une perruche ou un poney, c'est ce que je voulais dire... Deuxio : je me suis engagé à parrainer ce chat, donc je prends en charge tout l'aspect financier, je subventionne les frais d'adoption du fauve, les croquettes, les accessoires, les frais vétérinaires. Tertio : Cameron, tu t'engages moralement envers cet animal, tu en prends soin, tu en es responsable. Tu le nourris, tu le brosses, tu lui changes sa litière, tu lui mets du produit contre les puces, tu l'emmènes chez le vétérinaire pour ses vaccins, tu lui trouves une garderie si tu dois partir en vacances. C'est un animal qui a une espérance de vie d'environ quinze ans, ce qui signifie, comme te l'a déjà plusieurs fois expliqué ta mère, que tu devras t'en occuper jusqu'à tes 25 ans, peut-être plus encore. Est-ce que tu es prêt à assumer tout ça ?

Cameron, qui a écouté toute la tirade avec un sérieux et une attention irréprochables, hoche gravement la tête.

– Parfait, conclut Roman. Le refuge le plus proche ferme dans trois heures, ça me laisse le temps de rédiger le contrat qui scellera notre accord pendant que vous allez chercher la bête.

Lorsque Cameron et moi revenons à la Red Tower, deux heures plus tard, le contrat est prêt. Roman a même pris le temps d'aller acheter des gamelles et un coussin.

– Chaussette ? s'étonne-t-il quand Cameron lui présente son chaton, un petit rouquin tigré à l'air famélique avec une patte et une oreille toutes blanches. C'est un nom de fille. Et puis c'est français. Et puis tu l'as choisi bien roux, pour quelqu'un qui voulait un chat noir.

– C'est un hommage à Amy et à son pays, rétorque Cameron, sérieux comme un pape. Et au lieutenant Dunbar, dans *Danse avec les loups*.

– Ok... Du moment que tu me signes ça, cow-boy, on a un deal, capitule Roman en lui tendant le fameux contrat que Cameron lit avec attention avant de le parapher.

– J'ai bien cru que tu allais aussi faire signer Chaussette, murmuré-je à Roman, amusée par le cérémonial dont il a entouré l'adoption.

La fin de journée se déroule paisiblement. Cameron joue sur la terrasse avec Chaussette, Roman est en visioconférence avec Malik pour un problème à la clinique de Buffalo. Quant à moi, j'envoie un mail à Charlie et Sibylle, toutes deux sans emploi, pour les informer que le refuge recherche une assistante trente heures par semaine, pas de qualifications requises, il faut seulement aimer les animaux et ne pas avoir peur de se salir. J'ai eu l'info par Emily, l'assistante en poste, qui vient de donner sa démission pour s'installer à son compte en tant que toiletteuse. Charlie, chez qui la compagnie de Goliath a éveillé la fibre animalière, me remercie mille fois et compte téléphoner sur-le-champ. Sibylle me répond d'un laconique : « J'ai décroché un job chez un dentiste super sympa, merci, bisous. »

Quand Roman termine sa visio, je lui tends les papiers d'identification de Chaussette :

– En tant que propriétaire officiel, c'est à toi de gérer la paperasse et d'apposer ta signature, lui dis-je. Il aurait fallu le faire au refuge, mais j'ai expliqué la situation au véto de garde, qui a accepté que je lui ramène les documents signés demain matin, à la première heure. Actuellement, Chaussette est donc totalement hors-la-loi. Et toi aussi par la même occasion.

– Ok, régularisons, alors, dit Roman en s'emparant d'un stylo et en commençant à remplir les cases.

Intriguée par le regard qu'il me lance, et par sa seconde d'hésitation quand il renseigne ses coordonnées, je me penche par-dessus la table et frôle la syncope en déchiffrant : Propriétaire(s) : Mr & Mrs Roman & Amandine PARKER

– Qu'en penses-tu ? me demande-t-il. Amy Parker, ça sonne bien, non ? Et puisqu'on en est à

régulariser...

La terre s'ouvrant sous mes pieds ne m'aurait pas fait plus d'effet ! Je reste un moment sans rien pouvoir dire, l'esprit en déroute, le cœur qui cogne tellement fort que je n'entends plus rien d'autre. Le monde autour de moi s'est évanoui, il ne reste plus que Roman, son sourire interrogateur, ses yeux noirs qui me sondent, son beau visage aux traits si durs, sa cicatrice sur la pommette, qui me rappelle chaque jour notre merveilleuse rencontre. Roman, l'homme que j'aime passionnément. Roman, qui me demande d'être sa femme. J'ai envie de danser, sauter, tourbillonner de joie, mais mes jambes ne semblent pas vraiment en état de me permettre de telles fantaisies. Je suis montée sur deux échasses en guimauve, que chacun de mes battements de cœur ébranle un peu plus.

– Il n'y a pas à dire, réponds-je en vacillant jusqu'au canapé, où je me laisse tomber. Tu as le sens de la formule, et une manière bien à toi de faire des déclarations d'amour ou des demandes en mariage...

– Ça veut dire non ? s'inquiète Roman, pendant que j'essaie de me convaincre que je ne suis pas en train de rêver alors que, clairement, je plane à dix mille pieds et que ma tête s'est envolée très haut, très loin, sur un petit nuage.

– Quoi ? sursauté-je. Non, mais tu plaisantes !

– C'est pas très clair... dit-il encore, en esquissant un sourire incertain.

– Viens par ici, je vais te faire un dessin...

\*\*\*

Au matin, après une nuit passée à lui faire des dessins, plein de dessins dans tous les sens, dans toutes les positions, je me réveille aux côtés d'un Roman maussade qui pianote sur son iPad en marmonnant.

– Pourquoi cette mine sinistre ? le taquiné-je. Tu regrettes déjà ta demande de régularisation ?

– Jamais de la vie ! répond-il en souriant. Mais je dois me rendre à Buffalo et je ne rentrerai probablement que demain en fin de journée.

– Toujours ce souci à la clinique ? demandé-je en essayant de cacher ma déception, d'autant plus vive qu'il devait m'accompagner à la soirée de charité donnée par Baldwin.

– Oui, Malik est sur place depuis hier, mais il y a un vrai problème avec le nouveau bâtiment. Il faut vraiment que je le rejoigne.

– Tu transmettras le bonjour de ma part au père d'Edith. Il paraît qu'il se rétablit de façon spectaculaire.

– Entendu. Je passe te chercher chez toi à 19 heures ?

– Mais... tu viens de me dire que tu allais à Buffalo !

– Oui, mais je partirai après la soirée. J'avais promis de t'accompagner, et ça fait des semaines que tu as confirmé notre présence à Baldwin. Je ne vais pas te faire faux bond à la dernière seconde. Simplement, je ne resterai pas trop tard.

Je l'embrasse parce que je ne trouve rien à répondre, heureuse qu'il se soit souvenu, qu'il ne se défile pas même si je sais que l'idée de cette sortie, du bain de foule, des journalistes, ne l'enchantent pas. Je l'embrasse parce que je me demande si cet homme est réel, si je ne vais pas me réveiller pour m'apercevoir que tout n'était qu'un rêve vaporeux et sensuel. Je l'embrasse aussi parce qu'il est irrésistible et que j'en meurs d'envie chaque fois que je pose les yeux sur lui. Pendant qu'il s'habille, je savoure l'idée d'être la future madame Roman Parker. Je m'imagine à ses côtés, pour la vie, et moi qui n'ai jamais été pro-mariage, je trouve l'idée formidable et grisante. Roman Parker est formidable et grisant.

\*\*\*

Ma journée à *Undertake* passe vite et je termine tard ; j'ai à peine le temps de sauter dans la douche puis d'enfiler une robe avant l'arrivée de Roman. En pantalon et manteau noirs, gants de cuir, écharpe rouge sang sur chemise blanc cassé, il est super classe, comme toujours. Mais il parvient à être classe même dans un survêtement ou un vieux jean. Quelque chose dans son maintien, je suppose, et dans son

allure. Sans jamais paraître suffisant, Roman a toujours naturellement l'air de dominer, de maîtriser tout ce qui l'entoure.

Ce soir-là, je ne suis pas la seule à le trouver beau à tomber. Il y a foule à la fête, qui est une réussite. Baldwin n'a pas convié la presse, et l'ambiance est agréable, bon enfant. Il y a du rire et du champagne. Les œillades féminines fusent de toutes parts pour se focaliser sur Roman, dont on murmure le nom. Certaines, particulièrement lascives, en provenance d'une grande brune filiforme, finissent par m'exaspérer. Je m'apprête à aller lui arracher les yeux quand elle s'approche de nous, tout sourire. Croiser une ex de l'homme de votre vie n'est jamais une partie de plaisir, mais alors quand l'ex en question est d'une beauté tellement éblouissante que vous commencez à chercher vos lunettes de soleil, c'est franchement une torture. Roman, quand elle arrive à notre hauteur, se rapproche de moi et passe son bras autour de ma taille. Ce geste possessif et l'indifférence avec laquelle il l'accueille me mettent du baume au cœur. Amber, puisque c'est son nom, doit avoir une trentaine d'années, elle est avocate, très très célibataire et regrette visiblement l'époque où elle avait les faveurs de Roman. Faveurs pas si lointaines, d'après ses insinuations, et dont elle garde un souvenir impérissable. Rien qu'à les imaginer ensemble, je me sens malade. Roman échange courtoisement quelques banalités d'usage avec elle avant de m'entraîner à l'autre bout de la salle.

– Désolé, me dit-il.

– De quoi ? D'avoir eu une vie avant moi ? De n'avoir pas vécu ces trente dernières années dans un monastère tibétain ?

Je fais ma brave, mais en vérité je n'en mène pas large. J'ai beau savoir qu'elle n'est qu'une ex, qu'elle n'a fait qu'un passage éclair dans sa vie, comme toutes les autres filles, je n'en ai pas moins le cœur lourd. C'est idiot, je sais, mais ça ne se commande pas.

– Désolé, répète Roman en m'embrassant, et sa bouche chaude et ses lèvres douces relèguent Amber au dernier rang de mes pensées.

Trente minutes plus tard, alors que la fête bat son plein, il est l'heure pour lui de partir. J'ai du mal à le laisser s'en aller ; je me demande si, avec le temps, on s'habitue aux séparations. Il me semble que, moi, je ne parviendrai jamais à m'y accoutumer, que chaque départ de Roman sera toujours une déchirure, et me laissera un vide vertigineux dans la poitrine.

Nous avons convenu que Joshua, son chauffeur, me raccompagnerait chez moi, mais John Baldwin s'est gentiment proposé en apprenant que Roman ne pourrait pas s'attarder. Je n'avais aucune envie d'obliger ce pauvre Joshua à m'attendre jusqu'à pas d'heure, alors j'ai accepté. J'ai senti Roman se crispier à mes côtés, mais, même s'il n'apprécie guère Baldwin, pourtant charmant, il s'est abstenu d'intervenir.

À minuit quarante-deux, cette nuit-là, je prends conscience que, d'une part je ne suis vraiment pas physionomiste, et d'autre part je suis nulle pour jauger les gens. Quand le chauffeur de Baldwin me tient la portière, sous une averse torrentielle, et que je m'engouffre dans la luxueuse berline, je ne peux pas m'empêcher, stupidement, de penser à une scène de *Piège en haute mer*, la pluie, les vagues, les mecs pleins de muscles tout mouillés, tout ça... Le temps que Baldwin me rejoigne en riant, trempé, et que son chauffeur s'installe derrière le volant, le déclic se fait. Ce fameux déclic qui s'était déjà fait entendre quand Nils m'avait présenté la photo de Fleming avec le baraqué. Steven Seagal. Le chauffeur de Baldwin. Même carrure monumentale, même cou de taureau, même air inexpressif. Pas de doute possible. J'essaie de garder mon calme, de réfléchir, vite, vite, vite ! Ne pas montrer que je panique. Sortir d'ici. Trouver une excuse. N'importe quoi, improviser. Me sauver. Prévenir Roman, Nils.

– Oh, John, c'est idiot, dis-je avec mon plus beau sourire. Je crois bien que j'ai oublié mon iPhone à l'intérieur. J'en ai pour une seconde, je reviens !

Baldwin cesse de rire. La poignée de la portière, sous ma main, ne bouge pas d'un pouce malgré mon insistance désespérée. Baldwin me sourit bizarrement, la tête penchée de côté :

– Ne vous inquiétez pas, Amy, répond-il, doucereux en ouvrant sa main, dans laquelle repose mon iPhone. Il avait simplement glissé de votre sac. Je vais vous le garder, pour plus de sûreté...

D'incoercibles tremblements de terreur me secouent. Je viens de me jeter dans la gueule du loup, bille en tête. Personne ne se demandera où je suis passée avant demain ; Roman et Nils ne se doutent de rien. Et le loup a de grandes dents...

# Volume 10

# 1. Double Face

J'ai toujours voulu voir Vegas. Comme beaucoup de gens, je suppose. Après tout, c'est l'une des premières villes touristiques au monde. Je me voyais déambuler sous les néons en arpentant le Strip, boire du champagne devant les fameuses fontaines du Bellagio, essayer les machines à sous, faire mes jeux à la roulette, lancer mes dés sur les tapis de craps, gagner ou perdre, peu importe mais jouer. M'amuser, m'étourdir, lâcher prise. Régresser pour un moment au stade adolescent et me laisser aller. J'ai toujours pensé que ce devait être un des endroits les plus dingues et décadents de la planète, grandiose, d'une démesure insolente, d'un luxe à donner le vertige. Il ne me viendrait pas à l'idée d'y vivre, surtout pas, mais pourquoi pas y passer un long week-end, à se prélasser dans une somptueuse suite du Wynn le jour et à écumer les casinos la nuit ? Ce doit être une expérience inoubliable, le truc à faire une fois dans sa vie, comme sauter à l'élastique, nager avec les dauphins, assister au décollage d'une fusée, se payer une virée shopping avec Jennifer Lawrence ou camper sous une aurore boréale (ça, c'est fait, merci Roman).

Aujourd'hui, Vegas est un vœu devenu réalité et, finalement, je m'en serais bien passée.

En cette fin de nuit, après un vol depuis New York particulièrement silencieux et oppressant, la ville se déploie sous mes yeux dans toute la splendeur de ses scintillements. Jamais je n'aurais imaginé la découvrir à travers les vitres teintées d'un Hummer, les mains ligotées, le crâne bourdonnant et la joue cuisante d'une gifle magistrale qui a bien failli me dévisser la tête. Baldwin a perdu sa belle humeur factice quand j'ai essayé de lui fausser compagnie en descendant de son jet. Dans une tentative désespérée et tout à fait vaine de m'échapper, j'ai retroussé ma robe de soirée et couru une dizaine de mètres sur le tarmac avant que No-Name, un de ses hommes de main, ne me rattrape, me balance sur son épaule comme un sac de patates et me dépose aux pieds de son patron sans aucune délicatesse.

– Vous n'êtes pour moi qu'une garantie, Amy, m'a déclaré Baldwin après m'avoir violemment giflée, agacé. Une assurance-vie provisoire, juste au cas où votre ami Eriksen découvre le pot aux roses avant que j'aie pu mettre mes affaires en ordre et quitter le pays. Tant que je vous détiens, je pourrai faire pression sur Parker et lui, les contraindre à rester sages le temps que je disparaisse du paysage. Mais rien ne m'oblige à vous conserver en bon état ; vous remplirez aussi bien votre fonction avec les deux jambes brisées. Alors, n'abusez pas de ma patience.

J'ai hoché la tête frénétiquement, muette d'angoisse et de douleur, persuadée qu'il n'hésiterait pas une seconde à mettre sa menace à exécution. Il a ordonné de me lier les poignets et de me garder à l'œil. No-Name a obéi sans un mot. C'est un jeune type trapu, tout en nerfs et en muscles, le crâne rasé et une vilaine cicatrice boursouflée autour du cou, comme si on l'avait décapité pour ensuite se raviser et lui recoudre la tête sur les épaules à la va-vite. Il parle peu et d'une voix basse, presque un chuchotement. Il me terrifie. Tout, dans cette histoire, me terrifie, même si je voudrais faire preuve de sang-froid et ne pas le montrer. Je serre les mains sur les genoux, pour les empêcher de trembler, et je garde le visage tourné vers la vitre, comme si je contemplais la ville et ses lumières alors que je tente simplement de cacher mes larmes.

Je me repasse en accéléré le film de ces dernières heures : la soirée VIP de Baldwin à New York, ma rencontre calamiteuse avec Amber, une ex de Roman, le départ de Roman pour Buffalo, Baldwin qui me kidnappe, son chauffeur qui ressemble à Steven Seagal, notre embarquement dans son jet direction Las Vegas, le choc d'y retrouver Amber, passée sans scrupules du lit de Roman à celui de Baldwin (la garce !).

Tellement d'événements en si peu de temps et aucune explication, juste la terreur froide de l'incertitude. J'ai été ballottée d'une soirée mondaine à un enlèvement brutal, et il n'y aura personne pour s'inquiéter de ma disparition avant demain. J'aurai eu dix fois le temps de mourir d'ici là.

*Roman, je t'en prie, viens me chercher...*

Mais Roman est à Buffalo et il ne rentrera pas à New York avant demain soir, Baldwin s'en est

assuré. C'est lui qui a supervisé la construction des nouveaux bâtiments de la clinique de Roman, et s'il n'a pas été très bavard pendant le vol entre New York et Las Vegas, il m'a au moins appris ça : les soucis que Roman est parti régler à la clinique, où il a rejoint Malik, ne sont pas le fruit du hasard. Baldwin a éloigné Roman de moi pour pouvoir me kidnapper en toute tranquillité. Et moi, comme une andouille, je lui ai facilité la tâche ; je me suis engouffrée dans sa voiture en riant pour échapper à la pluie torrentielle, sans aucune arrière-pensée. Il n'a même pas eu à m'y pousser.

J'ai toujours apprécié Baldwin, dès l'instant où je l'ai interviewé pour mon premier article, à cette fameuse vente aux enchères. Il était souriant, agréable et sans chichis. L'homme qui est assis à mes côtés dans ce Hummer n'est pas celui que je connais. On dirait qu'il a abandonné son costume d'être humain. Il m'observe avec un intérêt glacial et un certain mépris. Je le revois dans son déguisement de Harvey Double Face lors de la soirée d'Halloween : un visage coupé en deux, comme sa personnalité, un côté mondain, un côté monstrueux ; c'était particulièrement bien choisi.

*Halloween ! C'est là que j'ai aperçu son chauffeur pour la première fois ! Le sosie de Steven Seagal. Il fumait une cigarette, appuyé contre une grosse berline, quand Roman et moi avons quitté la fête avant tout le monde.*

Un peu tard pour m'en souvenir, ça ne me sert plus à rien. Si seulement ça m'était revenu plus tôt, Nils aurait sûrement réussi à faire le lien. Il aurait découvert que Baldwin était le commanditaire du double meurtre de Vance et de la mère de Roman, et je ne serais pas là aujourd'hui, avec une trace de main imprimée dans la joue, la peur au ventre et le cœur qui fait des bonds erratiques dans ma poitrine oppressée.

Le Hummer roule tranquillement dans les rues illuminées de Vegas en descendant vers le sud. Quand il sort de la ville pour déboucher sur l'immensité inquiétante du désert, je parviens à garder mon calme et même à retrouver un peu le contrôle de mes nerfs et de mes glandes lacrymales. Il me suffit d'ignorer ces petites voix me chuchotant que, quand des méchants emmènent quelqu'un faire une promenade dans un lieu inhabité et hostile, c'est rarement pour discuter chiffons. Je n'ai aucune envie de finir enterrée dans le désert, mais je suppose que Baldwin ne se serait pas donné la peine de me faire voyager si loin s'il avait l'intention de se débarrasser de moi tout de suite. J'ai du répit devant moi. Pour combien de temps encore ? Je l'ignore.

Le soleil se lève à l'horizon, la température monte doucement dans l'habitacle et le Hummer quitte la route pour s'engager sur une piste poussiéreuse qui serpente dans la plaine rocailleuse. Des yuccas se dressent de loin en loin, telles des sentinelles. Personne ne parle. Amber, assise à côté du chauffeur (Dylan, je crois), enclenche la climatisation. Puis elle baisse sa vitre et laisse tomber mon iPhone entre les roues du Hummer. J'entends à peine le craquement qu'il émet quand il est écrabouillé. Adieu l'espoir qu'on me localise grâce à lui. Ces derniers temps, je fais une consommation d'iPhone proprement scandaleuse : c'est mon second en un mois. J'espère vivre assez vieille pour avoir l'occasion d'en perdre un troisième.

– On va s'encombrer de cette morue encore longtemps ? demande Amber avec mauvaise humeur en se retournant vers Baldwin.

– J'espère pour toi que tu as bien envoyé le texto avant de pulvériser ce téléphone, réplique-t-il sans lui répondre.

– Bien sûr. Ce fut un plaisir inouï de plaquer Roman. J'en rêvais depuis toujours.

– Quoi ? sursauté-je. Que lui avez-vous raconté ?

– Juste de quoi le dissuader de partir à votre recherche avant quelques jours, le temps que j'organise mon repli, répond Baldwin.

– Trois fois rien, poursuit Amber avec un sourire mauvais. Écoute ça : [Roman, ne compte pas sur moi pour te partager avec Amber. Entre moi et ton ex, tu aurais dû choisir. Adieu.] Pas mal, non ?

– N'importe quoi ! rétorqué-je impulsivement. Roman n'y croira pas une seule seconde !

– Ah, non ? demande Baldwin, visiblement intéressé. Et pourquoi ça ?

*Parce qu'il m'aime, espèce de cinglé ! Et qu'il sait, viscéralement, que moi aussi !*

Mais je réalise que j'ai tout intérêt à ne pas en dire trop. Ce texto est peut-être mon seul espoir que Roman se doute qu'il m'est arrivé malheur. Il sait que j'ai confiance en lui et que jamais je ne l'aurais quitté sans lui demander une explication. Depuis le quiproquo à propos de Cameron et Sydney, on s'est juré de toujours être francs l'un envers l'autre, de ne rien se cacher. En recevant ce texto, il devinera que quelque chose cloche. C'est obligé. Je veux le croire ! On vaut mieux que ça, lui et moi. On est soudés, unis. On se connaît, on se comprend.

Je me cale dans mon siège, faussement désemparée, et réponds la première stupidité qui me traverse l'esprit :

– Parce que... parce que c'est... absurde, dis-je d'une petite voix frémissante d'incrédulité.

– L'amour est absurde, dit Baldwin en haussant les épaules. Et les femmes encore plus.

– Et je connais Roman, ajoute Amber. Il est trop fier, il ne cherchera pas à te recontacter après s'être fait larguer comme ça.

*Alors tu le connais bien mal si tu crois qu'il est plus préoccupé par son ego que par la femme qu'il aime...*

– Tu as récupéré toutes les données de son iPhone avant de l'effacer ? demande encore Baldwin à Amber. Dropbox, mails, photos, contacts ?

– Oui. Pas compliqué : il n'était protégé par aucun code de verrouillage et tous ses mots de passe étaient préenregistrés. Une véritable oie blanche, cette rouquine. Aussi grasse qu'innocente.

– C'est parce que je n'ai pas l'habitude de me faire pirater par de vieilles grues malfaisantes, réponds-je, piquée au vif par son air dédaigneux. La prochaine fois, je serai plus prudente.

– Il n'y aura pas de prochaine fois pour vous, Amy, réplique Baldwin d'un ton lugubre qui me pétrifie.

Amber ricane, satisfaite, et mon ventre se noue de plus belle. Malgré l'air frais diffusé par la climatisation, la sueur perle à mon front et ruisselle dans mon dos. Je serre les mains à m'en faire blanchir les articulations.

*Ne pas trembler ! Ne pas pleurer ! Ne pas supplier ! Ne pas leur donner ce plaisir !*

*Oh... Roman ! C'est le moment de surgir en héros, au volant de ta batmobile, pour me délivrer ! Je t'en prie !*

Malgré mes bonnes résolutions, je me mets à trembler comme une feuille, et les larmes affluent. Je pleure, oui, mais les dents serrées, sans un bruit. Je voudrais pouvoir me moucher, mais mes entraves m'en empêchent, alors je renifle tant et plus. C'est assez peu élégant, mais qui s'en soucie ?

Eh bien, No-Name, contre toute attente. Il me dénoue les mains et me tend un mouchoir. Même si son visage est toujours aussi indéchiffrable et son air toujours aussi inquiétant avec ses yeux vides et sa gorge couturée, ce n'est peut-être pas la brute qu'il paraît. Ai-je une minuscule chance de l'attendrir si on se retrouve seul à seule ?

– No-Name est mon meilleur tueur, déclare Baldwin, anéantissant en quatre mots mon unique espoir d'en réchapper.

L'intéressé m'observe sans afficher la moindre émotion. Je me sens comme une plante verte sous l'œil d'un reptile, aussi insignifiante.

– No-Name aime taquiner la mort du doigt, poursuit Baldwin d'un ton rêveur en regardant le soleil monter dans le ciel. Il ne tue jamais à distance. Jamais d'arme à feu, seulement ses mains, ou un couteau, un lacet, un marteau, peu importe, tant qu'il peut toucher sa victime. C'est ce qui lui plaît dans ce métier, le contact. Il est très tactile.

J'ai un mouvement de recul pour échapper aux doigts de No-Name qui jouent avec une boucle de mes cheveux. Je me rencogne contre la vitre, la respiration saccadée. Je suis au-delà de la peur. J'entre de

plain-pied dans l'univers poisseux de la terreur. C'est à peine si j'entends Baldwin reprendre :

– Tout fonctionnait si bien... Vingt-cinq ans sans un accroc. Puis vous avez débarqué, Amy, et vous avez donné à ce flic, ce chien d'Eriksen, une piste à renifler. Et dès qu'il s'est trouvé un os à ronger, il n'a plus lâché prise. Vous, les Français... dit-il en secouant la tête avec une moue dégoûtée, comme s'il n'existait pas pire insulte.

Je ne me sens pas la fibre assez patriotique pour défendre mon pays dans ces conditions ; je me contente de me tasser dans mon coin, en priant pour que ce cauchemar se termine bientôt.

– Avec ce sauvage mal dégrossi, vous avez tout flanqué par terre en quelques mois, poursuit Baldwin. Pourquoi ?

– Je... j'écrivais un article sur Roman, dis-je en essayant de maîtriser les trémolos dans ma voix. C'est votre homme, Fleming, qui a piqué ma curiosité en me parlant de l'accident de Teresa. C'est à cause de lui que je me suis intéressée à cette histoire.

– Oui, Andrew a toujours fait une fixation étrange sur Roman Parker. Je n'ai jamais bien compris pourquoi. Il se comportait comme une maîtresse délaissée et vindicative. Dès qu'il a découvert que vous couchiez ensemble, il a voulu vous utiliser pour en apprendre plus sur lui. Il a fait une erreur. Il n'en fera plus.

À l'intonation de sa voix, je n'aimerais pas être à la place de Fleming. Ceci dit, ma propre place n'est pas très confortable non plus.

Un cahot sur la piste me jette contre No-Name, qui me repousse doucement du plat de la main. Une main épaisse, aux veines saillantes, aux doigts longs et vigoureux dont les extrémités semblent bizarrement brouillées. Je l'imagine autour de mon cou, serrant de plus en plus fort, jusqu'à me faire suffoquer ; No-Name n'aurait aucun mal à m'étrangler de cette main tout en buvant une bière de l'autre.

*Bravo la pensée positive ! Je vais devoir trouver quelque chose de plus constructif pour me tirer de ce pétrin.*

Le Hummer contourne un petit massif montagneux et je vois apparaître au loin une gigantesque villa à étages, ceinturée d'un haut mur.

– *Home sweet home*, murmure Baldwin en étirant les lèvres sur ses dents en une parodie de sourire.

## **2. Aux confins de la Vallée de la Mort**

Lorsque nous franchissons le lourd portail électrique, je vois que règne dans la cour de la villa une activité frénétique. Des hommes en treillis s'agitent en tous sens. Ils transportent des caisses, chargent des véhicules tout-terrain. D'autres en costume cravate accourent à la rencontre de Baldwin à peine a-t-il posé un pied au sol.

– Enferme-la dans la chambre, ordonne-t-il à No-Name avant de les accompagner, Amber sur les talons.

La chambre en question est spacieuse et richement décorée, et se situe juste sous les toits. Dans d'autres circonstances, je l'aurais trouvée idyllique. Par la baie qui occupe toute la façade nord, j'ai une vue magnifique sur l'immensité désertique. Mais je n'ai pas le cœur à admirer le paysage. Après m'avoir accordé deux minutes aux toilettes, sur le palier, No-Name m'abandonne là sans un mot et quitte la pièce en refermant à double tour derrière lui. Je me retiens de justesse de le remercier d'avoir enclenché la climatisation. Les bonnes manières ont la vie dure.

Sans grand espoir, je tente d'ouvrir la baie, évidemment verrouillée, elle aussi. Ce ne sont pas des amateurs. Et puis, même si elle avait été ouverte, à quoi cela m'aurait-il avancée ? Aurai-je sauté du haut du troisième étage ? Non. Bon.

De toute façon, il y a un type, sûrement un garde armé, dans un rocking-chair, sur la terrasse. Baldwin ne laisse rien au hasard. L'homme me tourne le dos et ne répond pas à mes appels quand je martèle la vitre. S'il l'avait fait, que lui aurais-je dit ? « Je suis une gentille fille, votre patron est un méchant, laissez-moi sortir d'ici ? » Tss...

De guerre lasse, je m'allonge sur le lit. Je n'ai pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures, je suis épuisée mais j'essaie de remettre de l'ordre dans mes idées. Je pense à Roman, j'imagine son inquiétude en recevant le texto sans parvenir à me joindre. Je vois la ligne de contrariété se creuser entre ses sourcils, la dureté soudaine dans ses beaux yeux noirs ; je peux presque suivre du bout des doigts l'angulosité de sa mâchoire et sentir sous ma paume le soyeux de ses cheveux...

Roman...

Il faut que je me sorte d'ici !

Malheureusement, Baldwin ne me laisse pas de répit. Il s'est écoulé à peine une trentaine de minutes, pendant lesquelles aucun plan d'évasion génial n'a germé dans mon esprit, quand il apparaît dans la chambre. No-Name et un grand type à l'air benêt sont dans son sillage. Baldwin s'installe confortablement dans un fauteuil tandis que No-Name s'adosse au mur face à moi et que le benêt se campe devant la porte. Je me redresse précipitamment en lissant ma robe de soirée chiffonnée. Dans une autre vie, elle avait été sublime, avec son bustier froncé et son drapé vert mousse, mais à l'instant elle ressemble à un ramassis d'algues desséchées.

– Bien, dit Baldwin en croisant élégamment les jambes. Il va falloir encore quelques heures avant que tout soit prêt pour mon départ. Je suggère qu'on en profite pour éclaircir certains points demeurés obscurs, Amy. Vous allez tout me raconter.

– Tout quoi ? demandé-je, une boule d'inquiétude dans le gosier.

– Tout ce que vous savez sur moi, sur Elton Vance. J'ai consulté vos dossiers, vos mails, Amber a épluché tous les documents que vous stockiez sur votre Dropbox, tout ce qui vous a servi pour votre enquête. Cela se résume à peu de chose, finalement, mais je suppose qu'avec l'expérience et les capacités de réflexion d'un homme comme Eriksen, cela a suffi pour pénétrer les dessous de l'histoire. Alors, dites-moi, selon vous, qui suis-je ?

*Une ordure !*

Néanmoins, même si l'envie de lui répondre franchement est tentante, je doute que ça arrange mes affaires. Je réfléchis rapidement.

*Que sait-il, déjà ? Est-ce que ça va changer quelque chose si je lui cache certaines informations ?*

*Si oui, lesquelles ? Lesquelles l'intéressent ? Lesquelles sont importantes ? J'en sais probablement moins que lui.*

*Est-ce que je peux prendre le risque de lui mentir ? Je ne suis pas douée pour ça. Même mon petit neveu de cinq ans ne me croit pas quand je lui affirme que la soupe fait grandir. Alors berner un requin de l'acabit de Baldwin...*

Je décide de coller au plus près de la vérité mais de passer sous silence certains détails, comme l'implication de Roman dans l'enquête. Quelque chose me dit que, s'il se sent menacé dans sa retraite, Baldwin va nettoyer derrière lui, et vouloir liquider toutes les personnes impliquées. Moi. Martin. Nils. Et Roman, si Baldwin le croit informé. Roman et moi n'avons jamais discuté par mail de l'enquête et nous réservons nos textos à des échanges plus... intimes. J'ai ainsi une minuscule chance de le tenir à l'écart et, peut-être, de lui épargner le pire.

– Vous êtes l'homme qui a commandité le meurtre d'Elton Vance et Teresa Parker. Andrew Fleming travaille pour vous depuis très longtemps ; quand il a battu au sang sa petite amie, vous lui avez évité la prison en 1990, parce que vous aviez besoin de lui à cette période. Vous lui avez payé un bon avocat et réglé sa caution grâce à un homme de paille appelé Charles Smet. Ce nom de Smet vous a également servi à monter une énorme arnaque pyramidale, de type système de Ponzi, qui vous enrichissait au-delà de l'imaginable. Malheureusement, Vance vous a percé à jour et menaçait de tout dévoiler. Donc, par l'intermédiaire de Dylan, votre chauffeur, vous avez engagé Andrew Fleming pour se renseigner sur Vance, détecter ses points faibles, exhumer ses petits secrets. Coup de bol pour vous, Vance avait une maîtresse, une femme mariée très médiatisée : vous y avez vu une formidable occasion de le discréditer, d'attirer l'attention de la presse sur l'adultère, et celle de la police sur les actions controversées de Teresa en faveur de la cause animale. Tout le monde s'est focalisé là-dessus plutôt que sur un possible mobile de tuer Vance. Tout se goupillait à merveille pour vous, tous les ingrédients étaient réunis pour maquiller un assassinat en accident. Fleming a saboté la voiture de Teresa lors d'un séjour du couple illégitime à Paris. Il a ameuté ses collègues journalistes, qui ont harcelé Teresa et Vance jusqu'à ce qu'ils s'enfuient en voiture. Puis un virage pris trop vite, des freins qui ne répondent plus et la mort au tournant pour celui qui menaçait de vous ruiner et de vous envoyer en prison à perpétuité. Vous avez corrompu un flic parisien afin que l'enquête soit bâclée et qu'on conclue à un malheureux accident. Puis vous avez prospéré pendant vingt-cinq ans, devenant l'une des plus grosses fortunes des États-Unis.

J'ai débité mon laïus d'une traite, sans reprendre mon souffle, et Baldwin me regarde avec une pointe d'étonnement.

– Impressionnant, dit-il. Sauf que c'est Dylan et non Andrew qui s'est occupé de la voiture. Andrew aurait été incapable de changer une roue ou faire une vidange, alors saboter proprement un système de freinage, pas question. Notez que ça ne change pas grand-chose, au final. Mais puisque vous êtes si volubile et si bien informée, dites-moi : comment vous êtes-vous procuré ces documents ?

– Nils a gardé d'excellents rapports avec la police française et il a beaucoup de contacts aux quatre coins du monde.

– Possible. Mais ce ne sont pas les flics qui lui ont donné cette photo de Dylan, ni le dossier contenant mon montage financier, que j'ai trouvés dans votre Dropbox.

– Il les a trouvés chez Jack Parker.

– Jack ? Foutaises ! Ce crétin gominé n'a rien à voir avec tout ça, et n'aurait jamais eu les tripes de me contrarier.

– En effet. Mais son épouse oui.

– Mes hommes ont fouillé toutes les maisons de Jack à l'époque. N'essayez pas de me berner, Amy. C'est mauvais pour votre santé.

– Ils ont mal cherché, dis-je en haussant les épaules. Ou bien Teresa était plus intelligente qu'eux. En tout cas, elle a réussi à mettre en sécurité les documents de son amant.

– Chez son mari. Ah... les femmes, dit Baldwin en secouant la tête comme il l'avait fait en parlant des Français.

Devant la porte, le grand benêt ricane. No-Name, lui, ne bouge pas d'un cil.

– Ainsi Vance l'avait mise dans le secret et lui faisait confiance, continue Baldwin pensivement. Il ne se contentait pas de la sauter entre deux réunions. Si j'avais su qu'il tenait à elle à ce point, j'aurais peut-être opté pour un plan différent... Néanmoins, votre explication ne tient pas, Amy : j'ai moi-même questionné Jack, à la mort de sa femme, pour savoir ce qu'il était advenu de ses affaires. Ce bon vieux Jack est très loquace quand il a un verre dans le nez. Et mon whisky est excellent. La soirée était chaude et agréable, Jack avait soif et besoin de s'épancher. Il m'a affirmé avoir donné tous les vêtements et objets de valeur de Teresa à des bonnes œuvres, et avoir jeté le reste. Papiers, photos, souvenirs, ont atterri à la poubelle... il était trop douloureusement cocu pour avoir envie de garder quoi que ce soit d'elle ; c'est ce qu'il m'a raconté et je l'ai cru. Il était autrement plus convaincant que vous, Amy.

Je demeure silencieuse, inquiète, incapable de trouver une repartie pertinente. J'ignore pourquoi Jack n'a pas jeté ces cartons ; peut-être en avait-il eu l'intention puis les a-t-il tout simplement oubliés au fond du garage ? Ça lui ressemblerait assez, du Jack tout craché. Quant à ceux de La Nouvelle-Orléans, même s'il avait ordonné à Nora de s'en débarrasser, elle n'en a évidemment rien fait. Trop fidèle à Teresa et Roman.

Baldwin tapote son genou du bout des doigts, contrarié. Si déjà il ne me croit pas quand je dis la vérité, qu'est-ce que ça va être quand je vais lui mentir ?

– Passons, dit-il. Voyons si vous vous en sortez mieux avec les questions suivantes : où sont les originaux ? Et qui est au courant ?

Je cogite à toute vapeur, avec toujours une seule idée en tête : ne pas impliquer Roman, peu importe ce que ça doit me coûter. Quant à Nils, comme moi, il est déjà mouillé jusqu'au front...

– Nils, juste Nils, dis-je fermement. Il est le seul à savoir. Et c'est lui qui détient les originaux. Mais il n'a pas fait le rapprochement avec vous.

– Pas encore. Mais je ne doute pas qu'il le fasse rapidement. Et sinon, personne d'autre ? Pas même votre amant ? Seulement vous et Eriksen ?

– Oui, affirmé-je avec aplomb.

– Alors, si ce n'est pas Roman Parker, qui donc a compris pour le système de Ponzi ? Qui, à partir d'un dossier incomplet et de données aussi complexes, a pu comprendre si vite le sens de ce montage financier ? Pas Eriksen, il est malin mais c'est trop sophistiqué pour lui.

– Moi, dis-je avec une assurance éhontée, quasiment égale à mon degré d'angoisse de tenter un aussi gros bluff. Au cas où vous l'ignoriez, je suis titulaire d'une licence en économie, et je n'ai pas été engagée dans le plus important magazine de finance des États Unis pour mes aptitudes au macramé.

– Hmm... marmonne-t-il avec une moue septique tout à fait vexante. Vous voulez me faire croire que Roman Parker n'est pas dans la confidence ?

– Non, il ne sait rien.

– Me prendriez-vous pour un demeuré, mademoiselle Lenoir ? me demande Baldwin d'une voix soudain vibrante de colère contenue. Ou pour un faible, un bouffon, un pantin qu'une gamine arrogante peut manipuler ?

– N... non, je... On attendait d'être sûrs d'avoir toutes les réponses avant de lui en parler.

– Vraiment ? J'ai pourtant la désagréable impression que vous ne me prenez pas au sérieux et que vous me menez en bateau depuis le début. No-Name va vous donner matière à réflexion, dit-il avec un signe de tête vers la baie.

D'un mouvement vif et fluide, son tueur m'attrape par une cheville alors que j'escalade le lit pour lui échapper ; il me tire brutalement vers lui et m'enserme la nuque d'une main. Il a une poigne phénoménale et je suis à sa merci, incapable de lui résister, une douleur sourde annihilant toute volonté. Puis il

déverrouille la baie et me traîne sur le balcon, le souffle court et la vision brouillée par la peur. J'ai le temps de me demander s'il va me suspendre dans le vide par un pied pour me faire avouer, ou plus radicalement me basculer par-dessus la balustrade. Mais il se contente de me jeter vers le rocking-chair et j'atterris à genoux sur les dalles granuleuses, ma tête cognant les cuisses molles de l'homme assis, impassible. Quand je lève les yeux vers lui, je reconnais Andrew.

Mais ce n'est pas pour ça que j'ouvre la bouche sur un hurlement muet, et que je tombe en arrière, pédalant frénétiquement vers No-Name dans un mouvement réflexe. Non, c'est à cause du sourire. Un sourire sanglant qui lui traverse la gorge d'une oreille à l'autre, un sourire béant qui a bavé sur sa poitrine un flot marron d'hémoglobine. Ma fuite est stoppée net par les jambes de No-Name, dures comme des troncs d'arbre, contre lesquelles je me cogne et m'agrippe, pour échapper à cette vision de cauchemar. De grosses mouches noires vrombissent paresseusement sur les bords de la plaie et je prends soudain conscience de l'odeur putride dégagée par le cadavre.

– Andrew m'a déçu, voyez-vous, reprend Baldwin. Il m'a été utile un temps, il m'a permis de suivre vos avancées dans l'enquête, et c'est grâce à lui que j'ai appris que vous faisiez circuler une photo de Dylan. Mais il devenait difficilement contrôlable. Son obsession pour Roman Parker l'amenait à commettre trop d'imprudences. Il réclamait toujours plus d'argent, me cachait des informations. Je déteste ça, Amy. Qu'on me cache des choses. Ça me met en colère et, dans un mouvement d'humeur, je suis capable de donner à No-Name des ordres atroces, que je regrette ensuite, mais qui n'en demeurent pas moins irréversibles. Je suis soupe au lait, je le confesse. Et No-Name ne discute jamais les ordres.

Les yeux toujours braqués sur Andrew, je l'écoute à peine. Ses phrases s'emmêlent dans ma tête, mais je comprends l'essentiel du message : c'est un fou dangereux. L'air que j'essaie désespérément d'avaler depuis ma chute à genoux s'engouffre enfin dans mes poumons et j'inspire un grand coup pour me mettre à hurler. Je me laboure le visage pour effacer de mon épiderme la sensation de contact, d'immonde intimité, avec la cuisse putréfiée d'Andrew. J'imagine la chair flasque et morte sous le pantalon encroûté de sang, je ne peux pas détacher mes yeux des siens, ternes et laiteux, ouverts sur le ciel sans nuages. No-Name m'attrape de nouveau par la nuque, me relève et me ramène devant Baldwin.

Je n'ai pas cessé de hurler, à m'en écorcher les cordes vocales. Mon esprit bat la campagne et je perds le contact avec la réalité. Ma gorge me brûle, je m'enfonce dans une étrange torpeur, tout s'estompe autour de moi. Dans le lointain, j'aperçois Roman qui me sourit. J'avance pour le rejoindre, il me tend la main, je m'accroche à lui. Il est chaud et solide, entouré d'une splendide aurore boréale qui se dépose en lambeaux verts sur nos bras entrelacés. Il me dit qu'il m'aime. Qu'il arrive...

Une gifle sèche m'oblige à revenir sur terre. No-Name me secoue durement et, à travers mes paupières papillonnantes, je vois les lèvres de Baldwin bouger et former, inlassablement, les mêmes mots : « Qui d'autre est au courant ? »

Je secoue la tête, obstinée, et me contente de répéter : « Personne, personne, personne... »

Sur un signe de Baldwin, No-Name me lâche et les deux hommes quittent la pièce, laissant le benêt veiller sur moi. Je reste affalée en un petit tas misérable de tissu vert et boucles rousses sur le sol de la chambre. Je m'allonge pour poser ma joue brûlante sur la fraîcheur apaisante du carrelage. Je tremble d'épuisement et de terreur. Ma dernière pensée, avant de sombrer dans l'inconscience, est pour Roman.

# 3. In extremis

Le soleil est déjà haut dans le ciel quand je reprends mes esprits. Je cligne des yeux, éblouie par la luminosité particulière du désert. Je suis étendue sur le lit, ma tête surélevée, ma gorge douloureuse emprisonnée dans un carcan tiède et inflexible.

Et le cauchemar recommence, encore, cela semble une boucle sans fin :

– Qui d’autre est au courant, Amy ? demande la voix plate de Baldwin.

– Personne, personne ! Je vous le jure !

– Comment puis-je vous croire ? Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas ordonner à No-Name de serrer juste un peu plus fort les doigts sur votre gorge.

Mon esprit patine, je réalise péniblement que No-Name est assis sur le lit, ma nuque posée sur ses cuisses, et que le carcan de chair qui m’étouffe, c’est sa main puissante. J’ouvre grand les yeux et je croise son regard inexpressif baissé vers moi.

*Est-ce réel ? Suis-je en train de délirer ?*

– Le vieux policier, dis-je dans un souffle. Robert Martin.

– Il a cité mon nom ?

– Non. Mais il sait pourquoi Vance et Teresa sont morts, dis-je dans l’espoir qu’en lui donnant Martin, Baldwin va enfin se désintéresser de Roman.

– Bien. Vous voyez, quand vous voulez... Je le savais déjà mais cette preuve de coopération de votre part me met dans de meilleures dispositions à votre égard.

Tu parles ! Je subis encore un interminable interrogatoire, à propos de Nils, principalement. Il semble avoir particulièrement irrité Baldwin qui est déterminé à avoir sa peau, coûte que coûte. Nils fait souvent cet effet aux gens, moi comprise. Mais il a toujours été un mystère et le peu que je connais de lui ne saurait en aucun cas lui nuire. Dans un sursaut de courage dont je ne me serais pas cru capable, je parviens à taire qu’il loge au Sleepy Princess, et prétend qu’il loue une chambre dans le Bronx. Baldwin finira par s’apercevoir que c’est du bluff, mais je crois que cela n’a plus vraiment d’importance pour moi, alors si ça peut donner à Nils le temps de sauver ses fesses, tant mieux. Pour ma part, soit on vient me délivrer fissa, soit je mourrai des mains de No-Name avant demain.

– Mais... pourquoi ? demandé-je à Baldwin. Ma mort ne vous rapporte rien.

– Oh, si... Une immense satisfaction personnelle, répond-il avec un sourire sinistre au moment de quitter la chambre. On appelle cela la vengeance, Amy, et pouvoir l’assouvir est un plaisir sans prix. Une joie sauvage et primaire qu’il ne faut jamais sous-estimer.

Ses paroles se gravent dans mon cerveau, annihilant toute autre pensée. No-Name lâche enfin ma gorge et se lève pour suivre Baldwin. Il a reposé ma tête sur un coussin, avec une délicatesse incongrue qui m’a glacée. Je me retrouve à nouveau seule avec le benêt, qui a verrouillé la baie pour nous épargner la puanteur du cadavre d’Andrew.

Les heures s’étirent, interminables. J’ai réclamé de l’eau, mais le benêt s’est contenté de ricaner en répondant que je n’étais pas à l’hôtel.

En constatant comment il admirait mon décolleté, j’ai tenté de flirter avec lui (à la guerre comme à la guerre) dans l’espoir de lui faire baisser sa garde et, peut-être, de m’échapper. Mais s’il n’est pas insensible à mes charmes, il n’est pas non plus suicidaire. Baldwin lui a donné des consignes strictes, jamais il ne se risquera à désobéir. Il est enraciné devant la porte et me menace de son poing gros comme un parpaing dès que je m’approche à moins de deux mètres de lui.

*Roman... si tu n’apparais pas avant les douze coups de minuit sur ton blanc destrier, ta princesse va se changer en viande froide. Je prends quelques libertés avec le conte d’origine, mon amour, mais crois-moi, je n’exagère pas...*

Sur ce, je m’écroule sur le lit et fonds en larmes, parce que, franchement, je suis à bout et il n’y a pas grand-chose d’autre que je puisse faire.

La sonnerie du portable du benêt me tire de ma torpeur. Il écoute attentivement son interlocuteur, raccroche et, trois secondes plus tard, il est sorti de la chambre en verrouillant derrière lui. Je me lève en titubant, la tête lourde, la bouche sèche (j'ai tellement soif !) avec l'impression d'être séquestrée depuis des jours.

J'entends une soudaine agitation dans la villa, des cavalcades dans les couloirs, des ordres aboyés, des portes qui claquent. Je m'approche de la baie et constate que la cour grouille d'une activité fébrile, des hommes galopent partout et se passent des armes. Des Hummer démarrent sur les chapeaux de roues, soulevant de gigantesques nuages de poussière pour se disperser en éventail dans le désert, dédaignant la piste.

*Qu'est-ce qui leur prend ? Où courent-ils tous, comme ça ? Et pourquoi ? On dirait des rats quittant le navire.*

*Et moi alors ? Je deviens quoi ?*

*Dois-je me réjouir ou m'inquiéter qu'on m'abandonne ici ?*

*Mais en fait, qui me dit qu'on m'abandonne ?*

Les dernières paroles de Baldwin me reviennent à l'esprit et je pense à No-Name, à ses mains, à ses bouts des doigts fondus, à ses yeux comme deux flaques de boue. Même si cette débandade annonce l'arrivée des secours, je sais que Baldwin ne me laissera pas la vie sauve. Il enverra son tueur m'exécuter ou fera exploser la villa ; il est trop avide de vengeance pour me permettre de m'en tirer. Maigre consolation : tout le monde est si pressé que ça devrait aller vite. Je n'aurai probablement pas le loisir de souffrir longtemps.

J'en suis là de mes sombres ruminations quand je prends conscience d'une odeur d'essence, d'abord ténue puis de plus en plus forte et entêtante. Le dernier véhicule a quitté la cour et le silence règne à présent dans la villa. Soudain, j'aperçois se faufiler sous la porte une épaisse fumée blanche et je comprends qu'en effet Baldwin ne m'a pas vraiment oubliée, et que ma fin ne sera ni rapide ni indolore.

*Le feu ! Périr brûlée vive ! Une mort atroce !*

L'affolement me gagne à nouveau, je n'ai plus qu'une idée en tête : fuir ! À tout prix, par n'importe quel moyen, même si cela implique de sauter du troisième étage. Tout plutôt que sentir les flammes me lécher, me dévorer, me calciner. Je secoue la poignée de la porte, déjà brûlante, tout en sachant qu'elle est verrouillée. Je me précipite vers la baie, même constat. Désespérée, j'arpente la pièce à la recherche d'un objet lourd pour la briser. La fumée gagne et commence à me piquer les yeux. J'utilise l'édredon du lit pour calfeutrer le bas de la porte mais cela ne suffit pas, alors j'arrache également le drap pour étanchéifier les bords. La fumée passe maintenant par-dessus ; je me déshabille et me sers de ma robe pour finir de boucher les derniers interstices.

En culotte et soutien-gorge, je vide les armoires, renverse les tiroirs, mais je ne trouve rien de suffisamment pesant pour m'en prendre à la baie. J'attrape une chaise que je brise en quelques secondes sur le double vitrage sans lui occasionner la moindre rayure. Le fauteuil ferait peut-être l'affaire si j'avais la force de le soulever pour le projeter, mais je peux à peine le tirer. Complètement paniquée à présent, j'envisage sérieusement de l'attaquer à coups de pied, d'ongles ou de dents, quand j'aperçois sur la table de chevet, derrière la lampe, ce qui ressemble à un cendrier. Pas un truc en plastique à deux sous, mais un lourd objet de marbre, massif et anguleux. Je me précipite dessus, l'empoigne fermement à deux mains et commence à marteler la baie avec. C'est un outil remarquable mais, même si l'urgence décuple mes forces, je ne parviens qu'à érafler le verre.

*Ce parano a dû faire installer du vitrage blindé, pas possible autrement !*

Je continue néanmoins à m'acharner, je n'entrevois aucune autre possibilité de salut. Il commence à faire méchamment chaud dans la chambre, et la fumée s'est propagée à l'extérieur, envahissant le balcon. J'ai une pensée pour Andrew, de l'autre côté, dans son rocking-chair, et je l'envierais presque. Au moins

n'est-il pas coincé comme un hamster dans un micro-ondes, lui. Je donnerais n'importe quoi pour me retrouver sur ce balcon, à l'air libre. Mes coups sur la vitre se font de moins en moins forts, mes bras fatiguent et la fumée envahit lentement la pièce, malgré mon calfeutrage de fortune. Je tombe à genoux en toussant, mais je frappe toujours. Ne rien lâcher. Jamais. Qui m'a dit ça, déjà ? Une femme. Une lionne avec une canne. Frida Je-ne-sais-plus-qui. Bénie soit-elle. La tête me tourne. Je pense à Roman, cela me donne la force de ne pas abandonner. Je me remémore nos sorties, son humour, la sensation délicieuse de sa bouche sur la mienne. Je vois son visage dans la fumée, je le vois si nettement que son prénom m'échappe, et je me mets à crier, à l'appeler : Roman ! Il vole, à peine à quelques mètres de moi, si proche et pourtant inaccessible. Qui aurait cru que les fumées toxiques provoquaient d'aussi agréables hallucinations ? Soudain, à travers les volutes blanches, ses yeux accrochent les miens. Il hurle mon nom. J'essaie de lui sourire. Il est si beau... Je me laisse glisser au pied de la baie, une main tendue vers lui pour le toucher, mais mes doigts se cognent contre la surface chaude et dure, vibrante. Le verre tremble, c'est étrange. Ça devrait peut-être m'inquiéter, je devrais me reculer, mais je n'en ai plus la force. Et puis, je ne veux pas m'éloigner de Roman. J'ai peur qu'il disparaisse si je détourne mes yeux de lui. Comme un mirage, qu'un clignement de paupière suffit à renvoyer au pays des illusions. Finalement, mourir, ce n'est pas si terrible...

Tout à coup, un fracas assourdissant me fait sursauter, une bouffée d'air pestilentiel m'assaille les narines et me donne la nausée tandis que je sens sur mon corps la piquûre de dizaines d'aiguilles qui me lacèrent. Et Roman est là, vraiment là, dressé dans la fumée qui tourbillonne autour de lui, l'air ombrageux, les bras le long du corps, un lourd marteau brise vitre dans une main. Il porte un chiffon noué sur son visage comme un bandit de grand chemin. Il ne lui manque plus qu'un Stetson pour l'imaginer en train de dévaliser une banque avec Jesse James. C'est dingue comme il est beau, quand même. Je voudrais le lui dire, quand il se précipite vers moi, mais ma gorge est râpeuse et il n'en sort qu'un croassement ridicule. Ensuite, plus rien n'a d'importance, parce que je suis dans ses bras. On est sur le balcon, il y a du bruit, des sirènes, le ronflement furieux des flammes, un vrombissement d'hélicoptère. Je reprends mon souffle ; malgré la puanteur de putréfaction, l'air me paraît délicieux, enivrant. Je n'ai jamais rien goûté de meilleur. Roman se détache de moi quelques secondes, le temps de me nouer un foulard sur le nez. Je me laisse faire, je suis un pantin désarticulé entre ses mains douces, c'est exquis. Je me mets à rire. Je crois que les fumées toxiques ont un drôle d'effet sur moi... Tout me semble irréel, lointain, comme le ralenti d'une vieille rediffusion télévisée dont on aurait coupé le son. Pourtant, le vacarme autour de nous est assourdissant. Les yeux levés au ciel, comme s'il guettait une apparition, Roman me plaque contre lui et m'emprisonne d'un seul bras en se rapprochant de la balustrade : – Accroche-toi à moi, Amy !

– On va sauter ? demandé-je d'une voix rauque, ravie à cette perspective. Jolly Jumper nous attend au pied du mur, cow-boy ?

– Pas vraiment, répond-il en me regardant comme si j'avais un point vert clignotant sur le nez.

– Oh, soupiré-je, dépitée, me dégageant pour déboutonner sa chemise parce qu'il me semble qu'un vrai sauvetage dans les règles devrait toujours se pratiquer torse nu.

– On va faire mieux, ma douce : on va voler, dit-il en rattrapant sa chemise pour me la poser sur les épaules avant de nouer mes bras autour de son cou.

– Tu sais... je crois que je plane déjà un peu... murmuré-je.

Je me blottis contre lui, mon front sur son épaule, grisée par le contact de nos ventres peau à peau, comme s'il s'agissait de notre première fois. Je sens son cœur battre dans sa poitrine, puissant, rapide, régulier. Je me concentre dessus pour ne pas lâcher prise, et la force de l'étreinte de Roman m'aide à ne pas m'égarer complètement. Roman est tout ce qu'il y a de plus concret, heureusement, même si le voir dressé torse nu dans ce décor d'apocalypse est digne des plus beaux fantasmes. Il surveille toujours le ciel, aux aguets, et soudain je sens son corps se tendre contre le mien ; il lance une main au-dessus de ma

tête pour attraper une corde surgie entre les volutes de fumée qui tourbillonnent de plus belle. Il l'enroule autour de son avant-bras, me serre plus fort, tous ses muscles durcis, puis une brusque secousse nous arrache au sol et je pousse un cri de surprise ravie. Je quitte l'enfer pour le paradis.

Certaines personnes prétendent que les super-héros n'existent pas. C'est parce qu'elles n'ont jamais été sauvées d'une villa en flammes par un homme à demi nu beau comme un dieu, qu'elles ne se sont jamais élevées dans les airs, enveloppées de son bras puissant, doucement balancées par un hélicoptère à vingt mètres du sol, qu'elles n'ont jamais survolé une escouade du FBI ou du SWAT alors qu'elles sont en tenue légère, ivres de bonheur et de gaz délétères. C'est parce qu'elles n'ont jamais croisé Roman Parker.

Au vol fantaisiste et néanmoins incroyablement maîtrisé de notre hélicoptère, je devine que Tony doit être aux commandes. Il vire sur la gauche et amorce la descente pour nous déposer à l'abri derrière le mur d'enceinte de la villa. J'aperçois Nils sauter de l'hélico pour nous rejoindre, juste avant de m'évanouir, dans la plus pure tradition des demoiselles en détresse, au creux des bras de Roman.

## 4. Chasse à l'homme

Lorsque je reviens à moi, je suis allongée sur le dos, un masque à oxygène me couvrant la moitié du visage. J'ai mal à la gorge. À travers mes paupières gonflées je distingue à peine le pompier qui se penche vers moi, bientôt remplacé par Roman. J'aimerais lui sourire, tant je suis formidablement heureuse de le savoir là, mais je sombre aussitôt dans l'inconscience.

Quand j'émerge à nouveau, je suis dans une chambre d'hôpital et le masque a été substitué par des tubes dans les narines qui me chatouillent et me donnent envie d'éternuer. Je constate par la fenêtre que la nuit est tombée. Tout est silencieux. L'horloge murale indique trois heures quarante-huit. Du matin, donc. La soirée de Baldwin se déroulait jeudi, on doit probablement être samedi. Je peine à retrouver la notion du temps et à intégrer qu'hier après-midi Roman et moi interprétions un remake de Tarzan et Jane dans le Nevada, au bout d'une liane attachée à un hélico. Il me semble qu'une éternité s'est écoulée depuis. Roman est à mon chevet, les traits tirés, les yeux rougis, de larges cernes mauves dans son visage blanc comme un linceul, avec sa cicatrice qui ressort comme une virgule enflammée sur sa pommette. Malgré un t-shirt propre, il paraît débarquer tout droit d'une essoreuse à salade. Je voudrais lui parler, le rassurer, le toucher, mais si je me sens l'esprit un peu plus vif, je ne parviens pas à bouger et ma gorge, elle, refuse toujours de fonctionner correctement. Alors je vais à l'essentiel, parce qu'il y a urgence, en priant pour ne pas me rendormir au milieu d'une phrase. J'ignore ce qu'on m'a donné comme sédatif, mais c'est costaud.

– Nils... croassé-je, faisant sursauter Roman.

– Hmm... moi c'est Roman, ma douce, dit-il l'air mi-figue mi-raisin en se passant la main dans les cheveux.

– Nils, répété-je d'une voix un peu plus forte.

Perplexe, Roman se tourne vers un coin de la pièce, dans lequel j'aperçois la masse compacte de Nils tassée sur une chaise. Bras croisés, le menton sur la poitrine, il dort profondément. Roman me lance un regard interrogateur et je ferme les paupières, en une réponse muette.

*Oui, s'il te plaît. Réveille-le.*

Ce qu'il fait, avec un manque évident de délicatesse qui me fait sourire intérieurement. Quand Nils ouvre les yeux, le teint cireux et ses cheveux blonds dans un désordre indescriptible, ses premières paroles sont pour demander si tout va bien.

– Je suppose que oui, marmonne Roman. Même s'il va falloir que tu m'expliques pourquoi ton nom est le seul et unique mot que ma fiancée daigne prononcer à son retour d'entre les morts.

– Hey, salut Amy, me dit Nils en souriant, sans s'inquiéter de la mauvaise humeur de Roman. Alors, quoi de neuf ?

– Nils, réponds-je en sentant le sommeil me gagner à nouveau (cochonnerie de calmants !). Baldwin... il a mis... ta tête...

– À claques... complète Roman en ronchonnant.

– À prix... rectifié-je sans réussir à m'empêcher de rire avant d'être secouée par une quinte de toux.

Nils lui jette un regard désapprobateur tandis qu'il se confond en excuses tout en me soulevant délicatement la nuque pour me faire boire.

– Cher, au moins, j'espère, plaisante Nils.

Je hoche la tête à plusieurs reprises (très cher !) avant de retourner au pays des rêves pour la quatrième ou cinquième fois de la journée. À mon réveil suivant, il fait grand jour et je me sens en forme. Reposée, l'esprit clair, bien que la gorge encore douloureuse. Nils a disparu mais Roman est toujours là, assoupi près de moi, sa main serrant la mienne. Je la caresse du pouce, heureuse. Sur son poignet et son avant-bras, je remarque avec un pincement au cœur des traces de brûlures laissées par le cisaillement de la corde lors de notre hélitreuillage.

*D'abord sa pommette, puis son bras... si je veux profiter de lui encore quelques années il va falloir*

Deux heures plus tard, après le passage du médecin qui m'a débarrassée de ma perfusion et de mes tubes dans les narines, je suis assise dans mon lit, adossée aux oreillers. Mes multiples coupures dues au bris de la baie sont peu profondes et désinfectées à la Bétadine ; ainsi, je ressemble à un petit léopard avec mes taches orange sur tout le corps. J'ai avalé un plateau-repas aussi liquide qu'insipide en tête-à-tête avec Roman, et grâce au bonheur d'être ensemble, il m'a paru plus goûteux qu'un dîner chez Bocuse. J'ai envoyé Roman à la douche, après lui avoir juré que je ne comptais pas me faire re-kidnapper au cours du prochain quart d'heure. Quatre minutes et douze secondes plus tard, tout propre, les cheveux encore dégoulinants, il a de nouveau figure humaine et me reprend la main.

– Comment m'as-tu retrouvée si vite ? lui demandé-je d'une voix rocailleuse.

– Nils, répond-il sobrement. Il n'a jamais vraiment lâché la piste de Fleming, qui le ramenait chaque fois quelque part entre Las Vegas et Los Angeles, pour finir par s'y perdre définitivement, alors que le type n'était ni un flambeur ni une star ; ça le chiffonnait. Tu le connais : quand il a une idée derrière la tête, il ne l'a pas ailleurs...

– Oui, dis-je en souriant de l'obstination légendaire du Viking.

– En parallèle, il a dressé un portrait de tous les gens qui gravitent autour de moi, et il a remarqué que le nom de Baldwin revenait fréquemment, soit dans mes affaires, soit dans les rares soirées que Jack et moi fréquentons. Pire : les noms de Baldwin et Fleming apparaissent souvent ensemble. Et la résidence principale de Baldwin se situe... entre Las Vegas et Los Angeles. Baldwin : un homme discret, parti de rien mais devenu multimilliardaire sans que personne comprenne vraiment comment. Nils m'a appelé, je t'avais laissée avec Baldwin, j'ai craint pour toi. Un coup de fil à l'aéroport de Vegas m'a confirmé que le jet de Baldwin prévoyait de s'y poser alors qu'il avait affirmé rester sur New York après la soirée. Puis le texto envoyé de ton iPhone m'a définitivement convaincu que tu ne l'avais pas simplement mis sur silencieux avant de te coucher mais que tu étais dans la panade... et nous voilà.

– Et *te* voilà, répété-je en me penchant pour l'embrasser, savourant un trop bref instant la douceur de sa bouche avant qu'un toussotement insistant nous interrompe.

– Désolée, s'excuse la femme qui a fait irruption dans ma chambre sans y être invitée pour se planter devant mon lit. Mademoiselle Lenoir ? Je suis Frances Devon, du FBI.

– Et on ne vous apprend pas à frapper aux portes, à Quantico ? demande Roman d'un ton acerbe.

– On s'entraîne plutôt à les enfoncer, répond Devon du tac au tac. Pour sauver des vies, en général.

– Si j'avais su, je vous aurais attendue avant de démolir cette baie. On aurait peut-être eu le temps pour une petite leçon de politesse en prime.

– Cela aurait été préférable ; nous avons des méthodes plus sécuritaires que les vôtres, qui auraient évité à votre fiancée d'être criblée d'éclats de verre.

– C'est vrai, Amy aurait juste eu à travailler un peu plus son apnée et vous l'auriez sauvée. Après tout, vous n'avez investi la villa qu'à peine dix minutes plus tard.

Devon se raidit, Roman a marqué le point décisif. Ils s'affrontent en silence, les yeux dans les yeux. Roman est à cran, il a, de fait, la susceptibilité chatouilleuse. Quant à elle, visiblement, elle n'a pas l'habitude qu'on la remette à sa place, la prenne en défaut ou défie son autorité. Tout ce qu'il vient de faire à l'instant. J'ignore combien de temps aurait duré cette démonstration de force de part et d'autre si le médecin-chef du service, une petite blonde enjouée et volubile, n'avait pas brisé la tension en les poussant tous deux dehors pour m'ausculter.

– Impeccable, se réjouit-elle à la fin de son examen. Vous aurez une voix à la Lauren Bacall pendant quelques jours, et vous devrez vous contenter d'aliments liquides le temps que les irritations de votre gorge s'apaisent, mais vous n'aurez aucune séquelle. Vos radios des poumons et vos analyses sanguines sont satisfaisantes, elles ne révèlent rien de plus alarmant que si vous veniez de passer votre soirée dans

les bouchons de l'*interstate* 5, comme la plupart des habitants de cette ville au retour du travail. Quant à vos coupures, elles sont superficielles, dans deux jours il n'y paraîtra plus. Je signe votre bon de sortie, et dans une semaine vous pourrez faire un malheur au karaoké.

Tandis qu'elle me rédige une ordonnance pour des antalgiques et deux visites de contrôle à J3 et J15, j'imagine Roman et la femme du FBI en train de s'étriper dans le couloir.

– Vous l'avez échappé belle, alors ne tirez pas trop sur la corde, me dit-elle encore en me pressant gentiment l'épaule. Ménagez-vous et évitez de parler au moins jusqu'à lundi.

Roman apparaît sur le seuil de la chambre quand elle en sort. Il a gardé les mâchoires crispées mais retrouvé ses manières de gentleman, et s'efface pour laisser passer Devon. Elle le remercie d'un hochement de tête tellement guindé que j'entends presque craquer le col de sa chemise amidonnée.

*Bon, les deux sont encore entiers, c'est déjà ça.*

Devon souhaite recueillir mon témoignage mais le médecin s'y oppose en répétant : pas avant lundi. L'agent du FBI acquiesce et me demande de simplement répondre par oui ou non à ses questions. C'est une femme d'une quarantaine d'années, sèche et directe, mais pas désagréable malgré un premier abord rébarbatif. Elle semble rigoureuse, attentive, compétente, et je vois Roman se détendre au cours de l'interrogatoire. Il apprécie son professionnalisme. Je promets de la recontacter au plus vite, dès que je serai capable d'aligner plus de trois mots sans risquer l'aphonie.

– J'attends votre appel demain matin, mademoiselle Lenoir, dit-elle en refermant son calepin comme si le médecin n'avait jamais parlé d'un repos obligatoire jusqu'à lundi. On a intercepté la plupart des Hummer qui ont pris la fuite, on a mis du monde sous les verrous, mais John Baldwin court toujours et il est dangereux. Pour tous, mais plus encore pour vous.

Je hoche la tête. Elle prêche une convertie.

– De plus, au moins trois de ses hommes sont dans la nature : son chauffeur et bras droit, Dylan Green. Un de ses sbires, à l'identité inconnue. Et celui que vous appelez No-Name, dont on n'a aucune trace dans nos fichiers.

– Et sa maîtresse ? demande Roman après une hésitation. Amber Pace ?

– Au frais, dans une cellule. Baldwin n'a visiblement pas votre esprit chevaleresque, répond Devon, sarcastique. Il n'a pas jugé bon de s'encombrer d'elle.

Roman esquisse un sourire sans joie :

– Je le comprends.

– Une dernière chose : j'aimerais parler au grand blond qui vous accompagnait. Vous savez où je peux le trouver ?

– Eriksen ? Aucune idée.

– Comment ça ? s'étonne Frances Devon (et moi avec elle). C'est pourtant votre ami, non ?

– Baldwin veut sa peau, il a mis un contrat sur sa tête, explique Roman. Mais Nils n'est pas du genre à attendre la mort les bras croisés. Alors il a inversé les rôles et s'est mis en chasse. C'est encore le meilleur moyen de ne pas être la proie. J'ignore quelle piste il suit à l'heure actuelle, et où elle l'a mené.

La nouvelle me sidère et me terrifie. J'ai vu de quoi étaient capables Baldwin et No-Name ; ce sont des psychopathes, des robots sans âme. Je ne veux plus jamais les approcher et je ne veux pas non plus imaginer Nils face à eux. Il m'exaspère assez souvent pour que je rêve de l'étrangler deux ou trois fois par mois, mais je refuse qu'un autre que moi s'en charge. Devon a une moue sceptique :

– Ce sont des criminels endurcis, des meurtriers de sang-froid. J'ignore ce que fait Eriksen dans la vie, mais tout baraqué qu'il soit il n'est pas taillé pour les affronter seul. Dites-lui de m'appeler et de nous laisser faire notre boulot.

– Nils a servi dans la Légion étrangère, répond Roman avec un petit air narquois. Avant de devenir privé, il a opéré dans les Forces spéciales françaises et à la Brigade criminelle de Paris. Ne vous fiez pas à ses beaux yeux et son sourire affable, agent Devon. C'est un pisteur hors pair, un homme intelligent,

réfléchi et passablement dangereux quand on le contrarie. Et Baldwin l'a pas mal contrarié, ces derniers temps. Ceci dit, je suis certain qu'il ne m'en voudra pas de donner son portable à une femme si charmante.

Frances Devon renifle dédaigneusement, bouche pincée, mais note le numéro que lui dicte Roman ; puis elle me rappelle de la contacter demain, à la première heure, pour ma déposition et tourne sèchement les talons, direction la sortie.

– Légion ? Forces spéciales ? m'étonné-je. Mais...

– On n'allait pas foncer tête baissée comme des crétins décérébrés dans le repaire de Baldwin, m'interrompt Roman en posant un doigt sur mes lèvres pour m'intimer le silence. Tu te souviens qu'avant de travailler pour moi, Tony était dans l'US Air Force ? Avant ses clowneries avec un avion de chasse au San Francisco Bridge, sa mise à pied, le retrait de sa licence, *etc.* ?

J'acquiesce : Tony a gardé une passion immodérée pour les loopings aériens qui ne sont pas toujours du goût de mon estomac quand je dois voler à son bord.

– C'est pour son expérience militaire que je l'ai tiré du lit et traîné avec nous. Nils et lui ont commencé à discuter stratégie et compétences, dans le jet. Et Nils a dévoilé quelques pans de son passé. Sans lui pour comprendre la configuration de la villa derrière son écran de fumées et de flammes, pour nous coordonner, pour guider Tony avec une visibilité proche du néant, pour m'envoyer la corde au bon endroit, au bon moment... tout aurait été beaucoup plus... compliqué.

Je lui souris en lui pressant la main. Roman m'a sauvée, c'est tout ce qui compte à mes yeux. Il a mis les moyens en œuvre pour que ce soit réalisable. Pour arriver à temps, il a choisi ses hommes avec discernement, réuni les compétences, pris les bonnes décisions, agi. Certes, il a transgressé les règles en avançant la police, mais quoi qu'en dise l'agent Devon, sans Roman, je serais morte, ou je ne vaudrais guère mieux. Et elle le sait.

– Mais bon sang, ce que je déteste être sous les ordres de ce Viking arrogant ! conclut-il avec une petite grimace comique.

\*\*\*

Deux jours plus tard, j'ai fait ma déposition, accompagnée de Roman et Nils, reparti aussitôt après nous avoir promis de rester en contact (Devon n'ayant pas réussi à le convaincre de renoncer à sa chasse à l'homme), j'ai aussi passé ma visite de contrôle, refusé de consulter un psy, retrouvé ma voix, rassuré ma famille, mes amis, mon éditeur et je m'apprête à reprendre le travail. Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes sans les crises d'angoisse et les visions de No-Name me faisant subir les pires tortures.

– Ok, murmure Roman une nuit, l'air hagard, en me berçant tendrement après un cauchemar qui m'a fait pousser un hurlement suraigu, à deux centimètres de son oreille gauche. Ok, ma douce, répète-t-il en essuyant mes larmes. On va prendre des vacances. On en a besoin tous les deux.

– Je ne peux pas, reniflé-je, misérable. J'adorerais, mais j'ai des tonnes de boulot au bureau, Edith...

– Edith comprendra parfaitement que tu doives souffler, dit-il déjà occupé à pianoter sur son iPad de sa main libre. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Une croisière sur le Nil ? Une île au soleil perdue dans le Pacifique ? Un pèlerinage en Inde à dos d'éléphant ? Une virée shopping à Monaco ? Une retraite dans une cabane de trappeur au Canada ? Ou dans une hutte en Équateur ? Une parenthèse romantique à Venise ? Une randonnée en lama au Pérou ? Un séjour en thalassothérapie ? Un bivouac cinq étoiles dans une oasis paradisiaque ? Un bain de minuit dans un lagon au clair de lune ?

– Oh... euh... bredouillé-je étourdie par son flot de paroles, et touchée qu'il me propose au lieu de m'imposer.

Quand vous êtes convalescent, même s'il ne s'agit que d'une grippe ou d'une jambe cassée, les gens, les médecins, votre famille, vos amis, savent toujours mieux que vous ce qui est bon ou mauvais pour vous, comme si un accident ou une maladie vous privaient soudain systématiquement de votre capacité de

réflexion et de décision. Les gens, mais pas Roman, qui attend ma réponse :

– Choisis, ma douce. On fera tout ce que tu voudras. Et la liste n'est pas exhaustive.

– La virée shopping à dos d'éléphant sur un paquebot de luxe dans les canaux de Venise me tente beaucoup, mais je crois que je vais opter pour le séjour romantique sur l'île déserte paradisiaque.

– Excellent choix, madame Parker. Avec ou sans lama ?

– Sans lama, s'il te plaît, dis-je en riant et savourant le « madame Parker ». Mais avec la baignade dans le lagon, et l'option : « beau brun ténébreux » à mon service pour assouvir tous mes fantasmes...

– Que ta volonté soit faite. On va se trouver un endroit tranquille et on va se concentrer sur les choses vraiment importantes : faire l'amour, bronzer, se baigner, faire l'amour, boire des cocktails, jouer au tarot, faire l'amour, manger du poisson grillé sur la plage, marcher dans l'eau et faire l'amour.

– Je ne sais pas jouer au tarot.

– Tant pis, on fera l'amour à la place.

Le programme est alléchant et nous nous employons à le suivre à la lettre dès le lendemain. L'île est vraiment paradisiaque, plus belle que celles des cartes postales, parce que plus sauvage et plus colorée. Roman s'est débrouillé en un temps record pour en louer toute la côte ouest durant dix jours, après avoir remué ciel et terre et tiré du lit tout un tas de personnes plus ou moins coopératives qu'il a dû convaincre d'annuler des réservations, jongler avec des plannings et déployer des trésors d'inventivité, pour accéder à son excentrique demande.

Grâce à quoi, nous avons aujourd'hui à notre disposition douze kilomètres d'une magnifique plage de sable blanc, tout à fait déserte, bordée d'une forêt de pins et de palmiers, ainsi qu'une collection (inutile) de luxueux bungalows vides, dont un immense sur pilotis qui trône dans l'eau turquoise d'un lagon. Nous l'adoptons d'office. Un ponton de bois le traverse de part en part avant de s'évaser pour se terminer sur une spacieuse terrasse surplombant la barrière de corail. Ses cloisons extérieures sont coulissantes et, dès notre arrivée, je demande à Roman de les ouvrir. Ainsi, depuis notre chambre, nous avons une vue splendide et apaisante sur l'océan qui nous cerne de toutes parts, comme si notre lit flottait tranquillement sur ses eaux calmes et transparentes aux fonds multicolores. L'illusion est parfaite, encore renforcée par les douces oscillations de nos corps sur le matelas à eau.

– Roman ? murmuré-je lors notre première nuit, alors que nous nous laissons bercer, nus et sages, ma joue sur son ventre tiède, sa main dans mes cheveux.

– Hmm ?

– Tu as pensé à apporter des cartes ? Pour le tarot ?

– Absolument pas. Mais je peux te citer le nom de chacune des étoiles dans le ciel.

– Tu as emballé beaucoup de filles avec ça ? le taquiné-je en caressant sa cuisse du bout des doigts.

– Non. Bizarrement, elles se sont toutes endormies très vite.

Je ris doucement et me hisse sur un coude pour terminer mon cocktail. C'est mon deuxième, ce soir, et j'ai la tête aussi légère que l'air est lourd ; nos peaux sont brûlantes, mais je ne tiens pas à brancher les ventilateurs, pour ne pas altérer le silence, seulement troublé par le clapotis des vaguelettes contre les piliers du ponton. Roman, pragmatique, a prévu un seau à glace à portée de main pour nous rafraîchir. J'ai d'abord cru qu'il allait me faire le coup des fraises et du champagne hors de prix, l'incontournable cliché romantique des hommes riches et raffinés cherchant à éblouir leur conquête.

– Quoi ? demande-t-il, en croquant un glaçon, en surprenant mon sourire en coin quand il en sort une bouteille de fruits pressés et des carrés de coco fraîche.

– Rien, dis-je, heureuse, en mordant la chair croquante et laiteuse de la noix. J'aime que tu sois différent.

Puis, avant qu'il me questionne sur ce que j'entends par là, je le repousse à plat dos sur le matelas, de la paume de la main, et m'installe à califourchon sur ses hanches.

– Voyons si j'ai bien fait de choisir l'option « beau brun ténébreux » au lieu du lama...

Le corps de Roman est un microcosme fascinant, un excitant paradoxe, un territoire infini revêtu d'une peau bronzée de deux mètres carrés que je ne me lasse pas d'explorer. Quand je le regarde, je ne peux pas m'empêcher de penser que la nature a bien fait les choses, qu'elle était particulièrement inspirée le jour où elle l'a créé. Un visage d'ange déchu, un torse en V aux abdominaux saillants, des membres déliés, un dos puissant aux reins cambrés qui mettent en valeur une paire de fesses à rendre fous de jalousie les mannequins de Calvin Klein. Quatre-vingts kilos de muscles et de séduction. Sans parler de son sexe, véritable hymne au plaisir, que je sens palpiter contre ma cuisse et qui mériterait à lui seul tout un poème. Dommage que je ne sois pas Verlaine. Je me contente de lui dire, en suivant du doigt la ligne de sa mâchoire : – Tu es mon cinquième élément, la créature la plus parfaite de l'Univers.

– Ah, oui... ? demande-t-il en croquant un second glaçon. Serait-il possible que j'aie trop forcé sur le rhum dans ton cocktail ?

Je me penche vers lui, mes coudes appuyés de part et d'autre de sa tête, et je viens cueillir du bout de la langue l'eau glacée qui perle au coin de ses lèvres.

– Probable. Sinon, jamais je n'oserais te dire à quel point j'ai envie de toi, ni l'état d'excitation dans lequel tu me mets quand tu me regardes comme ça.

– Quand je te regarde comment ?

– Avec tes yeux, là...

– Hmm... je te regarde rarement avec mes oreilles.

– C'est un instant sexy, Roman, tu n'es pas censé plaisanter ni te moquer de ma légère ivresse. Tu devrais plutôt te concentrer sur la pointe de mes seins qui caressent ton torse, sur le soyeux de ma toison qui coulisse sur ton sexe déjà dressé, sur l'humidité qui la gagne, tandis que mon souffle s'accélère. Ton corps, lui, a compris le message depuis longtemps, en tout cas.

– Mon cerveau devient toujours plus lent quand tu es trop près de moi, ma douce. Plus assez de sang pour l'irriguer, dit-il en m'attrapant les fesses. Pardonne-moi. Embrasse-moi.

Je m'exécute de bonne grâce. Ses lèvres sont fraîches et sa langue glaciale, cela contraste délicieusement avec la chaleur moite de nos corps. C'est divin. Je prolonge le baiser, pour profiter encore de l'étrange sensation, ma langue poursuivant la sienne, qui joue à me dérober le reste du glaçon. Quand ce dernier a complètement fondu, que la bouche de Roman a retrouvé sa température habituelle, je tends la main vers le seau et pioche un nouveau glaçon. Je le pose sur son torse, avant de l'y promener du bout de la langue. La respiration de Roman se bloque chaque fois que le petit cube passe sur ses tétons. Les poils de ses bras se hérissent et ses mains se crispent sur mes fesses.

– Tu aimes ? lui demandé-je.

– C'est supportable...

– Tu préfères que j'arrête ?

– Surtout pas !

Tandis que je poursuis, ses mains décrivent de paresseuses arabesques sur mes fesses écartées. Dans cette position, à califourchon et penchée vers lui, elles sont totalement à la merci de ses doigts, qui naviguent de leurs globes fermes à mes cuisses, ou dans leur raie sensible, tour à tour contournant ou titillant leur orifice, dont j'ai pu découvrir l'exquise sensibilité au cours de certains de nos précédents ébats. Roman a des gestes doux mais sûrs, et si j'étais gênée les premières fois où il s'est aventuré dans cette zone, le naturel et la délicatesse de ses approches m'ont vite mise à l'aise. Sa délicatesse mais aussi le plaisir intense que ces caresses déclenchent... Pratiquées seules, elles sont agréables. Mais couplées au reste, à l'excitation du clitoris ou à une très classique pénétration, elles deviennent... wahou ! Elles décuplent le plaisir et transforment un honnête orgasme en explosion atomique ! Rien que d'y penser, je me mets à mouiller abondamment et j'en perds le contrôle de mon glaçon qui s'échappe vers le plexus de Roman, glisse vers son nombril, et vient s'échouer contre son sexe dont l'érection tressaute. Un sifflement fuse entre ses dents, il contracte ses abdos et serre les genoux :

– La vache ! C’est froid !

– Tu m’en diras tant, me moqué-je gentiment alors qu’il pivote sur la hanche pour déloger le glaçon.

Il me lance un regard indéchiffrable et, avant que j’aie bien compris ce qui m’arrive, je me retrouve sur le dos, les bras immobilisés au-dessus de ma tête, les jambes coincées entre les siennes tandis qu’il me domine et me chevauche. Il ne s’est pas écoulé plus de cinq ou six secondes ; sa vivacité et sa force m’impressionnent toujours, et je cligne des yeux, décontenancée.

– Voyons voir si tu résistes mieux que moi au froid, dit-il avec un sourire séraphique en dégageant une de ses mains pour attraper une poignée de glaçons.

À cette perspective, je tremble et je rue en riant pour essayer de me libérer, d’abord mollement puis violemment en poussant des glapissements outrés quand il lâche son butin glacé sur mes seins. Je me cabre tant et si bien que je manque de le désarçonner, mais il raffermi sa prise sur mes poignets et j’ai beau me débattre, le supplier, le menacer, le cajoler, il ne bouge plus d’un iota. Lors de notre rodéo, la plupart des glaçons ont dégringolé de ma poitrine sur le matelas, et fondent doucement contre mon flanc, qui frissonne et s’engourdit à leur contact. Je suis essoufflée, ma respiration est chaotique, entrecoupée de rires, et je me sens divinement bien, incroyablement vivante. Excitée aussi, par nos jeux, par le poids de Roman sur mes hanches, par son emprise sur moi, par la démonstration physique de sa force. Dans son regard sombre, je lis que lui aussi est terriblement excité ; un coup d’œil vers son impressionnante érection me le confirme sans aucun doute possible.

Je me tortille un peu sous lui, mais ce n’est plus pour me libérer. Plutôt pour me frotter à lui et l’inviter à bouger contre moi. Après le froid, j’appelle sa chaleur de tous mes vœux.

Un dernier glaçon est niché dans mon nombril et Roman s’en empare pour le promener sur mes seins dont les mamelons sont contractés au possible, les tétons érigés, presque douloureux. Je pousse un petit cri de plaisir quand il remplace le glaçon par sa bouche, chaude, si chaude sur ma peau hérissée de froid, et que sa langue y trace des sillons de feu. Je renverse la tête en arrière, les yeux clos pour me concentrer sur ces sensations inédites et les savourer au maximum. Puis Roman descend entre mes cuisses qu’il libère à mesure. Je passe mes mains dans ses cheveux, je murmure son nom, je redresse les genoux et les ouvre, en une invitation évidente. Mon sexe est trempé, incandescent, et lance dans tout mon corps des éclairs de désir que les caresses de Roman ne font qu’exacerber. Il m’attrape les chevilles et les pose sur ses épaules avant de se pencher à nouveau entre mes cuisses, qu’il écarte au maximum pour ouvrir ma fente ruisselante et exposer mon clitoris gonflé qui se livre à sa langue experte.

Le matelas à eau ondule sous nos deux corps, le clapotis léger des vaguelettes contre les piliers du ponton m’hypnotise. Je ne suis plus qu’une boule de plaisir prête à exploser sous la bouche de Roman qui me lèche, me suce et m’aspire, quand soudain elle est remplacée par une sensation de froid intense qui m’arrache un cri de surprise ravie. J’essaie de me redresser, dans un mouvement réflexe, mais Roman me repousse gentiment sur le lit et je sens un petit cube de glace se promener sur mes lèvres, à l’intérieur de mes cuisses, sur ma vulve... la sensation est inédite, troublante, affolante.

Il passe et repasse le glaçon sur mon clitoris, le promène délicatement sur le petit bouton de chair qui s’engourdit et envoie dans mon ventre des informations contradictoires.

*C’est froid ! C’est bizarre ! Ça brûle ! C’est bon !*

Le glaçon fond au contact de ma chair brûlante et l’eau ruisselle entre mes cuisses, ses gouttes glaciales caressant au passage mes fesses avant d’être absorbées par le drap. Mon corps tout entier commence à onduler au rythme imprimé par le glaçon sur mon sexe, je m’accoutume peu à peu à l’étrange sensation d’engourdissement qui s’en empare jusqu’à ce que la bouche de Roman revienne se poser sur mon clitoris, son souffle chaud réveillant mes terminaisons nerveuses. Il le réchauffe pour le sortir de sa douce torpeur, le mordillant, même, délicatement, jusqu’à ce que je ne sois plus de nouveau qu’excitation et gémissements.

Puis, un bruit métallique à ma droite, la main de Roman dans le seau à glace, et une brûlure

délicieuse, indescriptible, qui se propage dans tout mon être quand il enfonce un nouveau glaçon dans mon intimité. Je gémiss sourdement, ma voix s'étrangle, et Roman se fige : – Amy ?

– Ça va... c'est juste... bizarre... trop bon... oh, si bon ! Ne t'arrête pas...

Il pousse du doigt son petit jouet glacé avant de me soulever un peu plus les hanches pour me pénétrer soudainement, son sexe brûlant se frayant un passage dans ma vulve contractée par le froid, poussant le glaçon loin au fond, jusqu'à la butée. Nous laissons alors tous deux échapper un cri rauque, nos corps frissonnent, sa bouche cherche la mienne, frénétique, exigeante, tandis qu'il se retire en tremblant. Un instant, une seconde, je suis seule avec cet incroyable feu de glace au fond de moi, à me demander si j'aime ou je déteste, si je vais pouvoir supporter encore ce maelström de sensations contradictoires, chaud froid douleur plaisir.

Mais un instant seulement, parce que Roman plonge à nouveau en moi et sa chaleur m'envahit et le plaisir me gagne, crépite en moi comme un feu de forêt, avant qu'à nouveau il se retire et que le froid reprenne ses droits sur mon sexe et mes sens complètement déboussolés. Puis, à nouveau, le sexe de Roman qui me remplit, qui rallume le plaisir, plus intense à chaque pénétration. Il se retire. Me pénètre, plus fort. Se retire. Me pénètre, plus loin. Se retire. Me pénètre, encore plus fort. Plus vite. Plus loin. Plus profond. Encore ! Encore ! Encore ! Le chaud, le froid, le plaisir, la douleur, Roman, encore !

Et puis, tout cela se mélange en un tourbillon infernal, pour ne plus former qu'une tornade de plaisir insensé que Roman alimente à grands coups de reins, encore et encore, jusqu'à ce que le cyclone nous emporte, nous brasse, nous arrache un cri simultané de jouissance quand l'orgasme nous transperce et que Roman se répand en moi, si chaud, si délicieusement chaud... pour nous laisser enfin nous échouer dans les bras l'un de l'autre, pantelants, sur notre matelas mouvant.

Au fond de moi, tout est tiède et apaisé, assouvi. Je verrouille mes jambes autour de Roman, pour le garder en moi. Je voudrais ne plus jamais le laisser repartir, qu'on ne fasse qu'un, pour toujours et à jamais. Il roule sur le côté, pour ne pas m'écraser. Il me serre tellement fort que nos corps semblent soudés, et j'aime ça. Il enfouit son visage dans mon cou et m'embrasse tendrement, des petits baisers légers, doux comme la brise soufflant sur nos peaux emperlées de sueur qui scintillent au clair de lune.

Cette nuit, je le sais, je ne ferai pas de cauchemars.

## **5. Sable blanc et cocotiers**

Le lendemain matin, le soleil est déjà haut dans le ciel quand je m'éveille enfin. Après l'amour, j'ai dormi comme une bûche, d'un sommeil réparateur, lourd et sans rêves. Roman n'est plus au lit, évidemment ; il doit s'être levé depuis longtemps pour aller courir. À l'idée d'être seule, sans sa protection, une bouffée d'angoisse refait surface, irrationnelle mais puissante. Quand il court, Roman perd parfois la notion du temps ; il peut partir trois ou quatre heures, et en tout cas jamais moins d'une heure. Je n'ose pas imaginer tout ce qui pourrait m'arriver pendant ce temps. Je suis assaillie par des images de Baldwin débarquant sur l'île pour terminer le travail et m'attacher à un bûcher, son fidèle No-Name sur les talons, qui arborerait fièrement la tête coupée de Nils accrochée à sa ceinture, comme un trophée.

*Oh, oh... je vais commencer par arrêter de me faire peur toute seule... On respire, on souffle, on compte jusqu'à dix et on se lève...* Roman n'est pas loin et Baldwin est sûrement trop occupé à sauver sa peau pour s'intéresser à la mienne.

J'aperçois alors sur ma table de chevet un nouvel iPhone accompagné d'une lettre :

[Ma douce, essaie de garder celui-ci plus d'un mois, ou bien laisse-moi le temps d'acheter des actions chez Apple, qui ne devrait pas tarder à te couronner cliente de l'année.]

Je suis parti nager dans le lagon, il y a un masque et un tuba pour toi sur le ponton si tu veux me rejoindre. La faune et la flore sous-marines sont à couper le souffle, et je suis un excellent guide (en toute modestie). J'ai bluffé hier, je ne pourrais pas nommer toutes les étoiles, mais je connais presque aussi bien les poissons que toi les papillons.

Je t'aime.

Quand on aura remis un peu d'ordre dans le chaos de notre quotidien, et si tu es toujours partante, il faudrait qu'on reparle de cette régularisation, des fois qu'on veuille adopter un autre chaton...]

Au soulagement de le savoir tout près de moi, à portée de regard, succède une formidable euphorie. Roman n'est pas du genre à faire des déclarations d'amour tous les quatre matins, et je conserve précieusement ses « Je t'aime » dans un petit recoin secret de mon cœur. Celui-ci vient enrichir mon inestimable collection, et sa nouvelle allusion spontanée à notre mariage me comble de joie.

J'enfile un maillot de bain, un joli chapeau en coco léger comme un souffle. Je pioche quelques fruits dans une coupelle pour apaiser les grondements de mon estomac puis je sors m'asseoir sur le ponton, les pieds dans l'eau. Le soleil me chauffe agréablement les épaules. À force de scruter l'étendue turquoise, je finis par repérer l'extrémité d'un tuba qui émerge de temps à autre et se dirige vers moi. À mesure qu'il s'approche, je reconnais la silhouette longiligne et musclée de Roman, qui ondule et se déplace avec autant d'aisance que s'il était né sous l'eau ; ses palmes semblent le prolongement naturel de ses jambes et ne créent pas le moindre remous à la surface. Quand il émerge en soufflant, il se débarrasse aussitôt du masque et pose ses deux mains de part et d'autre de mes genoux pour s'ébrouer. Je piaille quand il m'asperge de gouttelettes salées et trop fraîches à mon goût.

– Salut marmotte, tu viens tester tes capacités de flottaison ?

– Non, pour l'instant je prends mon petit déjeuner en admirant les plus belles créatures aquatiques de ce côté de l'équateur, dis-je en gobant un letchi.

Il est dans l'eau jusqu'à la taille, ses avant-bras encadrent mes jambes et son air sérieux détonne avec son badinage. Silencieux, il me fixe avec une telle intensité que j'en suis presque gênée.

– Merci pour l'iPhone, dis-je.

Il hausse les épaules, avec un petit geste nonchalant de la main, sans me quitter du regard, de minuscules perles salées vacillant au bout des cils, l'iris de ses yeux d'un noir si profond qu'il se confond avec sa pupille.

– Quant au reste... je suis partante, bien sûr. Plus que jamais.

Il se détend soudain et m'adresse un demi-sourire avant de se rapprocher pour poser sa tête sur mes

cuisse en une posture d'abandon si total que mon cœur se serre. Ses cheveux ruissellent sur ma peau et me rafraîchissent agréablement, effleurant mon ventre, son souffle tiède balaie le creux de mes cuisses. Je promène une main sur sa nuque, je caresse la saillie d'une clavicule, j'appuie mon index sur sa gorge, pour sentir battre son pouls sous mon doigt. Roman... mon amour.

– Merci, dit-il. Et pardonne-moi.

– Te pardonner, m'étonné-je. Mais de quoi ?

– De t'avoir laissée avec Baldwin. D'être allé à Buffalo au lieu de rester avec toi. D'avoir permis que tu sois kidnappée, frappée, blessée. De ne pas t'avoir protégée. D'avoir laissé Baldwin s'enfuir. De t'avoir coupée avec ces saloperies d'éclats de verre. D'avoir failli arriver trop tard. Je suis désolé, ma douce, tellement désolé...

Il y a dans sa voix une telle détresse, un accent de désespoir si inhabituel chez lui, que je reste sans comprendre, incapable de réagir, abasourdie. Et puis, parce que c'est Roman, parce que je l'aime, il me suffit de laisser parler mon cœur pour savoir quoi lui dire, et je trouve les mots, je trouve les gestes.

Après quoi, nous finissons tous les deux à la mer, pêle-mêle, dans un éclat de rire et une fabuleuse gerbe d'eau. Mon chapeau en coco part à la dérive...

\*\*\*

Notre échappée en amoureux se poursuit, jour après jour, idyllique. Par mesure de précaution, seuls Nils et l'agent Devon connaissent notre planque ; pour le reste du monde, nous sommes simplement en vacances quelque part dans les îles. J'ai écrit des mails à mes proches, mes parents, mes amis, pour leur expliquer la situation. À part celui envoyé à Charlie et Sibylle, qui colle au plus près à la réalité, j'ai plutôt opté pour une version édulcorée : pas question que Papi fasse une syncope ou que ma mère devienne hystérique. Edith a insisté pour que je prenne tous les congés nécessaires afin de me remettre sur pieds.

– La santé avant tout, m'a-t-elle dit, elle qui ne concevait pas qu'on puisse accorder un arrêt de travail à moins de deux bras dans le plâtre où d'une épidémie de typhus. Vous savez, Amy, la maladie de mon père m'a ouvert les yeux et j'ai revu mes priorités. C'est une épreuve que je ne souhaite à personne de traverser, mais aussi une leçon, douloureuse, dévastatrice, et dont je me souviendrai.

– Comment se porte-t-il ?

– Bien, bien... répond-elle. Il se rétablit lentement, mais sûrement. Il a regagné la maison ce week-end, ma mère est folle de joie. Il aura des soins quotidiens pendant quelques semaines, mais ils lui seront prodigués à domicile par son infirmière, Corinne. Une perle, cette femme.

Nous discutons encore quelques minutes puis Edith raccroche :

– Prenez soin de vous, Amy, dit-elle.

Un judicieux conseil, que je suis à la lettre et que Roman applique scrupuleusement, veillant sur moi comme du lait sur le feu. Il ne s'éloigne jamais du bungalow sans moi, devance tous mes désirs, et j'ai remarqué qu'il avait renoncé à ses footings nocturnes, préférant plonger ou faire des abdos sur la terrasse plutôt que de me laisser seule. J'ai songé un instant à lui dire de ne pas s'en faire autant, d'aller courir, mais la vérité c'est que je suis rassurée de le savoir toujours près de moi.

La mi-mars est une période idéale sur ce point précis du globe, il fait beau et chaud, avec quelques pluies parfois, en soirée, qui rafraîchissent l'atmosphère. Je voudrais ne jamais quitter cette île. Nous sommes seuls la plupart du temps, ravitaillés seulement par un vieil homme robuste à la peau caramel et aux yeux dorés, qui nous dépose chaque jour des provisions et des plats exotiques qu'il a lui-même cuisinés.

Roman m'initie au *snorkeling*, avec patience et bonne humeur. Je suis une piètre nageuse mais il est un excellent instructeur, et bientôt je suis capable de le suivre, avec palmes, masque et tuba, pour découvrir la faune sous-marine. Mes premières tentatives avec le tuba ont bien failli réussir là où Baldwin avait échoué : j'ai manqué de m'étouffer toute seule comme une grande, sans l'aide de personne,

juste parce que je suis incapable de synchroniser ma respiration et que j'oublie d'inspirer/expirer uniquement par la bouche. Passé ce cap difficile, j'ai appris à maîtriser mes palmes afin de ne plus effrayer les poissons en pataugeant près d'eux comme un diplodocus épileptique. Enfin, j'ai suffisamment dompté mon matériel pour me glisser dans le sillage de Roman et le suivre à travers les roches et les coraux multicolores, slalomant dans ce décor féerique mille fois plus chatoyant que les plus beaux lieux sur terre. J'ai croisé toutes sortes de poissons aux motifs et aux couleurs improbables, des minuscules, des gros, des timides, des curieux, des rayés, des plats, des solitaires, des intrépides comme ces petites demoiselles noires qui attaquent résolument mes palmes, des pacifiques comme ces gigantesques raies paresseuses qui se coulent sous moi pour se fondre dans le sol sablonneux.

Le quatrième jour, persuadée d'être devenue une pro du snorkeling, je supplie Roman de me laisser franchir la barrière de corail afin de nager en pleine mer. Après quelques négociations houleuses (c'est dangereux, tu n'es pas prête, etc.), je finis par avoir gain de cause, à condition de ne pas m'éloigner de lui. J'accepte de bonne grâce ; je suis aux anges. Malheureusement, il suffit parfois de peu de chose pour faire virer au vinaigre la plus tranquille des expéditions. Un éternuement inopportun, une vague traîtresse et hop, on se retrouve en quelques secondes à couler à pic, brassée par les remous.

– Ne me fais plus jamais ce coup-là, Amy ! tonne Roman après m'avoir remorquée jusqu'au ponton, suffocante et crachant mes poumons.

– Mais enfin ! protesté-je en haletant. Je n'ai pas fait exprès de me noyer !

– Quand on flotte comme un parpaing, on ne retire pas son tuba, point !

– Il y a eu cette vague, elle m'est passée par-dessus la tête, elle l'a rempli d'eau.

– Et c'est tout ? ! Tu t'es entraînée des dizaines de fois à souffler comme une baleine pour vider ton tuba. Alors quoi ?

– Alors j'ai éternué en même temps, voilà ! C'est pas un crime, de s'enrhumer, quand même ! J'ai éternué dans mon masque, et la vague m'est tombée dessus et j'ai bu la tasse et j'ai coulé et j'ai paniqué ! Là !

Il y a un moment de silence tendu, pendant lequel Roman me fixe, apparemment vibrant de colère. Je sais bien qu'il a eu la trouille de sa vie, et que c'est pour ça qu'il râle comme un putois, aussi m'apprêté-je à tempérer quand, soudain, il éclate de rire : – Tu as... éternué dans ton masque ?

– Oui, et alors ? dis-je, vexée par son hilarité.

– Beurk... ! grimace-t-il en riant de plus belle.

– J'ai failli mourir et c'est tout ce que ça t'inspire ? répliqué-je, piquée mais consciente du ridicule de la situation et tout à fait d'accord avec lui : beurk le mouchage dans le masque...

– Désolé, pouffe-t-il en essayant de reprendre son sérieux. C'est nerveux... le stress post-traumatique, tu vois...

– Je vois, dis-je avec dignité en m'essuyant le nez.

– Bon, on va restreindre notre consommation de glaçons, alors, si tu t'enrhumes...

Je lui envoie mon masque à la tête en riant, et il l'esquive en poussant un glapissement effarouché.

\*\*\*

Quand le dimanche arrive, je reçois, en réponse au mien, un long mail de Charlie. Elle me livre les derniers potins de notre petit univers new-yorkais qui me semble à mille lieues de moi, mais que je suis heureuse d'entr'apercevoir à travers ses mots. Je suis d'autant plus touchée que Charlie n'est pas à l'aise avec l'écriture, elle se cantonne généralement aux textos. Cela a dû lui demander un gros effort d'écrire autant.

**De :** Charlie MILLER

**À :** Amy LENOIR

**Objet :** Re : La vie est une aventure audacieuse ou elle n'est rien

Coucou ma rouquine préférée,

j'ai relu trois fois ton mail avant de réussir à me convaincre que tout cela était bien réel : ton kidnapping par le milliardaire fou (dire que je le trouvais pas mal !), le tueur avec la tête recousue n'importe comment (brrr...), Roman qui te sauve *in extremis* (vérifie qu'il ne fait pas d'allergie à la kryptonite : un mec aussi cool et aussi sexy ne peut pas être vraiment humain ^^), votre échappée sur une île paradisiaque (veinarde) et Nils aux trusses de ces fous furieux (son sang viking n'a dû faire qu'un tour !).

Que d'aventures, en effet ! J'espère que tu t'en remets ! Je ne doute pas que le beau Roman sache te changer les idées...

Ici, on a eu des émotions également, figure-toi. Rien d'aussi violent que toi mais la semaine a été mouvementée.

Tu n'as plus de beau-frère : Matthieu est finalement rentré en France *manu militari*. Il ne voulait pas comprendre qu'avec ta frangine, c'était fini ; il s'accrochait, tempêtait, menaçait, suppliait. Il lui a fait des scènes en public, c'était assez lamentable. Lors d'une soirée pizza chez nous, en compagnie de Simon et Julia, Sibylle a pétié un plomb : elle a roulé une pelle à Julia ! Devant tout le monde !

Bon, je me doutais depuis un moment qu'elles sortaient ensemble (elles se lancent de ces regards d'amoureuses !), mais Matthieu n'avait rien vu venir, il a frôlé l'apoplexie. Je te jure ! Il s'est levé, aussi blanc qu'une bille de mozzarella, il s'est dirigé vers la porte en mode pilotage automatique, il a trébuché sur la queue de Snoopy qui a bondi comme un diable à ressort, il s'est cogné dans la porte, qu'il a loupée d'un bon mètre avant de parvenir à sortir de l'appartement.

Bref, ils ne se sont pas quittés en très bons termes, et j'ai cru comprendre que le *coming-out* de ta sœur a fait l'effet d'une bombe dans ta famille. Prépare-toi à des retombées...

Puisque j'en suis aux histoires de cœur : alors qu'*Undertake* est en pleine effervescence et que ton absence se fait cruellement sentir, votre meilleur photographe met les voiles. Provisoirement, je te rassure. Mais n'empêche que Simon part demain pour le Brésil rejoindre sa Bahia. Il a réussi, par je ne sais quel miracle, à obtenir dix jours de vacances. Apparemment, quand il est entré dans le bureau d'Edith pour négocier un congé, tout le monde s'attendait à ce qu'il ressorte les deux pieds devant (lui le premier). Mais à peine dix minutes plus tard, il était dans le couloir, avec un grand sourire niais sur le visage, et il s'est précipité sur son ordi pour commander ses billets d'avion.

Au fait : tu ne devineras jamais la dernière ! Non seulement j'ai décroché le job d'assistante au refuge pour animaux (merci, merci, merci de m'avoir filé la petite annonce, je t'adore !), mais surtout (tiens-toi bien !) le vétérinaire référent avec qui je bosse est... le Dr James Mc Dowell ! Il partage son temps entre sa clinique et le refuge.

Génial, non ? Du coup, j'ai une remise sur les croquettes de Snoopy (qui n'arrête pas de grandir...), et en plus, j'ai l'objet de tous mes fantasmes à portée de main. Enfin, presque. Il est un peu farouche...

Mais on s'entend bien. C'est vraiment un type hors du commun, caustique, drôle, intelligent, humain. Je ne sais pas trop par quel bout le prendre, j'ai peur de tout faire foirer, alors je reste plutôt sage. Tu ne me reconnaîtrais pas ! En plus, j'adore ce job, vraiment. C'est la première fois que j'ai l'impression d'être à ma place, utile.

J'aurais encore un millier de choses à te raconter mais ta sœur vient d'arriver, on sort au ciné avec Julia. Elles t'embrassent très fort et moi aussi.

Sibylle t'écrit bientôt.

Profite à fond de ton île et de ton merveilleux homme ;)

Charlie.

Je relis deux fois le mail, vaguement incrédule mais incroyablement contente. Les bonnes nouvelles se bousculent sous mon crâne : ma petite sœur enfin heureuse, Simon parti roucouler, et Charlie qui semble épanouie, à deux doigts du bonheur absolu.

Ma joyeuse humeur est brutalement mise à mal lorsque je rejoins Roman sur la terrasse au bout du

ponton. Il est assis en tailleur, les yeux perdus vers le soleil couchant, son iPhone près de lui. À la crispation de tout son corps, je devine que quelque chose cloche. Je pose une main sur son épaule :

– Un souci ?

– Oui, répond-il en décroisant les jambes. Viens là, ma douce.

Inquiète, je le contourne pour m'asseoir entre ses cuisses, mon dos appuyé contre son torse. Il m'enveloppe de ses bras.

– J'ai perdu le contact avec Nils, depuis hier. Et Devon vient de m'appeler : Martin a été retrouvé pendu derrière son *mobile-home*.

– Suicide ? Trop de remords ?

Roman secoue la tête :

– Difficile de se suicider les mains et les pieds ligotés.

J'encaisse la nouvelle. Je n'aimais pas Martin, sa disparition ne m'attriste pas vraiment, mais il n'est pas seulement mort : il a été assassiné. Pas par ma faute, Baldwin savait déjà tout ce que je lui ai dit à son propos, mais quand même... je me sens un peu mal, presque coupable. Assassiné... Le mot résonne lugubrement dans mon esprit. Roman m'embrasse tendrement dans le cou, et me serre plus fort contre lui.

– Ce n'est pas tout, affirmé-je d'une voix tremblante. Tu as autre chose à me dire, n'est-ce pas ?

– Oui. Devon vient de m'appeler : son équipe a découvert deux cadavres, dont l'un est un homme de Baldwin ; ils ont eu la nuque brisée net, tous les deux. D'après l'état de l'appartement dans lequel on les a retrouvés, ils ont été débusqués dans leur planque, et la lutte avec leur assaillant a été violente, acharnée. L'homme de Baldwin n'était pas un novice, c'était une brute aguerrie, et il était armé. Son complice a été éliminé très vite, mais lui s'est défendu et débattu comme un forcené avant de mourir. Il a tiré plusieurs balles sur son agresseur, et l'a touché au moins une fois. Il l'a blessé assez grièvement, si on en croit la quantité de sang dans la pièce.

Roman a parlé d'une voix heurtée, et je me prépare à écouter la suite, même si je n'ai aucune envie de l'entendre. Je serre sa main. Je ferme les yeux, pour empêcher mes larmes de couler.

– Le blessé... dis-je d'une voix étranglée.

– Devon est certaine qu'il s'agit de Nils, et je le pense aussi. Il a perdu beaucoup de sang. Beaucoup trop. Mais il demeure introuvable. Même moi je ne parviens plus à le joindre...

Finalement, les larmes me submergent, silencieuses, douloureuses. Je me blottis contre Roman ; il me serre si fort...

Je sens contre mon dos battre son cœur.

Le cauchemar continue...

# Volume 11

# 1. Sous surveillance

*Institut médico-légal de San Diego, Californie. Mercredi 24 mars.*

Il est allongé sur le dos, pâle, les yeux clos, ses cheveux blonds collés au front ; sa lourde carcasse définitivement immobile. Il repose sous un drap blanc que l'assistant du légiste a descendu afin de me permettre de voir son visage, pour l'identification. Je serre la main de Roman à la broyer. L'agent du FBI chargé de l'affaire, Frances Devon, se tient en retrait, silencieuse. C'est elle qui a téléphoné à Roman hier pour nous demander de quitter notre paisible retraite sur notre île paradisiaque. Pour les besoins de l'enquête. Pas moyen de refuser. C'était formulé poliment, mais une convocation reste une convocation. On ne dit pas non au FBI.

Nous sommes séparés du corps par des cloisons vitrées et je m'en détourne rapidement pour me concentrer sur l'écran vidéo devant moi. Gros plan sur la tête du cadavre. Je l'étudie attentivement, puisque c'est ce qu'on attend de moi, mais la nausée me noue les tripes. Je suis soulagée de ne pas avoir à entrer dans la pièce réfrigérée, de ne pas subir l'odeur et la proximité de la mort, encore une fois.

– Est-ce que vous le reconnaissez ? me demande Devon.

Je hoche la tête, assaillie par les souvenirs cauchemardesques de mon enlèvement. Roman passe un bras autour de ma taille, pour me soutenir, et ça me fait un bien fou. J'inspire profondément.

– Oui, je le reconnais.

– Vous pouvez me dire son nom ?

– Non. Désolée. Je ne crois pas que Baldwin l'ait mentionné. Pour moi, c'est juste le grand benêt qui devait me surveiller quand j'étais enfermée dans cette chambre.

– Ne vous inquiétez pas, il était fiché, nous avons son identité. Robert Draw, une brute épaisse avec un QI de poisson rouge. Nous avons seulement besoin que vous nous confirmiez son lien avec John Baldwin et son implication dans votre séquestration. L'homme sur l'autre chariot ne vous est pas familier ?

– Non, jamais vu. Il a eu la nuque brisée, lui aussi ?

– Oui, le mode opératoire est identique. Propre, net, brutal. Sur des types de ce gabarit, des criminels endurcis, armés, et à deux contre un de surcroît, cela requiert une excellente technique et une grande maîtrise du corps à corps.

Je ne sais pas quoi dire, ni même si elle attend une réponse. Il ne fait aucun doute que Nils, parti traquer Baldwin, a croisé la route de ces deux malfrats et les a tués. On s'en doutait avant même les résultats du laboratoire confirmant que les flaques de sang chez les victimes n'étaient pas le leur, mais correspondaient au groupe AB, un groupe sanguin très rare. Selon son dossier militaire, Nils est AB+.

– Eriksen a fait une hémorragie, nous dit Devon. Et nous venons d'identifier son portable, retrouvé en miettes dans l'appartement, ce qui signifie qu'il n'a pu joindre personne pour l'aider ou le soigner. La balle tirée à bout portant par Draw a touché une grosse veine, peut-être une artère. D'après la balistique, elle est ressortie, mais sans les soins adéquats, il va mourir.

Comme Roman et moi restons silencieux, elle poursuit :

– Si vous avez une idée d'où il se trouve, vous devez me le dire. Il n'a pas fait usage d'arme, le témoignage des voisins et la configuration de la scène de crime plaident en faveur de la légitime défense. Je ne cherche pas à le coincer, et je veux la peau de Baldwin au moins autant que vous. N'oubliez pas que nous sommes dans le même camp. Et chaque minute compte. Peut-être votre ami est-il déjà m...

– Nous ne savons rien, la coupe Roman avant qu'elle ne prononce le mot fatidique. Mais nous ne manquerons pas de vous contacter s'il y a du nouveau, agent Devon.

Elle hoche la tête et nous autorise à partir. Ce que nous faisons, sous un ciel radieux qui jure avec notre humeur morose. J'aurais préféré qu'il pleuve, pour cacher mes larmes. Puis c'est le retour en jet à Manhattan, dans une ambiance plombée. Baldwin et No-Name courent toujours. Nils est blessé et introuvable.

– Ne t’en fais pas, me chuchote Roman quand je me blottis contre lui, en quête de réconfort. Les Vikings ont la peau dure et ils sont comme les chats : ils ont plusieurs vies. Surtout qu’Odin ne voudra jamais s’encombrer d’un emmerdeur comme Nils dans son Walhalla.

Je souris malgré moi, en imaginant le terrible dieu nordique faire des pieds et des mains pour s’éviter d’accueillir notre exaspérant ami dans son paradis, quitte à lui accorder une seconde vie pour s’en débarrasser. Une bouffée de reconnaissance envers Roman me submerge, parce qu’il sait me rassurer, me consoler, alors qu’il doit lui-même être bouleversé, bien plus que je ne le suis. Nils est son ami, son seul ami avec Malik. Je sais à quel point la situation est douloureuse pour lui. Et pourtant, il reste fort, solide comme un roc, pour me soutenir et prendre soin de moi, contre vents et marées.

– Je t’aime, Roman, lui murmuré-je en réponse. Je ne trouve pas les mots pour te le dire comme il faut, mais je t’aime au-delà de ce que j’aurais jamais imaginé.

\*\*\*

Pourtant, au cours des jours suivants, je découvre que Nils n’a pas l’exclusivité en matière de capacité à m’horripiler. Roman se défend également très bien dans cette discipline. Cela part d’une bonne intention, mais franchement, j’aurais apprécié un peu plus de tact dans la formulation.

– Comment ça, plus de tact ? s’étonne Roman, après m’avoir dicté une liste d’interdictions et d’obligations longue comme trois fois les dix commandements.

– Oui, du tact, de la diplomatie, du doigté. J’ai l’impression d’être à l’armée. Tu te comportes comme un adjudant-chef : « Fais ci, fais pas ça, comme ci, pas comme ça. »

– Mais... c’est pour te protéger. Il y a des fous furieux qui en veulent à ta vie, Amy ! Tu ne peux pas gambader dans New York sans protection, ni rester sans surveillance.

– On est d’accord, soupire-je. Mais tu pourrais y mettre les formes au lieu de me balancer froidement : « Tu ne sors pas sans Joshua, tu fais comme je te dis et tu ne t’écarter pas du planning. »

– Ok, Ok... Mais c’est bien la première fois que tu te plains de mon doigté, marmonne-t-il avec un sourire en coin qui me donne envie de lui jeter un coussin à la tête.

Néanmoins, comme il n’a pas vraiment tort, je préfère l’attirer sur le canapé pour profiter de ce fameux talent, de ses dix doigts, de sa bouche et de tout le reste de sa superbe plastique.

Dans les jours qui suivent et malgré nos bonnes résolutions, l’organisation ne va pas sans mal. Difficile pour moi de m’habituer à la constante présence de Joshua sur mes talons et de supporter le protectionnisme de Roman, qui menace d’appeler le SWAT chaque fois que j’ai cinq minutes de retard ou que je ne réponds pas au téléphone. Et difficile pour lui de rester zen alors que je m’écarte étourdiment du programme qu’il a minutieusement élaboré chaque matin selon ce que j’ai prévu de faire de ma journée. Chacun fournit de gros efforts, mais la situation nous pèse à tous les deux.

Même si j’en comprends la nécessité, je déteste avoir un chaperon, et le pauvre Joshua est mortifié de m’imposer sa présence. Mais c’est ça où rester cloîtrée à demeure le temps que le FBI coince Baldwin. Le choix est vite fait.

Je retrouve donc cahin-caha mon quotidien new-yorkais, mon job à *Undertake*, ma sœur et sa petite amie, mon extravagante colocataire et son monstrueux chien qui noie tout ce qu’il touche sous la bave, et dont la consommation de croquettes équivaut à celle d’un tigre en pleine croissance.

– Les tigres ne mangent pas de croquettes. Et de toute façon, tu ne vis plus ici, me rétorque Charlie quand je lui fais remarquer en m’asseyant que mes coussins s’apparentent à des éponges gluantes. Par ailleurs, tu noteras qu’il y a du progrès : Snoopy dort maintenant dans son panier. Il ne monte plus sur les lits ni sur le canapé.

– Certes, concédé-je du bout des lèvres tandis que le mastodonte, sa grosse tête posée sur mes genoux, me bave dessus, son regard doux et tranquille planté dans le mien.

– Tu as un super bronzage, continue-t-elle en me resservant une tasse de thé et en empilant devant moi un assortiment de cookies. Et je suis heureuse de te voir.

– Moi aussi, Charlie, affirmé-je, sincère et ravie.

– Tellement heureuse, répète-t-elle d'une voix tremblante en me tombant soudain dans les bras. J'ai peur pour Nils et je me suis tant inquiétée pour toi, Amy !

Je suis désespérée devant ce brusque débordement d'émotions, mais également profondément touchée. Dans ma famille, je suis la seule à être démonstrative, et si je ne doute pas une seconde que Sibylle ait été éprouvée par mes mésaventures, elle ne s'est pas pour autant attardée sur le sujet ; d'autant que la disparition de Nils l'a choquée et qu'elle refuse d'en parler, comme pour nier cette affreuse réalité. Discuter avec Charlie me fait du bien. Se confier, être écoutée, dorlotée par une amie, est précieux et magique, même quand on a les genoux pleins de bave. L'écouter parler de son travail ou de ses tactiques pour séduire son irréductible vétérinaire me détend. Son imagination et sa détermination semblent sans bornes, le pauvre homme n'a aucune chance de s'en tirer indemne. Depuis qu'elle sait qu'il vient de divorcer, Charlie redouble d'inventivité pour l'attirer dans ses filets, et le récit de ses plans de séduction me fait beaucoup rire. Pour l'instant, Mc Dowell, visiblement échaudé par son mariage catastrophique, freine des quatre fers, mais il en faut plus pour décourager Charlie... Nous passons un long moment ensemble, jusqu'à ce que je me lève pour enfin rejoindre Joshua, qui m'attend en bas dans la voiture.

– Je dois filer, Charlie. Je dois manger avec Roman, et si j'arrive avec deux minutes de retard il va m'attacher au radiateur chaque fois qu'il s'absentera.

– Sérieux ? demande Charlie en ouvrant de grands yeux.

– Non, dis-je en souriant. Mais il va finir par avoir un ulcère si je ne respecte pas nos accords. Et je déteste être en retard.

– Allez, file rejoindre ton prince charmant. Mais tu passeras demain me voir au refuge, comme promis ? Bien qu'on manque de moyens, on y fait du bon boulot avec les animaux abandonnés, James et moi, tu sais. Et depuis le temps que je lui parle de toi, il a hâte de te rencontrer, même si techniquement il t'a déjà vue.

Je promets et je m'éclipse, le cœur plus léger. Heureuse aussi que Charlie ait trouvé sa voie, un travail épanouissant et peut-être un homme à aimer...

Depuis mon retour, j'échange avec Patrick Dawn, mon éditeur, à propos de la tournée promotionnelle prévue pour la sortie de mon livre. Pour l'instant, Roman ne veut pas en entendre parler et moi-même je ne suis pas très chaude pour aller m'exposer dans des salons ou des librairies. Je me sens terriblement vulnérable. Je ne souhaite qu'une chose : me faire oublier, en espérant naïvement que Baldwin aura d'autres préoccupations dans les prochaines semaines que de me traquer et me tuer. Alors Patrick planifie au mieux, réserve des dates sans pouvoir garantir ma présence aux séances de dédicaces, il caresse les chroniqueurs dans le sens du poil et parvient à me décrocher des entretiens exclusivement téléphoniques. Il fait des pieds et des mains pour garantir la promo de mon livre malgré le contexte difficile.

Roman, quant à lui, s'assure que mon nom ne soit pas cité dans les journaux dans la triste affaire Baldwin, dont la presse s'est avidement emparée. Mais nous savons que ce n'est qu'une question de temps avant que tout n'éclate au grand jour. Je croise les doigts pour que, quand ça arrivera, Baldwin soit hors d'état de nuire, sous les verrous ou mieux encore : six pieds sous terre. Souhaiter sa mort n'est pas très charitable, mais je n'ai pas oublié sa soif de vengeance à mon encontre, et je ne tiens pas à faire une cible trop évidente pour les petits malins qui voudraient lui plaire en lui amenant ma tête sur un plateau.

## **2. Une rencontre mouvementée**

Le lendemain soir, Roman passe me chercher à *Undertake* pour m'accompagner au refuge voir Charlie. Il sème la pagaille parmi le personnel féminin du journal en débarquant dans les bureaux tellement classe que Tom Ford et David Beckham dans leurs plus beaux atours paraîtraient dépenaillés. Des coquelicots semblent éclore sur les joues de toutes les filles, qui sourient et gloussent à qui mieux mieux. Moi-même, j'ai un petit coup au cœur quand il approche, l'oreille rivée à son iPhone, inconscient du remue-ménage qu'il suscite. Je l'ai plus souvent vu nu, en survêtement ou en jean qu'en costard-cravate, mais lorsqu'il revêt un costume, Roman endosse également une sorte d'autorité intimidante, une dureté, une détermination farouche et carnassière, comme un guerrier qui enfilerait une armure avant un combat. Quand il travaille, Roman est un autre homme, au charme glacial, mais tout aussi ravageur. Et, inutile de se voiler la face, cela affole complètement les hormones féminines, les miennes comme celles des autres. Je pardonne donc à mes collègues leurs regards concupiscents, d'autant qu'après avoir raccroché, Roman n'a d'yeux que pour moi ; son sourire subit, lumineux, manque de me liquéfier sur place. Quand il m'embrasse, derrière l'abri très relatif d'un vieux ficus moribond, je suis sûre d'être la fille la plus enviée de la planète. C'est loin d'être désagréable...

– Cette réunion était interminable, soupire-t-il en s'asseyant tout en dénouant sa cravate pendant que j'éteins mon ordinateur et prépare mes affaires. Certaines personnes sont soporifiques, quel que soit le sujet qu'elles abordent. Edward est compétent, mais d'un ennui mortel. Il est capable de me faire décrocher de n'importe quelle passionnante présentation en moins de dix minutes.

– Edward ?

– Un rond-de-cuir que j'ai embauché sur les conseils de Malik, il y a quelques années. Tu l'as croisé à une réunion, peu après notre rencontre, lors de ta semaine en immersion dans mon humble compagnie. Un type sans âge, habillé d'un complet de tweed été comme hiver.

– Aucun souvenir...

– Ça ne m'étonne pas de toi, tu ne repères que les beaux mâles torrides, sourit-il en s'étirant avec un plaisir manifeste qui me donne un tas d'idées licencieuses et me rend maladroite.

Tout en essayant (en vain) de chasser les pensées sulfureuses qui m'assaillent, je fourre mes stylos en vrac dans un tiroir, jette mes Post-it noircis de gribouillages dans la corbeille, et finis par entasser pêle-mêle mes affaires dans mon sac. D'un geste vif, Roman sauve *in extremis* mon nouvel iPhone de la désintégration quand je le fais voler de mon bureau en m'emparant trop brutalement des dossiers posés dessous. Gentleman, Roman se contente d'un regard goguenard et s'abstient de tout commentaire sur ma fébrilité. Cinq minutes plus tard, nous faisons route vers le refuge. Le trajet est court, Charlie nous attend et le timing est trop serré pour que nous improvisions un câlin sur la banquette arrière.

– De toute façon, il n'y a pas de banquette arrière dans cette Bugatti, s'amuse Roman quand je ronchonne de frustration.

– Pourquoi est-ce que je ne sors pas avec un homme qui conduit un bon vieux Combi Volkswagen huit places ? soupiré-je alors qu'il freine devant le refuge.

– Un mot de toi et je passe chez le concessionnaire réclamer un échange, dit-il sérieux comme un pape.

– Tu conduirais un van Volkswagen ? Toi, Roman Parker ? Le jeune et fringant multimilliardaire le plus sexy de la stratosphère ?

– Bah, répond-il en haussant les épaules. Il n'y aurait pas de honte à ça. Mais j'avoue que si je devais en venir à une telle extrémité, ce ne serait pas vraiment pour le plaisir de la conduite. Plutôt pour profiter des avantages visiblement irrésistibles des banquettes arrière.

Je l'embrasse en souriant. Bugatti, Volkswagen ou trottinette, à vrai dire je m'en moque tant que c'est lui qui est aux commandes.

À peine nous avons franchi le portail du refuge, Charlie vient nous accueillir, tout sourire, et

entreprenant de nous faire visiter les lieux, qui ont bien changé depuis l'adoption de Chaussette, le chaton de Cameron. Tout est indéniablement mieux tenu depuis qu'elle bosse ici, et elle en éprouve une immense fierté. Légitime et justifiée à mon humble avis. Les murs ont été repeints, les sols, bien qu'abîmés, ont été récurés, et, même s'il flotte dans l'air des effluves d'urine par-dessus ceux des désinfectants, les box des animaux sont d'une propreté irréprochable. Chacun est équipé d'une couverture, de jouets de fortune (balles et bâtons pour les chiens, bouchons de liège pour les chats) et arbore une fiche signalétique détaillée avec le nom, la race, l'âge, le sexe et le caractère de chaque pensionnaire. Ainsi, les visiteurs qui déambulent dans les allées à la recherche de leur futur compagnon sont informés que Ginnie, femelle croisée berger allemand de 6 ans, est douce, borgne et adore les enfants. Pollux, chat de gouttière mâle de 3 ans, est casanier et sociable même avec les chiens. Caramel, caniche mâle de 14 ans, n'aboie jamais, obéit parfaitement, mais ne supporte pas de partager son panier avec un autre chien. *Etc.* La plupart d'entre eux restent sagement couchés sur leur couverture, le regard las et résigné ; certains portent des bandages, d'autres gémissent en continu ou accourent en frétilant quand on approche de leur box. Tous ces animaux abandonnés me serrent le cœur ; il se dégage des lieux une tristesse presque palpable.

– James est dans la salle de soins, m'informe Charlie, mais il a bientôt terminé. Il s'occupe d'une chienne qui est arrivée il y a trois jours et qui est constipée. Il a dû l'endormir pour lui administrer un lavement et...

– Wow ! l'interrompt Roman planté devant un box à quelques pas de nous, m'épargnant ainsi les détails relatifs aux techniques de déconstipation. C'est quoi, ça ? !

– Oh, répond Charlie en riant. C'est Willy, le protégé de James.

Nous rejoignons Roman et je reste moi aussi perplexe devant l'étrange animal qui nous observe d'un œil morne. On dirait une énorme marmotte sans queue, croisée avec un koala. Le tout de la taille d'un ourson.

– Euh... balbutié-je en me retranchant derrière Roman quand la drôle de bête avance vers nous en se dandinant. Le grillage est solide ?

– Tu ne crains rien, s'amuse Charlie. Willy est une vraie peluche. Et il est végétarien.

– Un bon point pour lui, dit Roman en s'accroupissant pour passer un doigt dans le box et caresser le nez poilu qui se tend vers lui. Mais ça ne nous apprend pas ce que c'est.

– Un wombat, répond Charlie. C'est un marsupial australien. James l'a trouvé à Riverside Park, mais on n'a aucune idée de la façon dont il a bien pu atterrir là. On ne peut évidemment pas le proposer à l'adoption, donc on le...

Une voix grave et suffisamment forte pour être entendue jusque Miami la coupe dans ses explications :

– CHARLIE ! ACCUEIL !

– Oh, sourit-elle en rougissant comme si on venait d'être témoins d'une déclaration d'amour. Probablement un client. Et James ne peut pas s'en charger avec les mains jusqu'aux coudes dans le... la... à cause du lavement. Venez, je vais vous présenter.

Nous la suivons jusqu'à l'accueil pour découvrir le Dr James Mc Dowell, une chienne obèse perfusée sous un bras, une seringue et une poche de sérum physiologique dans sa main libre, en train d'expliquer à un grand type que son assistante va s'occuper de lui. La chienne, aussi large que longue, est complètement groggy, les yeux révulsés, la langue pendante, en plein trip anesthésique. Mc Dowell, la quarantaine solide, stature de rugbyman, porte à la main droite un gant en caoutchouc qui remonte jusqu'au coude et sa blouse est constellée de taches brunes dont je ne veux pas connaître la provenance. Il affiche le même air bourru que dans mon souvenir, mais ses beaux yeux verts s'adoucissent lorsqu'ils se posent sur Charlie. Je trouve le tableau émouvant jusqu'à ce que le pseudo-client se tourne vers nous et que je le reconnaisse.

*Non ! Non ! Pas lui ! Pas ici ! Ce n'est pas possible ! C'est un cauchemar !*

Et pourtant, la ressemblance avec Steven Seagal ne laisse aucun doute : il s'agit bien de Dylan, le bras droit de Baldwin. Je serre le coude de Roman à le broyer, pétrifiée, incapable d'articuler un mot. Tout se fige. Un bourdonnement sourd m'emplit les oreilles, je suis près de tomber dans les pommes tellement je suis choquée, stupéfaite et... terrifiée ! Roman tourne la tête vers moi, comme au ralenti, son regard se plante dans le mien, puis il pivote, dévisage Dylan et comprend immédiatement. James et Charlie, inconscients du drame qui se joue, semblent être sortis du décor ; je ne les perçois même plus, ils n'existent plus. Mon attention se focalise uniquement sur Dylan, qui me sourit méchamment. Il porte la main à l'intérieur de sa veste et je sais qu'il va dégainer une arme. Je me vois déjà morte. Pire : je vois aussi Roman, baignant dans son sang. Mais contrairement à moi, Roman réagit au quart de tour, si vif, si rapide qu'on se croirait soudain passés dans un film en accéléré. Du bras droit, il me projette derrière lui tandis qu'il arme son poing gauche qui, un dixième de seconde plus tard, vient s'écraser sur le nez de Dylan. Un craquement sinistre, du sang qui gicle, des cris (ceux de Charlie ?) et la petite salle d'accueil se transforme en arène. Adossée au mur, j'assiste, éberluée à une farouche empoignade entre les deux hommes, les poings fusent, les corps se plient sous les chocs, de fines gouttelettes de sang m'éclaboussent. J'essaie de suivre, mais ça va trop vite et tout ce que je remarque vraiment, la seule chose qui s'imprime dans mon cerveau comme une marque au fer rouge, c'est la forme trapue et menaçante du pistolet dans la main de Dylan, qui est enfin parvenu à le sortir de sa veste. Charlie hurle de plus belle.

*Cette fois, c'est fini. Roman ne peut rien contre les balles. On est tous morts.*

Cependant, contre toute attente, c'est Dylan qui flanche brusquement en portant la main à sa nuque, un air de stupéfaction presque comique sur le visage. Roman profite de ces secondes de flottement pour l'envoyer au tapis d'une manchette sur la tempe. Charlie se tait soudainement et nous restons tous immobiles, à contempler Dylan affalé de tout son long, K.O. Derrière lui, Mc Dowell se penche pour relever la chienne qu'il avait laissée tomber au sol. Elle semble se réveiller, mais elle est encore sonnée, et elle vacille d'avant en arrière. C'est seulement alors que je remarque la seringue plantée dans le cou de Dylan. Prudent, Roman le pousse du pied, pour s'assurer qu'il est bien hors d'état de nuire. Je viens me blottir contre lui, les jambes flageolantes.

– Charlie ? demande doucement Mc Dowell. Tu veux bien t'occuper de Bella ? Il faudrait lui retirer son cathéter et l'installer dans son box sur une bonne épaisseur de couvertures ; elle va avoir quelques contusions, la pauvre grosse...

Charlie acquiesce en silence ; elle inspire un grand coup, redresse les épaules, m'adresse un sourire et s'éloigne avec Cannelle qui tanguent encore un peu sur ses pattes, tandis que Mc Dowell ligote les poignets et les chevilles de Dylan avec des lacettes. Roman me serre contre lui et me murmure mille mots de réconfort.

– Foudroyante, votre technique de combat, dit-il à Mc Dowell quand celui-ci a terminé de ficeler Dylan comme un gigot.

– Oui, c'est un anesthésique très performant. Rapide, radical, mais dont l'effet est très bref. Si vous ne l'avez pas trop abîmé avec votre coup de ninja, votre bonhomme va se réveiller dans dix minutes, frais comme une rose.

– Merci, en tout cas. Sans vous...

– De rien, répond Mc Dowell. Je déteste que des types fassent irruption dans mon refuge et se croient autorisés à descendre les visiteurs.

Sur ce, Roman appelle Frances Devon, Charlie nous présente enfin à Mc Dowell dans les formes, la police embarque Dylan, et Willy le wombat flanque la pagaille en s'évadant de sa cage, promenant ses cinquante kilos d'exotisme australien entre les jambes de flics pas complètement rassurés, jusqu'à ce que James l'envoie faire un tour dans le jardin.

Puis nous sommes tous de corvée de déposition. À cette occasion, l'agent Devon me recommande de

me faire discrète, pour ne pas attirer l'attention de Baldwin sur moi. Au cas où j'aurais l'idée de danser le cha-cha-cha avec un tutu en plumes d'autruche en plein New York ?

– Dylan vous a retrouvée facilement, mademoiselle Lenoir, dit-elle d'un ton sec et sur un air de reproche particulièrement injustifié. Il a dû faire le tour de vos connaissances et des lieux que vous fréquentez, jusqu'à pouvoir prévoir vos moindres faits et gestes. Rien ne nous dit qu'il n'a pas un complice prêt à terminer le travail à sa place, et vous n'aurez pas toujours un expert en anesthésiques sous la main pour vous sauver la mise.

Comme si me terrer dans un trou de souris pouvait dissuader Baldwin de me traquer. Comme s'il allait m'oublier... Je sais que je n'aurai pas cette chance. Il ne me reste qu'à espérer que Nils ou le FBI lui mettront la main dessus au plus vite. Malheureusement, Devon nous informe aussi que ses services n'ont à ce jour retrouvé la trace ni de Baldwin, ni de No-Name... ni – plus triste – de Nils... Cependant, elle semble moins inquiète qu'auparavant à son sujet :

– Baldwin et ses hommes ne font pas dans la dentelle, et ne se préoccupent plus de dissimuler les cadavres. Tout laisse à penser que s'ils avaient tué votre ami, on aurait déjà découvert son corps.

– Mais ce ne sont que des suppositions, dis-je avec amertume. Vous ne pouvez pas le jurer ?

Devon ne me répond pas, mais son silence est éloquent.

# 3. Un exil féerique

Le lendemain matin, c'est l'éclat d'un rayon de soleil sur mes paupières qui me réveille. Je profite encore un long moment de la douceur du corps de Roman contre le mien avant d'ouvrir les yeux, je savoure son odeur, sa chaleur, le soyeux de sa peau sous ma joue. Du bout des doigts, je suis les barres dures de ses abdos, la saillie de ses hanches. À l'accélération de son souffle lorsque je continue mon exploration descendante, je devine qu'il est lui aussi bien réveillé...

Au terme de nos ébats, à la fois tendres et intenses, nous restons dans les bras l'un de l'autre, à échanger ces propos décousus et nonchalants des amoureux comblés. J'en oublie ma contrariété d'être ici, dans cette chambre sublime digne des *Mille et Une Nuits*, mais à neuf mille kilomètres de New York, de ma sœur, de mon travail, de mes amis. La suggestion de Devon de me tenir à l'écart n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd hier : Roman a aussitôt pris ses dispositions pour me faire héberger en Argentine chez le cheikh Hamani, le père de Malik. J'ai commencé par protester, n'ayant absolument aucune envie de m'exiler dans la pampa pour une durée indéterminée, tout somptueux que soit ce palais de rêve. Mais si les récents événements m'ont bouleversée, ils ont aussi pas mal ébranlé Roman dont le caractère directif a refait surface. En clair, ce n'est pas le moment de le chatouiller en faisant des caprices. Il a eu tellement peur pour moi ces derniers jours qu'il est à deux doigts de me mettre sous cloche dans un coffre-fort en partance pour la Lune, histoire de s'assurer de ma sécurité. Finalement je m'en tire à bon compte, mais mon exil forcé serait bien plus supportable si Roman restait à mes côtés. Je pourrais même y prendre goût.

– Impossible, ma douce, répète-t-il en jouant avec une boucle de mes cheveux quand je lui suggère de faire l'autruche avec moi, ici, le temps que ça se tasse. Je dois rentrer à Manhattan au plus tôt. Après l'incendie de la villa de Baldwin, la découverte des deux cadavres au cou brisé et l'arrestation de Dylan, les journalistes sont sur les dents. Devon ne pourra pas garder le secret sur les dessous de cette affaire encore bien longtemps. Il faut aussi que je prévienne Jack que ma mère a été assassinée, avant qu'il ne l'apprenne dans les journaux. Et je tiens à donner une conférence de presse, pour éviter les rumeurs, les extrapolations. Pour m'assurer également que ton nom ne sera pas cité, que tu resteras en dehors de tout ça tant qu'on n'a pas attrapé Baldwin. Avec tes confrères, il vaut mieux donner sa propre version des faits avant qu'ils n'inventent la leur... Maîtriser l'information, devancer la presse, c'est la seule façon de contrôler les événements et d'empêcher que tout ne nous échappe.

Comme je ronchonne encore, malgré tout, il ajoute doucement :

– Ce n'est que temporaire, Amy. Tu veux bien faire ça pour moi ? Rester en sécurité ici ? À chacune de nos visites, tu t'y es toujours plu, non ? C'est un lieu sûr. Mis à part Nils et Malik, personne ne sait que la moitié de l'endroit m'appartient. Seul Tony sait que je m'y rends régulièrement, et il va séjourner au palais avec toi. À New York, le pire peut survenir en une poignée de secondes, n'importe où, n'importe quand. Les hommes de Baldwin vont surveiller tous les endroits où tu te rends habituellement, tous ceux que fréquentent tes amis et collègues, tous ceux où tu serais seulement susceptible d'aller. Tu as vu comment Dylan était sur ta piste, au refuge.

Roman me caresse la main.

– Amy, reprend-il, s'il t'arrivait quoi que ce soit... je... Enfin, tu sais bien que je ne pourrais jamais vivre sans toi.

Évidemment, avec de tels arguments, comment aurais-je pu refuser ? Il m'a eue aux sentiments, mais je ne vais pas m'en plaindre.

– Ok, Ok, capitulé-je. Je reste ici sagement. Pour l'instant. Je ne sais pas si tu es un négociateur hors pair ou un manipulateur de premier choix, mais...

– Je ne suis pas mauvais en négociations, dit-il, faussement modeste. Mais pour le coup, j'étais seulement sincère.

Voilà comment trois heures plus tard je me retrouve, seule (comprendre : sans Roman) dans ce palais

de conte de fées au beau milieu de nulle part. Il y a tellement de pièces, de chambres, de salons, de couloirs, de cuisines, d'étages, de boudoirs, d'appartements privés, d'annexes, de pavillons, de galeries, que je m'y perds. Sans parler des jardins, luxuriants, immenses, de l'extravagante oasis reconstituée, des écuries somptueuses, de la piscine assez grande pour y faire naviguer un paquebot, et des hammams aux mosaïques époustouflantes. Tout ici respire la beauté, le luxe et la volupté d'un palais arabe, rendus avec un sens inouï du détail. J'ai du mal à imaginer que la moitié de toutes ces splendeurs appartient à Roman, c'est tellement différent de ses autres biens. Pourtant, s'il se conduit plus en invité qu'en maître des lieux, il a investi dans ce projet à parts égales avec le cheikh, pour accueillir et entraîner ses précieux chevaux. Je me demande d'où lui vient cette passion des équidés. Probablement du cheikh lui-même, qui le connaît depuis l'enfance et le considère quasiment comme son fils. Ce tout premier jour, alors que Fouad, le palefrenier, me fait visiter l'immense et luxueux domaine confié à ses bons soins, de la sellerie à la forge, en passant par la graineterie, le pailler, la douche, le manège, la piste de galop, les paddocks et même le pédiluve et le solarium, je m'arrête devant le box d'une jument suitée d'une ravissante pouliche alezan cuivré. Sur la plaque de fer forgé, je peux lire : « Amy-Ra, (AA) par Tajine et Golden Boy »

– C'est la favorite de M. Parker, m'informe Fouad dans mon dos. Il l'a fait naître lui-même.

– Que veut dire son nom ? questionné-je, intriguée par l'orthographe peu orthodoxe.

– Amira, avec un i, signifie « princesse ». Amy-Ra, avec un y, doit signifier que M. Parker tient beaucoup à sa femme... répond Fouad avec douceur.

– Quand est-elle née ? demandé-je encore, émue.

– Peu avant Noël.

*Alors que Roman et moi étions séparés, que je l'avais blessé... Et pourtant, il a donné mon nom à cette magnifique pouliche.*

Songeuse, je poursuis mon exploration des lieux. Les femmes que je croise au fil de mes pérégrinations dans le palais, cuisinières, servantes, femmes de chambre, sont souriantes et m'accueillent avec une gentillesse confondante. Je les trouve très belles, toutes, jusqu'à la plus âgée, Jamila, aux rides profondes, mais aux yeux vifs soulignés de khôl. Elles sont parées de robes légères tout en voiles colorés qui se gonflent à la moindre brise ; les bracelets d'argent à leurs poignets et leurs chevilles cliquettent à chacun de leurs gestes.

Je partage mon exil avec Tony, promu garde du corps pour l'occasion et, comme moi, peu enthousiaste à l'idée de végéter ici. C'est un homme dynamique, sociable, exubérant, que l'isolement et l'inaction rendent maussade. Il fait néanmoins contre mauvaise fortune bon cœur quand le cheikh lui fait découvrir sa flotte aérienne personnelle composée d'avions, d'hélicoptères et de tout un tas d'engins volants hétéroclites. Les voilà engagés dans une discussion à bâtons rompus à comparer les mérites de tel ou tel coucou. N'ayant pas le bonheur de partager leur passion pour ces appareils, la visite guidée m'ennuie considérablement. J'étouffe un interminable bâillement, le plus discrètement possible ; j'apprécie beaucoup le cheikh et je ne tiens pas à le blesser par un comportement cavalier alors qu'il m'héberge si aimablement.

*Voyons le bon côté des choses : au moins, Leila est absente. Avec un peu de chance, elle a abandonné ses vœux sur Roman et est partie s'installer en Inde, au Groenland ou sur Pluton.*

Ma satisfaction d'imaginer la sublime petite sœur de Malik habillée de peaux de phoque en train de dévorer du poisson cru dans un igloo, ses jolies mains pleines d'engelures, ne dure pas longtemps. Le soir même, elle se joint à nous pour le dîner, plus fraîche et belle que jamais. Vêtue d'un jean moulant, de bottines aux talons vertigineux et d'une tunique arabe très courte au décolleté délicieux, elle donnerait des palpitations à n'importe quel homme normalement constitué. Le pauvre Tony en oublie de manger. Je serre les dents, m'apprêtant à passer une soirée catastrophique, mais le repas se déroule sans accroc.

Au fil des jours, force m'est d'avouer que je pourrais prendre goût à la vie ici et que la compagnie de Leila n'est pas si désagréable. Le cheikh, quant à lui, est un homme très occupé que je ne croise qu'au

dîner, mais il est aimable et prévenant et s'assure que je dispose de tout ce dont j'ai besoin, ou envie. En fait, il ne manque que Roman pour que je me plaise tout à fait dans cet improbable univers, comme un morceau de civilisation lointaine greffé sur une terre étrangère. Je consacre mes matinées à rédiger des piges pour *Undertake* et mes après-midi à découvrir, grâce à Jamila, les secrets des femmes arabes, en matière de gastronomie ou de beauté. Du succulent tajine marocain aux incroyables pâtisseries algériennes qui révèlent à mes papilles des saveurs incomparables, en passant par les soupes tunisiennes et le fameux couscous berbère, je deviens incollable en délices culinaires. À tel point que je dois surveiller de près mon tour de taille qui menace de tripler rien qu'à humer les fumets qui s'échappent des cuisines.

Leila, de son côté, s'est apparemment mis en tête d'enterrer la hache de guerre avec moi et, pour prouver sa bonne volonté, elle compte m'apprendre à monter à cheval. D'abord, je refuse catégoriquement, persuadée que nous nous étripérons avant même que je sois capable de me hisser sur ma monture. Mais son insistance, ses taquineries, et son affabilité ont finalement raison de mes réticences. Je finis par accepter, principalement parce que je sais que Roman adore les chevaux et qu'il est un cavalier accompli. Je nous imagine chevauchant tous deux côte à côte dans l'immensité de la pampa au soleil couchant, et cela suffit à me motiver.

Au début, pourtant, les leçons s'avèrent si difficiles et douloureuses que je soupçonne Leila de vouloir purement et simplement m'éliminer ; rien de tel qu'une bonne chute pour se débarrasser d'une rivale, ni vu ni connu. Même Baldwin ne trouverait rien à redire à cette méthode.

La petite jument pur-sang arabe que je monte (ou plutôt : que j'essaie de monter) semble d'une douceur incomparable. Elle s'appelle Couiza, ce qui signifie « trésor » en arabe, et porte bien son nom : elle est d'un joli gris perle, avec des pommelures sur la croupe, des sabots d'un noir brillant, de grands yeux calmes, de minuscules oreilles soyeuses et une longue crinière presque blanche. Mais je n'ai jamais rien vu d'aussi instable que cet animal ! Rien que pour grimper dessus, c'est toute une aventure. Il surgit toujours un nouveau problème : l'étrier est trop haut, ou bien la selle se met à tourner, ou bien je fais tomber mes rênes, ou Ouiza décide d'aller croquer un brin d'herbe à trois pas de là alors que j'ai un pied dans l'étrier et l'autre au sol, m'obligeant à sautiller, une jambe en l'air, pour la suivre. Et une fois en selle, je ne suis pas au bout de mes peines. Ouiza suit docilement le cheval de Leila, m'épargnant des manœuvres compliquées, mais il faut encore que j'arrive à tenir dessus. Ce n'est pas gagné. Tant qu'on reste au pas, tout va bien, mais dès qu'il s'agit de trotter, je suis secouée comme un prunier en pleine tempête, je perds mes rênes, mes étriers et ma dignité. C'est comme être assise sur le porte-bagages d'une vieille mobylette qui roulerait sur une route parsemée de nids-de-poule.

– Un-deux ! Un-deux ! Un-deux ! scandé Leila tandis que je m'agrippe désespérément au pommeau de ma selle pour ne pas tomber. Appuie-toi sur tes étriers ! Mets-toi debout puis assis, debout puis assis ! Debout-assis ! Debout-assis ! Tu dois suivre le rythme de ton cheval quand il trotte, Amy, sinon tu es à contretemps et tu vas avoir les fesses en marmelade.

– Mais j'ai déjà le postérieur en compote ! crié-je au bout d'à peine dix minutes de ce supplice. Je n'en peux plus !

– D'accord, d'accord, on repasse au pas.

– Pourquoi est-ce que dans les films, ça a l'air si facile ? dis-je en reprenant difficilement mon souffle. Je croyais qu'il suffirait d'enfourcher le cheval et de se laisser porter.

– Certainement pas ! répond-elle en riant. Monter à cheval, c'est tout un art, ça ne s'improvise pas et ne s'apprend pas en deux leçons. Mais si tu parviens à trouver la bonne cadence, à t'accorder à ta monture en trottant enlevé (debout-assis), tu verras que ça ira déjà beaucoup mieux. Le reste viendra avec la pratique.

Finalement, sans devenir vraiment amies, nous nous entendons assez bien et passons beaucoup de temps ensemble aux écuries, tant et si bien que je finis par connaître chaque cheval par son nom. Leila a

su monter à cheval avant de savoir marcher et c'est un excellent professeur. Mais je suis une piètre élève et chaque leçon se solde par des bleus aux fesses, des courbatures dans les cuisses et des orteils écrasés par Ouiza, qui ne regarde pas toujours où elle pose les sabots. Moi qui croyais que, dans ce sport, c'était le cheval qui faisait tout et que le cavalier se contentait de se laisser promener ! Pourtant, miraculeusement, au bout de quelques jours, je suis capable de faire avancer Ouiza, de la diriger et surtout de l'arrêter, ce qui me semble être le plus important. À raison de deux heures d'équitation tous les après-midi, je réussis maintenant à trotter en rythme avec ma jument et nous avons même essayé le galop, une allure bien plus confortable que le trot... mais aussi beaucoup plus rapide ! Mes doigts emmêlés dans la crinière de Ouiza, j'ai cru mourir de peur et de joie mélangées, c'était affolant, grisant, euphorisant ! C'était fantastique !

## 4. Les beaux jours

Un après-midi, après avoir passé plus d'une semaine au milieu de la pampa, pris presque deux kilos, et fait trois chutes de cheval, je reçois un texto de Roman alors que je brosse Ouiza après notre promenade : [Dîner aux chandelles ? Ce soir ? Toi et moi ? J'atterris vers vingt heures.]

Je pousse un petit glapissement de joie qui fait dresser les jolies oreilles soyeuses de ma jument en train de brouter tout son saoul au pied de l'arbre auquel je l'ai attachée. Roman ! Enfin ! Malgré nos longues discussions quotidiennes sur Skype, j'ai l'impression de ne pas l'avoir vu depuis des mois. Ce n'est évidemment pas une image vidéo qui aurait pu combler le manque de lui qui m'étreignait chaque soir au moment de m'endormir, chaque matin au réveil, et plus généralement chaque minute où mon esprit n'était pas accaparé par le travail ou par la nécessité de m'accrocher à ma selle.

– Veux-tu qu'on te fasse belle pour ton homme ? me demande gentiment Jamila quand je lui apprends la bonne nouvelle.

*Et comment que je veux ! Plutôt mille fois qu'une !*

Je me laisse donc aller aux mains expertes des femmes du palais, qui entreprennent de faire de moi une véritable princesse arabe. Les premières manœuvres sont cuisantes, entre l'épilation au sucre (qui a au moins le mérite de sentir délicieusement bon), le gommage énergique au savon noir et la friction au gant de crin (ouille, ouille, ouille !), je me demande si je vais survivre assez longtemps pour revoir Roman. Mais le résultat vaut largement ces sacrifices : je n'ai jamais été si douce, des orteils au bout du nez. Puis viennent les massages à l'huile d'argan pour sublimer ma peau et dénouer mes muscles rendus douloureux par l'équitation. Ensuite une jeune fille me coiffe, entremêlant mes boucles rousses à des fils dorés et de minuscules perles, pendant qu'une autre dessine sur mes chevilles des tatouages temporaires au henné. Enfin, Jamila me maquille ; elle souligne mes yeux d'un habile trait de khôl et s'apprête à enduire mes lèvres d'un stick dont la couleur fluorescente ne m'inspire aucune confiance :

– Houlà, protesté-je en reculant. C'est... euh... très vert, non ?

– C'est un rouge à lèvres marocain, répond-elle en souriant, espiègle. Il tient vingt-quatre heures sans filer, tu peux boire, manger, te mordre les lèvres et embrasser ton homme sans avoir besoin d'en remettre. Magique, non ?

– Certainement. Mais c'est vert. Alors, d'accord, c'est assorti à la robe, mais je ne trouve pas ça très glamour. Je vais ressembler à la fiancée de Hulk.

– Pas du tout. Tu seras ravissante. Une fois appliqué, il devient rose, plus ou moins foncé selon la carnation naturelle de ta bouche.

– Tu es sûre ? demandé-je, angoissée à l'idée de passer vingt-quatre heures avec des lèvres vertes.

– Certaine. Tu seras la plus belle...

*Ok. Inch'Allah, comme on dit ici. Après tout, à quoi sert la jeunesse si ce n'est à explorer de nouveaux horizons, fussent-ils cosmétiques ?*

Pour finir, on me parfume, on me pare de bijoux berbères et on m'habille d'une robe somptueuse aux bras nus. Tout en jeux de transparences, vert émeraude et or, sa taille est rehaussée de broderies et ses voiles vaporeux sur mes jambes sont comme une caresse exquise. Jamila me guide jusqu'à un immense miroir en pied pour me laisser admirer le résultat. J'en reste saisie de joie, c'est comme un rêve de petite fille devenu réalité ; je ressemble à ces princesses de contes de fées qui ont bercé mon enfance, j'ai été téléportée dans le monde de Shéhérazade. Je souris en me mordillant les lèvres... qui sont d'un magnifique rose satiné.

Mes retrouvailles avec Roman sont encore plus enchanteresses que je ne l'aurais espéré ; il me paraît plus beau, unique et extraordinaire que jamais. Il ne tarit pas d'éloges à propos de ma tenue, replace une mèche de mes cheveux, rajuste un bijou, glisse une main sous un voile, et j'ai toutes les peines à terminer le repas sans lui sauter dessus. À mi-dessert, n'y tenant plus, je me lève pour tourner lascivement sur moi-même, portée par la musique, en faisant cliqueter mes bracelets à mes poignets.

– Ça te plaît ? lui demandé-je.

– Beaucoup, dit-il en m’attrapant par un voile pour m’asseoir face à lui, à califourchon sur ses genoux. Vraiment beaucoup...

Il murmure encore quelques mots, mais je ne les entends pas, tout entière absorbée dans la contemplation de son visage qui se découpe dans la lumière vacillante des chandelles. Ses yeux brillants, ses lèvres pleines, ses mains chaudes sur mes reins... il ne m’en faut pas plus pour perdre le fil et embarquer sur le tapis volant du désir.

\*\*\*

Le lendemain matin, après un sympathique petit déjeuner en compagnie du cheikh et de Leila, je propose à Roman une balade à cheval.

– Je croyais que tu ne savais pas monter ? s’étonne-t-il.

– Leila m’a appris, dis-je, assez fière de moi.

– Super ! répond-il avec un sourire à tomber qui me récompense de toutes mes péripéties équestres, même les plus douloureuses. Allons-y, j’ai hâte de voir ça.

Je m’empresse de brosser et seller Ouiza, vérifiant bien tous les réglages du harnachement, et surtout le serrage de la sangle, histoire de ne pas me retrouver sous ma jument en plein galop parce que la selle aura tourné. Roman, lui, monte Golden Boy, un grand pur-sang anglais tout en jambes, aux veines saillantes, aux côtes délicatement apparentes, à la robe tellement cuivrée qu’elle en paraît irréaliste sous le soleil. Leila m’a dit qu’il était l’un des meilleurs reproducteurs de l’écurie, mais que son caractère ombrageux l’avait définitivement éloigné des hippodromes, son passe-temps favori consistant à envoyer valser ses jockeys par-dessus les lices en pleine course. Pourtant, entre les mains de Roman, il semble plus doux qu’un agneau, abstraction faite de ses oreilles hyper mobiles qui pointent en tous sens, perpétuellement aux aguets, et qui trahissent son extrême nervosité.

Notre promenade dans le petit matin ressemble beaucoup à ce que je m’étais imaginé ; je suis assez à l’aise au trot pour accompagner Roman tout en appréciant le paysage grandiose de l’Argentine qui s’éveille autour de nous. Tout est calme, le silence n’est troublé que par le souffle rapide de nos chevaux et leur pas étouffé sur la piste terreuse. Devant moi, Golden Boy allonge sa foulée et ma petite Ouiza est obligée de prendre le galop pour le suivre. Je m’accroche à sa crinière, heureuse, et je l’autorise à accélérer pour remonter à hauteur du pur-sang, en criant à Roman qui me sourit : – Attention, les garçons ! On va vous en mettre plein la vue !

Golden Boy prend le galop à son tour, peu enclin à se laisser dépasser. Confiante, je laisse ma jument gérer son allure, je me contente de m’accrocher et de me soulever légèrement sur mes étriers pour ne pas gêner les mouvements de son dos, comme me l’a appris Leila.

– Ah, vous voulez jouer à ça, les filles ? me crie Roman, visiblement ravi. Alors c’est parti !

Et il lâche la bride à Golden Boy, qui fait un monumental bond en avant, ses foulées immenses paraissant avaler la piste. Ouiza ne se laisse pas démonter pour autant : elle baisse l’encolure à l’horizontale, couche ses oreilles et allonge son galop. Elle prend de la vitesse, tout en souplesse, bien déterminée à ne pas se faire distancer.

– Vas-y ma belle ! lui crié-je, ivre de joie, le cœur battant follement la chamade. On ne lâche rien !

Roman se retourne, éclate de rire et, parfaitement à l’aise malgré la vitesse folle, me souffle un baiser du bout des doigts. Pour ma part, je suis bien trop occupée à rester en selle pour me permettre ce genre de fantaisie. Nous chevauchons à toute allure un long et formidable moment, des minutes hors du temps, fantasmagoriques, où tous mes sens sont sollicités, un moment de joyeuse excitation, extrême, jusqu’à ce que les chevaux soient en écume et que nous atteignons un ruisseau où nous les faisons marcher pour les refroidir. Si elle s’est fait distancer sur les premiers kilomètres, Ouiza n’a pas démérité et elle a progressivement rattrapé son retard, tandis que Golden Boy, beaucoup plus rapide mais moins endurant, commençait à ralentir. Nous avançons au pas, côte à côte, dans le ruisseau. Je dois, moi aussi, reprendre

mon souffle, comme si je venais de courir un cent mètres haies. L'adrénaline, les endorphines, tout cela compose un cocktail détonnant qui me laisse aussi enchantée que déboussolée.

Les chevaux s'arrêtent parfois pour boire l'eau fraîche qui serpente entre leurs pieds ; Roman me tend la main et nous prenons le chemin du retour, au calme, botte à botte, main dans la main, Golden Boy et Ouiza allant du même pas tranquille et apaisé. Ce matin est magique et figurera en bonne place parmi mes meilleurs souvenirs.

D'autant qu'à peine avons-nous mis pied à terre, dans la cour du palais, que Roman reçoit un texto d'un numéro inconnu, porteur d'une merveilleuse nouvelle : [J'ai chopé No-Name. Préviens Devon. Nils.]

– Toujours aussi loquace, celui-là, grommelé-je après avoir sauté de joie, immensément soulagée de le savoir en vie, mais un peu irritée qu'il ne daigne pas en dire plus. Il disparaît un mois et quand il refait surface, il nous gratifie de cinq ou six mots et *basta*. Il exagère, non ? Si j'ai un ulcère, à mon jeune âge, ce sera probablement sa faute...

Roman me sourit et répond à Nils :

[Heureux que tu sois vivant. Amy ronchonne : elle veut des détails. T'es où ?]

La réponse se fait attendre et nous piaffons d'impatience, presque autant que nos chevaux pressés de regagner leurs box. Mais les portables ne captent pas dans les écuries, aussi restons-nous plantés dans la cour, en plein soleil.

– Tu n'essaies pas de l'appeler ? suggéré-je, nerveuse, en caressant le bout du nez de Ouiza qui vient me souffler dans le cou.

– Non. J'ignore où et dans quelle situation il se trouve. Je ne veux pas risquer de lui poser problème. S'il a envoyé ce texto, il doit avoir une bonne raison : pas assez de réseau ou pas de batterie, ou bien il ne peut pas parler à voix haute, *etc*. S'il avait voulu que je l'appelle, il me l'aurait dit.

Je ne peux que convenir du bien-fondé de ces arguments, ce qui ne m'empêche pas de me ronger fébrilement les ongles en attendant. Enfin, Nils répond :

[J'ai faim, je suis sale, fatigué, de mauvais poil, je pue, je dois jouer les nounous pour un tueur à gages qui m'a fait cavalier dans toute l'Amazonie et j'ai emprunté son portable à un type qui n'a plus de batterie. Voilà pour les détails. Suis à Bogota, District 9.]

[Ok, j'appelle Devon pour qu'elle se charge de No-Name et je t'envoie Tony. Il y sera dans quatre heures maxi. Besoin d'autre chose ?]

[Entrecôte-frites, bière glacée et t-shirt propre, merci.]

Roman rempoche son iPhone en riant.

– District 9 dans quatre heures, c'est pas un peu vague, comme rendez-vous ? m'inquiété-je.

– C'est l'aéroport de Bogota, me rassure Roman. Nils n'aura aucun mal à y repérer Tony ou le jet, et encore moins la troupe de Devon quand elle débarquera.

Puis il s'occupe sans plus tarder de la logistique pendant que je desselle et prends soin de nos chevaux, aidée de Fouad.

\*\*\*

Le soir même, Nils et Tony nous rejoignent à l'heure du dîner ; il est prévu que nous mangions tous ensemble à la table du cheikh. J'essaie de dissimuler le choc que me cause la métamorphose de Nils, mais je n'ai jamais été très douée pour mentir ou cacher mes sentiments, et là, tout en moi doit hurler : « Mais enfin ! Qu'as-tu fait ? Que t'est-il arrivé ? »

Même Roman accuse le coup. Je le remarque à l'hésitation, presque imperceptible, de sa poignée de main quand il accueille son ami. Nils est méconnaissable. Malgré ses vêtements propres et une longue douche pendant son vol depuis la Colombie, il ressemble à un chien errant, famélique et hagard. Ses épais cheveux blonds autrefois brillants et tressés à la mode barbare ne sont plus aujourd'hui qu'un enchevêtrement inextricable de nœuds marronnasses, ses yeux gris acier sont soulignés de cernes

violacés qui lui mangent la moitié du visage, un visage émacié et blafard aux pommettes rouges, à la peau mouchetée de petites plaies identiques à celles qui parsèment ses mains et ses avant-bras. Quand il me fait la bise, sa joue me paraît brûlante. Mais le plus spectaculaire est sans conteste sa perte de poids. Lui, l'épicurien jadis si costaud, à la carrure imposante de Viking bien nourri, n'est plus que l'ombre de lui-même, les épaules tombantes, le ventre creux, les hanches saillantes.

– Ouais, sourit-il d'un air épuisé devant nos mines consternées. Je sais. J'ai une gueule à faire peur. La forêt amazonienne, c'est pas franchement le Club Med. En plus, la bouffe est dégueulasse, quand elle n'est pas carrément mortelle. Lorsque j'ai enfin chopé No-Name, j'ai bien failli le cuire à la broche au lieu de le ramener à Devon.

Je souris malgré moi à son humour toujours aussi caustique, et c'est finalement Leila qui rompt le malaise :

– Tu vas pouvoir te remplumer, dit-elle en lui prenant la main pour le guider à l'intérieur du palais. Ce soir, c'est tajine aux figues. Tu aimes ?

– Je crois que j'aimerais tout ce qui n'est pas une racine, une larve grillée ou un piranha mal cuit.

Sa boutade est suivie d'un silence horrifié qu'il ne remarque pas, déjà trop occupé à humer le délicieux fumet de tajine exhalé par les cuisines. Le repas se déroule dans une ambiance plutôt joyeuse, Nils parvenant à répondre à nos questions angoissées avec légèreté et humour, comme si ces cinq semaines de traque dans la jungle la plus dangereuse au monde n'avaient été qu'une promenade de santé ratée, un voyage mal organisé dont le cuisinier aurait été particulièrement médiocre. Je me surprends à rire à gorge déployée de ses mésaventures et de ses démêlés avec la faune mortelle d'Amazonie, du boa au jaguar, de l'anaconda au caïman, de la mygale au piranha, du serpent corail au puma... sans oublier les moustiques, les plus redoutables prédateurs de la forêt, selon Nils.

– Le pire, conclut-il en se réservant du tajine, c'est que sur les six cents espèces animales qui rôdent dans cette jungle, finalement très peu sont comestibles, même en les cuisinant bien.

Il prend congé très tôt, visiblement épuisé, et Leila, aux petits soins, s'empresse de lui montrer sa chambre. Quand elle revient parmi nous, au bout de vingt longues minutes, c'est pour demander à son père d'appeler son médecin personnel au chevet de Nils : – Il a le corps couvert d'entailles, de griffures, de piqûres, de morsures, qui sont en train de s'infecter. Et une vilaine cicatrice à la cuisse, mal refermée, toute boursouflée.

Le cheikh lui lance d'abord un regard qui laisse présager qu'elle va devoir expliquer comment elle peut en savoir autant sur l'anatomie de Nils, puis il se ravise et hoche la tête. Il estime probablement, à tort ou à raison, que son invité n'est pas en état d'attenter à la vertu de sa fille.

Trois heures plus tard, le médecin, un petit homme enjoué à la moustache tombante, en a terminé avec Nils. Tous, nous avons veillé pour entendre son verdict. Après un check-up complet, des prélèvements de sang et d'urine, il l'a mis sous antibiotiques et l'a sédaté ; puis il a rouvert, curé et recousu sa jambe.

– La fièvre devrait baisser rapidement, mais il faut surveiller sa cuisse et refaire le bandage tous les matins. Je repasse demain pour le voir et vous transmettre les résultats de ses analyses. C'est un solide gaillard. Du repos, quatre repas par jour et beaucoup d'amour devraient le remettre sur pieds d'ici une semaine, conclut-il en tendant à Leila de quoi nettoyer et désinfecter les plaies.

– Nous veillerons à ce qu'il ne manque de rien, docteur Abdelbari, intervient le cheikh en reprenant les médicaments des mains de sa fille pour les donner à Jamila. Ni de soins, ni de repos, ni de nourriture. Quant à l'amour, Allah y pourvoira.

Leila lève les yeux au ciel en soupirant et je ne peux pas m'empêcher de pouffer.

*Bon... au moins, si maintenant elle a jeté son dévolu sur Nils, elle ne viendra plus minauder autour de Roman.*

## 5. Comme au cinéma

Deux jours plus tard, Roman, Nils et moi sommes de retour à New York. Nils a déjà meilleure mine, les traits reposés, le regard vif, exempt de fièvre. Mais je ne parviens pas à m'accoutumer à sa nouvelle coiffure : adepte des méthodes expéditives, il s'est tondu le crâne malgré les protestations horrifiées de Leila qui aurait voulu sauver sa belle crinière du désastre.

– Les dreadlocks, très peu pour moi, avait-il répondu en taillant ses mèches à grands coups de ciseaux avant d'empoigner la tondeuse.

– Mais les nœuds, ça se démêle, espèce de bourrin ! s'était-elle écriée, exaspérée.

– On a essayé, tu t'es acharnée dix minutes, tu m'as à moitié scalpé, tout ça pour dénouer trois cheveux. Je n'ai pas l'intention de me laisser torturer plus longtemps.

– Chochotte ! avait conclu Leila en claquant la porte, furieuse.

Nils m'avait alors demandé de l'aider à couper ses mèches à l'arrière de la tête, difficilement accessibles pour lui, et j'avais accepté, avec un inexplicable sentiment de trahison envers Leila, qui avait boudé jusqu'à notre départ le lendemain.

Aujourd'hui, l'air glacé de ce samedi de mi-avril l'oblige à porter un bonnet, et avec son jean et son blouson de cuir, il a l'allure pas commode d'un docker en pleine grève. Je le rejoins à la crêperie au bas de la Red Tower dont il semble avoir fait son QG, et deux minutes plus tard, c'est au tour de Roman de s'attabler avec nous. Deux petites minutes qui suffisent à Nils pour engloutir la corbeille de pain et le bol d'olives. Quant à moi, je ne peux rien avaler : je quitte Simon à l'instant et je trépigne d'impatience de partager avec eux ce qu'il vient de m'apprendre. Une nouvelle de taille, un coup de bol phénoménal. Je serre dans mon poing la clé USB qu'il m'a remise. À peine Roman s'est-il assis que je me lance :

– Simon revient de Rio de Janeiro, avec sa fiancée dans ses bagages parce qu'elle s'est fait licencier de la clinique de chirurgie esthétique où elle travaillait. Du coup, il lui a proposé de s'installer chez lui. Son patron a surpris Bahia en train de scanner le dossier d'un client.

– Je suppose qu'elle n'a pas risqué sa place sans un motif valable ? demande Nils, avant de commander à la serveuse trois galettes bretonnes pour lui seul. J'adore les crêpes, se défend-il devant nos airs amusés.

– Sûr que ça doit te changer des larves grillées, grimace Roman.

– Grillé ou pas, on se lasse de tout, confirme Nils en ignorant nonchalamment la mine interloquée de la serveuse que la mention des larves semble effarer. Et donc, Amy ?

– Et donc, tu supposes bien. L'homme qui s'est fait refaire le visage lui a rappelé la photo de Baldwin qui circule dans la plupart des journaux américains. Simon en avait un dans sa valise, et il avait évidemment parlé de mes déboires à Bahia. Elle a mis un peu de temps à faire le rapprochement, mais quand elle y est parvenue, elle n'a pas hésité une seconde ; elle a scanné tout le dossier et l'a envoyé par mail à Simon.

Je pose la clé USB sur la table :

– Tout est là. Le client est bien John Baldwin. Il a utilisé un faux nom, mais les photos préopératoires, avec les modifications prévues sur son visage, ne laissent aucun doute. Il n'y a par contre aucun portrait de sa nouvelle tête. Seul le chirurgien et directeur de la clinique peut dire à quoi il ressemble à présent ; malheureusement, il est réputé pour son extrême discrétion.

Nils s'empare de la clé :

– Ce n'est sûrement pas le premier type en cavale qu'il opère ; mais Devon saura le convaincre de coopérer. Elle parviendra bien à lui soutirer un portrait-robot. Elle a, en un temps record, très bien géré la sortie de No-Name de Colombie, avec tout ce que ça implique de délicat, niveau relations internationales, diplomatie, tracasseries hiérarchiques et graissage de pattes. C'est une coriace, cette femme.

– Et pour les deux types retrouvés avec la nuque brisée ? s'informe Roman après un court silence.

Elle va t'inculper ? Tu veux que j'appelle Maxime ?

– Non, pas besoin d'avocat. Elle me couvre. À condition que j'effectue de temps à autre un ou deux petits boulots pour elle. Officieusement.

– Tu lui fais confiance ? demande encore Roman, circonspect.

– C'est un arrangement correct, répond Nils en haussant les épaules. En contrepartie, j'ai également accès à des infos et du matos du FBI ; ce n'est pas négligeable.

Le serveur nous apporte les desserts et Roman reprend, résumant mes pensées :

– Nouveau visage et probablement nouvelle identité... Baldwin peut donc maintenant se trouver n'importe où dans le monde sans qu'on le repère. Tu crois toujours que c'est une bonne idée d'avoir fait revenir Amy à New York ?

– Ouais, bien sûr. Les troupes, la maîtresse, le bras droit, et le tueur préféré de Baldwin sont sous les verrous ; il est seul, recherché, vulnérable. Il n'a pas eu le temps de récupérer tout son argent sur ses différents comptes avant de prendre la fuite. Il n'est pas dans une situation idyllique ni en position de force. Selon moi, il va rester en Amérique du Sud pour s'y terrer, comme de nombreux criminels, et ne plus en bouger avant un long moment.

– C'était bien la peine de m'arracher à ma vie new-yorkaise et de m'exiler dans la pampa, si c'est précisément là que mon ennemi mortel est en villégiature, ronchonné-je avec un regard en biais à Roman qui rougit légèrement.

– Désolé, dit-il simplement.

– Non, mais je te taquine. J'ai adoré mon séjour chez le cheikh.

– De toute façon, intervient Nils, c'était la meilleure solution sur le moment. Tu étais en parfaite sécurité là-bas, au secret. Si je ne m'étais pas lancé aux trousses de No-Name, il serait venu à New York. Pour toi, Amy. Il me l'a dit.

Je frissonne à cette perspective ; je suis glacée tout à coup. Roman me prend la main sous la table et je la serre de toutes mes forces. Je revois No-Name, son crâne rasé, son regard atone, sa cicatrice immonde autour du cou, comme la corde d'un pendu incrustée dans sa chair...

– Maintenant que No-Name est hors circuit, tu ne risques plus rien dans l'immédiat, me rassure Nils. Dans les mois à venir, Baldwin sera trop occupé à lécher ses blessures et à se faire oublier.

– Mais après ? demande Roman. Quand les choses se seront tassées, qu'il n'aura plus son portrait-robot dans tous les journaux, quand il aura retrouvé des hommes prêts à tout et repris sa vie en main ?

– Alors on avisera. Mais cela nous laisse un peu de répit pour s'organiser. Et je n'ai pas abandonné l'idée de le choper ; seulement, pour ça, il faut que No-Name collabore avec nous et le FBI. Il est le seul à connaître suffisamment Baldwin pour nous dire où nous aurons une chance de le débusquer.

Roman hoche la tête, songeur. Comme moi, il doit penser qu'on a plus de chance de survivre sur Mars avec des palmes et un tuba que de faire coopérer un sociopathe de la trempe de No-Name...

\*\*\*

Le lendemain, un dimanche après-midi frais et brumeux, nous roulons en silence vers le Queens, où Patrick Dawn m'a donné rendez-vous pour organiser la tournée de promotion de mon livre, qui doit débiter mercredi prochain. J'ai demandé à Roman d'y aller avec Christine, son extravagante Plymouth Fury rouge et blanc, si confortable. J'aime cette voiture, entre vieux véhicule de collection et bolide high-tech ultra sophistiqué, cet hybride monstrueux aux lignes agressives, qui semble avoir gardé un pneu dans les années cinquante malgré sa technologie dernier cri. J'enclenche le lecteur mp3 et Otis Redding chante pour un peu de tendresse. Pile ce dont j'ai besoin. Roman sourit en coin quand je me mets à fredonner (probablement faux). Il pose sa main sur ma nuque et je me renverse sur mon siège, la tête en arrière, les yeux clos, pour profiter de sa caresse. C'est un de ces instants parfaits...

Arrivés à destination, nous croyons d'abord nous être trompés d'adresse. Christine freine en souplesse devant un immense portail métallique, dans un quartier aux faux airs de zone industrielle, semé

de hauts bâtiments bétonnés. Une caméra pivote vers nous, nous scrute, cliquette, et le portail coulisse. Christine se glisse sur l'allée goudronnée pour s'arrêter devant une gigantesque bâtisse, style usine désaffectée, mais recyclée en... en quoi, au juste ?

– J'ai une surprise pour vous, Amy, m'avait dit Patrick au téléphone en me donnant l'adresse.

Le voilà qui s'avance, tout sourire, sa grande carcasse engoncée dans une parka ouverte sur sa bedaine.

– Bienvenue aux Studios Forman, dit-il en serrant la main de Roman et en faisant claquer sur ma joue une bise sonore.

– Les fameux studios de cinéma ? s'enquiert Roman en détaillant les lieux.

– Exactement. Venez, entrons, je dois vous présenter quelqu'un. Quelqu'un qui serait enchanté de travailler avec vous, Amy.

Nous le suivons, amusés de ses mystères, et intrigués. Nous saluons le gardien qui gère les entrées et les sorties depuis sa guérite de verre, et pénétrons dans les studios. Nous traversons une rue du Little Italy des *sixties* avant de bifurquer dans un bureau spacieux, tout en cuir et bois, où nous attend un petit homme grassouillet et poussif d'une bonne cinquantaine d'années au débit de mitraille.

– Trey Foreman, se présente-t-il *in petto*. Producteur.

– Enchantés...

– Magnifique voiture, que vous avez là, monsieur Parker. Vous êtes un fan de Stephen King ? demande-t-il à Roman, avant d'enchaîner, sans attendre la réponse. Oui, bien sûr. De nos jours, on ne roule pas par hasard dans une Plymouth Fury de 1958 bicolore. Ah, *Christine* ! Quel merveilleux roman. Et quel film exécration, j'en ai des nausées. J'aurais tellement aimé en obtenir les droits exclusifs. Un rêve de gamin. Jack Parker aurait fait un admirable Arnie Cunningham, dans sa jeunesse. J'ai pas mal travaillé avec votre père, vous savez ? Un grand acteur. Si on apprécie les films d'action, surtout. Il n'est pas taillé pour virevolter dans des comédies musicales. D'ailleurs, c'est grâce à lui que nous nous rencontrons aujourd'hui. Il a beaucoup aimé votre livre, mademoiselle Lenoir. À tel point qu'il me l'a envoyé avec une note stipulant qu'il exigeait le rôle principal si j'avais l'excellente idée d'adapter votre nouvelle *Le Prix d'une heure au paradis*. Il est comme ça, Jack : il exige. Mais gentiment. Alors difficile de lui résister. Surtout qu'elle est superbe, cette histoire. Intemporelle, intelligente, sensible. Et durement réaliste. Sur l'un des grands principes de l'économie : le coût d'un bien, le coût de renonciation... Vraiment, une merveille.

– « Le coût d'un bien est ce à quoi il faut renoncer pour l'obtenir. » dis-je, profitant de ce qu'il reprend son souffle pour placer un mot. C'est l'un des dix grands principes de l'économie.

– Une idée géniale, ces dix histoires, ancrées dans notre quotidien, qui s'articulent autour de ces dix principes. Bref, comme vous l'aurez deviné, j'aimerais acheter les droits de cette nouvelle. J'ai préparé une offre. Une belle offre, si je puis me permettre. Tenez, dit-il en me tendant une mince liasse de documents. Votre contrat. En or massif, hein. Prenez votre temps pour l'étudier. Je dois filer. Une star me fait des caprices sur mon dernier tournage. En Alaska ! Rendez-vous compte ! Je dois me taper le trajet jusqu'en Alaska pour une histoire de loge qui ne serait pas de la bonne couleur. Ces artistes, je vous jure... Heureusement, votre père n'est pas de cette engeance, monsieur Parker. Une grande gueule, mais un brave homme, le Jack. Il est resté simple. Même si rien ne le fait bicher autant que d'être sous les feux des projecteurs. Allez, on cause, on cause et je vais loucher mon vol. Je dois vous laisser. Mais sentez-vous à l'aise de visiter, surtout. Il n'y a personne aujourd'hui dans les studios, profitez-en. Mes décors sont plus beaux que ceux d'Hollywood. Parole. En traversant toutes les salles, vous pourrez vivre un fabuleux voyage. Et il y a une sortie secondaire, au bout. Derrière le Titanic. Elle vous fera déboucher sur un formidable décor extérieur qui n'est monté que pour huit jours. Il ne faut pas manquer ça. Vous allez adorer, Parker.

Sur ce, il nous serre la main, gratifie Patrick d'une claque dans le dos, et disparaît, nous laissant un

peu sonnés, étourdis par ses flots de paroles. Roman, en particulier, semble proche du K.O. depuis que Foreman a parlé de son père en termes si élogieux. Depuis qu'il a appris que Jack faisait pression pour lancer ma nouvelle au cinéma.

– Tu as dû lui faire forte impression, me dit-il, pensif. Jack s'intéressant à autre chose que sa propre personne, c'est... surréaliste.

De tout ceci, je retiens principalement que Jack Parker a lu mon livre. Mieux : il l'a aimé. Au point d'en parler à un producteur de cinéma qui a pignon sur rue, et d'exiger le premier rôle dans la future adaptation cinématographique. D'abord, je me demande quoi en penser. Je ne le tiens pas en grande estime, mais depuis que je sais qu'il n'est pour rien dans le décès de sa femme, je le considère avec plus d'indulgence. D'après les gens qui le côtoient, c'est un homme égocentrique (non : terriblement égocentrique), pas très fin et plutôt superficiel, mais gentil. Pas le mauvais bougre, comme dirait mon père.

Et, d'après Roman, apprendre que Teresa est morte assassinée et non pas dans un accident l'a bouleversé. C'est Roman lui-même qui lui a annoncé la terrible nouvelle pendant mon séjour en Argentine. Jack, après une violente phase de déni au cours de laquelle il a envoyé valdinguer tous les bibelots qui lui tombaient sous la main, s'est effondré dans les bras de son fils. En larmes. « C'est la première fois que je voyais pleurer mon père » m'a avoué Roman. « C'était terrifiant. » Alors, oui, Jack n'est pas un saint, mais c'est le père de l'homme que j'aime et je crois que je peux m'accommoder de ses faiblesses ; et j'ai l'impression qu'en lisant mon livre et en contactant Foreman, il me signifie que je suis bienvenue dans la famille...

– Sacré personnage, n'est-ce pas ? s'amuse Patrick. Mais Trey est réglo. Son offre est intéressante, Amy. J'espère que vous prendrez le temps de l'étudier sérieusement.

– Certainement. Et merci à vous d'avoir arrangé cette rencontre, c'était... instructif. Et j'adorerais voir ma nouvelle au cinéma !

– De rien. J'ai pensé que ça valait le coup, en effet. Bon, on s'occupe de votre tournée, maintenant ? C'est dans trois jours, le timing est serré.

Nous y consacrons plus de deux heures, mais c'est un travail agréable. Le sens de l'organisation inné de Roman nous facilite grandement les choses, même si ses raccourcis pour exposer ses idées nous prennent souvent de court et nous laissent perplexes. Malgré quelques quiproquos burlesques, le planning des cinq jours est rapidement bouclé. Patrick nous quitte vers dix-sept heures, et nous décidons de profiter de la proposition de Foreman de visiter les studios déserts. Main dans la main, nous passons d'un décor à l'autre, d'un monde à l'autre. Nous flânons sur la place de la Bastille à l'époque funeste de la Révolution française, et je frémis devant la guillotine au pied de laquelle de la sciure a été répandue, rougie d'un liquide qui imite le sang de manière bien trop réaliste à mon goût. Puis Roman m'entraîne sur le vertigineux chemin de ronde d'un château médiéval, dans la somptueuse salle de bal d'une plantation de coton, sous l'incroyable coupole de la chapelle Sixtine, et dans les appartements privés de Marie-Antoinette. Là, il marque un temps d'arrêt avant de tout à coup me soulever et se diriger vers l'immense lit à baldaquin.

– Foreman a bien dit que le site était désert, non ? me demande-t-il avec un sourire qui me donne envie de dévorer sa bouche, là, tout de suite, maintenant !

– Si, confirmé-je en l'attirant à moi. Il nous a même chaudement recommandé d'en profiter.

– Chaudement, tu es sûre ?

– Très chaudement...

Je profite d'être dans les bras de Roman, sa bouche à portée immédiate de la mienne, pour l'embrasser. D'abord avec douceur, pour savourer, parce que je voudrais qu'il dure éternellement, cet instant délicieux où je redécouvre ses lèvres tièdes comme si je les goûtais pour la première fois, où elles s'entrouvrent pour m'inviter à pénétrer l'intimité de sa bouche. Puis avec passion parce que sa langue fait

plus que me convier à une danse sensuelle, elle me provoque, elle me défie, elle entame avec la mienne une valse enfiévrée qui fait crépiter toutes mes terminaisons nerveuses. J'adore ça. Je ne pourrai jamais me lasser des baisers de Roman, à la fois tendres et exigeants ; ils me plongent dans un état d'excitation difficilement explicable. Peut-être parce que c'est lui, mon homme, tout simplement. Mais aussi parce qu'il embrasse comme un dieu, pas de doute là-dessus.

Le fameux lit royal à baldaquin, celui qui a exercé sur nous un irrésistible appel, d'aspect aussi moelleux qu'un nuage du paradis, s'avère en fait aussi cosy qu'une planche de fakir. Nous en faisons les frais et découvrons les déconvenues d'un univers où tout n'est qu'apparence lorsque nous nous laissons tomber sur le matelas : – La vache ! s'exclame Roman, quand, au lieu de rebondir sur l'édredon duillett nous nous heurtons à la rigidité d'une literie moins confortable qu'un banc de béton. Bienvenue dans le dur monde de l'illusion.

– J'espère pourtant que tout n'est pas qu'illusion, ici-bas, dis-je en me soulevant sur un coude pour passer la main sur son jean, où une bosse très prometteuse est apparue. Et je n'ai rien contre un peu de dureté...

– Et moi, je n'ai rien contre un peu de moelleux, répond-il en souriant, ses mains s'attaquant déjà à mon chemisier, après avoir fait disparaître mon pull avec une rapidité de prestidigitateur.

Il délivre mes seins de leur carcan de dentelle et dépose sur chacune de leur pointe un baiser qui les fait immédiatement se dresser, comme pour se tendre vers sa bouche, afin qu'il continue. Ce qu'il fait de bonne grâce, sa langue titillant et caressant mes mamelons à tour de rôle, ses mains englobant mes seins et diffusant une agréable chaleur qui se communique progressivement à tout mon corps.

– Tes seins sont magnifiques, Amy, dit-il en y enfouissant son visage. Je te l'ai sûrement déjà dit un millier de fois, mais ça ne sera jamais assez.

Je passe mes mains dans ses cheveux en me cambrant vers lui, pour qu'il continue à les embrasser, et j'attends avec une avidité difficilement contrôlable qu'il se mette à les lécher, à les sucer, de cette manière inimitable qu'il a, et qui me rend généralement folle de désir en moins de vingt secondes. Mais il prend son temps, comme s'il les voyait et les touchait pour la première fois, il les admire, il les pétrit, et mon souffle s'accélère quand ses pouces effleurent leurs pointes maintenant douloureuses de désir. Je sais que plus rien ne pourra les apaiser tant qu'il ne repassera pas sa langue dessus, avant de les pincer entre ses lèvres, puis de les mordiller, me propulsant loin, très loin de ce lit factice, pour atterrir directement au paradis.

Pourtant, dans le même temps, je bous d'impatience de le voir nu, de sentir sa peau contre la mienne. Je ne veux plus entre nous de cette barrière textile qui me prive du plaisir d'admirer son corps, plus beau que le plus somptueux des décors. Et plus réel, plus diablement réel que tout ce qui nous entoure.

– Roman ? haleté-je en essayant de ne pas perdre complètement les pédales parce que, justement, enfin, sa langue est occupée à faire subir à mes seins la plus délicieuse des tortures, et que... oh !

– Hmm, oui ? dit-il en relevant la tête, ses pouces prenant le relais de sa bouche, qui a laissé son empreinte humide et chaude sur ma peau frémissante.

Mes mamelons envoient dans tout mon corps des éclairs de plaisir chaque fois qu'il les effleure, qu'il les roule entre ses doigts, pour ensuite les presser, d'abord doucement, puis de plus en plus fort à mesure que je me tends vers lui en gémissant.

– Roman... haleté-je de plus belle, mais sans bien me souvenir de ce que je voulais lui demander.

– Amy ? se moque-t-il gentiment. Un problème ? Tu veux quelque chose ?

– Non. Oui. Je veux te regarder. Ta peau... je veux ta peau contre moi...

Il se penche pour donner à mes seins un dernier coup de langue, leur octroyer un dernier mordillement, qui m'arrache un petit cri ; je suis à deux doigts de lui dire de laisser tomber le strip-tease et de me prendre, là maintenant, dans la seconde, parce que je n'en peux plus, Roman, comment fais-tu pour me mettre dans des états pareils ?

Mais déjà il a envoyé son pull et son t-shirt valser je ne sais où, et la vue de son torse (oh ! ce torse !) me récompense de ma bravoure. Parce que, oui, j'estime qu'il faut être brave, ou folle à lier, pour demander à un homme d'interrompre des caresses si exquises, si explosivement excitantes, qu'elles provoquent dans votre culotte une inondation digne d'une période de mousson. Mais la plastique de Roman est à la hauteur de ses caresses, sensationnelle, et quand, penché sur moi, il déboucle sa ceinture, quand ses mains déboutonnent son jean, quand elles s'apprêtent à le baisser, je n'y tiens plus et je tends les miennes vers son boxer pour délivrer moi-même son sexe dressé, tendu à l'extrême. Colonne de chair cuivrée, qui palpite doucement contre son ventre aux abdos serrés, il est beau comme une sculpture païenne. Je l'empoigne délicatement, comme un objet précieux et chéri, pour le caresser lentement. Roman s'est figé, il ne me quitte pas des yeux, ses yeux si noirs qui s'étrécissent sous l'effet du plaisir qui monte en lui à mesure que je le serre plus fort, que ma main monte et descend plus vite sur son sexe.

– Viens, dis-je en l'attirant à moi, vers le haut. Je veux te goûter.

Je m'étends sur les coussins empilés dans mon dos, la tête relevée et appuyée contre un pouf. Et je fais signe à Roman, dressé à califourchon sur moi, de s'approcher. Plus près. Jusqu'à ma bouche.

Je passe ma langue sur mes lèvres, pour les humidifier, puis j'embrasse le bout de son gland, par petites touches légères, pour y déposer des perles de salive avant de le prendre dans ma bouche. Je glisse progressivement sur sa hampe à mesure qu'elle s'humidifie sous ma langue, et je sens plus que je ne l'entends, la respiration de Roman se bloquer chaque fois que je descends plus bas, chaque fois que je resserre mes lèvres sur son sexe qui gonfle encore. Je pose mes mains sur ses fesses, je les empoigne à travers son jean, des fesses rondes et dures qui se contractent et se relâchent tandis que son bassin ondule. Il enfouit ses mains dans mes cheveux et gémit doucement. Un son que j'adore ! Le plus beau son du monde, qui vaut toutes les musiques : les gémissements de plaisir de Roman quand on fait l'amour...

Puis, quand son sexe est bien trempé, au moins autant que le mien, je recule la tête et arrête de le sucer ; mes mains quittent ses fesses pour mes seins, que je malaxe avec douceur, en une invitation muette. Roman a un petit mouvement de tête interrogateur, puis il me sourit quand je lui fais signe que oui, on s'est bien compris, je veux qu'il vienne entre mes seins.

C'est une première expérience assez grisante, et étrange, parce qu'au contraire d'une fellation, où j'ai tout pouvoir, où je contrôle chaque mouvement, là, c'est lui qui donne le rythme, c'est lui qui prend son plaisir comme il l'entend, même si je garde une certaine emprise en le serrant et desserrant entre mes seins. Dans cette position, j'ai une vue inédite sur son corps, sur son visage que je peux contempler à loisir, par en dessous. Je peux suivre chaque sensation qui s'inscrit dans ses traits, c'est à la fois fascinant et très (très !) excitant. Surtout quand il baisse les yeux vers moi, avec dans les prunelles cet éclat primaire du désir en cours d'assouvissement, du plaisir intense qui monte, qui menace de le submerger, mais qu'il retient, pour le faire durer encore. C'est d'ailleurs tellement excitant que je commence à me tortiller sous lui, à écarter et à fermer les jambes pour essayer d'apaiser le feu sauvage qui s'est déclaré entre mes cuisses et qui m'enflamme le bas-ventre avec une ferveur impitoyable. Roman le remarque immédiatement et, sans interrompre son mouvement de va-et-vient entre mes seins, il retrouse ma jupe sur mes hanches et pose une main derrière lui, en coupe sur mon sexe, comme pour l'apaiser. Ce qui provoque inmanquablement l'effet inverse et me met dans un état de fièvre quasi insoutenable. J'ondule de plus belle contre sa main, tandis que j'admire, fascinée, son sexe sombre coulisser entre mes seins blancs. Puis, sa main commence à bouger, ses doigts écartent mes lèvres et caressent mon clitoris gonflé et ruisselant. C'est si bon que je laisse échapper un gémissement et que je sens mes cuisses se poisser de plus belle.

Alors Roman échappe totalement à mon emprise et se retire de mes seins avant que j'aie pu comprendre ce qui se passait. Il descend en un éclair entre mes cuisses, qu'il écarte avec fougue et qu'il embrasse rapidement avant de s'occuper de mon clitoris, de le laper, de le sucer pour finir par le faire exploser de jouissance en exerçant dessus des caresses si appuyées que j'ai l'impression qu'elles

pourraient me clouer au lit. Et c'est tellement bon ! Tellement bon que je jouis en quelques secondes, criant son nom qui résonne et rebondit sur les murs en carton-pâte de ce Versailles de pacotille. Puis Roman pose sa tête sur mon ventre, juste à temps pour ne pas se retrouver pris dans l'étau de mes jambes quand je les referme brusquement, dans un dernier spasme de plaisir.

Mes paupières se font lourdes, ma respiration ralentit, les battements affolés de mon cœur s'apaisent et je m'apprête à sombrer dans un sommeil tout à fait délicieux et légitime, quand Roman se redresse. J'ouvre un œil, pour constater qu'il est dans une forme toujours aussi éblouissante et que son érection n'a pas faibli d'un iota. Évidemment. Comme souvent, il s'est préoccupé de mon plaisir avant le sien, et il reste inassouvi tandis que je flotte dans les eaux exquisées du bonheur post-orgasmique. Sauf que cette fois le lieu ne nous permet pas de m'accorder un détour dans les bras de Morphée avant de reprendre nos ébats. Je mobilise mes dernières forces pour lui avouer :

– J'ai toujours rêvé de faire l'amour sur la proue du Titanic.

Alors Roman me soulève dans ses bras, et c'est ce que nous faisons, tendrement, lentement, passionnément, après avoir traversé des grottes préhistoriques, les cuisines de la Maison-Blanche, le cachot de l'homme au masque de fer, des alcôves, un *saloon*, et les soutes d'un vaisseau spatial qui ressemble à s'y méprendre à celui d'Albator...

## **6. L'homme qui n'aurait pas dû être là**

Après nos galipettes érotiques à travers les styles et les époques, de la grotte de Lascaux au Titanic, Roman et moi empruntons la sortie secondaire pour quitter les studios. Là, le décor végétal, à l'extérieur, laisse Roman pantois, comme l'avait prédit Foreman. Moi-même, si je n'affiche pas son air réjoui de petit garçon devant une boîte géante de Playmobils, je dois bien reconnaître que je suis impressionnée par le labyrinthe végétal qui s'étend sous nos yeux. Le terrain descend en pente douce et nous laisse donc tout loisir, depuis notre point de vue légèrement rehaussé, d'admirer les circonvolutions du site. Cela me paraît gigantesque ; ce sont des enfilades de couloirs et de spirales de buis synthétique taillé en haies de trois mètres de hauteur et d'un bon mètre de large. Sur la fausse pelouse, à l'entrée comme au centre du labyrinthe, se dressent d'énormes animaux, eux aussi en buis, aux postures menaçantes, gueules béantes.

– *Shinning*, me dit Roman, émerveillé. J'ignorais qu'il devait y avoir un remake au film de Kubrick.

– L'histoire du petit garçon dans un hôtel hanté ? demandé-je, me souvenant vaguement d'avoir vu le livre (encore un Stephen King !) dans la bibliothèque de Roman, au milieu des Dostoïevski, Shakespeare, Baudelaire et autres.

– Oui, mais...

Il s'interrompt soudain, les yeux tournés vers une guérite de verre, semblable à celle de l'entrée, sur notre droite. Le vigile, confortablement installé à l'intérieur, calé dans un fauteuil inclinable avec un paquet de chips à la main, nous fait un grand signe amical avec un air jovial assez déstabilisant.

– Tu le connais ? demandé-je à Roman.

– Non. Mais j'ai l'impression que maintenant, lui nous connaît assez bien... répond-il en toquant à la vitre sans que je comprenne ce qu'il entend par là.

Je rajuste nerveusement ma jupe tandis que l'homme nous ouvre sa porte.

– Bonne journée, hein, M'sieur Dame ? dit-il avec un clin d'œil. Chaude, pour un mois d'avril...

– En effet, acquiesce Roman en souriant. Dites-moi... vous n'auriez pas des caméras de surveillance, dans votre petit nid douillet, là ?

– Et comment, que j'en ai. C'est même pour ça qu'on me paie : regarder ces fichues caméras à longueur de jour et de nuit. Et croyez-moi, c'est pas toujours aussi intéressant qu'aujourd'hui.

– Je vois. Laissez-moi deviner : votre collègue à l'entrée filme le portail tandis que vous...

– Moi je garde un œil sur les locaux, confirme l'homme avec un splendide sourire.

C'est seulement à cet instant que je percute : les studios sont sous surveillance vidéo et nos ébats ont été non seulement filmés, mais visionnés en direct par ce bonhomme rigolard qui a l'air ravi de sa bonne fortune. Je sens mes joues s'enflammer d'un coup, j'ai envie de me terrer dans un trou de souris, voire un trou de termites, je ne vais pas faire ma difficile. Mais il n'y en a pas le moindre en vue. À moins de courir cacher ma honte dans le labyrinthe, au risque de ne jamais en retrouver la sortie, je n'ai aucune échappatoire. À défaut, je me fais toute petite derrière Roman, qui, le plus naturellement du monde, est en train de négocier avec le vigile le rachat des vidéos filmées au cours de la dernière heure. Je n'ai jamais été aussi gênée de toute ma vie, et l'au revoir radieux du vigile quand nous repartons n'arrange rien. Fort heureusement, il ne se permet pas de plaisanteries salaces et n'a pas le regard vicieux ou pervers ou que sais-je. Il a juste l'air amusé et d'excellente humeur.

*Oh, mon Dieu ! Tu m'étonnes qu'il soit de bonne humeur ! Il m'a vue les seins à l'air ! Il nous a regardés en train de faire l'amour ! Oh ! la honte !*

Je bénis ma jupe longue, qui a, je l'espère, caché à sa vue les parties les plus intimes de nos anatomies...

– Ça nous fera des souvenirs pour nos vieux jours, conclut Roman en riant, empochant le cédérom et son embarrassant contenu.

\*\*\*

Le jour suivant, un lundi ensoleillé qui fleure bon le printemps, je passe la matinée à Central Park

avec Charlie et son gigantesque chien, que je me résigne à appeler Snoopy depuis que j'ai pu constater qu'il ne répondait pas, ne daignait même pas ouvrir un œil ou dresser une oreille, quand on l'appelait Goliath (un nom pourtant bien plus approprié à son gabarit de lion des montagnes). Charlie me fait passer du rire aux larmes en me racontant ses journées au refuge à accueillir et soigner des animaux abandonnés en compagnie de son vétérinaire adoré avec lequel ses relations, si elles n'ont (encore) rien d'amoureuses, sont en tout cas souvent cocasses. Sa bonne humeur, son énergie et son inébranlable optimiste, me font du bien. Je lui résume la situation, la cavale de Baldwin, mes folles chevauchées avec Ouiza, le retour de Nils en un seul morceau (elle marmonne un vague : « Merci mon Dieu d'avoir épargné cette tête de lard de Viking. »), l'arrestation de No-Name, la déposition de Bahia hier soir, le nouveau portrait-robot.

Et pour finir, mon rendez-vous avec Patrick Dawn (je passe sous silence certaines mésaventures avec les caméras de surveillance...) pour finaliser la tournée de promotion de mon livre.

– Tu la maintiens ? me demande-t-elle, effarée. Malgré tout ce merdier ? Tu ne serais pas en train de jouer avec le feu ? Et Roman te laisse faire ?

– Roman est mon fiancé, pas mon tuteur.

Je réponds plus sèchement que je n'aurais voulu, un brin agacée, parce que justement j'avais déjà eu avec lui une discussion samedi soir à propos de cette tournée, trop risquée, selon lui, mais que je refusais d'annuler. Il avait fini par capituler, tout en imposant ses conditions (drastiques) en matière de sécurité et d'organisation.

– Nils et lui ne me lâcheront pas d'une semelle pendant toute la semaine, ajouté-je plus gentiment. J'aurai sûrement un transpondeur dans mes chaussettes, et je devrai à coup sûr emporter mon portable ou un talkie-walkie chaque fois que j'irai aux W.-C., mais oui, je maintiens la tournée. Nils dit que je suis hors de danger et je lui fais confiance. Roman aussi, d'ailleurs, sinon il m'aurait déjà enfermée dans la chambre forte de la Red Tower pour me garder à l'abri.

– Si tu as le feu vert de Nils, alors tout est dit... concède Charlie sans plus discuter. Mais promets-moi d'être prudente ; et emmène Snoopy avec toi.

– Snoopy ? Pour quoi faire ? Pour m'hydrater les genoux pendant les dédicaces ? demandé-je en caressant la tête du molosse en train de baver tant et plus sur mon jean.

– Pour te protéger.

– Tu plaisantes ? Il n'existe pas d'animal plus doux et inoffensif que lui de ce côté de l'hémisphère !

– Peut-être. Mais ce n'est pas marqué sur son front, et quand on ne le connaît pas, il est flippant. Il ferait fuir n'importe quel tueur à gages, répond Charlie avec ferveur, en jetant à son chien un regard plein d'adoration.

– Ok, Ok. J'emmènerai Snoopy. Tu as raison, il est aussi dissuasif que le plus baraqué des gardes du corps.

\*\*\*

Deux jours plus tard, je tiens parole et Snoopy m'accompagne, aussi débonnaire que je suis fébrile : la tournée promotionnelle de mon livre débute ce mercredi-ci et je vais devoir rencontrer mes premiers lecteurs, signer mes premières dédicaces, affronter mes premières critiques, donner des interviews...

– Ça va aller, me rassure Roman tandis que je fais les cent pas derrière mon stand en attendant l'ouverture de la salle au public.

– Mais si les gens détestent mes nouvelles ? Si je ne trouve rien à écrire à part « Pour Machin, amicalement, Amy Lenoir » ? Si je réponds de travers aux questions des journalistes ? Si je...

– Tout va bien se passer, crois-moi, répète Roman en m'attirant contre lui. Les gens vont aimer ; pas tous, bien sûr, parce qu'on ne peut pas plaire à tout le monde, mais la majorité, oui. C'est sûr. Tu as du talent, tu as bien travaillé, et Patrick est un éditeur aux goûts très sûrs, ce n'est pas un débutant. Quant aux journalistes, sois naturelle, fais au plus simple : sujet-verbe-complément. Pas plus d'une idée par

réponse. Et pour ce qui est de l'inspiration au moment des signatures... je te propose : « Parce que l'économie est un plaisir trop souvent boudé, j'espère que vous trouverez dans ces pages de quoi vous distraire, vous émouvoir, vous évader. Amicalement, Amy. » Tu peux écrire la même chose sur chaque livre, rares sont ceux qui vont comparer leurs dédicaces.

– Roman, tu me sauves la vie ! Je te pique ta formule. Merci, merci, merci.

– À ton service, dit-il en m'embrassant. Et maintenant, en selle : inspire un grand coup, les portes s'ouvrent, la foule arrive.

Je serre entre mes doigts le magnifique stylo que Roman m'a offert, j'accroche un sourire sur mon visage et je fais face. Snoopy dort à mes pieds, Nils, en retrait, surveille le stand et ses alentours, et je sens la présence rassurante de Roman dans mon dos.

*Tout va bien se passer. Ce ne sont que des gens comme moi. Des amoureux des livres. On va s'entendre.*

*Et Baldwin n'est pas là. Baldwin est loin. Mais Nils est là. Et Roman. Et Snoopy (pour ce que ça vaut). Je suis en sécurité.*

*Méthode Coué power...*

De fait, tout se déroule à merveille. La journée passe à une vitesse folle, mon stand ne désemplit pas, j'ai des crampes dans les doigts à force de signer, la bouche sèche de trop parler. Patrick est au comble de la félicité : le livre se vend au-delà de ses espérances. De temps à autre, je jette un œil à Roman, debout à deux pas derrière moi, imperturbable, l'air décontracté, mais toujours vigilant. Il me sourit. Il est splendide, comme toujours. Je suis la fille la plus chanceuse de la planète.

Vers dix-huit heures, le flot des visiteurs commence à se tarir et je m'accorde une nouvelle pause aux toilettes, à deux pas du stand. Je fais signe à Roman et Nils que je veux y aller seule, parce que c'est un peu gênant de traîner deux anges gardiens dans son sillage chaque fois qu'on doit faire pipi. D'autant que je dois déjà composer avec Snoopy, qui prend lui aussi son rôle de garde du corps très au sérieux et ne me quitte pas d'une semelle. Nous nous rendons donc de concert aux W.-C., lui et moi. Notre petit numéro est rôdé : trop gros pour entrer dans la cabine avec moi, il se couche dans le couloir pour m'attendre, sa gigantesque carcasse obstruant tout le passage et décourageant toute tentative de quiconque de s'aventurer plus avant. Pour atteindre les lavabos et me rejoindre, il faudrait l'enjamber, ce qui laisse supposer une bonne dose de témérité ou d'inconscience.

C'est pourtant ce que fait un fringant quinquagénaire, un homme que Snoopy n'impressionne pas, malgré sa grosse gueule levée vers lui, un homme dont la carrure, la coiffure, et la démarche ne me sont pas inconnues. Un homme qui ne devrait pas être ici, mais terré au fin fond de l'Amérique du Sud. « Baldwin ! » me hurle la zone de mon cerveau dédiée à la survie.

*Impossible ! Baldwin n'a pas ce nez en patate ! Il n'a pas ces yeux verts ! On se calme ! Nils a dit qu'il ne reviendrait pas de sitôt. Et Baldwin n'a pas non plus ces oreilles décollées ! On reste zen !*

Le souffle court, je reprends difficilement ma respiration, tout en essayant de me raisonner. J'y parviens presque. Presque, mais pas tout à fait. Parce que je me souviens brusquement que Baldwin sort d'une opération de chirurgie esthétique et que je ne connais pas son nouveau visage. Alors que sa carrure, sa démarche, elles, n'ont pas pu changer... Et cet homme qui s'avance vers moi, avec son air déterminé, m'est atrocement familier.

Je voudrais crier, hurler, je voudrais appeler Roman au secours. Mais mes poumons sont tout ratatinés au fond de ma cage thoracique, comme atrophiés, incapables de me fournir le moindre souffle pour amorcer une seule parole et encore moins un hurlement. La terreur, froide, me paralyse et me rend muette. Baldwin est à moins de deux mètres de moi, il a gardé une main dans son dos, et je me demande quel genre d'arme il dissimule.

*Un pistolet ? Un couteau ? Est-ce que je vais avoir mal ? Est-ce que je dois vraiment mourir, là, dans des toilettes publiques ? Oh ! Roman...*

# Volume 12

# 1. Peur bleue

Jusqu'à cet instant, jusqu'à ce mercredi quinze avril aux alentours de dix-huit heures, lors de la tournée promotionnelle de mon premier livre, je ne m'étais jamais demandé si je préférerais mourir d'un coup de couteau ou d'une balle dans la tête. Mais évidemment, c'était avant de voir John Baldwin se ruer sur moi alors que je sors des toilettes après une séance de dédicaces particulièrement éprouvante, quoique gratifiante. Un John Baldwin rendu méconnaissable par la chirurgie esthétique, et qui devrait s'être retranché à huit ou dix mille kilomètres de là, quelque part en Amérique du Sud. Mais qui, pourtant, est venu me retrouver ici, dans cette bonne ville de New York, pour assouvir sa soif de vengeance. J'ai le temps de penser à Roman et Nils, restés au stand, à moins de vingt mètres de l'endroit où je vais mourir, seule, sous le regard bienveillant de Snoopy qui n'a pas l'air de se rendre compte du sordide de la situation, et reste placidement couché de tout son long dans le couloir. Après l'avoir enjambé, Baldwin se plante face à moi, un demi-sourire accroché sur son visage, sa main droite toujours dans son dos, comme s'il s'appêtait à me proposer une partie de pierre-feuille-ciseaux.

*Alors ? Couteau ou pistolet ?*

Mais c'est finalement un livre qu'il me tend, d'une façon si brusque que je sursaute, persuadée que ma dernière heure est venue. Mon livre.

– Mademoiselle Lenoir, balbutie-t-il, décontenancé par mon violent mouvement de recul. Mademoiselle Lenoir... je... je suis désolé. Je m'appelle Terry Merchant. Je ne voulais pas vous effrayer. Je... Voyez, j'ai adoré votre livre, mademoiselle Lenoir. Il est fantastique ! Et cette nouvelle, « Le prix d'une heure au Paradis », elle est si belle, si poignante. Je l'ai relue plusieurs fois ; elle m'a tiré des larmes. Je voulais vous remercier pour le bonheur que vous m'avez apporté.

Tandis qu'il se répand maladroitement en un flot d'excuses, compliments et explications, mon cerveau mouline à toute allure pour traiter l'information : ce n'est pas Baldwin ! Je ne vais pas mourir !

Il lui faut un certain temps pour ordonner à mes muscles tétanisés de se détendre, à mon cœur de se calmer, à mes poumons de rompre leur apnée prolongée. Et quand c'est fait, je suis prise d'un violent fou rire, de ceux, irrépressibles, déclenchés par une nervosité extrême, et qui n'ont rien à voir avec la gaieté. Celui-ci, pourtant, signifie un immense soulagement.

*Ce n'est pas Baldwin ! Merci mon Dieu ! Ce n'est pas John Baldwin ! Je me suis fait des films. Ce n'est qu'un fan. Mon premier fan !*

– Malheureusement, continue Terry Merchant, rassuré de me voir rire, je suis timide. Très timide, voyez. C'est idiot, je sais mais... Il y avait trop de monde à votre stand, mademoiselle Lenoir. Et ces deux hommes aux mines si inquiétantes qui ont l'air d'être vos gardes du corps... je n'avais pas le courage de les affronter. Pas même pour un autographe de vous. Pourtant, j'y tenais, je vous assure. Juste un autographe sur mon livre, un seul mot de votre main, et je serais le plus heureux des hommes.

Il a l'air sincère, cet énergumène. Un peu bizarre, exalté, mais apparemment inoffensif. Et après tout, c'est mon premier vrai fan, je devrais me réjouir, et lui répondre, au lieu de rester plantée là comme un pot de fleurs.

– Enchantée, Terry, dis-je en prenant son livre.

Puis, tout en me creusant la cervelle à la recherche de l'inspiration, je sors mon stylo de ma poche, mon superbe stylo Cartier, cadeau de Roman, et qui est devenu ces dernières heures comme une extension naturelle de ma main. Son poids et sa douceur au creux de ma paume me réconfortent. Il fait une chaleur invraisemblable et je me sens les jambes flageolantes, mais je m'appuie contre le lavabo dans mon dos pour assurer mon équilibre. Merchant s'écarte respectueusement, comme pour laisser à l'artiste l'espace vital indispensable à toute création, et cela me fait sourire. Tandis que je sèche sur sa dédicace, il se baisse pour caresser ce gros benêt de Snoopy qui, toujours étalé dans le couloir, a posé sa tête sur ses chaussures et le contemple avec une sorte d'admiration béate.

– J'avais le même genre de chien, dit Merchant en examinant Snoopy. En un peu moins gros. Mais je

me le suis fait voler il y a deux ou trois mois.

– Ah, oui ? demandé-je poliment, tout en essayant de trouver une formule originale et pas trop bateau à écrire sur son livre.

– Oui, incroyable, n'est-ce pas ? J'étais à une soirée, à Miami, et j'avais emmené Hogan, mon chien, avec moi. Hogan, pour Hulk Hogan, voyez ? Le catcheur.

– Je vois, dis-je, avec l'étrange pressentiment, tout à coup, que je suis en fait bien plus concernée par la vie et les déboires de Terry Merchant que je ne l'aurais soupçonné au premier abord.

– Bon, c'était peut-être une erreur d'emmener mon chien à cette soirée, d'accord. Mais ma fiancée venait juste de me l'offrir et j'étais fou de joie. Je ne voulais pas m'en séparer une minute. Et là, voyez, il y a cette fille, jolie mais complètement frappée, et ivre, à tous les coups. Alors, d'accord, tout le monde avait bu. Mais c'est quand même pas une raison pour kidnapper un chien, vous croyez pas ?

Je hoche la tête, compatissante, tandis que je me remémore ma première rencontre avec Snoopy, échoué sur le canapé de mon salon au lendemain d'une fête chez Jack. À Miami. Charlie y avait pris une cuite monumentale, suivie d'une colossale gueule de bois, au terme de laquelle elle avait juré de ne plus jamais boire une goutte d'alcool. Elle s'y était (presque) tenue depuis.

– Excellente résolution, avais-je soupiré. Si tu pouvais m'épargner l'adoption de lama ou de raton laveur à ta prochaine soirée, ça m'arrangerait.

Je regarde Merchant, puis Snoopy. Snoopy, qui a bien pris vingt kilos et dont le poil gris acier s'est heureusement éclairci, le rendant difficilement reconnaissable. Il pourrait même s'agir d'une coïncidence, d'un autre chien, d'une autre fête. Sauf que je sais pertinemment qu'il n'en est rien. Snoopy EST Hogan, sans l'ombre d'un doute.

*Charlie-Charlie-Charlie... Tu as VOLÉ ce chien ?*

Même venant de quelqu'un d'aussi extravagant que ma coloc, ça me paraît incroyable. Et pourtant...

Enfin, je tends son livre dédicacé à Terry, toujours un peu étourdie par la frayeur irrationnelle qu'il m'a occasionnée. J'ai encore du mal à me persuader que ce n'est pas Baldwin, j'ai les mains qui tremblent et les jambes comme deux Chamallows laissés trop près du feu. Je n'ai qu'une hâte, c'est que Terry disparaisse, mais il a l'air déterminé à me tenir compagnie, dans ces toilettes pour dames, jusqu'à la fin des temps, et je ne sais pas comment m'en dépêtrer. Maintenant qu'il a surmonté sa timidité, il s'enhardit, se rapproche de moi, tout en me saoulant de paroles. Sa proximité m'opresse et je me dis qu'entre la chaleur et les émotions fortes, je vais bien finir par tourner de l'œil.

Pourtant, miracle, Terry s'apprête enfin à prendre congé et se penche alors vers moi pour me faire une bise... à la seconde même où Roman, probablement inquiet de mon absence prolongée, déboule dans les toilettes. J'imagine le tableau qui s'offre à lui : moi, tremblante, pâle comme un linceul, reculant devant Terry qui tend les lèvres pour m'embrasser. J'ai à peine le temps de lui crier « Tout va bien ! » que le pauvre Terry vole plus qu'il ne marche hors des toilettes, propulsé par la poigne de fer de Roman, et réceptionné par celle, plus brutale encore, de Nils qui le cueille au bout du couloir.

– Amy ? Ma douce ? s'alarme Roman quand je lui tombe dans les bras. Que... ?

– Ça va, ça va très bien, je t'assure. C'est juste la chaleur et le stress des dédicaces. Terry... ce monsieur... voulait seulement un autographe.

– Il y a un stand pour ça, gronde Roman à l'égard du pauvre Terry qui balbutie des excuses en boucle, maintenu au col par Nils.

– Laisse. S'il te plaît. Retournons au stand, dis-je. Patrick va croire qu'on a tous disparu.

Roman acquiesce, mâchoires serrées. Nils libère Terry, qui s'éclipse promptement en m'adressant un sourire contrit et un petit signe de la main, que je lui rends. Après m'être passé de l'eau fraîche sur le visage, j'enjambe Snoopy qui, fidèle à lui-même, est toujours avachi dans le passage. Quand Nils le siffle, à peine consent-il un battement de queue nonchalant en soulevant une paupière, comme pour signifier qu'il a la situation bien en pattes et que rien ne justifiait ce remue-ménage. Roman doit le

pousser du pied pour l'obliger à se lever et à nous emboîter le pas.

*Je me demande comment Charlie a réussi à convaincre ce fainéant de la suivre, à cette fameuse soirée. Elle n'a pas pu le porter, il pèse trois fois son poids. Alors ? Elle se promenait avec un os à moelle dans sa poche ou quoi ?*

Cet incident mis à part, la tournée de promotion se passe divinement bien et mon éditeur, Patrick Dawn, est aux anges. Les ventes s'envolent, je frôle la tendinite du poignet à force de signer des dédicaces à tour de bras, et je rencontre des gens charmants enchantés de pouvoir discuter économie et littérature. Le troisième jour, alors que je profite de l'accalmie de fin de journée pour fermer les yeux cinq secondes et allonger mes jambes engourdis sur le dos de Snoopy, affalé sous la table, une voix de baryton me sort de ma torpeur : – Dure, la vie d'artiste ?

– Pardon ? sursauté-je en piétinant le pauvre Snoopy avant de réussir à reposer mes pieds au sol.

– Je peux avoir un autographe ? me demande alors Jack avec son sourire charmeur estampillé « mâle Parker » qu'il a légué à ses deux fils. Vous n'avez qu'à écrire : « Pour mon plus grand fan. »

Je reste bête un instant, déstabilisée et surprise, jusqu'à ce que la voix de Roman s'élève dans mon dos et me tire de mon hébétude. Il accueille son père avec sa réserve coutumière mais sans froideur. Encore une fois, je constate que les révélations sur la mort de Teresa les ont rapprochés, la douleur d'apprendre qu'elle avait été assassinée, l'acharnement de Roman à retrouver et faire payer le coupable... pour la première fois depuis des années, le père et le fils semblent partager quelque chose, une blessure et un but. Même s'il est toujours difficile de savoir ce que ressent réellement Jack, qui affiche la même éternelle bonne humeur, sourire Colgate, quelles que soient les circonstances. Ils paraissent bien engagés sur le sentier de la paix, tous les deux, et j'espère qu'ils ne s'en écarteront pas en cours de route. Tandis que je m'exécute et griffonne sur le livre qu'il me tend (un livre dont la tranche est cassée et la couverture cornée, preuve qu'il a été lu et relu...), bizarrement heureuse de sa présence ici, Jack fait la conversation, badin, drôle, agréable. Et Roman, après s'être assuré que son père n'envisage pas de provoquer un de ces esclandres dont il a le secret pour promouvoir son prochain film, se met à discuter avec lui. Peu à peu, l'atmosphère se détend tout à fait ; Patrick et Nils se joignent à nous après avoir chargé les cartons de livres restants dans le mini-van (prêts pour la prochaine étape de la tournée). De fil en aiguille, nous terminons tous les cinq au restaurant, sur une invitation de Jack. C'est la première fois que j'ai l'occasion de le voir et lui parler si longtemps et je ne peux pas m'empêcher de relever chez lui tous ces gestes ou mimiques qui me rappellent Roman. Bien que très différents physiquement, l'un blond, l'autre brun, l'un d'une beauté lisse et conventionnelle, l'autre d'une beauté féline et atypique, les deux se ressemblent étrangement, comme les deux faces d'une même pièce.

À la fin du dîner, nous regagnons nos hôtels respectifs à pied. Arrivés dans le parc devant le nôtre, Jack profite que Roman soit accaparé par Nils et Patrick pour me parler :

– Amy ? Je peux vous demander un service ?

– Bien sûr, dis-je, pourtant hésitante, une petite bille d'angoisse dans la gorge à l'idée qu'il me réclame un truc complètement loufoque ou gênant.

– Vous envisagez de continuer à écrire ? Vous avez du talent, il ne faudrait pas qu'il se gâche...

– Oh... merci. Oui. Oui, je compte écrire encore.

– Tant mieux, dit-il, chaleureux. D'après ce que Roman m'a raconté, c'est vous qui êtes à l'origine de l'enquête sur Teresa ?

– Oui, répété-je prudente, en me demandant où il veut en venir.

– Je suppose que, de fait, vous avez une assez piètre idée de moi mais, par contre, une bonne vision d'ensemble de notre histoire.

– Eh bien...

*Que suis-je censée répondre à ça ?*

*« Oui, Jack, en effet. D'après les articles et les témoignages de l'époque, vous étiez un mauvais*

mari (mais un bon acteur), un mauvais père, mégalo, égocentrique, envieux du succès de votre femme, opportuniste et légèrement porté sur la bouteille. Et ce que j'ai pu constater par moi-même les rares fois où nous nous sommes croisés n'est pas vraiment plus flatteur. Je vous ai même soupçonné d'avoir assassiné votre femme... »

Non, impossible, évidemment. D'autant que j'ai dû réviser mon jugement sur lui ces derniers temps et que je ne sais plus vraiment où j'en suis à son propos, sauf que je voudrais l'apprécier, parce que c'est le père de Roman, et toute la famille qui lui reste, avec Cameron. Aussi me contenté-je de laisser ma phrase en suspens en croisant les doigts pour qu'il enchaîne et en vienne au fait. Mais il me déclare tout à trac, son sourire envolé :

– Je m'en veux, vous savez ? Pour Teresa. De l'avoir abandonnée. Je ne vais pas vous raconter d'histoires, Amy : je ne suis pas un grand sentimental et c'est entièrement de ma faute si elle couchait avec Vance. Je la négligeais, je ne la voyais même plus. C'était la mère de mon fils, j'aurais dû faire un effort pour la garder ; ou du moins lui faire comprendre que, même si tout était terminé entre nous, elle pouvait compter sur moi en cas de coup dur. Mais j'ai préféré faire l'autruche et la rayer de ma vie quand j'ai compris qu'elle allait vraiment me quitter pour cet abruti de chevalier blanc. Elle m'a donné Roman, ma plus grande source de fierté, et moi je l'ai laissée tomber, alors qu'elle était en danger de mort.

– Il vous reste Cameron et Sydney, pour vous amender, tempéré-je, émue. Ne l'oubliez pas. C'est un beau garçon, très vif, il sera aussi brillant que son frère.

– Oui, dit Jack avec un sourire amer. Ils doivent tenir de leur grand-père ; on dirait que l'intelligence saute une génération chez les Parker. J'ai une chance inouïe d'avoir deux fils exceptionnels.

– Alors ne la gênez pas...

– Promis, dit-il en retrouvant son air enjoué. Mais revenons à nos moutons, ce n'est pas pour me confesser que je tenais à vous parler. Puisque vous connaissez si bien la tragique histoire des Parker, que diriez-vous d'écrire un livre sur Teresa ? Sur cette affaire ? Pour la réhabiliter, en quelque sorte, vous comprenez ? Il y a eu tellement de médisances à son propos quand elle est morte... Je vous apporterai tous les détails et toute l'aide dont vous aurez besoin.

Je suis complètement prise de court, mais je comprends, bien sûr. Réhabiliter Teresa Parker ! Quel cadeau ce serait pour Roman ! Peut-être le plus beau que je pourrais lui offrir. Que nous pourrions lui offrir, son père et moi. Éradiquer vingt-cinq ans de rumeurs, de fausses certitudes, de mensonges. Remettre les pendules à l'heure, désigner les vrais coupables. Remonter à la lumière le travail titanesque de l'incorruptible Vance (même si cette partie du livre risque de ne pas plaire à Jack). C'est aussi une manière efficace de faire payer Baldwin. Cette idée me trottant dans la tête depuis longtemps déjà, je n'hésite pas une seconde à accepter sa proposition. D'autant qu'avoir Jack Parker comme source directe de mes informations est totalement inespéré !

– Parfait, répond-il en m'embrassant alors que Roman nous rejoint. Je suis heureux que mon fils vous ait choisie, Amy. Il ne pouvait pas tomber mieux.

## 2. Fin de cavale

Ma tournée se termine à la fin de la semaine, avec l'arrivée spectaculaire des beaux jours. Les nuits raccourcissent franchement, les rayons du soleil se font de plus en plus audacieux et généreux, piquetant mon nez des inévitables taches de rousseur que mon père a coutume d'appeler de la poudre d'or. Et l'avant dernier lundi de ce mois d'avril riche en promesses d'un été caniculaire, Nils et moi sommes convoqués au bureau du procureur de Californie, où nous attend Frances Devon, l'agent du FBI qui mène l'enquête sur Baldwin. Même pas le temps de souffler un jour ou deux à New York avant de s'y rendre, nous passons directement de Washington, dernière étape de la tournée, à Los Angeles.

Tandis que le jet survole le Tennessee, l'Arkansas puis l'Oklahoma, en direction de Los Angeles, et que défilent sous mes yeux les Grandes Plaines, puis les moyennes montagnes succédant aux prairies verdoyantes et aux forêts, je me blottis contre Roman. Il est à la fois dur et doux, solide et tendre, fort et lénifiant. Son odeur, la chaleur de son flanc contre le mien suffisent à m'apaiser. C'est idiot mais j'appréhende de rencontrer ce procureur. Pas parce qu'il m'intimide, mais parce que je n'ai aucune envie de reparler de mon enlèvement, de me remémorer les brutalités subies, de fouiller ma mémoire à la recherche de détails que je préférerais oublier, comme les yeux reptiliens de No-Name, ses doigts sur ma gorge, comme la folie implacable de Baldwin et les mouches noires sur le cadavre de Fleming.

– Ça va aller, me rassure Roman en constatant ma nervosité. C'est surtout Nils qui va passer sur le gril et devoir s'expliquer sur son mois de vacances dans la forêt amazonienne en compagnie de son petit camarade No-Name. Devon ne le couvre pas pour le plaisir, elle va en vouloir pour son argent et lui faire raconter tout ce qu'il se rappelle depuis son premier biberon.

– Ouai, confirme Nils en s'étirant sur son siège. C'est moi le plat de résistance pour cette rencontre. Le FBI a déjà ton témoignage, Amy. Aujourd'hui, il s'agit surtout de s'assurer qu'on n'a négligé aucune piste qui pourrait nous mener à Baldwin. Le proc et Frances marchent main dans la main et tous deux rêvent d'épingler Baldwin à leur tableau de chasse.

– Frances ? relève Roman goguenard. Tu m'as l'air bien familier avec notre cher Agent Devon, toi... et bien informé de ses désirs...

Nils hausse les épaules en souriant, paumes vers le ciel. Il ne dit rien mais on peut presque lire sur son front, comme une enseigne au néon clignotante : « Eh... Qu'y puis-je si toutes les femmes sont folles de mon corps ? »

– Ok, s'amuse Roman. Je rectifie : peut-être bien que Devon te couvre *aussi* pour le plaisir, finalement.

Ils continuent à plaisanter sur ce mode, et les écouter échanger des frivolités me détend. Je ris de leurs blagues et je savoure la chaleur du flanc de Roman contre le mien, la force de son bras, qui m'étreint. J'enfouis mon nez dans son pull, grisée par son odeur. Sa main gauche caresse mon poignet en lentes arabesques qui me font frissonner, et s'égarer parfois à effleurer mon ventre à travers la laine de mon cardigan. Je me laisse bercer par le son de leurs voix, apaisée.

\*\*\*

Nous atterrissons à Los Angeles sous un splendide soleil. L'entrevue avec le procureur aurait pu en effet n'être qu'une simple formalité si Nils n'avait pas stupéfié tout le monde en réclamant la clémence pour No-Name. Après plus de quatre heures de témoignage harassant, à répéter et détailler ses moindres faits et gestes au cours du mois qu'il a passé sur les traces de Baldwin et de son tueur, il paraît toujours aussi frais, bras croisés, confortablement calé sur un siège pourtant aussi dur que sa caboche.

– Tu peux me répéter ça, Eriksen ? s'étrangle l'Agent Devon quand Niels suggère d'alléger la peine de No-Name. Tu voudrais qu'on fasse une fleur à ce salopard de tueur psychopathe ? J'ai bien compris ?

Nous sommes tous aussi estomaqués qu'elle, mais Nils ne se démonte pas :

– C'est un raccourci un peu expéditif de ma suggestion, mais oui, grosso modo, vous m'avez bien compris : envoyer No-Name à la chambre à gaz est une connerie. Réfléchissez. Une peine à perpétuité

arrangerait tout le monde.

– Certainement pas le contribuable américain qui devra loger-nourrir-blanchir un dangereux sociopathe pendant cinquante ans ou plus, à ses frais, dit le procureur.

– Tu as perdu les pédales, ou quoi ? s'exclame Roman. Il gèlera en enfer avant que j'accepte un arrangement pour cette ordure. Il a failli tuer Amy ! Il ne mérite pas plus de compassion que Baldwin.

– Il est présumé coupable d'une bonne quarantaine de meurtres... poursuit le procureur.

– Si on se cantonne à sa seule carrière aux États-Unis, précise Devon. On ne comptabilise pas ses exploits en ex-URSS et en Europe, sinon on risque d'y passer la nuit.

– Je sais tout ça, déclare Nils, toujours aussi calme. Et je n'ai pas oublié Amy, mais il n'est plus une menace pour elle...

Comme nous nous apprêtons tous en chœur à protester (moi la première !), Nils se lève pour nous faire face et terminer sa phrase :

– Alors que Baldwin, oui.

Ces quatre mots, et la certitude absolue avec laquelle ils ont été prononcés, jettent un froid.

– Même si vous le relâchiez, No-Name ne s'en prendrait pas à Amy si Baldwin est hors d'état de nuire, continue Nils. C'est un mercenaire, il se vend au plus offrant, il n'y a aucun engagement personnel dans ses démarches, dans ses meurtres, et il n'a pas de raison d'en vouloir à Amy. Elle n'a aucune importance à ses yeux ; sa seule valeur est celle que Baldwin est disposé à lui accorder. Mais c'est valable pour No-Name comme pour n'importe quel autre tueur : si Baldwin met un contrat sur la tête d'Amy, elle va avoir tous les tueurs des États-Unis sur le dos. Alors que, Baldwin neutralisé, elle ne craint plus rien. Donc, notre priorité absolue, c'est bien de coincer Baldwin, non ?

– Continuez, répond le procureur en acquiesçant.

– Et pour choper Baldwin, on a besoin de No-Name. C'est notre seule chance.

– Comment ça ? demande Devon.

– J'ai passé des semaines à traquer No-Name, puis sept jours en tête-à-tête avec lui le temps de le traîner du fleuve Amazone jusqu'à Bogota. Je commence à le connaître. Et surtout, j'en ai appris beaucoup sur Baldwin, notamment qu'il est prudent à l'extrême, malin et complètement paranoïaque. Il ne fait confiance à personne, pas même à sa maîtresse ni à son bras droit, mais il a engagé ce qui se fait de mieux en matière de tueur et garde rapprochée : No-Name. Qui, sous ses dehors rustauds, n'est pas la moitié d'un crétin ; ses années de services auprès de Baldwin lui ont permis de collecter pas mal d'infos sur son employeur. Ni vu ni connu. Des infos qui pourraient nous permettre de remonter jusqu'à Baldwin, à condition de réussir à convaincre No-Name de coopérer avec nous. Et pour ça, je ne vois qu'une seule solution : lui proposer un deal. Sa vie contre Baldwin.

– Vous suggérez qu'on commue sa peine de mort en prison à perpétuité, en échange de ses informations sur John Baldwin ? récapitule le procureur.

– Oui.

– Merde, Eriksen, soupire Devon. Même si tu as raison...

– J'ai raison, la coupe Nils.

– Admettons... eh bien, aucun juge n'acceptera ça. Pas avec ce qui pèse sur la tête de ton gus.

– Vous n'avez rien sur No-Name, répond tranquillement Nils. Pas même son vrai nom. Il est inconnu de tous vos services. Vous ne pouvez le relier à tous ses meurtres présumés qu'avec des présomptions, des recoupements, ou des dénonciations d'autres criminels. Il n'a jamais laissé d'ADN ni aucune empreinte sur ses victimes ou sur les lieux de ses meurtres.

– Ce taré s'est trempé les doigts dans l'acide, peste Devon. Il est inidentifiable.

Je me souviens alors de cette particularité des doigts de No-Name, dont le bout semblait avoir fondu. Brrr...

– Nous savons tous que c'est un tueur patenté mais nous n'avons aucune preuve formelle. Nous

n'avons que le témoignage d'Amy qui tient la route. Ça pourrait convaincre un jury, mais pas au point de l'envoyer à la chambre à gaz. Il y aura toujours une bonne âme pour douter de sa culpabilité, faute de preuves, et vous le savez.

– Et si les renseignements fournis par No-Name ne permettent pas d'arrêter Baldwin ? intervient Roman, livide. No-Name a la vie sauve, ce fumier de Baldwin reste libre, et Amy est condamnée à vivre cachée, dans l'angoisse, jusqu'à la fin de ses jours ? C'est ça ?

– Tu as raison, répond Nils avec douceur. Mais, dans ce cas, exécuter No-Name n'y changera rien...

Le silence qui s'ensuit est lourd. Je me rapproche de Roman, qui me serre contre lui.

– Je vous accorde quarante-huit heures, monsieur Eriksen, tranche le procureur, pour convaincre ce No-Name de coopérer. Si les renseignements qu'il nous fournit permettent de localiser John Baldwin au cours des deux prochaines semaines, il restera un pensionnaire à perpétuité de l'État de Californie. Dans le cas contraire, nous requerrons la peine capitale.

Lorsque nous quittons le bureau du procureur, il y a entre Roman et Nils une tension presque palpable. Moi-même, j'ai du mal à digérer ce qui me paraît être une incompréhensible indulgence envers un tueur sans pitié qui a bien failli me découper en cubes sur ordre de son patron. J'observe Nils tandis qu'il affronte Devon, imperturbable. Ses cheveux blonds commencent à repousser sur son crâne rasé, mais il ressemble encore à un *marine*, avec sa stature qui reste imposante malgré le poids perdu pendant sa cavale amazonienne. Je le trouve changé depuis son retour de la jungle, plus dur encore, plus inaccessible, détaché du reste du monde. D'une nonchalance qui frôle l'indifférence absolue. Sa froide rationalité a dû être un atout de poids dans son métier de flic, mais je me demande (et ce n'est pas la première fois) s'il est capable d'empathie, de compassion. À la manière dont Roman le dévisage tandis qu'il répond à Devon, je me doute bien que ces questions l'assaillent lui aussi. Nils est un homme plein d'humour et de ressources, de délicatesses inattendues aussi, parfois (rarement). Mais c'est aussi, malgré son jeune âge, un ancien de la Légion étrangère et des Forces spéciales, et il a du sang sur les mains. Roman le considère comme notre ami, mais finalement, peut-être est-il plus proche d'hommes comme No-Name ? Après tout, qu'est-ce qu'un soldat sinon un mercenaire de l'État ? Et qui sait ce qui s'est passé dans cette jungle ? Qui peut savoir et comprendre ce que Nils a traversé pendant ce mois d'épreuves dont il est sorti méconnaissable ? Quels dangers et quels démons il a dû affronter ? Personne... sauf No-Name. Cela aurait-il pu les rapprocher... d'une étrange manière ? Au point que Nils veuille le sauver ? Quoi qu'il en soit, pour l'heure, Nils passe un sale quart d'heure, aux prises avec un agent Devon furieuse :

– Tu te fous de moi, Eriksen ! l'engueule-t-elle. Jamais il n'a été question d'accorder le gîte et le couvert à cette pourriture ! Ce n'était pas notre accord ! J'ai du monde au-dessus de moi, figure-toi. Je dois rendre des comptes à des gens puissants, et ces gens-là ne veulent pas que des rebus de l'humanité comme No-Name coulent des jours heureux aux frais de la princesse.

– La prison d'État de San Quentin n'est pas vraiment une colonie de vacances, objecte Nils.

– On s'en fout ! Ils veulent qu'ils disparaissent ! Ils veulent que le bon peuple d'Amérique puisse dormir sur ses deux oreilles !

– Ce qui signifie ? rétorque-t-il, de marbre. Que j'aurais dû le noyer dans l'Amazone au lieu de le ramener ?

– S'il avait trébuché dans le fleuve et s'était fait bouffer par les piranhas, personne ne l'aurait pleuré, en effet.

– Mais on aurait perdu notre seule chance de retrouver Baldwin et, accessoirement, d'assurer la vie sauve à Amy. Je constate qu'au FBI on ne recrute pas sur des critères de réflexions, c'est bien dommage.

– Tu aurais au moins pu m'informer du petit jeu auquel tu comptais t'adonner avec le procureur !

– J'ai encore mon libre arbitre, Devon, et je ne suis pas ton clebs. J'ai fait ce qui me paraissait le mieux. Travailler avec le FBI ne me fera pas ramper à tes pieds, ni à ceux de tes boss.

Les deux se toisent, l'une fulminante, l'autre monolithique.

– Appelle-moi quand tu seras allée visiter ton petit copain à San Quentin, crache Devon en tournant les talons.

Visiblement, si elle avait un faible pour Nils, c'est maintenant de l'histoire ancienne... Et je la comprends : s'ils ont couché ensemble, elle doit se sentir trahie qu'il ait fait cavalier seul et qu'il ne l'ait pas au moins mise dans la confiance. Pourtant, plus j'y réfléchis, plus les arguments de Nils me semblent convaincants. Reste à savoir s'il a vu juste et si No-Name voudra bien le mener jusqu'à Baldwin...

Nous nous séparons, sous le soleil de plomb de Californie : Roman et moi reprenons le jet vers Manhattan, Nils va louer une voiture pour se rendre à San Quentin. La poignée de main qu'il échange avec Roman n'est pas aussi chaleureuse qu'à l'accoutumée, mais elle reste franche et amicale. Roman rumine encore, mais j'ai l'impression que ça lui passera : il a juste besoin d'un temps de réflexion, comme moi.

# 3. Ça déménage !

De retour dans mon appartement du Queens le lendemain matin, une surprise m'attend : une surprise approximativement de la taille d'une vingtaine de cartons bourrés à craquer empilés dans mon entrée.

– Charlie ? appelé-je, circonspecte, en slalomant entre les piles vacillantes. Charlie ?

– Dans la cuisine ! me répond-elle d'une voix qui me semble provenir des profondeurs de la Terre.

Je traverse l'appartement, dans un désordre indescriptible, pour trouver ma coloc en train de servir une gamelle de croquettes à Snoopy d'une main et de se débattre avec un paquet XXL de mini cookies de l'autre, qu'elle s'évertue à transvaser dans une boîte en fer. Elle porte un jean noir qui moule ses longues jambes, un sweat trop grand que je ne lui connais pas, et elle a l'air ébouriffé mais radieux de la fille qui vient de passer une nuit blanche avec son amoureux. Après avoir nourri Snoopy, elle me tend les cookies, que j'accepte volontiers, non sans avoir discrètement vérifié qu'il n'y traîne aucune croquette au bœuf.

– Pfiuuu ! J'ai cru que je n'en verrais jamais le bout ! soupire-t-elle en se laissant tomber sur un carton.

– Le bout de quoi ? demandé-je en nous servant un thé. Que se passe-t-il ? Tu t'es enfin décidée à ouvrir une boutique pour revendre tous tes bibelots invraisemblables et tes fringues immettables ?

– Jalouse ! grimace-t-elle en me tirant la langue. Tu dis ça parce que tu crèves d'envie de récupérer mon lampadaire collector.

– Je crois que je préférerais encore épouser Freddy Krueger plutôt que d'avoir cette horreur dans mon salon, dis-je en riant. Sa couleur filerait la nausée au plus kamikaze des caméléons, et même Picasso resterait perplexe devant son design improbable.

– Tu n'as aucun goût, répond-elle en mêlant son rire au mien. C'est de l'Art, ça, madame !

– Appelle-ça comme tu veux, du moment que ça reste hors de ma vue, continué-je à la taquiner. Et tout ça ne me dit pas quelle mouche t'a piquée pour transformer notre entrée en Tetris grandeur nature ?

– Ben, je déménage, pardi ! répond-elle, soudain sérieuse.

Devant mon air interloqué, elle poursuit :

– Amy ? Allô ? Ici la Terre !

– Mais... bafouillé-je, complètement perdue, avec l'impression d'avoir pris un coup de massue derrière les oreilles. Mais...

– James m'a proposé le studio au-dessus du refuge, me dit-elle. Gratuitement. Tu te souviens ? Je t'en ai parlé la semaine dernière au téléphone. Pendant ta tournée.

– Oh, punaise ! m'exclamé-je, contrite. Ça m'était totalement sorti de l'esprit !

– Ouais, on dit ça, on dit ça, plaisante-t-elle. Tous les prétextes sont bons pour ne pas m'aider à trimballer mes cartons. Mais tu tombes à pic, il me reste encore toute ma collection de pâtes de verre à emballer.

– Aïe... grimacé-je. Le piège ultime. Ou comment se brouiller avec son amie en trois minutes chrono.

– Mais non, tempère Charlie. Ça va bien se passer. Je ne te confierai que les pièces les moins fragiles.

– Ok, capitulé-je, honteuse d'avoir oublié cette histoire de déménagement. Mais tu m'accordes un pourcentage de pertes d'au moins quinze pour cent.

– Tu plaisantes ? ! s'étrangle-t-elle. Cinq pour cent maximum.

– Dix, répliqué-je, intraitable. Et en prime tu me dis à qui appartient ce sweat qui te descend jusqu'aux genoux et dans lequel tu sembles avoir passé ces huit derniers jours sans le laver.

Elle pique un joli fard et finit par avouer, après maintes circonvolutions, qu'elle est sortie avec James, mais que c'est compliqué, mais que c'est formidable, mais qu'elle ne sait pas trop où ça va la mener. Mais qu'elle est amoureuse. Une fois lancée, Charlie devient intarissable et j'ai droit au descriptif exhaustif de leur relation naissante, depuis le premier geste tendre jusqu'à certains détails chauds-bouillants dont je me serais bien passée. C'est fou tout ce que deux adultes en proie au désir peuvent faire

dans une salle d'auscultation, avec un peu d'imagination et quelques accessoires. Je ne vais plus jamais oser emmener Chaussette, le chat de Cameron, chez son vétérinaire sans rougir jusqu'à la racine des cheveux.

La matinée s'étire tranquillement sans que nous ayons à déplorer la perte de plus de deux pâtes de verre (de toute façon très moches) qui m'ont échappé aux moments les plus embarrassants du récit. Le reste est précieusement emballé et deux nouveaux cartons rejoignent leurs semblables dans l'entrée. Tout en l'aidant à terminer ses préparatifs, j'écoute Charlie, je suis heureuse pour elle. Elle mérite sa tranche de bonheur et ce qu'elle me dit de James me laisse penser que lui aussi. La vie les a pas mal malmenés, tous les deux, il serait temps qu'elle les dorlote un peu.

– Et voilà, conclut-elle enfin avec un petit sourire. On ne s'est rien promis, mais c'était magique... advienne que pourra.

Et voilà, donc, que je me retrouve pour la troisième fois en six mois à chercher un nouveau, ou une nouvelle, colocataire... Vu comment se sont passées mes précédentes expériences, je devine que cela va être épique, encore un grand moment de loufoquerie qui se profile. Mais je suis tellement contente pour Charlie que même la perspective d'un énième casting de farfelus en tous genres ne parvient pas à assombrir mon humeur. J'attrape mon ordinateur et je rédige rapidement une annonce ; j'ai maintenant une certaine pratique dans cet exercice et il ne me faut pas plus de cinq minutes pour télécharger les photos de l'appartement et mettre en ligne mon annonce. Charlie jette un œil sur l'écran en passant, les bras chargés d'un nouveau carton :

– À mon avis, tu te donnes du mal pour rien, dit-elle.

– Pourquoi ça ?

– Parce que Roman n'a probablement pas l'intention de laisser passer cette occasion de te proposer d'habiter avec lui. Et puis, souviens-toi d'Eduardo : si jamais tu choisisais un mec comme nouveau coloc, Roman serait bien capable de lui trouver un job à Calcutta, Moscou ou Johannesburg avant même qu'il ait eu le temps de ranger sa brosse à dents à côté de la tienne.

– Je pourrais tomber sur un incorruptible qui refuserait de quitter New York pour tout l'or du monde, réponds-je en riant. Ou un chômeur qui ne voudrait pas travailler.

– Alors paix à son âme, s'esclaffe Charlie. Il se réveillerait sûrement un beau matin à neuf cent mille kilomètres du Queens, sanglé dans une fusée lancée à vingt-cinq kilomètres seconde, engagé « volontaire » pour une mission sur Mars !

Tout en convenant du bien-fondé de ses arguments, je confirme la validation de mon annonce parce que, mine de rien, Roman n'a toujours pas manifesté la moindre velléité de vie commune et, s'il m'a déjà demandée en mariage (d'une manière pour le moins excentrique, mais émouvante lors de l'adoption de Chaussette aux noms de Roman et Amy Parker), on n'en a jamais reparlé depuis... Et ça, avouons-le, ça me tracasse.

J'ai beau me dire que l'effet Baldwin pourrait démotiver le plus acharné des amoureux, qu'on n'a pas eu une seule seconde à nous pour y penser, et encore moins pour organiser quoi que ce soit, je ne peux pas m'empêcher d'éprouver un pincement au cœur chaque fois que j'y songe.

*Et si Roman avait changé d'avis ? Si finalement la situation lui convenait telle quelle et que l'idée de faire de moi une Parker avait perdu de son attrait ?*

*Du moment qu'il m'aime, je crois que je pourrais m'en accommoder. Du moins, j'essaie de m'en convaincre. Après tout, de nos jours, les couples non mariés sont de plus en plus nombreux, et beaucoup d'entre eux s'aiment à la folie sans pour autant envisager de se passer la bague au doigt.*

*Mais quand même... dans le fond, je suis une indémodable fleur bleue, romantique jusqu'à la moelle. Et les fleurs bleues, ça aime les noces, les serments solennels, les belles robes blanches et le symbolisme des alliances qui unissent des êtres pour l'éternité. Parce que c'est ce que je veux : être à Roman et qu'il soit à moi, cœurs et âmes entrelacés jusqu'à notre dernier souffle, et au-delà.*

Le départ de Charlie, son histoire avec James m'ont chamboulée plus que j'aurais cru, et ces pensées reviennent me harceler l'après-midi tandis que je travaille sur un nouvel article avec Simon, à *Undertake*. Je me promets d'en parler à Roman (comment ? aucune idée, j'improviserai) avant de me rendre chèvre en les ressassant interminablement.

Puis je me plonge dans le travail et mon esprit parvient enfin à se focaliser sur autre chose. Edith vient prendre de mes nouvelles et me donner de celles de son père, qui sont excellentes. Terence se rend une fois par semaine à la clinique de Roman, à Buffalo, pour son traitement, et les résultats dépassent toutes les espérances, sauf celles de Malik, qui lui n'a jamais douté une seconde du protocole de soins qu'il avait mis en place. Edith parle de Malik avec un respect et une admiration tout à fait inaccoutumés chez elle ; des sentiments que je comprends et que je partage à cent pour cent. Malik, sous ses dehors modestes et son humour tranquille, est un homme de génie. Ce n'est pas pour rien que Roman a en lui une confiance aveugle et absolue depuis l'enfance. Edith, quant à elle, le ferait sûrement canoniser si elle en avait le pouvoir. Il a sauvé la vie de son père, elle lui en sera éternellement reconnaissante, ainsi qu'à Roman, qui a rendu tout cela possible.

\*\*\*

Le lendemain, un mercredi frais et lumineux, Charlie est exceptionnellement matinale. Levée bien avant moi, elle a préparé le petit déjeuner avec l'entrain et le volume sonore d'un orchestre symphonique en pleine répétition. Je n'ai pas mis un quart d'heure avant de craquer et de m'extraire du lit pour la rejoindre, mal réveillée mais alléchée par l'odeur des croissants chauds. Habillée d'un jean blanc et d'un pull moulant vert d'eau, elle est belle à tomber et fait les cent pas en me parlant de James par-ci, James par-là, tandis que je déguste les viennoiseries qu'elle a achetées dès l'ouverture de la boulangerie de spécialités françaises à l'autre bout du quartier. C'est aujourd'hui le grand jour, le déménagement, et James doit profiter d'un congé pour l'aider. Je n'ai jamais vu ma coloc à la fois aussi euphorique et aussi nerveuse. Même Snoopy en est perturbé. Il est assis dans son panier, raide comme un totem, et suit d'un œil inquiet les allées et venues de sa maîtresse.

– Charlie ? Tu ne veux pas t'asseoir deux minutes ? Tu vas finir par creuser une tranchée dans le salon à force de tourner et virer.

– Peux pas. Si je ne bouge pas, je vais me consumer sur place.

– Ok... James doit arriver dans combien de temps ?

– Vers neuf heures.

Je manque de m'étrangler en constatant qu'il est à peine six heures trente. L'attente va être interminable ! Charlie a déjà récuré tout l'appart' de fond en comble hier soir, préparé des cakes aux fruits dont l'odeur alléchante m'a tirée du sommeil au beau milieu de la nuit, et promené plus d'une heure ce pauvre fainéant de Snoopy qui n'en demandait pas tant (surtout à cinq heures du matin). Je ne vois pas quoi lui proposer d'autre comme activité à cette heure indue. Je m'autorise un dernier croissant, que je partage avec Snoopy, quand mon iPhone se manifeste. C'est un texto de Roman, et rien que de voir son nom s'afficher sur mon écran me rend toute joyeuse : [Salut Marmotte, si tu sors de ton hibernation avant 8 h, fais-moi signe.]

Je souris et m'empresse de lui répondre, assez fière de moi (même si, honnêtement, je ne suis pour rien dans cet exceptionnel lever aux aurores) :

[Apprenez, cher monsieur, que je suis opérationnelle depuis 20 mn...]

Réponse interloquée :

[On t'a poussée du lit ? ? ?]

[Charlie m'a motivée à coups de croissants chauds qui embaument dans tout l'appart']

[Mer... zut. Je voulais t'inviter à prendre le petit dej' avec moi :/]

Dépitée, je cherche quoi répondre, mais Roman ne m'en laisse pas le temps :

[Ce midi, tu es libre ?]

Quelle question ! Je me demande parfois s'il réalise que j'annulerais une invitation à la Maison-Blanche rien que pour passer trois minutes avec lui. Peut-être vaut-il mieux qu'il l'ignore, d'ailleurs. Je tapote une réponse sur mon écran et Roman me propose un déjeuner au Jean-Georges (rien que ça !), l'un des meilleurs restaurants de Manhattan.

Puis, tandis que Charlie attaque son deux cent quatre-vingt-troisième tour de salon, sous l'œil sidéré de Snoopy qui paraît épuisé rien qu'à la regarder, je *check* mes mails. J'ai déjà quatre réponses de candidats potentiels pour la colocation, et le ton de leurs messages me laisse penser que les visites vont être cocasses. L'un d'eux semble avoir confondu annonces immobilières avec annonces matrimoniales et me fournit ses diverses mensurations et spécificités avec un enthousiasme que je m'empresse de juguler en lui renvoyant une fin de non-recevoir. J'écarte également la candidature d'un bel Italien qui me semble avoir le profil parfait du mec qui va finir avec un aller simple pour Mars sponsorisé par la Parker Company. Le temps de donner rendez-vous aux deux autres pour le dimanche suivant, de tchater avec Edith (en visite chez son père) à propos des modifications et corrections de mon dernier article, et soudain, la sonnette sonne. Charlie, qui a bien dû parcourir l'équivalent d'un semi-marathon à force d'aller et venir du canapé à la fenêtre et vice versa, se précipite vers la porte, sautant par-dessus le coussin de Snoop, lequel heureusement a repris sa position horizontale habituelle.

Au premier regard que James pose sur elle, je décide que le reste de l'histoire s'écrira sans moi. Il n'est visiblement pas venu juste pour charrier des cartons et je m'en voudrais que ma présence contrecarre ses plans. Je m'éclipse en leur souhaitant bon courage, et je devine à leur expression d'abord étonnée (« Bon courage pour quoi ? ») que le déménagement a été relégué à mille bornes de leurs pensées. Ils sont déjà très loin d'ici, dans ce lieu tendre et secret où se retirent tous les amoureux du monde quand ils tombent dans les yeux l'un de l'autre.

Je profite du beau temps pour me rendre au bureau à pied. À midi pile Roman passe me chercher à *Undertake*. À peine avons-nous franchi l'entrée à la fois somptueuse et raffinée du Jean-Gorges que son téléphone se met à sonner, à ma grande surprise. Roman prend en effet toujours soin de le couper quand nous mangeons ensemble, une attention que j'apprécie d'autant plus qu'elle est peu répandue de nos jours, chez les *Homo sapiens* du XXI<sup>e</sup> siècle en général, et chez les hommes d'affaires en particulier.

– Excuse-moi, me dit-il avant de décrocher. C'est Nils, j'attendais son appel.

Je hoche la tête et tends l'oreille, curieuse de savoir ce qui justifie une telle attente, mais j'en suis pour mes frais : Roman se contente de réponses monosyllabiques. J'en profite pour admirer le décor sublime autour de moi, la salle incroyablement lumineuse d'une hauteur sous plafond vertigineuse, les baies vitrées avec vue sur le parc, le linge brodé d'une blancheur immaculée assortie à la laque brillante des murs et aux teintes ivoire et or du mobilier... Puis Roman raccroche, commande une bouteille de champagne et s'enfonce dans son siège avec un air d'ineffable satisfaction, sans un mot.

– Des bulles au déjeuner, alors que je dois travailler cet après-midi ? Je ne suis pas certaine que ce soit bien raisonnable, protesté-je (mollement, parce que j'adore le champagne...). Que justifie cette extravagance, monsieur Parker ?

– Une excellente nouvelle, madame Parker... dit-il avec un sourire. La fin de nos soucis.

Là, je prends un coup au cœur, pas tant pour l'excellente nouvelle en question, quelle qu'elle soit, que pour le sourire à tomber et surtout pour le « madame Parker » qui est comme une réponse à mes doutes de ces derniers jours. Visiblement, le mariage est toujours d'actualité dans l'esprit de Roman, et j'en suis tellement heureuse que je souris béatement sans répondre, mon menu dans les mains.

– Ça t'intéresse de la connaître, cette fameuse nouvelle, ou bien tu es trop absorbée par la carte du jour ? me taquine-t-il en me faisant du pied.

– Non, non... je veux dire : oui, bien sûr. Je t'écoute, bredouillé-je en sentant mes joues s'empourprer.

– Bien, dit-il d'un air faussement guindé de maître d'hôtel. Je ne voudrais pas perturber Madame dans

sa réflexion profonde à propos d'un choix essentiel entre marmelade de champignons à la lavande, pizza aux truffes noires et fontina, ou rubans de thon jaune au coulis de soja vert...

Je l'interromps d'un éclat de rire et il enchaîne, redevenant sérieux :

– No-Name a accepté le marché du procureur : sa vie contre Baldwin. Nils n'a pas quitté la prison de San Quentin ces deux derniers jours, et son acharnement a fini par payer : No-Name lui a enfin parlé cette nuit. Il lui a dit où et comment débusquer Baldwin, en échange de la commutation de sa peine capitale en peine à perpétuité.

La nouvelle me coupe net toute envie de rire. Je replonge brutalement dans la froide réalité de ces dernières semaines. Roman me caresse la main, tendrement.

– D'après No-Name, Baldwin est planqué au fin fond du Chili, à l'extrême sud. Nils a alerté Devon et sauté dans le jet que j'avais laissé à sa disposition en Californie, avec Tony. Ils ont atterri à Punta Arenas il y a deux heures, et Nils vient de parler au premier indic' que lui a donné No-Name. La piste est sérieuse, Amy.

– Tu veux dire... qu'il a vraiment une chance de retrouver Baldwin ? demandé-je sans trop oser y croire, échaudée par les échecs successifs du FBI, qui s'est jusqu'à présent cassé le nez sur chaque embryon de piste et n'a fait que tourner en rond.

– Oui. Baldwin est à Punta Arenas, Nils en est maintenant certain. Et je sais qu'il emploiera tous les moyens pour lui mettre la main au collet, peu importe le temps que ça prendra, il ne le lâchera pas.

– Je sais... Nils est pire qu'un pitbull, dis-je en souriant malgré la boule qui a soudain poussé dans ma gorge à la seule évocation de Baldwin et son tueur. Il n'y a pas plus têtu ni plus acharné.

– Je suis sûr qu'il prendrait ça comme un compliment, dit Roman en me rendant mon sourire.

– Dans le cas présent, c'en est un ! Et tu avais raison : c'est une formidable nouvelle qui méritait bien que j'abandonne l'étude comparative des spécialités culinaires de la maison. J'espère juste que Nils sera prudent...

– Mmm... prudent, je ne sais pas, mais efficace, sûrement. Ne te tracasse pas pour lui ; après le tour de cochon qu'il lui a joué chez le procureur, Devon ne va pas le lâcher d'une semelle. Il ne pourra pas faire un pas sans l'avoir sur le dos, et elle ne laissera personne toucher à un seul de ses cheveux... rien que pour avoir le plaisir de l'étrangler de ses propres mains.

Je me détends à cette évocation plutôt comique et la conversation s'oriente vers des sujets plus légers, plus en accord avec les plats savoureux et délicats qui se succèdent sur notre table. Une fois de plus, je mesure ma chance inouïe d'avoir un homme comme Roman à mes côtés, qui m'aime et me soutient. Un homme beau comme un dieu, qui plus est, ce qui ne gâche rien...

## **4. Un nouveau colocataire très sexy**

Le reste de la semaine et la suivante se déroulent sans événements notables, mes deux aspirants colocataires ayant décommandé leur visite dominicale à la dernière seconde, sans explication. Le mois d'avril touche à sa fin, entre vagues de froid et journées ensoleillées. Nils, accompagné de Tony, est aux trousseaux de Baldwin, qui leur a filé entre les pattes de justesse à Punta Arenas, prévenu on ne sait comment, on ne sait par qui. Nils soupçonne une fuite au sein de l'équipe du FBI et, face au mutisme de Devon, qui sonne comme un aveu, Roman ne décolère pas. Joshua est de nouveau chargé de me suivre comme mon ombre, même si Nils affirme que c'est une précaution inutile et juge toujours que je suis parfaitement en sécurité. Devon, quant à elle, a ordonné une enquête interne au sein de son unité, qu'elle a retirée de l'affaire, pour la remplacer par des agents qu'elle a piochés dans différents services pour former une nouvelle équipe, pour le moins hétéroclite.

– De vrais Goonies, s'était moqué Nils lors d'une discussion sur Skype.

– C'est-à-dire ? avait questionné Roman, pas vraiment d'humeur à plaisanter. Elle a recruté des clowns ?

– Un Chinois nul en arts martiaux mais encore plus ingénieux que Mc Gyver, un petit gros d'un quintal et demi qui bouffe presque autant que moi mais qui est une tronche en informatique, une brute indestructible et sans neurones mais qui pourrait prendre d'assaut le Kremlin à lui tout seul (et en ressortir indemne), et pour finir, un type bizarre avec une tête de tortue mais qui parle quinze langues couramment et possède une connaissance encyclopédique sur tout et n'importe quoi, de la théorie de la relativité à la recette des œufs mimosas en passant par le développement des armes nucléaires.

Comme Roman était demeuré mortellement silencieux, plus sombre qu'un ciel d'orage, j'avais objecté, pour détendre l'atmosphère :

– Il en manque trois.

– Trois quoi ? avait demandé Nils.

– Trois caricatures. Les Goonies étaient sept. Et il y avait des filles parmi eux.

– Tu as raison, Amy, je vais dire à Frances de nous dégouter aussi un asthmatique, un top model ou assimilé, et un...

– C'est bientôt fini vos enfantillages ? avait coupé Roman. On peut revenir aux choses sérieuses ?

– Rabat-joie, avait répondu Nils avec sa nonchalance habituelle. Je te signale qu'Amy soulève un point crucial, qui n'a rien d'un enfantillage et qu'il est primordial d'évoquer.

– À savoir ? avait soupiré Roman, agacé.

– La question de la parité dans les équipes. Il faut vraiment convaincre Frances d'ajouter une belle fille à ce groupe, sous peine de faire passer le FBI pour un groupuscule sexiste aux mœurs médiévales et...

J'avais pouffé de rire et Roman avait été à deux doigts de couper le sifflet à Nils en se déconnectant. Finalement, il avait juste fermé les yeux, inspiré profondément et demandé, très calme : – Est-ce qu'ils sont fiables, au moins ?

– Parfaitement fiables, selon moi, avait répondu Nils redevenu sérieux. Et foutrement bons, aussi, dans leurs domaines. Devon a monté une équipe formidable, Roman. Hors normes, atypique, mais réellement excellente. Je ne pouvais pas rêver mieux. Les jours de liberté de Baldwin sont comptés.

Cela avait suffi à rasséréner Roman, qui n'aurait jamais mis en doute le jugement de Nils dans ce domaine précis. Fin de la conversation, nous avons chacun repris le cours de nos activités du jour, Nils à la chasse au psychopathe, Roman à la chasse aux contrats et moi à la chasse aux scoops économiques.

Roman m'avait prévenue qu'il serait débordé, peu disponible jusqu'à début mai, et en effet il est toujours entre deux vols, entre deux rendez-vous et je ne l'aperçois qu'en coup de vent. Mais, contrairement à son habitude, et peut-être pour pallier son absence, il m'envoie plusieurs fois par jour des petits mots doux, décalés, tendres ou drôles, textos ou mails, qui me ravissent comme une

collégienne. Jamais rien de mièvre ou de banal dans ses messages ; beaucoup me font rire, d'autres me font rougir ou battre le cœur plus vite. Cela crée chez moi une irréprouvable addiction à mon iPhone, que je consulte compulsivement tous les quarts d'heure. J'ai une pensée émue pour ces femmes des siècles derniers, sans Internet, sans téléphone, sans télégraphe, qui ne pouvaient compter que sur les jambes nerveuses des chevaux des Postes et les mollets robustes des facteurs, et devaient attendre des semaines, voire des mois, pour avoir des nouvelles de leur chéri parti de l'autre côté des mers. Même à notre époque, quand par extraordinaire on se souvient comment rédiger une carte postale et coller un timbre, notre prose n'arrive bien souvent qu'après notre retour de vacances. Mais là, magie de la technologie, bien qu'à six, huit ou douze mille kilomètres de New York, Roman reste proche de moi. Je ne suis pas loin de brûler un cierge à saint Adsl pour le remercier de ses bontés.

L'absence de Charlie se fait aussi cruellement sentir. Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle a emménagé dans son studio au-dessus du refuge où elle travaille avec son vétérinaire adoré. Encore une fois, c'est mon iPhone qui me sert de lien, de passerelle, comme une corde élastique qui me reliait aux êtres aimés ; mais n'empêche, elle me manque. Roman me manque. Même ma famille me manque. Sibylle est devenue un vrai courant d'air depuis qu'elle file le parfait amour avec Julia. Quand elles ne bossent pas, elles sont toujours en vadrouille par monts et par vaux. Seul Simon reste fidèle au poste. Il faut dire qu'en tant que collègue de bureau et voisin de palier, il pouvait difficilement me faire faux bond, à moins d'aller hiberner au Sri Lanka avec sa copine. Mais le FBI ayant demandé à Bahia de rester disponible et, si possible, sur le territoire américain, les deux tourtereaux ne quittent pas le Queens.

L'appartement paraît immense depuis le départ de Charlie, trop silencieux, les plafonds trop hauts, les murs trop froids. J'ai l'impression d'habiter une cathédrale et d'entendre un écho à chaque fois que je fais un bruit. Plus de Snoopy pour me baver sur les genoux pendant le film du soir, plus de fringues qui traînent aux quatre coins de la pièce, plus de musique psychédélique quand je rentre du boulot, plus de Mark, Tom, Adam, Jon ou Sylvio à la table du petit déjeuner les lendemains de cuite, plus de Post-it pour me dire qu'une part de quiche maison (comprendre : expérimentale et pas forcément comestible, mais cuisinée avec amour) m'attend dans le frigo. Plus de Charlie. J'en voudrais presque à James de me l'avoir enlevée... Il a intérêt à prendre soin d'elle...

Puisque j'ai beaucoup trop de temps libre, pendant cette interminable fin de mois, je mets les bouchées doubles à *Undertake*, je cumule les heures supplémentaires, et je commence à classer ma documentation sur Teresa, Vance et Baldwin pour esquisser l'ébauche d'un plan pour mon prochain livre. Je rencontre Jack presque tous les jours, afin de recueillir son témoignage sur Teresa et le maximum d'informations qu'il peut me fournir. Bien que fondamentalement égocentrique, il s'avère plutôt charmant, quand il n'en fait pas des tonnes pour épater la galerie. Connaissant son penchant pour la bouteille, je prends toujours soin de ne rien lui servir de plus alcoolisé qu'un thé à la menthe ou un café viennois quand il vient à l'appartement. Il se plie de bonne grâce à cette règle tacite, non sans une première tentative pour obtenir deux ou trois gouttes d'alcool dans sa tasse :

– Vous n'auriez pas un petit quelque chose à ajouter pour adoucir l'amertume du thé ? demande-t-il systématiquement à la première gorgée.

– Si, bien sûr, réponds-je invariablement. Je vais vous chercher du miel.

– Vous n'avez rien de plus... fort ?

– Vous préférez le sucre roux ou le sirop de canne ou des sucrettes ?

– Va pour le miel, soupire-t-il à chaque fois.

– J'en ai aux baies roses de Madagascar qui est un véritable délice.

J'ajoute un assortiment de biscuits sur la table basse, puis nous commençons à travailler, et très vite, absorbé par son récit, Jack en oublie de grimacer à chaque gorgée de thé trop amer, qu'il fait passer en s'empiffrant de cookies aux dattes. La recette me vient de Jamila, du palais du cheikh Hamani ; ils sont délicieux et je prends plaisir à en faire cuire une nouvelle fournée tous les soirs en prévision de nos

séances. À ce rythme-là, je ne nous donne pas longtemps avant de finir tous les deux obèses...

\*\*\*

Les jours défilent, ma documentation sur les Parker s'épaissit et je freine un peu sur les cookies pour éviter à mon tour de taille d'en faire autant. Jack continue à les engloutir sans scrupule, avec cette insouciance énervante des hommes qui peuvent manger tant et plus sans prendre un gramme.

Enfin, arrive le premier mai, une journée à marquer d'une pierre blanche puisque d'une part Roman fait enfin une pause et rentre à Manhattan, d'autre part, je dois recevoir quatre énergumènes qui briguent la place de colocataire.

Le premier candidat est une candidate qui avait omis de me préciser lors de nos échanges par mail qu'elle était enceinte jusqu'aux yeux. Elle inventorie tout d'un œil critique, en relevant d'un air pincé chaque détail non conforme à ses attentes : la hotte de la cuisine qui n'est pas aux normes, les prises de courant qui ne comportent pas de sécurité enfant, la porte d'entrée sans serrure trois-points, la chambre trop petite pour qu'elle y installe le lit du bébé (il faudra que je lui donne la mienne, plus spacieuse), les angles de ma table basse trop pointus et donc dangereux pour un enfant qui fait ses premiers pas, etc. Heureusement, au terme de son tour du propriétaire, elle déclare qu'elle ne déboursera pas un dollar pour ce boui-boui et tourne les talons sans me dire au revoir.

Un peu sonnée, mais infiniment soulagée, je laisse entrer le second candidat, un petit bonhomme d'une cinquantaine d'années, barbe et moustaches d'un roux flamboyant, qui parle approximativement américain avec un accent à couper au couteau. Mister Voljeniatyynn, puisque c'est son nom, est un homme charmant, mais il s'avère, après un quart d'heure d'échanges courtois et alambiqués, qu'il y a méprise : il n'avait pas bien saisi le concept de colocation et pensait visiter une location classique dans laquelle il pourrait amener sa femme et leur fille. Quand il a compris que j'étais, en quelque sorte, incluse dans le loyer, il s'est confondu en excuses, tout rouge et bafouillant, et m'a priée de lui pardonner pour cette perte de temps. Je lui ai proposé un thé, pour dissiper le malaise, et nous avons exterminé une fournée de cookies (aux figues, ceux-là).

Le troisième est un *roots* aux cheveux blonds, visage d'ange, carrure d'athlète, qui débarque d'office avec armes et bagages, déclarant en posant ses sacs sur le seuil, bloquant la porte en position ouverte, qu'il sent de *good vibes*, ici. Il s'affale alors dans le canapé pour se rouler un joint tout en me demandant comment on s'organise pour le ménage, la lessive et les courses, sachant qu'il a une allergie carabinée aux détergents mais pas de voiture. Il n'a pas terminé sa phrase que je me demande déjà comment le sortir d'ici.

– Moi, je ne sais pas cuisiner mais je sais m'orienter dans un supermarché, affirme alors une voix familière depuis le palier. De plus, je suis capable de laver mon assiette tout seul comme un grand et même, en cas de force majeure, celle de ma colocataire. J'ai une santé de fer, je ne souffre d'aucune allergie et, pour peu qu'on me fournisse le mode d'emploi, je suis habilité à utiliser un lave-linge.

Je contourne le canapé et me tourne vers la porte pour y découvrir Roman, appuyé au chambranle, sourire goguenard et bras croisés. En costume noir et chemise ivoire, il est à la fois classe et décontracté ; en tout cas, irrésistible. Je dois me faire violence pour ne pas lui sauter dans les bras.

– Dois-je comprendre que vous postulez pour la place très convoitée de colocataire de l'appartement 42 du 3 bis, Corner Street, monsieur ?

– J'avais rendez-vous à seize heures quinze, en effet, confirme Roman sans se départir de son sourire charmeur. Je suis légèrement en avance.

J'éprouve un choc en comprenant qu'il est sérieux et qu'il est mon quatrième candidat. Ça ressemble à une proposition de vie commune en bonne et due forme...

– C'est-à-dire... commencé-je en choisissant mes mots. C'est-à-dire qu'il s'agirait d'un bail longue durée, vous comprenez ? Mes deux précédents colocs m'ont lâchée en un temps record, sans préavis, et je commence à me lasser d'effectuer des castings improbables tous les trois mois.

– Je l’avais bien compris comme ça, dit Roman en s’avançant vers moi. Je n’ai pas peur de m’engager sur du long terme.

Je cherche quelque chose de spirituel à lui répondre mais avant que mes neurones daignent se connecter et que mon esprit me propose la moindre répartie, il a posé sa main sur ma nuque et m’a attirée à lui pour m’embrasser. Sa langue sur mes lèvres, son autre main qui réchauffe ma hanche et me presse contre lui, son goût, son odeur, tout cela combiné me fait tourner la tête et je dois m’accrocher à lui pour ne pas fondre de bonheur. Il abandonne ma bouche quelques secondes, le temps de lancer au *roots* qui s’est levé du canapé : – Désolé, la place est prise.

Et comme l’autre s’apprête à protester, Roman précise d’un ton sans réplique :

– Ce n’est pas négociable. N’oubliez pas de fermer la porte en partant.

## 5. Les anneaux de Juan

Le deux mai est un samedi pluvieux, venteux, froid, et la météo n'annonce rien de bon pour tout le mois à venir. Pire, elle nous promet un printemps digne des Highlands : adieu soleil et taches de rousseur, bonjour crachin, cheveux qui frisottent et teint d'endive. Pourtant, mon moral est au beau fixe. Primo Roman est à Manhattan, avec moi, et pour longtemps, ce qui pourrait déjà largement suffire à mon bonheur. Mais deuzio, un texto laconique de Nils m'a mise dans tous mes états dès le saut du lit : [On l'a !] Rien de plus, aucune explication, aucune réponse à mes questions pianotées frénétiquement sur mon téléphone. Quand j'essaie de l'appeler, je tombe directement sur sa messagerie. Et Roman n'en sait pas plus, il a reçu le même texto, mais sans réussir à joindre Nils de la journée pour autant, ni Tony, ni Devon. J'en trépigne de frustration.

Le soir arrive et nous sommes toujours sans réponse. Mille scénarios catastrophes se bousculent dans ma tête (la malédiction de l'écrivain : trop d'imagination !) et Roman doit user de toute sa persuasion pour me convaincre que Nils n'est pas tombé dans un piège tendu par Baldwin, et qu'il n'est pas en train d'agoniser au fond d'une cave humide, torturé par des Chiliens aux mines patibulaires. L'arrivée d'un texto tandis que je me le représente ficelé sur une chaise, une gégène à ses pieds, me fait sursauter.

[Baldwin HS. Suis dans le jet. Atterrissage NY vers 23h]

– Qu'est-ce qu'il entend par HS ? demandé-je à Roman en lisant par-dessus son épaule.

– On peut lui proposer de passer dîner ici et le lui demander.

– Il n'aura pas déjà mangé, à vingt-trois heures ?

– Probablement que si, mais le connaissant ça ne devrait pas l'empêcher de remettre le couvert.

Il textote :

[On mange à la Red Tower. On te garde un morceau ?]

[Ok, mais un gros, alors]

– Rassurée sur son état de santé ? demande Roman en me voyant sourire à cette réponse typiquement nilsienne.

– Tout à fait !

Il est à peine vingt heures, et Roman ayant déjà commandé un menu gastronomique au Jean-Georges, qu'il a fait livrer à la Red Tower, nous dînons en amoureux face à la baie, qui donne sur la Hudson River. La pluie s'est arrêtée et le ciel est maintenant dégagé, les nuages ont laissé place à la lune, une lune ronde et laiteuse qui brille de mille feux dans le ciel assombri. Roman s'est changé, troquant son costume contre un simple jean et un t-shirt blanc qui tranche avec la matité de ses bras. Avant de me laisser déborder par les sensations que sa proximité me procure, après cette longue séparation, je m'ébroue mentalement, pour me concentrer sur le repas, qui a l'air aussi sophistiqué qu'appétissant.

– J'ignorais qu'un restaurant du standing du Jean-Georges proposait des plats à emporter, dis-je en m'émerveillant devant la diversité des mets sur la table.

– Il ne le propose pas, répond Roman, amusé. Mais j'ai quelques privilèges dont j'abuse parfois éhontément.

Quand nous avons terminé, Roman m'entraîne vers le canapé, au milieu des coussins multicolores. Du coude, il a poussé l'interrupteur et la pièce n'est plus éclairée que par la veilleuse du bar derrière nous et par la lune qui s'invite à travers les vitres. Ses rayons se réverbèrent sur le cuir blanc du canapé et, quand il fait passer son t-shirt par-dessus sa tête, ils parent la peau cuivrée de Roman de brillances irréelles. Du bout des doigts, je suis les rayons de lune qui strient ses muscles et je le sens frémir sous ma caresse. Il m'attire à lui, m'embrasse doucement, tendrement, ses lèvres chaudes s'attardent sur les miennes avant de s'égarer sur mon cou, ma nuque, mon décolleté. Puis tout se précipite, nos vêtements volent, nos corps se cherchent et je suis heureuse de constater que je ne suis pas la seule à qui cette séparation a paru interminable.

Il est plus de vingt-trois heures quand Nils débarque à la Red Tower, et nous avons eu largement le

temps de remettre de l'ordre dans nos tenues, mais j'ai pourtant l'impression de me promener avec un panneau « Je viens de faire l'amour deux heures non-stop sur ce canapé avec l'homme de mes rêves et c'était le pied absolu, incroyable, inimaginable ! » J'essaie de me convaincre que je me fais des idées, que personne ne peut rien remarquer, et j'y suis presque parvenue quand Nils ruine toutes mes illusions d'un simple sourire en coin après nous avoir adressé un bref coup d'œil. Roman reste imperturbable mais moi, je ne sais plus où me mettre.

Heureusement, le repas sur la table attire toute l'attention de Nils, qui de toute façon en a vu d'autres et semble se préoccuper comme d'une guigne de savoir qu'on vient de s'envoyer en l'air. À cet instant, rien ne compte plus à ses yeux que le canard au miel d'oranger et les autres délices qui s'étalent devant lui.

– Alors ? lui demande Roman quand il attaque sa seconde assiette.

– Exquis, répond Nils entre deux bouchées. On mange toujours très bien chez toi, tant que tu n'es pas aux fourneaux.

Je réprime un sourire en repensant aux quelques tentatives culinaires de Roman, qui se sont toutes soldées par des échecs cuisants (dans tous les sens du terme).

– Je ne te parle pas du rumsteck aux figues ni des beignets de patates douces, corrige patiemment Roman. Mais de Baldwin.

– HS, le Baldwin, je vous ai dit, répond Nils en se resservant. Kaput, KO, crevé, éradiqué, nettoyé.

– Il est...mort ? ! m'exclamé-je, à la fois infiniment soulagée, heureuse, incroyablement, et étrangement mal à l'aise de me réjouir de la mort de quelqu'un, fut-ce une ordure psychopathe de la trempe de Baldwin.

– Ouaip.

– Mais le procureur ne le voulait pas vivant ? s'étonne Roman, visiblement contrarié.

– Si. Mais les Goonies l'ont dézingué, malgré les ordres. Par inadvertance, excès de zèle, ou légitime défense, peu importe. Le fait est que la chasse à l'homme s'est terminée par une mise à mort. Devon n'avait pas l'air fâchée et n'a sanctionné personne, mais je doute que le procureur apprécie.

– Comment l'aviez-vous retrouvé ?

– Grâce à No-Name, qui m'avait listé ses possibles points de chute et ses connexions. Après que Baldwin nous a filé entre les pattes à Punta Arenas, je l'ai enfin logé cette nuit, cent kilomètres plus au sud, dans un baraquement de l'Île Dawson. Un bout de terre de la superficie de New York, perdu dans les eaux du Pacifique, peuplé de quatre cents habitants. Un endroit inhospitalier au possible, qui a servi de camp de concentration au moment de la colonisation, puis de prison pour les détenus politiques condamnés aux travaux forcés. Baldwin ne pouvait pas mieux choisir son lieu de villégiature, personne n'aurait pensé à aller le débusquer là-bas. Je l'ai localisé, les Goonies ont débarqué, neutralisé ses complices et troué Baldwin comme une passoire suite à quelques échanges sans amabilité entre les deux parties. Baldwin a poussé très loin les provocations, verbales autant qu'armées. Il a probablement cru que son statut et sa fortune le mettraient à l'abri d'une exécution sommaire au fin fond de l'Amérique du Sud ; il s'est trompé.

– On est bien sûr qu'il s'agissait de Baldwin, et pas d'un leurre ? demande Roman, avec comme une étrange note d'espoir dans la voix. Après tout, il venait de se faire refaire le visage...

– Les Goonies ont pris ses empreintes dentaires, qu'ils ont comparées à celles de son dossier. C'est bien lui ; le légiste confirmera à l'autopsie, mais je parierais mon dessert là-dessus.

Pendant tout le récit de Nils, je reste en apnée, agrippée à Roman, n'osant pas croire que le cauchemar est enfin terminé. Baldwin éliminé, cela signifie la tranquillité pour nous deux. Je ne suis plus menacée et l'assassinat de Teresa est enfin puni, en espérant que cela apporte à Roman un peu de paix d'esprit. Mais contre toute attente, il semble plus nerveux qu'apaisé. Il bombarde Nils de questions, réclame des détails, des certitudes, que Nils, patiemment, lui fournit, entre deux bouchées. Pour moi, la mort de Baldwin est une bénédiction, une page tournée, sur laquelle je n'ai pas envie de revenir. Mais

pour Roman, c'est différent, et je crois comprendre pourquoi : la mort de Baldwin le prive d'un procès au cours duquel la vérité sur ces années de complots et de malversations, sur l'assassinat de sa mère et Vance, aurait enfin été dévoilée au grand jour. Avec cette mort, il se sent floué, comme si l'assassin de sa mère lui échappait.

Minuit est largement passé quand Nils annonce en bâillant qu'il se retire dans la chambre d'amis, avec le reste du fondant au chocolat à l'orange. Tandis que Roman appelle Jack, pour lui annoncer la nouvelle, il me glisse :

– Roman ne compte pas en rester là. Attends-toi à de sacrés remous, dans les semaines à venir. Maintenant que tu es en sécurité, il va bouleverser ciel et terre pour que l'affaire soit jugée et que tous les complices ou associés de Baldwin paient le prix fort. Il va mettre tout son poids dans la balance et beaucoup de têtes vont tomber, certaines dans les très hautes sphères.

– Mais... Baldwin a agi seul, non ?

– C'est lui qui a pris la décision radicale d'éliminer Vance, mais cela arrangeait tous les magouilleurs que Vance comptait dénoncer et tous ceux qui marchaient dans les combines de Baldwin. Ça fait beaucoup de fruits pourris, dans le monde de la finance comme dans celui de la politique, qui ont pu continuer leurs petits trafics et prospérer. Roman veut qu'ils paient.

– Comment tu sais tout ça ? demandé-je, abasourdie de constater que Nils en sait plus que moi sur les intentions de Roman.

– Qu'est-ce que tu crois ? On ne passe pas notre temps à se castagner sur un ring ou à s'affronter à la course, avec ton mec, me répond Nils en souriant. Ça nous arrive aussi de discuter. Il m'avait demandé d'enquêter sur eux, en parallèle de Baldwin. Discrètement, pour ne pas risquer de les alarmer et ne pas te mettre en danger, des fois que l'un d'eux décide de s'en prendre à toi pour le toucher lui. J'ai fait patte de velours et envoyé tous mes dossiers à son avocat, Maxime, qui a creusé toutes les pistes jusqu'à déterrer ce que chacun avait de plus pourri dans ses placards, corruption, fraude, recel, malversations, détournement, blanchiment, escroquerie, délit d'initié, chantage, *etc.* Maintenant, Roman a largement de quoi lancer le FBI au cul de tous ces criminels en col blanc, et Devon ne pourra pas refuser de s'y coller, ni enterrer l'affaire ; pas après la bavure sur l'Île Dawson. Si elle se met en travers de sa route, Roman ne lui fera pas de cadeau.

Je prends alors la pleine mesure de la formidable machine que j'ai contribué à mettre en branle, involontairement, quand j'ai commencé à me renseigner sur Roman, après notre première rencontre. Ce qui n'était que de la curiosité d'une fille en train de tomber amoureuse a déclenché une énorme réaction en chaîne. En voulant simplement en savoir plus sur Roman, parce qu'il me plaisait, j'ai éventé des secrets, révélé des complots, compromis des carrières, excité des haines et des passions, provoqué des arrestations et des morts... Ça me donne le vertige. Comme s'il lisait dans mes pensées, Nils me rassure : – Grâce à toi, à ton enquête, Roman s'est réconcilié avec son père et il a fait la paix avec le fantôme de sa mère. C'était inespéré, Amy. Maintenant il voudrait la réhabiliter, mais je ne crois pas que ce soit en son pouvoir. Par contre, il peut reprendre le combat de l'homme pour lequel elle est morte et c'est ce qu'il va faire. Parce qu'il a compris que ces deux-là s'aimaient, et depuis qu'il te connaît, il sait tous les trucs dingues qu'on peut faire par amour...

Cette déclaration me bouleverse tout à fait ; Nils est plutôt pudique quand il s'agit de sentiments. C'est bien la première fois que je l'entends évoquer ce sujet. Sa lucidité et sa franchise coutumières rendent ses paroles d'autant plus inestimables, parce que je les sais sincères et réfléchies. L'écouter parler d'amour, c'est comme voir surgir un arc-en-ciel au cœur de la tempête : totalement irréel et infiniment précieux. Cela me conforte dans ma résolution de mener à bien mon projet en collaboration avec Jack. C'est le seul moyen, il me semble, de rétablir la vérité et que justice soit vraiment rendue, pour Teresa, pour Roman.

Roman m'ayant diplomatiquement proposé une colocation chez lui plutôt que dans mon minuscule appartement du Queens, je reste dormir à la Red Tower. La nuit est agitée. Roman ne tient pas en place. Il me fait l'amour jusqu'à m'épuiser totalement, puis demeure allongé, les yeux ouverts, et je peux presque entendre ses pensées s'entrechoquer violemment sous son crâne. Je m'assoupis, la tête sur son ventre, ses doigts dans mes cheveux, qui jouent distraitemment avec mes boucles. Parfois, j'émerge du sommeil et je l'entends faire les cent pas, tapoter sur son iPad, ou parler au téléphone, depuis le salon. Trop fatiguée pour suivre la conversation, je replonge aussitôt dans les bras de Morphée.

Le lendemain matin, quand j'ouvre les yeux, ma valise est posée au pied du lit, et Roman, en survêtement, torse nu, cheveux humides, y fourre à peu près tout ce qui lui tombe sous la main. Le soleil est déjà haut dans le ciel et il semble plus serein. Il a dû aller courir à l'aube, dans Central Park ; il aime enchaîner les kilomètres, seul, avant que la ville ne sorte de sa léthargie, écouter rugir les animaux, voir le jour se lever.

– Debout, marmotte, dit-il quand je lui demande, encore embrumée, la raison de ce remue-ménage. On met les voiles.

– Hein ? Quoi ? Où ça ? Comment ? Pourquoi ?

– Surprise ! Saute dans ta robe, on prendra le petit déjeuner dans le jet.

Mal réveillée, j'obéis comme un automate, sans même songer à protester. Ce n'est qu'en arrivant sur la terrasse que je m'aperçois que j'ai enfilé ma robe comme j'aurais enfilé un pyjama, et que j'ai donc complètement oublié de mettre des sous-vêtements... Détail qui n'échappe pas à Roman quand il m'aide à me hisser dans l'hélico ; ses mains s'attardent sur mes cuisses et remontent bien plus haut que nécessaire. Elles sont chaudes et douces et provoquent en moi une langueur délicieuse qui persiste toute la durée du vol et jusqu'à notre embarquement dans le jet. Là, un petit déjeuner royal nous attend, mais auparavant j'entraîne Roman dans la chambre, histoire qu'il assouvisse enfin le désir que ses caresses à la sauvette ont fait monter et bouillonner dans mon ventre, dans mes seins, entre mes cuisses...

En fin de journée, Tony fait atterrir le jet sur une longue piste d'asphalte en plein cœur d'une grande ville face à une immense chaîne de montagnes baignée de soleil. Roman ayant habilement esquivé toutes mes questions à propos de notre destination, j'essaie de me repérer grâce à l'architecture et au nom de l'aéroport : Alejandro Velasco Astete. Mes maigres connaissances en géographie ne me permettent pas de situer ce nom sur une carte du monde. La sonorité m'évoque l'Amérique du Sud, mais rien de plus. Nous débarquons alors pour ensuite remonter dans un hélicoptère, et ce n'est que lorsqu'il nous dépose à Aguas Calientes que je comprends : nous sommes au Pérou, et plus précisément, nous sommes au pied du Machu Picchu, dans le village de Juan Flores, le fameux créateur de bijoux dont je suis complètement toquée. Machinalement, je caresse le bracelet jonc d'or rouge à mon poignet gauche, bracelet que Roman m'a offert pour la Saint-Valentin. Un bracelet sur lequel se découpe la silhouette aérienne d'un petit félin en mouvement, une œuvre unique et splendide que Roman avait commandée à Flores, et à laquelle je tiens plus que tout.

Émerveillée par la beauté des paysages qui m'entourent, je mets un moment à réaliser que Roman m'a entraînée jusque dans une bâtisse rustique et accueillante à l'entrée du village. Derrière le petit homme trapu qui vient nous serrer la main avec un sourire, j'aperçois, disposée sur des tables et présentoirs de bois massif, la plus magnifique collection de bijoux péruviens que l'on puisse imaginer.

– Vous êtes... Juan Flores, dis-je tout intimidée. LE Juan Flores...

Il acquiesce modestement, puis Roman doit me pousser vers les bijoux pour me sortir de ma paralysie. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de se trouver face à son idole... Je fais le tour de l'atelier et de la boutique, plusieurs fois, lentement, estomaquée par la perfection et la délicatesse des œuvres qui s'offrent à mon regard. J'ai mille questions, mille remarques, mille compliments, à adresser à Juan Flores, et Roman joue de bonne grâce le rôle de traducteur, tout en admirant lui aussi les bijoux. Le voyant arrêté devant une farandole de bagues toutes plus étonnantes et sublimes les unes que les autres, je

les détaille à mon tour.

– Laquelle trouves-tu la plus belle ? me demande-t-il, songeur.

– Celles-ci, dis-je sans hésitation en désignant un anneau d'or sanguine et un autre d'or blanc, plus large, tous deux gravés de motifs délicats et compliqués qui m'évoquent des destins entrelacés.

– Des anneaux d'amour, intervient Juan dans un anglais hésitant et chantant.

– Des alliances ? demandé-je.

– Oui, confirme Juan en souriant.

– Alors celle-ci est parfaite, déclare Roman en me passant au doigt la bague sanguine. Qu'en penses-tu, ma douce ?

*J'en pense que si la perfection est de ce monde, alors oui, elle est parfaite, et toi aussi Roman Parker. Toi surtout. Toi plus que tout.*

*Je t'aime.*

*Et heureusement que tu m'étreins si fort, sinon mes jambes m'auraient lâchée.*

– Oui, dis-je simplement, incapable d'articuler autre chose, les yeux rivés sur nos doigts enlacés. Oui, répété-je en glissant à l'annulaire de Roman la jumelle en or blanc de mon alliance.

Deux heures plus tard, je suis allongée sur le dos, tout habillée, sur un matelas de lin, la main gauche tendue vers le plafond. J'admire mon alliance qui luit doucement à la lumière tamisée des bougies. Je refuse catégoriquement de la remiser jusqu'à la cérémonie, tant pis pour l'usage et la tradition. Je l'ai, je la garde. Je me perds dans sa contemplation...

La tête me tourne depuis quelques instants, sans que je sache vraiment si c'est dû à l'émotion ou au mal des montagnes. Nous sommes dans une immense yourte richement décorée et dressée sur un promontoire rocheux, au milieu des ruines vénérables de l'ancienne cité inca du Machu Picchu. J'ai l'impression de voguer sur une mer de nuages gentiment houleuse, et ce n'est pas désagréable. Juste déstabilisant. Les délicieux effluves d'une infusion de maté de coca me chatouillent les narines. Un remède miracle pour combattre les effets de l'altitude, selon Roman.

– Deux mille quatre cent trente-huit mètres, ce n'est pourtant pas si haut, dis-je en envoyant valser mes chaussures pour m'installer plus confortablement et me caler sur les coussins qui encombrant le lit.

– C'est parce que tu es une petite nature, me taquine Roman en me tendant une tasse fumante de sa fameuse décoction magique.

Il s'assied sur le bord du lit, torse nu, une jambe repliée sous lui, les ombres dansantes des flammes dessinant sur sa peau cuivrée des arabesques compliquées. J'abandonne la contemplation de mon alliance pour me concentrer sur lui, sur sa silhouette affûtée, sur l'exceptionnelle perfection de son corps aux muscles nerveux. Redressée contre la tête de lit, je sirote ma tisane sans le quitter des yeux. Il a posé ses mains sur mes chevilles et les masse lentement, de bas en haut, toujours plus haut, jusqu'aux mollets, jusqu'aux genoux, jusqu'à se glisser sous ma robe pour gagner mes cuisses. Un massage sensuel, tour à tour appuyé ou léger comme un voile. Le ballet de ses doigts mats sur ma peau blanche m'hypnotise. Ils s'aventurent jusqu'à la lisière de mon bas-ventre, à la frontière de l'aine, où la peau est si fine, si délicate, que le moindre frôlement me déclenche dans tout le corps des frissons de plaisir et d'impatience. Et le vertige me reprend. Un vertige exquis qui m'empourpre les joues et fait cogner mon cœur comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine. Décidément, sauf si elle est aussi efficace sur le mal d'amour, je ne crois pas que la décoction puisse grand-chose pour moi... Je suis une cause perdue. Perdue corps et âme, à la merci de cet homme qui joue de mon corps en virtuose, comme d'un instrument de musique qu'il connaîtrait par cœur. Je pose ma tasse vide sur le meuble de chevet, l'esprit toujours vague, et je glisse mes mains dans la chevelure noire et souple de Roman. Ses cheveux coulent entre mes doigts, mes jambes s'ouvrent sous la pression subtile de ses caresses qui effleurent maintenant ma toison pubienne que ne protège nulle dentelle.

Je me sens devenir moite et mon bassin, comme mu par une volonté propre, se tend vers Roman

jusqu'à ce que mes lèvres humides rencontrent enfin ses doigts, déclenchant instantanément une petite décharge de plaisir qui en appelle d'autres, de nombreuses autres. Mon ventre se contracte, mes reins ondulent doucement, et les doigts de Roman entrent franchement dans la danse. Ils excitent mon clitoris, qui gonfle et se dresse, tout vibrant d'un plaisir indicible. Ils taquinent mes lèvres, qui s'ouvrent pour lui comme les corolles charnues d'une fleur extraterrestre, une fleur de chair et de sang qui appelle au coït et nous renvoie à notre animalité. Ils s'introduisent en moi, lentement, d'à peine quelques centimètres, puis de plus en plus loin, de plus en plus profondément. Ils me pénètrent jusqu'à disparaître entièrement en moi, jusqu'à ce que la paume de sa main vienne buter contre mes lèvres ruisselantes et que son pouce s'écrase sur mon clitoris, le malmenant délicieusement d'un rapide va-et-vient, bref, intense, véloce, exquis, jusqu'à me faire haleter et gémir de bonheur. Ses autres doigts ne sont pas en reste et poursuivent leurs pénétrations profondes et saccadées, qui démultiplient le plaisir, jusqu'à le rendre inconcevable. Je répète le nom de Roman en boucle, jusqu'à ce qu'il ne veuille plus rien dire, jusqu'à ce qu'il ne soit plus que l'expression du pur plaisir qui m'envahit et déferle en moi. J'ai l'impression que tout mon être s'est solidifié autour des doigts de Roman, comme une immense vague soudain pétrifiée et que le plaisir menace de faire éclater à tout moment. Puis le monde semble se figer, ma respiration se coupe, mon corps se contracte et se cambre brutalement. Je n'existe plus, je ne suis plus qu'une explosion de lumière. L'orgasme balaie tout, le vertige, mes pensées, ma conscience...

Quand j'émerge à nouveau, après ce qui me semble des heures d'un assoupissement hors du temps, les mains de Roman quittent à peine la chaleur de mes cuisses. L'ellipse temporelle n'aura duré que quelques secondes, comme un rêve infiniment riche et détaillé lors d'un micro-assoupissement. Ne reste qu'une étrange sensation de *jetlag*.

Roman se penche vers moi et m'embrasse, un long baiser, tendre, langoureux, qui me laisse pantelante et encore plus étourdie. Puis il se redresse, retroussé ma robe jusqu'à ma taille, et, après un court instant de réflexion, jusqu'au-dessus de mes seins, puis carrément par-dessus ma tête, me laissant nue et frissonnante sur les draps frais.

– Tu as froid ? s'inquiète-t-il en voyant la chair de poule envahir mon corps.

– Je ne crois pas. Je me sens juste... bizarre. Déconnectée. Brûlante et glacée. Mais bien. Divinement bien...

Il se lève néanmoins pour remettre des bûches dans l'énorme poêle à foyer ouvert qui ronfle au centre de la yourte. Pieds nus sur les somptueux tapis qui recouvrent le plancher, vêtu uniquement d'un jean noir qui excite mon imagination, il apporte au décor à la fois rustique et luxueux une touche sophistiquée et sauvage. Entouré d'œuvres et de sculptures incas, de totems et de parures en or massif, il reste la plus belle pièce de cette précieuse collection. Les flammes rugissent et flamboient en miroir sur son ventre nu, sur ses pectoraux tendus, sur ses bras musclés. Il passe la main dans ses cheveux et l'éclat métallique de son alliance accroche mon regard. Il est beau, il est fort, et il est à moi. Un désir animal s'empare à nouveau de moi, attisé par la magie centenaire qui flotte dans ce lieu sacré, et peut-être aussi, un peu, par ce mal des montagnes qui me grise.

– Roman, dis-je d'une voix rauque.

Et quand il relève la tête, je crois apercevoir un dieu inca, tout auréolé de feu.

– Roman, répété-je. Viens là. J'ai envie de toi.

En deux enjambées, il est planté au pied du lit. Je l'attrape par la ceinture pour l'attirer vers moi avant de la déboucler, de le déboutonner, et de faire glisser son jean et son boxer le long de ses jambes nerveuses et musclées de coureur de fond. En deux coups de talon, il s'est débarrassé du tout. Il se tient maintenant devant moi dans toute la splendeur de sa nudité, son érection dure comme un totem de bois dressé contre son ventre. Je la prends dans ma main, cette main gauche depuis peu parée du symbole de notre amour qui brille à mon doigt et sur son sexe qui gonfle sous ma caresse. Mon autre main s'égaré vers ses fesses, ses magnifiques fesses hautes et pommées, qu'elle pétrit gentiment avant d'aller se perdre

dans leur sillon duveteux... Roman se tend sous la caresse, avant de se laisser aller tout à fait quand ma main gauche reprend simultanément sa danse sur son membre raide et palpitant. Je me penche pour en embrasser le gland, que j'humecte à petits coups de langue gourmands, jusqu'à l'avoir lubrifié tout à fait. Mes doigts l'enserment alors plus fermement et glissent sur sa hampe avec plus d'élan, plus de liberté. Ses gémissements vont *crescendo* et sa main empoigne mes boucles rousses pour me renverser la tête en arrière.

Les pointes de mes seins sont douloureuses et le désir, lancinant, pulse entre mes cuisses, mais je tiens à m'occuper d'abord de Roman, à lui rendre un peu de ce qu'il m'a offert tout à l'heure. Il plante son regard dans le mien et passe doucement son pouce sur mes lèvres entrouvertes, les caressant comme le ferait sa langue, s'attardant sur mes dents... Puis, à mesure que monte le plaisir, cet étrange baiser devient plus exigeant, plus désordonné. Roman appuie de plus en plus fermement son pouce sur le tranchant de mes dents, jusqu'à ce que je referme ma mâchoire dessus et le mordille. D'abord gentiment, puis de plus en plus fort, jusqu'à le mordre franchement tandis que mes mains, toujours, s'activent sur son sexe. Les mains de Roman se crispent dans mes cheveux et dans ma bouche, jusqu'à me faire mal, délicieusement mal, et je sens couler entre mes cuisses l'expression de cet étrange plaisir. Dans la frénésie qui nous gagne tous deux, la douleur n'existe que pour exacerber le plaisir et nous y plongeons avec délectation.

Soudain, Roman se dégage. Il m'attrape par les épaules et me repousse sur le lit. Je pousse un petit cri de surprise, qu'il étouffe sous sa bouche, et j'ouvre grand les cuisses pour l'accueillir. J'attrape ses fesses pour l'attirer plus vite en moi, et d'un grand coup de reins, il me pénètre. Le plaisir est immédiat, brutal, enivrant. J'en réclame encore plus. Je relève mes genoux pour lui permettre de me pénétrer plus profondément. J'attrape sa nuque, j'agrippe ses épaules. Je les lacère aussi, je crois. Oui, je les lacère. Chaque griffure me vaut un coup de rein plus fort, plus sauvage, plus profond. Alors je le griffe encore, parce que c'est trop bon et parce que l'éclat fauve dans ses yeux me dit qu'il aime ça, au moins autant que moi, et qu'il en réclame plus encore.

Dans notre affrontement amoureux, il n'y a pas de vainqueur, pas vaincu, pas de soumis, pas de dominant. Il n'y a que deux volontés qui s'unissent, deux âmes qui se cherchent, deux corps enfiévrés qui s'étreignent jusqu'à l'épuisement, pour atteindre leur nirvana. Je plante mes yeux dans ceux de Roman, qui s'étirent et s'assombrissent, et les mains enfouies dans ses cheveux humides, les jambes nouées autour de ses reins, mon sexe brûlant écartelé par le sien, je crie son nom dans une explosion de jouissance qui m'expédie loin, très loin de ma planète natale. Si loin que plus rien n'existe, que le néant, que la chair de Roman fichée en moi, et que les battements de son cœur qui résonnent à l'unisson des miens, comme des tam-tams lors des rites sacrés...

## **6. Jusqu'à la dernière étreinte**

Au cours des deux mois qui suivent notre escapade péruvienne, Roman et moi sommes engloutis dans le tourbillon des événements, ballottés d'un impératif à l'autre, tiraillés entre nos métiers, la poursuite du travail de Vance, la rédaction du livre sur Teresa, qui a emporté l'adhésion inconditionnelle de Roman et dans laquelle il s'implique aussi énormément, les préparatifs de notre mariage, et nos délicieux errements amoureux qui nous conduisent parfois à faire des entorses aux obligations. Comme ce mercredi de juin, où Roman a débarqué à *Undertake*, prétextant une urgence, et m'a littéralement kidnappée sous les yeux ébahis de l'équipe du journal, pour m'emmener à La Nouvelle Orléans où nous avons passé deux jours hors du temps à nous aimer, nous promener dans le Bayou et à profiter de l'excellente cuisine cajun de Nora.

– Je n'en pouvais plus, m'avait avoué Roman. J'avais besoin d'un break, j'avais besoin de toi, de me perdre entre tes cuisses, de m'oublier dans tes bras, de te savoir à moi, contre moi. Je suis dingue de toi, Amy, et c'est terriblement bon...

La date du mariage est fixée au samedi quatre juillet, Roman trouvant cocasse de s'unir le jour de l'Indépendance... Je m'attendais à ce qu'il confie les préparatifs à des professionnels, leur énumérant ses exigences, ou au contraire à ce qu'il me délègue toutes ces tâches que les hommes ont coutume de trouver ennuyeuses. Mais, pour ne pas changer, il m'a surprise, en proposant qu'on décide tout nous-mêmes, à deux. C'est ainsi que nous passons de longues soirées complices, allongés coude à coude sur l'épaisse moquette de sa chambre, des feuilles éparpillées autour de nous, à choisir chaque plat du menu, à rédiger le texte du faire-part, à dresser la liste des invités, à nous chamailler pour la musique. Quand nous sommes indécis, ou que nos avis divergent, nous tirons à pile ou face. Roman se montre bon perdant, et j'essaie de calquer mon attitude sur la sienne, même si, parfois, j'ai recours à la tricherie... mais seulement dans les cas de force majeure. Quand il a voulu nous imposer (*I Can't Get No*) *Satisfaction* en guise de marche nuptiale, par exemple. Mon père aurait adoré, mais ma mère, si elle n'eût pas succombé à une crise d'apoplexie au beau milieu du morceau, m'en aurait rebattu les oreilles jusqu'à la fin de mes jours. Je préfère jouer la sécurité en misant sur Beethoven, qui peut lui aussi être assez rock'n'roll à ses heures. Un bon compromis entre les Rolling Stones et Mozart.

Concernant nos tenues, Roman a proposé de choisir ma robe, que je ne pourrai découvrir que le jour J, et j'ai accepté à condition de pouvoir choisir son costume. C'est à la fois un peu angoissant et excitant. Accompagnée de Charlie et Sibylle, je passe des heures chez les tailleurs à comparer les coupes et les tissus. Charlie le verrait bien en style *gentleman-farmer* tandis que Sibylle craque sur les costumes sportswear.

– Mais ce n'est pas un bal costumé ! dis-je amusée autant qu'exaspérée par leurs propositions loufoques.

– Ce n'est pas non plus un enterrement ou un dîner mormon, ronchonne Sibylle. Tu pourrais tenter un peu de couleurs...

– Peut-être... mais ça, c'est carrément un arc-en-ciel, dis-je en désignant l'ensemble arlequin devant lequel elle est tombée en admiration et qu'elle voudrait à toute force que j'achète.

– Il ne lui manquerait que les godasses à pompons et le nez rouge pour animer les goûters d'anniversaire, renchérit Charlie, moqueuse.

Après avoir écumé en vain toutes les boutiques de New York, et alors que la date fatidique approche dangereusement, je finis par avoir une idée de génie : Eduardo ! Après tout, grâce à Roman, mon ancien coloc est styliste chez Bogaert, l'une des plus grandes maisons de mode de notre époque. Il a un goût très sûr et il connaît Roman, il pourra certainement me tirer d'affaire. Suite à une longue discussion sur Skype avec lui et Lou Bogaert, je suis enfin rassurée : ils ont bien saisi ce que je voulais, un costume à la fois sobre, super classe mais pas guindé, avec une touche d'originalité sans tape-à-l'œil. Je leur fais confiance pour dessiner et créer une merveille.

Et j'ai raison : le jour dit, quand il me rejoint sur le parvis de l'église, Roman est époustouflant. Le costume, d'un noir mat très surprenant, tombe impeccablement, mettant en valeur sa taille athlétique et ses longues jambes. La chemise et le gilet, d'un gris anthracite rehaussé de boutons et de discrètes broderies ivoire, soulignent la largeur de ses épaules et la matité de sa peau. Le tissu, un savant assemblage de lin et de soie sauvage, est d'une légèreté qui sied à merveille à l'élégance féline de Roman.

– Tu nous as inspirés, me glisse Eduardo en admirant son œuvre. Lou ne jure plus que par ce style, mélange de classe et d'animalité. Elle va lancer une nouvelle collection sur ce thème pour l'été prochain.

Je hoche la tête distraitement, à mille lieues de ces considérations. Seul Roman compte. Roman qui, en me donnant son nom, me livre son cœur, son âme, sa chair. Roman, à qui je veux tout donner en retour. Roman, d'une beauté renversante avec ses yeux noirs insondables, son profil de prince inca et son corps souple de guerrier. Roman qui termine d'attacher ses boutons de manchette en me souriant... et l'Univers tout autour semble s'effacer. Il ne reste plus que lui, son sourire, la chaleur de sa main quand il s'approche de moi pour faire mine de rajuster ma robe, qui n'en a nul besoin. D'une blancheur veloutée, elle est parfaite, comme une seconde peau sur mon corps impatient ; soyeuse et ondoyante, elle chuchote à chacun de mes pas, d'un bruissement à peine perceptible.

– Il ne manque pas un peu de tissu, sur cette robe ? s'inquiète Maman en me tournant autour, l'air préoccupé.

– Tu plaisantes ? Elle est sublime, s'extasie mon frère Adrien.

– Tu as peur qu'Amy prenne froid ? se moque Mamie en piquant dans mes cheveux une ravissante fleur blanche. Je suis certaine que Roman lui a prévu une doudoune et une chapka, au cas où la température chuterait brutalement en dessous des vingt-cinq degrés. N'est-ce pas ?

– Exact, confirme Roman le plus sérieusement du monde. Et une paire de collants en laine...

– C'est sûr que ça change de la robe boutonnée des chevilles jusqu'au menton que tu portais à notre mariage, renchérit mon père songeusement.

– Elle ne te plaisait pas, ma robe ? s'offusque ma mère.

– Mais si, ma chérie. Tu étais superbe, comme toujours. Mais cette double rangée de boutons minuscules a failli me rendre fou le soir de notre nuit de nocce. J'ai cru que je n'en viendrais jamais à bout...

– Et pourtant... s'amuse Sibylle. Vu qu'Adrien a déboulé à peine neuf mois plus tard, on peut imaginer que tu ne t'en es pas si mal tiré.

– Sans me vanter, je dois avouer... commence mon père en se rengorgeant comiquement tandis que ma mère roule de gros yeux et lui balance un coup de coude dans les côtes.

– Stop ! protesté-je en riant. On ne veut rien savoir.

Et je m'arrache aux mains de ma famille pour me réfugier dans les bras de Roman, qui m'enveloppent et m'emportent dans une autre dimension. Il pose un baiser sur ma nuque et tous les bruits alentour disparaissent, puis sur ma gorge et le piano de Beethoven égrène ses notes solennelles, puis sur mes lèvres et j'entends résonner les paroles consacrées « Je vous déclare mari et femme ». J'ouvre les yeux et nous sommes devant l'autel de l'église, nos doigts enlacés, nos alliances péruviennes glissent l'une contre l'autre en se murmurant mille secrets, mille promesses. Tous nos amis sont là, nos familles, face à nous, et pourtant, je me sens seule au monde, seule avec Roman. Ces dernières heures se sont déroulées comme un rêve, je me souviens de tout, mais dans le désordre, et les baisers de Roman sont comme des jalons magiques tout au long de cette journée fantastique.

– Tu pleures ? s'inquiète tendrement mon père à la sortie de l'église, encadré de ma mère et ma sœur Marianne.

– Certainement pas ! s'exclament-elles en chœur, en sortant leurs mouchoirs.

Et sur les photos, leurs yeux brillants les rendent plus belles que jamais...

Dans la soirée, je repose les pieds sur terre. Les choses et les gens retrouvent leur place et c'est

agréable aussi. Tous ceux que nous aimons sont présents aujourd'hui, regroupés autour de nous ou déambulant dans les vingt hectares des somptueux et luxuriants jardins paysagers et botaniques de la villa Vizcaya, une majestueuse et étourdissante construction de type villa du XVI<sup>e</sup> siècle du nord de l'Italie que Roman a louée pour la semaine. Dominant Biscayne Bay, dans Coconut Grove, l'endroit bénéficie du climat tropical de Miami tempéré par la fraîcheur de la baie, et par les matériaux choisis par l'architecte, du marbre d'Europe aux pierres calcaires de Floride, en passant par les tuiles de Cuba, fabriquées à la main. Un décor de contes de fées, que n'aurait pas désavoué le producteur de cinéma Trey Foreman, justement en grande discussion avec mon éditeur Patrick Dawn.

Nils taquine Leila sous l'œil vigilant du cheikh Hamani, Cameron navigue avec bonheur de Jack à Roman, Simon présente Bahia à Edith et me glisse en souriant :

– Heureusement que tu m'as affirmé n'avoir aucune intention de te marier avec Roman Parker...

– J'ai dit ça, moi ? demandé-je éberluée.

– Tout à fait.

– J'avais bu quoi ?

– Rien de plus fort que de l'eau du robinet, je crois.

– Mais quand ai-je pu proférer une telle stupidité ? !

– Lors de notre reportage d'une semaine chez Roman, je t'ai parlé de mon collègue Kevin, qui avait épousé notre sujet d'article, une grosse blonde, fille d'industriel qui avait transformé la petite entreprise familiale en gigantesque empire. Et j'ai plaisanté en te demandant si tu n'allais pas me faire le même coup.

– Et j'ai répondu quoi ?

– Oh ! non, bien sûr que non, voyons ! me singe-t-il en prenant des mines de chatte effarouchée.

Je ris de bon cœur avec lui avant de rejoindre Sibylle aux prises avec ma mère à qui elle présente Julia, sa petite amie. Cela ne va pas sans quelques grincements de dents, qui font beaucoup rire Mamie. Papi s'extasie sur la petite fille de Lou et Alexander, Eduardo drague Tony qui drague Leila dès que Nils et le cheikh ont le dos tourné. Volodia, l'ami peintre de Roman, accompagne la sculpturale Sydney, la mère de Cameron, et je me souviens que ces deux-là s'étaient déjà bien entendus, à l'anniversaire de l'enfant... Charlie est venue avec James, et ils ont l'air de filer le parfait amour. Malik pousse un glapissement très peu viril quand il croise Willy le wombat, que James laisse gambader dans le somptueux parc de la villa Vizcaya.

– Il déprime si je le laisse au refuge, explique-t-il au petit attroupement de curieux qui s'est formé autour de l'étrange animal pelucheux.

– Ça mange quoi ? s'informe Nils, pragmatique, que Willy semble particulièrement apprécier.

– De l'herbe, des racines, des tubercules, des écorces, des champignons... répond James en haussant les épaules. Il n'est pas difficile. Mais il a besoin d'affection.

– Je vois ça, dit Nils que l'encombrant animal poursuit de sa démarche pataude dès qu'il fait un pas.

Puis l'attention se reporte sur Jack, qui a grimpé sur la table et réclame le silence. Je sens Roman se crispier à mes côtés, et malgré mon récent rapprochement avec son père, que je commence à apprécier, je ne peux pas m'empêcher moi aussi de me contracter. Jack nous a tellement habitués aux coups de théâtre désagréables... Roman serre ma main à la broyer et je le sens prêt à bondir. Je le serre à mon tour de toutes mes forces.

– Chers amis, commence Jack. Et les autres, aussi. Ceux qui me connaissent savent que je ne parle jamais en public, sauf pour assurer la promotion de mon dernier film, ou lorsque j'ai trop bu. Ce qui arrive malheureusement assez souvent pour qu'on essaie de me bâillonner dès que je grimpe sur une chaise ou une estrade. À cet instant même, je sais que si Roman n'a pas déjà sauté sur la table pour me faire taire, c'est parce qu'Amy, sa formidable jeune épouse, le retient fermement. Oui, formidable parce qu'elle a donné à mon fils tout ce que je n'ai pas su lui apporter : l'amour, une raison de vivre et d'être

fier, la sérénité. Et comme cela ne suffisait pas, elle lui a également permis de se réconcilier avec son vieux père égocentrique et de découvrir qui était réellement sa mère : Teresa, une femme étonnante mariée à un crétin prétentieux, et qui n'a eu d'autre recours que de se laisser aimer par un autre homme (que j'aurais trouvé épatant s'il ne m'avait pas piqué mon épouse). Un type dont vous entendrez parler bientôt, dans le prochain roman d'Amy Parker, *La Chute du chevalier blanc*, qui sortira à la rentrée de septembre. Ne le manquez sous aucun prétexte, c'est une merveille. Et je ne le dis pas seulement parce que j'y ai contribué en tant que principal consultant, mais parce qu'au-delà de la dénonciation d'une élite véreuse qui se croit intouchable, il parle aussi d'amour ; celui d'une mère pour son fils, et d'une femme pour un homme juste et droit. J'aurais aimé être cet homme-là. Bref, remballons les mouchoirs ; je n'ai jamais été doué pour les aveux à cœur ouvert, mais ce qu'il faut retenir de tout ce charabia, c'est : Amy, Roman, je vous souhaite tout le bonheur du monde, parce que vous le méritez. Et si vous vouliez bien me rejoindre, sur mon estrade de fortune, pour une photo de famille, je serais le plus heureux des hommes.

Comme l'assemblée, d'abord décontenancée, finit par l'applaudir, Jack se fend d'une petite révérence espiègle et nous tend les mains. La gauche vers Roman et moi. La droite vers Cameron, qui pousse un cri de joie et bondit comme un cabri sur la table. Nous grimpons tous les deux à sa suite en riant, et Jack en profite, à l'amusement général, pour glisser quelques mots à propos de la sortie de son dernier film (« un chef-d'œuvre » !) et faire sa pub.

– À son âge, on ne le changera plus, soupire Roman, philosophe, avant de m'embrasser passionnément sous les acclamations et le velours bleu du ciel étoilé.

Alors je replonge avec délices dans ce monde onirique et merveilleux dont seul Roman a les clefs, et que sa peau, sa bouche, ses mains, m'ouvrent tout grand, ce lieu hors du temps et de l'espace qui n'appartient qu'à nous et que je ne me lasserai jamais d'explorer, jusqu'à notre ultime étreinte...

Je voudrais voguer éternellement sur cette paisible mer de douceur et de volupté, mais de brusques remous font tanguer la table tandis que des rires s'élèvent autour de nous. Quand j'ouvre les yeux, Nils nous a rejoints sur notre estrade improvisée, qui proteste en grinçant et oscillant sous cette soudaine surcharge. Willy le wombat, dressé sur ses pattes arrière, essaie désespérément de grimper à son tour en soufflant et poussant de petits grognements.

– En voilà un qui t'aime d'amour vrai et te suivrait jusqu'au bout du monde, plaisante Roman tandis que James donne un coup de main secourable au gros Willy qui finit par réussir à se hisser pour rejoindre son idole.

La table vacille de plus belle sous les ovations amusées du public, et Jack quitte prudemment le navire, emportant un Cameron hilare dans sa fuite pour regagner la terre ferme. Tandis que Roman et moi tentons de stabiliser l'édifice en faisant contrepoids, Nils, son wombat affalé à ses pieds, prend alors la parole :

– Compte tenu du caractère très instable de la tribune, je vais être bref. Mes amis, Roman et Amy, ont profité de ce jour exceptionnel durant lequel rien ne peut leur être refusé, même par le pire des goujats, pour prendre un peu d'avance sur leur planning et me demander une faveur anticipée. Faveur que j'ai acceptée, avec une joie mâtinée d'appréhension, car je ne suis pas certain d'avoir les compétences requises pour la mission en question. Après tout, je n'ai jamais eu de chien, ni de chat, toutes mes plantes vertes ont fini sèches comme des bottes de foin, et je vous épargnerai le récit de la fin tragique dont fut victime mon poisson rouge quand j'étais enfant. Néanmoins, l'adoration dont je fais l'objet de la part de ce charmant et délicat animal...

Des rires s'élèvent quand il désigne le marsupial grassouillet qui grouine en frottant son gros nez poilu contre ses chevilles, puis Niels reprend : – Cette adoration désintéressée, disais-je, peut laisser penser que, finalement, avec un peu d'entraînement, je serais apte à jouer mon rôle de parrain auprès du premier exemplaire de la future progéniture Parker.

Sur ce, je leur souhaite le meilleur, et je laisse la parole à Roman, qui espérait s'en tirer sans avoir à

prononcer de discours, mais va sûrement faire une exception en ce jour unique et si particulier.

Le silence stupéfait qui suit la tirade de Nils laisse bientôt place à un brouhaha indescriptible. Tandis que tout le monde scrute mon ventre tout ce qu'il y a de plus plat pour essayer d'y deviner un arrondi prometteur, Nils précise :

– J'ai bien dit : une faveur anticipée. Ne sautez pas trop vite aux conclusions...

Puis il attrape son wombat amorphe, le cale sous son bras et descend de la table, nous laissant Roman et moi face au feu roulant des questions. Roman, après avoir fait signe à Nils qu'il compte bien le trucider dès qu'il nous aura sortis de ce guêpier, réclame le silence. Quand tout le monde a retrouvé son calme, il m'enlace et m'embrasse tendrement. Puis il se tourne face à notre public, me serrant contre lui, mon dos appuyé contre son torse solide, nos mains croisées sur mon ventre :

– Il n'aura échappé à personne qu'Amy et moi sommes fous amoureux, dit-il en souriant. Après tout, ce serait culotté de prétendre le contraire le jour de notre mariage. Or, comme tous les amoureux, (même si nous nous aimons plus fort que n'importe qui sur cette planète), nous avons des rêves, des envies, des projets, dont certains très conventionnels et d'autres qui n'appartiennent qu'à nous. Nous comptons être heureux, ensemble, au-delà de l'imaginable. Profiter de tout. Nous aimer à bout de souffle. Voyager. Partager. Découvrir. Vivre passionnément. Et avoir des enfants. Beaucoup d'enfants, précise-t-il en m'embrassant dans le cou. Dont Nils sera effectivement le parrain, si je ne l'ai pas étranglé avant. Bref, des projets d'amoureux.

Puis il saute de la table, me tend la main, et j'atterris dans ses bras, à la mode des mariées, tandis que Mamie lance à la cantonade :

– Et alors ? Qu'est-ce que c'est que cette réponse de Normand ? Elle est enceinte ou pas, finalement ?

– C'était une faveur « an-ti-ci-pée », Mamie, répond Sibylle tandis que Roman m'emporte loin de la foule en riant. Ça veut dire qu'ils y travaillent et que, comme ils ne sont pas plus maladroits que d'autres, ça ne devrait pas tarder à porter ses fruits...

**FIN**